
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01122242 9

LES

HISTORIENS DES CHORFA

Ouvrage publié
sous les auspices de la Direction générale de l'Instruction publique,
des Beaux-Arts et des Antiquités au Maroc.

E. LÉVI-PROVENÇAL

DOCTEUR ÈS-LETTRES

PROFESSEUR A L'INSTITUT DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES DE RABAT

LES
HISTORIENS DES CHORFA

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE AU MAROC DU XVIe AU XXe SIÈCLE

PARIS

ÉMILE LAROSE, ÉDITEUR

11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

1922

A

MONSIEUR RENÉ BASSET,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT,

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ D'ALGER.

Hommage de respectueuse gratitude.

AVANT-PROPOS

J'ai cru, dans cet ouvrage, devoir employer un système de transcription qui, tout en permettant la reconstitution intégrale des mots arabes, ne dépaysât pas trop le lecteur non arabisant. C'est pourquoi j'ai fait usage, pour la représentation de certaines lettres, de complexes qu'une longue tradition a, pour ainsi dire, consacrés, et qui, au surplus, ne prêtent que rarement à la confusion.

De même, au lieu de m'en tenir à la transcription rigoureuse de certains mots passés presque dans le domaine courant, j'ai préféré adopter l'orthographe admise : ainsi Moulay pour Mawlâï, Sidi pour Sayyîdî, etc.

J'ai fait allusion, dans les pages qui suivent, aux difficultés que l'on éprouve encore au Maroc à obtenir des lettrés indigènes des renseignements d'ordre bibliographique. Je dois pourtant à la vérité de signaler une double exception : à Fès, le chérif Sidi Moḥammed ʿAbd el-Ḥaï el-Kattânî a placé à mon entière disposition son incomparable collection de manuscrits ; à Salé, l'historiographe impérial Si Moḥammed Ibn ʿAlî ed-Dokkâlî m'a mis souvent sur la trace d'ouvrages intéressants. Je leur en exprime tous mes remerciements.

Rabat, le 4 janvier 1922.

INTRODUCTION

I

Le Maroc, dans les temps modernes, semble avoir excité plus encore que n'importe quel pays d'Islâm, l'attention de l'Europe occidentale. Il se révéla de bonne heure comme une puissance maritime qu'il fallait ménager; les relations diplomatiques et commerciales que le vieux monde entretint avec lui sont l'indice de l'intérêt réel qu'on ne tarda pas à lui porter. De son côté, le public lettré fixa bientôt ses regards sur cette terre toute proche qui, malgré sa situation géographique particulière, eut sa large part de la faveur que la curiosité de l'inconnu et le goût de l'exotisme valurent, à partir du XVIIe siècle, aux mystérieux pays d'Orient. Le Maroc, tout comme la Turquie, devint à la mode et, certains de trouver des lecteurs épris de nouveauté, des commerçants, des prêtres rédempteurs et même des captifs rachetés se mirent à écrire des relations de leurs voyages en Afrique. Une bonne partie des ouvrages cités dans la bibliographie du Maroc, de Playfair et Brown, est antérieure à 1800; leur nombre dit assez la vogue dont jouissait alors ce sujet.

On a déjà fait remarquer, avec juste raison, que ces auteurs donnèrent à leurs relations, le plus souvent à tort, des titres qui purent faire croire qu'elles contenaient un exposé

de l'histoire du Maroc. Quelques-uns, il est vrai, avaient cherché à recueillir, soit directement, au cours de leur séjour, soit auprès de leurs devanciers européens, la matière d'une histoire du pays. Pas une de ces œuvres, en tout cas, n'utilisait de sources indigènes écrites : du moins, n'en avons-nous pas la preuve. Elles témoignent cependant parfois d'un effort méritoire et il faut reconnaître qu'il en est parmi elles qui sont encore aujourd'hui d'un secours précieux.

Des travaux comme ceux de Diego de Torres (1535), de Mouëtte (1682), de Pidou de Saint-Olon (1694), du P. Busnot (1714), de Braithwaite (1729) et de Chénier (1787) ont, il ne faut pas l'oublier, servi de base, il n'y a pas bien longtemps encore, à des études écrites en France, en Angleterre et en Espagne, sur la période moderne de l'histoire du Maroc. Quelles que soient leur partialité et leur prolixité, il ne faudra jamais les considérer comme périmés, surtout pour ce qui a trait aux relations du pays avec ses voisins d'Europe.

Néanmoins, des sources arabes existaient ; quelques-unes avaient franchi les frontières du Maroc, traversé la mer et gagné l'Europe. Quand elles furent signalées à l'attention des orientalistes, ceux-ci se préoccupèrent de publier d'abord les documents relatifs au Maroc du Moyen Age, qui étaient certainement dignes, comme l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoûn, par exemple, de la préférence qu'on leur accorda. Celui de ces documents qui semble avoir eu la plus grande fortune fut la chronique des premières dynasties qui régnèrent au Maghrib et l'histoire de la ville de Fès, le *Rawḍ el-qirṭâs* d'Ibn Abî Zarʿ ; en moins d'un siècle, il bénéficia de quatre traductions, en allemand, en portugais, en latin et en français, et il aura bientôt l'édition critique définitive à laquelle il a droit.

C'est à M. Houdas que revient le mérite d'avoir, le premier, révélé aux historiens européens les chroniques marocaines modernes. En 1886, il publiait, en effet, avec une traduction française, le chapitre de l'histoire musulmane d'ez-Zayyânî relatif à la dynastie ʿalawite, et, en 1888-89,

l'histoire de la dynastie saʿdienne d'el-Ifrânî. Plus tard, il continuait par l'édition de chroniques arabes soudanaises, le *Tâ'rîkh es-Soûdân* et la *Tadhkîrat en-nisiân*, qui offrent un grand intérêt pour l'histoire du Maroc, dans ses relations avec le pays noir.

En même temps, les Musulmans de certaines villes d'Algérie, de Tlemcen surtout, entretenaient des rapports assez suivis avec le Maroc savant. En utilisant ces relations, certains orientalistes purent se procurer des exemplaires, si rares encore aujourd'hui, des éditions arabes de Fès. Les œuvres des hagiographes marocains, lithographiées dans la capitale, permirent en grande partie à M. Cour son travail sur l'établissement des Chorfa au Maroc, l'une des premières études relatives aux deux dernières dynasties chérifiennes qui tînt un égal compte des sources européennes et des sources indigènes.

En 1895 (1312 Hég.), le *Kitâb el-istiqṣâ* d'en-Nâṣirî sortait des presses du Qaire. L'histoire marocaine devait, dès lors, tirer grand parti de cet ouvrage, surtout quand les *Archives marocaines* publièrent la traduction française, par Fumey, du tome relatif à la dynastie ʿalawite.

Ainsi donc, jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'histoire du Maroc moderne n'est établie que sur la foi de documents européens ; aux données qu'ils fournissent s'ajoutent, à ce moment, les renseignements précis de quelques chroniqueurs marocains, dont les œuvres sont devenues accessibles à tous, ou que les historiens arabisants peuvent aller chercher dans les mauvaises éditions du pays. Le Maroc, quelque vigilance qu'il ait montrée jusque-là à fermer ses portes à l'étranger et à se défendre de tout contact extérieur, a pourtant laissé échapper au dehors quelque chose de lui-même : des livres, qui ne connaissent pas de frontières. Si peu nombreux qu'ils soient, ils corroborent de leur autorité les travaux historiques établis en Europe, en éclairant parfois d'un jour nouveau certains aspects du passé maghribin. L'histoire du pays, tracée grâce aux uns et aux autres, peut alors passer pour à peuprès définitive.

* * *

Aujourd'hui, la barrière est tombée. Le Maroc, nouveau venu à la science, est une terre vierge pour les enquêteurs. Les investigations de tout ordre s'y poursuivent et y sont fécondes. Il semble le dernier refuge de l'inédit, la demeure d'élection des chercheurs. L'ethnographe et le linguiste y trouvent, comme le géologue, de la matière toute neuve : car, de même que le sol qu'il habite, le Marocain du peuple se laisse volontiers sonder. Celui qui témoigne quelque intérêt au passé littéraire du pays est, au contraire, encore arrêté à chaque pas. Il voit bien, dans les villes, s'ouvrir de bonne grâce, devant lui, les portes des bibliothèques privées réputées pour leur richesse. Sous ses yeux, défilent parfois des œuvres dont il soupçonnait à peine l'existence et qu'il désespérait de rencontrer un jour : *dîwân* de poètes, anthologies, chroniques, recueils de biographie ou d'hagiographie. Il feuillette avidement, dans une posture qui ne lui est pas familière, ces manuscrits enserrés dans des reliures fanées et rongées; l'un d'eux, plus spécialement, le retient; il voudrait en prendre ou en faire prendre copie, serait heureux que son hôte le lui confiât; il se heurte, dans la plupart des cas, à un refus courtois, mais ferme, enveloppé d'un prétexte quelconque. Pour le bibliophile, le Maroc est une terre fertile et riche en promesses, mais terriblement caillouteuse.

Ce n'est pas une raison pour que la recherche des documents écrits doive être délaissée pour l'instant. Des éléments nouveaux d'information, si pénibles qu'ils soient à atteindre, existent néanmoins. Pour le passé du pays, l'intérêt qu'ils peuvent offrir n'échappera à personne. Grâce à ces sources nouvelles, l'histoire du Maroc risque d'être au moins complétée et les vides qui la morcèlent ont peut-être quelques chances d'être comblés (1).

(1) Cf. à ce sujet le souhait qu'en 1860, Léon Godard formulait déjà dans sa *Description et Histoire du Maroc*, p. 509.

On s'était, d'ailleurs, aperçu en France, dès le début du xxe siècle, que cette histoire devait être écrite à la lumière de documents nouveaux. D'autant plus que ces documents, dont on soupçonnait l'existence au Maroc même, n'étaient pas les seuls; d'autres, également importants, étaient ceux que les collections d'archives des différents pays d'Europe semblaient devoir renfermer. Il y a quinze ans que M. Henry de Castries, voulant composer une histoire du Maroc, vit qu'il était auparavant indispensable de publier, avec l'appareil scientifique dont elles ne pouvaient se passer, toutes ces « sources inédites » conservées hors d'Afrique. C'est alors que ce savant entreprit l'enquête remarquable qu'il mène encore actuellement et qui est loin d'être close. Tant qu'elle n'aura pas été conduite à sa fin, il est peu probable que l'on s'aventurera à en tirer une synthèse historique, provisoire et prématurée.

Tout le monde reconnaît, avec l'éditeur de ces sources européennes, qu' « au point de vue de l'incertitude des faits et des jugements, il n'y a pas d'histoire qui soit comparable à celle du Maroc (1) ». Ces sources nouvelles contribueront à dissiper cette incertitude ; mais y suffiront-elles ? Quelle que soit l'importance qu'on leur accordera, elles ne nous renseigneront de première main que sur une petite partie du sujet; en ce qui concerne l'histoire intérieure, elles seront peut-être un excellent moyen de contrôle, mais n'apporteront qu'exceptionnellement une information nouvelle. L'histoire moderne du Maroc, établie grâce à elles, n'aura de valeur que si elle a, en même temps, utilisé toutes les sources arabes, puisqu'elles existent (2).

Ce sont ces dernières que l'on se propose d'étudier ici, pour la période qui s'étend du début du xvie siècle à nos jours. On verra plus loin qu'elles ne consistent pas unique-

(1) H. de Castries, *Sources inédites de l'Histoire du Maroc*, 1re série, France, t. I, Paris, 1905, p. III.

(2) Houdas remarquait lui-même, dans l' « Avertissement » qui précède sa traduction d'*er-Rawḍ el-hatoûn* d'Ibn Ghâzî (*Monographie de Méquinez*), p. 2 : « ...à tout prendre, les Musulmans parlant de leur patrie sont toujours plus près de la vérité que les auteurs européens ».

ment en annales historiques et que les biographes ont leur place marquée dans le cadre de ce travail, parce qu'ils sont, autant que les chroniqueurs, des historiens du Maroc chérifien. On essaiera, des uns et des autres, de dresser l'inventaire le plus complet possible, sur la foi de renseignements recueillis auprès de quelques lettrés marocains, ou de recherches bibliographiques (1). Mais, avant de les étudier eux-mêmes, il ne sera pas inutile d'examiner la place que tient l'histoire dans l'ensemble du mouvement littéraire du pays; de tenter de définir l'originalité de ce mouvement; d'esquisser, en un mot, un tableau sommaire de la littérature arabe marocaine.

II

Cette littérature marocaine existe-t-elle d'ailleurs? A-t-on le droit d'appeler de ce nom une partie, si importante soit-elle, de la littérature arabe musulmane, qui a pris forme sur un domaine immense, celui de l'Islâm par le monde. S'il est vrai que la langue employée est une, celle dont le Qor'ân constitue le modèle inimitable et parfait, n'y a-t-il pas pourtant, au moins pour le Maroc, l'obligation de tenir compte de l'isolement géographique et d'envisager à part la production littéraire d'un pays qui, assez tôt, a possédé sa physionomie propre?

D'une façon générale, il faut évidemment répondre par la

(1) Aucun élément de recherche n'a été fourni par les listes bibliographiques de Fluegel, *Catalogus librorum qui praeter ceteros in regionibus Africae occidentalibus non sunt in ordinem doctrinarum...* (t. VI, p. 660 de son édition de Ḥâjjî Khalîfa) et de G. Kampffmeyer, *Eine alte Liste arabischer Werke zur Geschichte Spaniens und Nordwestafrikas*, in *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, IX, Berlin, 1906, pp. 74-110. On sait que le document utilisé par ce dernier (lithographie conservée au Séminaire des Études orientales de Berlin), n'est qu'une liste de recherches que le savant Codera composa lui-même et fit circuler au Maroc, dans l'espoir d'arriver à des découvertes d'ordre bibliographique.

négative. Bien d'autres avant nous ont exposé la place prépondérante que les sciences islâmiques ont toujours occupée dans la littérature arabe. Que découvre-t-on, en effet, dans l'immense collection des œuvres de langue arabe, à travers les innombrables copies conservées dans les bibliothèques d'Europe et d'Orient ? Une glorification permanente, une illustration, d'une richesse inouïe, de la religion musulmane et de la langue dans laquelle le Qor'ân a été révélé. Ce sont d'abord les commentaires du Livre, puis la tradition recueillie de la bouche du Prophète, et la vie de ce Prophète lui-même, la théologie et le droit reposant sur l'interprétation des textes sacrés ; puis la langue, étudiée sous tous les aspects de son incomparable complexité morphologique et lexicographique. Somme toute, dès les premiers siècles de l'ère musulmane, les littérateurs arabes apparaissent surtout comme des grammairiens pointilleux et des théologiens assidus.

Il n'est pas de pays du monde islâmique qui, tôt ou tard, n'ait apporté sa contribution à cette littérature. Les seuls ethniques des écrivains de langue arabe témoignent de leurs origines diverses : ils rappellent aussi bien les déserts brûlants de l'Afrique que les steppes glacés de l'Iran ; ils affectent parfois de rudes consonances où l'on reconnaît la langue berbère et le Maroc. Et ce n'est pas l'une des moindres forces de cet Islâm que d'avoir su ainsi, sur des milliers de lieues, provoquer ces enquêtes arides et strictement objectives, qui n'ont pas eu assez de treize siècles pour être définitivement terminées et classées.

Le Maroc était à peine islâmisé qu'il eut à cœur de collaborer à cette tâche, méritoire au plus haut point dans l'esprit de ceux qu'elle occupait. Dès le Moyen Age, en dépit des cénacles brillants de l'Andalousie proche, des noms marocains deviennent notoires, puis célèbres. Mais il n'existait pas encore d'empire marocain proprement dit ; l'Espagne et l'Afrique Mineure, jusqu'à l'Ifrîqîyya et la Sicile, ne faisaient le plus souvent qu'un. S'il y eut un mouvement littéraire africain ou andalou, il n'y eut pas, à ce moment, à vrai dire, de mouvement littéraire exclusivement marocain.

Alors, dans tout le monde musulman, la littérature arabe élargit son idéal ; les relations avec certaines parties de l'Europe, un degré avancé de civilisation, un souci artistique assez accusé invitent l'élite intellectuelle à se hausser à des spéculations extra-islâmiques. La médecine, l'astronomie, les sciences exactes sont en honneur ; la philosophie, tout en se montrant respectueuse de l'orthodoxie, va résolument de l'avant ; la poésie connaît de beaux jours et n'a presque rien à envier aux chantres arabes d'avant l'Islâm. De Grenade à Fès, et de Fès à Tunis, une fiévreuse activité règne parmi les savants. C'est l'apogée de la littérature musulmane et l'âge d'or de la civilisation maghribine.

Puis, c'est le déclin. Avant la fin du xve siècle, les derniers Maures quittent la péninsule ibérique. A ce moment va se former une école vraiment marocaine. Elle a pour elle, tout d'abord, l'appoint considérable d'une grande partie des expulsés du pays voisin. Si elle reste en relations suivies avec les centres intellectuels d'Orient, elle échappe néanmoins à leur tutelle ; et, dans le pays, elle va rayonner, non seulement de la capitale savante et de son Université, mais aussi, et encore plus, des *zâwîyya* disséminées dans le pays.

C'est le total des œuvres issues de cette école, des productions littéraires de ce pays dans les temps modernes, que l'on désignera désormais sous le nom plus commode qu'exact de littérature arabe marocaine.

*
* *

On sait à peu près, maintenant, à quoi s'en tenir sur les causes, restées longtemps obscures, qui sapèrent, insensiblement d'abord, puis avec une violence de jour en jour accrue, le pouvoir précaire des derniers souverains berbères du Maroc et amenèrent à la tête de l'Empire la dynastie des Chorfa, que l'on appela ensuite, pour les distinguer des 'Alawites, les Chorfa Sa'diens : luttes incessantes des sultans de Fès contre les dynastes de Tlemcen et de Grenade, expulsion des derniers émirs andalous de leurs

royaumes, et, surtout, mouvement de réaction contre les entreprises des Chrétiens et leurs visées sur le Maroc, propagande active des marabouts et des confréries religieuses, prêchant ouvertement la guerre sainte, l'expulsion des infidèles de la terre d'Islâm et la course sur mer. Les expéditions organisées par les souverains de Portugal et de Castille pour refréner la piraterie ne font qu'exaspérer davantage la masse du pays qui ne reconnaît plus de pouvoir temporel. Il suffira à des personnages religieux, descendant du Prophète, de se mettre à la tête des tribus du Soûs et de chasser les Chrétiens d'un point méridional de la côte atlantique où ils se sont installés, pour que les derniers sultans berbères, voyant de jour en jour s'affaiblir leur maigre autorité, n'arrivent bientôt plus à opposer de résistance sérieuse au mouvement révolutionnaire qui soulève le pays et les emporte.

Le Maroc est, dès lors, l'extrême refuge occidental de l'Islâm ; les Turcs s'installent à Alger, les relations politiques avec le reste du Nord de l'Afrique s'espacent ; l'isolement définitif de l'Empire date de cette époque : si paradoxale que puisse paraître cette expression à qui n'a pas étudié l'histoire du Maroc, ce pays scelle dans l'anarchie son unité politique ; ses limites ne varieront plus ou presque, dans les siècles qui suivront (1).

Cette poussée religieuse avait pris naissance dans des couvents, *zâwîyya* ou *ribâṭ*, situés la plupart du temps en dehors des villes, auprès du tombeau d'un saint ou d'un chef de confrérie. Ces couvents furent bientôt, en même temps que des foyers de réaction, des écoles, qui, de plus en plus fréquentées par des étudiants aussi avides d'exaltation religieuse et mystique que de science, finirent par concurrencer sérieusement, pour ne pas dire distancer, l'enseignement semi-officiel donné à Fès dans la mosquée cathédrale d'el-Qarawîyîn (2). Cette Université, qui avait déjà perdu son ancienne prospérité et l'éclat qui s'était at-

(1) Sur cette période troublée, voir A. Cour, *Établissement des dynasties des chérifs au Maroc*, chap. I et II

(2) Cf. *ibid.*, p. 6.

taché à son nom aux beaux jours de la dynastie mérinide, cessa d'être le seul grand centre intellectuel du pays ; si, par la suite, elle put recouvrer quelque chose de sa splendeur première et voir à nouveau affluer les *ṭolba* à ses cours (1), elle ne se releva jamais suffisamment pour mériter le titre de « source de la science et parure du Maghrib », dont jadis elle avait été digne (2).

Quoi qu'il en soit, à partir du XVIe siècle, l'enseignement donné soit à Fès, soit dans les *zâwîyya* éparses au Maroc, marque d'une même empreinte particulière les lettrés du pays. La culture du savant marocain, à cette époque, et dans la suite, prend forme et ne varie plus. Elle se cristallise suivant un programme strict où, non seulement, les matières enseignées sont bien délimitées, mais qui groupe aussi une liste d'auteurs classiques dans l'ordre de leur importance. Quatre siècles passeront, qui n'apporteront pas de modification notable, aussi bien dans les choses de l'esprit que dans la vie extérieure.

L'un des caractères les plus saillants du Maroc moderne est, en effet, sa haine du changement. Alors qu'en Europe, il faut tirer parti de tous les documents contemporains pour se représenter de manière exacte le tableau d'une société à peine disparue, au Maroc, plus encore qu'en tout autre pays d'Islâm, peut-être parce que l'esprit traditionaliste du Mu-

(1) Avant notre installation à Fès, on s'était beaucoup exagéré en Europe l'importance de cette Université. Elle est loin de constituer le centre d'études laborieux et florissant que l'on s'imaginait naguère. Quant à sa bibliothèque, on peut dire que la publication de son catalogue (A. Bel, éditeur, *Catalogue des livres arabes de la bibliothèque de la mosquée d'el-Qarouiyîne à Fès*, Fès, 1918) a été une déception pour les orientalistes ; les collections particulières ou appartenant aux *ḥoboûs* offrent au Maroc des ressources bibliographiques certainement plus dignes d'attention. Depuis longtemps, la bibliothèque d'el-Qarawîyîn n'a cessé d'être méthodiquement pillée et des ouvrages précieux qu'elle contenait, un seul, par miracle, a échappé aux tentations des bibliophiles marocains : l'exemplaire du *Kitâb el-'ibar* d'Ibn Khaldoûn, dédicacé de la main même de l'auteur (cf. *Catalogue*, n° 1266).

(2) 'Abd el-Ḥaï el-Kattânî, *Mâḍî 'l-Qarawîyîn wa mostaqbalohâ*, ap. Bel, *op. cit.*, p. 4.

sulman s'y est accru de l'esprit conservateur du Berbère, on ressent une impression constante de stagnation absolue, on est frappé par une atonie dominante, un manque de plans successifs, de cadres, qui mettent, comme ailleurs, tout en place dans le passé. Et l'on finit vite par se convaincre que, pour connaître ce que fut le pays pendant les siècles précédents, il suffit souvent de regarder et d'entendre autour de soi; qu'une promenade d'une heure y est aussi fructueuse qu'une journée de recherches dans une bibliothèque. Toutes les descriptions du pays, écrites jadis par des voyageurs européens, sont encore, au point de vue social, rigoureusement valables. Quoi de plus saisissant, dans sa vérité actuelle, que ce minutieux tableau de Fès et de son bazar, que parcourait au début du XVI[e] siècle Léon l'Africain : rien n'a changé, pas même le nombre des échoppes, et les boutiquiers accroupis discutent encore aujourd'hui avec la même foule grouillante et bariolée. Aussi loin que l'on pousse l'enquête, la similitude est troublante : l'ethnographe se trouve au Maroc en présence d'une mine inépuisable de rites millénaires et l'historien n'a guère à craindre d'y commettre des anachronismes, car, pour découvrir le passé, il n'est gêné par aucun souci de transposition ou de reconstitution.

S'il est une figure qui, à coup sûr, n'a pas changé depuis quatre cents ans, c'est bien celle du savant marocain; tel nous le coudoyons maintenant, passant, son tapis de feutre sous le bras, dans les venelles qui entourent l'Université de Fès, tel, sans aucun doute, il fut jadis. Il n'a pas appris et n'enseigne pas autre chose que ses ancêtres, et il suffira de l'interroger sur lui-même pour avoir la liste des connaissances qui meublaient leurs esprits.

III

La qualité de savant, au Maroc, est d'ailleurs, si l'on peut dire, héréditaire. On rencontre à chaque pas, quand on s'enquiert des auteurs d'œuvres écrites en terre marocaine, des

ethniques semblables à deux ou trois siècles d'intervalle ; si bien que l'on est tenté de croire que quelques grandes familles privilégiées ont, de père en fils, au cours des générations, monopolisé la science. On aura l'occasion d'étudier plus loin quelques-unes de ces lignées d'érudits dont les descendants actuels doivent précisément, pour la plupart, le principal de leur notoriété à leur nom et au passé littéraire qu'il rappelle.

On n'insistera pas outre mesure sur la façon dont l'enseignement islâmique était, au moment de notre arrivée, pratiqué au Maroc. D'autant plus qu'il ne diffère pas tellement de celui que reçoivent les étudiants des autres pays musulmans, d'Algérie et de Tunisie principalement, où l'on est depuis longtemps à même d'ètre fixé sur place et de manière exacte. Ici et là, d'ailleurs, le début des études consiste dans la lecture répétée du Qor'ân ; elle entraîne la mémoire à un asservissement qui nous étonne et nous force presque à prendre au sérieux les légendes qui nous sont parvenues sur l'hypermnésie professionnelle des *râwîyya* des premiers siècles de l'Hégire. Mais peut-être ne sera-t-il pas inutile de passer rapidement en revue les différents enseignements professés et les « manuels » employés, qui forment, au surplus, le fonds traditionnel de toutes les bibliothèques marocaines, et dont la connaissance permet si bien, presque dans tous les cas, d'aller puiser tout droit, dans ces dernières, l'ouvrage inédit et intéressant qu'elles peuvent renfermer.

Au sortir de l'école dite « coranique », que sait le jeune Marocain destiné, par son nom, sa fortune ou l'ambition paternelle, à des études prolongées ? Peu de chose, sinon le texte sacré et quelques rudiments de grammaire. Son premier soin est alors d'apprendre, toujours par cœur, en même temps ou successivement, deux courts poèmes didactiques : l'*Ajorroûmîyya* et *el-Morchid el-mo'în* d'Ibn 'Achir (1), aux-

(1) Il n'a pas paru nécessaire d'allonger la liste des auteurs et des ouvrages qui va suivre de références bio-bibliographiques. On les trouvera facilement, soit dans le *Geschichte der Arabischen Litteratur* de Brockelmann, soit dans les notices de nos *Manuscrits arabes de Rabat.*

quels s'applique la dénomination caractéristique d' « œuvres-mères » (*ommahât*) et qui, par la suite, constitueront pour lui de commodes « résumés aide-mémoire » de grammaire et de théologie.

Grammaire et théologie, plus exactement langue et religion, voilà les deux objets à la connaissance parfaite desquels vont tendre maintenant les efforts de l'apprenti savant; au lever du jour, à midi, après le coucher du soleil, il se joindra au cercle des *ṭolba* qui, à la mosquée ou à la zâwîyya, se pressent autour d'un maître en vue, et, rentré le soir au logis paternel ou dans son étroite chambre de médersa, il essaiera de se remémorer et de graver dans son esprit les phrases pour ainsi dire stéréotypées qu'il aura entendues.

Delphin a tracé, dans son mémoire déjà ancien sur l'Université de Fès (1), un tableau des auteurs étudiés pour chacune des disciplines enseignées. Bien qu'exact dans son ensemble, ce tableau a trop d'extension : ce n'est pas une liste-type. Cette dernière, telle qu'on a pu l'établir à l'aide de recoupements dans différentes villes du Maroc, apparaît rarement modifiée dans le détail et se réduit à quelques noms :

L'*Ajorroûmîyya*, pour la grammaire, est expliquée à l'aide du commentaire d'el-Azharî, l'*Alfîyya* et la *Lâmîyyat el-af'âl* d'Ibn Mâlik, à l'aide de ceux d'el-Makkoûdî et de Baḥraq (Aboû Aḥraq), le *Naẓm el-jomal* d'el-Mojrâdî, à l'aide de celui d'er-Rasmoûkî. La rhétorique est enseignée d'après

(1) G. Delphin, *Fas, son Université et l'enseignement supérieur* in *Bull. trim. de géogr. et d'arch. Oran*, VIII, pp. 93-205. Sur l'enseignement au Maroc avant l'établissement du Protectorat, cf. également un article documenté de E. Michaux-Bellaire, dans le *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, 1911, *sub* Maroc, pp. 1230-1240. Cf. également, E. Aubin, *le Maroc d'aujourd'hui*, Paris, 1907, p. 279; G. Yver, *Encyclopédie de l'Islam*, II, pp. 80 et 81, *sub* Fâs; P. Grymoult a donné, dans le *Mercure de France* du 15 juin 1920, un article sur *l'Université de Fez et les intellectuels marocains*, et L. Brunot a traité de *l'Université marocaine de Karaouiyine* in *Bull. de l'enseignement public au Maroc*, 8e année, Paris, 1921, pp. 196-206.

le commentaire (*ech-Charḥ el-moṭawwal*) qu'et-Taftâzânî, uniquement désigné au Maroc sous son *laqab* d'es-Sa'd (Sa'd ed-dîn) donna du résumé d'el-Qazwînî sur le traité d'es-Sakkâkî; la glose la plus employée est celle d'el-Jorjânî es-Sayyid. Pour l'étude des principes de la religion et du droit (*oṣoûl*), il n'est fait appel qu'au *Jam' el-jawâmi'* d'es-Sobkî, avec le commentaire de Jalâl ed-dîn el-Maḥallî et la glose de Kamâl ed-dîn Ibn Abî Charîf. Avant d'aborder l'étude des traditions islâmiques, il est bon d'avoir appris l'*Alfîyya* d'el-'Irâqî sur l'utilité des *ḥadîth*. L'explication des recueils de Mâlik, d'el-Bokhârî, d'en-Nawawî, des *Chamâ'il* d'et-Tirmidhî et du *Chifâ'* du qâdî 'Iyyâḍ sera poursuivie par le lettré durant de longues années. S'il aspire à une charge dans la magistrature, il apprendra la *Toḥfat el-ḥokkâm* d'Ibn 'Aṣim et la *Lâmîyya* d'ez-Zaqqâq. Les traités classiques de droit mâlikite, la *Risâla* d'Ibn Abî Zaïd el-Qaïrawânî, avec le commentaire d'Aboû'l-Ḥasan 'Alî ech-Châdhilî, et le *Mokhtaṣar* de Khalîl, avec les commentaires d'el-Khirchî et d'ez-Zorqânî, feront l'objet des plus nombreuses leçons; sans compter la théologie, avec le *Morchid* d'Ibn 'Achir, commenté par Mayyâra et les trois *'aqîda* d'es-Sanoûsî, grande, moyenne et petite, avec les commentaires et les gloses d'ed-Dasoûqî. Enfin, pour clore la série, des notions d'astronomie seront fournies par le célèbre *Moqni'* d'el-Marghîthî et des éléments d'arithmétique par les résumés d'el-Qalaṣâdî et la *Moniat el-ḥossâb* d'Ibn Ghâzî.

Une fois ces œuvres passées en revue, le lettré marocain a atteint le but qu'il se proposait : il est sur le chemin de la *mocharaka*, c'est-à-dire de l'omniscience. Il suffira qu'à son tour, il devienne maître et se mette à donner, de la même façon qu'il l'a reçu lui-même, l'enseignement à des auditeurs d'une nouvelle génération, pour qu'il soit sacré savant, et que son titre lui assure en même temps que quelques moyens d'existence, l'estime et le respect de ses compatriotes.

Au terme de ses années d'étude, ou même auparavant, il lui arrivera de demander à ses professeurs des attestations de scolarité, qui pourront en même temps constituer de vé-

ritables licences d'enseignement, *ijâza* (1), délivrées bien entendu sans ratification de l'État. Le makhzen marocain — et il en allait de même, il n'y a pas bien longtemps encore dans tous les pays islâmiques — n'accorde pas de diplômes ayant une valeur officielle ; mais il a établi, sur des fonds provenant de donations pieuses, toute une série d'allocations mensuelles, primes à la science devenues aujourd'hui minimes avec la dépréciation de l'argent, sans demander en retour aux bénéficiaires un enseignement régularisé et fixé par lui.

Les *ijâza* que l'on a conservées — on n'en voudra pour preuve que celle qu'a publiee en 1907 M. Ben Cheneb (2) — sont d'une importance bibliographique capitale. De même, il n'est guère d'écrivain arabe au Maroc, qui, sur le tard de sa vie, n'ait consacré quelques pages à fournir une liste détaillée de ses maîtres. On verra plus loin quel intérêt historique s'attache à ces *fahrasa* (3). Elles sont également de la plus grande utilité pour la détermination du cycle des sciences musulmanes, mais elles s'appliquent, dans la plupart des cas, à des savants qui se sont adonnés toute leur vie à l'étude.

Au contraire, un lettré de catégorie moyenne — un savant de troisième classe dans la hiérarchie impériale actuelle — considère son bagage comme suffisant dès qu'il a dépassé la trentaine. A ce moment, il sollicite une fonction officielle

(1) Sur l'*ijâza* qui fut, à l'origine, une « manière de recevoir transmission du ḥadîts », cf. W. Marçais, *le Taqrîb de en-Nawawi*, Paris, 1902, p. 115 et note 2.

(2) *Étude sur les personnages mentionnés dans l'idjâza du cheikh ʿAbd el Qâdir el Fâsy* in *Actes du XIVᵉ Congrès international des Orientalistes*, t. IV.

(3) On a adopté ici la transcription *fahrasa* au lieu de *fihrisa*, ce mot pouvant être considéré comme dérivé substantif de la racine quadrilitère arabisée فهرس . Mortaḍâ, *Tâj el-ʿaroûs*, éd. de Boûlâq, 1306, IV, p. 211, s. vº, est très explicite à ce sujet : الفهرس بالكسر ...... وليس بعربي محض ولكنه معرب..... فهرست وقد اشتقوا منه الفعل فقالوا فهرس كتابه فهرسة وجمع الفهرسة فهارس

ou fait, plus simplement, du commerce ou de l'agriculture. Un ministre marocain, ez-Zayyânî, qui, au XVIIIe siècle, devait, dans les intervalles de disgrâce où sa haute charge à la cour des sultans lui était enlevée, consacrer ses loisirs à des travaux historiques, raconte lui-même qu'il termina de bonne heure à Fès ses humanités musulmanes. « Quand, dit-il, au moment de mon adolescence, je fus capable de réciter le Qor'ân, je m'adonnai à l'étude. Je commençai par l'*Ajorroûmîyya*, le petit traité de théologie d'es-Sanoûsî et celui d'Ibn 'Achir, sous la direction du chaïkh Aḥmed ben eṭ-Ṭâhir ech-Chargî. Je continuai par la *Risâla* d'Ibn Abî Zaïd el-Qaïrawânî, à la mosquée d'el-Andalos, auprès de Moḥammed ben eṭ-Ṭayyib el-Qâdirî ; en même temps, je profitai, à la médersa d'es-Ṣahrîj, des conférences que 'Abd el-Qâdir Boûkhrîṣ faisait à ses fils sur l'*Alfîyya* et la *Risâla*. Je suivis ensuite le cours de ce dernier sur le commentaire du Qor'ân, le précis de droit de Khalîl et l'*Alfîyya*, en même temps que j'assistais, à la mosquée d'el-Qarawîyîn, à celui d'Aboû Ḥafṣ 'Omar el-Fâsî sur le droit mâlikite. Puis, j'entrepris l'étude de la logique dans le résumé d'es-Sanoûsî et continuai, au cours professé à la médersa d'el-'Aṭṭârîn par Moḥammed Ibn Ibrâhîm ed-Dokkâlî, l'explication de Khalîl que je devais reprendre ensuite, sous la direction de Moḥammed Bennânî, l'auteur de la glose sur le commentaire d'ez-Zorqânî. Je terminai mes études en 1169 (1755-1756), à l'âge de vingt-trois ans (1). »

* * *

Les œuvres sont nécessairement le reflet parfait de cette culture à forte empreinte islâmique, et, de ce fait, durant les siècles qui précèdent, l'effort littéraire au Maroc est loin de pouvoir accuser quelque originalité. Il s'agit avant tout, dans l'esprit des lettrés, de faciliter l'étude de ces traités

(1) D'après *et-Torjomânat el-kobrâ* d'Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî, ms. de Salé, fol. 5 r°. Ce passage a été partiellement traduit par G. Salmon, in *Archives marocaines*, II, pp. 332-333.

définitifs où la science musulmane est tout entière condensée. Il en résulte la production, dans le pays même, d'une quantité déconcertante de commentaires, de gloses, de résumés, qui, tous, n'ont qu'un but : éclairer jusqu'à l'extrême limite, sans négliger les détails même les plus infimes, les œuvres inégalables des maîtres disparus. Même, dès le XVIe siècle, il semble que le mouvement religieux qui soulève le pays contre les visées chrétiennes, ait prohibé, pour un temps au moins, tout genre profane dans le domaine littéraire. La poésie, dès qu'elle n'est pas un panégyrique de l'Islâm, des saints ou de la noblesse religieuse, est suspecte et vite taxée d'immoralité. Les zâwiyya, farouchement orthodoxes, ajoutent encore un obstacle à toute possibilité d'essor littéraire. C'est à peine si quelques rares sultans, amis des lettres, donnent parfois à la littérature marocaine un regain de vitalité et d'indépendance, malheureusement momentané et limité à une capitale. La libre spéculation est bannie du pays, tandis que les doctrines du ṣoûfisme inspirent une foule d'esprits en quête de mysticisme.

L'emprise de la culture islâmique est demeurée vivace sur toute l'étendue du monde musulman ; pas tellement cependant qu'elle ait étouffé sous elle les résultats de la science européenne et du progrès. C'est au Maroc, en tout cas, qu'elle est demeurée la plus forte ; la doctrine musulmane, telle qu'elle a été interprétée dans ce pays jusqu'à la fin du XIXe siècle, n'a permis au lettré de s'en dégager un peu que dans un seul cas : quand il a voulu aborder l'étude du passé de sa patrie. La seule partie originale de la littérature arabe marocaine ne peut être que l'histoire politique, religieuse ou littéraire. En dehors de celle-ci, elle ne fait qu'ajouter sa part au fatras des œuvres strictement islâmiques, pour la plupart désespérément objectives et incolores. Les Marocains de l'avenir pourront, comme ceux d'aujourd'hui, s'en enorgueillir et les revendiquer avec zèle. Il suffira à la curiosité européenne d'en dresser seulement l'inventaire et de n'y pas chercher ce qu'elles ne contiennent pas.

PREMIÈRE PARTIE

La Conception de l'Histoire

I

LES MAROCAINS ET L'HISTOIRE

I

El-Kattânî, au début de sa *Salwat el-anfâs*, déclare sans ambages que l'intérêt porté par les Marocains à l'histoire est tout à fait limité (1). Et, pour appuyer cette affirmation qui paraît quelque peu osée dans la bouche d'un savant de Fès, et se soustraire en même temps à la critique et au blâme de ses contemporains nettement accusés d'une tare littéraire, il tient à citer, d'après les *Moḥâḍarât* d'el-Ioûsî (2), ce passage extrait de la *Mir'ât el-maḥâsin* de Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî (3) : « Des savants de l'Islâm ont accusé les Marocains de négligence ; ils leur ont reproché d'enterrer leurs célébrités sous de simples tertres de terre et de les laisser tomber dans l'obscurité. Combien y eut-il chez eux de gloires dignes d'être au moins mentionnées, dont le souvenir s'est perdu, faute d'historiens pour le conserver ! »

Il n'est pas sans intérêt de voir des écrivains maghribins, et non des moindres, faire à plusieurs reprises, à des siècles différents, cette constatation qui saute aux yeux dès que l'on s'occupe d'histoire au Maroc. Pour qu'ils aient eu l'audace

(1) I, p. 3 : قلة اعتناء اهل هذا المغرب بالتاريخ.

(2) P. 59.

(3) P. 4.

d'en faire état d'une façon aussi formelle, il fallait que vraiment l'incuriosité des savants en ce qui concerne le passé de leur patrie fût sans égale ; et il suffit, en effet, d'interroger la plupart des lettrés marocains, même réputés pour leur savoir, pour se heurter à une ignorance historique presque incompréhensible. Tel savant qui brillera dans les cercles littéraires, qui aura, de l'aveu de ses contemporains, atteint le summum de la culture parce qu'il aura fait, par exemple, « deux mille cent conférences sur le point de la lettre *bâ'* dans l'expression *bismi 'llah* (1) », saura tout juste que c'est aux Sa'diens que les 'Alawites ont succédé. Les différentes dynasties marocaines forment dans sa mémoire admirablement exercée à d'autres spéculations un imbroglio qui étonne et déconcerte. Il sait à peine que c'est Idrîs II qui a fondé la ville de Fès, et que c'est Moulay Ismâ'îl qui a bâti les palais de Meknès. C'est miracle qu'il n'en fasse pas deux princes contemporains l'un de l'autre. Il se soucie fort peu de tout ordre d'événements et ne pense pas, au surplus, que les choses terrestres aient véritablement un objet et qu'elles vaillent la peine de quelque attention. L'histoire est la dernière science à laquelle il puisse s'arrêter.

Cette opinion est ancrée dans son esprit ; elle prend à ses yeux d'autant plus de valeur que l'histoire n'est, nulle part, enseignée. Aucun maître officiel, accroupi pour sa leçon publique au pied d'un pilier de mosquée, ne l'a convié à s'initier au passé politique ou intellectuel de son pays. Et il est presque excusable de son ignorance, puisque personne n'a essayé, au moment de ses études de jeunesse, de l'en arracher plus ou moins. Il a vu les recherches historiques délibérément éliminées des programmes que la tradition a rendus, avec le temps, immuables. Quoi de plus naturel alors qu'il témoigne de la défiance à l'égard de cette parente pauvre, qui n'a jamais pu bénéficier de la moindre heure enlevée à l'explication d'un traité de syntaxe ou de droit !

(1) el-Ifrânî, *Nozhat el-hâdi*, éd. Houdas, p. 132 du texte et 219 de la traduction.

Du même coup, les rares historiens, qui sont forcément, au milieu de leurs contemporains figés, comme une élite un peu révolutionnaire, passent à leurs yeux pour des savants douteux et suspects. C'est qu'il leur a fallu abandonner, pour un temps au moins, la besogne commune et faire preuve d'indépendance pour s'occuper d'histoire. Un historien marocain, qui, avant d'écrire sa chronique, n'aurait pas prouvé son attachement à la science vraiment islâmique et reconnû son excellence en composant, par exemple, une glose nouvelle sur un traité connu, serait à jamais resté dans l'oubli le plus complet. Si restreint que soit le public sur lequel il peut compter, il doit auparavant préparer, pour ainsi dire, le terrain, se concilier ses futurs lecteurs et écarter tout soupçon de tendances personnelles, par la composition d'une œuvre didactique établie dans la forme obligée. On verra par la suite qu'il n'est pas depuis le xvie siècle, sauf peut-être ez-Zayyânî, d'historien marocain étroitement spécialisé et dont on ne possède pas d'œuvres d'un autre genre (1).

Les historiens savent donc bien que leurs lecteurs, malgré la bienveillance avec laquelle ils pourront ouvrir leurs ouvrages, seront, par avance, quelque peu prévenus contre ces derniers. Aussi, éprouvent-ils tous, dès qu'ils se mettent à les rédiger, le besoin de justifier leur entreprise, en invoquant des arguments tendant à démontrer l'utilité de l'histoire. N'ignorant pas le respect que portent les lettrés aux grandes autorités de la littérature musulmane, ils essaient de trouver dans des œuvres célèbres les éléments de cette

(1) Nous sommes ainsi d'un avis totalement opposé à celui de Brockelmann, qui déclare, dans son introduction au chapitre sur la littérature maghribine des xvie et xviie siècles (*Arab. litt.*, II, p. 455) : « Par comparaison avec ses voisins de l'Est, le Maroc jouissait, en matière politique, d'un passable repos sous le gouvernement de ses Chorfa (*sic*); mais ce pays était trop éloigné des centres de la culture islâmique pour que celle-ci y pût encore être florissante. Là aussi, tout comme dans l'Est, prédominaient les intérêts militaires; et la cour des Chorfa avait presque le caractère d'un camp. C'est pourquoi il était tout à fait naturel que, de toutes les branches de la littérature au Maghrib, *l'histoire fût encore la plus florissante;* car les diverses petites révolutions offraient une utile matière aux lettrés. »

justification. C'est ainsi qu'Aḥmed Bâbâ (1), puis, bien après lui, Akensoûs (2), écrivant les prolégomènes de leurs livres, ne purent, afin de couper court par avance à toute critique, s'empêcher de s'écrier, avec le fameux polygraphe Jalâl ed-dîn es-Soyoûṭî : « Celui qui ignore l'histoire est pareil à qui monte une bête aveugle, et hésite à trouver son chemin comme la chamelle qui ne voit pas devant elle (3). »

Le souci de faire disparaître cette indifférence ou même cette méfiance qui sont un grave obstacle à tous les travaux historiques, apparaît nettement dans les préambules des historiens ; bien plus, ce souci leur fournit constamment, à lui tout seul, la matière de ces préambules. Car il ne suffit pas de flétrir les ignorants de l'histoire, il s'agit aussi de démontrer de façon péremptoire que cette science est utile, serait-elle même profane ; et qu'elle peut d'ailleurs, quoi qu'on en dise, trouver sa place dans le cadre des sciences essentiellement et indubitablement islâmiques.

II

L'histoire fait partie du cycle des « études orthodoxes » et les esprits distingués la « placent au premier rang (4). » Telle est, en substance, l'affirmation qu'el-Ifrânî a voulu inscrire, presque en épigraphe, au début de sa *Nozhat el-ḥâdî* (5). Comme la généalogie, qui n'est en somme qu'une de ses sciences auxiliaires, d'une importance capitale chez les Arabes (6), l'histoire a fait l'objet des préoccupations di-

(1) *Naïl el-ibtihâj*, p. 4.
(2) *el-Jaïch el-'aramram*, I, p. 2.
(3) جاهل التاريخ يركب عمياء ويخبط خبط عشواء.
(4) يقدمونها — علوم شرعية.
(5) Ed. Houdas, p. 2 du texte et 3 de la traduction.
(6) Histoire et généalogie sont étroitement liées au témoignage d'ez-Zayyâni, *el-Torjomânat el-kobrâ*, ms. de Salé, fol. 1, et d'en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, I, p. 3 *in fine*.

vines et le Qor'ân donne en sa faveur des arguments d'une évidente clarté ; il comprend même des versets qui sont comme des axiomes historiques et des points de repère inébranlables (1).

Il n'est pas une *moqaddima* qui ne cite au moins un verset du Livre sacré ou une tradition du Prophète pour démontrer l'utilité de l'histoire (2). Les preuves apportées sont souvent d'une naïveté presque enfantine ; elles manquent toutes d'originalité et se réduisent à la même idée : le Qor'ân et les collections de *ḥadîth* sont les premiers livres d'histoire musulmane ; ne serait-ce que pour cette raison majeure, l'histoire ne pourrait jamais être taxée, par des gens pieux et sensés, de manque d'intérêt et d'inutilité (3).

En dehors de ces preuves d'ordre religieux, il existe des exemples classiques de l'utilité de l'histoire, que les écrivains marocains, chroniqueurs ou biographes, répètent chacun à leur tour, avec une amusante régularité, si bien que l'on s'attend à l'avance à les retrouver dans l'introduction des ouvrages dont on entreprend la lecture. Celui qui revient le plus fréquemment est, à coup sûr, celui que fournit l'anecdote de Râ'ïs er-roû'asâ', qui, rapportée en dehors du Maroc par Iâqoût († 626 = 1229) (4), Ibn Khallikân († 681 = 1282) (5), eṣ-Ṣafadî († 764 = 1363), es Soyoûṭî

(1) Par exemple, le verset 58 de la soûrate III, cité par el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 4.

(2) Cf. en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, t. I, p. 3 : « L'utilité est démontrée par ce verset du Qor'ân (Soûr. XI, vers. 121) : « ... Je vais te raconter l'histoire de « nos prophètes afin d'affermir ton cœur... » Le Prophète parlait souvent à ses compagnons des peuples de l'antiquité, comme le prouve el-Bokhârî, dans son livre du *Ṣaḥîḥ*, intitulé *Bad' el-khalq*. (Du commencement de la création). Cf. El-Bokhârî, *les Traditions islamiques*, trad. O. Houdas et W. Marçais, Paris, MDCCCCVI, t. II, titre LIX, p. 422 sqq. *Ibid.* : el-Ifrânî aurait recueilli les paroles suivantes : « L'histoire est une science qui ne sert pas et l'ignorer n'a pas d'importance. » Cf. également el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, t. I, p. 4.

(3) On sait d'ailleurs que les premiers ouvrages d'histoire musulmane avaient trait aux expéditions du Prophète (*maghâzî*).

(4) *Mo'jam el-boldân*, éd. Wüstenfeld (*Iâcûts geographisches Wörterbuch*, 6 vol., Leipzig, 1866-1873), t. II, p. 567.

(5) *Wafayât el-a'ïân*, éd. Wüstenfeld, Göttingen, 1835-1843, notice 33.

(† 911 = 1505) (1), et Badr ed-dîn el-Qarâfî († 1008 = 1600) (2), reparaît au début du *Naïl el-ibtihâj* d'Aḥmed Bâbâ (3), d'*ed-Dorar el-moraṣṣa'a* de Moḥammed ed-Dara'ï (4), du *Nachr el-mathânî* d'el-Qâdirî (5), d'*el-Torjomân el-mo'rib* d'ez-Zayyânî (6), d'*el-Jaïch el-aramram* d'Akensoûs (7), du *Kitâb el-istiqṣâ* d'en-Nâṣirî (8) et d'*es-Sa'âdat el-abadîyya* d'Ibn el-Mowaqqit (9).

Voici le texte de cette anecdote, d'après les prolégomènes que Khalîl Ibn Aïbak eṣ-Ṣafadî plaça en tête de son ouvrage intitulé *el-Wâfî bil-wafayât* (10) : « Un exemple qui montre l'utilité de l'histoire est l'affaire de Ra'îs ar-Ru'asâ' avec le Juif qui avait produit un écrit portant que l'Apôtre d'Allah avait ordonné l'abolition de l'impôt de capitation au profit de la population (juive) de Khaibar. Cet acte contenait le témoignage de compagnons du Prophète, parmi lesquels figurait 'Alî, fils d'Abû Ṭâlib (qu'Allah soit satisfait de lui !). L'écrit fut présenté à Ra'îs ar-Ru'asâ', et les gens en étaient tout perplexes. Ra'îs ar-Ru'asâ' soumit l'écrit au grand traditionniste Abû Bakr Al-Khaṭîb al-Baghdâdzî (le prédicateur de Baghdâdz). Celui-ci l'examina et dit : « Cet écrit est faux. — Comment cela ? », lui demanda-t-on. Il répondit : « Il contient le témoignage de Mo'âwiya (qu'Allah soit satisfait de lui !) ; or, il a embrassé l'islâmisme l'année de la prise de la Mecque (année 8 de l'hégire), tandis que la prise de Khaibar avait eu lieu en l'année 7 (de l'hégire). Il con-

(1) Sur la foi des historiens marocains qui rapportent l'anecdote.
(2) Même observation.
(3) Éd. de Fès, p. 4.
(4) Fol. 3 r° du ms. de 'Abd el-Ḥaï el-Kattânî.
(5) Éd. de Fès, I, p. 5.
(6) Fol. 3 v° du ms. de Salé.
(7) Éd. de Fès, I, p. 3.
(8) Éd. du Qaire, I, p. 3.
(9) Éd. de Fès, I, p. 7.
(10) La traduction donnée est empruntée à Émile Amar, *Prolégomènes à l'étude des historiens arabes*, par Khalîl ibn Aibak eṣ-Ṣafadî, extrait du *Journal asiatique* (mars-août 1911 et mars-avril 1912), Paris, MDCCCCXII, pp. 160-161. Sur les personnages cités dans l'anecdote, cf. les notes accompagnant la traduction (p. 160, n. 2, et p. 161, n. 1).

tient aussi le témoignage de Saʿd, fils de Muʿâdz ; or Saʿd était mort à la « Journée des Banû Quraiẓa », deux ans avant Khaibar. Cela dissipa alors l'inquiétude de la population ».

Il s'agit, on le voit, d'un simple anachronisme redressé et l'aventure ne valait pas la réclame répétée que l'on devait lui faire. Il faut signaler aussi que les historiens marocains s'efforcent en même temps de trouver, sans négliger pour cela les arguments classiques pris en dehors de leur pays, des exemples locaux tendant à démontrer l'utilité des recherches historiques (1).

Insister sur l'orthodoxie de ces recherches et sur les services que l'on peut en attendre, voilà donc le premier soin qui les occupe. On pourrait aussi les voir invoquer, pour les justifier plus encore, l'intérêt national qui s'y attache, mais il faudrait alors méconnaître la force avec laquelle l'Islâm a fait, jusqu'à ces derniers temps, chez ses adeptes, obstacle à la naissance de toute idée de patrie. Il n'est qu'un biographe, Ibn ʿAskar, qui ait essayé de formuler, d'une manière précise, l'obscur sentiment patriotique qui avait dû s'éveiller en lui. Il écrit, dit-il, sa *Dawḥat en-nâchir*, sur les chaïkh du Maroc, parce que ce pays est celui où il a grandi et qu'il est sa patrie (2). Encore se hâte-t-il aussitôt de donner à ses paroles une confirmation d'ordre religieux, en prouvant la supériorité de sa terre natale par la citation d'une tradition recueillie par Moslim et relative au Maroc (3). Ce sentiment national d'Ibn ʿAskar, nous savons d'ailleurs

(1) Ainsi en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, I, p. 3.

(2) Ed. de Fès, p. 2 : وانما جعلته مختما بمشايخ المغرب لكونه وطني ومغرس شبابي ومعطني.

(3) *Ibid.*, p. 3 : لاتزال طائفة من امتى بالمغرب ظاهرين على الحق حتى تقوم الساعة. « Une partie de mon peuple restera au Maghrib, conservant la vérité jusqu'à l'arrivée de l'Heure ! » Cf. aussi la tradition rapportée par el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 292 du texte et 485 de la trad., d'après le *Kitâb el-jommân fî ʿajâ'ib ez-zamân* d'ech-Châṭibî et répétée par Akensoûs, *el-Jaïch el-ʿaramram*, I, p. 50.

le cas qu'il devait en faire par la suite, puisqu'il trouva la mort, en 1578, à la bataille du Wâdî 'l-Makhâzin, en combattant, aux côtés des Portugais, ses propres compatriotes!

Un biographe contemporain, Ibn el-Mowaqqit, a essayé, dans un livre récemment lithographié à Fès et consacré aux saints de Marrâkech, de développer plus encore que ses prédécesseurs les considérations sur l'histoire qui forment la matière habituelle des introductions (1). Les raisons qu'il fournit pour faire la preuve de l'utilité de l'histoire sont, ou plutôt veulent être d'ordre philosophique. Il croit utile de scinder ses arguments et de séparer l'utilité « terrestre » de l'utilité « extra-terrestre ». Pour démontrer la première, il déclare que l'homme ne peut trouver de meilleure ligne de conduite que dans l'histoire. Pour les souverains surtout, cette utilité est incontestable. Si, dit-il, ils consultent les œuvres qui relatent la vie des tyrans et des oppresseurs et voient leurs actes barbares consignés en détail : turpitudes, ruines de villes, assassinats, pillages, il y aura beaucoup de chances pour qu'ils répudient eux-mêmes ces actes de leurs gouvernements ; tandis que si, au contraire, à la lecture des annales, des rois leur apparaissent comme des princes intègres et célébrés pour leurs belles actions, ils tiendront à suivre ces exemples de conduite, s'y appuieront et s'en inspireront pour accomplir, à leur tour, des gestes méritoires dont ils auront le droit de se glorifier.

Les arguments d'utilité « extra-terrestre » sont de la même naïveté un peu puérile, originale pourtant chez un auteur marocain. L'homme, à son avis, peut puiser dans l'histoire un renforcement de fatalisme. Il lui suffit d'y voir les révolutions et les troubles qui la remplissent et la fortune changeante des siècles passés. Il se rend compte alors de la vanité de la vie en ce bas-monde et se prépare à être accueilli dignement dans l'autre. Tout en s'instruisant d'événements qui sont des leçons de choses, il acquiert la patience et la résignation bienfaisantes.

(1) *es-Sa'âdat el-abadîyya*, I, pp. 4 et 5.

III

En dépit de la défaveur non douteuse qui pèse depuis longtemps sur les recherches historiques au Maroc, il serait exagéré de dire qu'il n'existe pas, dans le pays, d'ouvrages d'histoire classiques. Non pas classiques au sens exact du mot, puisque, on l'a déjà vu, l'histoire est bannie de l'enseignement officiel et ne saurait, dès lors, être transcrite dans des livres tenus en même honneur que les travaux d'objet spécialement islâmique ; mais, au moins, considérés comme tels par les trop peu nombreux savants qui ne la dédaignent pas absolument. La remarque a déjà été faite par Delphin, que l'histoire au Maroc, bien que non enseignée oralement, comme d'ailleurs la géographie, est parfois étudiée par des ṭolba dans quelques ouvrages, en nombre limité, composés en dehors du Maroc ou au Maroc même (1). La liste fournie par son informateur paraît, au reste, assez éclectique ; et il est curieux d'y voir figurer en même temps, par exemple, Ibn el-Athîr et es-Soyoûṭî, d'une part, ez-Zayyânî et Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj, d'autre part.

Il semble plus intéressant de voir l'auteur d'une chronique comme Akensoûs, fournir de lui-même un relevé des ouvrages historiques qu'il juge classiques, même si, comme c'est certain, il ne les a pas tous lus (2). Les historiens qui, à son avis, font autorité pour l'histoire musulmane générale sont, avec le fameux el-Bokhârî, auteur du *Ṣaḥîḥ*, Aboû Isḥâq (3), el-Wâqidî (4), Saïf b. ʿOmar (5) et eṭ-Ṭabarî (6),

(1) Delphin, *Fas, son Université...*, p. 36, § 16, d'après son informateur, Idrîs b. Thâbit.

(2) *el-Jaïch el-ʿaramram*, I, p. 4.

(3) Il doit s'agir d'Aboû Isḥâq Ibrâhîm b. Hilâl el-Ḥarrânî eṣ-Ṣâbî, historien des Boûyides, mort en 384 (994), sur lequel cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, I, pp. 95-96, et Huart, *Litt. ar.*, p. 135.

(4) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, I, p. 135, et Huart, *Litt. ar.*, p. 175.

(5) Source d'eṭ-Ṭabarî. Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, I, p. 516 (142).

(6) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, I, p. 142, et Huart, *Litt. ar.*, p. 180.

Ibn el-Kalbî (1), edh-Dhahabî (2) et el-Mas'oûdî (3). Il cite, pour ce qui a spécialement trait aux Musulmans occidentaux, les histoires particulières d'Ibn er-Raqîq (4) sur les dynasties de l'Ifrîqîyya, d'Aboû Ḥayyân (5) sur les Omaïades d'Espagne, l'auteur du livre intitulé *Dorar el-athmân* sur les Ottomans (6), le *Rawḍ el-qirṭâs*, la *Boghiat er-roûwâd* d'Iaḥiâ Ibn Khaldoûn (7) sur la dynastie des Banoû 'Abd el-Wâd, le *Naẓm ed-dorr wa'l-'iqiân* d'et-Tanasî sur les Banoû Zayyân (8), la *Ṣafwat el-adab* d'Aḥmed b. 'Abd es-Salâm el-Jirâwî sur les Almohades (9), le *Raqm el-ḥolal* d'Ibn el-Khaṭîb (10), la *Rawḍat en-nisrîn* d'Ibn el-Aḥmar (11) et les *Manâhil eṣ-ṣafâ'* d'el-Fichtâlî (12). Encore l'historien moderne fait-il preuve d'une ignorance impardonnable, en ne soupçonnant pas même, souvent, les noms des historiens dont il a fait choix et en allant jusqu'à prendre une partie du titre d'un ouvrage pour le nom de l'auteur lui-même (13).

Cette énumération faite par Akensoûs semble d'ailleurs la seule liste écrite et suivie que l'on puisse retrouver de ces ouvrages. En revanche, la plupart des historiens font assez souvent appel, dans l'intérieur même de leurs écrits, aux grandes autorités historiques musulmanes, soit pour appuyer une considération d'ordre philosophique sur un

(1) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, I, p. 139, et Huart, *Litt. ar.*, p. 177.

(2) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 46, et Huart, *Litt. ar.*, p. 337.

(3) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, I, p. 143, et Huart, *Litt. ar.*, p. 182.

(4) Source du *Rawḍ el-qirṭâs*, d'Ibn Khaldoûn et de Léon l'Africain. Cf. Massignon, *le Maroc dans les premières années du XVIe siècle*, pp. 41-42.

(5) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, I, p. 338. Il s'agit d'Aboû Merwân Ibn Ḥayyân.

(6) Mohammed el-Bakrî eṣ-Ṣiddîqî, † 1028 (1619). Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 301.

(7) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 241.

(8) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 241.

(9) Cet ouvrage serait, d'après certains lettrés de Fès, une simple anthologie poétique.

(10) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 262, et Huart, *Litt. ar.*, p. 341.

(11) Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 241.

(12) Cf. *infra*, II, A, I.

(13) Cf. *infra*, II, B, II. Akensoûs a confondu *el-Qirṭâs* avec un nom de personne.

événement qu'ils viennent de rapporter, soit pour justifier une comparaison plus ou moins bien venue. Indépendamment de l'intérêt que présentent ces citations pour la détermination des sources utilisées de première ou de seconde main par chaque auteur, elles permettent de constater que la conception qu'il se fait de l'histoire n'est pas différente de celle de ses devanciers. Il faut d'ailleurs ajouter que cette conception commune ne se dégage qu'assez obscurément des ouvrages écrits au Maroc. Alors qu'ils s'attachent tous à faire l'apologie des recherches historiques et à démontrer leur éminente utilité, les historiens maghribins tentent bien moins volontiers de fournir à leurs lecteurs des définitions de l'histoire. Ces dernières sont trop souvent noyées dans le pathos des fleurs de rhétorique, et leur imprécision se trouve encore accrue par l'emploi d'une prose rimée pleine de chevilles et d'images déplacées. Akensoûs, qui a cru bon d'en donner une, et d'étendre plus que de coutume l'introduction qui précède sa chronique de la dynastie ʿalawite, est satisfait de pouvoir comparer, dans une période agréablement cadencée pour des oreilles marocaines, l'histoire « à une fiancée parée et assise sur son trône, qui excite l'admiration et fait l'ornement de son temps. — C'est, ajoute-t-il, une science qui élève les esprits et les cœurs et ressuscite les cadavres passés (1). » Et c'est tout !

D'autres historiens, Ibn el-Mowaqqit par exemple (2), se bornent à recopier le chapitre bien connu des *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoûn sur la définition de l'histoire : « C'est une science qui se distingue par la noblesse de son objet, sa grande utilité et l'importance de ses résultats... (3). » Il semble que la clarté de ce passage les a impressionnés. Mais il semble aussi que le fameux historien-philosophe a été, par eux, presque mis à l'index pour sa trop grande largeur de vues ; les chroniqueurs marocains sont loin, bien qu'ils

(1) *el-Jaïch el-ʿaramram*, I, p. 1.

(2) *es-Saʿâdat el-abadíyya*, I, p. 5.

(3) *Prolégomènes historiques*, édit. Quatremère, in *Notices et Extraits des Mss. de la Bibl. Impériale*, t. XVI, pp. 8 et 9 ; trad. de Slane, même collection, t. XIX, p. 13.

le revendiquent eux-mêmes comme une célébrité nationale, de voir en lui le modèle à imiter et le maître dont il faut s'inspirer constamment.

D'ailleurs, pour conserver son caractère de science orthodoxe, l'histoire ne pouvait être conçue par les Marocains sur des bases nouvelles ; leur manque d'originalité et de personnalité ne pouvait permettre une évolution, si minime fût-elle, de cette conception, unique et imposée à tous les écrivains arabes d'Orient et d'Occident.

Le mot qui désigne l'histoire en langue arabe, *tâ'rîkh*, est, à cet égard, grandement suggestif, car sa signification première fait sans contredit de l'histoire « la science des dates », et les œuvres historiques doivent être, par le fait même, de simples collections de synchronismes. On voit, dès lors, l'imprécision de limites que suppose un tel point de départ. Dans ce cadre, l'histoire littéraire trouve sa place aussi bien que l'histoire politique ; de même la biographie et l'hagiographie, la généalogie et même la géographie, car la description d'un pays chez les Musulmans doit se doubler du relevé des célébrités qu'on y rencontre. Le Turc Ḥâjjî Khalîfa a donné de cette conception si large un tableau d'une précision et d'une concision caractéristiques : « L'histoire consiste, dit-il, dans la connaissance de l'état des peuples, de leur pays, de leurs vestiges, de leurs coutumes, des œuvres de leurs individus, de leurs généalogies, de leurs décès, etc. Elle comporte l'étude des prophètes, des saints, des sages, des poètes, des princes disparus (1). » Cette énumération ne semble pas faite au hasard de la plume : l'histoire politique n'y vient qu'en dernier lieu, et la biographie des grands personnages de tous genres y apparaît comme la branche la plus importante de la science historique (2).

(1) Ḥâjjî Khalîfa, *Kachf eẓ-ẓonoûn* (*Lexicon bibliographicum*), éd. Fluegel, II, pp. 95-96.

(2) L'écrivain marocain Aboû 'Alî el-Ḥasan el-Ioûsî a donné de l'histoire une définition analogue mais moins claire et moins précise dans son ouvrage intitulé *el-Qânoûn*, éd. lith. de Fès, 1310, pp. 96-97.

On doit alors s'attendre à ce qu'il n'en aille pas autrement dans un pays conservateur à outrance, où les historiens se sont occupés de groupes de noblesse religieuse détenant, les uns, le pouvoir temporel, les autres, le pouvoir spirituel, Le chroniqueur, au Maroc, se double nécessairement du biographe, comme dans tout le reste du monde musulman. Et il ne faut pas s'étonner que les constatations ou les déductions auxquelles pourra amener une enquête consacrée au mouvement historique marocain depuis quatre siècles, vaillent, au moins dans leur ensemble, pour le reste de l'histoire islâmique.

II

LES GENRES HISTORIQUES

A

L'HISTOIRE DYNASTIQUE

Une des prérogatives les plus chères aux souverains musulmans fut d'avoir leurs moindres faits et gestes soigneusement consignés dans des annales officielles. Ils tiraient satisfaction de la lecture d'une œuvre qui les glorifiait; elle les rehaussait non seulement aux yeux de leurs sujets, mais encore vis-à-vis des nations étrangères. Aussi, un présent magnifique récompensait-il presque toujours l'auteur de leur panégyrique; et l'émulation et l'intérêt aidant, des historiographes plus ou moins préparés à leur besogne d'écrivains se présentaient souvent aux portes des palais, pour offrir aux princes les œuvres qu'ils leur dédiaient.

Il n'apparaît pas, en effet, que la fonction d'historiographe ait constitué au Maroc une charge officielle, munie d'un titulaire désigné par sa compétence et son talent. Il n'est peut-être qu'un seul sultan de la dynastie sa'dienne, Moulay Aḥmed el-Manṣoûr, qui voulût faire figurer un annaliste officiel parmi les membres attitrés de son « makhzen ». Les autres souverains du pays semblent, au contraire, s'être contentés d'attendre que ces apologies de leurs règnes leur fussent apportées en hommage par des écrivains en quête de cadeaux, d'honneurs ou de fonctions rétribuées.

Mais il s'est trouvé aussi des hommes pour entreprendre l'œuvre contraire, qui n'ont pas hésité à flétrir la tyrannie d'un despote dans un livre, moins destiné d'ailleurs à la foule pressurée, mais ignorante, qu'aux aristocrates frondeurs. Quand la rigueur royale, malgré tout limitée dans un pays de permanente anarchie, ne parvenait pas à les châtier, elle avait soin, en tout cas, de faire disparaître, par tous les moyens, les pamphlets de ces audacieux.

Si bien que, parmi les histoires particulières des princes des deux dernières dynasties marocaines, les premières seules ont des chances de subsister et les secondes n'existent plus ou sont d'une rareté extrême.

*
* *

Il est à peine besoin de signaler combien ces œuvres d'historiens officieux, à qui manquait la qualité la plus souhaitable en l'occurrence, le désintéressement, doivent être consultées avec méfiance. La plupart du temps, les faits y sont déformés systématiquement et le sultan le plus indigne y est présenté comme un souverain modèle. On se doute des mensonges grossiers auxquels la cupidité et la plus basse flatterie peuvent conduire. Il est rare que l'une de ces apologies se distingue des autres par un souci réel d'exactitude. Dans l'ensemble, elles ne constituent pas, à proprement parler, des documents historiques : les louanges les plus exagérées sur les différentes qualités du prince, toutes analysées longuement à grand renfort de comparaisons et de citations, forment à elles seules tout le contenu de ces œuvres.

Il ne faut pas traiter avec le même mépris d'autres ouvrages, partiaux aussi, il est vrai, mais qui, au lieu de contenir seulement le panégyrique du souverain, donnent encore un récit plus ou moins détaillé des faits saillants qui ont marqué les diverses années de son règne; et ceux qui, au lieu de traiter uniquement du prince régnant, relatent également l'histoire de ses prédécesseurs de la même dynastie. L'ouvrage, lui aussi, est destiné à être présenté au

prince; l'auteur l'a écrit avec l'arrière-pensée qu'il en serait récompensé largement; toutefois, la flatterie et l'obséquiosité ne sont pas ses seules préoccupations ; une certaine recherche de la vérité et quelque souci de mettre en œuvre des renseignements statistiques, donnent parfois à ces chroniques royales ou dynastiques un intérêt qu'il serait injuste de dénier absolument.

Il arrivera aussi qu'un sultan charge un écrivain de talent d'écrire son histoire et, en même temps, celle de toute sa dynastie, non pas en l'attachant au palais comme un historiographe officiel régulièrement astreint aux heures de présence de la « makhzanîyya », mais en lui donnant de simples idées directrices auxquelles il devra se conformer en entreprenant son travail; pendant tout le temps que durera la composition de cette chronique, l'auteur recevra du prince, à date fixe et à l'occasion des fêtes religieuses, des cadeaux qui le paieront de sa tâche.

Il y a donc lieu de distinguer les historiens chargés d'écrire officiellement une histoire, et ceux qui l'écrivent de leur propre initiative, afin de l'offrir en hommage au souverain. On tentera d'exposer ici, en quelques lignes, ce qui est attendu des uns et ce à quoi s'appliquent les autres.

Celui que le sultan a chargé d'écrire son histoire semble au premier abord, étant donnée la mission qui lui est confiée, avoir la plus grande facilité à se renseigner. On verra qu'il n'en est pas toujours ainsi. Pourtant, il semble qu'on exige de lui le maximum de détails, et de détails concrets; son œuvre, toute consacrée qu'elle soit au prince et aux membres de sa famille, ne peut cependant laisser dans l'ombre les courtisans les plus haut placés. Aussi, trouvera-t-on, dans beaucoup de chroniques ainsi établies, des listes de fonctionnaires suffisamment complètes, qui pourront constituer, suivant l'expression de M. G. Marçais, des sortes d' « almanachs royaux (1). »

Le chroniqueur rétribué donne le détail des victoires rem-

(1) Introduction à l'édition de la *Rawḍat en-nisrîn* d'Ibn el-Aḥmar, p. xv.

portées par le sultan lui-même ou en son nom, des conquêtes qui ont ajouté à son empire de nouvelles provinces. Il énumère avec soin ses troupes régulières, indique le nombre des soldats de chacune de ses armées ; il renseigne son lecteur sur les ouvrages de fortification entrepris à l'intérieur de l'État et sur ses frontières, sur les travaux exécutés dans les ports qui sont en relations avec les flottes marchandes de l'Europe. A propos d'une guerre, il n'omet pas de citer les noms des chefs d'armée et des gouverneurs des places fortes. Il donne le texte des lettres de félicitations qui sont parvenues au souverain à l'occasion de l'heureuse issue d'une expédition, et celui des messages que lui-même a adressés à son peuple ou à l'étranger, pour leur faire part de la brillante fortune de ses armes. Les fonctionnaires du *dîwân* sont énumérés nominativement, les grands personnages de la cour : vizirs, sous-secrétaires d'État, qâ'ïds, trouvent leurs biographies dans son ouvrage. Il doit parler des ambassades étrangères arrivées dans l'Empire et de celles que le sultan a envoyées auprès des princes du dehors. Il est de son devoir de vanter la magnificence de la dynastie, de montrer comment le souverain traite ses parents et son entourage, de donner le chiffre des pensions qu'il leur alloue, de ne pas oublier la trésorerie impériale et de mentionner les revenus et les dépenses de la maison régnante.

Il va sans dire que ces œuvres doivent être examinées avec d'autant plus de confiance que la dynastie est à son apogée ; il suffit, ou peut suffire alors à l'auteur de dire la vérité, en l'enjolivant et en la poétisant dans les limites permises ; mais si cette dynastie se trouve, au moment où il compose ses annales, sapée dans ses fondements et menacée de ruine, il est forcément plus partial et déguise, de plein gré ou par nécessité, la stricte vérité. Il est d'expérience courante au Maroc que ce sont les sultans les plus contestés, ceux qui ont vu surgir de tous côtés des prétendants puissants et régnant effectivement sur une partie de leur empire, qui ont, plus que les autres, éprouvé le besoin de pouvoir produire à leurs détracteurs leurs propres panégyriques, afin de réfuter les attaques dont ils étaient l'objet.

Ceux qui ne voient dans le fait d'écrire l'histoire d'un souverain ou d'une dynastie que leur intérêt personnel, doivent faire preuve d'une circonspection encore plus grande. Le prince, mal assis sur un trône branlant, sera porté à voir dans l'œuvre offerte des allusions à sa situation précaire; s'il ne les découvre pas lui-même, il y aura bien dans son entourage quelque compétiteur ou quelque intrigant jaloux qui les lui signalera. Alors, c'en est fait du dédicant et de son livre; il est jeté en prison, battu de verges ou mis à mort. La moindre vétille pourrait lui coûter la vie. Au contraire, la louange apparaissant à travers toutes les lignes ne prêtera en aucun cas à la critique et à la suspicion. Mais le public savant, sachant exactement à quoi s'en tenir sur son œuvre, la regardera d'un œil dédaigneux et lui refusera l'accès de sa bibliothèque, presque dans tous les cas.

Aussi, tant qu'on n'aura pu faire l'inventaire des livres conservés dans les palais impériaux du Maroc, s'attendra-t-on forcément à ne voir circuler dans le pays que le minimum d'exemplaires de ces sortes d'ouvrages. Et pour deux raisons bien distinctes, les œuvres par trop partiales et les relations dynastiques impartiales ayant pour ainsi dire totalement disparu et échappant la plupart du temps aux plus sérieuses investigations, ce seront seulement les chroniques d'une partialité relative, mais dignes d'intérêt et non dépourvues de toute valeur historique, qui, heureusement, auront été conservées ou que l'on aura le moins de difficulté à retrouver.

*
* *

D'ailleurs, ces œuvres que nous appelons impartiales, nous ne croyons pas qu'il faille trop grandement en déplorer la perte. Sans doute, on aurait été en droit d'espérer y découvrir des renseignements originaux, principalement en ce qui concerne les intrigues de la cour marocaine et les résultats d'expéditions impériales présentées par les annalistes officiels comme de grandes opérations couronnées de succès, alors qu'elles n'ont, en réalité, le plus souvent abouti qu'à des échecs ou qu'elles n'ont été que de simples tournées de

police sans résultats appréciables. Mais rien ne dit aussi que ces travaux n'aient pas été tendancieux et partiaux, au sens négatif du mot. Que quelques-unes de ces histoires aient essayé de retracer honnêtement la réalité telle qu'elle était, sans l'enjoliver ou la présenter sous les couleurs les plus sombres, rien de plus normal. Mais, par contre, combien, parmi elles, devaient consister simplement en diatribes peut-être payées très cher, elles aussi, par les prétendants au trône et les agitateurs qui, de tout temps, ont fomenté le trouble au Maroc.

Au surplus, la disparition quasi-totale de ces œuvres permet tout juste de préjuger de leur valeur ; à leur égard, on ne peut guère formuler que des hypothèses.

Il est, en effet, fort peu d'écrivains marocains qui soient connus comme auteurs d'histoires de ce genre. L'un d'eux a, en tout cas, une personnalité intéressante : il ne s'agit pas moins que d'un fils du sultan ʿalawite Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah (1757-1789), le chérif Moulay el-Ḥosaïn, qui, au témoignage des lettrés dignes de foi, composa un livre plein de reproches amers, où il fit ressortir les défauts qui déparaient la famille régnante à laquelle lui-même appartenait, et dénonça les fautes commises par le gouvernement de son propre père. Il sera question plus loin d'un écrivain de même genre, quoique de moins noble origine, Aboû ʿAbd Allah Mohammed b. ʿAbd es-Salâm eḍ-Ḍoʿayyîf er-Ribâṭî, dont le souvenir n'est pas complètement perdu à Rabat. Cet auteur, dans un ouvrage consacré aux ʿAlawites depuis leurs débuts jusqu'au milieu du règne de Moulay Solaïmân (vers 1800), ne craignit pas, suivant la pittoresque expression marocaine, de « lâcher les rênes » et de rapporter ce que bon lui parut. Il est dommage que ces livres aient disparu, ou du moins soient restés introuvables malgré toutes les recherches que nous avons pu faire : ils auraient formé, pour une bonne partie de l'histoire marocaine des temps modernes, la contre-partie des chroniques sérieusement établies, mais ne disant pas, volontairement, toute la vérité.

Car ces historiens de partialité relative ne se défendent point d'omettre ou de déformer la vérité lorsqu'ils le croient

nécessaire. Ils sont, par ailleurs, persuadés que ce qu'ils pensent ne pas devoir mentionner sera bien vite rétabli par le lecteur tant soit peu averti. C'est ainsi que l'historien de la dynastie sa'dienne, Moḥammed eṣ-Ṣaghîr el-Ifrân cherche plusieurs fois, dans sa *Nozhat el-ḥâdî*, comme à s'excuser de la retenue qu'il s'impose. Il dit, en effet au début de son ouvrage : « Il est du devoir de l'historien de ne point s'appesantir sur les choses malséantes et de ne point entacher l'honneur des gens (1). » Plus loin, il définit ainsi la ligne de conduite dont il ne veut pas s'écarter : « Ne point montrer les actions honteuses et voiler les turpitudes... Ce que nous disons suffit du reste pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir sur ce que nous dissimulons (2). » Enfin, au moment où il va clore son livre : « Nous nous sommes abstenus, dit-il, de donner trop de vivacité aux critiques que méritaient certains princes de cette dynastie (sa'dienne). Nous avons agi ainsi par respect pour leur réputation et par respect pour la dignité du califat (3). » Il se soustrait, de même, non sans habileté, aux reproches que des lecteurs pointilleux, susceptibles et enclins à voir partout la critique et la satire, pourraient lui adresser, en citant à propos un passage qu'il attribue à Tâj ed-dîn Ibn es-Sobkî (4) : « Les historiens sont, en quelque sorte, sur une berge minée par les eaux. En effet, par suite de la longue étude qu'ils font du caractère des hommes, il peut leur arriver de calomnier certains personnages, soit par esprit de parti, soit par ignorance, ou encore en s'appuyant sur l'autorité de gens qui ne sont pas dignes de foi. » Aussi, ajoute-t-il dans une conclusion un peu inattendue, « l'historien doit avant tout craindre Dieu (5). »

(1) *Nozhat el-ḥâdi*, éd. Houdas, p. 9 du texte et 18 de la trad.

(2) *Ibid.*, p. 158 du texte et 257 de la trad.

(3) *Ibid.*, p. 258 du texte et 429 de la trad.

(4) Source de la *Salwat el-anfâs* d'el-Kattânî. Sur cet auteur, mort en 771 (1370) et son ouvrage, *eṭ-Ṭabaqât*, auquel el-Ifrânî fait allusion, cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 14, n° 22, et Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 89, n° 8.

(5) *Nozhat el-ḥâdi*, éd. Houdas, p. 49 du texte et 90-91 de la trad.

On voit quels ménagements, quelles réticences doit comporter au Maroc tout essai d'histoire politique ; et l'on comprend dès lors pourquoi les monographies historiques y sont si rares. Le public auquel elles s'adressent est restreint, — les histoires y sont faites presque à l'usage exclusif des souverains (1) ; — et des écrivains désintéressés ne peuvent avoir que peu de goût à se livrer à des études tenues en général en médiocre estime, dans lesquelles il leur faut faire preuve d'une prudence de tous les instants, se garder de la moindre liberté de jugement et affirmer à chaque page un loyalisme plus ou moins sincère.

Ce que l'on vient de dire de ces historiens des Sa'diens et des 'Alawites s'applique d'ailleurs parfaitement à leurs prédécesseurs de l'Espagne et du Maroc, sinon à tous les historiens musulmans. La plupart des chroniques relatives aux règnes des princes omaïades, almohades ou mérinides et aux petites familles royales qui eurent, dans la partie occidentale du monde islàmique, quelque illustration passagère, ne se présentent pas autrement aux lecteurs européens. Et les jugements qu'ont pu porter sur elles les savants qui les ont éditées, traduites et utilisées servent de confirmation exacte aux pages qui précèdent (2). La discipline est parfaite dans la littérature marocaine ; les lettrés du pays, même à propos de leur pays, n'ont fait que suivre pas à pas leurs devanciers musulmans, compatriotes ou étrangers, de telle sorte que la conception de l'histoire qui se dégage d'une chronique arabe maghribine ou espagnole datant du xe siècle

(1) Cf. Houdas, *Monographie de Méquinez*, Avertissement, p. 2 : « ...l'histoire telle qu'elle est écrite chez les musulmans ne peut guère servir qu'aux princes et aux grands de la terre. Eux seuls ont à tirer profit des enseignements qu'offre cette étude d'un passé où l'on ne retrouve souvent que l'exposition des moyens d'asservir un peuple et de lui arracher tout l'argent qu'il possède... » Tout le passage est excellent et s'applique parfaitement à l'histoire marocaine moderne.

(2) Cf. particulièrement Dozy, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, intitulée : *al-Bayano'l-Mogrib*, par Ibn-Adhâri (de Maroc), Introduction, pp. 18, 19, 63. Cf. aussi le jugement porté sur les chroniqueurs nord-africains par G. Marçais, *les Arabes en Berbérie du XIe au XIXe siècle*, p. 3.

n'est pas différente de celle qui caractérise une chronique marocaine du XVIIe.

Les Marocains n'ont pas fait, non plus, preuve de grande originalité quand ils ont voulu donner à leurs tableaux de règnes ou de dynasties un caractère spécialement didactique. L'*orjoûza* (1) ne florissait pas seulement parmi les grammairiens, les juristes ou les professeurs de sciences exactes ; elle a trouvé sa place dans la « science des dates », car elle y permit l'emploi des chronogrammes si chers aux écrivains arabes. Les assemblages de lettres qui contenaient, suivant leur valeur numérique, l'indication d'une année, étaient un excellent prétexte à rimes, à calembours et à jeux de mots ; et l'imagination fertile des pseudo-poètes qui crurent écrire l'histoire en vers, nous a laissé bon nombre de ces productions, heureusement toutes très courtes, car elles sont aussi pauvres par le fond que par la forme.

* * *

En fin de compte, qu'ils consistent en chroniques d'étendue variable, en vies de princes sans grands développements historiques ou en simples poèmes mnémotechniques, qu'ils soient d'une partialité démesurée ou relative, ou bien qu'ils ne répondent qu'à un but didactique, ces ouvrages d'histoire marocaine ont tous le même défaut : pour eux, dans l'État, n'existe que le pouvoir royal; en dehors de la cour et des grandes capitales, rien, dans le pays, n'est digne d'attention. L'histoire du Maroc, vue à travers ces livres, n'est qu'une histoire limitée, délaissant délibérément un pouvoir aussi

(1) Poème du mètre *rajaz*, qui a pour mesure مستفعلن répété trois fois à chaque hémistiche. Cf. R. Basset, *la Khazradjyah*, p. 89 sqq., et Ibn Abî Chanab, *Toḥfat el-adab fi mizân ach'ar el-'Arab*, pp. 47-48. Dans l'*orjoûza*, la rime, au lieu d'être la même pour toute la pièce, peut changer avec chaque vers à la condition que les deux hémistiches de chaque vers riment entre eux. Cette particularité et la simplicité du mètre ont fait du *rajaz* le vers le plus facilement composable ; c'est pour cette raison qu'il est employé dans les traités didactiques.

actif que l'autre et plus important peut-être, le pouvoir spirituel. L'influence du maraboutisme et des confréries religieuses sur l'histoire intérieure du pays semble être inconnue de tous ces annalistes ; parce qu'elle ne représente pas une force officielle et concrète, elle ne leur paraît pas digne d'être signalée. Non pas pourtant qu'ils ignorent son existence ; d'ailleurs, pour des raisons de déférence à l'égard du souverain — et qu'il faut tout de même excuser un peu — ils ne sauraient sans difficulté aborder la question. L'histoire du Maroc n'a été, en somme, depuis le XVI[e] siècle, qu'une lutte du pouvoir central contre les chefs religieux. C'est une poussée religieuse qui a porté les Sa'diens, puis les 'Alawites sur le trône; chacune de ces dynasties s'est heurtée à des mouvements d'opinion qui purent devenir inquiétants et menacer de la conduire à sa perte. Rien de tout cela dans ces œuvres historiques, ou si peu, qu'il faut lire entre les lignes, avec une grande attention, pour trouver quelques allusions ; le tableau de la vie intérieure du pays à travers les siècles y apparaît du même coup comme singulièrement raccourci. Selon l'expression de Dozy, aussi valable pour le Maroc des temps modernes que pour l'Espagne musulmane du Moyen Age, l' « histoire proprement dite est travestie et mutilée; on n'y saisit le caractère général de l'époque qu'à travers une sorte de brouillard (1) ».

On pourra dire alors que ces œuvres ne serviront pas à grand'chose pour compléter notre connaissance de l'histoire du Maroc moderne. Elles ne nous apprendront rien que nous ne sachions déjà. Pareille affirmation, malgré les défauts de ces travaux, qui sont, comme on l'a vu, loin d'être contrebalancés par leurs mérites, serait pourtant exagérée. Au reste, ce ne sont pas là les seules œuvres d'histoire marocaines. Ces renseignements, que l'on ne trouvera pas dans les chroniques en prose ou en vers, on les rencontrera éparpillés dans d'autres livres, non plus consacrés à des souverains, mais à l'élite intellectuelle et à la noblesse religieuse du pays. Les biographies des saints, des chorfa et des

(1) Dozy, *op. cit.*, p. 19.

savants marocains seront souvent aussi instructives que les chronologies, et ce sont elles, parfois autant que ces dernières, que les historiens européens auront à utiliser, pour y découvrir le passé du Maroc depuis la fin du Moyen Age.

B

LA LITTÉRATURE BIOGRAPHIQUE

La floraison du genre biographique, auquel il vient d'être fait allusion, n'est pas particulière non plus au Maroc musulman. On lui doit, dans la littérature arabe, bon nombre d'ouvrages d'importance capitale, et ce n'est pas le lieu de montrer ici combien d'obscurité planerait sur beaucoup de gloires islâmiques, si l'on n'avait, pour nous renseigner sur elles, des collections comme celles d'Ibn Khallikân ou d'Ibn Farḥoûn. Plus particulièrement, pour la connaissance de l'histoire politique et littéraire de l'Espagne maure, de combien d'indications n'est-on pas redevable à ces auteurs musulmans de la péninsule ibérique, dont les recueils de notices ont déjà, autant que les œuvres suivies, permis à des savants européens d'écrire des pages définitives (1) ?

Au Maroc, malgré le peu de goût montré par les lettrés pour les études historiques, il fallait s'attendre, de la même façon, à voir les biographies de savants et de personnages religieux se révéler nombreuses et variées. Le total des travaux de ce genre, tel qu'il apparaît dans les tableaux des sources consultées par les auteurs marocains contemporains, ne manque pas, en effet, d'être imposant : il contraste singulièrement avec celui des œuvres historiques pures, d'une pénurie réelle et, à première vue, déconcertante.

(1) Le répertoire complet de ces auteurs a été dressé par Pons Boigues dans son *Ensayo bio-bibliografico sobre los historiadores y geographos arabigo-españoles*, et quelques-uns ont déjà été publiés, à Madrid principalement, dans la *Bibliotheca arabico-hispana*.

Il ne faut pas, d'ailleurs, perdre de vue que la biographie ne constitue pas, aux yeux des lettrés musulmans, une branche indépendante ou même une science auxiliaire de l'histoire. Les définitions classiques de cette dernière accordent — on l'a vu plus haut — une place prépondérante à la biographie dans le genre historique. En préférant les recueils de *tarâjim* aux chronologies politiques, les Marocains, une fois de plus, n'ont pas fait preuve d'originalité ; là comme ailleurs, ils se sont simplement conformés aux règles établies et suivies par tout le monde musulman. Et l'on ne doit pas s'étonner outre mesure d'entendre un biographe encore vivant s'écrier, avec la meilleure foi du monde : « Les biographies des grands personnages valent mieux que l'histoire elle-même (1). »

C'est que le Maroc, on le sait, n'a pas cessé d'être le pays des saints et des chorfa. Nulle part peut-être ailleurs, dans le monde musulman, la noblesse religieuse n'a de plus nombreux représentants. Ils forment une bonne part de la bourgeoisie des cités, et même, on les rencontre souvent dans la campagne marocaine, sous des aspects rudes et grossiers, illettrés la plupart du temps, parfois même ignorant la chaîne d'ascendance qui les illustre, mais jouissant, quelle que soit leur fortune terrestre, du respect et de la considération de leurs contribules ou de leurs concitoyens. Au demeurant, fort jaloux les uns des autres, suspectant, de branche à branche, leur pureté d'origine et, dans les villes, conservant précieusement de père en fils les documents qui constituent la preuve de leur noblesse.

Le titre de chérif, auquel ils tiennent tant, peut leur être, d'ailleurs, souvent contesté. On ignore fréquemment que ceux qui, de façon plus ou moins authentique, rattachent leur généalogie au prophète Moḥammed, ne sont pas les seuls, dans le pays, à s'attribuer cette dénomination. Il en est dont la souche n'a rien de chérifien, au sens exact

(1) Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, I, p. 9 : اجل من التاريخ تراجم الكبار.

du mot. Combien de familles de chorfa, au Maroc, ne peuvent tout bonnement invoquer, comme origine de leur noblesse, qu'un ancêtre, pur berbère, sanctifié par ses contemporains !

Car l'hagiolâtrie et le chérifisme sont étroitement liés au Maghrib-Extrême. Peut-être est-ce à cause de l'éloignement du pays où la religion musulmane prit naissance ? En tout cas, sûrement, parce que l'Islâm, malgré sa rigueur extérieure, a dû, pour s'implanter dans cette partie occidentale de la Berbérie, ne pas étouffer sous son emprise les cultes obscurs qui s'y pratiquaient bien avant sa venue. Les saints, au Maroc, pullulent, à telles enseignes qu'il faudrait, pour en dresser une liste à peu près complète, un travail minutieux qui durerait des années. Or, il n'est guère de descendant de ces saints, morts quelques-uns à peine au cours du siècle dernier, qui ne revendique pour son compte, même s'il n'est pas arabophone, ce titre de chérif; et il faut admettre, en définitive, que dans de très nombreux cas, les Marocains qui le portent sont de simples autochtones, et n'ont rien dans leur sang qui les rattache à l'illustre famille du fondateur de l'Islâm (1).

Quoi qu'il en soit, l'abondance des gens qui, au Maroc, se réclament, à tort ou à raison, d'une origine chérifienne, suffirait à expliquer pourquoi le nombre des ouvrages qui traitent de leur noblesse y est relativement considérable. L'histoire de l'aristocratie religieuse, des confréries établies par des chorfa entreprenants, des saints dont les tombeaux parsèment le pays, fournit aux biographes en quête de sujets d'études, une riche matière sans cesse renouvelée. Si l'on ajoute à cela le mérite moral incontestable qu'un auteur marocain est certain de se voir attribuer par son entourage, s'il glorifie, dans l'un ou l'autre de ces groupes, cette noblesse toute spirituelle qui fait l'ornement de l'Empire (2), on comprendra pourquoi le Maroc offre, pour com-

(1) Sur le culte des saints au Maroc, cf. principalement E. Doutté, *Notes sur l'Islam maghribin : les Marabouts*, p. 3 sqq.

(2) On a vu plus haut l'assertion positive d'Ibn el-Mowaqqit, au sujet

penser la pénurie de ses documents d'histoire politique, toute une série d'histoires particulières du mouvement religieux qui lui donna, depuis la fin du Moyen Age, une empreinte si caractéristique.

Alors qu'il semble, en effet, s'être produit au Maroc, dans le siècle qui suivit l'avènement des Chorfa, un ralentissement de l'activité historique, c'est à partir de ce moment qu'en revanche la littérature biographique prend une extension beaucoup plus grande. La cause en est due précisément au développement subit du maraboutisme au xvi[e] siècle, et c'est pourquoi on a pu dire à juste raison que « cette renaissance religieuse s'est caractérisée sous la triple forme d'un pouvoir politique nouveau, d'une mission religieuse très active et d'une littérature arabe musulmane spéciale à cette époque (1) ».

La biographie des chorfa et des savants et l'hagiographie ne sont pas séparables, au Maroc, de la généalogie : la science

de la préférence qu'il faut accorder aux travaux biographiques. Il ajoute que leur utilité est indéniable, et recherche les causes de cette utilité; d'après lui, elle consiste dans le fait que les biographies des grands personnages ne provoquent pas seulement l'intérêt, mais encore l'imitation et l'émulation. Un savant de Rabat, encore vivant, Fatḥ Allah el-Bannânî, cité par Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, p. 11, a insisté, dans son ouvrage intitulé *eṭ-Ṭabaqât* (inédit), sur le même sujet. Comme les historiens proprement dits, les différents biographes ou hagiographes ne manquent pas d'ailleurs de s'étendre sur l'utilité des études qu'ils entreprennent. Ils le font même avec plus d'aisance que les premiers, particulièrement el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 7. Ils n'omettent jamais de citer la phrase stéréotypée : بذكر الصلحاء تنزل الرحمة : « la miséricorde divine descend sur ceux qui font mention des saints ».

(1) E. Doutté, *op. cit.*, p. 12, note 1, après René Basset, *Revue de l'histoire des religions*, 1899, 1[er] semestre, pp. 359-360. Fr. Codera, in *Considerable numero...*, p. 590, voit au contraire, à tort, la cause de l'extension de cette littérature hagio-biographique dans « la tendance qui a presque toujours dominé les écrivains arabes de l'Occident ». On verra, au contraire, plus loin, qu'avant le xvi[e] siècle, le Maroc n'a produit qu'un nombre très restreint d'ouvrages biographiques et hagiographiques, tandis qu'au déclin de la dynastie mérinide, ces travaux font place, presque sans transition, aux anciennes *ṭabaqât*, ou recueils biographiques des traditionnistes, des jurisconsultes et des grammairiens.

du *nasab* n'y a pas moins de spécialistes que dans le reste du monde musulman. La chose est compréhensible. Un arbre généalogique bien établi, à l'abri de toute contestation possible, constitue pour les familles de chorfa le meilleur titre de noblesse qu'elles puissent produire; et quoi de plus naturel, devant l'enchevêtrement compliqué des différentes branches toutes issues d'un ancêtre commun, mais, à un moment donné, séparées les unes des autres et se subdivisant elles-mêmes en sous-branches, que des répertoires aient été dressés pour permettre à chacun de savoir à quoi s'en tenir exactement sur sa propre origine ? Et, de même que les chroniqueurs ont pour premier soin de s'étendre longuement sur la souche des monarques dont ils écrivent l'histoire, de même les biographes sont nécessairement des généalogistes et n'omettent jamais les chaînes d'ascendance des personnages dont ils retracent la vie. Les Marocains attribuent une importance extrême à ces listes de noms qui peuvent sembler à peu près sans objet ; et c'est un titre digne d'envie que celui de *nessâba* qu'ils accordent à ceux qui ont consacré leur activité à ces stériles spéculations (1).

Il va sans dire que ces biographes doublés de généalogistes appartiennent, dans un grand nombre de cas, à la maison dont ils se font les historiens. Il n'est guère de chérif lettré qui n'ait composé, parmi ses autres œuvres, une espèce d'armorial de sa propre famille, n'ait insisté longuement sur ses origines et ne se soit étendu avec abondance sur les divers personnages qui en marquèrent les degrés successifs.

Les hagiographes n'ont pas, en écrivant chacun leur part de la *Légende dorée* marocaine, agi d'une manière sensiblement différente. Bien souvent, ce sont des descendants du saint lui-même qui écrivent l'histoire de sa vie, ou, s'ils ne s'en sentent pas capables, la font écrire par un lettré de grande ville en lui fournissant la liste de ses *manâqib*, c'est-à-dire des actes d'allure miraculeuse qui lui sont attri-

(1) Sur l'utilité du *nasab*, cf. el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât*, éd. de Fès, p. 14 sqq. et ez-Zayyânî, *el-Torjomânat el-kobrâ*, ms. de Salé, f° 1.

bués (1). Il existe, au Maroc, un nombre relativement considérable de ces monographies de saints, qui toutes ressemblent étrangement les unes aux autres et sont d'une lecture difficile et parfois rebutante.

Les recueils hagiographiques, par ordre géographique ou chronologique, comportent nécessairement des notices résumées et sont, en général, plus lisibles. Et, plus que ne le font d'ordinaire les monographies de saints, il peut leur arriver de replacer, avec plus ou moins de bonheur, les personnages qu'ils étudient dans le cadre de l'époque à laquelle ils ont vécu. Au lieu de vouloir uniquement s'en tenir au développement de *manâqib* souvent puérils et insignifiants, ces recueils forment parfois un ensemble assez vivant, où il n'est pas impossible de retrouver des informations curieuses sur l'existence intérieure du pays. On peut, par contre, leur reprocher de ne s'occuper que des saints des villes et de laisser de côté les innombrables santons campagnards du Maroc arabophone ou berbérophone. Les hagiographes marocains n'admettent, en général, dans leurs listes, que ceux des marabouts qui ont été en même temps des docteurs de l'Islâm, par conséquent, des saints vraiment orthodoxes. Et l'on a déjà fait remarquer que, non contents d'écarter soigneusement la masse des obscurs saints berbères, ces écrivains ont encore passé sous silence toute la légende populaire, la plus intéressante, au fond, des saints orthodoxes (2). En effet, alors qu'il semblerait naturel de voir la biographie et surtout l'hagiographie faire une large place à la légende,

(1) C'est ainsi que les pseudo-chorfa descendant du saint Aboû 'ch-chitâ el-Khammâr, et installés auprès de sa zâwîyya, à 70 kilomètres au nord-ouest de Fès (cf. *Rev. de l'hist. des rel.*, t. LXXVI, 1917, pp. 206-217), ont fait écrire, il y a quelques années, par un lettré de Fès, du nom de 'Omar b. Moḥammed b. 'Abd el-Qâdir es-Soûdî el-Qorachî, un recueil des *manâqib* de leur ancètre intitulé : *Maṭâli' ech-chomoûs wa'l-aqmâr fî tarjamat Abî 'ch-chitâ' el-Khammâr*. Nous avons entre les mains une copie de ce travail, qui ne présente d'autre intérêt que celui d'avoir été écrit sur commande.

(2) Cf. Henri Basset, *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, 1920, p. 273.

il en est rarement ainsi. Si l'on trouve dans les monographies de saints quelques relations de faits qui paraissent avoir été dénaturés et tournés au prodige, il faut reconnaître que, la plupart du temps, les hommes qu'elles présentent sont des hommes comme les autres. La vraie légende du saint n'est pas dans les hagiographies écrites, si l'on peut dire ; elle se trouve dans l'esprit de la foule, surtout de la foule illettrée. L'hagiolâtrie populaire n'a pas souvent de points communs avec les recueils de *manâqib*. Dans ces derniers, le saint est avant tout musulman, très orthodoxe, dévot, ascète ; ses biographes lui donnent le caractère d'un intercesseur ; il a parfois aussi l'esprit débordant d'un mysticisme qui le rapproche de l'unité divine. C'est à peine s'il se montre un redresseur de torts, parlant haut aux souverains ; plus souvent, il travaille sourdement contre eux. C'est dans le rôle social qu'ils jouent dans le pays que les santons marocains se dévoilent un peu à travers les monographies. Là réside précisément l'intérêt de ces dernières. Cette observation générale permet d'ailleurs d'expliquer pourquoi les femmes saintes, qui pourtant bénéficient au Maroc d'un culte populaire étendu, sont à peu près laissées de côté dans l'hagiographie nationale savante.

* * *

Le gros intérêt de tous ces ouvrages réside, en tout cas, dans le fait qu'ils constituent les seuls documents écrits qui touchent aux confréries religieuses du Maghrib. Il est rare au Maroc, ou presque sans exemple, qu'un saint notable ne se rattache pas, par une chaîne plus souvent spirituelle qu'ancestrale, au fondateur ou aux propagateurs d'une de ces sociétés mystiques ; de même, la plupart du temps, les groupes de chorfa assument la direction d'une confrérie, indépendante et maîtresse, ou filiale d'une autre et se plaçant sous sa tutelle nominale. C'est grâce à ces œuvres que l'on pourra arriver à connaître le caractère exact de chacune de ces confréries, les causes obscures qui ont motivé leur fondation et le rôle politique et social qu'elles ont joué depuis lors au Maroc.

On trouvera même parfois dans ces biographies de chorfa ou ces monographies familiales des informations d'ordre strictement historique : pour ne citer que deux exemples, la *Mir'ât el-maḥâsin*, consacrée à l'ancètre de la grande famille marocaine des Fâsîyîn, Aboû'l-Maḥâsin Ioûsof el-Fâsî, contient un bon récit de la bataille des Trois-Rois, et l'ouvrage intitulé *el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya*, une relation trop brève, à notre gré, de la dynastie éphémère des marabouts d'ed-Dilâ'.

Les représentants marquants des grandes familles de la noblesse marocaine ne sont pas seulement, dans la presque totalité des cas, des personnages religieux. Ce sont aussi des écrivains. L'aristocratie musulmane forme en même temps l'élite intellectuelle du pays, et il n'est pas étonnant que les ouvrages consacrés à ces lignées de chorfa dont la science islâmique n'a d'égale que l'édifiante piété, constituent une série de documents précieux pour tout ce qui touche à l'histoire littéraire du pays. C'est ainsi que la famille des Fâsîyîn, dont on vient de parler, n'a pas seulement été au Maroc l'un des « piliers » du châdhilisme ; elle a aussi donné naissance à des savants qui font encore autorité, et dont l'un, 'Abd er-Raḥmân ben 'Abd el-Qâdir el-Fâsî a mérité le nom d' « es-Soyoûṭî de son époque ».

On peut dire, en résumé, que cette littérature biographique, venant compléter heureusement la maigre littérature historique renferme, évidemment sous une forme fragmentaire, des éléments non négligeables de l'histoire politique, religieuse, sociale et littéraire de l'Empire des Chorfa.

On peut rattacher encore au genre biographique, et du même coup à l'histoire, ces nombreuses autobiographies que l'on appelle en arabe *fahrasa*. Tout lettré marocain de quelque envergure se dispense rarement de renseigner ses lecteurs habituels, dans une œuvre de ce genre, non pas tant sur ses origines et les différentes époques de son existence que sur ses propres études, les maîtres auprès desquels il a étudié, les ouvrages qu'il a lus, expliqués et commentés depuis son adolescence et durant toute sa vie, et

même la liste des élèves qu'il a pu former. Il ne livre pas au public cette sorte d'autobiographie, qui, on le conçoit, présente surtout un intérêt bibliographique, tant qu'il est vivant ; mais, dès sa mort, ses héritiers s'empressent de la mettre en circulation, et en tirent eux-mêmes parti pour écrire une vie du défunt.

Enfin, il ne sera peut-être pas inutile de signaler l'existence de quelques ouvrages qui, à première vue, ne paraissent pas devoir contenir des renseignements historiques, et néanmoins, laissent transpercer parfois des allusions à des événements politiques contemporains. Ce sont des œuvres ou des commentaires d'objet spécialement islâmique, se rapportant en général au droit ou à la théologie ; ainsi, le commentaire de Mayyâra sur *el-Morchid el-mo'în* d'Ibn 'Achir et le *Mi'yâr* d'el-Wancharîsî comportent parfois des bribes d'histoire qu'un enquêteur à la recherche d'une documentation complète pourra utiliser, et qu'au demeurant, les historiens indigènes n'ont eux-mêmes pas ignorées (1).

La manière didactique, sous sa forme d'*orjoûza*, qui, on l'a vu, s'est étendue jusqu'à l'histoire dynastique, n'a pas exclu de son domaine les listes de chorfa et de personnages religieux importants. La cadence simplifiée du mètre qu'elle emploie permet à des généalogistes de métier et aux arbitres marocains du chérifisme de briller dans leur spécialité et d'avoir une mémoire à toute épreuve, au milieu de l'inextricable imbroglio des diverses branches soi-disant issues du Prophète.

De même, bien que leur objet semble les faire ressortir à la géographie uniquement, les *riḥla* ou relations de voyage (surtout de voyages de pèlerinage à la Mekke) renferment toujours, en même temps que des itinéraires et des évaluations de distance, des biographies relatives aux personnages qui illustrent ou illustrèrent les différentes étapes de la route suivie par le voyageur. Parfois aussi, on y pourra

(1) Ainsi el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdi*, éd. Houdas, p. 260 du texte et 431 de la trad.

relever des indications d'histoire politique, éparpillées il est vrai, dont il y aura quelque parti à tirer (1).

Si bien qu'en fin de compte, parce que les historiens sont nécessairement et par fonction des polygraphes, tous les polygraphes sont aussi quelque peu historiens; tel auteur, sans s'être jamais essayé à écrire une œuvre spécialement historique ou biographique, a pu laisser échapper dans ses travaux des parcelles d'informations sur l'histoire de son propre pays, qui, malgré leur forme disséminée, constituent des documents dont, a priori, il ne faut pas nier la valeur.

* * *

En résumé, c'est un ensemble fort complexe que forment les sources arabes de l'histoire du Maroc depuis le xvi[e] siècle. En laissant de côté les pièces d'archives qu'il faudra rassembler, dépouiller et classer avant de pouvoir les utiliser, on se trouve en présence de deux groupes de documents parfaitement distincts. Les uns ne se rapportent qu'aux dynasties marocaines et, particulièrement, à la vie personnelle des souverains du pays; les autres s'occupent des personnages — religieux, chorfa, savants — qui détinrent au Maroc quelque part d'autorité spirituelle.

La conception de l'histoire, du même coup, n'est pas une; on se trouve en présence d'au moins deux types d'ouvrages : chroniques dynastiques, d'une part; biographies, d'autre part; les premières moins sympathiques que les secondes au public lettré marocain. Chez les chroniqueurs, peu ou pas d'évolution depuis le Moyen Age, bien que leurs histoires soient devenues des histoires nationales, restreintes uniquement au Maroc, à l'intérieur de ses limites; les panégyristes et les pamphlétaires demeurent des émules de leurs prédécesseurs de la cour mérinide. Les biographes, au contraire,

(1) Cf. Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 455 : « Dans les *riḥla*, les éléments « autobiographiques et anecdotiques tiennent bien plus de place que la « description du pays, celle-ci constituant presque uniquement une trame « pour les premiers. »

tout en maintenant en honneur le genre qu'avaient illustré Ibn Khallikân et eṣ-Ṣafadî et en restant des généalogistes, deviennent surtout des hagiographes et des historiens du chérifisme. Comme les chroniqueurs, ils tendent peu à peu à exclure de leurs livres tout ce qui n'est pas marocain : ou bien, ils se font les rapporteurs de *manâqib* expurgés de toute superstition populaire; ou, plus encore, établissent des dictionnaires biographiques généraux. Les « classes » (*ṭabaqât*) de traditionnistes (1), jurisconsultes, grammairiens, étant des œuvres trop spéciales, ne forment plus de monographies séparées, mais se fondent dans les recueils biographiques où tous les personnages marocains de quelque importance sont étudiés pêle-mêle, et où voisinent ainsi les saints urbains et les docteurs de l'Islâm.

Quels que soient, en somme, les défauts et les mérites de ces genres d'ouvrages, il faut avouer qu'ils sont loin de constituer des sources de premier ordre. Il faudra les soumettre, pour en tirer des renseignements originaux, à une sévère critique de provenance et les confronter soigneusement pour faire la part de leur exactitude. Les œuvres d'histoire marocaine qui nous sont parvenues, sous leur forme de chroniques ou de biographies, n'apportent que des bribes d'histoire. Elles présentent un aspect aussi fragmentaire que des documents d'archives, sans en avoir toujours malheureusement la valeur.

(1) Cf. sur les *ṭabaqât* des traditionnistes (*ḥâfiẓ*), W. Marçais, *le Taqrîb de en-Nawawi*, p. 240 et 241, note 1 (références sur la définition, l'utilité, l'origine et la littérature des *ṭabaqât*).

III

LES PROCÉDÉS

Ainsi donc, pendant quatre cents ans, alors qu'en Europe l'évolution intellectuelle a marqué son avance à pas de géants, on ne voit poindre dans la littérature arabe marocaine aucun indice d'une tendance nouvelle, d'une conception moderne ou tout au moins rajeunie des études historiques. Malgré l'effort de quelques individualités exceptionnelles, effort mal accueilli par le monde lettré du pays, on sent, dans tous les ouvrages, le souci constant d'obéir en tous points à la discipline islâmique. Les savants marocains, en histoire comme en science musulmane, ont toujours eu sous les yeux les modèles de leurs devanciers orientaux. Et, si leur conception des genres historiques ne leur est pas particulière, il faut s'attendre aussi à les voir présenter leurs écrits suivant les règles fixes dégagées par eux des travaux analogues qu'ils ont trouvés disséminés dans l'immense littérature de langue arabe.

En effet, les procédés communs à tous les historiens marocains le sont également à la plus grande partie des historiens arabes de tous les pays du monde musulman. Leur manière d'écrire ne semble, en aucune façon, offrir de différence avec celle des historiographes ou des biographes de la période classique de l'Orient antémédiéval ou de l'Espagne du Moyen Age. D'autre part, l'unité du genre, qui place, à leur avis, sur le même pied, toute étude historique, qu'il s'agisse d'histoire politique, sociale, religieuse ou littéraire, s'aperçoit encore mieux à l'étude de leur technique

de composition; mais les constatations auxquelles conduit cette étude ne leur sont pas non plus particulières. La seule originalité des historiens marocains se borne à enfermer dans les frontières de leur pays les sujets qu'ils se sont proposé de traiter. Ils ont écrit leurs chroniques ou leurs monographies sur un plan tout préparé que leurs prédécesseurs leur ont fourni. Jamais ils n'ont essayé de s'en libérer. On pourrait presque dire que leur rôle a simplement été de répondre, en utilisant les résultats de leurs enquêtes personnelles, à un questionnaire fixé par la tradition, à faire entrer la matière nouvelle dans un cadre immuable, tracé une fois pour toutes. La marque de la culture islâmique a été si forte sur eux que, même en composant des ouvrages d'ordre profane, ils ne se sont jamais rendu compte que leurs procédés devenaient peu à peu désuets.

Ce sont ces procédés que l'on voudrait maintenant caractériser rapidement : ils ne méritent pas à notre sens qu'on s'y arrête beaucoup tant ils entraînent de conclusions négatives; tant on sent, à les examiner, de stagnation intellectuelle, d'éloignement d'esprit et même parfois d'indélicatesse chez ces écrivains pourtant jusqu'à un certain point raffinés, mais dont le conservatisme outrancier et la crainte de la nouveauté n'ont jamais peut-être été égalés. D'autant plus que leur manière de travailler décèle un tel manque de sens critique qu'on risque, en l'analysant, d'être obligé de faire état de puérilités parfois à peine croyables.

Cette manière de travailler suppose naturellement une information préalable. C'est elle qu'on essaiera de préciser d'abord, avant de passer, pour s'en tenir à une classification peut-être artificielle mais commode, à leurs procédés d'exposition et à leurs procédés d'expression.

I

La découverte de quelques-unes des œuvres qui ont servi de sources aux chroniqueurs et aux biographes marocains de la période moderne, permet de se rendre compte assez aisé-

ment de la façon dont ils les ont utilisées. Il est plus difficile, au contraire, d'apercevoir le parti qu'ils ont pu tirer des autres documents placés à leur disposition : ceux que leur ont procurés leurs enquêtes privées, par voie orale, directe ou traditionnelle, ou qu'ils ont trouvés dans des archives d'État ou simplement familiales. Ces derniers éléments d'information sont, en effet, d'un contrôle encore presque toujours impossible. Mais, dans la plupart des cas, ce sont ceux auxquels l'historien a fait précisément le moins appel, quand lui-même n'a pas été contemporain des événements qu'il relate.

On peut admettre que, sauf dans le cas particulier qu'on vient de signaler, ce sont les ouvrages antérieurs dont les historiens du Maroc ont tiré la plupart du temps l'essentiel de leur documentation. Une première question se pose : ont-ils toujours épuisé la bibliographie — marocaine — du sujet qu'ils ont voulu traiter ? Il est évident que non. Mais, en général, on peut constater que seul un petit nombre de ces sources demeura ignoré par eux. L'écrivain est, le plus souvent, assez complètement averti de l'existence des travaux vers lesquels il pourra orienter ses recherches. Pour le chroniqueur, ce seront les annales établies par ses devanciers ; pour le biographe, les monographies ou les recueils déjà composés au Maroc.

Seulement, entre le fait de connaître l'existence d'une source possible et celui de se trouver à même de la consulter, il y a loin. Il s'ensuit qu'il faut beaucoup plus faire confiance à l'indication d'une source dans le corps d'un ouvrage, à l'endroit où elle est utilisée, qu'aux listes des autorités que les historiens marocains placent parfois au début ou à la fin de leurs travaux.

Il faut néanmoins reconnaître qu'il ne leur est pas toujours facile de se procurer les ouvrages qui peuvent être nécessaires à leur documentation. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'imprimerie au Maroc est inexistante ; un ou deux ateliers lithographiques, à Fès, prennent de l'importance à cette époque seulement ; ils n'apportent d'ailleurs aux historiens qu'un secours très limité, car ils accordent la préférence de leurs

éditions aux ouvrages purement didactiques. La production littéraire au Maroc est, dès lors, réduite à la copie, dispendieuse et infidèle. La bibliothèque de l'Université d'el-Qarawiyîn est relativement riche, mais son fonds historique et biographique est certainement celui qui a été le plus livré à l'abandon et a fait l'objet des moindres préoccupations des ulémа chargés de sa conservation. Les acquisitions nouvelles y sont devenues rares, de plus en plus. Il n'est pas douteux que les difficultés d'ordre bibliographique en présence desquelles on se trouve encore actuellement, au Maroc, n'aient été les mêmes pour les écrivains marocains des siècles passés. Et l'on sait aussi combien les savants des grandes villes de l'Empire, qui ont pu acquérir ou recevoir par héritage une collection de manuscrits de littérature musulmane, se montrent jaloux de leur avoir. Peut-être, au surplus, n'ont-ils pas tout à fait tort. Le respect du livre est encore dans le pays profondément illusoire ; et le lettré qui consent à se séparer momentanément, au profit d'un de ses confrères, de quelque exemplaire de ses précieux livres de famille, ne le fait qu'à regret, en comptant soigneusement, devant l'emprunteur qui ne pourrait songer à se formaliser, le nombre des feuillets ou des cahiers que compte le volume, et en inscrivant sur la page de garde ces indications en même temps qu'un témoignage de sa propriété.

Dès lors, quand un écrivain marocain a trouvé un sujet qu'il se sent capable de traiter, il lui faut s'armer de patience s'il veut lire tout ce que l'on a déjà écrit sur la question. En général, il se contente d'une information limitée, à moins que ses fonctions publiques ou ses relations lui permettent, à force de recherches, de grouper à pied d'œuvre tous les travaux auxquels il lui faudra se référer.

Une fois qu'il a rassemblé quelques-uns de ces documents, l'historien s'informe de leur contenu. Il y prend tout ce qu'il pourra utiliser et le met par écrit, en copiant à la lettre. Ces notes sont appelées par lui des *fawâ'id*. Ou bien, plus simplement, il se fie à sa mémoire. Faut-il croire, à ce propos, el-Ifrâni, qui, dans la conclusion de sa *Nozhat*

el-hàdî (1), prétend qu'il avait rassemblé sur fiches (*baṭâ'iq*) sa documentation, afin de la coordonner (*tahdhîb*), mais qu'il en fut empêché par un obstacle imprévu ? Est-ce vrai, ou pure forfanterie de sa part ? S'il n'est pas impossible qu'il ait cité de mémoire les nombreux vers que renferme son ouvrage, il a bien pourtant eu à sa disposition l'histoire d'el-Fichtâlî dont il reproduit d'importants passages.

Quand il en a fini avec un auteur, l'écrivain passe au suivant. Les pages de son cahier de notes se noircissent. Ensuite, il laisse au temps le soin de le mettre sur la trace des autres autorités qui lui manquent, ou bien, jugeant son information suffisante, il se met à la composition de son propre ouvrage. Il en explique le but dans une préface, lui impose un titre aux rimes bien sonores et entame son sujet. Ses notes sous les yeux, il laisse courir sa plume sur son brouillon (2). Deux manières de composer s'offrent alors à son choix : quelquefois, il introduit, à son compte personnel, dans son livre, toutes les indications non contradictoires qu'il a à sa disposition ; ou bien, plus souvent encore, s'il peut y avoir doute dans son esprit, quand deux informations ne concordent pas entre elles, il se borne à citer *in extenso* le texte de la plus ancienne autorité, puis successivement, celui des autres, en faisant, s'il le juge utile, suivre le tout d'une petite appréciation personnelle. Aussi, le développement d'un fait se présente-t-il, dans la plupart des cas, sous la forme suivante : « Un tel a dit... Tel autre a dit... Je dis moi-même... (3). »

On pourra objecter qu'on n'agit pas différemment en Europe. Assurément, mais non jusqu'à ce point pourtant, sous cette forme toujours répétée, qui entraîne à des longueurs, à des redites ; il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir au

(1) P. 310 du texte et 511 de la traduction.

(2) مسودة (dialectal : *mswûdda*), par opposition à la « copie au net » : مبيضة (dialectal : *mbîḍda*).

(3) En arabe : * قال فلان....... * قال صاحب ال....... * اقول..... *.

hasard la traduction d'une histoire ou d'une biographie maghribine moderne. D'ailleurs, il ne faut pas croire que l'intervention de l'écrivain se fasse sentir chaque fois. Le plus souvent, il laisse le lecteur libre de tirer lui-même la conclusion qu'il jugera bonne. Il lui met sous les yeux les éléments de la discussion et n'a pas toujours le désir d'indiquer comment il la tranche personnellement.

Ce procédé s'explique d'ailleurs d'une manière historique. Il y a longtemps que, sans être poussé à l'extrême comme par beaucoup d'écrivains marocains, il fut employé plus intelligemment par l'historiographie arabe. La chronique d'Ibn el-Athîr n'est qu'une réédition émondée de la grande histoire d'eṭ-Ṭabarî, et l'existence de ces rédactions successives a même permis par comparaison d'expliquer la suite des transformations subies par les anciennes écritures hébraïques (1). Dans un ouvrage de vulgarisation récemment paru, Carra de Vaux écrit : « (Les historiens arabes) recueillent les traditions, les mettent côte à côte et laissent le lecteur juge. C'est à ce dernier de faire le métier de critique, s'il lui plaît ; l'historien n'est qu'un agent d'informations (2). » On est en plein accord avec lui; mais il paraît difficile de partager son avis, au moins pour la période qui fait suite à l'antiquité musulmane classique, quand il dit que « cette façon de comprendre l'histoire n'est peut-être pas si mauvaise ». Elle ne pourrait être digne d'attention que si l'on était autorisé à ne jamais mettre en doute l'exactitude et la sincérité de l'écrivain. Et certes, pour l'histoire maghribine, ces deux facteurs si importants ne sont malheureusement pas toujours assurés !

Une fois l'ouvrage établi, il souffre encore des remaniements. Même quand il a été transcrit au net et que l'auteur l'a mis en circulation parmi les lettrés du pays, il peut y faire des additions ou des suppressions. Comme le texte du livre n'est pas fixé par l'imprimerie, ces retouches semblent

(1) Cf. E. Renan, *Études d'histoire religieuse*, 8e éd., Paris, 1909, p. 81.

(2) Baron Carra de Vaux, *les Penseurs de l'Islam* (I, les Souverains, l'histoire et la philosophie politique), p. 87.

à première vue ne pas offrir de grosse importance. Elles en ont pourtant, car les copies prises dans l'intervalle seront différentes. Il y a dans des ouvrages marocains, et arabes en général, deux sortes de variantes bien distinctes : celles qui, d'une part, sont dues aux erreurs commises par les copistes ; les autres, au moins aussi nombreuses, qui sont le fait de l'auteur lui-même. Le premier travail de critique auquel on doit soumettre un manuscrit arabe intéressant est d'établir s'il remonte à une copie faite sur l'autographe, et postérieurement à la mort de l'auteur. C'est la seule façon de se rendre compte si l'on a affaire à un texte définitif, *ne varietur*.

D'autre part, il peut arriver qu'une fois l'ouvrage mis en circulation, l'auteur se trouve en présence d'une source dont il savait ou ignorait l'existence, et dans laquelle il remarque des indications qui pourraient figurer dans son travail. Il n'est pas trop tard pour le faire. Un renvoi, la citation en marge, et la référence fortuitement découverte n'aura pas été perdue. La photographie d'une page de l'exemplaire mis au net de la *Torjomâna* d'ez-Zayyânî, qui porte la copie marginale d'un passage de la *Dawḥat en-nâchir* le prouvera, ainsi que la reproduction d'un passage de l'*Istiqṣâ* accru en marge d'une citation du *Nachr el-mathânî*, insérée dans le texte imprimé au Qaire (1). Ce procédé est à peu près, et sous une forme purement matérielle, celui des *retractationes* des écrivains de l'antiquité classique.

C'est dans toutes ces modifications postérieures à la rédaction primitive, et même dans celles que cette dernière a subies avant d'être livrée au public, qu'il faut voir, croyons-nous, l'un des principaux motifs du manque d'unité des histoires marocaines, de l'impression sans cesse renouvelée qu'elles donnent d'une simple juxtaposition d'indications relatives à un même événement. Les raisons qui en sont la cause ne sont pas nouvelles ; on les retrouve en remontant dans le passé islâmique. Mais, au Maroc, elles se sont maintenues plus longtemps qu'ailleurs ; à ce point de vue, comme à beaucoup d'autres, la terre du Maghrib est encore, à l'heure

(1) Voir planches 2 et 5.

actuelle, riche en enseignements sur le passé social du monde musulman.

Ce qui importe en somme, quand on le peut, est de remonter à la source originale. Mais on ne le peut pas souvent. Il est, d'ailleurs, un autre écueil. Quand l'historien utilise un autre historien, qui, pour une certaine époque, a déjà procédé au même travail de groupement, et que sa part personnelle se trouve, dès lors, réduite à néant, ou à peu près, jusqu'à la période où lui-même est directement renseigné, il n'a pas à refaire le travail ; plus n'est besoin d'entreprendre une compilation nouvelle. Il suffit de copier, en citant l'auteur emprunté. Ou bien, la tentation l'emporte, et c'est alors le plagiat.

Rien ne fut plus facile au Maroc que d'être un plagiaire. Quel lecteur assez avisé aurait pu s'en apercevoir et dénoncer la supercherie ? Qui se serait astreint, pour démontrer le vol manifeste et indéniable, à une longue et minutieuse confrontation de textes, de textes éparpillés aux quatre coins du pays ? Il n'est guère d'historien, ayant utilisé des travaux antérieurs sur un sujet analogue au sien, qui, au Maghrib-Extrême, ne soit un plagiaire en quelque endroit de son œuvre. Il n'y a pas d'apparat critique, pas de signes d'écriture qui permettent de fixer exactement à chacun la part qui lui revient. Quand un écrivain mentionne, au début d'une citation, le nom de l'auteur qui parle, rien ne vient montrer jusqu'à quel endroit le texte primitif est reproduit. Où s'arrête la citation ? Si quelques historiens ont l'honnêteté d'avertir le lecteur, de prendre la peine de noter eux-mêmes la fin de leur emprunt par une indication spéciale (1), combien les autres, en revanche, trouvent le procédé commode et en abusent ! Akensoûs n'a, dans cette voie, peut-être jamais été égalé. Qu'importe que le *Bostân* d'ez-Zayyânî soit si rare, puisque le *Jaïch*, dans toute sa première partie, l'a intégralement reproduit, comme il a reproduit aupara-

(1) Au moins par un *hâ'* initial (ه), forme abréviative du mot : انتهى « fin (de la citation) ». Cf. Ben Cheneb, *Liste des abréviations employées par les auteurs arabes*, in *Revue Africaine*, 1920, nos 302-303, p. 138.

vant, on s'en rendra compte aisément, toute la partie 'alawite de la *Nozhat el-ḥâdî*.

Il y a, chez les lettrés marocains, diverses façons, toutes plus ou moins malhonnêtes, de citer un texte, de le citer littéralement, sans prendre la peine de mentionner l'auteur, ou de donner au lecteur, par quelque réflexion personnelle intercalée dans la citation, l'impression que cette dernière a bien pris fin. Toutes sont également condamnables; la manière marque un état d'esprit qui doit toujours maintenir en éveil la méfiance du lecteur averti. Mais, au point de vue purement objectif, peut-être est-on en droit de ne pas le déplorer trop amèrement. Des sources historiques anciennes sont toujours, à tout prendre, préférables à des ouvrages récents. Les plagiaires marocains des œuvres antérieures ont peut-être bien fait de ne pas interpréter les premières à leur manière, mais de nous les conserver telles quelles, puisque souvent nous n'avons plus à notre disposition que les travaux qu'ils ont osé signer, et qu'ils nous donnent le moyen de reconstituer à peu près dans leur ensemble, sans gros risques d'erreur, des sources perdues ou rares.

Mais, malgré tout, il aurait été pour eux de la plus élémentaire honnêteté professionnelle de se faire des éditeurs sans plus, des glossateurs, comme ils le furent pour les ouvrages de science islâmique. On est, du même coup, plus disposé à faire confiance à un écrivain comme el-Ifrânî, qui a allongé son livre en y reproduisant une bonne partie de celui d'el-Fichtâlî, sans vouloir néanmoins s'attribuer la prose fleurie de l'historiographe d'el-Manṣoûr, et qui a fixé avec précision le début et le terme de ses emprunts.

*
* *

De tout ce qui précède, une conclusion se dégage, et la critique des sources arabes de l'histoire du Maroc s'impose d'elle-même. Seules, d'une manière générale, ne sont pas à rejeter celles de ces sources qui sont contemporaines, à une ou deux générations près, des faits qu'elles relatent. Akensoûs, plagiaire éhonté et sans aucune tendresse pour celui

qu'il a pillé sans scrupule, devient un annaliste relativement digne de confiance dès qu'il arrive à la période de l'histoire ʿalawite qu'il a vécue lui-même, en acteur ou en spectateur. Son œuvre, alors, fait suite à celle d'ez-Zayyâni. La même observation s'appliquera aussi, on le verra, mais d'une façon plus atténuée, à l'historien en-Nâṣirî.

Peut-être les biographes ont-ils fait preuve dans leurs livres d'un peu plus de réserve que les chroniqueurs. Il est vrai qu'ils ne sont pas poussés, comme ces derniers, par la hâte d'obtenir quelque récompense matérielle pour un panégyrique de la dynastie régnante ou d'un personnage en vue. Ils savent aussi que leur œuvre sera beaucoup plus lue qu'une chronique, et bien plus susceptible, dès lors, d'être passée au crible. Si eux aussi sont réduits, dans de nombreux cas, à la compilation pure et simple, ils ne peuvent guère néanmoins faire autrement que de citer les autorités sur lesquelles ils appuient leurs dires. Ils font d'ailleurs, plus que les chroniqueurs, appel à des informations de source orale; leurs monographies de saints et de savants s'étayent, la plupart du temps, sur des *fahrasa* ou des précisions fournies par les descendants directs des personnages qu'ils étudient.

Quoi qu'il en soit, pour les travaux historiques comme pour les travaux biographiques, il semble, en fin de compte, qu'il faille retenir des documents qu'ils offrent à la critique deux catégories seulement, celles qui sont d'ailleurs définies par l'heuristique moderne : d'une part, les ouvrages qui constituent des sources originales; d'autre part, ceux qui sont inspirés ou copiés d'autres sources originales aujourd'hui perdues.

Reste à savoir si ces sources originales présentent des garanties d'authenticité suffisantes, si les événements qu'elles rapportent peuvent être considérés comme s'étant déroulés de la même façon qu'elles invitent à le croire. C'est là que la conception étriquée des genres historiques au Maroc reprend tous ses droits; la personnalité de l'historien, l'indépendance relative dont il a pu faire preuve, sont les meilleurs indices de la façon dont il a transcrit, en les interpré-

tant à sa manière, ou bien sans les interpréter, les informations qu'il est parvenu à recueillir. La chronique politique, on l'a vu, est presque toujours écrite dans un but intéressé ; mais il n'en va pas de même des œuvres biographiques. Les documents fournis par ces dernières serviront ainsi, quand ce sera possible, à juger de la valeur de ceux que contiennent les premières, à les confirmer ou à les infirmer. L'intérêt des œuvres biographiques ne sera pas uniquement de présenter des informations historiques parsemées; elles serviront aussi de moyen de contrôle, chaque fois qu'on en aura l'occasion.

C'est seulement par exception que le rappel d'un fait historique s'appuie sur un document officiel, lettre ou charte, reproduit par le chroniqueur. La plupart du temps, il relate l'événement sur la foi de ses informations particulières. Jusqu'à preuve du contraire, il paraît impossible, puisqu'on n'a aucun moyen d'en critiquer la provenance, de pouvoir, en même temps, en critiquer l'exactitude.

On peut néanmoins admettre, en règle générale, que l'historien marocain — aussi bien annaliste que biographe — est toujours disposé à rejeter a priori toutes les informations de source populaire. Le vulgaire se fait des événements politiques dont il est le témoin une opinion bien à lui; de même, de l'influence sociale des marabouts ou de la noblesse spirituelle. Cette opinion est parfois tendancieuse, mais elle est le reflet fidèle de l'esprit public. Or, la haine de ce vulgaire se fait sentir souvent chez le chroniqueur et l'hagiographe, qui ne s'attachent qu'à reproduire des faits, sans se soucier de leur valeur réelle et de la façon dont la masse les accueille : il n'y a peut-être qu'Ibn ʿAskar et l'Anonyme de Fès qui semblent s'être préoccupés de l'opinion populaire. Les autres, au contraire, la rejettent résolument. A propos de la mort d'Aḥmed el-Manṣoûr, el-Ifrânî n'hésite pas à traiter de mensonge le bruit suivant lequel ce sultan aurait été empoisonné par son fils Moulay Zaïdân, au lieu de succomber de la peste, car, dit-il, « aucun des historiens qui méritent créance ne fait mention de cet empoisonnement, qui n'est qu'un de ces récits imaginés par le

peuple et par des ṭolba ignorants (1) ». De même, il fait remarquer qu' « il laisse de côté les récits qu'affectionne le vulgaire, pensant qu'il est plus digne de les exclure de l'ouvrage (2) ».

Enfin, il est à peine besoin de signaler l'indifférence dont les historiens marocains font preuve à l'égard de tout ce qui n'est pas l'histoire intérieure de leur pays. On ne sait rien par eux, ou presque, des relations politiques du Maroc avec l'Europe ou même le reste du monde musulman (3). C'est à peine si l'on peut découvrir dans leurs ouvrages quelques renseignements sur les rapports de l'Empire avec l'Afrique du Nord orientale (4). Il est d'ailleurs permis de croire que toute information dans ce sens leur fut presque toujours impossible. Il aurait fallu qu'ils eussent à leur disposition des archives d'État conservées et classées. D'ailleurs, ils n'y ont pas même songé, sauf peut-être ez-Zayyânî. Leur partialité innée contre tout ce qui n'est pas musulman est aussi la cause du peu de cas qu'ils firent des relations des sultans chorfa avec l'Europe. À ce point de vue, il n'y a rien à attendre de leurs ouvrages. C'est dans les histoires du Maroc établies en Europe, c'est dans les archives des nations d'outre-mer qu'il faut, pour l'instant, aller chercher

(1) el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 189 du texte et 306 de la trad.

(2) *Ibid.*, p. 12 du texte et 25 de la trad.

(3) On a vu qu'il en allait différemment des relations intellectuelles avec le reste de l'Islâm, mais ces quelques relations étaient simplement entretenues par le mouvement régulier des pèlerins marocains qui se rendaient en Arabie en suivant jusqu'en Égypte la voie de terre, et qui, à leur retour, rapportaient à leurs compatriotes des précisions sur les milieux lettrés qu'ils avaient eu l'occasion de fréquenter à leur passage. Ces précisions servaient parfois de thème à des *riḥla;* le type parfait de ce genre d'ouvrages est la *Riḥla* d' el-'Ayyâchî, que l'on trouve presque toujours citée dans les ouvrages historiques ou biographiques postérieurs. Par contre, des relations de voyage comme celles d'el-Wazîr el-Ghassânî et d'el-Ghazzâl, pourtant pleines de détails nouveaux et utilisables par des historiens, n'ont jamais, ou à peu près, mérité les honneurs de la citation.

(4) El-Ifrânî et ez-Zayyânî ont pourtant eu le mérite de faire quelque effort dans ce sens. Le premier, ainsi, s'est étendu assez longuement sur l'établissement des Turcs en Algérie (*Nozhat el-ḥâdî*, p. 17 du texte et 33 de la trad.).

toute documentation à ce sujet. Les historiens marocains qui ont fait de courtes allusions nécessaires à certaines de ces relations politiques ont toujours été tendancieux, imbus qu'ils étaient de leur absolue supériorité de race, de culture et de religion. Ajoutons qu'au surplus cette critique peut être parfaitement retournée contre les relations européennes sur l'histoire du Maroc. Entre l'Europe et le Maroc des temps modernes, il y a toujours eu l'obstacle infranchissable de l'Islâm conservateur opposé à la Chrétienté à peine tolérante. Il faut arriver au XIX[e] siècle, à l'époque qui a suivi la Révolution française, pour trouver de la part de l'Europe une certaine impartialité dans sa façon de décrire le pays et son histoire. Auparavant, les informations européennes portent toutes la marque d'une ignorance absolue de l'influence maîtresse de l'Islâm sur la vie nationale du Maroc et sur ses destinées.

Il pourra néanmoins arriver que ces ouvrages européens, surtout quand les indications qu'ils fournissent sont étayées sur des témoignages provenant de correspondances diplomatiques, servent à corriger certaines imprécisions que les historiens indigènes laissent sur des événements particuliers à leur pays, et qui y eurent même d'assez grandes répercussions intérieures. On n'en voudra pour exemple que l'erreur de date d'une année, qui vient d'être rectifiée sur des données indiscutables, au sujet de la peste de 1799 au Maroc (1). Il est certain que, dans la relation de cette épidémie, l'historien marocain le plus ancien qui en fasse mention, ez-Zayyânî, a, probablement sans y prêter attention lui-même, reculé de plusieurs mois l'époque de l'apparition du fléau dans le pays ; les chroniqueurs postérieurs, Akensoûs et en-Nâṣirî, ont reproduit après lui, sans s'apercevoir de l'erreur, le renseignement chronologique qu'il a fourni. Malgré tout, quand on n'aura pas, comme dans le cas qui précède, de témoignages formels à sa disposition, mieux vaudra ac-

(1) Dr Renaud H. P. J., *Recherches historiques sur les épidémies du Maroc : La Peste de 1799* d'après des documents inédits, dans *Hespérîs*, I, 1921, p. 160 sqq.

corder sa confiance aux chroniqueurs marocains, quitte à demander, s'il est possible, aux œuvres des biographes, de recouper les informations historiques paraissant douteuses.

II

Dans la petite liste des œuvres marocaines à proprement parler historiques qui nous sont conservées sur les dynasties saʿdienne et ʿalawite, il est difficile d'établir un classement suivant la méthode de composition. Au contraire, les travaux biographiques sont suffisamment nombreux et divers pour se prêter à ce classement. C'est ce qu'on rappellera maintenant.

La première constatation à laquelle on se trouve amené est celle du manque d'histoire générale du pays depuis ses origines musulmanes. Pourtant, cette idée paraît avoir germé dans quelques cerveaux marocains. On verra qu'à la fin du XIXe siècle seulement, elle a pu être réalisée par en-Nâṣirî. Avant lui, et après des ouvrages comme ceux d'Ibn Abî Zarʿ et d'Ibn Khaldoûn, on n'a affaire qu'à des histoires partielles, car il y a lieu de regarder comme telle le *Torjomân* d'ez-Zayyânî, qui est une chronique islâmique dans laquelle l'auteur n'a pas donné à toutes les périodes de l'histoire marocaine l'ampleur qui caractérise sa relation de la dynastie ʿalawite.

Dans tous les cas, l'objet de la chronique est l'histoire d'une famille régnante, ou même seulement d'un prince de cette famille. Les histoires sont dynastiques : ainsi la *Nozhat el-ḥâdî*, pour les Saʿdiens, le *Bostân*, le *Jaïch*, pour les ʿAlawites ; ou bien ce sont des monographies royales : ainsi, *el-Montaqâ'l-maqṣoûr*, consacré à Aḥmed el-Manṣoûr, *eẓ-Ẓill el-warîf*, consacré à Moulay Ismâʿîl. Dans les histoires dynastiques, on peut toujours remarquer que la partie la plus développée est celle qui a trait au souverain régnant au moment où l'écrivain compose son ouvrage, ou à ses prédécesseurs immédiats, sur lesquels sa mémoire ou celle de

ses contemporains lui apportent un afflux d'informations. L'histoire d'un règne n'est jamais vue dans son ensemble ; l'historien marocain n'en dégage jamais des faits généraux. C'est un annaliste qui, après avoir épuisé la série des événements qui se sont déroulés pendant une année, passe naturellement à la suivante. Son œuvre est, dès lors, un calendrier, une reproduction de synchronismes, sans aucun lien. C'est le procédé d'Akensoûs, par exemple ; c'est dans sa chronique qu'apparaît le mieux la cascade de faits simplement amenés par l'indication d'une date.

Cette rigueur de la chronique ne laisse place à des jugements d'ensemble qu'au moment où elle rapporte la mort d'un souverain et l'avènement de son successeur. Une des préoccupations de l'historien est alors de fournir un portrait complet du nouveau prince. El-Ifrânî, entre autres, se dérobe rarement à ce soin. Le portrait physique doit mentionner la taille, la carrure, la manière, le maintien, l'abord du personnage, en même temps que la couleur de ses cheveux, celle de ses yeux, la barbe fournie ou non, l'éclat des dents, en un mot, toutes les particularités d'un signalement (1). Ce dernier procédé est évidemment poussé à l'extrême dans toute monographie royale. Mais alors, le portrait physique n'est rien à côté du portrait moral : qualités diverses, culture intellectuelle du souverain sont définies à grand renfort de comparaisons, d'épithètes laudatives, de citations. Le *Montaqâ* d'Ibn el-Qâḍî est certainement, à ce sujet, un modèle du genre. Malheureusement, toute cette abondance dans l'analyse des sentiments ne laisse pas toujours beaucoup de place à l'étude politique du règne du souverain. Ces monographies, qu'on pourrait s'attendre, au premier abord, à trouver pleines de faits, sont en général bien plus vides que les quelques pages de chronique consacrées au même personnage. Au moins, dans celles-ci, même quand il y a partialité évidente dans la présentation des événements, on soupçonne tout de

(1) Cf. notamment el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, pp. 45 et 78 du texte et 82 et 140 de la trad.

même ce qu'ils ont pu être dans la réalité et l'on peut en chercher ailleurs confirmation. Dans les premières, qui sont avant tout des ouvrages littéraires et des panégyriques, la matière historique fait totalement défaut.

Malgré l'importance qu'elle attribue au monarque, la chronique dynastique laisse, auprès de lui, une petite place aux grands personnages de la cour, surtout, d'ailleurs, dans la mesure où ils sont en rapports avec leur chef suprême. Quelques historiens donnent assez régulièrement des listes de ces hauts fonctionnaires ; d'autres se contentent d'en faire mention au fur et à mesure qu'ils prennent une part active à un événement. Ce sont les princes, lieutenants du sultan dans les capitales de l'empire, les vizirs, les chambellans, les secrétaires, les qâ'ïds chefs d'armées. On trouve parfois aussi le rappel de l'investiture, de la destitution ou de la mort des grands qâḍîs des villes importantes, Fès, Meknès, Marrâkech (1).

D'autre part, les chroniqueurs sont en même temps des lettrés ; aussi, d'habitude, ne manquent-ils pas, surtout el-Ifrânî et Akensoûs, de s'étendre plus ou moins longuement sur les manifestations littéraires provoquées par un sultan ; c'est la raison pour laquelle leurs histoires donnent, à maintes reprises, l'impression d'être des anthologies poétiques.

Il est dommage qu'elles ne soient pas plus souvent des chrestomathies épistolaires. Les quelques lettres que l'on trouve parfois dans les chroniques n'en sont que plus précieuses, par l'intérêt qu'elles offrent au point de vue historique ou par les détails sociaux qu'elles fournissent. La correspondance des Dilâ'ïtes, conservée en grande partie par el-Ḥawwât, sera d'une importance indéniable pour l'histoire de la dynastie éphémère de ces marabouts du Maroc central. Les lettres d'Aḥmed el-Manṣoûr à son fils Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz, dont el-Ifrânî a pu se procurer le texte, sont

(1) On trouvera en appendice une liste de ces fonctionnaires. Nous avons pu la constituer au cours de nos lectures, mais elle n'a pas la prétention d'être complète.

le meilleur portrait de ce grand monarque ; l'une d'elles (1) a même été jugée par les copistes si peu digne d'être un document d'histoire, qu'elle ne figure pas sur la plupart des manuscrits de la *Nozhat el-ḥâdî*. Et pourtant, grâce à elle, on est exactement renseigné sur l'organisation intérieure du palais de Marrâkech ; devant la peste qui menace de faire son apparition dans la capitale du Sud, el-Manṣoûr se hâte, de Fès où il se trouve, de prendre pour les siens les mesures que dicte la situation : il donne à son fils des conseils de prophylaxie ; il devra faire usage de remèdes et de potions tout préparés; quand il recevra des lettres de la région pestiférée, son secrétaire ne devra les lui lire qu'après les avoir trempées dans du vinaigre très fort. El-Manṣoûr est très au courant des détails domestiques de son palais : il envoie des ordres à transmettre aux tailleurs et à l'intendant de sa garde-robe, fait presser les travaux de bâtiment, s'inquiète de son cheval bai, demande qu'on le soigne, qu'on ne lui donne plus de fourrage, qu'il soit monté quotidiennement et qu'il reste sellé tout le long du jour. Evidemment, parmi ces lettres, il en est peut-être d'apocryphes ou de reconstituées, comme celle des habitants de Marrâkech à Moulay Moḥammed b.ʿAbd Allah, qui, contrairement à l'usage de l'époque, y est appelé le Saʿdien (2).

On ne trouve plus dans la littérature historique du Maroc moderne de monographie de ville, comme avait voulu l'être le *Qirṭâs*. Le procédé, repris au début du XVIe siècle par Ibn Ghâzî pour Meknès, dans *er-Rawḍ el-hatoûn*, fut ensuite complètement délaissé. Par contre, les chroniqueurs regardent comme des événements dignes d'être mentionnés les constructions ou les réparations de monuments et d'édifices publics dans les capitales de l'empire. On trouve chez tous, avec ou sans descriptions, des renseignements sur les travaux entrepris sous l'impulsion des sultans bâtisseurs ;

(1) el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 184 du texte et 297 de la trad. sqq.
(2) *Ibid.*, p. 65 du texte et 115 de la trad. Reproduite par en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, III, p. 33.

à Marrâkech par el-Manṣoûr, à Fès par Moulay er-Rachîd, à Meknès par Moulay Ismâ'îl.

Il existe enfin une série d'indications qui trouvent place à côté des événements politiques, dans le plus grand nombre des chroniques : ce sont les phénomènes météorologiques rares, les épidémies, les famines. En moins d'un siècle, el Ifrânî en signale un nombre considérable : l'éclipse de soleil de 964, la peste de 965, le tremblement de terre de 977, les sauterelles de 978 (1), la comète dont l'apparition coïncida avec la bataille du Wâdî'l-Makhâzin (2), et même, en 1036, l'orage de grêle dont les grêlons demeurèrent trois jours sans fondre (3). C'est peut-être el-Qâdirî qui prend le plus de soin à rappeler ces calamités publiques, dans son *Nachr el-mathânî;* il fournit, par exemple, dans ce dictionnaire biographique, un grand nombre de détails curieux sur les désastres que produisit au Maroc le fameux tremblement de terre du 1er novembre 1755 (26 moḥarram 1169), connu sous le nom de tremblement de terre de Lisbonne (4).

Le même biographe semble celui qui a donné, au Maroc, le plus d'extension à la chronique annuelle mixte. Alors qu'el-Ifrânî, par exemple, a fait à la fois œuvre de chroniqueur et de biographe, mais en deux ouvrages différents, el-Qâdirî a rassemblé dans l'*Iltiqâṭ ed-dorar* comme dans le *Nachr el-mathânî*, des matériaux d'ordre à la fois politique et biographique. Il marque la transition entre la chronique purement historique et le dictionnaire chronologique de célébrités de l'Islâm marocain. Sa façon de procéder est toujours la suivante : après l'indication de l'année dans la décade, il donne l'une après l'autre les biographies des personnages notables morts pendant cette année, puis un tableau succinct des événements intérieurs qui s'y sont déroulés. Aussi, jusqu'à un certain point, son double répertoire des savants et des saints des XIe et XIIe siècles de

(1) *Nozhat el-ḥâdi*, p. 50 du texte et 92 de la trad.

(2) *Ibid.*, p. 161 du texte et 263 de la trad.

(3) *Ibid.*, p. 245 du texte et 407 de la trad.

(4) *Nachr el-mathânî*, II, p. 266. Cf. aussi en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 128.

l'Hégire peut être en même temps considéré comme une histoire politique établie sous forme d'annales.

Mais la manière d'el-Qâdirî semble avoir constitué une exception. Les travaux biographiques sont ou bien des monographies de personnages ou de familles illustres, ou bien des collections de notices de courte étendue sur un grand nombre de personnages. Ces notices peuvent être groupées suivant un ordre chronologique — c'est le cas de la *Dawḥat en-nâchir* et de la *Ṣafwat man intachar*, — ou bien s'appliquer aux célébrités d'une même ville : ainsi, le dictionnaire d'Ibn ʿAïchoûn ech-Charrâṭ.

D'ailleurs, comme les chroniques, ces biographies sont enfermées dans un cadre toujours respecté. Une notice de courte étendue sur un docteur d'Islâm doit d'abord, après une série d'épithètes laudatives qui ne sont pas toujours justifiées, mentionner son nom complet, parler de ses qualités naturelles, donner la liste de ses maîtres, indiquer les *ijâza* dont il a pu bénéficier, fournir les titres des ouvrages qu'il a composés, nommer ses principaux disciples et, pour terminer, noter le lieu et la date de sa naissance et de sa mort, ainsi que l'endroit exact où il a été inhumé (1). Pour les saints, la méthode est sensiblement la même ; les maîtres de science musulmane figurent en même temps que les initiateurs mystiques, et l'on donne aux manifestations miraculeuses (*karamât* ou *manâqib*), qui ont signalé la puissance visionnaire du marabout, une importance plus ou moins grande, suivant chacun d'eux.

La composition des relations de voyage en pays musulman ne diffère pas sensiblement de celle des biographies ; alors que les *riḥla* en terre chrétienne ne comportent que des indications écrites au jour le jour, les *riḥla* de pèlerinage, en dehors de leur cadre nécessaire, se présentent sous la forme de dictionnaires topographiques des célébrités du monde musulman. D'ailleurs, la plupart des notices qu'elles

(1) On trouvera des observations analogues sur les procédés de l'historiographie arabe andalouse dans l'*Ensayo bio-bibliografico* de Pons Boigues, p. 370 sqq.

renferment s'appliquent à des personnages vivants que le voyageur a rencontrés sur sa route. Le fait d'être un musulman étranger pique un peu, malgré tout, la curiosité du savant marocain : on verra que deux docteurs orientaux, Aḥmed b. 'Abd el-Ḥaï el-Ḥalabî et Moḥammed Ṣàliḥ er-Riḍawì, furent accueillis à Fès avec assez de sympathie. Dans l'aristocratie intellectuelle de la capitale, ils apportèrent, par leurs connaissances et leur manière d'être, une diversion à l'uniformité traditionnelle des programmes d'études d'el-Qarawìyìn. C'est la même raison qui valut leur succès aux *riḥla* savantes. L'une d'elles, celle d'el-'Ayyâchì a joui d'une vogue qui ne fut égalée par aucune autre relation de voyage. L'auteur de la *Mir'ât el-maḥâsin*, Moḥammed el-'Arbî el-Fàsì nous est représenté par ses biographes comme ayant toujours pris un vif intérêt à se renseigner sur les célébrités contemporaines de l'Islâm non marocain : quand il rencontrait quelque étranger, il avait l'habitude de lui demander le nom de sa patrie, celui des gens notoires, savants, saints ou chorfa qui s'y trouvaient; une fois rentré chez lui, il consignait le tout par écrit (1). Mais il faisait exception.

III

Tout le monde s'accorde à reconnaître que le style est la marque la plus fidèle d'une personnalité. Aussi bien, pourrait-on trouver téméraire tout essai de jugement d'ensemble sur les procédés d'expression des historiens et des biographes marocains postérieurs au Moyen Age. On n'ira pas jusqu'à affirmer que tous ces écrivains n'ont jamais mis dans leurs œuvres quelque chose d'eux-mêmes, et qu'elles furent à tel point conçues et rédigées dans la stricte obéissance à la tradition établie par les devanciers, qu'elles ne présentent pas plus d'originalité dans leur forme que dans

(1) Cf. el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât*, p. 59; el-Qàdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 182 et el-Kattâni, *Salwat el-anfâs*, I, p. 3.

leur mode de composition. Mais, comme chacun de ces écrivains ne méritera jamais une étude spéciale, où pourraient être définis son style et sa langue, il ne sera peut-être pas inutile d'essayer de dégager les grands traits caractéristiques et communs de leur manière d'écrire.

On sait d'ailleurs que chaque genre littéraire, chez les Arabes, suppose, en général, un style assez uniforme. Les grammairiens ont le leur, les théologiens et les jurisconsultes également. Dans une littérature où la répétition est le fait dominant, où chaque œuvre maîtresse est le plus souvent accrue d'un nombre considérable de commentaires et de gloses, l'expression ne se trouve forcément jamais renouvelée et le fond ne laisse pas à la forme le moyen de témoigner beaucoup de la marque personnelle de l'écrivain.

Les Marocains lettrés connaissent bien leur langue classique, mais ils l'ont surtout étudiée dans des ouvrages didactiques ou religieux, plus rarement dans la littérature profane. On ne peut, d'une manière générale, leur reprocher de ne pas énoncer clairement ce qu'ils pensent, quand ils le veulent. L'arabe est pour eux un instrument dont ils se servent sans nulle gêne, mais avec le souci constant du jugement de leurs confrères. Il s'ensuit que comme ils ont tous, ou à peu près, la même culture et le même idéal intellectuel, l'unité de leur langue s'en est grandement ressentie. Pour peu qu'on ait quelque habitude de la phrase latine, on distinguera sans peine des fragments de Tite-Live, de Salluste ou de Tacite. Mais que l'on prenne par exemple une page d'el-Qâdirî et une d'el-Ḥawwât, quelle différence trouvera-t-on dans la marche de la phrase, dans le rythme ascendant ou décroissant des périodes? Aucune. Il n'y a pas eu plus d'évolution dans le style de ces écrivains que dans leur écriture. Autant il est impossible d'assigner, à deux ou trois siècles près, une date de copie à un manuscrit maghribin dépourvu d'indication chronologique, autant il est difficile de savoir si un ouvrage anonyme de science musulmane doit à première vue être déclaré ancien ou récent. Le style, dans les écrits classiques, est demeuré le même et la langue y est celle de l'âge d'or de la littérature arabe savante.

Seulement, au Maroc, comme dans tous les pays arabophones, il y a un langage parlé qui vit et évolue, de même que n'importe quel dialecte, à côté de la langue savante figée. On sait que l'immense majorité des Marocains se compose de berbères arabisés, et qui portent encore, dans les diverses manifestations de leur vie quotidienne, la marque de leur origine. En dehors de leurs conférences littéraires, où, d'ailleurs, la langue du Qor'ân n'est pas toujours la seule employée, les lettrés du pays se servent de l'idiome courant que l'on parle autour d'eux, de leur véritable langue maternelle : celle-ci, peut-être moins riche au point de vue lexicographique que l'arabe classique, a subi des influences nombreuses avec le temps et a fini par donner droit de cité à des vocables d'importation, dont l'adoption était devenue indispensable, au fur et à mesure que quelques nouveautés étrangères s'introduisaient dans la vie sociale du pays. Ces mots, qu'il ne pouvait se dispenser d'employer dans ses récits quand ils lui étaient nécessaires, le chroniqueur les a, pour ainsi dire, classicisés, mais pour son œuvre historique seulement.

*
* *

Leur contenu même, la suite d'événements terrestres qu'elles rapportent, sont la raison pour laquelle, dans l'ensemble des productions de la littérature marocaine, les chroniques historiques constituent les ouvrages les plus lisibles, ceux qui exigent la connaissance la moins approfondie des subtilités de la langue. Le style y est, en général, clair, les phrases courtes ne tendent à aucun effet de recherche ; il va de soi que l'historien, qui pense dans sa langue courante, transcrit en arabe classique les phrases dialectales qui viennent à son esprit.

On peut néanmoins observer des degrés d'élégance et de complication du style, parmi les diverses chroniques marocaines. Il en est dont la forme rappelle d'une façon frappante la conversation courante. Quelquefois, les phrases d'ez-Zayyânî ou de l'Anonyme de Fès sont presque de l'arabe dia-

lectal marocain transcrit à l'aide des caractères de l'alphabet de la langue savante. Avec el-Ifrânî ou Akensoûs, on sent déjà un souci plus net de montrer qu'on peut briller et se révéler à l'occasion fin lettré, même en écrivant des annales politiques. Le style se montre précieux et artificiel chez les historiographes saʿdiens, el-Fichtâlî et Ibn el-Qâḍî. Chez ces derniers — on le verra en examinant leurs œuvres — le sujet imposé n'est qu'un prétexte à un étalage de culture poussée à l'extrême : ce sont à peine des chroniqueurs, ce sont surtout des *adîb*, des historiens littérateurs, esclaves des assonances et des finesses de la langue classique. Du style de ceux-ci, on peut dire qu'il est le digne continuateur de celui d'écrivains comme Ibn Khâqân ou el-Khafâjî. Leurs œuvres, *Manâhil eṣ-ṣafâ'* ou *el-Montaqâ'l-maqṣoûr*, sont souvent totalement illisibles; ou alors, il faut s'arrêter longuement à chaque instant pour essayer de saisir, devant la chute des métaphores, le sens réel qu'elles contiennent.

Ce classement du style en trois catégories n'est d'ailleurs possible que si l'on s'en tient au texte de la chronique elle-même, en laissant de côté, pour les juger à part, l'introduction, la conclusion et les rares appréciations personnelles de l'historien sur l'un des personnages dont il fait le portrait. Dans ces parties de leurs ouvrages, les écrivains marocains, ez-Zayyânî comme el-Ifrânî ou Ibn el-Qâḍî, se croient tenus de faire usage de la factice prose rimée (1). On connaît la « doxologie » de la *Nozhat el-ḥâdî* : « Rendons grâces à Dieu de ce qu'il a rendu dociles entre nos mains les plumes qui plongent dans l'océan ténébreux des écritoires pour en retirer les perles du discours et nous a permis ainsi de nous emparer des mamelles de la science et d'y puiser son lait à grands flots (2). » Il est évident que si le reste de l'histoire saʿdienne était écrit dans le même goût, elle n'offrirait, au point de vue documentaire, qu'un intérêt

(1) Cf. à ce sujet, la juste observation de l'abbé Bargès dans sa traduction de l'histoire des Beni Zayyân, extraite du *Naẓm ed-dorr wa'l-ʿiqiân* d'et-Tanasî, p. xxv.

(2) Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 1 du texte et 2 de la trad.

fort limité. Pourtant el-Ifrânì y a fait indéniablement preuve de culture avancée; il n'a pas trop émaillé son récit de fleurs de rhétorique, sauf peut-être quand il voulait dire impunément des vérités désagréables au pouvoir central. De sorte que son histoire se présente comme un ensemble écrit sans trop de recherche, mais non dépourvu d'une certaine élégance. Quant au ministre historien ez-Zayyânì, qui a supprimé dans le *Torjomân* tout apprêt littéraire pour s'en tenir aux faits historiques, — le *Bostân*, au contraire, marque une préoccupation de style relevé, parfois, nettement accusée — il a encouru, pour sa forme caractérisée par un peu de laisser-aller, les jugements sévères des uléma marocains. Celui qu'Houdas a porté sur lui demeure néanmoins excellent. On le rappellera ici : « Ezziâni maniait convenablement la langue arabe; son style, d'une grande simplicité, n'a pas subi l'influence de ce mauvais goût particulier aux auteurs andalous et dont Ibn el-Khathib et Elmaqqari nous ont fourni les spécimens les plus marquants. Ezziânì ne s'est pas cru obligé d'exprimer des idées simples sous cette forme « précieuse » qu'on appelle la prose rimée et dont le but principal semble être de soumettre l'esprit du lecteur à une torture que s'est bénévolement imposée le cerveau de l'écrivain. Il a pensé, avec raison, que dans une œuvre historique, la clarté ne devait jamais être sacrifiée à l'élégance et qu'il fallait laisser les « atours » de la langue à ceux qui n'ont d'autre souci que de parer leur pensée (1). »

Au style des biographes et des hagiographes, les mêmes observations pourraient s'appliquer; elles vaudraient de même pour bien d'autres travaux islâmiques écrits au Maroc. La langue de ces écrivains s'accroît parfois de toute la technologie du ṣoûfisme, et l'obscurité est le principal résultat de cet emploi. El-Qâdirì n'a pas voulu, dans ses deux dictionnaires, accorder l'hospitalité à tous ces termes et il a eu grandement raison. Les recueils de notices consacrées à des savants se lisent en général sans désagrément.

(1) Houdas, traducteur, *le Maroc de 1631 à 1812*. Introduction, pp. VI-VII.

En ce sens, les biographes modernes du Maroc n'ont pas suivi le procédé déplorable du style rythmé et ampoulé qui fait, par exemple, de la *Raïḥânat el-alibbâ'* d'el-Khafâjî, une source bio-bibliographique à peu près inutilisable (1). Mais, en revanche, combien on sent chez eux l'austère uniformité du style classique, renforcé à chaque instant d'épithètes louangeuses d'une valeur toute relative ! Un hagiographe marocain, Ibn ʿAskar, dont on verra l'originalité de la vie et de l'œuvre, a fait preuve encore, à cet égard, d'une personnalité assez remarquable. Il manquait évidemment d'une culture très poussée, mais à côté de définitions et d'apologies ṣoûfiques, des anecdotes racontées avec quelque bonhomie apportent au lecteur un peu de délassement, tandis qu'il est impossible de ne pas s'y prendre à plusieurs reprises si l'on veut lire complètement une œuvre d'hagiographie marocaine, même de courte étendue.

Le style le plus chaotique qui soit est bien celui des poésies didactiques de chronologie et de *wafayât*. La traduction d'un poème de ce genre serait à peu près impossible. Que l'on songe au tour de force accompli en faisant entrer dans un seul vers un nom, une date en lettres, quand il faut, au surplus, se préoccuper des deux rimes d'hémistiche et obtenir un mot arabe pourvu de sens, en assemblant comme il le faut les lettres dont la valeur numérique totale correspond à la date à indiquer. Il va sans dire qu'à ce jeu, la mesure des vers se ressent dans la plupart des cas de la difficulté. Quant aux chevilles nécessaires pour combler l'un ou l'autre hémistiche, elles sont parfois monstrueuses. Cette langue et ce style des *romoûz* font songer irrésistiblement aux lamentables poèmes mnémotechniques qui enferment la liste des rois capétiens ou celle des sous-préfec-

(1) Une tentative malheureuse vient d'être faite dans ce sens par un jeune *âdîb* de Rabat, Moḥammed es-Sâ'ïḥ el-Andalosî er-Ribâṭî, qui, dans une chrestomathie maghribine et andalouse écrite dans un but pédagogique et intitulée : *el-Montakhabât el-ʿabqarîyya li-ṭollâb el-madâris eth-thanâwîyya*, a placé, en tête de chaque extrait d'auteur, des notices bio-bibliographiques en prose rimée et enrichie d'expressions rarissimes, aussi peu utilisables pour les étudiants que pour les spécialistes.

tures de France. Encore si le résultat cherché était le même ! Les citations d'el-Modarra', entre autres, qu'on trouve éparpillées dans les biographies des personnages notables de Fès, montrent l'engouement un peu inexplicable que l'on a témoigné, dans les milieux lettrés du Maroc, à cette variété chronologique du poème didactique en vers *rajaz* (1).

Une des particularités du style qu'on est convenu d'appeler oriental, réside enfin dans l'abondance des images, qui, tant elles sont inattendues, frappent le plus souvent et choquent parfois le lecteur européen. Chroniqueurs et biographes marocains en ont tous fait un usage quelquefois abusif. Quelques-unes sont d'un pittoresque qui les rend savoureuses. Pour qui connaît la bruyante population de Fès, toujours vindicative et frondeuse et d'un loyalisme en général suspect, quoi de plus exact et de plus sonore que cette comparaison du tumulte des habitants au cours d'une réunion à el-Qarawìyin, « au braiement d'une troupe d'ânes sauvages (2) » ! D'autres images, par contre, se répètent tellement dans la même œuvre qu'elles finissent par ne plus rien obtenir de l'effet attendu par l'auteur; il en est une, d'ailleurs classique, qui est si chère à el-Ifrânî qu'on ne la trouve pas moins de quatre fois dans la *Nozhat el-ḥâdî* : c'est celle « des combats et des luttes qui auraient fait blanchir un enfant à la mamelle (3) ». On pourrait multiplier les exemples de ce genre; mais, en fin de compte, ils témoigneraient encore que, dans leurs procédés de style, les Marocains n'ont pas voulu différer en quelque façon de leurs prédécesseurs de l'Orient et de l'Occident musulmans.



On a dit plus haut que, pour la langue aussi, ils ne manquaient pas de modèles, du moins tant qu'ils n'avaient pas

(1) Le procédé n'était d'ailleurs pas nouveau : on sait qu'es-Soyoûṭî a placé une *orjoûza* chronologique à la fin de son *Tâ'rîkh el-kholafâ'*.

(2) Cf. *Nozhat el-ḥâdî*, p. 235 du texte et 390 de la trad.

(3) *Ibid.*, pp. 212, 239, 286 et 301 du texte et 346, 398, 476 et 498 de la trad.

à signaler des nouveautés introduites dans la vie sociale, des importations d'usages ou d'objets étrangers. Il en résulte que la langue des biographes, qui n'a eu besoin d'aller chercher ses termes que dans la littérature biographique antérieure, est tout naturellement assez limitée quant au nombre des mots et relativement classique. Tandis qu'au contraire, la langue des chroniqueurs a forcément, avec le temps, légèrement évolué. Elle présente aussi, en de nombreux cas, des réminiscences d'expressions dialectales. Il sera peut-être curieux de retrouver les causes des apports nouveaux dont s'est enrichie cette langue de l'historien.

Tout le monde sait, d'abord, l'influence sensible que le makhzen des Saʿdiens subit du fait de l'empire ottoman. Les deux grands souverains de cette dynastie, ʿAbd el-Malik et Aḥmed el-Manṣoûr donnèrent, le second surtout, un protocole et une étiquette turcs à leur cour ; un séjour assez long en Orient avant leur avènement leur en avait fourni le moyen. Il s'ensuivit une importation dans la langue officielle, qui fut en même temps celle de leurs annalistes, d'un nombre assez considérable de vocables osmanlis. C'est ainsi que l'introduction du terme « pâchâ » au Maroc semble dater de cette époque. On en trouvera d'autres dans la *Nozhat el-ḥâdî ;* ils paraissent être, pour la plupart, tombés depuis en désuétude.

L'armée subit aussi à partir de cette époque de sérieuses modifications. Indépendamment de son organisation à la turque, elle comprenait dans ses rangs de nombreux renégats, anciens chefs de bandes ou mercenaires, qui lui imposèrent, en même temps que des procédés de tactique améliorés, une série de termes techniques dont tous n'ont pas encore disparu.

Il semble enfin qu'à dater du moment ou le *jihâd* antichrétien se traduisit par une recrudescence de la piraterie marocaine, le jargon méditerranéen auquel on donne le nom de langue franque (1) s'implanta dans tous les ports de

(1) Sur l'emploi de la langue franque dans les ports de l'Afrique du Nord, cf. Haedo, in *Revue africaine*, t. XV, p. 93, et M. Cohen, *le Parler*

l'empire marocain. Ce mélange d'espagnol, de provençal, d'italien et d'arabe fut aussi, sans nul doute, la langue employée dans les relations quotidiennes avec les captifs. Ces derniers, non plus, ne furent pas étrangers à une introduction peut-être assez grande de vocables nouveaux dans les dialectes du littoral. Une étude récente vient de démontrer que toute la langue technique des marins indigènes des ports marocains est, à très peu d'exceptions près, d'origine non arabe (1).

Les chroniques ont bien alors été obligées de faire plus ou moins état de ces apports nouveaux. On voit, surtout à partir de la période ʿalawite, apparaître dans les histoires marocaines des vocables étrangers en même temps que des souvenirs d'expressions dialectales. Les uns comme les autres mériteraient certainement d'être étudiés et groupés en un glossaire. Les premiers, surtout, permettraient de tirer d'intéressantes conclusions sur la façon dont le Maroc dut un peu se moderniser, malgré lui, à partir du XVIIe siècle. C'est chez ez-Zayyânî qu'on en trouverait le plus grand nombre. Et ce serait normal, rien qu'à considérer la personnalité de l'écrivain, tellement différent de ses collègues, et si bien averti, pour son temps et pour son pays, des choses de l'étranger (2).

arabe des Juifs d'Alger, p. 411 sqq. Le curieux « Dictionnaire arabesque », que Moüette a placé à la fin de sa *Relation de captivité*, Paris, 1683, pp. 330-362, et qui est celui du vocabulaire employé à Salé à la fin du XVIIe siècle, renferme une bonne part de mots appartenant à la langue franque.

(1) L. Brunot, *la Mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et Salé*. Cf. son observation, qui n'est pas toujours justifiée (ez-Zayyânî), p. 290, § 344 : « L'historien maghrébin lettré montre une ignorance singulière, parfois dédaigneuse, pour toutes les choses maritimes; il semble que les termes techniques sonnent dans sa langue comme des mots étrangers, des expressions dialectales qui ne méritent pas d'explications, sur lesquelles il passe rapidement. »

(2) Voici quelques exemples de ces mots nouveaux : *et-Torjomân el-mo'rib*, éd. Houdas, pp. 15 et 76 du texte, صقالة , « plate-forme à canons », p. 60, مينات , « mines », p. 72, انطنات , « antennes, vergues ». — Dans *el-Torjomânat el-kobrâ*, on trouve de même les termes : كرنطينة , « qua-

Ces nouveautés acceptées par les chroniqueurs modernes marocains le furent aussi dans les lettres et les rescrits émanant des sultans ʿalawites. Les preuves de cette adoption s'accumulent de jour en jour. On se rend compte de plus en plus qu'il existe au Maroc une manière d'écrire spéciale

rantaine » ; باشادور , « ambassadeur » ; سنجق , « monter un pavillon » ; فرتونة , « tempête » ; زمنطوط , « piraterie sur mer », etc. Un mot dialectal (*Torjomân*, p. 15), برشلة , employé par lui et ensuite par Akensoûs et en-Naṣirî, est très connu dans la langue courante et a une signification spéciale : il désigne, en effet, une toiture soutenue par des poutrelles se joignant en V et recouvertes elles-mêmes de planches minces, sans tuiles ni chaume. C'est la toiture employée pour tous les marchés aux étoffes du Maroc (*qîṣârîyya*).

On trouverait bien des termes dialectaux en remontant dans la littérature marocaine. Le *Rawḍ el-qirṭâs* et la *Riḥla* d'Ibn Baṭoûṭa n'en manquent pas. Dans *er-Rawḍ el-hatoûn* d'Ibn Ghâzî, on trouve ainsi le سوق غبار , « marché hebdomadaire » ; قشاشين , « revendeurs de fruits » (ce sens a échappé à Houdas qui a lu : الغشاشين et traduit « les sophistiqueurs » ; cf. *Monographie de Méquinez*, p. 29 et note 1). Dans Ibn ʿAskar, *Dawḥat en-nâchir*, on peut aussi en relever quelques-uns : ainsi, p. 24, ligne 5, le mot بصير est pris dans le sens d' « aveugle », qu'il a toujours en marocain, par antiphrase euphémistique. On trouve, p. 37, l. 4, dans la biographie d'Ibn Ghâzî, le pluriel اصحاب , avec le sens de « domestiques » qu'il a dans la langue courante ; à la même page, l. 6, ستايرية , dans le sens de « soldats d'escorte, gardes ». Cette signification dialectale est connue dans le Djebel septentrional et la forme plurielle du mot est celle de quelques noms de métier de la κοινή marocaine. P. 48, l. 15, Ibn ʿAskar emploie, dans le sens de « chambre », le mot سقلاية (voisin de l'algérien شقلاية signalé par Beaussier, *Dict. prat. ar. fr.*, p. 341, avec le sens de « petite chambre où l'on met des provisions, capharnaüm »), qui, apparemment, appartenait au dialecte de Fès au xvie siècle et qui semble avoir disparu. On citera, pour terminer, une phrase typique de la *Dawḥat en-nâchir*, qu'on entend encore tous les jours comme vœu de guérison à un malade : يا سيدي ما عندك الا خير ولا باس عليك (p. 37, l. 9).

aux secrétaires de cour : on pourrait en appeler le style et la langue, style et langue makhzen. Des recueils de correspondance chérifienne édités depuis quelques années permettent de s'en apercevoir sans difficulté (1). Il est certain que, surtout à partir du règne de Sidi Moḥammed b. ʿAbd er-Raḥmân et de celui de Moulay el-Ḥasan, les rapports suivis avec les représentants des puissances européennes dans les ports de l'empire ont obligé la secrétairerie d'État à faire usage, dans une certaine mesure, d'un style concis et précis, mais auquel l'épithète d'administratif ne convient qu'imparfaitement, et d'une langue nouvelle adaptée à des besoins nouveaux. On ne voudrait, pour affirmer son existence, qu'un exemple aussi probant que pittoresque : dans une lettre datée du 20 dhoû'l-qaʿda 1273 (12 juillet 1857) (2), le rédacteur officiel, chargé, au nom du sultan, d'ordonner au gouverneur de Salé de former vingt artilleurs dans cette ville, appelle la science de l'artillerie *tâṭobjît* (3) en appliquant, sans sûrement s'en douter, la forme d'état berbère à un mot turc assez tard venu dans l'arabe dialectal marocain !

(1) Fumey, *Choix de correspondances marocaines*, Paris, 1903, et Nehlil, *Lettres chérifiennes*, Paris, 1916.

(2) Reproduite par en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 206 (ligne 2).

(3) تاطبجيت .

DEUXIÈME PARTIE

Les Hommes et les Œuvres

I

LES HISTORIENS DE LA DYNASTIE SA'DIENNE

A

AḤMED EL-MANṢOÛR, PROTECTEUR DES SAVANTS ; SON MAÎTRE EL-MANJOÛR ; SES HISTORIOGRAPHES, EL-FICHTÂLÎ, IBN EL-QÂḌÎ

Succédant aux Beni Merîn et aux Beni Waṭṭâs, qui avaient pu se maintenir sur le trône marocain pendant plus de trois siècles, la dynastie sa'dienne n'eut pas, malgré le mouvement populaire auquel elle dut son avènement, une existence aussi prolongée. C'est à peine si l'on peut estimer sa durée à cent cinquante ans, et encore en tenant compte des périodes troublées et des compétitions qui marquèrent son début et sa fin. Aussi bien, n'y a-t-il guère, parmi les princes de cette famille qui régnèrent effectivement, qu'un seul dont la figure émerge vraiment et dont le gouvernement amena au Maroc une ère de prospérité et d'apaisement que le pays tout entier ne connut pas souvent : Aboû' l-'Abbâs Aḥmed el-Manṣoûr, qui fut, sans contredit, en même temps que le plus grand des sultans sa'diens, l'un des rares souverains dont le Maroc puisse véritablement tirer gloire. Avant lui et après lui, ce fut, la plupart du temps, l'anarchie complète, la guerre civile sans cesse rallumée aux quatre coins de l'Empire : il suffit de se rappeler que, sur les douze sultans de la dynastie sa'dienne, huit, au moins,

ont péri de mort violente, pour avoir sur elle un aperçu d'ensemble saisissant ; et il est normal que les historiens qui nous ont conservé le récit des incessantes révoltes au milieu desquelles les princes sa'diens eurent, presque tous, à se débattre, s'appesantissent volontiers sur la période de calme et de sécurité que valut au Maroc l'énergie et la puissance du plus illustre d'entre eux.

D'autant plus qu'el-Manṣoûr ne fut pas seulement un conquérant et un organisateur ; ce fut aussi un lettré et un ami des lettres. Au témoignage de tous ses biographes, sa culture musulmane était remarquable. Ses expéditions et le gouvernement de son empire ne l'empêchèrent pas, durant tout son règne, de poursuivre ses études. Nous sommes remarquablement renseignés sur elles, grâce à la *fahrasa* de son maître el-Manjoûr : ce dernier ne craint pas d'y appeler son royal élève : « le savant des khalifes et le khalife des savants. » (1)

Aboû'l-'Abbâs Aḥmed ben 'Alî ben 'Abd Allah el-Manjoûr el-Fâsî (2), originaire de Meknès, naquit à Fès en 926 (23 décembre 1519-11 décembre 1520). Il fit ses études dans sa ville natale, auprès de maîtres célèbres, comme 'Abd er-Raḥmân ben 'Alî Soqqaïn (3), qui professait dans le vestibule de son *riâḍ* de la Zerbṭâna (4), et Moḥammed ben

(1) عالم الخلفاء وخليفة العلماء : *Fahrasa*, fol. 1 de mon ms. Rappelons qu'en plus des historiens et des biographes marocains, el-Khafâjî, dans sa *Raiḥânat el-alibbâ'*, p. 142 sqq., consacre une notice élogieuse à el-Manṣoûr.

(2) Bibliographie. — Sa *fahrasa* ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 80 ; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 67 ; Ibn 'Askar, *Dawḥat en nâchir*, p. 45 ; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, pp. 4-6, et *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, pp. 27, 133 et 135 du texte et 51, 221 et 225 de la trad. ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 60 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 28.

(3) Mort en 956 (1549). Cf. el-Manjoûr, *Fahrasa*, fol. 29 sqq. ; Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 45 ; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 261 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 153 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 159 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 30.

(4) On entend, au Maroc, par *riâḍ*, une maison comprenant deux corps de logis séparés par un jardin. Zerbṭâna est le nom d'un quartier de Fès qui s'étend à l'Est de celui d'el-'Oyoûn et au Sud du Zoqâq el-ḥjâr, dans la partie occidentale de la Ville-Vieille. Cf. le plan d'Orthlieb, n° 310.

Aḥmed ben 'Abd er-Raḥmân el-Iassitnî (1), dont il suivit les cours pendant onze ans (2).

(1) La biographie de ce savant, mort en 959 (1551), est donnée par el-Manjoûr, dans sa *fahrasa*, fol. 13 à 19 de mon ms. Cf. également Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 45; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 152; Aḥmed Bâba, *Naïl el-ibtihâj*, p. 368; Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 9; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 59; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 21.

(2) el-Manjoûr cite encore parmi ses maîtres, en s'étendant longuement sur leur biographie :

a) (fol. 20 r°), Aboû'l-Ḥasan 'Alî ben Moûsâ Ibn Hâroûn el-Maṭgharî, mort en 951 (1545), sur lequel cf. Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 40; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 302; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 205; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 60; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 82; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 92;

b) (fol. 23 v°), le fameux 'Abd el-Wâḥid ben Aḥmed el-Wancharîsî, assassiné en 955 (1549) sur l'ordre du sultan Moulay Maḥammed ech-Chaïkh. Cf. Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 41; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-Ibtihâj*, p. 168; el-Ifrânî, *Nozhat el-hâdî*, éd. Houdas, p. 32 du texte et 61 de la trad.; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, 146; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 252;

c) (fol. 27 r°), 'Abd er-Raḥmân ben Moḥammed Ibn Ibrâhîm ed-Dokkâlî, mort en 962 (1554), sur lequel cf. Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 44; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 261; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 152; Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 9; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 130; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 251;

d) (fol. 28 v°), le célèbre juriste de Fès, 'Abd el-Wahhâb ben Moḥammed ben 'Alî ez Zaqqâq, mort en 961 (1554), sur lequel cf. Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 43; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 276; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 162; Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 9; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, I, p. 246; el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 31 du texte et 59 de la trad.; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 29;

e) (fol. 31 v°), Aboû 'Amr 'Othmân ben 'Abd el-Wâḥid el-Lamṭî, mort en 954 (1545-1546), sur lequel cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 290; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 182; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 65; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 101;

f) (fol 32 r°), Moḥammed ben Aḥmed ben Mijbar el-Massârî, mort en 983 (1576-1577), sur lequel cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 154; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 370; Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 10; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 128;

g) (fol. 34 r°), Moḥammed ben 'Alî Ibn 'Odda el-Andalosî, mort en 975 (1567-1568), sur lequel cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 206; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 282;

h) (fol. 35 r°), 'Alî ben 'Isâ er-Râchidî, mort en 961 (1554), sur lequel cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 311; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 311; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 254;

El-Manjoûr était un homme d'une rare érudition. Il proclamait l'utilité de toutes les sciences. Il ne dédaigna pas de s'intéresser aux dictons populaires, s'occupa des dialectes que l'on parlait en Andalousie et alla même jusqu'à apprendre à jouer aux échecs et à se servir d'un luth. Il passa toute sa vie soit à Fès, soit à Marrâkech, et forma des élèves dont les principaux furent tous, par la suite, nantis de charges de qâḍî : ainsi, Aboû ʿAbd Allah Moḥammed er-Ragrâgî, qui fut qâḍî de Marrâkech, Ibrâhîm ech-Châwî, qui fut qâḍî de Tâmesnâ (Châwîyya actuelle), Aboû'l-Qâsim ben Moḥammed Ibn Abî'n-Noʿaïm el-Ghassânî, qui fut qâḍî de Fès, et l'historien Ibn el-Qâḍî, qui fut qâḍî de Salé et de Meknès (1). Le fameux biographe soudanais, Aḥmed Bâbâ, qui suivit également ses cours, l'appelle « le dernier des savants du Maghrib ». Mais son élève le plus glorieux fut le sultan vainqueur de la chrétienté, Aboû'l-ʿAbbâs el-Manṣoûr.

Chaque année, el-Manjoûr se rendait auprès du prince, en sa capitale de Marrâkech, et expliquait en sa présence un auteur musulman classique. Il rentrait ensuite à Fès, chargé de riches présents. Mais le savant, qu'attristaient pourtant, surtout sur la fin de ses jours, des préoccupations d'ordre matériel, partageait les libéralités d'el-Manṣoûr entre les pauvres et les infirmes. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, à Fès, le 16 dhoû'l-qaʿda 995 (19 octobre 1587), et fut enterré en dehors de Bâb el-Fotoûḥ, auprès du tombeau de son maître el-Iassitnî (2).

El-Manjoûr délivra au sultan saʿdien une *ijâza* « complète et générale », dans la dernière décade de rajab 989 (21-30 août 1581). El-Manṣoûr avait demandé au professeur de lui accorder cette licence sur toutes les sciences qu'il

i (fol. 36 r°), le tunisien Moḥammed ben Abî'l-Faḍl Kharoûf, mort en 966 (1558-1559), sur lequel cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 205; Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 9; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 281 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 20.

(1) Ces renseignements sont donnés par Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, *loc. cit.* Ibn el-Qâḍî y est simplement appelé Aḥmed Ibn Abî'l-ʿAfîyya.

(2) el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, *loc. cit.*, d'après le *Maṭmaḥ en-naḍar*.

avait lui-même étudiées, et d'écrire, en même temps à son intention, une *fahrasa* de ses maîtres, spécifiant les dates de leur naissance et de leur décès et indiquant leurs études d'une façon détaillée.

Dans cet ouvrage, écrit ainsi sur l'ordre du sultan, el-Manjoûr accumule de précieux renseignements sur le mouvement intellectuel du Maroc à son époque ; il y présente, en même temps, un Aḥmed el-Manṣoûr singulièrement instruit pour un souverain marocain. El-Manjoûr ne se flatte pas seulement de lui avoir, en quelque sorte, servi de précepteur, il va plus loin et fait du sultan lui-même l'un de ses propres maîtres. La fin de la *fahrasa*, qui lui est spécialement consacrée, rappelle étrangement le protocole des lettres patentes de la dynastie saʿdienne : « Parmi ceux dont j'ai tiré profit, je mentionnerai enfin... le Prince vainqueur par Dieu (el-Manṣoûr billah), notre Maître Aḥmed, fils de l'Emir des Croyants fils de l'Emir des Croyants le Chérif descendant d'el-Ḥasan — Dieu lui donne la victoire ! — Combien lui suis-je redevable de connaissances historiques ou littéraires (1) !... »

La *fahrasa* d'el-Manjoûr ne fait nullement état des grands événements qui marquèrent l'arrivée au pouvoir et le règne de son protecteur. Ce n'est qu'une précieuse collection de biographies de savants, écrite sur la demande d'un mécène qui se faisait gloire de protéger les uléma de son époque (2).

(1) Fol. 42 de mon ms.

(2) El-Manjoûr n'a pas laissé d'ouvrages historiques proprement dits. En plus de sa grande *fahrasa* et d'une autre plus petite, il écrivit les ouvrages suivants :

a) *Naẓm el-farâʾïd wa-mobdîʾl-fawâʾïd li-maḥṣal el-maqâṣid*, commentaire de l'*orjoûza* d'Ibn Zakrî sur la théologie ;

b) Résumé de ce commentaire ;

c) Glose sur le commentaire d'es-Sanoûsî sur son grand traité de théologie, écrite sur l'ordre du sultan el-Manṣoûr ;

d) Petite glose sur le même commentaire ;

e) Commentaire du *Naẓm ʿalâqât el-majâz* de l'imâm Aboû'l-Faḍl Ibn eṣ-Ṣabbâgh el-Miknâsî ;

f) Commentaire d'*el-Manhaj el-montakhab ilâ qawâʿïd el-madhhab* d'ez-Zaqqâq sur le droit ;

Mais il allait de soi qu'un sultan à la fortune si brillante — sa conquête du Soudan et le rachat des captifs portugais firent de lui le monarque le plus riche de son temps — attendît de ses courtisans et de ses protégés des histoires de son règne qui ne fussent pas indignes de lui. Nous en avons conservé une, celle d'Ibn el-Qâḍî ; et nous savons, par des historiens ou des biographes postérieurs, qu'il désigna, parmi ses secrétaires, un historiographe officiellement chargé d'établir, au jour le jour, les annales de son empire.

*
* *

Le personnage à qui fut confié ce soin s'appelait Aboû Moḥammed et Aboû Fâris ʿAbd el-ʿAzîz ben Moḥammed ben Ibrâhîm eṣ-Ṣanhâjî el-Fichtâlî. Il naquit en 956 (1549) et mourut en 1031 (1621-22) (1), probablement à Marrâkech, bien que les recueils consacrés aux personnages marquants enterrés dans cette ville n'en fassent pas mention.

Les rares biographes de ʿAbd el-ʿAzîz el-Fichtâlî s'accordent à reconnaître qu'il fut, en même temps que l'historiographe d'el-Manṣoûr, le « grand-vizir de la plume », c'est-à-dire le secrétaire d'Etat chargé de la correspondance royale (2). A ce titre, il était également le poète officiel de

g) Résumé de ce commentaire ;

h) Commentaire du résumé du *Manhaj illiqâṭ ed-dorr ;*

i) Commentaire du poème de *Qawâʿïd* d'el-Wancharîsî ;

j) Ajwiba majmoûʿa fi masâ'ïl min el-fiqh wa-l-kalâm ;

k) Commentaire de l'*Alfîyya* d'Ibn Mâlik, sur l'ordre d'el-Manṣoûr ;

l) Marâqi'l-majd fi âïât es-saʿd.

(1) Bibliographie. — Ibn el-Qâḍî, *Dorrat el-ḥijâl*, reproduit par el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdi*, éd. Houdas, p. 164 du texte et 267 de la trad. sqq. ; *ibid.*, *passim* (à l'index) ; el-Maqqarî, *Nafḥ eṭ-ṭib*, Qaire, 1302, III, p. 10 sqq. ; el-Khafâji, *Raiḥânat el-alibbâ'*, p. 180 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, pp. 140-142 ; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, III, p. 79 et *passim* (règne d'el-Manṣoûr) ; Akensoûs, *el-Jaich el-ʿaramram*, I, p. 159 ; Moḥammed es-Sâ'iḥ, *el-Montakhabât el-ʿabqarîyya*, p. 33.

(2) Le titre arabe d'historiographe officiel est متولي تاريخ الدولة, et celui de grand-vizir de la plume, وزير القلم الاعلى. Graulle, dans sa

la cour. C'est lui qui, notamment, composa la plupart des pièces de vers qui furent gravées sur marbre ou sur bois, sur les façades et à l'intérieur des pavillons du palais el-Badîʿ, à Marrâkech (1). On a conservé quelques-unes de ces poésies, ainsi que d'autres qu'il composa surtout à l'occasion des fêtes de la Nativité du Prophète, célébrées en grande pompe au palais d'el-Manṣoûr (2). Ses biographes, notamment son ami el-Maqqarî, dans le *Nafḥ eṭ-ṭîb* (3),

traduction du *Nachr el-mathânî* d'el-Qâdirî, traduit faussement ce dernier titre par « écrivain très distingué ». El-Qâdirî termine sa notice sur el-Fichtâlî d'une façon assez curieuse (I, p. 142) : « Louange à l'Unique par la durée ! C'est à lui que revient le royaume éternel que ne vieillissent ni les ans ni les jours. Il ne reste pas de ces rois (saʿdiens) de traces connues. De même, nous ne savons plus rien qui se rattache vraiment aux Fichtâlîyîn (de la cour d'el-Manṣoûr), car les gens qui portent le nom de Fichtâla sont nombreux et forment une tribu du Maroc bien connue ! » Cette tribu des Fichtâla qui habite à 70 kilomètres au N.-O. de Fès, a, en effet, complètement perdu le souvenir des grands personnages qui portèrent son ethnique au XVIe siècle. Il est vrai qu'il existe aussi des fractions de Fichtâla, dans le Dîr, à l'est du Tâdlâ.

(1) El-Ifrânî nous a conservé (*Nozhat el-ḥâdî*, pp. 104=182 sqq.) le texte des *qaṣîda* qu'el-Fichtâlî composa pour la décoration de la coupole dite el-Khamsînîyya, au palais el-Badîʿ : ces poèmes sont au nombre de cinq et comprennent respectivement 37, 20, 26, 12 et 8 vers. L'édition Houdas de la *Nozha*, pp. 170 = 276, donne également le texte d'insultes en vers échangées entre el-Fichtâlî et le qâḍî de Marrâkech, Aboû'l-Qâsim ben ʿAlî ech-Châṭibî (mètre *motaqârib*). Il semble, d'après el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, *loc. cit.*, que les poèmes d'el-Fichtâlî furent réunis en *dîwân* : ce biographe aurait trouvé, dans un recueil du poète, une pièce qu'il écrivit à l'occasion de la prise d'Aṣîlâ (ville en fait abandonnée en 1589 par Philippe II).

(2) Sur les pièces dites *moûloûdîyya*, cf. Houdas, l'*Islamisme*, p. 129. L'historiographe Si Moḥammed Ibn ʿAlî ed-Dokkâlî a bien voulu me communiquer un recueil inédit de cinq *moûloûdîyya* récitées à la cour d'Aḥmed edh-Dhahabî ; l'une d'elles a précisément été écrite par ʿAbd el-ʿAzîz el-Fichtâlî. Incipit (mètre *rajaz*) :

بالله يـا حادي   عرج باظعان
على حمى الهادي   سيد عدنان

« Par Dieu, ô chamelier, fais pencher la litière pour que j'y monte,
« Car je suis sous la garde du Guide, Maître de ʿAdnân. »

(3) Bien que le célèbre Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed ben Moḥammed el-Maq-

reconnaissent en lui le plus grand poète de son temps et racontent que le sultan marocain serait allé jusqu'à dire : « El-Fichtâlî nous a rendu plus illustre que tous les autres princes de la terre. On peut le comparer à Lisân ed-Dîn Ibn el-Khaṭîb. » L'égyptien el-Khafâjî proclame également son talent de poète, dans la courte notice qu'il lui consacre (1).

D'après son contemporain Ibn el-Qâḍi, l'œuvre historique d'el-Fichtâlî se composerait de plusieurs travaux dans les-

qarî (mort en 1041 = 1631-1632) soit d'origine maghribine (il naquit à Tlemcen vers 1000 = 1591-1592) et qu'il ait vécu à Fès pendant assez longtemps, son œuvre historique et biographique, à peu près complètement étrangère au Maroc, n'entre pas dans le cadre de cette étude. Sur sa vie et ses œuvres, cf. Moḥammed ben Aḥmed Mayyâra, *ed-Dorr eth-thamîn* (commentaire d'*el-Morchid el-mo'în* d'Ibn 'Achir), le Qaire, 1306, p. 41 ; el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât*, p. 59 ; el-Khafâjî, *Raïḥânat el-alibbâ'*, p. 293 ; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 71 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 157 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, f° 13 r° ; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, I, p. 302 ; Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, p. 265 sqq. ; Dugat, *Notice sur Al Makkari*, en tête de l'édition des *Analectes ;* R. Basset, *Notice sommaire des manuscrits orientaux de deux bibliothèques de Lisbonne*, pp. 24-26 ; *Recherches bibliographiques sur les sources de la Saloual el-Anfas*, p. 22, n° 53 ; Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliografico*, p. 417 ; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 296 ; Bel, *les Benou Ghânya*, p. xix ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 102 ; Huart, *Litt. ar.*, p. 374 ; Carra de Vaux, *les Penseurs de l'Islam*, I, p. 158, sqq.

Le grand ouvrage d'el-Maqqarî, *Nafḥ eṭ-ṭîb min ghoṣn el-andalos er-raṭîb wa-dhikr wazîrhâ Lisân ed-Dîn el-Khaṭîb*, a été imprimé à Boûlâq en 1279 H. et au Qaire en 1302 et 1304 H. (4 vol.). La première partie a été publiée à Leyde de 1855 à 1861, sous le titre d'*Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, par R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright. En 1840, Pascual de Gayangos avait publié, à Londres, sous le titre de *The History of the Mohammedan dynasties in Spain*, une traduction anglaise de la partie du *Nafḥ eṭ-ṭîb* qui se rapporte à l'histoire politique de l'Espagne musulmane.

(1) De même, au dire d'el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, *loc. cit.*, el-Maqqarî lui aurait, dans son ouvrage *Fatḥ el-mota'âl fî madḥ en-ni'âl* (cité par Brockelmann, *Ar. litt.*, II, 297, 4), décerné les louanges suivantes : « Il fut le vainqueur des chevaux de course du Maghrib et le détenteur du calame de la supériorité (c'est-à-dire un écrivain excellent). Grâce à lui, les gens de l'Occident ont surpassé ceux de l'Orient ! » Rappelons enfin qu'el-Ifrânî, au début de la *Nozha* (éd. Houdas, p. 6 = 14), appelle 'Abd el-'Azîz el-Fichtâlî لسان المغرب, « la langue du Maghrib ».

quels il aurait traité de la dynastie des Chorfa depuis ses origines jusqu'au règne d'el-Manṣoûr. Mais on n'a conservé que le titre d'un seul de ces ouvrages : malgré l'assertion d'Ibn el-Qâḍî, il est peu probable qu'il en ait même existé d'autres.

Cette histoire s'appelait *Manâhil eṣ-ṣafâ' fî akhbâr el-moloûk ech-chorafâ'*. Au dire des savants marocains actuels, la perte en est, plus que tout autre, irréparable (1). Les *Manâhil* comprenaient, d'après el-Maqqarî, huit volumes; ils n'étaient pas tous perdus au temps d'el-Ifrânî, qui utilisa l'ouvrage; un exemplaire dut même en être conservé assez longtemps dans la bibliothèque des princes 'alawites, puisque, dans son *Jaïch*, le chroniqueur Akensoûs rapporte que le sultan Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah, au printemps de l'année 1178 (1765), pendant un voyage à Aghmât, donna l'ordre à l'un de ses secrétaires de lui lire un long passage de l'histoire d'el-Fichtâlî. Akensoûs, d'ailleurs, reproduit lui-même ce passage dans sa chronique (2).

Cette citation, ainsi que celles qu'el-Ifrânî a intercalées, à plusieurs reprises, dans sa *Nozhat el-ḥâdî*, permettent, dans une certaine mesure, de savoir ce que contenait l'ouvrage perdu. Le titre lui-même appelle une constatation; il semble qu'en le donnant à son histoire, el-Fichtâlî ait voulu insister sur le caractère chérifien de la nouvelle dynastie. Un passage des *Manâhil*, dont el-Ifrânî s'est inspiré (3), montre aussi la préoccupation de l'historien : si, à son avis, el-Man-

(1) Les recherches que nous avons entreprises pour retrouver cet ouvrage, à Fès et à Marrâkech, ont été vaines. M. H. de Castries le recherche aussi depuis longtemps au Maroc.

(2) Akensoûs, *el-Jaïch el-'aramram*, t. I, pp. 159-168 de l'éd. lith. de Fès. Le sultan Moḥammed ben 'Abd Allah, allant en visite pieuse à Aghmât, se rappela qu'au cours d'une même *ziâra* effectuée par son prédécesseur el-Manṣoûr, des poésies furent improvisées par les secrétaires de l'entourage du sultan, au sujet du *qâḍî'l-qoḍât* de Fès, el-Ḥomaïdî; ce dernier avait, pendant le voyage, reçu, en présent d'un secrétaire, du miel et un mouton gras qui furent la cause de ces plaisanteries rimées. L'incident est relaté plus succinctement, d'après les *Manâhil*, par el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdi*, éd. Houdas, pp. 120-125 du texte et 204-209 de la trad.

(3) *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 102 du texte et 179 de la trad.

soûr fit construire le palais el-Badî' dans sa capitale de Marrâkech, ce fut dans le but de laisser, comme l'avaient fait les princes berbères qui l'avaient précédé, une trace durable de sa « dynastie chérifienne ». L'ouvrage se présentait donc, tout d'abord, comme un panégyrique de la nouvelle famille régnante qui remontait au Prophète. Ce fut, sans aucun doute, le sultan sa'dien lui-même qui invita son historiographe à insister sur sa qualité de chérif authentique, succédant, après ses prédécesseurs immédiats, à des princes d'origine obscure.

Il ressort aussi des emprunts faits par les historiens postérieurs à l'ouvrage d'el-Fichtâlî, que l'historiographe ne s'enferma pas étroitement dans le cadre de son sujet. Il trouva, dans la tâche qui lui était confiée, une occasion de produire son talent de prosateur et, surtout, son habileté de poète. Les *Manâhil*, si peu nombreux soient les fragments que nous en connaissions, apparaissent comme une anthologie poétique, ou plus exactement comme le propre *dîwân* de l'auteur, dans lequel la matière historique servait, en quelque sorte, de trame destinée à relier les unes aux autres ses différentes *qaṣîda*. Plus encore que les autres histoires marocaines qui sont trop souvent des chrestomathies littéraires, le livre d'el-Fichtâlî devait présenter ce caractère d'ouvrage à double objet.

Non pas, d'ailleurs, qu'il faille conclure que les *Manâhil eṣ-ṣafâ'* ne présentaient pas un grand intérêt historique. Nous savons, au contraire, surtout par el-Ifrânî, que l'ouvrage renfermait un grand nombre de détails sur les menus faits du règne d'el-Manṣoûr, comme sur les grands actes de son gouvernement. Il était même rédigé sous forme d'annales, au sens propre du mot. Les renseignements les plus intéressants qu'on trouve dans la *Nozhat el-ḥâdî* sur la vie publique et privée du sultan el-Manṣoûr, sont, à la lettre, extraits d'el-Fichtâlî. Ainsi, ce qui touche à l'organisation à la turque de la cour et des armées sa'diennes ; la relation étendue des solennités du Moûloûd (nativité de Moḥammed) ; enfin, l'histoire de la construction du grand palais de Marrâkech, à propos de laquelle el-Fichtâlî raconte que le

marbre apporté exprès d'Italie fut payé, poids pour poids, en sucre provenant des pressoirs de canne établis le long de la côte atlantique du Maroc (1).

En plus des *Manâhil*, el-Fichtâlî composa, sur l'invitation de son maître, un certain nombre d'ouvrages non historiques dont il semble que la perte soit définitive aujourd'hui (2). Elle est regrettable, moins pourtant que celle de son histoire : heureusement que, de cette dernière, el-Ifrânî devait nous conserver, semble-t-il, l'essentiel.

* * *

El-Ifrânî, de même, nous apprend qu'un autre ouvrage, sous el-Manṣoûr, fut consacré au règne de ce sultan par un secrétaire de la cour, Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben 'Isâ. La *Nozhat el-ḥâdî* cite quatre vers de sa composition et dit que son histoire portait le titre d'*el-Mamdoûd wa'l-maqṣoûr min sanâ Abî'l-'Abbâs el-Manṣoûr*. Nous n'avons pu nous procurer d'autres renseignements sur ce personnage dont l'histoire dut être perdue de bonne heure, puisqu'elle ne fut utilisée par aucun historien postérieur, pas même par celui qui a révélé son existence (3). Il y eut encore, dans l'entourage d'Aḥmed el-Manṣoûr, un troisième secrétaire historien qui portait le même ethnique que l'auteur des *Manâhil* : Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben 'Alî el-Fichtâlî. On sait de lui qu'il se rendit comme ambassadeur à Constantinople, avant l'année 1003 (1594-95), avec le chaïkh 'Alî et-Tamgroûtî et qu'il mourut en 1021 (1612-13) (4). Comme

(1) Cf. notamment el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, pp. 103 = 180 sqq., 115 = 195 sqq., 145 = 237 sqq.

(2) Ce sont : 1° un commentaire de la *Maqṣoûra* d'el-Makkoûdî ; 2° *Madad el-jaïch*, ou commentaire du *Jaïch et-tawchîḥ* de Lisân ed-Dîn Ibn el-Khaṭîb ; 3° *Moqaddima li-tartîb dîwân el-Motanabbî*. Les incipit de ces deux derniers ouvrages sont donnés dans le *Montaqâ* d'Ibn el-Qâḍî.

(3) el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 163 du texte et 270 de la trad.

(4) Bibliographie. — Et-Tamgroûtî, *en-Nafahat el-miskîyya* (notice communiquée par Si'l-'Abbâs ben Ibrâhîm) ; Ibn el-Qâḍî, *el-Montaqâ 'l-maqṣoûr*,

son homonyme, il fut surtout un poète de talent, et son ouvrage historique, compté d'ailleurs parmi ses productions poétiques, est un obituaire (*wafayât*), en vers rimant en *lâm* (1). Dans cette *qaṣîda* historique, l'auteur se propose, comme il le dit dans son préambule, de compléter, d'une part, les *wafayât* d'Ibn Qonfoùdh le Constantinois (2); d'autre part, l'ouvrage du même genre composé par son contemporain Ibn el-Qâḍî (3). La liste des décès qu'il donne s'arrête à l'an 1000 de l'hégire. Au rapport d'el-Qâdirî, le poème de Moḥammed el-Fichtâlî fut continué par la suite par Aboû 'Abd Allah el-Maklâtî (4), et un supplément au tout fut encore donné plus tard par el-Ḥâfiẓ el-Fâsî (5).

Cet et-Tamgroûtî, que Moḥammed ben 'Alî accompagna en Turquie, a lui aussi laissé des détails intéressants sur la dynastie sa'dienne. Il se nommait exactement Aboû'l-Ḥasan 'Alî ben Moḥammed ben 'Alî ben Moḥammed (6), et était

passim ; el-Khafâjî, *Raïḥânat el-alibbâ'*, p. 151 sqq. ; el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, pp. 168 = 272 et *passim* (à l'index); el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, pp. 113-114 et I, p. 31 (dans la biographie d'et-Tamgroûtî); Moḥammed es-Sâ'iḥ, *el-Montakhabât el-'abqarîyya*, p. 31.

(1) La bibliothèque de Rabat possède une copie des *Wafayât* d'el-Fichtâlî (n° 537, XI).

(2) Aboû'l-'Abbâs Aḥmed ben Ḥasan ben 'Alî Ibn el-Khaṭîb el-Qosanṭînî, connu sous le nom d'Ibn Qonfoùdh, mort en 810 (1407-1408), sur lequel cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 79; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 57; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 4; Cherbonneau, *la Farésiade*, in *Journal asiatique*, août-septembre 1852; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 241; R. Basset, *Rech. bibliog.*, p. 12, n° 20; Huart, *Litt. ar.*, p. 343. La liste complète des œuvres d'Ibn Qonfoùdh est donnée par Ibn Mariam, *el-Bostân*, pp. 308-309.

(3) *Laqṭ el-farâ'ïd.*

(4) Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben Aḥmed el-Maklâtî, élève de 'Abd er-Raḥmân el-Fâsî, mourut en 1041 (1631-1632). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 160.

(5) Ce personnage, qui s'appelait exactement Aboû'l-'Abbâs Aḥmed ben Abî'l-Maḥâsin Ioûsof el-Fihrî el-Fâsî, fut un traditionniste de valeur et mourut en 1021 (1612), cf. *infra*, III, *Les Biographes* (*Les premiers Fâsiyîn*).

(6) Bibliographie. — El-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 106 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 31, exactement reproduit par Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadiyya*, I, pp. 90-91 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 2 v°.

originaire de Tamgroût (1). Il devait occuper une fonction officielle à la cour de Marrâkech, puisqu'il fut chargé par Aboû'l 'Abbâs el-Manṣoûr de diriger l'ambassade que celui-ci envoya au sultan de Constantinople (2). Il composa à cette occasion une *riḥla*, ou relation de voyage, qu'il intitula *en-Nafaḥat el-miskîyya fî's-sifârat et-torkîyya*. Il mourut à Marrâkech en 1003 (1594-95) et fut enterré dans le sanctuaire du qâḍî 'Iyyâḍ.

L'ouvrage d'et-Tamgroûtî est encore l'une des sources dont s'est inspiré el-Ifrânî pour composer sa relation du règne d'el-Manṣoûr (3). Suivant l'usage des auteurs de *riḥla*, l'ambassadeur dut donner une description détaillée de son point de départ, la cour de Marrâkech, et son livre, à ce titre, doit offrir un nombre important de données historiques. D'ailleurs, ce que l'auteur de la *Nozha* a tiré de ce récit d'ambassade (expédition de Mourâd III contre Tunis, description du pavillon de voyage d'el-Manṣoûr et des fêtes de la Nativité à la cour de Marrâkech), permet de bien préjuger du reste de l'ouvrage, qui sera bientôt publié (4).

El-Ifrânî, enfin, dans son chapitre sur les forces militaires d'el-Manṣoûr, parle d'un autre auteur de *riḥla* qui lui a servi de source, et dut être ainsi, de manière indirecte, un autre

(1) Sur la célèbre *zâwîyya* de ce centre, qui est la maison-mère de la confrérie marocaine des Nâṣirîyya, cf. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 293; de Segonzac, *Au cœur de l'Atlas*, p. 89 sqq. ; M. Bodin, *la Zaouia de Tamegrout*, in *Archives berbères*, année 1918, d'après Aḥmed ben Khâlid en-Nâṣirî es-Salâwî, *Ṭal'at el-mochtarî fî'n-nasab el-ja'farî*, 2 vol., Fès, 1309 H.

(2) Il ne doit vraisemblablement pas s'agir de l'ambassade, envoyée au sultan Mourâd III par el-Manṣoûr, que relate el-Ifrânî dans son chapitre xxxi, pp. 85=151 sqq., puisqu'à la tête de cette ambassade se trouvaient le qâ'ïd 'Alî ben Wadda el-Ghamrî et le secrétaire Aboû'l-'Abbâs Aḥmed ben 'Alî el-Ḥawzâlî.

(3) Remarquons, à ce propos, qu'el-Ifrânî, qui a fait, dans la *Nozhat el-ḥâdî*, quatre emprunts à l'ouvrage d'et-Tamgroûtî, ne mentionne pas une seule fois le nom de l'ambassadeur.

(4) M. H. de Castries, qui possède un manuscrit de la *Nafaḥa*, est sur le point d'en publier une reproduction par la photogravure, ainsi qu'une traduction annotée. Il est donc inutile de nous attarder ici sur cet ouvrage, qu'au surplus nous n'avons pu nous procurer.

historien de la dynastie sa'dienne : Aboû'l-'Abbâs Aḥmed Afoqâï, qui écrivit un itinéraire de pèlerinage, sous le titre de *Riḥlat ech-chihâb ilâ liqâ' el-aḥbâb*. Nous n'avons pu trouver aucun renseignement sur ce personnage (1).

*
* *

Si l'œuvre de l'historiographe 'Abd el-'Azîz el-Fichtâlî, écrite sur l'ordre d'el-Manṣoûr, reste introuvable, on a, d'autre part, la chance d'avoir conservé une seconde histoire de ce même prince, écrite par l'un de ses courtisans les plus familiers : Ibn el-Qâḍî.

Chihâb ed-Dîn Aboû'l-'Abbâs Aḥmed ben Moḥammed ben Moḥammed ben Aḥmed ben 'Alî ben 'Abd er-Raḥmân ben Abî'l-'Afîyya el-Miknâsî ez-Zanâtî, connu sous le nom d'Ibn el-Qâḍî, naquit en 960 (18 décembre 1552 — 6 décembre 1553) (2). La branche des Ibn el-Qâḍî appartenait à la grande famille des Zanâta, dont de nombreux descendants étaient établis à Fès et à Meknès. Elle avait compté parmi les siens des personnages de marque, qui, durant les siècles précédents, avaient détenu de hautes charges politiques ou religieuses et s'étaient rendus célèbres comme docteurs

(1) Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 118 du texte et 200 de la trad. En-Nâṣirî, qui rapporte le passage, *Istiqṣâ'*, III, p. 84, donne les variantes Afoghâï pour Afoqâï et *Riḥlat ech-chabâb* pour *Riḥlat ech-chihâb*.

(2) Bibliographie. — En plus des renseignements autobiographiques contenus dans les œuvres d'Ibn el-Qâḍî, cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 77 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 128 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 8 v° ; el-Ḥawwât, *el-Bodoûr eḍ-ḍâwiyya* (ms. 394 de Rabat), fol. 29 v°-30 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 133 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 352 ; Moḥammed es-Sâ'ïḥ, *el-Moutakhabât el-'abqarîyya*, p. 28 ; Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliografico*, p. 417 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 21, n° 49 ; Codera, ap. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, Madrid, XXII, 1893, p. 294 sqq. (*Un escritor marroqui del siglo XVII importante para nuestra historia*) ; XXIX, 1896, p. 182 sqq. (*Autografo del historiador Aben Alcadi en la Academia de la Historia*) ; le même, in *Actes du XIV*e *Congrès des Orientalistes*, III, pp. 581-582 (*Considerable numero de libros antiguos y modernos existentes en Marruecos*) ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 307 ; Huart, *Litt. ar.*, p. 383.

d'Islâm. Les Ibn el-Qâḍî prétendaient même descendre de l'émir Moûsâ ben Abî'l-'Afîyya (1), qui avait, au xe siècle, conquis le Maroc au nom des Fâṭimites, proclamé ensuite son indépendance et combattu les derniers princes idrîsites (2).

Pour ne pas déroger à la tradition familiale, Aḥmed Ibn el-Qâḍî se livra à l'étude pendant fort longtemps, soit à Marrâkech, soit à Fès. Dans cette dernière ville, il fut l'élève de son père, du savant Aboû'l-'Abbâs el-Manjoûr (3), d'el-Qaṣṣâr (4) et de Ia'qoûb el-Iadrî (5). Il eut également comme maîtres le mufti de Marrâkech 'Abd el-Wâḥid es-Sijilmâsî (6), Iaḥiâ es-Sarrâj (7), Ibn Jallâl (8), Moḥammed

(1) Sur ce personnage, cf. Ibn Abî Zar', *Rawḍ el-qirṭâs*, éd. Tornberg, p. 50 sqq.; Ibn Khaldoûn, *Kitâb el-'ibar*, *Histoire des Berbères*, I, p. 171 sqq.; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, pp. 227-229.

(2) Ibn el-Qâḍî dit, à ce propos, dans la biographie de Moûsa ben Abî'l-'Afîyya (*Jadhwa*, *loc. cit.*) : « Nous faisons remonter notre ascendance à ce personnage, mais Dieu sait la vérité ! En tout cas, je désapprouve formellement la façon dont il a agi à l'égard des descendants du Prophète (les Idrîsites), car j'en prends Dieu et ses anges à témoin, je suis l'esclave des descendants du Prophète et leur ami... » Ce passage a été visiblement écrit pour flatter les Chorfa, spécialement les Chorfa Sa'diens. L'authenticité de la généalogie d'Ibn el-Qâḍî a été contestée par certains auteurs au rapport d'el-Kattânî, *loc. cit.*

(3) Cf. *supra*, p. 88 sqq.

(4) Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben Qâsim el-Qaṣṣâr, mort en 1012 (1604), sur lequel cf. Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 148; el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 192 du texte et 312 de la trad.; *Ṣafwat man intachar*, p. 16; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 62; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, IV, p. 121; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 62; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, I, p. 89; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 19.

(5) Aboû Râchid Ia'qoûb ben Iaḥiâ el-Iadrî, mort en 999 (1591) sur lequel cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 351; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 383; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 318; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 294.

(6) Aboû Moḥammed 'Abd el-Wâḥid ben Aḥmed ech-Charîf es-Sijilmâsî, mort en 1003 (1595), sur lequel cf. la notice spéciale qui lui sera consacrée, *infra*, III, *les Biographes* (Biographes du xie siècle de l'Hégire).

(7) Aboû Zakarîyâ' Iaḥiâ ben Moḥammed es-Sarrâj, dit el-Aṣghar (pour le distinguer de son grand-père Iaḥiâ es-Sarrâj el-Akbar), mort en 1007 (1598), sur lequel cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 29; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 50; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 57; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 248.

(8) Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben 'Abd er-Raḥmân Ibn Jallâl, mort

ben Aḥmed ben Mijbar el-Massârî (1) et le jurisconsulte biographe soudanais Aḥmed Bâbâ. Enfin, il suivit les cours du chaïkh Aboû'l-Maḥâsin Ioûsof el-Fâsî. Des *ijâza* lui furent délivrées par la plupart de tous ces maîtres, principalement par el-Manjoûr, qui lui en accorda deux (2). Il se fit rapidement remarquer par sa culture étendue et acquit même quelque renommée en matière d'arithmétique et de partage des successions, sciences dans lesquelles il « nageait comme un poisson dans l'eau » (3) ou « volait comme un faucon dans le ciel » (4).

Désireux d'acquérir encore d'autres connaissances, Ibn el-Qâḍî profita de la pieuse obligation du pèlerinage pour faire un séjour prolongé en Orient. C'est ainsi qu'il assista aux cours d'Ibrâhîm el-ʿAlqamî (5), de Sâlim es-Sanhoûrî (6), de Ioûsof ben Fajla ez-Zorqânî, de Iaḥiâ el-Ḥaṭṭâb (7) et de Badr ed-Dîn el-Qarâfî (8).

en 981 (1574), sur lequel cf. Ibn ʿAskar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 90; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 206; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 371, reproduit par Ibn Mariam, *el-Bostân*, p. 260; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 93; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 26; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 22.

(1) Cf. *supra*, p. 89, note 1, *f*).

(2) *el-Montaqâ'l-maqṣoûr*, fol. 14 de mon ms. Il devait perdre, dit-il, ces deux diplômes, quand il fut emmené en captivité par les Chrétiens. Dans la première *ijâza*, il était associé à Aboû ʿAbd Allah Moḥammed ben ʿAlî el-Hawzânî.

(3) el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, *loc. cit.*, d'après Aḥmed Bâbâ.

(4) el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, *loc. cit.*

(5) Sur ce professeur du Qaire, cf. el-Khafâjî, *Raïḥânat el-alibbâ'*, p. 255; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 318.

(6) Aboû'n-Najâ' Sâlim ben Moḥammed es-Sanhoûrî, mort en 1016 (1607). Cf. Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 107; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 60; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 100; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, II, p. 204; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 305; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 304.

(7) Aboû Zakarîyâ' Iaḥiâ ben Moḥammed el-Ḥaṭṭâb, mort en Rabîʿ I 995 (9 février-10 mars 1587). Cf. Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 394; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 393; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 82. (La date de décès est fournie par Ibn el-Qâḍî, *el-Montaqâ*, fol. 94 de mon ms.)

(8) Moḥammed ben Iaḥiâ Badr ed-Dîn el-Qarâfî, mort en 1008 (1600). Cf. Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 373; el-Khafâjî, *Raïḥânat el-alibbâ'*, p. 266; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, IV, p. 258; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 56; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 316; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 26.

Il était rentré en Afrique au moment de la bataille du Wâdî'l-Makhâzin. Il se trouvait alors dans le Fezzân, à un endroit appelé el-Makhâtin : c'est là qu'il apprit, le 15 cha'bân 986 (17 octobre 1578), la victoire remportée contre les infidèles et la proclamation du sultan Aḥmed el-Manṣoûr (1). Il fut bientôt recommandé au monarque par son maître Iaḥiâ el-Ḥaṭṭâb. En l'année 994 (1585-1586), il devait faire partie de son entourage, puisqu'il lui demanda et obtint la permission de se rendre à nouveau au Qaire, à la recherche de la « noble science ».

Au lieu de gagner l'Égypte par voie de terre, comme il l'avait déjà fait lors de son pèlerinage, il se mit en route par mer ; mais le navire qui le conduisait en Orient fut attaqué par des corsaires chrétiens, le jeudi 14 cha'bân de la même année (31 juillet 1586). Ibn el-Qâḍî fut emmené en captivité dans un endroit qu'il ne nomme pas. C'est alors que commença sa « torture » (*miḥna*), dont le souvenir revient souvent dans ses écrits. Il avait emporté des liasses de précieuses notes, qui furent détruites. Il fut maltraité et frappé, et souffrit de la faim et du froid. Dès qu'il le put, il envoya à el-Manṣoûr une pièce de dix-sept vers, dont on a conservé le texte et dans laquelle il suppliait son royal protecteur de le racheter et de « sauver de la mort le captif traînant son boulet ». Mais cette supplique n'était pas encore parvenue au sultan, que celui-ci, ayant appris d'une autre source la mésaventure d'Ibn el-Qâḍî, avait ordonné aux gouverneurs de ses villes maritimes de faire rechercher l'endroit où il était interné. Une fois renseigné, il négocia son rachat et finit par l'obtenir au prix de vingt mille onces. Ibn el-Qâḍî fut libéré le 17 rajab 995 (23 juin 1587), après une captivité de près de onze mois. Il raconte que les Chrétiens firent des difficultés pour le relâcher, car ils savaient qu'il était l'un des uléma les plus en vue du monde musulman. Mais le souverain négocia jusqu'à sa libération et serait allé, s'il l'avait fallu, jusqu'à payer le double de la somme qu'il versa.

(1) *el-Montaqâ'l-maqṣoûr*, fol. 3 de mon ms. La bataille avait eu lieu le 4 août 1578 (dernier jour de jomâdâ I 986).

Ibn el-Qâḍî arriva à Marrâkech le 8 chaʿbân 995 (14 juillet 1587) (1) et récita, le même jour, au sultan, pour le remercier, une longue pièce de vers à sa louange (2).

A partir de cette époque, le lettré séjourna à Marrâkech auprès du sultan saʿdien, sans toutefois faire partie de son makhzen. A une date indéterminée, il fut nommé qâḍî de Salé (3) et resta dans cette ville un certain temps. Puis, il fut révoqué. Alors, il se fixa à Fès et se consacra à l'enseignement. Il y expliquait, pendant les dernières années de sa vie, le *Ṣaḥîḥ* d'el-Bokhârî à la mosquée d'el-'Abbârîn (4) et délivrait de nombreuses *ijâza*. Ses biographes citent, parmi les disciples qui suivirent ses cours à Fès, Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed ben Ioûsof el-Fâsî (5) et el-Maqqarî, l'auteur du *Nafḥ eṭ-ṭîb* (6).

C'est aussi vers la fin de sa vie qu'Ibn el-Qâḍî entreprit un voyage à la zâwìyya d'ed-Dilâ', à laquelle Aboû Bakr ed-Dilâ'ï commençait à donner tout son éclat. Il resta un certain temps dans ce monastère et y fut le maître des enfants du chaïkh. Il s'occupa plus spécialement de l'un d'eux, Maḥammed ben Abî Bakr. Quand il quitta la zâwìyya, Ibn el-Qâḍî rentra à Fès, où son élève lui envoyait régulièrement des cadeaux. C'est dans cette ville qu'il mourut, en ṣafar 1025 (19 février — 18 mars 1616), d'après *el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya*, le 6 chaʿbân de la même année (19 août 1616), d'après la *Salwat el-anfâs*. La prière fut dite sur son cadavre par son ancien élève Aḥmed el-Maqqarî, qui était alors imâm à la mosquée d'el-Qarawìyîn. Il fut enterré en

(1) La rapidité avec laquelle Ibn el-Qâḍî rejoignit Marrâkech peut laisser croire qu'il fut simplement emmené en captivité sur un point du littoral de la péninsule ibérique.

(2) *el-Montaqâ'l-maqṣoûr*, fol. 25 de mon ms.

(3) Peut-être même de Meknès, si l'on en croit le renseignement d'Aḥmed Bâbâ rapporté plus haut, p. 90.

(4) Cet oratoire se trouve à Fès, au centre de la Ville-Vieille, à proximité de la mosquée-cathédrale d'el-Qarawìyîn, et dans le voisinage immédiat de la médersa dite d'el-ʿAṭṭârîn.

(5) Cf. *supra*, p. 98, note 5.

(6) Cf. *supra*, p. 93, note 3.

dehors de Bâb el-Gìsa (1), auprès du mausolée de Maḥammed ben el-Ḥasan (2).

*
* *

Les œuvres d'Ibn el-Qâḍî, dont on a conservé les titres, sont au nombre de quatorze. Quatre, parmi elles, sont du domaine de la littérature biographique et seront examinées dans le chapitre consacré aux biographes. Trois autres sont des œuvres d'histoire proprement dite, le *Montaqâ*, la *Dorrat es-soloûk* et son commentaire (3).

Seul, d'ailleurs, le premier de ces trois ouvrages a exclusivement trait à la dynastie sa'dienne, plus exactement même au sultan Aḥmed edh-Dhahabî. Son auteur, qui l'intitula *el-Montaqâ 'l-maqṣoûr 'alâ ma'âthir khilâfat el-Manṣoûr* (4), apprend lui-même qu'il l'écrivit dans le but de l'offrir au souverain marocain. « Allah le Généreux, dit-il au début de son livre, ayant gratifié les croyants, ses créatures, d'un prince qui règne sur les cœurs, dont la gloire s'envole de l'Orient à l'Occident, grâce à ses innombrables qualités et à son caractère d'une inépuisable bienveillance..., il m'a paru nécessaire de répandre son éloge et

(1) Porte située à Fès, dans la partie septentrionale de la Ville-Vieille. Bâb el-Gìsa est une prononciation locale défectueuse pour Bâb 'Ajîsa, du nom de l'un des fils de l'émir maghrâwî Doûnâs (mort en chawwâl 452 = 29 octobre-26 novembre 1060). Son frère, el-Fotoûḥ, fit bâtir la porte méridionale de la Ville-Vieille qui porte encore son nom. Cf. Ibn Abî Zar', *Rawḍ el-qirṭâs*, éd. Tornberg, p. 70.

(2) Chérif idrîsite originaire de Sijilmâsa et saint révéré de Fès, mort en 595 (1198-1199). Son nom se prononce dans la langue courante Mḥammed ben Laḥsen. Cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 170; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 126; Michaux-Bellaire, *Description de la ville de Fâs*, in *Arch. mar.*, XI, p. 269; Gaillard, *Une ville de l'Islam : Fès*, p. 135.

(3) Voici les titres de ses autres ouvrages : 1° *el-Fatḥ en-nabîl bi-mâ taḍammanaho min asmâ' el-'adad et-tanzîl;* 2° *Ghoniat er-râ'iḍ fî ṭabaqât ahl el-ḥisâb wa-l-farâ'iḍ ;* 3° *el-Madkhal fi'l-hindasa;* 4° *Naẓm talkhîṣ Ibn el-Bannâ' ;* 5° *Naïl el-amal fi-mâ bihi baïna'l-Mâlikiyyati jarâ'l-'amal ;* 6° *Taqyîd 'alâ jadâwil el-Ḥawfî;* 7° *Naẓm manṭiq es-Sa'd.*

(4) Variante d'après la *Salwat el-anfâs, loc. cit.* : *'alâ maḥâsin el-khalîfat Abî'l-'Abbâs el-Manṣoûr.*

d'immortaliser son souvenir et son nom (1). D'autant plus, ajoute-t-il, qu'il me délivra de la captivité et m'accorda une pension à partir du jour de ma libération. » On voit, dès la première page, qu'il s'agit là de l'hommage d'un historien officieux ; pour remercier le prince qui l'a racheté de l'esclavage, il va chanter sa louange dans tout un livre et proclamer, un par un, ses mérites. La liste des chapitres dont se compose le *Montaqâ* est, à cet égard, curieuse : elle dénote bien, à elle seule, le caractère de l'ouvrage tout entier.

Comme il convient, l'introduction rappelle la généalogie d'el-Manṣoûr, la noblesse de sa famille et sa noblesse personnelle. Puis viennent dix-huit chapitres : ils ne forment pas, comme on pourrait s'y attendre, une histoire du Maroc au milieu de l'époque sa'dienne, mais, au contraire, une série de développements sur chacune des qualités personnelles du souverain. C'est ainsi qu'Ibn el-Qâḍî s'occupe successivement de la beauté physique et morale d'el-Manṣoûr, de la façon dont il s'imposait l'exécution des obligations religieuses, de son intégrité vis-à-vis de ses sujets, de la manière grandiose dont il faisait célébrer la fête de la Nativité du Prophète, de sa piété, des égards qu'il témoignait aux gens de science, de sa clémence et de sa générosité, de sa patience, de sa modération, de sa piété filiale, des connaissances qu'il avait acquises.

Le *Montaqâ* n'est donc pas un livre d'histoire suivie ; il ne constitue pas, pourtant, une source historique dénuée d'intérêt. Il y a dans cet ouvrage, malgré la forme caractéristique que l'auteur lui a donnée, à tirer un assez grand nombre d'informations de première main. Surtout, dans le début, où Ibn el-Qâḍî semble avoir voulu condenser en quelques pages les renseignements que nous souhaitons le plus qu'il nous donne. A propos de la généalogie des Sa'diens, sur laquelle, dit-il, il ne veut pas s'étendre, car elle est connue de tous les historiens, il émet un doute au sujet de la filiation de l'un des personnages de la chaîne d'ascendance, doute qu'el-Ifrânî devait, plus tard, relever

(1) *el-Montaqâ'l-maqṣoûr*, fol. 2 de mon ms.

dans sa *Nozhat el-ḥâdî*. Puis il nous apprend que le sultan Aboû'l-ʿAbbâs el-Manṣoûr naquit à Fès en l'année 956 (1549) et fut proclamé après la bataille du Wâdî'l-Makhâzin, le lundi dernier jour de jomâdâ 986 (4 août 1578). Il donne, à cette occasion, un court récit de la bataille elle-même, qu'il compare à la victoire de Badr. D'après lui, l'armée chrétienne se composait de cent vingt-cinq mille hommes, dont vingt-cinq mille restèrent sur les bateaux; le reste fut tué ou fait prisonnier dans l'espace de « trois heures quarante minutes », ou de « quatre heures vingt minutes », selon d'autres. Cette victoire de guerre sainte est, aux yeux d'Ibn el-Qâḍî, le plus grand titre de gloire de la dynastie saʿdienne jusqu'à son époque (1). Il rappelle brièvement, ensuite, que les armées d'el-Manṣoûr s'emparèrent, dans les années qui suivirent, du Soudan, du Toûât et du Tigoûrârîn (Goûrâra).

Malheureusement, après les premières pages de son livre, Ibn el-Qâḍî espace de plus en plus les renseignements historiques, qu'il noie dans un flot de considérations

(1) Il ne faut pas faire aux historiens arabes marocains le reproche de s'étendre longuement sur cette célèbre bataille et de lui donner l'extrême importance qu'elle a eue réellement. Je ne suis pas de l'avis de M. Cour, qui déclare, dans son *Établissement des dynasties des Chérifs au Maroc*, p. 145, qu' « en realité, elle n'eut d'importance que pour le Portugal dont la famille royale y sombra et pour la maison d'Espagne qui domina par la suite pour quelques années le pays portugais. Au Maroc, cette bataille fit simplement passer le pouvoir royal des mains d'un sultan à celles de son successeur naturel, elle n'eut absolument aucune influence directe sur les relations des Turcs et des Marocains ». On a la preuve aujourd'hui que, plus encore que la conquête du Soudan, le rachat de la noblesse portugaise faite prisonnière au cours de cette bataille valut au sultan Aboû'l-ʿAbbâs el-Manṣoûr une richesse extrême (de là son surnom d'edh-Dhahabî, « l'aurique »). Toutes les puissances européennes à court d'argent tentèrent de négocier des emprunts au Maroc. L'empire des Chorfa pratiqua même à cette époque une politique d'alliances, et peu s'en fallut — surtout si ʿAbd el-Malik n'avait pas succombé — qu'il n'entrât dans le concert européen, comme l'empire ottoman. Sur les relations du Maroc avec la Sublime-Porte, la victoire d'el-Qaṣr ne fut pas sans influence, et Moulay Aḥmed el-Manṣoûr, devenu monarque puissant et respecté, ne se crut plus obligé d'envoyer régulièrement au « Grand Seigneur » Mourad III, un tribut de vassalité. Cf. spécialement, de Castries, *Sources inédites*, 1re série, France, II, document LXXVII, p. 188 et la note 7 de la page 189.

morales sur le sultan. Il faut une lecture attentive pour les en dégager. C'est ainsi qu'au milieu du *Montaqâ* (1), l'historien note qu'el-Manṣoûr réorganisa la flotte marocaine, dota les ports de son empire d'ouvrages fortifiés et fit bâtir à Fès les deux bastions appelés aujourd'hui Borj Nord et Borj Sud (2). Il est curieux de voir combien ce geste, pourtant si significatif, reste incompris de l'historien : il ne voit pas que, pour surveiller la turbulente capitale du Nord, el-Manṣoûr, tout en faisant mine de s'intéresser à elle, y fait ériger des forts qui, au lieu de la défendre, serviront dans la suite à la réduire. De même, quelques lignes plus loin, Ibn el-Qâḍî donne le texte des vers gravés tout autour de la vasque de marbre envoyée en 996 (1588) de Marrâkech à la mosquée d'el-Qarawîyîn par le sultan. On trouve encore, dans l'un des chapitres du *Montaqâ*, un renseignement assez inattendu : les Chrétiens évacuèrent, sans combat, la ville d'Aṣîlâ, dans la nuit du dimanche 13 dhoû'l-qa'da 997 (23 septembre 1589).

Tous les détails qui précèdent ont, d'ailleurs, été fidèlement reproduits par l'auteur de la *Nozhat el-ḥâdî*. On peut dire, après avoir lu le *Montaqâ*, qu'el-Ifrânî en a conservé les passages les plus intéressants et qu'il y a glané à bon escient. Les renseignements originaux fournis par Ibn el-Qâḍî et laissés de côté par l'historien de la dynastie sa'dienne sont rares; à peine peut-on en relever deux ou trois : ainsi, le texte donné tout au long par Ibn el-Qâḍî, d'un très curieux acte de mainmorte (*ḥoboûs*), par lequel la mère d'el-Manṣoûr assure l'entretien et le payement des fonctionnaires du culte attachés à la mosquée qu'elle fit construire à Marrâkech, près de Bâb Dokkâla (3). Indépendamment des indications topographiques qu'il renferme sur la capitale du Sud, il nous révèle le nom de cette « sultane-validé » d'origine berbère, 'Awda bent Aḥmed ben 'Abd Allah el-Wazgitî el-Warzâzâtî, et contient le texte de l'ho-

(1) Fol. 92 de mon ms.

(2) Le premier de ces forts se trouve à l'ouest de Bâb el-Gîsa, le second, au sud-ouest de Bâb el-Fotoûḥ.

(3) Porte située à l'ouest de la *madîna* de Marrâkech.

mologation impériale de cet acte, rédigé par le secrétaire ʿAbd el-ʿAzîz el-Fichtâlî (1).

Si la matière historique est aussi parcimonieusement mesurée dans l'histoire d'Ibn el-Qâḍî, on pourra se demander avec quoi il a bien pu remplir ses dix-huit chapitres. Uniquement avec des digressions et avec des citations poétiques. En somme, là encore, le portrait moral du sultan el-Manṣoûr n'est qu'un prétexte. Le *Montaqâ* n'est qu'une anthologie, avec, de temps à autre, une ou deux phrases venant rappeler au lecteur que c'est bien d'une histoire du prince saʿdien qu'il s'agit. Ibn el-Qâḍî — prenons cet exemple entre tous — définit en quelques lignes dans son sixième chapitre la piété d'el-Manṣoûr ; puis, il entre aussitôt dans de longues considérations d'ordre général sur les avantages que trouve le musulman dans la crainte de Dieu ; au cours de ce développement, il ne cite pas moins de treize pièces de dix à vingt vers chacune. Ensuite, par une formule banale dont il fait abus (2), il revient à son sujet pour donner à son chapitre quelques lignes de conclusion.

La façon dont se termine le *Montaqâ*, mieux encore que les longues digressions du corps de l'ouvrage, prouve que l'auteur ne se montra guère soucieux des règles, pourtant si peu rigides, du genre historique chez les Arabes. Sans craindre le ridicule, il déclare, en effet, dès le début de son livre, que, tout en intercalant dans chacun de ses chapitres des pièces de vers et des anecdotes plaisantes, il groupera dans sa conclusion (*khâtima*) une suite de bons mots et de traits d'esprit. A son avis, ce sera là le moyen de faciliter la lecture de l'ouvrage ; d'après Ibn el-Qâḍî, c'est une fatigue pour l'esprit que de s'en tenir à une seule science ; tandis que par ces digressions agréables, l'austé-

(1) Le nom fourni par Ibn el-Qâḍî est identique à celui qui se lit sur l'épitaphe de cette princesse, enterrée à Marrâkech, dans la salle principale de la nécropole saʿdienne. Il serait intéressant de retrouver, dans les vieux registres de *ḥoboûs* de Marrâkech (*ḥawâla*), l'original de ce document et de le confronter avec la copie qu'en donne Ibn el-Qâḍî.

(2) ولنرجع الى ما كنا بصدده.

rité de ses pages s'atténuera de la plus heureuse manière (1).

On sent bien, en résumé, que le *Montaqâ*, écrit dans un geste de reconnaissance, de flatterie et, peut-être aussi, de vantardise littéraire, n'a jamais dû constituer, dans la pensée de l'auteur, une monographie historique; si l'ouvrage avait pris la forme d'une chronique du règne, il aurait pu attirer à Ibn el-Qâḍî les reproches de l'historiographe officiel el-Fichtâlî. Nous ne savons pas comment el-Manṣoûr accueillit, d'ailleurs, l'hommage du captif racheté; et c'est peut-être en disgrâce que l'historien fut envoyé, peu de temps après avoir écrit le *Montaqâ*, comme qâḍî de la ville de Salé, loin de la cour de Marrâkech.

* * *

Sous le titre de *Dorrat es-soloûk fî-man ḥawâ'l-molk min el-moloûk*, Ibn el-Qâḍî avait composé, à une époque de sa vie que nous ignorons, un poème historique sous forme d'*orjoûza*, relatif aux dynasties musulmanes et, particulièrement, aux dynasties marocaines qui s'étaient succédées jusqu'à son époque. Plus tard, le sultan el-Manṣoûr lui demanda de compléter cette *orjouzâ* par un commentaire qu'Ibn el-Qâḍî intitula *ed-Dorr el-ḥaloûk el-mochriq bi-Dorrat es-soloûk* (2).

Ce poème historique comprend un total de plus de quatre cents vers. Dans la courte introduction qu'il a placée en tête, l'auteur déclare, avant de faire l'éloge du sultan, son protecteur, qu'il va mentionner tous les princes qui ont régné et don-

(1) وقد اذكر بعض حكايات وقصائد ومقطعات انشدتها ∴ وملح
غريبة استحسنتها ∴ ليكون ذلك كالمعين على مطالعة الكتاب لان النظر
في فن واحد قد ترغب عنه النفوس بخلاف ما اذا نمى بغيره فقد
يسلي العبوس ∴ .... والخاتمة اذكر فيها نكتا غريبة ∴ وطرفا عجيبة ∴
يصغى اليها المنتهى والشادي ∴ والعاكف في ربع الادب والبادي ∴

(2) La bibliothèque de Rabat possède, sous le n° 372, une copie du poème et du commentaire, établie sur l'original qui, malheureusement, n'est pas daté.

ner les dates de leur décès. Il débute, comme il convient, par le Prophète, dont il condense la biographie en quelques vers, pour passer aux Omaïades d'Orient, puis aux 'Abbâsides, sur lesquels il s'étend plus longuement. Il arrive ensuite à la dynastie des Fâṭimites, qu'il appelle les 'Obaïdites (1), consacre quatorze vers à la famille des Ayyoûbites (XIIe et XIIIe siècles) et termine la première partie de son *orjoûza* par la liste des sultans ottomans. Le reste du poème se rapporte alors plus spécialement au Maroc; Ibn el-Qâḍî laisse même de côté l'Espagne et les Almohades. Il passe successivement en revue les Idrîsites, son ancêtre Moûsâ ben Abî'l-'Afîyya el-Miknâsî, les Maghrâwa, les Lamtoûna (Almoravides), les Mérinides; rappelle, en quatre vers, le règne éphémère, à Fès, du *mezwâr* des Chorfa Moḥammed ben 'Alî ben 'Amr el-Joûṭî (869-876/1561-1569); continue par les Benî Waṭṭâs et arrive enfin aux Sa'diens qu'il appelle les Chorfa Zaïdânîyîn de Ianboû'.

Le nombre restreint des vers qui composent le poème ne lui permet pas d'être autre chose qu'une simple énumération de noms et d'années, nécessairement sèche et remplie d'inutilités incorporées pour les besoins de la rime à l'hémistiche du *rajaz*. Le commentaire est un peu plus détaillé, mais il n'est lui aussi qu'une simple chronologie à peine renforcée de quelques développements. Ibn el-Qâḍî donne dans ce commentaire la filiation de chaque souverain, la date de son avènement, celle de sa mort et, quand il le peut, la liste de ses gouverneurs, de ses vizirs, de ses chambellans, de ses secrétaires et de ses qâḍîs. La partie relative aux Sa'diens, sur laquelle l'historien aurait pu s'étendre longuement, n'y est guère plus importante que chacune des autres. Ibn el-Qâḍî consacre en tout cinquante-neuf vers à la dynastie, et le commentaire de cette fin de poème tient dans six pages de petit format. Il est vrai qu'il renvoie tout de suite, pour plus de détails, à ses ouvrages *el-Montaqâ'l-maqṣoûr*, *Jadhwat el-iqtibâs* et *Dorrat el-ḥijâl*. Il donne néanmoins dans ce court commentaire quelques renseignements inté-

(1) Du nom de 'Obaïd Allah el-Mahdî, fondateur de la dynastie.

ressants et surtout la liste complète de chacun des fonctionnaires du makhzen, au temps des premiers sultans saʿdiens. Ces renseignements devaient tous, d'ailleurs, être utilisés plus tard par el-Ifrânî dans sa *Nozhat el-ḥâdî*.

L'œuvre véritablement historique d'Ibn el-Qâḍî se réduit, somme toute, à peu de chose, au moins en ce qui concerne la dynastie saʿdienne. Nous verrons plus loin que ses dictionnaires biographiques renferment des indications d'une valeur beaucoup plus grande. Le *Montaqâ* n'est qu'une anthologie littéraire, qui, même à ce titre, ne manque pas d'intérêt, et la *Dorrat es-soloûk*, un « aide-mémoire » de chronologie musulmane.

B

El-Ifrânî et sa *Nozhat el-ḥâdî* (1).

Quand il publia, en 1889, l'histoire de la dynastie saʿdienne d'el-Ifrânî, M. Houdas n'arriva à donner sur cet historien d'autres indications que celles qu'il put extraire de l'ouvrage lui-même. On n'est pas, à l'heure actuelle, beaucoup plus renseigné sur lui ; la date de sa naissance ne peut être fixée qu'à plusieurs années près, et les rares Marocains qui se sont occupés de sa biographie ne sont pas même d'accord sur celle de sa mort.

(1) Bibliographie. — Moḥammed el-Makkî Ibn Nâṣir ed-Daraʿï, *ed-Dorar el-moraṣṣaʿa*, fol. 46-48 du ms. de ʿAbd el-Ḥaï el-Kattânî ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 3; le même, *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 92 v°; el-Ḥawwât, notice biographique reproduite dans l'édition de Fès de la *Nozha*, in fine; el-ʿAbbâs b. Ibrâhîm el-Marrâkochî, *Iḍhâr el-kamâl*, t. I, pp. 181-183; Moḥammed es-Saʾïḥ, *el-Montakhabât el-ʿabqarîyya*, p 73; Ibn el-Mowaqqit, *es-Saʿâdat el-abadîyya*, I, pp. 112-115 ; Houdas, Introduction à sa traduction de la *Nozha* ; R. Basset, *Rech. bibl.*, nos 98 et 99, p. 35 sqq.; Graberg di Hemsö, *Specchio geografico*, pp. 12 et 281; Budgett Meakin, *The Moorish Empire*, p. 515; Codera, *Libros procedentes de Marruecos*, pp. 373-376; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 457; Huart, *Litt. ar.*, p. 384.

On sait par eux qu'il s'appelait Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. el-Ḥâjj Moḥammed b. 'Abd Allah el-Ifrânî (1), qu'il portait le surnom d'eṣ-Ṣaghîr et qu'il naquit à Marrâkech, dans les environs de 1080 H. (1er juin 1669 — 20 mai 1670). Sa famille était originaire de la tribu berbère des Ifrân (2), dans le Soûs, où elle était installée à la Zâwîyyat es-sidra. Ce fut dans sa ville natale qu'el-Ifrânî commença ses études et qu'il suivit principalement les cours d'un docteur réputé, Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. 'Alî el-Mawâsî es-Soûsî (3). Puis, désireux de poursuivre son instruction à la mosquée d'el-Qarawîyîn, il se rendit à Fès et assista aux leçons de maîtres célèbres comme Aḥmed b. 'Abd el-Ḥaï el-Ḥalabî et Maḥammed b. 'Abd er-Raḥmân b. 'Abd el-Qâdir el-Fâsî (4).

D'après el-Ḥawwât, el-Ifrânî termina son premier ouvrage assez tard, dans la première décade de rajab 1128 (21-30 juin 1716), soit environ à l'âge de 48 ans : sous le titre d'*el-Maslak es-sahl fî charḥ tawchîḥ Ibn Sahl*, il consacrait un commentaire au *Tawchîḥ* ou *Mowachchaḥ* du poète juif

(1) On a adopté ici la transcription « el-Ifrânî », qui correspond à l'ethnique du berbère *Ifren*. Les biographes arabes de l'historien l'appellent tantôt *el-Ofrânî*, tantôt *el-Ifrânî* ou même *el-Iafrânî*. El-Ḥawwât explique : اليفراني نسبة ليفران بفتح الياء والراء بينهما فاء ساكنة كما ضبطه القاموس كجعفر . Ibn el-Mowaqqit spécifie que l'orthographe اليفراني est défectueuse. Tous rappellent que les ancêtres d'el-Ifrânî fondèrent au Maroc une dynastie, les Benî Ifrân, après la chute des Idrîsites.

(2) Tribu chelḥa sédentaire installée dans le bassin du Wâdî Dar'a (Oued Dra), au sud-ouest des Aït Imejjâṭ. Cf. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 316. Rien ne dit d'ailleurs, contrairement à l'opinion rapportée à la note ci-dessus, que cette tribu soit apparentée à celle des Zanâta Benî Ifrân, établis au nord-est du Maroc et qui s'emparèrent du pouvoir au xe siècle J.-C. De Castries, *Sources inédites*, Angleterre, I, p. xxxi, fait d'el-Oufranî l'ethnique d' « Oufrân, ville du Sous ».

(3) Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. 'Alî b. Moḥammed b. 'Alî b. Ṣâliḥ el-Mawâsî, né à Marrâkech vers 1050 (1640-1641), mort dans cette ville en 1130 (1718) et enterré près du tombeau d'el-Jazoûlî. Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 223 sqq., reproduit par Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, II, p. 41 sqq.

(4) Sur ces savants, cf. *infra*, III, *les Biographes*. Sur l'*ijâza* que Maḥammed el-Fâsî délivra à el-Ifrânî, cf. *Ṣafwat man intachar*, p. 226.

espagnol Ibn Sahl (1). C'était faire preuve de quelque originalité et d'une certaine indépendance que de débuter ainsi par un travail d'objet purement littéraire et profane; l'ouvrage est néanmoins encore aujourd'hui fort prisé des lettrés marocains. El-Ḥawwât ajoute qu'el-Ifrânî était alors à Fès, à la médersa Rachîdiyya (2). Y venait-il faire des leçons ou y habitait-il une chambrette d'étudiant? Il est impossible de le dire. Il semble, en tout cas — peut-être son premier livre le fit-il remarquer — qu'il occupa un poste dans l'entourage du sultan Moulay Ismâ'îl; il est même probable que, sans exercer, comme el-Fichtâlî un siècle auparavant, la charge d'historiographe officiel, il fut désigné par le grand sultan 'alawite pour écrire une chronique de son règne. Cet histoire malheureusement perdue, il la termina en effet cinq ans après son commentaire d'Ibn Sahl, en 1133 (2 novembre 1720 — 21 octobre 1721) et lui donna le double titre de *ez-Ẓill el-warîf fî mafâkhir Mawlânâ Ismâ'îl bnî'ch-Charîf* et de *Rawḍat et-ta'rîf*... Cet ouvrage comprenait huit chapitres : le premier sur la généalogie du prince, le second sur sa vie avant son avènement, le troisième sur les prédictions qui annoncèrent sa fortune, le quatrième sur sa proclamation, le cinquième sur la pacification de l'empire, le sixième sur les villes du Maroc qu'il reprit aux Chrétiens, le septième sur ses qualités, le huitième, enfin, sur ses enfants (3).

(1) Cet ouvrage a été lithographié à Fès en 1324. Il en existe deux exemplaires manuscrits à la bibliothèque de Rabat, sous les nos 331 et 332. Il a été récemment utilisé par Soualah dans son étude sur *Ibrahim Ibn Sahl, poète musulman d'Espagne*, Alger, 1914-1919, pp. 12-13.

(2) C'est-à-dire la médersa dite d'ech-Charrâṭîn (quartier des fabricants de cordes en palmier-nain), située à proximité de l'Université d'el-Qarawîyîn et bâtie sur l'ordre du sultan Moulay er-Rachîd, qui la fit commencer en cha'bân 1081 (14 décembre 1670-11 janvier 1671). Cf. ez-Zayyânî, *el-Torjomân el-mo'rib*, éd. Houdas, p. 11 du texte et 22 de la trad., et A. Bel, *Inscriptions arabes de Fès*, p. 60.

(3) Voici les titres arabes de ces chapitres, écrits par el-Ifrânî en prose rimée :

السمط الاول في ذكر نسبه الحسني مع اضافة فوائد ابهى من الدر

Ce plan correspond bien à celui d'un panégyrique de commande et ressemble, par de nombreux points, à celui du *Montaqâ* d'Ibn el-Qâḍî, par exemple. On ne peut savoir si la chronique valut à son auteur la faveur de Moulay Ismâ'îl, ou si elle fut précisément la cause de la disgrâce dont il devait se plaindre dans sa *Nozhat el-ḥâdî*.

Le dernier ouvrage qu'el-Ifrânî composa étant, au dire d'el-Ḥawwât, la *Ṣafwat man intachar*, ou dictionnaire des saints du Maroc au xie siècle de l'Hégire (1), terminé en 1137 (20 septembre 1724 — 8 septembre 1725), ce fut donc dans l'intervalle qu'il écrivit, avec trois autres travaux non historiques (2), les ouvrages suivants : une monographie des « Sept Saints » de Marrâkech, intitulée *Dorar el-ḥijâl fî ma'âthir sab'at rijâl*, dont on ne sait rien sinon qu'elle resta inachevée ; un autre ouvrage perdu qui fut peut-être, à en croire le titre qui n'est pas trop alambiqué, une histoire générale du Maroc jusqu'à son époque : *el-Mo'rib fî akhbâr el-Maghrib* ; enfin, la *Nozhat el-ḥâdî*.

Le biographe cité plus haut place la mort d'el-Ifrânî vers l'année 1140. Mais cette date se trouve reculée jusqu'à 1151

السني * الثاني في ذكر ولادته ونشاته الى ان ملك الله امر رعيته * الثالث فيمن اخبر من اهل الكشف والصلاح وما وسمه فيها اهل السيادة والفلاح * الرابع في بيعته وكيفية اتصاله بالملك وركوبه ذلك الفلك * الخامس في تمهيده البلاد ونصره على اهل البغى والفساد * السادس فيما فتح من مدن النصارى التي بلغ بها في المجد القصارى * السابع في ذكر حلمه وعدله وما كثر ببركته في مدته من الخير واهله * الثامن في المشاهير من اولاده النجبا وذكر مأثرهم التي هي الطف من نسيم الصبا *

(1) Cet ouvrage sera examiné en même temps que les autres dictionnaires biographiques, *infra*, *les Biographes*.

(2) Ce sont : 1° *el-Ifâdât wa'l-inchâdât* ; 2° *Ṭal'at el-mochtarî fî thoboût tawbat ez-Zamakhcharî* ; 3° *Fatḥ el-maghîth bi-ḥakm el-laḥn fî'l-ḥadîth*. Enfin, la bibliothèque de Rabat possède un commentaire d'el-Ifrânî sur une *orjoûza* qu'il composa sur la rhétorique, intitulée *Iâqoûtat el-baïân* n° 496 (7).

au moins, si l'on tient compte des renseignements fournis par *ed-Dorar el-moraṣṣa'a* d'ed-Dara'ï et l'*Iltiqâṭ ed-dorar* d'el-Qâdirî. L'auteur du premier de ces ouvrages dit, en effet, dans la biographie d'Aḥmed Ibn Nâṣir, qu'el-Ifrânî composa en 1151 sur ce personnage, à Marrâkech, une *qaṣîda* qu'il lui récita lui-même. L'historien, qui aurait eu, à cette époque, plus de quatre-vingt-dix ans, était alors, au témoignage du même auteur, imâm et prédicateur au *Masjid Loûsofî* de Marrâkech (1). Il y faisait en même temps des cours et répondit aux attaques de lettrés qui fréquentaient la mosquée par la pièce de vers suivante, dans laquelle il se défendait non sans énergie et avec une conscience peut-être exagérée de sa propre valeur :

« Jusqu'à quand les envieux s'attaqueront-ils à mon honneur, alors que je détourne d'eux mes regards avec patience !

Quel est donc mon crime à leurs yeux, sinon ma supériorité sur eux et mon manque d'humilité !

Ils croient que la science consiste à détenir un emploi dans l'administration des *ḥoboûs* (biens de mainmorte) ou à avoir la barbe blanche ! Mais cette croyance est la preuve de leur ignorance !

Que trouverait-on sur le personnel des *ḥoboûs*, sinon les

(1) Le Masjid Ioûsofî est plutôt connu à Marrâkech sous le nom de Madrasat Ibn Ioûsof. Cette médersa, qui sert en même temps de mosquée, se trouve dans la ville, à mi-chemin de Bâb Dabbâgh à Bâb Dokkâla. Elle fut bâtie par le sultan mérinide Aboû'l-Ḥasan 'Alî (732-749/1331-1348) et engloba dans ses murs une ancienne mosquée fondée par l'almoravide 'Alî b. Ioûsof (500-537/1106-1142), dont elle porte encore le nom. La Madrasat Ibn Ioûsof fut restaurée en 970 (1562-1563) par le sultan sa'dien Moulay 'Abd Allah el-Ghâlib billah. Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 51 du texte et 93 de la trad., en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, II, p. 86 et Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadiyya*, I, p. 21. Notons en passant que A. Bel, *Inscriptions arabes de Fès*, p. 119 et note 1, semble avoir confondu la Madrasat Ibn Ioûsof de Marrâkech avec la Madrasat eṣ-Ṣahrîj de Fès et qu'il a utilisé comme s'appliquant à cette dernière le passage d'el-Ifrânî cité plus haut.

marques de la colère divine et des actions déshonorantes (1) ?

Combien de vieillards ressemblent au mulet qui avance en piétinant le sol ; la barbe (dont ils tirent vanité) n'est pas autre chose que leur bride !

S'ils pouvaient se défaire de leurs passions mauvaises, ils seraient tous assoiffés et désireux de venir s'abreuver au bassin de ma science !

Ils s'égareraient dans les défilés de mes connaissances et n'arriveraient pas à les parcourir, ni dans le sens de la longueur, ni dans celui de la largeur !

Ils viendraient, en tendant leurs cous, vers l'océan de science qui déborde impétueusement sur toutes les réunions savantes !

Je réunis en moi le meilleur des choses précieuses ; je suis paré des plus belles qualités !

Dieu m'a orné des perles de la science et, grâce à lui, j'ai reçu le meilleur accueil dans tous les pays.

Je suis devenu savant, le corps tenaillé par la faim, en approfondissant jusqu'à l'extrême toute question !

Combien ai-je passé de nuits à veiller, sans fermer l'œil et sans autre compagnon que des livres !

J'ai acquis la science auprès de maîtres sincères et enfourché la monture de toute connaissance licite !

A certain de mes maîtres vertueux, le prophète de Dieu, 'Isâ (Jésus) est apparu en rêve ; ce n'est pas un mensonge !

Dis aux chaïkh de Marrâkech : « Venez, faisant preuve d'équité, boire le coup du matin dans le jardin de ma science !

(1) Allusion au pillage traditionnel des *ḥoboûs* au Maroc, qu'il est curieux de voir attester au xviii[e] siècle par el-Ifrânî.

Ne croyez pas, parce que je m'appelle le Petit (1), qu'il faille ne pas reconnaître le rang que j'occupe et me haïr.

Car la science est une lumière dispensée par Dieu ; son éclat apparaît aux uns, non pas aux autres ! »

Cette pièce est la seule des poésies d'el-Ifrânî qui nous soit conservée dans les ouvrages marocains, avec une autre écrite à la louange du saint Aboû'l-ʿAbbâs es-Sabtî, et les deux vers suivants qu'il improvisa :

« Je suis le meilleur des poètes et sans rival ! Que celui qui prétend que je ne suis pas poète vienne me trouver !

Mon esprit est semblable à une mer immense qui conserve les perles cachées (2) ! »

A sa mort, au dire d'Ibn el-Mowaqqit, el-Ifrânî fut enterré dans ce même Masjid Ioûsofî, sous le pavement d'une chambre proche du dépositoire des morts pendant la prière du vendredi (3). Près de son tombeau, encore visité, aurait poussé un petit palmier qui servirait aujourd'hui à en marquer l'emplacement.

Les biographes de l'historien restent muets sur le malheur (*moṣîba*) qui le frappa et auquel il fait allusion à la fin de la *Nozha* (4). Les obscures fleurs de rhétorique sous lesquelles il dissimule cet événement ne permettent guère de lire entre les lignes. Fut-ce une disgrâce, une révocation de la charge dont il semble avoir été titulaire, ou simplement la ruine et la misère dans laquelle, sur le tard de sa vie, il put se trouver plongé? La fortune ne sourit guère à sa vieillesse, témoin ce vers plein d'amertume :

« Nous sommes à une époque d'argent et non d'autre

(1) Allusion au surnom d'eṣ-Ṣaghîr porté par el-Ifrânî.

(2) Ces deux vers et la poésie qui précède sont cités en entier par el-ʿAbbâs b. Ibrâhîm el-Marrâkochî, *Idhâr el-kamâl*, I, pp. 182 et 183.

(3) Cf. la Jâmaʿ el-gnâïz de la Grande Mosquée de Fès-la-Neuve, apud Bel, *Inscr. ar. de Fès*, p. 30.

(4) *Nozhat el-ḥâdi*, p. 310 du texte et 511 de la trad.

chose ; laisse donc là la littérature jusqu'à des temps meilleurs (1) ! »

et d'impitoyables créanciers firent vendre même sa bibliothèque.

Jusqu'à sa mort, el-Ifrânî fut en correspondance suivie avec le chef de la zâwìyya des Charqâwa d'Aboû'l-Jaʿd (Boujad), dans le Tâdlâ, Moḥammed eṣ-Ṣâliḥ b. Moḥammed el-Moʿṭâ ech-Charqî (2), qui s'intéressa à ses travaux historiques et dut même, à l'occasion, lui venir en aide. Un lettré de Fès nous a affirmé avoir vu une lettre d'el-Ifrânî, en réponse à une invitation de ce personnage religieux, qui lui demandait d'écrire un commentaire de la *Dâlîyya* d'el-Ioûsî. Dans cette réponse, l'historien aurait exprimé sa rancœur de voir tous ses livres vendus et aurait demandé à ech-Charqî de lui assurer pour sa subsistance un peu de viande tous les jours. De même, l'auteur de l'*Idhâr el-kamâl* a bien voulu nous communiquer le texte d'une autre lettre d'el-Ifrânî, qu'il eut l'occasion de copier à la zâwìyya d'Aboû'l-Jaʿd et qu'il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici (3) :

(1) *Nozhat el-ḥâdî*, p. 310 du texte et 512 de la trad.

(2) Ce personnage était le fils de Moḥammed el-Moʿṭâ ech-Charqî, mort en rabîʿ II 1092 (20 avril-18 mai 1681), sur lequel cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 190, et le père d'un autre Moḥammed el-Moʿṭâ, auteur de la *Dhakhîrat el-moḥtâj*, mort en 1180 (1766), sur lequel cf. *infra* (à l'index).

(3) الغياث الغياث يا احرار ∴ نحن خلجانكم وانتم بحار

وانما تحسن المواساة في الشدة لا حين ترخص الاسعار

وقد اكملنا كتابنا صفوة من انتشر في اخبار صلحاء القرن الحادي عشر في خمسة عشر كراسا وهو كتاب حفيل ذكرنا فيه والدك وكل ما فيه من الغرر والفوائد فهو منقول من نحو خمسة وعشرين كتابا وهو عندي قربة الى الله فان اردت نسخة فابعث من ينسخها لك ولو رائت تراجمه قبلت براجمه وكذلك كتابنا نزهة الحادي باخبار ملوك القرن الحادي

« Au secours ! Au secours ! ô gens de noble race, nous ne sommes que vos golfes et vous êtes des mers !

Ce n'est que dans les temps pénibles que l'aide matérielle est appréciable, et non lorsqu'il y a baisse de prix !

Nous avons terminé notre ouvrage *Ṣafwat man intachar* sur les saints du xi[e] siècle (de l'Hégire). Il comprend quinze cahiers (de seize pages). C'est un livre remarquable où nous avons mentionné ton père, avec toutes ses qualités et le parti qu'il y a à tirer de son exemple. Cet ouvrage a été établi d'après environ vingt-cinq livres ; je l'ai écrit pour me rapprocher d'Allah. Si tu en veux une copie, envoie quelqu'un qui la prenne. Quand tu verras les biographies qu'il renferme, tu en approuveras les articulations (?). (Tu pourras faire copier de même) notre *Nozhat el-ḥâdî*, consacrée aux souverains du xi[e] siècle (de l'Hégire). »

Tels sont les renseignements bien imprécis que l'on possède sur la vie d'el-Ifrânì. Et si, de son vivant, il fut méconnu et eut à souffrir de vexations d'ordre politique ou personnel, les Marocains d'aujourd'hui lui ont rendu justice; il passe en effet à l'heure actuelle, aux yeux de ses compatriotes, pour un grand écrivain, et sa *Nozha*, pour l'histoire la plus complète de la dynastie sa'dienne, après les *Manâhil eṣ-ṣafâ'* d'el-Fichtâlì.

* * *

La *Nozhat el-ḥâdî bi-akhbâr moloûk el-qarn el-ḥâdî* est devenue, depuis la fin du siècle dernier, grâce à l'édition et à la traduction qu'en donna M. Houdas, le document le plus important que nous possédions sur l'histoire de la dynastie sa'dienne au Maroc (1). Il semble qu'on doive fixer la date

(1) Rappelons, après MM. Houdas et R. Basset (*Rech. bibl.*, n° 98, p. 35), que de la *Nozhat el-ḥâdî*, déjà utilisée en 1824 par Fr. José de Santo Antonio Moura (*Memorias da Academia real das sciencias da Lisboa*, tomo X, 1824) et Graberg di Hemsö (*op. cit.*, *loc. cit.*), certains passages furent traduits par de Slane (*Revue africaine*, avril 1857), Dastugue (*la Bataille d'Al-Kasar el-Kebir d'après deux historiens musulmans*, *Revue africaine*, 1857, t. XI, p. 130), et Moḥammed ben Raḥḥâl (*le Soudan au XVI[e] siècle*, in *Bulletin trim. de géogr. et d'archéol. Oran*, 1887, t. VII, p. 320).

de sa composition, comme il résulte de la lettre précédente et de l'introduction de la *Ṣafwat man intachar*, à quelques années avant la rédaction de ce dernier ouvrage, terminé, au rapport d'el-Ḥawwât, en 1137 (1724-25) (1). Au surplus, sa place, dans la série des œuvres historiques d'el-Ifrânî, entre le *Ẓill*, consacré au règne de Moulay Ismâ'ïl et la *Ṣafwa*, œuvre pieuse et relative à des saints du Maghrib, est à noter : qui sait si l'historien n'a pas tout d'abord marqué son désappointement pour le peu de cas fait de sa première œuvre — la preuve en serait qu'elle est perdue — en s'occupant, dans la seconde, d'une dynastie déchue depuis peu de temps et sur laquelle il était bon de garder encore le silence. Malgré le panégyrique final de la dynastie 'alawite, la *Nozhat el-ḥâdî*, à l'époque où elle fut écrite, était une œuvre ne manquant pas de hardiesse, sous la signature d'un homme qui fut peut-être l'historiographe de Moulay Ismâ'ïl. On verra que l'auteur de la seule monographie des Sa'diens qui lui soit antérieure, et qu'el-Ifrânî considère comme un

L'édition de M. Houdas, accompagnée d'une traduction (*Nozhet elhâdi, Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670)*, a été établie d'après trois manuscrits, deux provenant de Tlemcen et le troisième d'Alger (Bibl. nat., n° 1631). Il existe encore un exemplaire manuscrit de la *Nozha* à Paris (Bibl. nat., n° 4617) et trois à la bibliothèque de Rabat (nos 376, 377, 378).

La traduction de M. Houdas est excellente dans l'ensemble et les quelques erreurs qu'il y a commises proviennent en majeure partie du fait qu'il ne fit pas au Maroc de séjour prolongé. Cf. ainsi la traduction de l'expression الحضرة المولوية (p. 88 du texte et 156 de la trad.) par : « Majesté molouyenne », avec la note explicative : « Les souverains marocains prennent souvent la qualification de princes molouyens, épithète empruntée sans doute au nom de la rivière de la Molouya. » Il s'agit plus simplement de l'adjectif tiré de Mawlâï, « mon maître », qui précède, comme Sidi (Sayyìdî) le nom des sultans du Maroc, et, en même temps, celui de tous les chorfa de l'Empire. Cf. E. Doutté, *les Marabouts*, p. 36, note 3.

La *Nozhat el-ḥâdî* a été lithographiée à Fès en 1307 H.

(1) Pourtant, le ms. 376 de Rabat, mentionne que la *Nozha* fut terminée le 25 moḥarram 1139 (22 septembre 1726). Dans ce cas, la *Ṣafwa*, au lieu de remonter à 1137, serait encore postérieure à 1139. Il est impossible de déterminer qui, du manuscrit ou d'el-Ḥawwât, a raison.

pamphlétaire, crut bon de se mettre à l'abri derrière l'anonymat. Il est curieux de suivre l'écrivain, qui termine sa carrière littéraire en laissant de côté sultans passés et présents, pour glorifier, « afin de se rapprocher d'Allah », les puissants marabouts intercesseurs. L'historien officiel a continué d'écrire l'histoire par goût, peut-être avec quelque arrière-pensée, et a fini hagiographe.

La *Nozhat el-ḥâdî* commence aux débuts de la dynastie sa'dienne pour se terminer au règne de Moulay Ismâ'îl. Elle embrasse donc ainsi une période de près de deux siècles, et comprend les débuts de la dynastie 'alawite et le règne de Moulay er-Rachîd. C'est ce qu'explique el-Ifrânî lui-même. Il désire, avoue-t-il, écrire une histoire de la dynastie sa'dienne, mais le titre choisi peut laisser croire qu'elle retracera l'histoire du Maroc pendant un siècle seulement et non pas sous tous les sultans sa'diens. Il se tire de la difficulté par un raisonnement spécieux. « La dynastie sa'dienne, dit-il ingénument, a bien commencé en la seizième année du xe siècle, mais elle n'a eu d'éclat et n'a étendu sa domination que vers la fin du xe siècle et au commencement du xie, aussi l'ai-je placée sous la rubrique du xie siècle, par ce motif qu'une chose voisine d'une autre est susceptible de lui être assimilée (1). » En réalité, il apparaît qu'el-Ifrânî ne pouvait pas faire assez preuve d'indépendance pour arrêter son histoire à la chute des Sa'diens, quels que fussent ses sentiments à l'égard des princes 'alawites; le moyen qui lui a semblé le plus simple, pour satisfaire son projet et ne pas craindre d'être taxé de hardiesse, a été d'aller chercher ce « paravent » du xie siècle.

D'ailleurs, sur les quatre-vingt-un chapitres que contient la *Nozhat el-ḥâdî*, soixante-quinze se rapportent à l'avant-dernière dynastie marocaine. Il avait, dit-il, d'abord pensé à écrire une suite au *Rawḍ el-qirṭâs* d'Ibn Abî Zar' (2) et à la

(1) *Nozhat el-ḥâdî*, p. 2 du texte et 4 de la trad.

(2) Le ms. 376 de Rabat donne à la place de القرطاس la variante الرقم. Il s'agirait alors du *Raqm el-ḥolal* d'Ibn el-Khaṭîb. Cette leçon semble devoir être rejetée.

Rawḍat en-nisrîn d'Ibn el-Aḥmar (1), sur la fin de la dynastie des Mérinides et sur celle des Benî Waṭṭâs (2); s'il se décida pour une histoire des Sa'diens, ce fut parce que « ses contemporains prenaient un intérêt plus vif à cette dynastie ». El-Ifrânî est-il sincère en parlant de la sorte ? Ses contemporains témoignaient bien, pour la plupart au moins, autant d'indifférence aux Sa'diens qu'aux Mérinides. Quant à lui, peut-être regrettait-il vraiment ce temps où des chorfa, venus de son pays du Soûs, avaient pu s'installer sur le trône de l'empire, où sa ville natale, Marrâkech, maintenant déchue de sa splendeur de capitale au profit de Meknès, avait pu apparaître pendant de longues années comme le centre intellectuel et politique du Maroc. Entendons-le gémir sur les ruines de ce palais el-Badî', que le « sultan victorieux Moulay Ismâ'îl ben ech-Charîf ordonna de détruire en l'année 1119 (1707-08), *pour des causes qu'il serait trop long d'énumérer* (3) » :

« Pourquoi, ai-je dit, gémis-tu et te plains-tu ? — Parce que, me répondit-il, le temps heureux a fui et ne reviendra plus (4) ! »

Le sultan Aḥmed el-Manṣoûr, ami des poètes et des historiens, est certainement à ses yeux le plus grand des sultans qui aient régné sur le Maroc, puisqu'il ne lui faut pas moins de vingt-huit chapitres pour retracer sa vie et ses actions d'éclat. Ce n'est pas l'inclination de tous ses contemporains qui l'a poussé à écrire l'histoire de la dynastie à peine éteinte ; c'est peut-être plus simplement son inclination propre d'homme du Sud, que partageaient probablement ses concitoyens de Marrâkech, regrettant la fortune passée de leur ville et se méfiant de ces sultans

(1) La *Rawḍat en-nisrîn* d'Ibn el-Aḥmar a été éditée et traduite par Gh. Bouali et G. Marçais. M. G. Marçais, dans l'introduction (p. XIV), s'appuie sur ce passage d'el-Ifrânî pour croire que la *Rawḍa* jouissait d'une certaine estime au Maroc à la fin du XVII[e] siècle.

(2) El-Ifrânî savait-il que ce projet avait déjà été mis à exécution par un lettré de Fès, Ibn Zâkoûr, en 1097 (1686) ? Cf. *infra*, III, *les Biographes*.

(3) *Nozhat el-ḥâdî*, p. 113 du texte et 193 de la trad.

(4) *Ibid.*, p. 114 du texte et 194 de la trad.

venus de l'autre extrémité de l'empire, qu'ils n'avaient pas proclamés d'eux-mêmes.

On n'analysera pas longuement ici la *Nozhat el-ḥâdi*. Il suffira de rappeler qu'elle embrasse au total la période qui va de l'année 917 (1511-12) à la fin du xɪᵉ siècle de l'Hégire et qu'elle s'étend très inégalement sur les règnes des différents princes sa'diens. C'est d'abord leur généalogie, l'histoire de leur accession au trône et de la fortune passagère des derniers prétendants de la maison des Benî Waṭṭâs. Puis, el-Ifrânî arrive assez vite au règne de Moulay 'Abd el-Malik, et, en s'arrêtant à peine à la victoire remportée sur les armées de Dom Sébastien, il laisse courir sa plume avec verve dès que sa chronique l'amène à Aḥmed el-Manṣoûr. C'est alors la relation de toutes les victoires de ce souverain, de la conquête du Toûât, du Tigoûrârîn et du Soudan, de la répression des révoltes locales, et, en même temps, celle des constructions entreprises par ce sultan, la description du palais el-Badî' à Marrâkech, le rappel du cérémonial en usage à la cour à l'occasion de certaines solennités et des fêtes orthodoxes, avec bon nombre de renseignements, les uns éparpillés, les autres groupés, sur la composition du makhzen impérial : vizirs, secrétaires, chambellans, et sur les qâḍìs investis à Fès et à Marrâkech. Puis, c'est l'histoire des révoltes qui se rallument à la mort d'el-Manṣoûr, de l'anarchie dans laquelle se débattent ses successeurs, des *mojâhidîn* ou guerriers de la croisade contre les infidèles, qui rayonnent de la ville de Salé sous l'impulsion d'el-'Ayyâchî, de l'importance grandissante de la maison d'ed-Dilâ', et, pour conclure, l'élévation au pouvoir des chorfa ḥasanìs de Sijilmâsa, et les règnes de Moulay Maḥammed b. ech-Charîf, de Moulay er-Rachîd et de Moulay Ismâ'îl.

Sans les grouper sous une même rubrique, comme il devait le faire ensuite dans la *Ṣafwat man intachar*, el-Ifrânî cite la plupart du temps chacune de ses sources au fur et à mesure qu'il les utilise. Ce souci de mentionner des autorités qui, d'ailleurs, comme on l'a vu, ne lui est pas particulier, permet d'attribuer à la *Nozhat el-ḥâdî* un total

de quarante-trois sources : les unes ayant trait à l'histoire générale, les autres à l'histoire particulière de la dynastie sa'dienne. On s'aperçoit, en étudiant la liste de ces dernières, que la plupart d'entre elles, la chronique de 'Abd el-'Azîz el-Fichtâlî, le *Montaqâ*, la *Dorrat el-soloûk* et *ed-Dorr el-ḥaloûk* d'Ibn el-Qâḍî, par exemple, sont contemporaines de la période brillante de la dynastie sa'dienne. On sent que les documents, n'existant pour ainsi dire pas pour les périodes antérieure et postérieure, ne lui firent pas au contraire défaut pour l'histoire du long règne d'el-Manṣoûr, et qu'il en tira un large profit. El-Ifrânî nous renseigne ainsi, de manière indirecte, sur le mouvement historique marocain au temps de la dynastie sa'dienne. Puisque, mieux placé que nous et surtout presque contemporain des faits qu'il relate, il borne sa documentation à un nombre d'ouvrages très limité, il permet de présumer qu'en plus de ces derniers, il n'en est point d'autres qu'on puisse espérer découvrir un jour. Ainsi se vérifie bien la loi générale qui veut qu'aux périodes troublées corresponde toujours un ralentissement de l'activité littéraire.

On a essayé de montrer, au début de ce travail, combien tout historien, au Maroc, devait faire preuve de circonspection en écrivant son histoire. Les précautions d'el-Ifrânî, si on les analyse, viennent encore confirmer cette constatation faite sur l'ensemble des œuvres historiques du pays. Le loyalisme de l'auteur de la *Nozha*, sans apparaître suspect dans son livre, ne s'y affirme pas toujours avec l'insistance à laquelle on pourrait s'attendre. Il use parfois, à l'égard des sultans, d'une liberté de langage à peine atténuée : ainsi, dans sa doxologie noyée de pathos académique : « les astres de la royauté, dit-il, tantôt se lèvent à l'Orient, tantôt disparaissent à l'Occident dans le firmament des dynasties (1) ». Il est remarquable de voir combien les autorités qu'il cite

(1) *Nozhat el-ḥâdî*, p. 1 du texte et 2 de la trad. Cf. aussi p. 46 du texte et 85 de la trad. « J'ai vu, dans une lettre, quelque chose qui est en contradiction avec cette légende (que Moulay 'Abd Allah fut un prince équitable et un homme vertueux) et qui autoriserait à croire que ce prince était *comme tous les autres souverains.* »

viennent à propos lui permettre de placer adroitement, tout en dégageant sa propre responsabilité, des affirmations choquantes pour les souverains. Qui sait si ce n'est pas de propos délibéré qu'il est allé chercher, pour l'insérer dans son livre, cette phrase insidieuse de la *Mir'ât el-maḥâsin* : « Le fondateur de la dynastie des Chorfa était rempli de méfiance à l'égard des chefs des confréries religieuses et il les redoutait précisément parce que c'était grâce à leur entremise qu'il était monté sur le trône (1). »

Ce soin que prend el-Ifrânî de citer ses sources apparaît également avec netteté quand l'historien veut signaler un miracle. Est-ce afin de renforcer le degré de confiance qu'il faut lui attribuer, ou plus simplement pour ne pas laisser croire à son lecteur qu'il y ajoute foi (2) ?

Certaines de ses sources, enfin, n'ont rien de particulièrement historique. Elles montrent que si, par goût personnel ou dans un but légèrement tendancieux, el-Ifrânî a voulu écrire la relation d'une dynastie marocaine, il n'a pas non plus oublié le temps de ses « humanités » et se déclare autant poète et littérateur qu'historien. On a vu que les histoires sa'diennes d'el-Fichtâlî et d'Ibn el-Qâḍî ne sont en réalité que des anthologies, et que la matière de leurs œuvres à proprement parler historiques ne constitue qu'une trame à laquelle viennent s'ajouter, en grand nombre, des digressions littéraires. Sans en pousser le nombre à l'extrême, comme ses prédécesseurs, el-Ifrânî ne résiste pas au plaisir de les imiter, soit en citant dans son livre certaines des pièces de vers qu'ils ont eux-mêmes insérées dans leurs œuvres, soit en faisant appel à ses souvenirs littéraires personnels. S'il se fait l'historien des joutes poétiques dont ses prédécesseurs lui ont transmis le souvenir, par exemple, de ces improvisations du vizir Aboû 'Abd Allah Moulay Moḥammed, du qâḍî el-Ḥomaïdî et d'Aboû'l-'Abbâs el-Manjoûr sous les murs de Fès-la-Neuve (3), il ne perd pas lui-même

(1) *Nozhat el-ḥâdî*, p. 12 du texte et 24 de la trad.
(2) Ainsi, *ibid.*, pp. 21 et 40 du texte et 43 et 81 de la trad.
(3) *Ibid.*, p. 53 du texte et 97 de la trad.

l'occasion de montrer sa propre culture en faisant part à ses lecteurs des sentiments de tristesse que lui suggérèrent les ruines du palais el-Badîʿ, et en donnant le texte des poèmes qu'il crut devoir prononcer à ce propos (1).

Il ne faut d'ailleurs pas se plaindre outre mesure de ces longueurs, qui, dans bien des cas, pourraient sembler hors de propos. Il n'est pas d'historien moderne, au Maroc, qui ne leur accorde une place importante dans ses récits ; les chroniques présentent souvent autant d'intérêt littéraire que d'intérêt historique. Une étude consacrée au mouvement littéraire marocain trouverait dans les œuvres d'histoire, beaucoup plus que dans les autres ouvrages écrits dans le pays, la documentation nécessaire, et, à ce point de vue, el-Ifrânî offrirait dans ses livres, y compris la *Nozha*, des renseignements de premier ordre.

En tout cas, ces citations en prose ou en vers montrent qu'el-Ifrânî possédait une culture étendue. Il sait même, ce qui n'est pas le cas de tous ses confrères, utiliser ses lectures pour critiquer les dires de certains auteurs. C'est ainsi, entre autres choses, qu'il relève l'affirmation d'un écrivain prétendant que l'usage du parasol porté au-dessus de la tête du sultan était une invention des princes saʿdiens, et qu'il réfute très justement cette assertion en citant à propos un passage d'Ibn Khallikân, qui, effectivement, parle du parasol du cinquième khalife fâṭimite, Nizâr el-ʿAzîz fils d'el-Moʿizz (2). On doit savoir gré à el-Ifrânî d'avoir fait ce rapprochement, encore que le passage d'Ibn Khallikân ne fasse pas très nettement du parasol l'insigne de la souveraineté, ou plutôt du khalifat.

On remarquera de même, en lisant la *Nozhat el-ḥâdî*, que l'auteur fait preuve d'un louable souci de vérité historique : après avoir donné le texte du discours prononcé par el-Manṣoûr devant son entourage pour justifier son expédition au Soudan, il relève deux erreurs commises par le sultan dans ce discours et les corrige : les Almoravides,

(1) *Nozhat el-ḥâdî*, p. 114 du texte et 194 de la trad.

(2) Ibn Khallikân, *Wafayât el-aʿiân*, éd. du Qaire, 1299, t. II, p. 443.

remarque el-Ifrânî, ont eu des établissements au Soudan, au témoignage d'Ibn Khaldoûn (1); et la poudre était bien connue avant les Sa'diens, puisque dans le commentaire de son *el-'Amal el-fâsî*, 'Abd er-Raḥmân b.'Abd el-Qâdir el-Fâsî fait remonter son invention à 768 (1366-67). Bien que cette date soit loin d'être exacte et qu'on soit mieux renseigné qu'el-Ifrânî sur la question (2), son honnête étonnement en présence d'un anachronisme est à noter et reste à son avantage.

Non pas, d'ailleurs, qu'il faille accorder à el-Ifrânî une qualité que ses prédécesseurs ou ses successeurs marocains n'ont jamais possédée: quelque dose d'esprit critique. Il a, comme tous les autres écrivains de son pays, des idées bien arrêtées sur ce qui constitue la valeur d'un ouvrage, qui se mesure, encore aujourd'hui, à Fès et à Rabat, à peu près uniquement au nombre de ses pages (3) ; et bien des digressions, où le souvenir de ses lectures apparaît et s'étale complaisamment, n'ont en fin de compte, à ses yeux, d'autre but que de renforcer son ouvrage et de le remplir.

Quoi qu'il en soit — et c'est le point de vue qui importe le plus — la valeur historique de la *Nozha* est indéniable. El-Ifrânî a su, avec assez de talent, prendre l'essentiel de la documentation contenue dans les sources qu'il a mises à profit. D'autant plus que son information ne s'est pas seulement adressée à des ouvrages historiques, mais aussi à des pièces d'archives qu'il a peut-être utilisées de première main. Il n'y a, en effet, rien d'impossible, comme

(1) Ibn Khaldoûn, *Kitâb el-'ibar* (*Histoire des Berbères*), texte arabe, I, p. 263.

(2) Ibn Khaldoûn, *ibid.*, II, p. 272, et Ibn Abî Zar', *Rawḍ el-qirṭâs*, éd. Tornberg, p. 209, rapportent qu'en rajab 672 (11 janvier-9 février 1274), le sultan mérinide Aboû Ioûsof Ia'qoûb b. 'Abd el-Ḥaqq employa des bombardes au siège de Sijilmâsa.

(3) Ou plus exactement au nombre de ses cahiers (de 8 feuillets). La première question posée par un lettré marocain à qui l'on signale un livre nouveau est celle-ci : *ach-ḥâl mĕn korrâṣ fih* ? c'est-à-dire : « De combien de cahiers se compose-t-il ? »

M. Houdas l'a d'ailleurs supposé (1), à ce qu'il ait consulté et copié, s'il a vraiment occupé une fonction au makhzen, des documents que sa situation à la cour lui permettait d'atteindre. Quand bien même cette hypothèse serait erronée, on resterait en droit de penser qu'il put trouver à Marrakech des bribes d'archives de la dynastie sa'dienne. On connaît le sort qui était réservé à ces dernières en terre marocaine : les lettres adressées au sultan restaient presque toujours entre les mains des secrétaires chargés d'y répondre, ou suivaient les convois royaux au cours de leurs innombrables déplacements ; si bien qu'à l'heure actuelle, ce n'est qu'entre les mains de rares collectionneurs indigènes qu'on a quelques chances de retrouver les correspondances des sultans du Maroc. Aussi, doit-on savoir gré à el-Ifrânî de nous avoir conservé des lettres importantes et d'une belle tenue littéraire : celle, par exemple, que les docteurs de Marrâkech envoyèrent à Moḥammed el-Masloûkh, qui essayait de justifier à leurs yeux l'appel qu'il avait adressé aux Chrétiens, afin de résister à son oncle 'Abd el-Malik (2).

Cette utilisation assez rationnelle des ouvrages antérieurs et de quelques documents d'archives donne ainsi au livre d'el-Ifrânî une honnête physionomie et le rend sympathique à ses lecteurs européens. Mais ce serait trop faire la louange de l'auteur que de croire qu'il a complètement dépouillé le vieil homme. Si quelques-unes de ses digressions offrent de l'intérêt, d'autres, en revanche, sont malencontreuses. Pourquoi, par exemple, avoir profité du rappel d'une légende sur le sultan 'Abd Allah el-Ghâlib billah et l'alchimie, pour amener, hors de propos, sur cette « science chimérique », un développement fort inattendu (3) ?

De même, el-Ifrânî reste bien marocain avec sa manie du chronogramme et des pseudo-coïncidences. Il est fier d'avoir trouvé que la valeur numérique des lettres contenues dans

(1) Introduction à la traduction de la *Nozhat el-ḥâdî*, p. IV.
(2) *Nozhat el-ḥâdî*, p. 65 du texte et 115 de la trad., sqq.
(3) *Ibid.*, p. 51 du texte et 94 de la trad., sqq.

le mot el-Badî', soit 117, correspond exactement au nombre d'années durant lesquelles le palais resta debout (1). Il a lu quelque part que « les dynasties s'éteignent avec un prince qui porte le même nom que le fondateur de cette dynastie ». Et le voilà qui essaie de donner raison, pour la dynastie sa'dienne, à cette assertion ; de même, à la règle qui veut que le sixième prince d'une dynastie soit déposé (2).

Sa circonspection l'a peut-être enfin empêché de faire état de documents autres que ceux qu'il signale. Son panégyrique final de Moulay Ismâ'ïl a, semble-t-il, quelque chose de forcé ; toutes ses longues pages sur Aḥmed el-Manṣoûr, n'a-t-il pas cherché à les excuser ou à les faire accepter par sa brève énumération des expéditions du prince 'alawite ? Et si, par répugnance, il ne termine pas son livre par des vers de sa composition à la louange du sultan et se contente de citer ceux de l'un de ses amis, il escamote en même temps prudemment son jugement d'ensemble sur la dynastie sa'dienne, en glorifiant simplement la dignité de khalife (3).

Toutes ces taches n'empêchent pas, assurément, que la *Nozhat el-ḥâdî* demeure notre principale source de l'histoire des Sa'diens. Outre le mérite qu'elle a d'avoir été composée peu de temps, relativement, après la chute de cette dynastie, elle a aussi celui d'être à peu près impartiale. L'auteur a beaucoup lu de ce qui se rapporte à la période qu'il étudie, tire bon parti de ses lectures, a l'honnêteté de citer ses sources sans se borner à les plagier, et fournit ainsi une bibliographie arabe du sujet, assez étendue. D'autre part, on ne doit pas regretter que la *Nozha* soit souvent, en plus d'une chronique, une chrestomathie à la fois poétique et philologique. C'est grâce à la tenue littéraire de l'ouvrage que les lettrés marocains en ont toujours fait grand cas : ils nous ont ainsi conservé la première histoire du Maroc sérieuse, qui fasse suite à celles

(1) *Nozhat el-ḥâdi*, p. 114 du texte et 195 de la trad.
(2) *Ibid.*, p. 259 du texte et 430 de la trad.
(3) *Ibid.*, p. 258 du texte et 429 de la trad.

que composèrent au Moyen Age Ibn Abî Zar' et Ibn Khaldoûn (1).

C

L'ANONYME DE FÈS

Dans le chapitre de la *Nozhat el-ḥâdî* relatif à la conduite du sultan sa'dien Aboû Moḥammed 'Abd Allah el-Ghâlib billah, el-Ifrânî signale que certain auteur accuse ce prince d'avoir livré aux Chrétiens, pour empêcher les Turcs d'Alger de s'en emparer, le port de Ḥojr Bâdis (2), et d'avoir ordonné à son qâ'ïd 'Alî b. Wadda d'évacuer la place d'el-Brîja (3), que ce dernier aurait enlevée aux Portugais. Et l'historien ajoute : « Ces faits attribués à Moulay 'Abd Allah seraient odieux s'ils avaient été réellement accomplis, mais

(1) Il ne sera pas inutile de rappeler ici deux jugements portés en Europe sur la *Nozhat el-ḥâdî* :

En 1834, Graberg di Hemsö écrit dans son *Specchio*, p. 281 : « [La généalogie de 'Abd er-Raḥmân b. Hichâm est rapportée...] più particolarmente dal *Nozhat-el-khadi*, o storia dei regi, e degli uomini celebri del secolo undecimo dell'egira, che contiene una distesa esposizione istorica, e critica della discendenza di A'li, e di Hhosein suo secondo-genito, coll'ajuto della quale ci è stato sortito di schiarire, e di rettificare, in più de un luogo, il consimile albero genealogico già pubblicato nel primo volume dei viaggi del spagnuolo D. Domingo Badia, y Leblich, sotto il pseudonimo di A'li Bej-el-a'bbassi. »

Budgett Meakin, dans le chapitre *Works on Morocco Reviewed* de son ouvrage *The Moorish Empire*, p. 515, émet sur el-Ifrânî une appréciation injustifiée. Pour lui, la *Nozha*, dont il traduit le titre par « amusement piquant (?) » (pungent amusement), est un ouvrage si diffus et tellement plein de louanges composées par les contemporains que la lecture en est pénible, même comparée à celle des ouvrages de même sorte.

(2) Aujourd'hui, Peñon de Velez de la Gomera, presidio espagnol sur un petit îlot rocheux de la côte méditerranéenne du Maroc, entre Ceuta et Melilla.

(3) El-Brîja, « le fortin », ancien nom arabe de la ville de Mazagan, qui fut remplacé, au moment où le sultan 'alawite Moulay 'Abd er-Raḥmân fit reconstruire la ville, par celui d'el-Jadîda (la Nouvelle).

je ne saurais les admettre, étant donné que je ne les ai lus que sur des feuillets détachés, dus à la plume d'un écrivain dont j'ignore le nom, et qui n'a fait qu'une virulente diatribe contre les princes de la dynastie saʿdienne. A mon avis, l'auteur de ces récits était un des ennemis de cette famille, car il a cherché à jeter sur elle la déconsidération, en l'excluant de la descendance du Prophète, et il a dépeint le gouvernement de cette dynastie comme un gouvernement odieux. Aussi ai-je passé sous silence nombre de faits qu'il a mentionnés et qui ne sauraient être imputés à ces nobles Chérifs (1) ».

Si, parmi les sources, aujourd'hui considérées comme perdues, qu'el-Ifrânî utilisa pour la composition de son histoire saʿdienne, il en était une qu'il fallait le moins du monde s'attendre à découvrir, c'était bien cette relation anonyme, dont le prudent historien de la *Nozha* flétrissait l'attitude à l'égard des Chorfa. Un hasard heureux m'a permis de la retrouver et de l'identifier, à première lecture, à la source d'el-Ifrânî (2).

Il s'agit bien, en effet, d'un opuscule de quelques feuillets, une trentaine à peine, malheureusement acéphale, et du même coup anonyme. D'après les renseignements que j'ai pu obtenir sur lui, l'exemplaire de cette « virulente diatribe » que j'ai eu sous les yeux proviendrait de Fès. Aussi, l'ouvrage sera-t-il désigné ici sous le nom d'*Anonyme de Fès ;* on va voir, d'ailleurs, qu'il y a tout lieu de croire que c'est bien dans cette ville qu'il fut composé.

La photographie reproduite ci-contre (fig. 1) (3) montre dans quel état est parvenu ce manuscrit ; elle montre aussi

(1) el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 49 du texte et 90 de la trad.

(2) Je dois la communication de ce manuscrit, en seconde main, à Si Moḥammed b. ʿAlî ed-Dokkâlî. Le ʿâlim salétin semble s'être à peine rendu compte de la valeur historique de cet ouvrage, qui, à son avis, ne présente d'autre intérêt que celui de contenir un récit nouveau de la bataille du Wâdî'l-Makhâzin. Je compte pouvoir bientôt publier, avec une traduction, le texte de cette relation anonyme.

(3) Fol. 15 r°. Cette page contient le récit des préparatifs de guerre faits par le sultan Moulay ʿAbd el-Malik contre la croisade portugaise.

Fig. 1.

Fac-similé d'une page de la chronique sa'dienne de l'Anonyme de Fès.

que l'auteur, s'il s'agit de l'exemplaire original, ou le copiste, ont fait preuve, en l'écrivant, d'un réel mépris de la calligraphie, si en honneur pourtant au Maroc. De plus, aucune distinction par chapitre n'y est établie. C'est un récit ininterrompu des révoltes, des complots, des assassinats, des sièges, des expéditions qui forment une bonne partie de l'histoire marocaine du xvie siècle.

La relation débute par le règne du sultan Moulay Maḥammed ech-Chaïkh et se termine par celui de son homonyme Moulay Moḥammed ech-Chaïkh, surnommé el-Aṣghar et avant-dernier prince de la dynastie sa'dienne. On y trouve d'abord, avec des renseignements qui diffèrent sensiblement dans le détail de ceux que fournissent el-Ifrânî et les biographes utilisés par ce dernier, l'histoire du complot tramé contre le savant el-Wancharisî, la mise à mort de ce personnage, le siège de Fès par le sa'dien Maḥammed ech-Chaïkh et la reddition du dernier prince de la dynastie précédente, Aḥmed el-Waṭṭâsî ; puis, c'est la fuite en Espagne et le passage à Alger de l'oncle d'Aḥmed el-Waṭṭâsî, Aboû Ḥassoûn, son retour à Fès avec une armée turque, sa mort prochaine ; l'entrée de Moulay Maḥammed dans la capitale et l'exécution d'ez-Zaqqâq ; tout cela rapporté avec des détails très précis. On sent que l'écrivain a voulu s'attarder sur le récit de l'avènement du premier sa'dien. Ensuite, l'histoire de la dynastie continue, se faisant de plus en plus abrégée au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de ses débuts, si bien que la relation du règne d'Aḥmed el-Manṣoûr n'y occupe guère de place plus importante que celle de ses successeurs. Et l'auteur, à la fin de son opuscule, ne consacre plus qu'une ligne ou deux à chacun des quatre derniers sultans sa'diens.

En examinant de près cet ouvrage, il semble que le but recherché par l'écrivain anonyme n'a pas été seulement celui de retracer l'histoire de la dynastie sa'dienne. Ses quelques pages sont peut-être aussi, en même temps, un essai d'histoire particulière de la ville de Fès à l'époque des premiers sultans chérifiens. L'historien fait preuve, lorsqu'il s'agit d'événements qui se déroulent dans la capitale du Nord,

d'une connaissance toponymique remarquable. On s'en rendra compte par l'exemple suivant :

L'oncle du sultan waṭṭâsî déchu, Aboû Ḥassoûn, après avoir obtenu de l'odjaq des janissaires turcs d'Alger une armée, commandée par le pâchâ Ṣâliḥ (Salah-Raïs), s'en va conquérir l'empire dont le trône lui revient ; il lève au passage des contingents de tribus du Maroc Oriental, rencontre les troupes de Moulay Maḥammed ech-Chaïkh à er-Rokn, sur le Wâdî Innâwan (Oued Innaouen), entre Taza et Fès et les met en déroute au début de l'année 1554 J. C. (ṣafar 961 H.) (1). Alors, dit l'Anonyme de Fès, Moulay Maḥammed ech-Chaïkh, ayant à traverser la vieille ville de Fès pour rejoindre sa résidence de Fès-la-Neuve, située plus à l'Ouest, « passa par le Wâdî Wìslân (2), tandis que son fils, Moulay ʿAbd Allah, entra dans la ville par Bâb el-Fotoûḥ (3), traversa le pont d'er-Raṣîf (4), suivit le Wâdî'ṣ-Ṣawwâfìn (5) et sortit par la porte dite Bâb el-Ḥadìd (6), de peur de traverser le milieu de la ville ; puis, il rejoignit son père, après être entré à Fès-la-Neuve... (7) »

On est également frappé, à la lecture de cette histoire, par le soin que l'auteur prend de citer les personnages de Fès qui ont, durant la même période, joué quelque rôle politique. Il révèle ainsi le nom d'un chef du quartier de

(1) Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 30 du texte et 57 de la trad.

(2) Aujourd'hui connu sous le nom de Wâd ez-zîtoûn ; c'est le nom que porte le Wâdi Fâs, à sa sortie de la Madîna, au sud de Fâs el-Bâlî et de Fâs el-Jadìd. Cf. le plan du Lt Orthlieb (Oued Zitoun).

(3) Sur cette porte, cf. *supra*, p. 105, note 1.

(4) Pont sur le grand bras du Wâdî Fâs (Wâdî'l-Kharârib) et situé dans le quartier de Sidi'l-ʿAwwâd. Connu aussi sous le nom de pont de Gzâ Barqoûqa. Cf. A. Bel, *Inscript. ar. de Fès*, p. 131, note 2 et le plan du Lt Orhtlieb (*a*).

(5) Bras secondaire du Wâdî Fâs, qui se jette dans ce dernier un peu en amont du pont d'er-Raṣîf, après avoir traversé la partie sud-ouest de la vieille ville, notamment les jardins où a été installé l'hôpital Auvert. Cf. le plan du Lt Orthlieb (Oued es Souafine).

(6) Porte percée dans le rempart sud-ouest de la ville vieille à la sortie du Wâdî Fâs. Cf. le plan du Lt Orthlieb.

(7) *Anonyme de Fès*, ms. de Salé, fol. 3.

la Ṭal'a, à Fès-la-Vieille (1), es-Sâ'ï ; celui-ci s'était mis à la tête des habitants de la ville pour en chasser la milice turque d'Aboû Ḥassoûn, qui avait bien vite exaspéré la population par ses rapines et ses actes de violence (2). Toutes ces précisions donnent au récit un aspect singulièrement vivant; et il est, dès lors, infiniment probable que son auteur, si bien renseigné sur la ville d'Idrìs, devait en être lui-même un habitant.

Quelle était la condition de cet auteur? Bien qu'il soit, pour l'instant, sinon pour toujours, impossible d'émettre à ce sujet une hypothèse vérifiable, il semble — la lecture de son œuvre écrite dans une langue qui n'a rien d'élégant, ni parfois même de correct, suffit à le laisser croire — que l'historien anonyme fut un lettré de catégorie à peine moyenne. Ce Fâsî écrivit-il son histoire à Fès même, dans une autre ville du Maroc ou dans une zâwìyya isolée ; c'est ce que nous ne savons pas non plus. On a vu plus haut qu'el-Ifrânì ne cacha pas sa tristesse de voir sa ville natale, Marrâkech, réduite de son temps, en faveur de Fès et de Meknès, au simple rang de capitale secondaire. De même, les gens de Fès, de tout temps remuants et frondeurs, ne devaient pas avoir de sentiments différents vis-à-vis de la grande ville du Sud, quand elle était le siège du gouvernement sa'dien. La relation anonyme ne serait-elle pas alors tout simplement l'œuvre d'un Fâsì mécontent? Quoi qu'il en soit, elle ne renferme pas la moindre indication qui permette clairement d'élucider ce point.

De même, il est assez difficile d'assigner une date précise à la composition de cette histoire mixte des Sa'diens et de la ville de Fès. Est-elle contemporaine de la période particulièrement troublée, pendant laquelle les derniers princes sa'diens, la maison d'ed-Dilâ' et le chérif 'alawite du Tâfîlelt se partageaient le Maroc, ou bien son auteur ne l'écrivit-il que plus tard? Tout ce que l'on peut affirmer sans

(1) Nom d'une rue et d'un quartier situés au nord-ouest de Fâs el-Bâlî. Cf. le plan du Lt Orthlieb, n° 111.

(2) *Anonyme de Fès*, ms. de Salé, fol. 4.

crainte de se tromper, c'est qu'elle est postérieure à 1064 (1653-54), date de la mort du sultan Moḥammed ech-Chaïkh el-Aṣghar, mentionnée par elle en dernier lieu, et antérieure à 1139 (1729-30), date probable, à quelques années près, de la composition de la *Nozhat el-ḥâdî* d'el-Ifrânî, qui l'utilisa comme source. En tout cas, il serait imprudent de conclure, du fait qu'elle ne mentionne pas le dernier prince de la maison saʿdienne, Moulay Aḥmed el-ʿAbbâs b. Moḥammed ech-Chaïkh, proclamé en 1064 et assassiné cinq ans plus tard, qu'elle remonte à l'époque exacte de ce court règne.

De toute façon, même en la datant à trois quarts de siècle près, on peut considérer la chronique anonyme de Fès comme le plus ancien des documents non officiels que nous possédions sur la dynastie des Chorfa Saʿdiens au Maroc.

*
* *

Cette relation est, comme on l'a déjà dit, l'une des sources principales d'el-Ifrânî, sinon celle qu'il mit le plus fréquemment à contribution pour écrire son histoire. En dehors du passage qu'il cite et condamne ensuite, il lui est redevable de bien des renseignements, surtout, ce qui est curieux, de ceux qui ont trait à des événements étrangers au Maroc, mais qui ont néanmoins produit un contre-coup sur le pays : par exemple, le rapport de l'expédition envoyée contre Tunis par le sultan de Turquie et dirigée par Sinân Pâchâ, en 982 (1574) (1) est emprunté autant à la relation d'ambassade d'et-Tamgroûtî, *en-Nafaḥat el-miskîyya*, qu'à l'Anonyme de Fès ; de même, les intéressants détails que donne el-Ifrânî, à ce propos, sur la prise du Ḥalq el-Wâdî (la Goulette).

Cependant l'auteur de la *Nozha*, parfois balancé entre des renseignements fournis par l'Anonyme de Fès et d'autres se rapportant au même sujet, fournis par des écrivains qu'il tenait sans doute pour plus dignes de confiance, rejette

(1) Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 60 du texte et 105-106 de la trad.

résolument les premiers. C'est ainsi que les deux portraits physiques d'Aḥmed el-Manṣoûr, présentés par chacune des histoires, offrent entre eux des différences sensibles. El-Ifrânî fait de ce prince la peinture suivante : « D'une taille élevée, de large carrure, les joues pleines et recouvertes d'une teinte jaunâtre, brun, les cheveux et les yeux noirs, il avait les dents bien plantées et les incisives fort brillantes. Son visage agréable était de forme régulière, son abord était affable, ses manières gracieuses et son maintien élégant (1) ». L'autre portrait n'est pas moins pittoresque, mais le premier n'en est évidemment pas inspiré : « Son teint était brun, ses yeux, enfoncés dans leurs orbites et sa barbe, fournie ; il portait des balafres sur la joue gauche ; il était corpulent ; sa voix était sonore. Il avait un défaut de langue et prononçait la lettre *chîn* comme un *sîn*. Il portait de superbes vêtements qui traînaient à terre... ; ses chevilles étaient grêles et sa démarche, de ce fait, n'était pas assurée (2). » Et si l'on se rappelle que la relation de Fray Luis Nieto représente le sultan Aboû'l-'Abbâs el-Manṣoûr « noir de couleur, mal basty, quoy que grand, mais foible et sans force (3) », il semble que le portrait tracé par l'Anonyme de Fès se trouve plus près de la vérité que celui de la *Nozhat el-ḥâdî*.

Faut-il, en fin de compte, voir dans ce petit ouvrage un pamphlet violent de la dynastie sa'dienne, et porter sur lui la même appréciation qu'el-Ifrânî ? En prêtant au sultan Moulay 'Abd Allah el-Ghâlib billah des accointances avec les souverains chrétiens, ce qui soulève la protestation indignée de l'honnête historien de Marrâkech, il faut avouer qu'il y a beaucoup de chances pour que l'Anonyme de Fès ait fait preuve d'une certaine partialité. Car les documents fournis par les archives européennes nous renseignent d'une manière assez précise sur cet établissement des

(1) el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, pp. 78-79 du texte et 140 de la trad.

(2) Fol. 16 du ms. de Salé.

(3) Fray Luis Nieto, *Histoire véritable des dernières guerres advenues en Barbarie*, traduction française de 1579, *apud* de Castries, *Sources inéd. de l'Hist. du Maroc*, France, t. I, p. 501.

troupes de Philippe II, roi d'Espagne, au Peñon de Velez (1564) ; il n'avait d'autre but que celui de mettre fin aux méfaits des pirates marocains et turcs en les chassant de leur repaire le plus sûr. Quant au soi-disant ordre donné par Moulay 'Abd Allah d'évacuer la ville de Mazagan déjà prise par ses troupes aux Portugais, il constitue une erreur historique évidente, car l'on sait que, si la place ne fut pas reprise par l'importante armée qu'envoya devant elle en 1562 le prince sa'dien, ce ne fut pas à la faveur d'un contre-ordre venu de la cour marocaine, mais bien grâce à la belle résistance qu'opposa la garnison portugaise à ses assaillants (1).

De toute façon, il est certain que l'Anonyme de Fès ne témoigne pas grande sympathie aux sultans dont il se fait l'historien. Il perce toujours dans son récit une légère pointe de dédain, parfois même de mépris. Il ne peut, par exemple, se dispenser de relater l'envoi par el-Manṣoûr d'une expédition au Soudan ; et, sans nier le gros succès militaire qui suivit et la richesse que la nouvelle province valut au sultan, il s'écrie, à la fin, de manière un peu inattendue et mordante : « les uléma et les qâ'ïd vinrent féliciter le monarque d'avoir causé le meurtre d'innombrables musulmans (2) » !

C'est à lui qu'el-Ifrânî doit aussi ces curieux renseignements sur l'organisation de la cour de Moulay Maḥammed ech-Chaïkh, non encore habitué aux fastes de la vie princière ; mais l'auteur de la *Nozha* a volontairement abrégé le récit de l'Anonyme de Fès, pour ne pas jeter trop de ridicule sur le premier prince sa'dien (3). Ce récit ne manque pas, en effet, de détails piquants, et même certainement un peu tendancieux, sur cette étiquette de parvenus : « Qâsim ez-Zarhoûnî, ancien vizir des Mérinides, montra au sultan la façon de porter les vêtements, de

(1) Cf. sur ce siège et la prise du Peñon de Velez, de Castries, *Sources inédites de l'Hist. du Maroc*, France, t. I, notamment L, LI, LIX, LXI et la bibliographie européenne citée dans les notes.

(2) Fol. 17 du ms. de Salé.

(3) el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdi*, p. 29 du texte et 55 de la trad.

maintenir le turban sur la tête, de monter à cheval de manière élégante, de dégainer les sabres rehaussés d'or et d'argent, de haranguer le peuple et les notables ; il le renseigna sur la manière de se tenir au *dîwân*, entouré des uléma, des lettrés, des secrétaires et des qâ'ïd... La maîtresse du palais, Bent Ibn Lajjo (1), montra au personnel domestique comment on fait cuire et on prépare les mets, quelles devaient être les heures des repas et les services dont ceux-ci devaient se composer. Elle apprit aux femmes du harem à s'habiller, à se parfumer, à avoir des matelas tendus de soie, à orner de broderies les coussins et les manteaux (2) ».

Il ne faut d'ailleurs pas croire que la manière tendancieuse s'affirme, sans arrêt, tout au long de l'ouvrage. On doit à la vérité de dire que parfois l'historien anonyme reconnaît aux princes qu'il étudie quelques sérieuses qualités. Dans un tableau d'ensemble qu'il place à la fin de son opuscule et où il passe rapidement en revue les règnes des différents sultans saʿdiens, il ne se montre, certes, pas souvent tendre pour eux ; pourtant, il lui arrive, en déclarant, par exemple, que la prospérité fit place, sous tel prince, à la disette qui ravageait le pays, de ne pas pousser à l'extrême une critique de parti pris à l'encontre de la dynastie. Il est certain que l'historien ne cèle rien de son antipathie innée pour les Chorfa venus du Sud-Ouest marocain ; mais il n'est pas, pour cela, un pamphlétaire aveugle. Et, quand bien même il ne faudrait accueillir qu'avec prudence certaines des assertions qu'il a émises dans son histoire, il n'en reste pas moins qu'il nous a laissé un document intéressant et utilisable, et d'une importance d'autant plus

(1) Le mot عريفة ne désigne pas au Maroc, comme le croit Houdas (p. 55, n. 2 de sa trad.), la « devineresse », mais bien la « maîtresse du harem impérial » et dans les grandes villes, la « matrone chargée de la surveillance des prostituées ». Quant au masculin عريف , il désigne uniquement dans les villes du Maroc le « chef de la corporation des bouchers ».

(2) Fol. 4 du ms. de Salé.

grande qu'il n'a rien de commun avec les panégyriques grandiloquents et relativement vides d'historiographes officiels ou officieux tels qu'el-Fichtâlî et Ibn el-Qâḍî, et qu'il vient heureusement compléter la *Nozhat el-ḥâdî* d'el-Ifrânî, qui y a puisé lui-même maintes fois (1).

(1) On verra dans le chapitre suivant qu'Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî, surtout connu comme historien de la dynastie ʿalawite, a consacré également quelques pages de son *et-Torjomân el-moʿrib* à l'histoire des Saʿdiens.

II

LES HISTORIENS DE LA DYNASTIE 'ALAWITE JUSQU'AU RÈGNE DE MOULAY EL-ḤASAN

Les historiens de la dynastie 'alawite, du moins ceux dont les œuvres sont à l'heure actuelle lues au Maroc, ne sont guère plus nombreux que les chroniqueurs de l'époque sa'dienne. Pourtant, plus on approche de la période contemporaine, plus il paraîtrait normal de voir affluer, sans gros effort de recherche, des documents historiques, qui, ne remontant pas très loin dans le passé, auraient dû échapper à l'oubli et à l'abandon. Cette remarque, qui se trouve vérifiée pour quelques-uns de ces documents, ne l'est pas pour les autres. On arrive bien à découvrir çà et là de minces collections de pièces d'archives, heureusement sauvées par quelques savants indigènes; mais, parallèlement, les ouvrages d'histoire suivie, même ceux qui ont trait à des faits à peine antérieurs à la fin du XIVe siècle de l'Hégire continuent à faire à peu près totalement défaut. Il est probable, d'ailleurs, qu'ils ne furent jamais très nombreux. Les compilateurs marocains modernes, comme en-Nâṣirî par exemple, viennent eux-mêmes confirmer cette hypothèse. L'énumération de leurs sources, qui fournit d'habitude une précieuse base d'enquête bibliographique, se réduit, dès qu'ils abordent la dynastie 'alawite, à infiniment peu de chose. D'où il faut nécessairement conclure à l'inexistence presque absolue d'ouvrages historiques, produits au cours des deux derniers siècles, et non pas à leur perte définitive ou à leur rareté présente.

On a vu qu'el-Ifrânî avait — et encore brièvement — donné un aperçu des règnes des trois premiers sultans 'alawites : c'est pourtant le seul écrivain marocain de son époque qui leur ait consacré un fragment d'histoire. Il faut attendre, après lui, jusqu'à la fin du XIIe siècle de l'Hégire (1786 de J.-C.), pour découvrir des chroniques se rapportant aux princes de la famille cherifienne venue du Tâfîlelt. D'ailleurs, pour la période immédiatement antérieure, on n'a pas besoin d'aller chercher en dehors des événements eux-mêmes les causes de ce manque absolu d'activité historique : les années qui s'étendent entre la mort de Moulay Ismâ'îl (1139/1727) et de l'avènement de son petit-fils Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah furent certainement trop troublées pour engager des historiens à en fixer le souvenir dans leurs ouvrages (1).

Quoi qu'il en soit, il n'y a au total, du début du XVIIIe siècle à la fin du XIXe, que deux savants marocains qui aient pris la peine d'écrire l'histoire de leur pays. Ils sont contemporains de la plupart des faits qu'ils consignent. L'un et l'autre sont attachés au Makhzen et promettent, à ce titre, d'être bien renseignés. Il est notable enfin que, comme l'auteur de la *Nozhat el-ḥâdî*, ils soient d'origine berbère. Ce sont les secrétaires d'Etat Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî et Moḥammed Akensoûs. En dehors des chroniques qu'ils nous ont laissées, on ne trouvera, jusqu'au règne de Moulay el-Ḥasan, qu'une ébauche historique, et encore anonyme et demeurée inachevée ; et un pamphlet, œuvre de Moḥammed eḍ-Ḍo'ayyif.

A

LE MINISTRE HISTORIEN ABOÛ'L-QÂSIM EZ-ZAYYÂNÎ (2).

Ez-Zayyânî, comme ministre et comme historien, est à peu près ignoré aujourd'hui au Maroc. Aucune de ses œuvres

(1) Contra Brockelmann, *Arab. litt.*, t. II, p. 455. Cf. *supra*.
(2) BIBLIOGRAPHIE. — En-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, t. IV, pp. 33, 108-109, 113, 116-

n'a été lithographiée ou imprimée à Fès, et fort rares en sont les exemplaires manuscrits. Le dictionnaire des célébrités de Fès, d'el-Kattânî, d'ordinaire si détaillé, ne lui consacre qu'une notice insignifiante. Quand on parle de lui aux quelques lettrés marocains qui essaient de se spécialiser dans les études historiques, ils ne peuvent s'empêcher d'esquisser un sourire ou une marque de dédain ; et si l'on veut savoir la cause de ce mépris à peine déguisé, ils finissent par déclarer qu'il n'y eut jamais au Maroc d'écrivain aussi « stupide » (*safîh*) (1), et que la littérature nationale n'a pas précisément à s'enorgueillir de ses productions.

118, 132; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 263 ; Mohammed es-Sâ'ïḥ, *el-Montakhabât el-'abqarîyya*, p. 100; Houdas, Introduction au *Maroc de 1631 à 1812;* Budgett Meakin, *The Moorish Empire*, p. 518 ; G. Salmon, *Un voyageur marocain à la fin du XVIIIe siècle, la Riḥla d'az-Zyâny*, in *Archives marocaines*, II, 1905, pp. 330-340; A. Graulle, *le Boustân adh-dharîf d'az-Ziyânî*, in *Revue du Monde musulman*, t. XXIV, pp. 311-317; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 507; Huart, *Litt. ar.*, p. 423.

Traductions françaises de l'œuvre d'ez-Zayyânî : O. Houdas, *le Maroc de 1631 à 1812*, extrait de l'ouvrage intitulé : *Ettordjemân el-mo'arib 'an douel elmachriq ou'lmaghrib* (avec texte arabe), Paris, 1886. — Coufourier a traduit dans les *Arch. mar.*, t. VI, 1906, la partie de la *Riḥla* d'ez-Zayyânî qui contient la description du Maroc, sous le titre : *Une description géographique du Maroc d'Az-Zyâny*, pp. 436-456, et Salmon a extrait du même ouvrage, *ibid.*, pp. 457-460, une *Liste de Villes marocaines*.

Houdas s'est servi, pour l'établissement du texte de son édition partielle du *Torjomân*, de deux manuscrits provenant de Tlemcen et d'Oran. Les collaborateurs des *Arch. mar.* ont utilisé un manuscrit de la *Riḥla* existant à el-Qaṣr. Cf. G. Salmon, *Quelques manuscrits rencontrés à el-Qçar*, in *Arch. mar.*, II, p. 356. — Nous sommes redevables à Si Ben 'Alî ed-Dokkâlî de la communication des manuscrits salétins de la *Torjomâna* et du *Torjomân*. Sî Mohammed ben 'Abd Allah el-Marrâkochî, ex-premier secrétaire d'ambassade du Maroc à Paris, et premier secrétaire du vizirat de l'enseignement a, également, bien voulu nous confier son exemplaire de la *Torjomâna*, copié il y a une dizaine d'années, à Marrâkech. Enfin, pendant un court séjour à Fès, en mars 1921, nous avons pu obtenir de Si Aḥmed Ibn el-Mawwâz, ancien ambassadeur du Maroc à Madrid et membre du Conseil supérieur des Uléma, la communication, pendant une seule nuit, d'un manuscrit du *Bostân*, revu par ez-Zayyânî lui-même.

(1) Son contemporain, Mohammed Akensoûs, le traitait déjà, dans son *Jaïch*, à de très nombreuses reprises, de جهول , « sot » ou « ignare ».

C'est qu'en effet, il s'en faut de beaucoup qu'ez-Zayyânî ressemble aux docteurs marocains de son temps, ou même à ceux d'aujourd'hui. Il a rompu, sans craindre les médisances de ses contemporains, avec les implacables lois de la tradition marocaine. A côté de l'existence figée de tous ces uléma de Fès, de Rabat ou de Marrâkech, qui n'agissent qu'avec prudence et circonspection et sont à peu près tous, par métier, foncièrement hypocrites, la suite invraisemblable de ses mésaventures, qu'il dut, pour une bonne part, à sa franchise et à sa liberté de langage, donne à sa figure un relief saisissant. C'est un tout autre homme à qui, vraiment, l'on a affaire. « Je ne suis pas un chérif, s'écrie-t-il, un jour, en réponse à une question du grand-vizir ottoman, mais un berbère élevé à la ville (1) ! » Quel savant marocain aurait osé avouer et proclamer ainsi sa roture de simple autochtone ? Il connaît son pays à merveille ; malgré son effronterie, on le juge indispensable au makhzen des sultans. Lui, se sentant fort de ses qualités d'homme d'état, crie bien haut que le plus grand malheur de sa vie a été d'accepter pour la première fois une fonction publique. Pendant les courtes périodes où il est en disgrâce, et en attendant qu'on le rappelle à sa charge, ce qui ne tarde jamais, il écrit des chroniques ou s'occupe d'alchimie. La littérature islâmique l'intéresse tout juste. C'est enfin un voyageur infatigable, et ses voyages lui ont révélé qu'il existe une Europe et d'autres pays que le Maroc.

Autant de raisons pour qu'il ait été et soit demeuré antipathique aux uléma engourdis et poncifs, indignés de sa rudesse et jaloux de ses hautes fonctions. Autant de raisons aussi pour qu'à un autre titre, nous espérions trouver dans ses œuvres historiques quelque reflet de son originalité et de son franc-parler.

Dans l'introduction qu'il a placée en tête de son *Maroc de 1631 à 1812*, M. Houdas a fourni quelques renseignements sur la biographie d'ez-Zayyânî. Plus tard, G. Salmon les a complétés à l'aide de détails empruntés à la *riḥla* de l'histo-

(1) *el-Torjomân el-mo'rib*, ms. de Salé, fol. 2.

rien : car ce dernier a donné dans tous ses ouvrages des indications souvent très précises sur sa vie. Elle vaut qu'on s'attarde un peu à en narrer, à l'aide de documents nouveaux, les péripéties mouvementées, aussi bien à cause de la curieuse personnalité de l'écrivain que des renseignements qu'on y trouve mêlés sur l'organisation du Makhzen marocain à la fin du XVIIIe siècle.

*
* *

Aboû'l-Qâsim (1) ben Aḥmed ben ʿAlî ben Ibrâhîm ez-Zayyânî (2) naquit à Fès en 1147 (3 juin 1734 — 23 mai 1735). Comme l'indique son ethnique, il était originaire de la grande tribu berbère du Maroc central, les Zayyân, où son grand-père ʿAlî ben Ibrâhîm, qui fut un jurisconsulte et un généalogiste de valeur (3), habitait la zâwîyya d'Aroggo, près d'Adekhsân (4). A son retour du voyage qu'il fit chez les Zayyân en 1100 (1689), le sultan Moulay Ismâʿîl ramena à Meknès ce savant, qui devint son imâm et mourut dans

(1) Belqâsem, dans la langue courante. Ez-Zayyânî orthographiait lui-même son nom بلقاسم.

(2) En-Nâṣirî, dans son *Kitâb el-istiqṣâ*, orthographie toujours : eṣ-Ṣayyânî, et il explique, IV, p. 108 : الصياني بالصاد المشمولة زايا كلفظ صراط في قراءة حمزة : « eṣ-Ṣayyânî, avec un *ṣâd* à prononciation voisine du *zâï*, comme le mot *ṣirâṭ*, suivant la lecture de Ḥamza. » Cette remarque de l'historien de Salé est absolument fantaisiste; d'ailleurs, l'exemple qu'il donne ne s'applique guère à l'anomalie qu'il veut expliquer, car la lecture *ṣirâṭ* pour *sirâṭ* n'est qu'une particularité du dialecte de Qoraïch. Cf. *Qor'ân*, s. I, v. 5, commentaire d'el-Baïḍâwî, éd. Fleischer, I, p. 9. Fumey, dans sa traduction de l'*Istiqṣâ*, transcrit de son côté : Ezẓayâni.

(3) Ce fut lui qui enseigna, dans sa zâwîyya, les sept lectures du Qor'ân à Aboû ʿAlî el-Ḥasan el-Ioûsî, l'auteur des *Moḥâḍarât*.

(4) Aroggo est un village avec une zâwîyya situé à petite distance au sud-est de Khonaïfra (Khenifra). Adekhsân, ancien centre de la tribu des Zayyân, dont l'importance est déjà attestée par Léon l'Africain (*Adacsan*), n'est plus, à l'heure actuelle, qu'une position stratégique à 12 kilomètres de Khonaïfra. Cf. Pillant, *Notes contributives à l'étude de la Confédération Zaian*, in *Archives berbères*, 1919-1920, pp. 114-115 et 112.

cette ville la même année que lui (1139) (1). Son fils Aḥmed alla alors s'installer à Fès, où le futur historien devait naître huit ans plus tard.

Ez-Zayyânî nous a laissé sa généalogie qui, d'après son grand-père, remonterait à Ṣanhâj, l'ancêtre des tribus Ṣanhâja, par Zayyân, l'ancêtre éponyme de la tribu elle-même, par Amâloû, père de Zayyân (2) et par el-Iasaʿ, qui se serait converti à l'Islâm sous le règne du khalife omaïade ʿAbd el-Malik ben Marwân (VIIIe siècle J.-C.) (3). Il cite comme garant de cette ascendance le grand généalogiste berbère Sâbiq ben Solaïmân el-Maṭmâṭî (4).

Aboû'l-Qâsim fit à Fès de bonnes études musulmanes, qu'il termina en 1169 (1785). Il avait alors vingt-trois ans (5). Il avait suivi des cours dans les mosquées d'el-Qarawîyîn et d'el-Andalos et fréquenté les deux médersas d'es-Ṣahrîj et d'el-ʿAṭṭârîn. Ses principaux maîtres furent d'abord le *tâlib* Aḥmed ben eṭ-Ṭâhir ech-Chargî, puis le biographe Moḥammed b. eṭ-Ṭayyib el-Qâdirî, ʿAbd el-Qâdir Boûkhrîṣ (6), Moḥammed Bennânî (7), et surtout le fameux

(1) Cf. *et-Torjomânat el-kobrâ*, ms. de Salé, et en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 33.

(2) Cette filiation est curieuse. Car, si les Aït Amâloû ne sont aujourd'hui qu'une tribu de la confédération Zayyân, il apparaît très probable que ce nom générique d'Aït Amâloû (les fils de l'ombre) fut, à l'origine, celui d'une grande confédération englobant elle-même les Zayyân (ou Izayan).

(3) La généalogie est donnée tout au long par G. Salmon, *op. cit.*, p. 331.

(4) Sâbiq ben Solaïmân ben Ḥarrâth ben Doûnâs el-Maṭmâṭî, le grand généalogiste berbère qui a servi de source à Ibn Khaldoûn et sur lequel cf. R. Basset, *les Généalogistes berbères*, in *Arch. berb.*, vol. I, année 1915, fasc. 2, p. 7 sqq.

(5) Cf. *supra*, p. 16.

(6) Aboû Moḥammed ʿAbd el-Qâdir ben el-ʿArbî Boûkhrîṣ, né vers 1118 (1706-1707), mort à Fès en 1188 (1774-1775). Qâḍî de Fès pendant trente-quatre ans, il fut révoqué à la fin de sa vie par le sultan Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah. Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 12.

(7) Moḥammed ben el-Ḥâjj el-Ḥasan ben Masʿoûd Bennânî, né en 1133 (1720-1721), savant jurisconsulte, imâm et prédicateur, connu surtout au Maroc par la glose qu'il écrivit sur le commentaire du *Mokhtaṣar* de Khalîl par ʿAbd el-Bâqî ez-Zorqânî et qu'il intitula *el-Fatḥ er-rabbânî fî-mâ*

juriskonsulte Aboû Ḥafṣ ʿOmar el-Fâsî (1), aux leçons duquel se pressaient des uléma déjà connus, comme ʿAbd es-Salâm Ḥassîn, el-ʿArbî el-Qosanṭînî, Moḥammed Saḥnoûn (2), el-Walîd el-ʿIrâqî (3), Iaḥiâ ech-Chafchâwanî (4), Maḥammed el-Howwârî (5) et Moḥammed ben ʿAbd es-Salâm el-Fâsî (6).

Sous le règne du sultan Moulay ʿAbd Allah, l'année où ses études prirent fin, ez-Zayyânî accompagna son père et sa mère, qui avaient résolu d'accomplir le pèlerinage; il était leur fils unique et ils voulaient se fixer avec lui définitivement à Médine, « pas seulement dans un but de piété, mais aussi pour quitter ce Maroc où les gens avaient par trop changé ». Aussi, les deux maisons et la bibliothèque du père de l'historien furent-elles vendues. Ils se rendirent tout d'abord au Qaire, pour se joindre à la caravane des pè-

dhahal minho ez-Zorqânî. Il mourut à Fès le 30 rabîʿ II 1194 (4 mai 1780). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, pp. 161-165; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 129; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 84; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 19, nº 41.

(1) Aboû Ḥafs ʿOmar ben ʿAbd Allah el-Fâsî, de la grande famille des Fâsîyîn, savant réputé qui forma de nombreux élèves et mourut à Fès le 29 rajab 1188 (6 octobre 1774). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 337.

(2) Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ces trois personnages. Les deux premiers, ʿAbd es-Salâm ben el-Khayyâṭ Ḥassîn et el-ʿArbî ben ʿAlî el-Qosanṭînî sont cités par el-Kattânî (*Salwat el-anfâs*, I, p. 338), comme disciples de ʿOmar el-Fâsî.

(3) El-Walîd ben Aboû'l-Qâsim ben Moḥammed el-ʿArbî el-ʿIrâqî, chérif ḥosaïnite mort à Fès en 1186 (1772-1773). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 223.

(4) Aboû Zakarîyâ' Iaḥiâ ben el-Mahdî ech-Chafchâwanî, chérif idrîsite, né en 1153 (1740-1741). Savant omniscient, il fut pendant trente ans prédicateur et imâm à la mosquée du sanctuaire d'Idrîs à Fès et mourut le 20 dhoû'l-ḥijja 1228 ou 1229 (14 décembre 1813 ou 4 décembre 1814). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 95.

(5) Maḥammed ben Ṭâhir el-Howwârî, jurisconsulte et logicien, qâḍî de Fès à partir de chaʿbân 1195 (juillet-août 1781), mort dans cette ville le samedi 20 moḥarram 1220 (20 avril 1805). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 308.

(6) Moḥammed ben ʿAbd es-Salâm ben Maḥammed el-Fâsî, savant, juriste et grammairien, né à Fès vers 1130 (1718), mort dans cette ville le 12 rajab 1214 (10 décembre 1799). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 318.

lerins égyptiens; mais, au lieu de gagner avec elle le Ḥijâz par voie de terre, ils préférèrent s'embarquer sur la mer Rouge pour l'Arabie en louant un bateau. Le voyage était moins fatigant et fournissait en même temps l'occasion de faire une opération commerciale qui pouvait être fructueuse. Ils achetèrent, en effet, avec tout l'argent dont ils disposaient, différentes marchandises qu'ils firent transporter du Qaire jusqu'à Suez sur des chameaux de location. Mais la malchance devait déjà commencer à s'abattre sur ez-Zayyânî : au cours de la traversée allait se produire la première des sept « calamités » (*nakabât*) qui le frappèrent durant sa vie. Arrivé en vue de Ianboûʿ, le vaisseau qui transportait les pèlerins trafiquants se brisa sur des récifs, et la cargaison fut perdue : passagers et équipage échappèrent à la mort. Et la famille marocaine débarqua sur le sol arabe dans le plus complet dénuement. Heureusement, la mère d'ez-Zayyânî avait, dans sa ceinture, cousu trois cents pièces d'or pour parer à une mésaventure toujours possible dans un voyage aussi lointain. Elle les remit à son mari, qui loua des montures pour gagner Djedda et la Mekke, et tous trois s'en allèrent faire leur pèlerinage. Puis, ils continuèrent sur Médine avec la caravane égyptienne et visitèrent le tombeau du Prophète (1).

Mais, avec des ressources aussi précaires, ils ne pouvaient plus songer à s'installer dans la ville sainte. Il fallut donc rentrer au Maroc. Ce ne fut pas sans peine. Après avoir, avec la somme qui leur restait, acheté des provisions de route, ils regagnèrent lentement l'Égypte, par la voie de terre, avec la caravane des pèlerins de ce pays. Arrivés au Qaire, ils purent se procurer quelque argent, qui leur permit de se reposer un peu avant de se remettre en route. Au lieu de fréquenter, pendant ce temps, les nombreuses écoles du

(1) G. Salmon, *op. cit.*, p. 334, traduit : « ...où ils visitèrent les tombeaux du Prophète, d'Amîna et de tous les pieux musulmans qui avaient désiré être ensevelis auprès d'eux. » Le texte arabe d'ez-Zayyânî dit : وزرنا تربة نبي الله ورسوله و امينه et ne parle pas du tout du tombeau d'Amîna.

Qaire où l'on professait la science islâmique, Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî ne trouva rien de mieux que « d'apprendre l'alchimie et la divination et de rechercher les particularités des métaux et des pierres ».

Près de deux ans avaient déjà passé depuis leur départ de Fès. Au moment où ils allaient reprendre leur voyage, ils apprirent la mort du sultan marocain Moulay ʿAbd Allah et l'avènement de son fils Sidi Moḥammed. A Alexandrie, aucun bateau ne levait l'ancre; la piraterie battait son plein et, d'autre part, les Anglais se trouvaient en guerre contre les Français et les Espagnols (1). Ils finirent cependant par s'embarquer sur un vaisseau français en partance pour Livourne (2). Ils arrivèrent dans cette ville et y restèrent quatre mois dans l'attente d'une nouvelle occasion de départ, et, désespérant d'en trouver, ils finirent par décider de regagner le Maroc par terre, jusqu'au détroit de Gibraltar, en longeant les côtes méditerranéennes de France et d'Espagne. Ils passèrent ainsi à Marseille et à Barcelone, espérant voir bientôt la fin de leur odyssée. Mais, décidément, ils jouaient de malheur! A Barcelone, ils apprirent que les Français assiégeaient Gibraltar (3), et qu'il était impossible de traverser le détroit. Il leur fallut attendre que le blocus fut levé pour pouvoir se diriger sur le port et, de là, gagner Tétouan. Ils arrivèrent enfin à Fès, n'ayant sur eux qu'une somme de sept *mithqâl* (4).

Aussitôt dans sa ville natale, Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî alla visiter ses anciens compagnons d'études. Combien son

(1) Il s'agit de la guerre dite de Sept ans, qui se termina le 10 février 1763 par la signature du traité de Paris.

(2) G. Salmon, *op. cit.*, traduit à tort par « Gênes ».

(3) Il s'agit de l'un des sièges que Gibraltar, devenue possession anglaise depuis 1704, eut à soutenir, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle contre les Français et les Espagnols, et dont le plus long fut celui de 1779-1783.

(4) A cette époque, le *mithqâl* d'argent pesait, au Maroc, 28 grammes et valait 960 *floûs*, soit environ la valeur représentée aujourd'hui par 4 réaux (20 francs). Le *mithqâl* est devenu au Maroc une monnaie fictive, d'une valeur approximative d'un demi-réal. Cf. Massignon, *le Maroc dans les premières années du XVIe siècle*, p. 102.

voyage si mouvementé avait dû le rendre différent de ces étudiants, qu'il retrouva, pour la plupart, attachés au makhzen du nouveau sultan Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah! Toutefois, pour ne pas être taxé d'infériorité par ses anciens condisciples (1), il sollicita immédiatement un poste de secrétaire, qui lui fut accordé. Le père du nouveau fonctionnaire, qui avait probablement souffert d'une disgrâce sous le règne précédent, essaya par tous les moyens de dissuader son fils d'entrer dans la carrière administrative. Ez-Zayyânî ne l'écouta pas. « Combien, avoue-t-il, devais-je le regretter plus tard ! »

Ses débuts furent assez obscurs. La tâche de secrétaire impérial au Maroc n'a pas varié depuis bien longtemps. Le *kâtib* doit tous les jours, matin et soir, sauf le jeudi et le vendredi, se présenter au palais. Il y rédige, ou plus souvent, il y copie, s'il a une belle écriture, les lettres adressées aux gouverneurs des villes et des tribus, les rescrits chérifiens et les circulaires. Il n'y a pas là de quoi l'occuper sans arrêt : aussi bien, le Makhzen marocain est-il le plus beau foyer d'intrigues et de médisance que l'on puisse imaginer. Toujours à l'affût de la moindre inadvertance de leurs collègues, prêts à se dénoncer mutuellement pour le plus petit manquement à la règle établie, les fonctionnaires des sultans n'ont pas peu contribué, depuis des siècles, à entretenir dans l'empire l'anarchie et le désordre ; les souverains sont rares, qui ont pu mettre un frein à leurs agissements et échapper, en quelque sorte, à leur tutelle de tous les instants. Ez-Zayyânî, qui, dans ce milieu, arrivait presque en intrus, après un long séjour à l'étranger, avec des connaissances nouvelles et un esprit élargi, fut assez habile pour se maintenir en place et faire reconnaître bientôt ses qualités.

(1) Ez-Zayyânî donne les noms de tous ces secrétaires. Ce sont : Aḥmed ben Nâṣir el-Ghîyyâthî ; Aḥmed ben el-Mahdî el-Ghazzâl, qui devait, plus tard, aller en ambassade en Espagne et écrire une relation de son voyage ; Aḥmed Ibn el-Wannân, l'auteur du poème célèbre au Maroc et connu sous le nom d'*ech-Chamaqmaqîyya* (imprimé à Rabaṭ, 1333 H.) ; Moḥammed Skîrej (ou Sokaïrej) ; Aḥmed ben 'Othmân el-Miknâsî ; Moḥammed ben ech-Châhid ; Sa'ïd ech-Chlîḥ el-Jazoûlî.

Il semble qu'on profita de sa pratique des choses et des gens du Maroc central pour le charger, à la cour, de s'occuper spécialement de cette région. Il est fort probable, au reste, qu'ez-Zayyânî comprenait et parlait le berbère (1). Et, lorsque, en 1187 (1773), les Aït Amâloû, dont il était originaire, se soulevèrent une fois de plus contre l'autorité du sultan, il arriva naturellement qu'on le rendit responsable de la révolte. En effet, le qâ'ïd qu'on avait envoyé à la tète de la tribu, Aboû'l-Qâsim ez-Zammoûrî, se vit repoussé par elle et il écrivit au sultan, en accusant ez-Zayyânî d'être cause de cet accueil hostile. Rien ne dit, d'ailleurs, que le malheureux qâ'ïd, impuissant à faire reconnaître son autorité sur ses farouches administrés, n'ait pas été victime d'un complot ourdi par le secrétaire. Toujours est-il que ce dernier fut, dès lors, tenu à l'écart par le sultan Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah, « au point que, chaque jour, il craignait qu'il ne le fît mettre à mort (2) ». Il fallut sévir contre les Aït Amâloû; une expédition, à laquelle put se joindre ez-Zayyânî, fut entreprise, et le sultan alla camper auprès de la qaṣba d'Adekhsân, en plein pays Zayyân. Notre personnage avait une belle occasion de se mettre en vedette. Il ne la laissa pas échapper. Il démontra au sultan que le qâ'ïd ez-Zammoûrî ignorait tout de son territoire, que les troupes qu'il commandait allaient tomber dans un guet-apens, et il offrit d'arranger les choses qui, immédiatement, tournèrent au mieux. Enchanté, le sultan accorda toute son estime à ez-Zayyânî : ce dernier vit ainsi sa « seconde calamité » se terminer d'une façon qu'il n'osait espérer (3).

Dès lors, tout change pour lui. Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah lui donne le pas sur ses collègues, et c'est à partir de ce moment que le secrétaire, se révélant comme un précieux auxiliaire, va jouer au Maroc un rôle politique de plus en

(1) Quand, dans l'un de ses ouvrages, il cite un mot berbère, ez-Zayyânî ne manque jamais d'en donner la traduction arabe.

(2) Cf. ez-Zayyânî, *et-Torjomân el-moʿrib*, éd. et trad. Houdas, pp. 89 = 146 et en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 108.

(3) Cf. le récit détaillé de cette expédition, extrait du *Bostân* d'ez-Zayyânî, dans en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, pp. 108-109.

plus brillant. Il devient le négociateur attitré avec tous les Berbères révoltés.

Nous le voyons ainsi, dans la seule année 1198 (1783-84), accompagner au printemps le sultan à Mogador (1), puis au Tâfilelt, où le prétendant Moulay el-Ḥasan ben Ismâ'îl, oncle du sultan régnant, avait proclamé son indépendance. C'est à ez-Zayyânî qu'est confié le soin d'entrer en pourparlers avec les Berbères des *qṣoûr*, puis avec l'agitateur lui-même. Il accomplit sa mission, accompagne el-Ḥasan à Meknès, puis, sans arrêt, retourne à Sijilmâsa avec les trois fils du sultan : Solaïmân, el-Ḥasan et el-Ḥosaïn, et en emmenant des canons, des mortiers et des bombardes traînés par une troupe d'artilleurs renégats allemands, sous l'escorte d'un millier de soldats des ports (2). Il ne connaît plus de repos. Quelque temps après, il est chargé par le sultan d'aller, dans le Gharb, lever un contingent militaire (3).

En 1200 (1786), Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah lui confia une mission bien plus importante encore. Il l'envoya, en ambassade, porter des lettres et des cadeaux au sultan de Constantinople 'Abd el-Ḥamîd (4) et raccompagner un envoyé turc qui était venu au Maroc dans un but analogue. Tous deux allèrent s'embarquer à Mogador sur un voilier qui les déposa à Malaga et, de ce port, ils continuèrent sur la Turquie.

C'était le second voyage d'ez-Zayyânî hors du Maroc ; lui-même en a laissé un récit détaillé à l'extrême. Nous ne retiendrons de sa relation que quelques faits. Une fois de plus, l'ambassadeur marocain continuait à n'avoir pas de chance sur mer. Les voyageurs eurent à souffrir d'une tempête si violente qu'un mât du vaisseau se brisa. Ils durent mettre le cap sur Tunis, afin d'y faire procéder aux réparations nécessaires; dans cette ville, ez-Zayyânî fut l'hôte, pendant dix

(1) *Istiqṣâ.*, IV, p. 114.
(2) *Ibid.*, IV, p. 113.
(3) *Ibid.*, IV, p. 114.
(4) Il s'agit de 'Abd el-Ḥamîd, fils d'Aḥmed III, qui régna de 1774 à 1789, et sur lequel, cf. notamment l'article de K. Süssheim, dans l'*Encyclopédie de l'Islâm*, I, pp. 40-41.

jours, du bey Ḥammoûda (1782-1814). Puis ils continuèrent leur route et pénétrèrent enfin dans la mer Egée. C'est alors que se produisit un incident entre ez-Zayyânî et l'ambassadeur ottoman qui s'appelait Ibrâhîm Efendî. Ce dernier, voyant qu'ils étaient arrivés en vue des premières côtes turques, devint subitement grossier et insulta le sultan et l'empire du Maroc. Ez-Zayyânî, furieux, « le prit par la barbe et l'aurait certainement égorgé s'il n'en avait pas été empêché par le capitaine du vaisseau ».

Enfin, après diverses autres péripéties, ez-Zayyânî arrive à Constantinople. On hisse aussitôt dans le port le pavillon des ambassadeurs et il est attendu au débarcadère par quatre autres envoyés du Maroc qui n'avaient pas encore rejoint leur pays : Moulay ʿAbd el-Malik ben Idrîs, neveu et gendre du sultan; Moḥammed ben ʿOthmân el-Miknâsî; ʿOmar Loûzîreq et ʿAbd el-Karîm ben Iaḥiâ (1). On prépare une maison pour le ministre marocain, on envoie des chevaux pour lui et sa suite et des charrettes pour ses bagages. Pendant trois jours, l'agha introducteur des ambassadeurs le met au courant du protocole de la cour ottomane. Bref, ez-Zayyânî est traité avec les plus grands honneurs et il est extrêmement curieux et amusant de voir combien ce Berbère de souche obscure s'étend complaisamment, dans sa relation de voyage, sur les égards qu'on lui témoigne.

Nous ne suivrons pas ez-Zayyânî, bien qu'il nous en ait donné le moyen, dans toutes les visites et toutes les promenades qu'on lui fait faire dans la capitale turque. Disons simplement qu'il est reçu tour à tour par le grand-vizir Ioûsof Pâchâ et par le chef des secrétaires ; qu'on l'emmène voir les hôtels de la Monnaie et du Trésor, les mosquées et

(1) Ces personnages avaient été envoyés, l'année précédente (1199 = 1785), par le sultan du Maroc, porter des présents aux habitants de la Mekke et de Médine, et d'autres destinés aux gens du Ḥijâz, de l'Iaman, de la Syrie, de l'Égypte et du ʿIrâq; cette députation attendait à Constantinople le départ de la caravane turque pour les lieux du pèlerinage. Une partie des présents qu'elle apportait devait être soustraite, à la Mekke, par le fils du sultan marocain, Moulay el-Iazîd. Cf. ez-Zayyânî, *et-Torjomân el-moʿrib*, éd. et trad. Houdas, pp. 84 = 154 et en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 115.

les médersas, les bibliothèques, où il n'est pas peu surpris de voir des copistes travailler sans discontinuer. L'ambassadeur marocain est tout yeux et tout oreilles. Il s'enquiert de tout et prend des notes qu'il utilisera quand il composera ses ouvrages. Il rencontre, sur une rive du Bosphore, un cul-de-jatte qu'il compare irrévérencieusement à une outre percée et s'étonne de l'entendre réciter tour à tour des vers turcs, arabes et persans. Il consacre ses loisirs à acheter des livres qui enrichiront la bibliothèque de son souverain.

Cependant, il n'est pas reçu tout de suite par le sultan ottoman, car il doit — c'est toujours lui qui nous l'apprend — attendre le prochain *dîwân*, pendant lequel, seulement, les ambassadeurs peuvent obtenir une audience du monarque, et qui ne se réunit que tous les trois mois et à l'occasion des trois grandes fêtes musulmanes. Mais, privilège enviable, ez-Zayyânî est appelé au palais avant la date fixée, car 'Abd el-Ḥamîd veut savoir si le chérif marocain pourra lui prêter de l'argent. L'impératrice de Russie Catherine II venait, en effet, de déclarer la guerre à la Sublime-Porte, et les ressources du trésor de cette dernière ne devaient pas être considérables. Ez-Zayyânî répondit fort habilement au souverain turc : « Pour la guerre sainte, ce n'est pas un emprunt que le sultan du Maroc consentira à la Turquie, mais, au contraire, il lui enverra, sans exiger en retour une promesse de restitution, des sommes importantes. »

Le ministre marocain passa cent jours à Constantinople, au bout desquels il prit le chemin du retour, accompagné, cette fois encore, d'un nouvel ambassadeur ottoman. Débarqué à Tanger, ez-Zayyânî s'en alla, sans tarder, rendre compte au sultan de sa mission et fut très fier de lui remettre une lettre du Grand Turc, dans laquelle il était dit : « Nous avons déjà reçu de Votre Auguste Seigneurie vingt ambassadeurs, mais le plus intelligent, le plus habile, le plus expérimenté et le plus courtois de tous a été Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî. Il nous a remis votre dépêche et votre présent de la façon la plus digne ; il a pris congé de nous dans les meilleurs termes, comme il convient aux ambassadeurs des souverains. S'il paraissait utile à Votre Seigneu-

rie de m'envoyer un nouvel ambassadeur, je désirerais que vous le choisissiez encore, car il est aussi distingué par ses manières que par son esprit (1). »

En faisant la part de l'exagération orientale, on voit qu'ez-Zayyânî rapportait à son maître un témoignage de satisfaction non négligeable. Sa situation à la cour, déjà si solidement établie, ne pouvait que s'améliorer encore, et le sultan rendit, devant tous les membres de son makhzen, hommage à l'intelligence et à l'initiative de l'ambassadeur. Les secrétaires, accroupis auprès de leurs écritoires, en durent pâlir de jalousie. Sur-le-champ, quatre caisses de réaux d'argent furent envoyées au roi d'Espagne, qui fut prié de les faire tenir au sultan ottoman par l'intermédiaire du roi de France.

L'année suivante (1201/1787), ez-Zayyânî reçut mission du sultan d'aller conduire à Oujda un contingent de tribu *gîch* et d'en remettre le commandement au gouverneur de la ville. A son retour, il rejoignit, chez les Ḥiâïna, le sultan qui s'était installé dans cette tribu avec ses troupes, pour la châtier. Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah nomma alors son secrétaire gouverneur de Taza, ville dans laquelle la situation était souvent précaire et où les tribus berbères environnantes se livraient périodiquement à des pillages en règle. Ez-Zayyânî, qui venait ainsi de gravir un nouvel échelon de la hiérarchie du Makhzen, resta une année à ce poste. Puis, il fut rappelé à Meknès pour remplir une nouvelle fonction : celle de commandant d'un corps de fusiliers marins que le sultan avait décidé de créer (2). Dans ce but, mille hommes, fournis par la tribu des Aït ʿAṭṭâ (3) et les ʿAbîd du Tâfîlelt furent envoyés à Meknès. De là, ez-Zayyânî les conduisit à Tétouan, où ils furent habillés et armés, puis

(1) Nous empruntons la traduction que Houdas a donnée de ce passage dans son édition du *Torjomân*, p. 156 de la trad. et 85 du texte arabe.

(2) Il dut même, à cette époque, être pendant quelque temps gouverneur de Larache, ainsi qu'il semble ressortir du *Torjomân*, éd. Houdas, p. 88 du texte et 161 de la traduction.

(3) Grande confédération de tribus berbères, encore assez mal connue, qui nomadise entre le Tâfîlelt et le Grand Atlas.

à Tanger, où il dirigea lui-même leur instruction. Ce ne devait pas être un spectacle banal que de voir ces grands nomades berbères et ces nègres sahariens transformés tout à coup en marins et faisant des manœuvres dans le détroit de Gibraltar et le long des côtes marocaines. Au bout de deux mois, le sultan rappela tout ce monde auprès de lui et nomma ez-Zayyânî gouverneur de Sijilmâsa et adjoint de son fils Moulay Solaïmân, son lieutenant au Tâfîlelt. Cette nomination ne fit pas grand plaisir au secrétaire, qui, néanmoins, ne put s'y dérober. Dans sa nouvelle résidence, en effet, il était appelé à gouverner non seulement toute une population turbulente, mais encore de nombreux parents, plus ou moins éloignés, de la famille impériale (1).

Il put cependant conserver son nouveau poste pendant trois ans, jusqu'à la mort de Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah, qui survint le 24 rajab 1204 (21 avril 1790). Mais il s'y attira la haine du fils aîné du sultan, Moulay el-Iazîd, qui devait bientôt lui faire sentir, en arrivant au pouvoir, que sa fortune avait assez duré (2).

On trouvera, dans la traduction de M. Houdas (3), le récit détaillé des mauvais traitements que le nouveau sultan fit

(1) Cf. *el-Torjomân*, éd. Houdas, pp. 85 = 157 et en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 118.

(2) A la suite de l'indélicatesse qu'il avait commise en Orient (cf. *supra*, p. 153, note 1), Moulay el-Iazîd, n'osant se présenter à son père, comptait, en rentrant au Maroc, se réfugier à Sijilmâsa, auprès du tombeau de son ancêtre Moulay 'Alî ech-Charîf. Mais, quand il apprit qu'ez-Zayyânî était gouverneur de la ville, il eut la certitude que le fonctionnaire n'hésiterait pas à le faire arrêter; aussi, dut-il renoncer à son projet et aller jusque chez les Jbâla, dans la tribu des Beni 'Aroûs, chercher asile dans le sanctuaire du grand saint Moulay 'Abd es-Salâm ben Machîch. Ez-Zayyânî lui créa, à la même époque, des difficultés dont le détail est contenu dans le *Bostân*, rapporté par en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 118.

(3) *el-Torjomân el-mo'rib*, éd. Houdas, pp. 86-91 du texte et 157-168 de la traduction. Cf. également G. Salmon, *op. cit.*, pp. 336-337. Il est à remarquer que, dans l'*Istiqṣâ*, en-Nâṣirî fait preuve de la plus grande discrétion, en ce qui concerne les mauvais traitements infligés par le sultan el-Iazîd à l'historien. Il n'y fait qu'une allusion, IV, p. 119 : قبض عليه وضربه وامتحنه, « il le fit arrêter, frapper et malmener ».

subir à notre personnage. Nous les rappellerons ici de manière abrégée :

Ez-Zayyânî, dès la proclamation d'el-Iazîd, se hâta d'envoyer au prince une députation qui vint lui prêter serment de fidélité au nom des habitants de la province ; et, pour éviter toute surprise, il lui demanda de fixer lui-même le montant des pensions à servir aux princes du sang résidant dans le Tâfîlelt. Au bout de quelque temps, el-Iazîd le fit appeler à Fès, pour qu'il lui remît les contributions du territoire qu'il administrait. Ez-Zayyânî, qui avait de sombres pressentiments, s'étonna à peine en apprenant à son arrivée à Dâr Dbîbagh (1), près de la capitale, que ses maisons de Meknès avaient été confisquées, sauf une petite qui servait d'abri à sa famille. Il tomba malade, « accablé par la fièvre et l'inquiétude », et fit venir les siens à Fès. Une fois guéri, l'infatigable voyageur alla rejoindre devant Ceuta son souverain, qui tentait vainement d'enlever cette place aux Espagnols. Moulay el-Iazîd le renvoya alors à Fès, où, dès son arrivée, il fut jeté en prison ; peu de temps après, il fut transféré de cette ville à Meknès, où on l'incarcéra successivement à la qaṣba et dans un cachot. Pour la troisième fois, l'adversité s'abattait sur ez-Zayyânî. Puis, quelques semaines après, par un brusque revirement, il sembla revenir en faveur, puisque le sultan lui confia le commandement de la ville d'Agadir et lui ordonna d'aller chercher à Tanger le prince Moulay Ibrâhîm, nommé gouverneur de Marrâkech : il devait l'accompagner, tout en rejoignant son poste, jusqu'à Mogador. Alors, sans arrêt, ez-Zayyânî, de Meknès, s'en va à Tanger, et, de cette ville, passe successivement à Larache, Rabat et Casablanca. Tout d'un coup, un nouvel ordre arrive : ce n'est plus à Agadir qu'ez-Zayyânî doit aller, mais à Marrâkech, comme conseiller du jeune khalîfa Moulay Ibrâhîm. Ez-Zayyânî, qui ne sait

(1) Dâr Dbîbagh (la maison du petit tanneur), qaṣba à 3 kilomètres au sud-ouest de Fès, aujourd'hui comprise dans l'enceinte du camp qui porte son nom. Les constructions subsistant aujourd'hui ont été édifiées sous le règne du sultan Moulay 'Abd Allah.

plus quel sort l'attend, obéit à l'ordre donné et rejoint la capitale du Sud. Mais il n'y va pas rester longtemps : quatrième *nakaba*, qui sera peut-être la dernière ; les jours du secrétaire semblent toucher à leur fin, et c'est par miracle qu'il va échapper à la mort.

El-Iazîd, en effet, le rappelle à Rabat, puis l'envoie devant Ceuta porter des lettres, avec mission de le rejoindre à Marrâkech, en passant par Fès. Ez-Zayyânî n'est pas encore parti que le sultan décide d'aller lui-même devant la ville assiégée, et de se faire accompagner par son secrétaire. Mais, à peine sont-ils arrivés à Tétouan, qu'il le dépêche dans le Sud, dans les tribus des Dokkâla et de la banlieue de Marrâkech, afin de lever des soldats destinés à renforcer les assiégeants de Ceuta. Ez-Zayyânî s'en va sans rechigner — il passe décidément toute sa vie sur les routes ou plutôt les pistes marocaines — et trouve tout le pays en pleine agitation. Deux solutions s'offrent à lui : ou se mettre au service du prétendant Moulay Hichâm, ou prendre la fuite. C'est cette dernière qui lui semble la moins aléatoire : à bride abattue, il gagne l'Omm er-Rabîʿ, el-Manṣoûrîyya (1), et enfin Rabat, où il n'entre pas sans peine. Puis, après quelque repos, il part rejoindre le sultan, et gagne successivement el-Qaṣr et Larache. Là, dans l'enceinte de la plate-forme aux canons (2), il se présente à el-Iazîd, qui le rend

(1) Qaṣba sur la route de Rabat à Casablanca, à 33 kilomètres environ de cette dernière ville. Elle a pris le nom du sultan almohade Iaʿqoûb el-Manṣoûr, qui la fit élever sous son règne (580-595 = 1184-1198).

(2) En arabe, الصقالة , de l'espagnol *escala*. Cf. Brunot, *la Mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et Salé*, pp. 68-69 : « escale fortifiée ». La ṣqâla de Larache, comme celles de Rabat, Salé, Casablanca et Tanger, a été bâtie sur l'ordre de Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah. Houdas, ignorant le sens de ce terme marocain — ce dont il était bien excusable — l'a pris pour un toponyme, et il traduit, p. 165 : « On me dit que le sultan était à Esseqâla ; je poursuivis donc ma route jusqu'à cette dernière localité. Comme j'étais campé près de la porte de Esseqâla... », au lieu de : « on me dit que le sultan se trouvait sur la plate-forme aux canons ; je continuai donc mon chemin et descendis de cheval à la porte de la batterie ».

responsable du soulèvement de la région de Marrâkech, le fait bâtonner, puis tire sur le secrétaire évanoui un coup de son pistolet. L'arme rate heureusement! On le jette en prison, on le charge de chaînes, malgré les blessures que lui a values sa bastonnade.

Le sultan, continuant sa route sur Rabat, demanda, en arrivant à el-Mahdìyya, si ez-Zayyânì était mort. On lui répondit que non. Il l'envoya alors chercher par des cavaliers et notre homme, dans un piteux état, arriva à Rabat, monté sur une mule. Là, après avoir comparu devant le sultan, qui rabroua vertement un chérif de Médine essayant de prendre sa défense, il fut emprisonné à nouveau. Laissons l'historien raconter lui-même la suite de sa pitoyable aventure (1) :

« Le lendemain matin, quand le sultan sortit (de ses appartements privés), il plaça deux fusils à côté de lui dans la salle du premier étage qui donne sur le *mechwâr*, puis il ordonna aux sbires de m'amener en sa présence et leur dit : « Dépouillez-le de ses vêtements, revêtez-le d'une *jellâba* « et amenez-le-moi. » On me ramena en prison, et, après m'avoir enlevé mes vêtements, on me couvrit d'une *jellâba* qu'on avait apportée. Nous étions alors au mois de décembre « le sourd (2) », et la pluie tombait. On était allé au marché chercher une mule pour me la faire monter ; mais on n'en avait pas trouvé. On se rendit alors chez le gouverneur qui en fit chercher une (au fondaq) des chameliers ; enfin, après deux heures d'attente, la mule fut amenée et on me hissa dessus. Les enfants sortirent des écoles avec leurs plan-

(1) *et-Torjomân el-moʿrib*, éd. Houdas, p. 90 du texte et 166 de la trad. Nous avons emprunté la traduction Houdas, sauf en quelques points où nous l'avons légèrement modifiée.

(2) الأصم : « sourd », d'où : « pendant lequel aucun bruit ne se fait entendre », épithète souvent accolée dans les calendriers météorologiques marocains au nom de décembre. On la retrouve d'ailleurs dans l'arabe classique pour marquer l'intensité du froid. Rappelons que, dans l'Arabie antéislâmique, ce surnom était donné, avec le même sens dérivé, à Rajab, parce que, durant ce mois de trêve sacrée, on n'entendait « ni clameurs de combattants ni cliquetis d'épées ».

chettes à Qor'ân et implorèrent Dieu en ma faveur (1). Les gens de Rabat éprouvaient un vif chagrin de ma disgrâce. Quand nous arrivâmes au *mechwâr*, le sultan, qui trouvait que nous tardions à venir, avait quitté la place à laquelle il s'était installé pour nous attendre. Cette circonstance fut la cause de mon salut, car le sultan ne revint point pendant le temps que je demeurai au milieu du *mechwâr*. Tandis que j'étais ainsi exposé au froid et à la pluie, les ṭolba priaient et faisaient des vœux pour moi sur le tombeau de notre Maître le Sultan (2). Tous les fonctionnaires, hommes libres ou 'Abîd, pleuraient sur mon sort ; ils décidèrent les nègres du palais à informer le sultan de ma situation, et celui-ci me fit reconduire en prison. Quelques-uns de mes amis parmi les hauts fonctionnaires vinrent alors m'y trouver et m'apportèrent des vêtements ainsi qu'un brasero ; j'avais tant souffert du froid que je ne pouvais plus parler. »

Par bonheur, Moulay el-Iazîd quittait Rabat trois jours après, se dirigeant sur Marrâkech. Il livra bataille au prétendant Moulay Hichâm et reçut, à la fin du combat, une blessure des suites de laquelle il mourut bientôt (dernière décade de jomâdâ II 1206/14-23 février 1792). A peine les habitants de Rabat eurent-ils la nouvelle de la mort du sultan qu'ils délivrèrent ez-Zayyânî, malgré l'opposition du qâ'ïd Bargâch (3), et mirent ainsi fin à sa « quatrième mésaventure ». Escorté de Berbères Benî Mṭîr (4), le secrétaire

(1) Il s'agit là d'un vieux rite de supplication, déjà employé au Maroc au Moyen Age. Nous voyons, en effet, dans *er-Rawḍ el-haloûn* d'Ibn Ghâzî, qu'Aboû 'Alî Manṣoûr Ibn Ḥarzoûz, prédicateur de Meknès, « accompagné des enfants des écoles portant leurs planchettes sur la tête, sortit au-devant du prince almohade et implora sa clémence en faveur des habitants de Miknâsa » : O. Houdas, *Monographie de Méquinez*, pp. 38-39 ; éd. de Fès, p. 13.

(2) Ez-Zayyânî veut parler du tombeau de son ancien souverain Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah, enterré à l'intérieur du grand Agdâl de Rabat.

(3) La famille Bargâch, d'origine andalouse (Vargas), n'a pas cessé depuis lors de fournir les gouverneurs de la ville de Rabat.

(4) Tribu berbère (Aït Ndîr, arabisé en Benî Mṭîr) du sud de Meknès.

d'Etat se rendit à Meknès et décida, avec les dignitaires du Makhzen restés dans cette ville, de mettre sur le trône Moulay Solaïmân, prince dont il n'avait jamais eu qu'à se louer ; puis il accompagna au sanctuaire de Moulay Idrîs du Zarhoûn le nouveau sultan, qui se fit proclamer solennellement et alla s'installer à Fès.

Du même coup, non seulement ez-Zayyânî était revenu en grâce, mais il reprenait son rôle d'actif et indispensable homme d'état. Ce ne fut pas néanmoins de son plein gré. Il était fatigué d'honneurs par trop éphémères et demeurait, malgré tout, assez anxieux du lendemain. D'autre part, il arrivait à sa soixantième année et estimait sa carrière suffisamment remplie. C'est pourquoi déclina-t-il tout d'abord l'offre de Moulay Solaïmân, qui lui proposait le poste de gouverneur de l'amalat d'Oujda. Sur l'insistance du prince, il dut accepter ; il s'agissait d'une mission de confiance, celle de réprimer le soulèvement des Angâd qui mettaient à feu et à sang tout le Maroc Oriental jusqu'à la Moloûïya. Ez-Zayyânî partit donc pour sa nouvelle résidence, avec une escorte et une caravane de serviteurs. Mais, avant même d'avoir rejoint Oujda, il était attaqué par ses propres administrés révoltés, leur échappait à grand' peine et n'avait que le temps de se réfugier à la qaṣba d'el-'Oyoûn (1), tandis que ses bagages restaient aux mains des pillards. Cette fois c'en était trop ! Cette « cinquième mésaventure » lui donnait pour longtemps le dégoût des fonctions publiques. Ne doutant pas qu'il serait rendu responsable de la défaite de ses troupes, il jugea prudent et sage de quitter le Maroc, dont la limite était toute proche. Peu de jours après, il était à Tlemcen, où il n'était connu de personne, et louait une petite maison au faubourg d'el-'Obbâd, près du mausolée d'Aboû Madian, le patron de la ville (2). « Alors, dit-il, je me reposai de mes frayeurs

(1) La qaṣba d'el-'Oyoûn se trouve à peu près à mi-route d'Oujda à Tâoûrirt (el-Aïoun Sidi Mellouk de la carte du Service géographique). Elle fut construite en 1090 (1679) par Moulay Ismâ'îl. Cf. ez-Zayyânî, *et-Torjomân el-mo'rib*, éd. Houdas, p. 18 du texte et 34 de la trad.

(2) Aboû Madian Cho'aïb ben el-Ḥasan, surnommé el-Ghawth, grand

du Maroc et des revirements incessants du pays et j'ôtai de mon cou le lacet et le carcan de l'esclavage (1). » Effectivement, il resta à Tlemcen plus de dix-huit mois, pendant lesquels il dut s'occuper principalement à lire et à écrire. Mais il fallait avant tout à cet homme une vie d'activité physique. Et c'est pourquoi il décida un jour de refaire, en simple particulier, le voyage qu'il avait fait à Constantinople comme ambassadeur de Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah.

Il partit donc pour Oran ; de cette ville, il continua sur Alger, où sévissait alors une petite épidémie de peste (2) : il fut bien reçu par les autorités turques et les uléma de la ville, qu'il ne nomme malheureusement pas ; puis, il poursuivit son voyage, passa par Constantine et arriva à Tunis, le 1er jomâdâ I 1208 (5 décembre 1793).

Alors l'odyssée, volontaire cette fois, recommence. Ez-Zayyânî, toujours avide de nouveauté, ne cesse pas de s'instruire encore durant ses pérégrinations ; il profite, au cours de ses traversées, de la moindre escale un peu prolongée pour partir en reconnaissance dans l'intérieur des terres, voir et noter. De Tunis, ez-Zayyânî se rend, par mer, directement à Constantinople. Il séjourne quelque temps dans la capitale turque, où on le traite avec honneur et où l'on fait à son égard preuve de la plus grande discrétion. Mais

saint de Tlemcen, mort en 594 (1197-1198). Cf. Ibn Qonfoûdh, *Ins el-faqîr wa-ʿizz el-ḥaqîr* (ms. 385 de Rabat) ; Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mirʾât el-maḥâsin*, p. 198 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 107 ; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 332 ; Ibn Mariam, *el-Bostân*, p. 108 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 364 ; Brockelmann, *Arab. litt.*, I, p. 438 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 350 ; Bel, in *Enc. de l'Islâm*, I, p. 100 et la bibliographie européenne donnée.

(1) *et-Torjomân*, ms. de Salé, fol. 2 : واسترحت من اهوال المغرب وتقلباته وخلعت ربقة الرق وتغلياته.

(2) On n'a aucun renseignement sur l'existence d'une épidémie de peste à Alger vers 1793. Nous connaissons seulement celle qui ravagea la population algéroise en 1787 et 1788 et sur laquelle cf. H. D. de Grammont, *Histoire d'Alger sous la domination turque*, pp. 339-340 et Venture de Paradis, *Alger au XVIIIe siècle*, Alger, 1898, pp. 31, 52.

bientôt arrive l'époque du pèlerinage aux lieux saints. Il part avec le cortège turc pour Médine et la Mekke. Puis, profitant de la rentrée de la caravane égyptienne, il gagne le Qaire, avec deux concubines éthiopiennes qu'il vient d'acheter. La grande ville, qu'il n'a pas revue depuis plus de trente-cinq ans, exerce sur lui un attrait tout particulier. Il y passe plusieurs mois, marqués d'ailleurs par un accident qui aurait pu lui coûter la vie (1) : en traversant le Nil, la barque qui le transporte chavire ; en bon montagnard berbère qu'il est malgré tout resté, il invoque assez irrévérencieusement le patron de Tlemcen, en lui disant que, s'il est vraiment un saint, il va l'empêcher de se noyer. Il est, en effet, repêché par une dahabieh et décide d'aller remercier sans tarder le « pôle » auquel il a adressé sa requête. Et le voilà, dès lors, sur le chemin du retour vers le Maghrib.

A Alexandrie, il trouve un bateau en partance pour Alger et s'y embarque. Un vent contraire l'amène d'abord à Rhodes, puis à Antioche, où l'on décide une escale d'un mois. Belle occasion pour parcourir la Syrie et la Palestine. En vingt-cinq jours, sans perdre de temps, ez-Zayyânî court revoir Damas et Jérusalem, qu'il a déjà visitées l'année précédente en allant par terre de Constantinople en Arabie ; il revient à Antioche assez tôt pour s'embarquer. Mais l'itinéraire ayant été modifié, il va toucher Smyrne avant d'atteindre enfin Tunis, où notre voyageur juge qu'il est prudent de débarquer.

Son journal de route nous apprend que, dans cette ville, son séjour fut attristé par la mort d'une de ses négresses éthiopiennes : elle laissait un enfant à la mamelle ; il fallut lui procurer une nourrice esclave. Ez-Zayyânî, après avoir loué des bêtes de somme et des montures, se dirigea sur Constantine, où il passa dix jours à attendre le bey de la province, et continua sur Alger, presque sans ressources. Il y attendit pendant sept mois l'arrivée de marchandises qu'il avait achetées en Orient ; son voyage d'études et

(1) « Sixième mésaventure ».

d'agrément s'était doublé, on le voit, d'un voyage commercial. Il fut l'hôte à Alger du qâḍî de la ville, Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben Mâlik (1).

Ez-Zayyâni avait envoyé d'Alger à Fès un messager qui devait ramener sa famille et ses concubines noires à Tlemcen, où il voulait s'installer pour le restant de ses jours. On était, dans la capitale marocaine, inquiet sur le sort de l'ancien ministre. Et la nouvelle qu'il était en Algérie fit sensation. Tous ses proches et ses amis lui écrivirent de rentrer à Fès, et, moyen suprême de le persuader, ils ne lui envoyèrent qu'une seule négresse au lieu de tout son harem. Le sultan Moulay Solaïmân lui-même lui adressa une lettre très cordiale, l'engageant à revenir à Fès sans aucune crainte. Tous ces messages touchèrent ez-Zayyânî à Tlemcen, où il avait déjà rejoint sa maison d'el-'Obbâd. Il lui tarda dès lors de rentrer dans sa ville natale, et il se mit en route sans perdre de temps (1210/1795-96).

Arrivé à Fès, il alla se présenter au sultan et lui offrit des parfums et des vêtements de l'Inde. Le souverain lui fit très bon accueil et lui proposa immédiatement de le nommer gouverneur de Larache. Ez-Zayyânî, brandissant alors la lettre impériale qu'il avait reçue à Tlemcen, demanda à Moulay Solaïmân de le laisser en paix. Le sultan fit droit à sa requête, mais, quelque temps après, il le pria avec insistance d'aller inspecter le fonctionnement de la douane dans les ports du Maroc. Ce n'était qu'une mission temporaire, dont ez-Zayyânî s'acquitta brillamment. Il alla visiter Larache, Tétouan et Tanger et envoya son rapport au sultan qui le félicita. Puis il resta à Fès, jusqu'en 1213 (1798-99), sans fonction officielle ; alors le souverain le convoqua à

(1) Il existait à cette époque, à Alger, un el-Ḥâjj Moḥammed ben Aḥmed ben Mâlik, qui fut mufti mâlikite de 1210 à 1214 (1795-1800) et non qâḍî. Cf. Joachim de Gonzalez, *Essai chronologique sur les Musulmans célèbres de la ville d'Alger*, Alger, 1887, pp. 63-64, et el-Ḥafnâwî, *Ta'rîf el-khalaf bi-rijâl es-salaf*, II, p. 474. Les mêmes auteurs signalent (Gonzalez, pp. 23-24 et el-Ḥafnâwî, p. 472) un jurisconsulte Moḥammed ben Mâlik qui vécut vers 1159 (1746). Peut-être s'agit-il du même personnage que le précédent et est-ce celui dont ez-Zayyânî fut l'hôte à Alger.

Meknès et lui demanda de reprendre dans son makhzen la place importante qu'il avait laissée. A ce titre, il alla d'abord à Marrâkech recueillir l'héritage des frères de Moulay Solaïmân, qui venaient de mourir de la peste dans cette ville (1); puis, nommé secrétaire d'État à la cour, il ne tarda pas à cumuler les fonctions de vizir et de chambellan (2). Ce fut l'apogée de sa carrière. Il resta en place plusieurs années, puis fut révoqué.

A cette époque s'arrête le journal de sa vie. Nous sommes vers 1230 (1815). Ez-Zayyânî a alors plus de quatre-vingts ans. Vécut-il longtemps encore après cette période? Oui, s'il faut en croire l'auteur de la *Salwat el-anfâs*, qui a fait mourir notre personnage à l'heure du *ʿaṣr* du dimanche 4 rajab 1249 (17 novembre 1833) (3). Il aurait donc vécu ainsi quatre-vingt dix-neuf ans (4).

La *Salwat el-anfâs* nous apprend également qu'à sa mort, Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî fut enterré, par ordre du sultan, dans la zâwiyya de la confrérie des Nâṣiriyya, qui se trouve à Fès, au quartier d'es-Siâj (5); son tombeau y est situé près

(1) Il s'agit de la fameuse épidémie de 1799, qui fit de très nombreuses victimes au Maroc, et sur laquelle, cf. l'étude du Dr Renaud, *la Peste de 1799*, in *Hespéris*, 1921, p. 160 sqq.

(2) Notons que, dans l'intitulé de ses ouvrages, ez-Zayyânî se donne le surnom de *Dhoû'l-wizâratain*, « celui qui a été élevé deux fois à la dignité de vizir », ou plutôt « le vizir de l'Intérieur et de la Guerre ». Ce surnom avait été porté et illustré par un personnage célèbre de l'Andalousie, auquel ez-Zayyânî aime à se comparer, Lisân ed-Dîn Ibn el-Khaṭîb. Cf. à propos de l'attribution du titre à ce dernier personnage, les références données par de Aldecoa, *Ibn el-Khatib Lisan ed-Din* in *Arch. berb.*, vol. II, 1917, p. 49.

(3) *Salwat el-anfâs*, I, p. 263.

(4) Il s'agit d'années calculées d'après le calendrier solaire. En comptant en années lunaires, ez-Zayyânî atteignit l'âge de 102 ans. El-Kattânî, *loc. cit.*, dit qu'à sa mort il avait environ 106 ans. N'y a-t-il pas là une part d'exagération dans ce rapport de longévité exceptionnelle que la pénurie de documents ne permet pas de vérifier ? Pourtant, ce n'est pas pour ez-Zayyânî seul qu'el-Kattânî fait preuve, dans son dictionnaire, d'une si grande précision chronologique. Il note, chaque fois qu'il le peut, l'heure, le jour et la date de la mort des personnages qu'il étudie.

(5) Au centre de Fès el-Bâlî, entre les quartiers d'el-ʿOyoûn et de Swîqat

de l'endroit où fut enseveli plus tard Moḥammed Maswâk et-Tâzi (1).

Dans cette notice, el-Kattânî trace en même temps un portrait moral qui n'est guère favorable au ministre historien. Le pieux biographe déclare qu'ez-Zayyânî, bien qu'intelligent, avait la langue trop longue et ne savait pas ménager ses paroles, si bien qu'il lui arriva de médire des grands saints : et il termine en demandant à Dieu de le préserver lui même de pareils errements.

Quant au portrait physique qu'il donne d'ez-Zayyânî, il se réduit au rappel d'une difformité qui frise assez l'invraisemblance : « Le sommet de son crâne, dit-il, avait été enlevé d'un coup de sabre et l'on mit à la place un morceau de courge que la chair finit par recouvrir; l'historien put survivre à sa blessure; c'est pourquoi il ne se découvrait jamais la tête en public ! » Ne s'agit-il pas là tout simplement de l'écho prolongé d'une bonne plaisanterie ? Les racontars les plus fantaisistes, émanant du makhzen lui-même, ne devaient pas manquer de courir sur cet extraordinaire ez-Zayyânî : sa personnalité et son origine y donnaient trop de prise. Et qui sait si le biographe moderne, en excluant de sa notice, pour ne pas déparer son œuvre, toutes les mésaventures du ministre historien, n'a pas voulu pourtant marquer, d'un trait grotesque, qu'au souvenir de ce parvenu discourtois et secrètement méprisé, s'attache, encore aujourd'hui, un peu de ridicule ?

*
* *

Tel fut l'homme. Que fut l'écrivain ? Et d'abord, il est permis de se demander à quels moments de sa vie mouvementée le secrétaire d'État put trouver le temps d'écrire. Il

Ben Ṣâfî, et à proximité immédiate du palais du *majlis baladî*. La zâwiyya de Sidi Aḥmed Ibn Nâṣir figure sur le plan d'Orthlieb, *sub* n, 289.

(1) Aboû 'Abd Allah Moḥammed Maswâk ben Moḥammed et-Tâzî, jurisconsulte, prédicateur et grammairien de Fès, fut, pendant un certain temps, qâḍî de Ṣfroû. Mourut le 3 rabîʿ II 1283 (15 août 1866). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 262.

n'eût guère, on l'a vu, de loisirs prolongés, au moins avant d'arriver à l'extrême vieillesse. Pourtant, il a écrit quinze ouvrages, dont il a laissé lui-même la liste. Il ne fut donc pas seulement d'une inlassable activité physique, puisqu'en dépit de ses charges absorbantes et de ses voyages lointains, il put encore s'occuper de composer des livres dont le nombre ne laisse pas d'être important.

Toute l'œuvre d'ez-Zayyânî, si l'on excepte deux traités d'alchimie et de divination aujourd'hui introuvables, se rapporte exclusivement à l'histoire et à la géographie. On y chercherait vainement la moindre glose sur un écrit islâmique, le plus petit opuscule ressortissant à la science traditionnelle ; il tient cependant à montrer qu'il n'ignore pas celle-ci, dans les longues digressions que l'on trouve dans ses œuvres. Belle audace, néanmoins, de la part d'un homme qui savait qu'à cause de sa situation, tous ses travaux attireraient la curiosité et seraient soumis à une minutieuse critique doctorale.

Nous savons, grâce à la *Torjomâna*, l'ordre dans lequel il écrivit ces livres. Ce sont :

1° Une histoire générale depuis la création du monde jusqu'au XIIIe siècle de l'Hégire, *et-Torjomân el-moʿrib ʿan dowal el-Machriq wa'l-Maghrib ;*

2° Une histoire de la dynastie ʿalawite, *el-Bostân ez-zarîf fî dawlat awlâd Mawlâï ʿAlî 'ch-Charîf*, qu'il intitula également *er-Rawḍat es-Solaïmânîyya ;*

3° Une *orjoûza* sur les hérésies de l'Islâm, *ed-Dorrat es-sanîyyat el-fâ'ïqa fî kachf madhâhib ahl el-bidaʿ min er-rawâfiḍ wa'l-khawârij wa'l-moʿtazila wa'z-zanâdiqa ;*

4° Un obituaire de mille vers *rajaz*, relatif à tous les souverains musulmans, avec un commentaire, *Alfîyyat es-soloûk fî wafayât el-moloûk ;*

5° Un traité de généalogie des Chorfa du Maghrib, *Toḥfat el-ḥâdî 'l-moṭrib fî rafʿ nasab chorafâ' el-Maghrib ;*

6° Un traité de politique à l'usage des souverains, *Risâlat es-soloûk fî-mâ iajib ʿalâ'l-moloûk ;*

7° Un résumé de géographie, *Riḥlat el-ḥodhdhâq li-mochâhadat el-boldân wa'l-âfâq ;*

8° Une *fahrasa* qu'il nomma *Ja'farat et-tîjân wa-mahrat el-iâqoût wa'l-loû'loû' wa'l-morjân fî dhikr el-moloûk el-'alawiyîn wa-achiakh Mawlânâ Solaïmân ;*

9° Une réfutation des hérésies de l'Islâm, *Kachf el-asrâr fî'r-radd 'alâ ahl el-bida' el-achrâr;*

10° et 11° Deux travaux ayant trait aux sciences occultes, *Toḥfat el-ikhwân wa'l-âwlîyyâ' fî thoboût ṣan'at es-sîmîyyâ' wa-boṭlân 'ilm el-kîmîyyâ'* et *Naṣîhat el-moghtarrîn fî boṭlân et-tadbîr li'l-mo'tarrîn;*

12° La relation de ses trois voyages hors du Maroc, *et-Torjomânat el-kobrâ ellatî jama'at akhbâr modon el-'âlam barran wa-baḥrâ.*

Ez-Zayyânî compte enfin parmi ses œuvres un recueil dans lequel il réunit les lettres de félicitations que lui valut son *Torjomân* et qu'il plaça à la fin de cet ouvrage : il l'appela *Ḥiliat el-odabâ' wa'l-kottâb fî madḥ hadhâ'l-kitâb* (1).

Ez-Zâyyânî, en écrivant, lui-même cette liste, a obéi à un petit sentiment de vanité personnelle, dont il ne faut pas s'étonner outre mesure; car ses troisième, cinquième, sixième et septième ouvrages ne sont que des chapitres de son *et-Torjomân el-mo'rib.* Nous avons pu nous en rendre compte sur le manuscrit de cet ouvrage que nous avons eu à notre disposition. Ses trois œuvres maîtresses sont, avec le *Torjomân*, *el-Bostân eẓ-ẓarîf* et la *Torjomâna;* les deux premières sont purement historiques; la troisième n'est pas seulement, comme on pourrait le croire par son titre, d'objet exclusivement géographique et méritera, elle aussi, d'être examinée de façon assez détaillée.

(1) G. Salmon, ap. *Arch. maroc.*, II, pp. 339-340, donne aussi la liste des ouvrages, liste qu'il a trouvée à la fin du ms. d'el-Qaṣr de la *Torjomâna.* Elle offre avec la nôtre de nombreuses variantes, vraisemblablement dues à une seule lecture hâtive. C'est ainsi que, dans la liste d'ez-Zayyânî, il n'est pas question d'un ouvrage appelé *Faḍâ'il hadhihi'd-dawlat es-Solaïmâniyya,* c'est-à-dire *Gloire du règne actuel de Moulay Solaïmân ;* cette phrase fait simplement partie de l'analyse sommaire qu'ez-Zayyânî place à la suite du titre du *Bostân.* Cf. également *ḥarrâq* pour *ḥodhdhâq* et *ḥilat* pour *ḥiliat.*

*
* *

Le premier en date des ouvrages d'ez-Zayyânî, *et-Torjomân el-moʿrib* « sur les dynasties de l'Orient et de l'Occident » est, depuis de longues années déjà, bien connu des historiens de l'Afrique Mineure. C'est de ce livre, en effet, qu'en 1886, M. Houdas donna une traduction partielle qu'il nomma : *le Maroc de 1631 à 1812*. Dans son introduction, ce savant prévenait ses lecteurs que l'œuvre dont il publiait un fragment consistait en « un résumé très succinct d'une histoire universelle dans laquelle deux parties seules, l'histoire des Ottomans et celle de la dynastie des chérifs Alides, ont été traitées avec quelque développement. » Et il ajoutait : « Après une courte préface, l'auteur expose en quinze chapitres les événements historiques qu'il s'est donné la mission de retracer, puis sous le titre de *djamiʿa*, il fait connaître très brièvement les dynasties musulmanes qui ont méconnu l'autorité souveraine des khalifes, et, enfin, il termine son ouvrage par une *khatima* qui est consacrée à la narration détaillée des voyages qu'il a accomplis et à la description des principales villes qu'il a visitées (1). »

Cette analyse sommaire n'est pas d'une rigoureuse exactitude, uniquement d'ailleurs parce que le traducteur n'a eu à sa disposition que des copies de l'ouvrage qui offrent avec la nôtre des différences sensibles. On s'en rendra compte immédiatement, car, alors que les copies de M. Houdas ne comprenaient que quinze chapitres, celle que nous avons sous les yeux en a un total de vingt.

En voici le résumé. Après une introduction rapide sur les devoirs du souverain, ez-Zayyânî s'occupe de manière très succincte de l'histoire non maghribine : il passe successivement en revue Adam et sa descendance jusqu'au déluge, les fils de Noé, les dynasties perses, les Ḥimiarites, les Pharaons d'Egypte, les Israélites, les Grecs, les Romains et arrive au Prophète, sur la vie duquel il s'arrête à peine. Il passe éga-

(1) *Le Maroc de 1631 à 1812*, p. III.

lement très vite sur les premiers khalifes, sur les Omaïades et la conquête de l'Espagne, donne un court résumé de l'histoire des 'Abbâsides dans le 'Irâq, jusqu'à la conquête de ce pays par les Tatars et les Ottomans; de celle des Fâṭimites en Ifrîqiyya et en Égypte, des Aghlabites et des Ayyoûbites. Il arrive enfin aux Ottomans, sur lesquels il s'étend particulièrement. Ez-Zayyânî a alors achevé la première partie de son ouvrage.

Il va être moins bref dans la seconde. Les chapitres y sont consacrés chacun à l'une des dynasties musulmanes de l'Occident : Idrisites, Maghrâwa et Beni Ifrân; Almoravides en Afrique Mineure et en Espagne; Almohades dans ces mêmes pays ; branche almohade des Beni Aboû Zakariyyâ' en Ifrîqiyya; Mérinides, au Maghrib et en Andalousie; Zayyânites, à Tlemcen; Beni'l-Aḥmar, en Espagne; Chorfa Sa'diens, au Maroc et au Soudan; Chorfa de Sijilmâsa, au Maroc. Puis viennent des *foṣoul*, ou appendices, sur les familles du Maroc qui sont d'origine chérifienne, sur la nomenclature des groupes ethniques du Maroc et leur répartition géographique. L'ouvrage se termine enfin par un aperçu (*jâmi'a*) des dynasties musulmanes éphémères et une conclusion (*khâtima*), dans laquelle ez-Zayyânî relate en peu de mots ses voyages en Orient.

En écrivant le *Torjomân*, ez-Zayyânî faisait œuvre absolument nouvelle au Maroc. Jusqu'à son époque, les historiens du pays avaient limité leur activité à l'histoire nationale. Toutes leurs chroniques, enfermées en un cadre étroit, bornaient leurs investigations au seul empire de l'Ouest. Par son essai d'histoire générale, le ministre écrivain rompait avec la tradition des historiographes officiels et officieux. Se souciant peu des enseignements qui se dégageaient des livres de ses prédécesseurs, il écrivait en prose, en le développant, ce qu'on n'avait jusqu'alors osé résumer qu'en vers didactiques (1). Il visait un but un peu préten-

(1) Ainsi, 'Abd er-Raḥmân ben 'Abd el-Qâdir el-Fâsî, dans la partie du *kitâb el-oqnoûm fi mabâdi'l-'oloûm* relative à l'histoire. Cf. *infra* (chapitre *les Biographes*). Cf. également la *Dorrat es-soloûk* d'Ibn el-Qâḍî (*supra*, p. 110).

tieux, ce qu'il avouait lui-même : tenter de mettre sur pied une histoire universelle, préislâmique et islâmique, dans le genre de celles qu'avaient composées au IXᵉ siècle de grands historiens comme el-Balâdhorî et eṭ-Ṭabarî. Il se sentait, parmi ses compatriotes, spécialement qualifié pour entreprendre cette encyclopédie historique. Et, à la vérité, il était mieux que quiconque au Maroc renseigné, par exemple, sur l'histoire des souverains ottomans : il s'était, durant son séjour officiel à Constantinople, longuement documenté sur le sujet. Il y avait également consulté une histoire des Grecs et des Romains. Il en pouvait, dès lors, tirer des chapitres résumés pour son ouvrage.

Il semble bien, d'ailleurs, que c'est pendant son voyage en Turquie, au moment de l'ambassade de 1200, qu'ez-Zayyânî conçut l'idée et le plan du *Torjomân*. Il déclare, en effet, dans la *Torjomâna*, que, lorsqu'au retour de cette mission brillamment remplie, il alla rejoindre son poste de gouverneur à Sijilmâsa, il soumit, dans cette ville, au prince Moulay Solaïmân, qui devait monter plus tard sur le trône, son projet d'écrire une histoire universelle. Le futur sultan le félicita et l'engagea vivement à mettre son dessein à exécution ; il lui demanda à plusieurs reprises, par la suite, où en était l'ouvrage.

Quelle date faut-il, dès lors, assigner exactement à la composition du *Torjomân*, ou plutôt, pour dire le vrai, à sa mise en circulation parmi le public lettré? Dans un autre passage de la *Torjomâna*, ez-Zayyânî rapporte que c'est pendant sa retraite d'une année et demie à Tlemcen, après sa mésaventure de la plaine des Angâd, qu'il écrivit son histoire. Mais ce séjour auprès du sanctuaire d'el-ʿObbâd se place, sans aucun doute, en 1207-1208 (1792-1793) ; d'autre part, la partie du *Torjomân* qui concerne les ʿAlawites s'arrête sous le règne de Moulay Solaïmân, à une époque très postérieure, en 1228 (1813) (1).

(1) Même le manuscrit qu'a eu en mains M. Houdas provient d'un original postérieur à 1231 (1816), date de la mort de Moulay Solaïmân, puisque ez-Zayyânî appelle la miséricorde divine sur ce prince en même

La solution de ce petit problème n'offre, au reste, aucune difficulté. L'ouvrage, dont le plan a été imaginé en Turquie, a été mis en chantier à Sijilmâsa, laissé de côté pendant les longues périodes d'activité politique d'ez-Zayyânî, rédigé d'une manière à peu près définitive à Tlemcen en 1792-1793 et mis au courant des événements marocains postérieurs à cette date, en 1813.

L'examen de la partie du *Torjomân* relative à l'histoire non maghribine et à celle des dynasties marocaines antérieures aux Sa'diens, n'entre pas dans le cadre de cette étude (1). Comme l'a fort bien remarqué M. Houdas, ez-Zayyânî passe très vite sur toute cette première partie, tout en donnant pourtant un assez long développement aux pages qu'il consacre aux Turcs. Mais, sans craindre un manque de proportions dans l'ensemble de son ouvrage, l'historien semble arriver à son véritable sujet en abordant l'histoire de son pays, et surtout la partie de cette histoire qui se rapporte à la dernière dynastie éteinte et à la dynastie régnante. Ses chapitres sur les Sa'diens et les 'Alawites ne sont plus des résumés rapides, mais, au contraire, de véritables monographies. On s'en rend compte aisément, du reste, à première vue : l'un de ces deux chapitres forme, avec sa traduction française, un assez fort volume.

*
* *

Dans les manuscrits qu'a consultés l'éditeur du *Maroc de 1631 à 1812*, le chapitre sur les Sa'diens manque (2). Il

temps que sur son père Moḥammed ben 'Abd Allah, dans le titre du chapitre relatif à ce dernier sultan. Cf. *et-Torjomân el-mo'rib*, éd. Houdas, p. 70 du texte : دولة السلطان سيدي محمد بن عبد الله بن اسماعيل وهو والد مولانا سليمان رحمهما الله.

(1) D'ailleurs, malheureusement, tout le chapitre sur les Mérinides manque dans l'exemplaire manuscrit de Salé.

(2) M. Houdas, Introduction, pp. III-IV, remarque pourtant que dans le seul manuscrit complet qu'il ait eu à sa disposition, le chapitre sur les 'Alawites est précédé d'une lacune : « D'après les premiers mots de son récit, dit-il, on pourrait croire qu'Ezziàni avait également écrit l'histoire

existe au contraire, heureusement, dans le nôtre. Et, bien que relativement postérieur aux événements qu'il relate et aux monographies de la dynastie (*Nozhat el-ḥâdî* d'el-Ifrânî, Anonyme de Fès), il constitue une nouvelle source inédite, de premier ordre (1).

Ez-Zayyânî commence, comme il convient aux ouvrages musulmans de ce genre, par donner une généalogie des Chorfa Saʿdiens. Il ne s'y arrête pas outre mesure et profite de l'occasion pour placer un souvenir personnel : un jour qu'il rappelait au sultan Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah les différentes versions relatives à la généalogie des Saʿdiens, le souverain lui enjoignit de se taire, en lui disant : « Ils sont nos frères et nos cousins, notre ancêtre est commun et nous avons à Ianboûʿ le même quartier d'origine, les Beni Ibrâhîm ! » Ce trait est à noter, car il indique bien quel était, à la fin du XVIIIe siècle, l'état d'esprit des princes ʿalawites à l'égard de leurs prédécesseurs saʿdiens (2).

Puis, empruntant le procédé des véritables annalistes, ez-Zayyânî entame son récit des événements, année par année. Sa connaissance des gens et des choses de Turquie lui permet de tirer bon parti des renseignements qu'il s'est procurés sur l'introduction des milices ottomanes au Maroc, par l'intermédiaire de la nouvelle Régence d'Alger; il montre bien l'influence prépondérante qu'elles ne tardent pas à acquérir dans le makhzen des sultans Chorfa. Son récit de la rébellion des troupes contre le prétendant waṭṭâsî Aboû Ḥassoûn constitue une nouvelle version de

des Chérifs Saadiens et supposer que la place laissée en blanc était remplie par cette histoire dans le texte original; il n'en est rien cependant. » Et il voit la cause de cette lacune dans le fait que le chapitre sur les Turcs s'arrête à 1701, au lieu de continuer jusqu'en 1812.

(1) Le chapitre sur les Saʿdiens comprend, dans le ms. de Salé, vingt feuillets in-quarto d'écriture serrée. J'espère le publier par la suite, avec une traduction annotée, d'après la copie que j'en possède.

(2) On sait d'ailleurs que le sultan Moḥammed ben ʿAbd Allah était un grand admirateur du sultan saʿdien Aḥmed el-Manṣoûr et qu'il se plaisait à l'imiter, et même à refaire, étape par étape, tous ses voyages de visites pieuses à l'intérieur du Maroc. Cf. *supra*, p. 95, note 2.

cette affaire; et c'est celle qui doit se rapprocher le plus de la vérité, car elle démontre, plus encore que les autres, que, sans l'esprit de décision des habitants de Fès, la capitale, à ce moment, serait devenue une ville turque. On y sent mieux que dans la *Nozhat el-ḥâdî*, par exemple, la tentative déguisée du sultan de Constantinople, qui veut faire du chérif marocain son vassal, et qui exige, dans la lettre de reconnaissance officielle qu'il lui adresse, que les prières soient dites et les monnaies gravées à son nom.

Comme tous ses prédécesseurs, ez-Zayyânî arrive assez vite au règne de ʿAbd el-Mâlik, qui se termina par la victoire d'el-Qaṣr. Mais il offre une version différente et nouvelle au sujet de la participation de ʿAbd el-Malik et de son frère Aḥmed à la prise de la Goulette par les Turcs. Des difficultés surgissent devant les deux princes qui veulent reconquérir leur empire. Après avoir obtenu du sultan de Constantinople une lettre pour son gouverneur d'Alger qui doit leur fournir des troupes, ils voient ce dernier, appuyé par l'odjaq des janissaires, ne pas obéir tout de suite à l'ordre donné. Tout cela, relaté avec tant de détails, qu'il semble que la première partie du chapitre soit plutôt une histoire des rapports entre Turcs et Saʿdiens qu'une histoire de la dynastie saʿdienne elle-même.

La relation de la bataille du Wâdî'l-Makhâzin tient moins de place dans le récit d'ez-Zayyânî que dans le *Montaqâ* d'Ibn el-Qâḍî, la *Nozha* d'el-Ifrânî et l'Anonyme de Fès. L'historien s'étend, en revanche, sur les préparatifs faits du côté marocain à l'annonce de la croisade portugaise et fournit des indications statistiques, que personne avant lui n'a pris la peine de noter. En effet, si nous sommes aujourd'hui à peu près complètement renseignés, grâce à la collection établie par M. de Castries, sur la nature et le nombre des troupes européennes débarquées sur le sol marocain et engagées à la fameuse bataille du 4 août 1578, nous le sommes moins quand il s'agit de l'armée de Moulay ʿAbd el-Malik. Ez-Zayyânî vient dissiper cette incertitude, avec une précision très grande. D'après lui, les troupes marocaines comprenaient un total de cinquante mille hommes,

se décomposant ainsi : quatre mille soldats dits *el-mawâlî* (gardes du corps) ; quatorze mille, du gîch (1) des *Andalos* (Andalous), qui étaient passés à la solde du sultan ʿAbd el-Malik ; dix mille, du gîch des Chrâga el-ʿAjam ; cinq mille, du gîch du Gharb ; cinq mille, du gîch des Arabes du Ḥawz ; dix mille Berbères du Soûs et deux mille artilleurs. Ces chiffres ne sont pas seulement intéressants par eux-mêmes. Ils jettent une lumière nouvelle sur la politique militaire pratiquée par les Saʿdiens. Ez-Zayyânî prend, en effet, le soin d'expliquer à ses lecteurs que les gardes du corps sont uniquement des renégats — précaution éloquente des sultans saʿdiens vis-à-vis de leurs sujets ! — que le gîch des Chrâga se compose de contingents des tribus orientales Zowâwa, Benî Iznâsen, Benî Snoûs, Benî ʿAmir, Trâra, Kibdâna, Galʿiyya et de contingents rifains ; que le gîch du Gharb est fourni, comme il y a vingt ans encore, par les tribus de la vallée du Sboû inférieur : Khloṭ, Ṭlîq, Sofiân, et Benî Mâlik ; qu'enfin, les Arabes du Ḥawz de Marrâkech se nomment Zrâra, Chabânât, Oûlâd Mṭâʿ, Oûlâd Jarrâr, Mnâbha et Dlîm.

Cette énumération inédite, si elle n'apporte pas de données absolument neuves sur ce que l'on supposait des tribus gîch saʿdiennes, a du moins l'avantage de fournir de cette hypothèse une confirmation indigène, vraisemblablement peu sujette à caution ; il n'est pas sans intérêt non plus de constater que les ʿAlawites, plus tard, depuis le règne de Moulay Ismâʿîl, n'ont eu qu'à suivre leurs devanciers dans le choix de leurs contingents militaires, et qu'ils se sont simplement bornés à fixer pour certains de ces contingents de nouveaux habitats.

Le récit de l'expédition au Soudan que fournit ez-Zayyânî, dans son chapitre sur les Saʿdiens, est également l'un des plus complets qui nous soient parvenus sur le sujet. L'his-

(1) Ce mot est transcrit d'après la prononciation locale du classique جيش . On sait qu'au Maroc, le *g* dur remplace souvent le *j*. Un *gîch* (guich) est, dans le pays, un contingent militaire irrégulier, aux ordres du ultan, et ne prend les armes qu'en cas d'expédition.

torien avoue lui-même, d'ailleurs, avoir tiré une bonne part de son information des *Manâhil eṣ-ṣafâ'* de ʿAbd el-ʿAzîz el-Fichtâlî; il y a ajouté des détails, qu'il a sans doute puisés dans les archives du makhzen et qui sont toujours remarquablement précis. Nature et nombre des troupes envoyées à travers le désert, indication des principales étapes, description des itinéraires suivis, rien ne manque à sa documentation.

Si, comme tous ses prédécesseurs, ez-Zayyânî consacre au règne d'el-Manṣoûr le plus grand nombre des pages de son histoire saʿdienne, il ne fait, lui aussi, que mentionner pour mémoire les événements qui, après la mort du grand sultan, commencent à marquer la décadence de la dynastie. Souvent même, il borne son récit à la simple énumération des noms des sultans éphémères qui ne résistent plus aux mouvements partis de la zâwîyya d'ed-Dilâ' et du Tâfîlelt. Là, pourtant, encore, en dépit de la sécheresse de sa rapide relation, on rencontre parfois quelques informations inédites.

Le chapitre se termine par un poème mnémotechnique sur les princes de la dynastie saʿdienne. Ez-Zayyânî excelle dans le genre des *romoûz*. Il en composera également un sur les sultans ʿalawites et il le placera, de même, à la fin de son dernier chapitre. La page qui termine celui qui nous occupe est remplie par un tableau d'ensemble des sultans saʿdiens, avec leur généalogie.

Il ne sera pas inutile de noter, enfin, que l'auteur du *Torjomân* ne manque jamais, au cours de sa chronique annuelle, de rappeler les dates de proclamation et de mort des différents sultans ottomans contemporains des princes saʿdiens.

*
* *

Bien que parvenu au terme de son encyclopédie historique, ez-Zayyânî avait, en arrivant à la dynastie ʿalawite, à traiter la partie de son sujet qu'il connaissait le mieux. Les débuts de la famille des Chorfa de Sijilmâsa étaient encore présents à peu près dans toutes les mémoires; le

long et glorieux règne de Moulay Ismâʿîl et la période troublée qui l'avait suivi, jusqu'à l'avènement de Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah, remontaient tout au plus à quelques générations ; c'était enfin une ère de tranquillité et de prospérité, qui, commencée avec Sidi Moḥammed, se poursuivait tant bien que mal avec son fils Moulay Solaïmân, après avoir été troublée, pendant de courtes années, par le passage au pouvoir du néfaste Moulay el-Iazîd.

Pourtant, aucune œuvre historique n'avait encore été consacrée à la nouvelle dynastie chérifienne : à peine el-Ifrânî en avait-il, à la fin de sa *Nozhat el-ḥâdî*, retracé l'origine et écrit une chronique hâtive des règnes des trois premiers sultans ʿalawites. Ez-Zayyânî, conscient d'être, pour ainsi dire, le premier historiographe de la maison régnante, ne pouvait pas, malgré la concision que lui imposait son plan d'ensemble, ne pas donner une certaine étendue à son dernier chapitre. C'est en laissant courir sa plume qu'il dut composer l'histoire ʿalawite de son *Torjomân*.

Cette partie de l'œuvre du ministre historien est trop connue depuis sa publication par M. Houdas, pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'analyse détaillée (1). Elle se pré-

(1) Le jugement que nous avons émis au sujet de la traduction de la *Nozhat el-ḥâdî* par M. Houdas vaut, dans son ensemble, pour sa traduction du *Torjomân* d'ez-Zayyânî. Au moment où il publiait cette dernière œuvre, le savant orientaliste était bien excusable de ne pas être au courant de la toponymie marocaine, et, en particulier, de la toponymie spéciale des quartiers de villes (cf. de même, la traduction par de Slane de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoûn). A ce point de vue, il y a lieu de relever et de corriger les plus importantes des quelques erreurs qu'il a commises :

Page 39 du texte et 72 de la trad. : Aboû'l-kharârib (Boû'l-khrâreb) n'est pas à Fès le nom du Trésor public, mais celui du bras principal du Wâdî Fâs qui sert d'égout collecteur (la remarque a déjà été faite par Bel, *Inscriptions arabes de Fès*, p. 182, note 1).

De même, p. 5 du texte et 10 de la trad. : le gouverneur de Fès nommé par les Dilâ'ïtes, voulant punir les révoltés de la ville, قطع عنهم الوادي, c'est-à-dire : « leur supprima l'eau de la rivière (qui arrive par des conduits dans chacune des maisons de la Ville-Vieille) », et non comme le traduit M. Houdas, « réussit à les empêcher d'arriver jusqu'à la rivière ».

Corriger aussi, dans l'édition Houdas, à la page 85 du texte (p. 156 de

sente comme la suite normale de l'œuvre d'el-Ifrânî ; en reprenant, après elle, la généalogie des Chorfa ʿAlawites et leur établissement sur le trône du Maroc, elle la poursuit par la relation des règnes des sultans de la dynastie, jusqu'en 1813, exactement.

Ez-Zayyânî continue, d'ailleurs, à employer le même procédé d'exposition que dans la partie de son histoire qui concerne la dynastie saʿdienne. C'est celui de la chronique annuelle; il adopte, en même temps, des divisions plus générales, par règne ; à peine fait-il une exception à cette règle, en introduisant, dans son récit, un exposé consacré spécialement à la lieutenance que Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah exerça à Marrâkech, du vivant de son père.

Ce sont les règnes des trois princes au service desquels il fut lui-même, qui tiennent, comme on peut s'y attendre, le plus de place dans son chapitre. Il se mêle à leur histoire des événements politiques qu'il a suivis de très près, du fait même de ses fonctions, et il y insiste évidemment.

Les textes manuscrits que M. Houdas a eus à sa disposition laissent croire qu'ez-Zayyânî, malgré le développement qu'il donne à la partie du *Torjomân* qui concerne la maison ʿalawite, s'est astreint néanmoins à écrire le chapitre de manière rapide et à laisser bien des faits dans l'ombre. Ces textes le disent même expressément, à propos d'une lettre envoyée par le *dîwân* turc d'Alger à Moulay Maḥammed ben ech-Charîf : « Le texte de ce message est trop étendu pour que nous le reproduisions ici, étant donnée la concision que nous nous sommes imposée dans cet ouvrage, mais on la trouvera *in extenso* dans le petit livre historique intitulé : *el-Bostân ez-ẓarîf fî dawlat awlâd Mawlâï ʿAlî'ch-Charîf*, où nous avons exposé tout ce qui est relatif au règne de ces

la trad.) le mot مراكش, traduit « Maroc » qui doit être remplacé par شراقة , « Chrâga », nom de la grande tribu gîch du nord de Fès. Il est difficile d'admettre que les habitants de Marrâkech soient allés jusqu'au mausolée de Moulay Aboû'ch-chitâ' el-Khammâr chercher un asile, ce mausolée se trouvant à une journée de marche au nord de Fès.

princes, à leurs conquêtes, à leurs luttes intestines ou à leurs guerres contre l'étranger. Quant à l'extrait que nous en donnons ici, il est seulement destiné à faire suite à l'histoire des dynasties précédentes, de façon que ce travail soit complet et embrasse toute l'histoire; toutefois, pour cette partie comme pour les précédentes, nous nous sommes bornés à un résumé (1). »

Cela est clair. Le dernier chapitre du *Torjomân* n'aurait d'autre raison d'être que celle de compléter l'ouvrage. Il ne constituerait qu'un résumé d'une monographie de la dynastie ʿalawite, le *Bostân.*

Pourtant ez-Zayyânî ne fut pas toujours du même avis, du moins si nous en jugeons par le manuscrit que nous avons consulté. Le passage cité plus haut ne s'y trouve pas, tandis que le texte de la lettre en question y est donné tout au long. D'ailleurs, les manuscrits Houdas et le nôtre diffèrent complètement; et, si la matière est la même, elle n'y est pas traitée de la même façon. On ne tarde pas à s'apercevoir, en confrontant les deux textes, qu'ils constituent deux rédactions différentes du même sujet.

Prenons des exemples précis. Parfois, on trouve dans le manuscrit de Salé des renseignements qui n'existent pas du tout dans l'autre recension. Ainsi, en arrivant à l'année 1200, ez-Zayyânî parle, de part et d'autre, de son ambassade à Constantinople. Puis, la version des manuscrits Houdas passe immédiatement à l'année 1201. Dans le ma-

(1) *et-Torjomân el-moʿrib*, éd. Houdas, pp. 4-5 du texte et 8-9 de la trad. Texte arabe :

وهي [الرسالة] طويلة تركناها لاجل الاختصار المشروط وهي مثبتة في تاريخ لطيف المسمى بالبستان الظريف في دولة اولاد مولاي علي الشريف الذي استوفينا فيه ايامهم وفتوحاتهم وحروبهم لمن خالفهم من الامم و فيما بينهم واما هذه النبذة فانما جعلناها تكملة لما سبقهم من الدول حتى يكون الكتاب جامعا وشاملا بجميع الدول واختصرناها مثل ما سبقها

nuscrit de Salé, au contraire, le récit qui, jusqu'à la fin du rapport de l'ambassade, est identique à celui des autres recensions, continue par une longue description de Constantinople, et, avant d'aborder les événements de l'année 1201, il contient encore, pour l'année 1200, des renseignements sur la création par le sultan Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah d'une caisse de réserve destinée à l'entretien des garnisons maritimes, avec des détails précis sur le nombre des soldats en service dans chaque port et sur le montant de leur solde trimestrielle (1).

D'autres fois, des faits, complètement identiques dans le fond, sont rapportés en termes différents. Pour le montrer, nous ne pouvons mieux faire que de donner en regard l'une de l'autre les deux versions d'un passage, pris au début du chapitre sur le règne de Moulay Ismâ'îl (2) :

Version des manuscrits Houdas.	*Version du manuscrit de Salé.*
A la mort d'Errechid, son frère Ismaïl fut proclamé souverain à Méquinez. Ce prince habitait l'ancienne casbah des Almohades, dans laquelle il s'était fait construire un palais.	A la mort d'er-Rachîd ben ech-Charîf, le sultan Ismâ'îl fut proclamé à Meknès; car il était lieutenant de son frère er-Rachîd dans cette ville et habitait la qaṣba qu'avaient édifiée les Almohades (3).

(1) Ces renseignements ont été reproduits par Akensoûs, *el-Jaïch el-'aramram*, I, p. 72, et par en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 117.

(2) Cf. *el-Torjomân el-mo'rib*, éd. Houdas, p. 12 du texte et 24 de la traduction.

(3) Texte arabe :

Manuscrits Houdas.	*Manuscrit de Salé.*
ولما مات الرشيد بويع بمكناسة اخوه السلطان اسماعيل وكان بقصبة الموحدين القديمة التي بمكناسة واسس بها قصره .	ولما مات الرشيد بن الشريف بويع السلطان اسماعيل بن الشريف بمكناسة اذ كان خليفة اخيه الرشيد بها ونازلا بقصبتها التي بناها الموحدون .

On le voit, ici les différences sont à peine sensibles et ne portent que sur la forme proprement dite. Enfin, autre divergence notable, tandis que les manuscrits Houdas s'arrêtent presque *ex abrupto* aux événements de l'année 1228 (1813), celui de Salé se termine par un long portrait moral du sultan Moulay Solaïmân et un tableau généalogique de tous les sultans de la dynastie, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

Que faut-il conclure de cette coexistence de deux textes, l'un plus complet que l'autre ? Ils sont tous deux, la chose ne fait aucun doute, l'œuvre d'ez-Zayyânì. Le texte de Salé est-il celui d'une version augmentée après coup, ou bien le texte des manuscrits Houdas est-il celui d'un résumé de la rédaction originale, que l'historien a émondée pour lui donner la forme concise qu'exigeait le cadre de son *Torjomân* ? La seconde hypothèse ne fait, à notre avis, aucun doute. En effet, la phrase d'ez-Zayyânì citée plus haut, qui rappelle, dans le texte Houdas, la longue citation épistolaire qu'elle supprime, démontre aisément que la version la plus résumée du chapitre sur les 'Alawites est la version postérieure. L'historien, ayant rédigé son récit de la dynastie 'alawite et l'ayant trouvé trop long, l'a abrégé par des coupures en différents endroits et par un remaniement de la forme elle-même.

Ce ne fut pas d'ailleurs le seul souci des proportions qui dut pousser ez-Zayyânì à restreindre l'étendue de son dernier chapitre. Avec sa version développée, il avait, toute trouvée, la matière d'un nouvel ouvrage, relatif, cette fois, à la seule dynastie 'alawite. Ce fut l'origine du *Bostân*.

Ainsi donc, il est tout à fait probable, sinon absolument certain, qu'ez-Zayyânî ayant, dans sa première rédaction du *Torjomân*, donné à l'histoire des Chorfa régnants une ampleur disproportionnée au reste de l'ouvrage, la jugea ensuite inutile et n'eut plus qu'à la compléter par la suite pour avoir, à son actif, sans grand effort nouveau, un autre ouvrage historique, indépendant du premier.

Il y a d'ailleurs des raisons de croire qu'il fut poussé à prendre cette détermination par l'attitude de ses lecteurs, qui ne durent voir dans le premier *Torjomân* qu'une his-

toire ʿalawite précédée, pour ainsi dire, d'une introduction sur les autres dynasties. Or, ce n'était pas là le but que s'était proposé ez-Zayyânî : il voulait que son histoire fût avant tout une histoire universelle, et la nouvelle illustration d'un genre dans lequel de grands historiens arabes avaient acquis leur renommée.

On conçoit sans peine que la première version du *Torjomân* ʿalawite soit devenue fort rare au Maroc. Les exemplaires de la version courante n'y sont guère plus nombreux (1). Et la conclusion la plus intéressante qui se dégage de la discussion qui précède réside dans le fait que des historiens postérieurs, étant donnée la rareté du premier texte, en ont pillé des passages entiers sans aucun scrupule et en se gardant de citer honnêtement une source à laquelle ils étaient bien sûrs qu'on n'irait pas se reporter. Nous verrons que si Akensoûs a transcrit, dans son histoire de la dynastie ʿalawite, parfois en mentionnant son emprunt, parfois en jugeant inutile de le faire, la plus grande partie du *Bostân*, il n'a été qu'un plagiaire sans vergogne, en insérant, mot pour mot, dans ce même ouvrage, le premier *Torjomân*, introuvable, d'ez-Zayyânî (2).

*
* *

Les conclusions auxquelles amène l'examen des deux versions du *Torjomân* se trouvent, au surplus, vérifiées à la lecture de la grande histoire ʿalawite d'ez-Zayyânî. Les exemplaires manuscrits en sont encore plus rares que ceux du *Torjomân* (3). Ils portent, en plus du titre sous lequel l'ouvrage est le plus connu : *el-Bostân ez-ẓarîf fî dawlat awlâd Mawlâï ʿAlî 'ch-Charîf*, le second titre suivant : *er-*

(1) Les copies du second *Torjomân* que j'ai vues à Fès et à Rabat ont été faites, ces dernières années, sur le texte de l'édition Houdas elle-même.

(2) C'est probablement de l'exemplaire salétin du *Torjomân* utilisé par nous, qu'en-Nâṣirî s'était servi au moment de la composition de son *Kitâb el-istiqṣâ*.

(3) Rappelons que nous n'avons pu en avoir à notre disposition, à Fès, qu'un seul exemplaire, pendant une nuit seulement.

Rawḍat es-Solaïmânîyya fî dhikr moloûk ed-dawlat el-ismâʿîlîyya wa-man taqaddamahâ min ed-dowal el-islâmîyya (1), ce qui peut laisser croire que l'histoire n'est pas tout entière consacrée à la maison ʿalawite, mais qu'elle embrasse toutes les dynasties musulmanes. Effectivement, la préface du *Bostân* n'est qu'un résumé du *Torjomân*, très abrégé il est vrai, mais qu'ez-Zayyânî aurait pu se dispenser d'écrire. La présence de cette préface, au début de l'ouvrage, montre bien, en tout cas, que le *Bostân* ne fut qu'une réédition du travail antérieur, très augmentée pour toute la période ʿalawite.

Cette *moqaddima* ne manque pas d'intérêt, puisqu'elle groupe, sous forme de listes, les dates de proclamations de tous les souverains musulmans, jusqu'aux derniers saʿdiens. Elle est, d'ailleurs, très courte, alors que la partie ʿalawite proprement dite comprend treize chapitres, quatre appendices (*foṣoûl*) et deux conclusions (*jâmiʿa* et *khâtima*).

Graulle a déjà analysé, un par un, en 1913 (2), les chapitres du *Bostân*. Ils sont chacun d'une étendue variable, s'allongeant d'autant plus que la période qu'ils retracent est plus récente, si bien que l'histoire est avant tout une chronique, détaillée à l'extrême, des règnes de Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah et de Moulay Solaïmân ; ez-Zayyânî consacre à chacun de ces princes plusieurs dizaines de pages ; une seule lui suffit, pourtant, pour la relation du règne de son ennemi Moulay el-Iazîd.

Ce n'est pas seulement par l'étendue de la matière traitée que le *Bostân* diffère du *Torjomân* ʿalawite. Dans ce dernier

(1) Il semble même que ce ne fut qu'assez tard que l'ouvrage prit le nom d'*el-Bostân*. Le manuscrit de Sidi Aḥmed Ibn el-Mawwâz, qui fut l'exemplaire de travail d'ez-Zayyânî, porte à l'incipit enluminé : هذه السيرة الزيانية والروضة السليمانية التي جمعت اخبار الدولة الاسماعيلية والاموية والعباسية والعثمانية من انشاء العبد الفقير الجاني ابو (*sic*) القاسم ابن احمد الزياني .

(2) Dans la *Revue du Monde musulman*. Cf. *supra*, p. 143, bibliographie d'ez-Zayyânî.

ouvrage, ez-Zayyânî n'est qu'un chroniqueur et pas autre chose. Dans le *Bostân*, au contraire, il fait preuve de culture et de connaissances littéraires approfondies. En effet, avant d'écrire chacun de ses chapitres, il tient à donner un développement, assez court d'ailleurs, sur la qualité maîtresse ou le défaut le plus saillant du prince dont il va s'occuper. Ce sera, par exemple, l'intelligence pour Moulay er-Rachîd, la bravoure pour Moulay Ismâ'îl, la clémence pour Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah, l'orgueil pour Moulay el-Iazîd et la justice pour Moulay Solaïmân. Le procédé semble un peu renouvelé du *Montaqâ* d'Ibn el-Qâḍî : l'histoire devient en même temps une petite anthologie morale, avec citations poétiques à l'appui.

Les lettrés marocains, au lieu de constater qu'en agissant de la sorte ez-Zayyânî sacrifiait légèrement ses procédés habituels au goût de ses lecteurs, n'ont pas manqué de trouver, dans ce souci de forme littéraire, un nouveau motif d'accusation contre l'historien. Ce dernier aurait, en effet, donné à « polir » son *Bostân*, tâche dont il aurait été bien incapable lui-même, à un jeune lettré remarquablement doué, Moḥammed ben Idrîs (1), qui devait, par la suite, devenir premier ministre de Moulay 'Abd er-Raḥmân. Ez-Zayyânî aurait employé l'étudiant pendant tout le temps de la rédaction de son histoire, moyennant le salaire de cinq *oûqîyya* par jour (2).

Cette légende que ses ennemis firent courir sur l'historien n'était d'ailleurs qu'une riposte. Son ouvrage se présentait comme une sorte de défi, qu'il lançait aux lettrés de la cour impériale où il vivait. Les premières pages du *Bostân* sont une critique acerbe, presque virulente, des fonctionnaires du makhzen marocain. Il les y traite sans ménage-

(1) Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben Idrîs ez-Zammoûrî el-'Amrawî, vizir et homme de lettres, très prisé au Maroc comme poète. Mort le 4 moḥarram 1264 (12 décembre 1847). Cf. Akensoûs, *el-Jaïch el-'aramram*, II, p. 148 sqq. ; Moḥammed es-Sâ'iḥ, *el-Montakhabât el-'abqarîyya*, p. 103 sqq. ; notes inédites de Sid el-'Abbâs ben Ibrâhîm el-Marrâkochî.

(2) Il faut toutefois reconnaître qu'ez-Zayyânî, en citant à la fin de son *Bostân* une *qaṣîda* de ce personnage (en rime *âni*), dit qu'il lui servit de secrétaire pendant un certain temps.

ment, « occupés qu'ils sont tous à s'approprier de l'argent, des maisons, des terrains de culture, des jardins et des hameaux (1) ! » Là encore reparaît la franchise brutale du Berbère fruste ; ses lecteurs marocains ne l'oublieront pas !

*
* *

C'est exactement le 12 rabîʿI 1233 (20 janvier 1818), jour anniversaire de la naissance du Prophète, qu'ez-Zayyânî termina son dernier ouvrage, *et-Torjomânat el-kobrâ*. Il avait, à cette époque, l'âge respectable de quatre-vingt-six ans. Il ne pouvait mieux faire alors, puisqu'il avait encore assez d'activité pour couvrir d'écriture des cahiers de papier, que de composer, en quelque sorte, son autobiographie et de donner une relation détaillée de ses trois voyages hors du Maroc. La *Torjomâna* participe à la fois de la *riḥla* et de la *fahrasa*, mais, plus que les *riḥla* ordinaires, elle veut être avant tout un traité de géographie. C'est même un véritable dictionnaire, où s'accumulent des renseignements de toute nature. On en jugera par le titre complet, qui, traduit en français, a le mérite de ne pas être trop ambigu (2) : « La grande interprète, qui réunit ce que l'on peut savoir du monde, sur terre et sur mer, y compris les capitales, les villes, les bourgs, les déserts, les mers, les montagnes, les fleuves, les sources, les mines, les puits, et qui, d'autre part, contient les vertus merveilleuses des règnes animal et minéral, avec à l'appui, tous commentaires nécessaires, sans compter la description des ruines. les consultations juridi-

(1) La traduction de ce réquisitoire a été faite et publiée par Graulle, *loc. cit.*

(2) الترجمانة الكبرى التي جمعت اخبار العالم برا وبحرا ∴ وما تخللها من الامصار ∴ والمدن والقرى والقفار ∴ والبحار والجبال والانهار ∴ والعيون والمعادن والابار ∴ وغير ذلك من عجائب خواص الحيوانات والاحجار ∴ وما يويد ذلك من التفسير والاثار ∴ ونوازل الفقه ولغة العرب وشواهد الاشعار ∴

ques (1), la lexicographie arabe et les exemples tirés des pièces de vers. »

Cet intitulé si long donne à peine une idée de tout ce que contient la *Torjomâna :* en plus de l'étude géographique, qui en est l'objet principal, des indications littéraires, historiques, biographiques et autobiographiques y voisinent presque à chaque page. D'ailleurs, pas de plan rationnel ; la plus grande fantaisie a dicté à l'auteur la place attribuée à chacune des matières traitées. On peut néanmoins, à la rigueur, y tracer de grandes divisions générales : ce sont celles que Salmon a dégagées, dans son article consacré à l'ouvrage (2).

Il va sans dire qu'un livre aussi hétéroclite ne fut pas écrit au courant de la plume. Ez-Zayyânî devait l'avoir en chantier depuis un certain nombre d'années : la date que nous avons mentionnée plus haut n'indique même pas l'époque à laquelle il fut définitivement terminé, puisque l'écrivain relate, à plusieurs reprises, des événements qui se déroulèrent en 1234 et même en 1235 (1819-21). On sait, d'ailleurs, qu'au Maroc, un ouvrage n'est réellement terminé qu'à la mort de son auteur : celui-ci, tant qu'il est vivant, y fait, chaque jour, sans en modifier le texte à proprement parler, des additions marginales souvent importantes (3). On s'en rendra compte par la photographie ci-contre (fig. 2) qui reproduit une page

(1) Traduction de la locution نوازل الفقه, d'après Milliot, *Recueil de Jurisprudence chérifienne*, Paris, 1920, I, pp. 17 et 18, note 1.

(2) Salmon, *Arch. mar.*, II, p. 331 : « Description du Maghrib ; Voyage à Istanboul (*sic*) en l'an 1200 ; Description de l'Andalousie ; Description d'Istanboul et de ses monuments, et, au retour, de l'Algérie et de la Tunisie ; Les sept climats ; Description de l'Egypte en détail ; Voyage au Hedjaz et à La Mecque ; Histoire des anciens rois de Perse ; Description des mers et des montagnes ; Liste des œuvres de l'auteur ; Sur les prophètes de l'antiquité, Noé, Enoch, etc. ; Liste des villes du monde en commençant par le Maghrib. »

(3) De même, bien que la préface du *Bostân* avertisse le lecteur que l'ouvrage s'arrêtera à l'année 1226, il ne prend fin véritablement qu'au début du règne de Moulay 'Abd er-Raḥmân. Nous verrons qu'en-Nâṣirî n'a pas agi différemment en annotant en marge le *Kitâb el-Istiqṣâ*, avant de le livrer à l'impression.

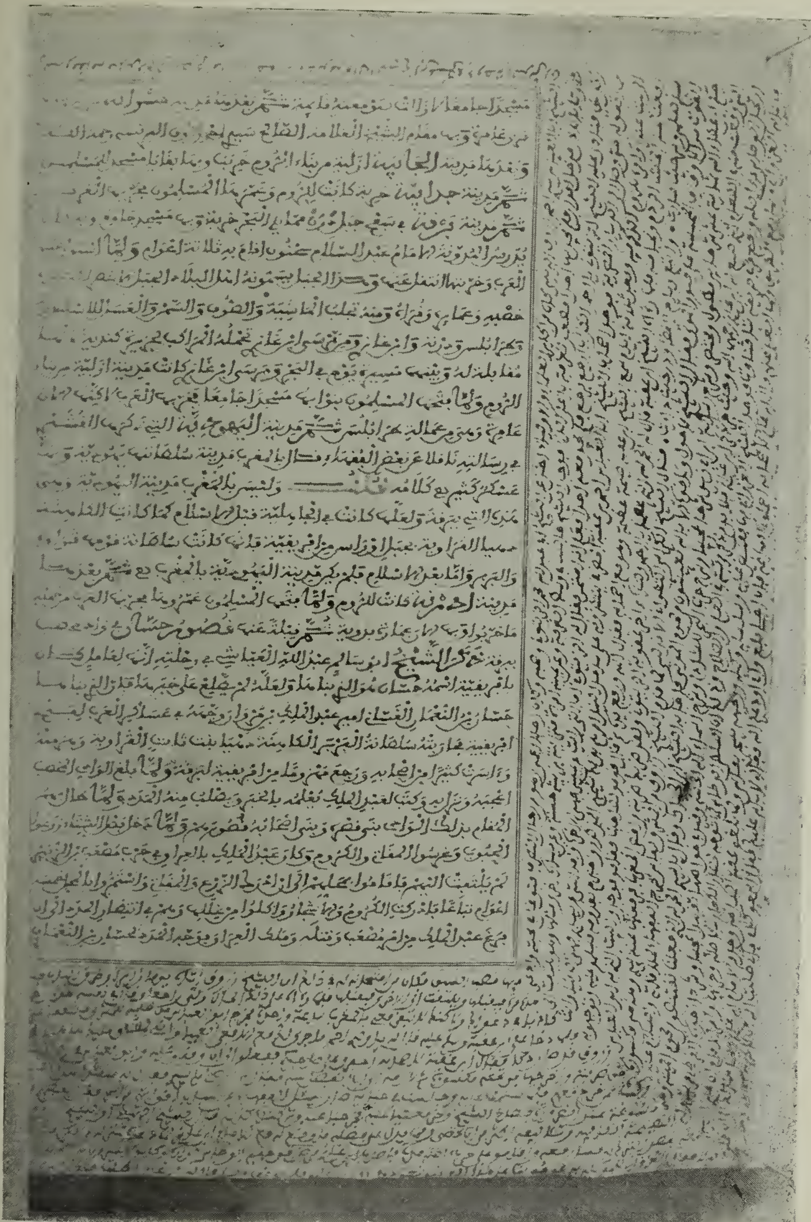


Fig. 2.

Fac-similé d'une page d'*et-Torjomânat el-kobrâ* d'ez-Zayyânî, avec annotation marginale autographe.

de l'exemplaire de travail d'ez-Zayyânî, exécuté à son intention par un copiste calligraphe ; la marge est couverte d'annotations, introduites après coup, de la propre main de l'auteur (1). L'écriture en est fine et serrée ; c'est de la cursive maghribine courante (2). Ez-Zayyânî, arrivant, dans sa description de la Cyrénaïque, aux ruines de Masrâta, où mourut en 899 (1493) le fameux chaïkh Aḥmed Zarroûq (3), ajoute, dans la marge, qu'il sera utile de donner une biographie de ce personnage, et reproduit *in extenso* la notice que lui consacre la *Dawḥat en-nâchir* d'Ibn ʿAskar (4).

Au point de vue historique, la *Torjomâna* est un utile complément au *Torjomân* et au *Bostân*. Les dernières années du règne de Moulay Solaïmân y sont étudiées en détail. C'est ainsi qu'on y trouve le récit développé de l'expédition que ce sultan entreprit en 1234-35 contre les gens de la confédération à laquelle appartenaient les ancêtres d'ez-Zayyânî : les Aït Amâloû. Cette expédition échoua complètement ; les rebelles, sous la conduite de leur chef Aboû Bakr Am-

(1) Nous remercions Si Ibn ʿAlî ed-Dokkâlî d'avoir pu faire mettre, pendant quelques heures, ce précieux manuscrit à notre disposition. Grand in-4°, il comprend plus de 200 feuillets et a été exécuté dans l'année même où fut terminée la première recension de la *Torjomâna*, à la fin de dhoû'l-ḥijja 1233 (30 octobre 1818). La photographie reproduit le verso du folio 111.

(2) Cette annotation marginale a été incorporée au texte lui-même, dans la copie récente qui nous a été confiée par Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah el-Marrâkochî. Elle y figure sur les folios 138 v° et 139 r°.

(3) Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed ben Aḥmed ben Moḥammed ben ʿIsâ el-Bornosî (ou mieux el-Bornoûsî) el-Fâsî, connu sous le nom de Zarroûq, originaire de la tribu des Brânes, né en 846 (1442). Grand jurisconsulte musulman, sanctifié et révéré dans le nord de l'Afrique. Cf. sur lui Ibn ʿAskar, *Dawḥat en-nachir*, p. 38 ; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 64 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 71 ; Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 192 ; el-ʿAyyâchî, *Riḥla*, I, p. 96 et II, p. 378 ; Ibn Mariam, *el-Bostân*, p. 45 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 183 ; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 253 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 51 et la bibliographie citée ; pour la légende populaire de ce saint, cf. Trenga, *les Branès*, in *Archives berbères*, vol. I, années 1915-1916, p. 293 sqq.

(4) Cette notice figure dans l'édition de Fès de la *Dawḥat en-nâchir*, aux pages 38-40.

hàoùch (1), faillirent faire Moulay Solaïmân prisonnier ; la défaite des troupes du makhzen entraîna la défection des tribus berbères jusque-là soumises (2). Il est probable qu'ez-Zayyânî, trop âgé, ne se joignit pas à la colonne impériale. En tout cas, l'approche de la mort ayant vraisemblablement provoqué en lui une recrudescence de piété, il ne ménagea pas dans son ouvrage ses anciens contribules, au point de les considérer comme des infidèles auxquels était faite une véritable guerre sainte. Qu'il s'agisse de Moulay Ismâ'îl ou de son petit-fils Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah, on trouve encore, dans la *Torjomâna*, beaucoup de renseignements inédits, autant sur la politique intérieure de ces sultans que sur leur vie privée. Enfin, l'ouvrage contient une nouvelle poésie didactique sur la dynastie 'alawite, différente de celle qui termine le dernier chapitre du *Torjomân*.

Ez-Zayyânî est le seul historien marocain qui se soit occupé de géographie en même temps que d'histoire. Reconnaissons qu'il y fut un peu poussé par les circonstances : il est certain qu'au cours de ses trois longs voyages, l'auteur acquit sur le monde méditerranéen, islâmique et non islâmique, des connaissances que ses compatriotes étaient rares à posséder. Son esprit curieux le poussa à se renseigner et à prendre, sur place, d'abondantes notes sur chacun des pays qu'il traversa. En comparant ces notes avec les travaux géographiques arabes qui existaient déjà, avec les *riḥla* de ses prédécesseurs et de ses contemporains, el-'Ayyâchî et el-Ghazzâl, par exemple, il trouva qu'il avait matière à un ouvrage important.

(1) Sur ce personnage et ses descendants actuels, cf. E. Michaux-Bellaire, *Note sur les Amhaouch et les Ahançal*, in *Archives berbères*, vol. II, année 1917, p. 209 sqq.

(2) Cf. le récit de cette affaire dans en-Naṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 152 sqq. Le passage de la *Torjomâna* a été à peu près intégralement traduit par E. Coufourier, in *Arch. mar.*, VI, p. 445 sqq. Moulay Solaïmân ne fut pas heureux dans ses expéditions contre les Berbères ; il avait déjà subi un échec en 1226 (1811) de la part de la tribu des Gerwân. Aussi, sa *maḥalla* demeura-t-elle proverbiale au Maroc. Cf. W. Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. 157, note 1.

Fig. 3.

La « carte des mers » d'ez-Zayyâni.

Il ne nous appartient pas de consacrer au traité de géographie d'ez-Zayyânî l'étude qu'il mérite certainement. Toutefois, nous croyons bon de reproduire ici (fig. 3) une « carte des mers » qui se trouve jointe à l'exemplaire de travail de l'auteur de la *Torjomâna* : l'intérêt de ce document lui-même se double du fait qu'il a été tracé de la propre main d'ez-Zayyânî. En voici une brève description :

Le monde est divisé (de haut en bas) en sept climats, et chaque climat se subdivise lui-même (de droite à gauche) en sept sections. Le premier climat comprend le Soudan et l'Océan Indien ; le second, le désert ; la Mer Rouge, l'Arabie, le Golfe Persique, l'Inde et la Chine ; le troisième, le Maghrib, l'Ifrîqîyya, la Tripolitaine, l'Egypte, la Syrie, la Perse, la Turquie et la Chine ; le quatrième, l'Espagne, la Méditerranée, la Syrie, le ʿIrâq et la Turquie ; le cinquième, le pays des Roûm avec l'Adriatique, la Grèce, les Détroits Turcs, la Mésopotamie, la Mer Caspienne, les pays des Turcs et des Goths ; la sixième, une partie de l'Angleterre, le continent européen jusqu'à la Mer Noire, la Turquie d'Asie ; le septième, l'Irlande, le reste de l'Angleterre, le Danemark et l'Esclavonie.

En incorporant cette « carte des mers » à sa *Torjomâna*, ez-Zayyânî crut peut-être qu'elle produirait grand effet sur ses lecteurs marocains, qui n'étaient guère habitués à des dessins de si belle ordonnance. Ils l'admirèrent probablement, et encore avec quelque pointe de suspicion, mais n'y comprirent rien (1). On était loin du temps où des voyageurs comme el-Idrîsî, Ibn Saʿïd et Aboû'l-Ḥasan ʿAlî el-Marrâkochî avaient créé et fait progresser la cartographie arabe (2). Et si le traité géographique d'ez-Zayyânî se trouve

(1) Il en va à peu près de même aujourd'hui. Il est très rare encore de trouver au Maroc des lettrés qui possèdent des notions exactes de géographie. Alors qu'on rencontre, en grand nombre, dans toutes les bibliothèques privées, les manuels arabes modernes de mathématiques, de physique et même de médecine qui sont en usage dans les écoles égyptiennes, les traités de géographie et les atlas manquent dans la plupart des cas.

(2) D'après L. Massignon, *le Maroc dans les premières années du XVIe siècle*, p. 48 sqq.

encore au Maroc en très petit nombre de copies, le croquis qui l'accompagnait a, en revanche, disparu. L'exemplaire récent de la *Torjomâna* que nous avons sous les yeux n'en porte pas la moindre trace : sans doute, le copiste ou un copiste précédent en jugèrent-ils la reproduction au-dessus de leurs capacités. Il n'est pas impossible qu'il n'existe de cette carte que l'original, dressé par ez-Zayyânî lui-même : ce curieux autographe n'en aurait alors que plus de valeur.

*
* *

Si l'on rencontre, à diverses reprises, dans la *Torjomâna*, des citations plus ou moins longues, extraites de livres arabes, il n'en va pas de même dans les autres ouvrages d'ez-Zayyânî. Dans le seul chapitre publié du *Torjomân*, à peine deux sources sont indiquées au cours du récit : les *Moḥâḍarât* d'el-Ioûsî (1) et une histoire d'el-Iaḥamdî (2). Où, pour établir ses deux histoires, l'écrivain a-t-il puisé sa documentation ?

Ez-Zayyânî a placé la liste des sources du *Torjomân* en tête de cet ouvrage. On la trouvera reproduite d'autre part (3). Il y groupe sous trois rubriques différentes les travaux consultés : les premiers sont ceux qu'il a trouvés au Maroc; les seconds, ceux qu'il s'est procurés à Tlemcen, à Alger et à Tunis; les troisièmes, ceux qu'il a consultés à Constantinople. Les sources dont il a eu connaissance dans son pays sont les ouvrages classiques d'histoire marocaine du

(1) Sur cet ouvrage, cf. *infra*. La citation se trouve dans le *Torjomân*, éd. Houdas, p. 9 du texte et 19 de la trad.

(2) A propos du nombre des nouvelles garnisons établies par Moulay Ismâ'îl (*ibid.*, p. 16 du texte et 31 de la trad.). Il s'agit de Aboû'l-'Abbâs Aḥmed el-Iaḥamdî (ethnique des Benî Aḥmed), vizir de Moulay Ismâ'îl, dont la vie a été rapportée en détail par Aboû'l-Ḥasan 'Alî el-Moṣbâḥî el-Wârithî ez-Zarwalî, dans son livre intitulé *Sanâ el-mohtadî ilâ maḥâsin el-Iaḥamdî*. El-Iaḥamdî n'avait pas composé d'histoire, mais avait simplement été chargé de la tenue des registres de dénombrement des 'Abîd d'el-Bokhârî. Cf. Akensoûs, *el-Jaïch el-'aramram*, II, p. 146.

(3) *Infra*, Appendice I.

Moyen Age et à peu près toutes les histoires particulières de la dynastie saʿdienne. Celles qu'il consulta en dehors du Maroc, aussi bien dans l'Afrique du Nord qu'en Turquie, sont des ouvrages d'histoire générale. Quelques-uns, pourtant, au nombre de trois, sont les traités des généalogistes berbères Sâbiq ben Solaïmân el-Maṭmâṭî, Hânî ben Maṣdoûr el-Koûmî et Kahlân ben Aboû Lowâ el-Awrâbî (1). Ez-Zayyânî prétend qu'il en eut communication chez le prédicateur de la mosquée d'el-ʿObbâd, près de Tlemcen. Il en tira tout un développement sur l'origine des tribus berbères du Maroc.

Les sources écrites utilisées par l'historien, pour la partie ʿalawite du *Torjomân* et pour le *Bostân*, se réduisent, au contraire, à peu de chose. Il n'y a là, d'ailleurs, rien que de très naturel, ez-Zayyânî ayant été, comme il le dit lui-même, le premier à retracer les fastes de la dynastie des Chorfa du Tâfîlelt. La documentation de la partie la plus intéressante de l'œuvre historique d'ez-Zayyânî est une documentation de première main.

En quoi consista-t-elle ? Pour les règnes des premiers sultans ʿalawites, s'il fit peut-être quelques emprunts aux derniers chapitres de la *Nozha* d'el-Ifrânî, il ne lui était pas non plus difficile de se renseigner sur des événements relativement récents, dont le souvenir avait dû rester vivace chez bien des personnes de son entourage ; l'époque à laquelle il vivait et sa situation personnelle lui permettaient de mener son enquête dans les meilleures conditions possibles au Maroc. Quant aux derniers souverains de la dynastie, il avait été le témoin actif de leur fortune et les avait suivis pas à pas durant leurs règnes.

(1) Ces trois généalogistes ont fait l'objet d'une étude complète de M. René Basset, *les Généalogistes berbères*, in *Archives berbères*, vol. I, fasc. 2, pp. 1-11. C'est Ibn Khaldoûn qui en avait révélé l'existence. Il est curieux de la voir confirmée par ez-Zayyânî. Si vraiment ces traités furent consultés, il n'y a guère plus d'un siècle, chez un savant de Tlemcen (qu'ez-Zayyânî ne nomme malheureusement pas), peut-être doit-on garder l'espoir de les retrouver un jour. L'indication bibliographique fournie par l'historien pourrait, le cas échéant, servir de base à une enquête à mener dans les bibliothèques privées de cette ville.

Avec son esprit curieux et sa pratique approfondie des choses marocaines, il y a beaucoup de chances pour qu'ez-Zayyânî, pour la période qu'il n'avait pas vécue lui-même, ait conduit ses recherches de main de maître. Aussi bien, avait-il à Meknès et à Fès le moyen d'examiner par surcroît des documents officiels. Il le reconnaît expressément dans ses deux ouvrages (1) : non seulement lettres et rescrits impériaux, mais aussi registres de comptes du makhzen furent soigneusement dépouillés par lui.

On conçoit, dès lors, que l'histoire 'alawite écrite par un haut fonctionnaire au service des princes de la dynastie, ait par là-même une incontestable valeur documentaire. M. Houdas, quand il traduisait le *Torjomân*, en faisait la remarque : « En ce qui concerne son histoire des chérifs, Ezziâni n'est pas un simple compilateur (2). »

Reste à savoir si, en se faisant l'historiographe des sultans qu'il servait, il put se garder de tomber dans la partialité ou l'exagération. On pourrait tout d'abord lui reprocher un petit défaut : à partir du règne de Moulay 'Abd Allah, ez-Zayyânî voit trop souvent l'histoire à travers la part qu'il prit lui-même aux événements. Le « moi » revient maintes fois dans le *Bostân*, comme à la fin du *Torjomân*. N'est-ce pas là un peu de vanité de parvenu et quelque besoin d'étaler sa personnalité ? On a vu d'ailleurs, dans sa biographie, qu'il ne s'y montre pas toujours en situation brillante ; ainsi, en flagellant son bourreau Moulay el-Iazîd dans des termes que ses contemporains n'auraient pas osé employer, il dépeint en même temps la mauvaise posture dans laquelle il se trouvait. Et sa franchise, ainsi, rachète un peu sa vanité.

D'ailleurs, au Maroc, un historien tendancieux a toujours, en écrivant son livre, une arrière-pensée de bénéfice matériel. Ce ne fut pas le cas d'ez-Zayyânî. Il dit, au début de sa *Torjomâna*, que c'est en voyant, au temps où il était encore

(1) Ainsi, *el-Torjomân el-mo'rib*, éd. Houdas, p. 29 du texte et 54 de la traduction.

(2) Introduction au *Maroc de 1631 à 1812*, p. IV.

jeune, les cahiers de notes de son grand-père le généalogiste que le goût lui vint d'écrire l'histoire. Il semble bien, en effet, qu'il ne l'écrivit pas par intérêt, d'autant plus, comme on l'a vu, que son but initial ne fut pas de composer une histoire contemporaine, et que l'idée de consacrer un ouvrage à la dynastie ʿalawite ne lui vint que plus tard, après la rédaction définitive de son histoire générale.

Il ne put pas pourtant se dispenser de dédier ses trois ouvrages les plus importants à Moulay Solaïmân ; mais il n'y eut rien d'obséquieux dans ce geste, qui ne fut qu'un hommage discret et nécessaire. Le *Torjomân*, premier ouvrage d'ez-Zayyânî, montre bien qu'il ne fut pas un annaliste à gages, ni officiel, ni officieux. Il n'avait pas à attendre de son travail d'historien de nouveaux avantages personnels ; ses capacités d'homme politique n'avaient pas, d'autre part, besoin, semble-t-il, d'être mises en vedette au moyen d'écrits flatteurs pour la personne du souverain et la famille régnante.

Quoi qu'il en soit, la partie de l'œuvre historique relative à la dynastie ʿalawite, comme d'ailleurs celle qui traite des Saʿdiens, donne une constante impression d'entière sécurité. Ce qui frappe en elles, de prime abord, c'est le souci permanent de la précision, aussi bien chronologique que topographique. Aucun fait historique n'y est traité de manière vague ou ambiguë ; chaque renseignement est toujours appuyé d'un chiffre, d'une date, d'un nom de lieu ; les tribus, quand elles prennent quelque part à un événement, sont toujours désignées nominativement. Le *Torjomân* et le *Bostân* sont des monuments de toponomastique marocaine.

L'histoire politique n'est pas, au surplus, l'unique préoccupation d'ez-Zayyânî. S'il excelle dans l' « histoire-batailles », ou plutôt l' « histoire-révoltes », par sa sûreté d'information et sa minutieuse connaissance du pays, il ne se dispense jamais — et c'est là un mérite qu'il partage, d'ailleurs, avec Ibn el-Qâḍî et el-Ifrânî — de laisser dans ses ouvrages une petite place aux innovations ou aux réformes sociales. C'est ainsi qu'il tient parfois ses lecteurs au courant de l'histoire des monnaies marocaines, sur laquelle on est

assez peu renseigné (1). C'est à lui que l'on doit également d'être fixé sur les époques auxquelles furent édifiées certaines constructions publiques. Les renseignements qu'il fournit sur les immenses demeures impériales de Meknès ont d'autant plus de valeur qu'ils proviennent d'un ministre qui y vécut et en connaissait tous les recoins (2). Celui qui,

(1) Il donne, par exemple, le détail des modifications qui furent successivement introduites en 1081 (1670-1671) par Moulay er-Rachîd, et en 1085 (1674-1675) par Moulay Ismâ'îl, au rapport des monnaies fictives *moûzoûna* et *mithqâl*. Cf. *et-Torjomân el-mo'rib*, éd. Houdas, p. 11 du texte et 22 de la trad., et l'utilisation du renseignement par Massignon, *le Maroc dans les premières années du XVIe siècle*, pp. 100 et 102.

(2) En s'appuyant sur une affirmation qu'il émet dans la partie sa'dienne de son *Torjomân*, on est en droit de se demander si certains des marbres qui ornent les portes monumentales et les palais de la capitale de Moulay Ismâ'îl et de ses fils, ne proviennent pas autant du palais el-Badî' à Marrâkech que des vestiges proches de la Volubilis romaine. Ez-Zayyânî dit, en effet, dans le *Torjomân* sa'dien, fol. 11 v° du ms. de Salé :

ولقد شاهدت ضخامة بنائه بعد خرابه ونقل خشبه ورخامه في دولة امير المومنين سيدي محمد بن عبد الله بن اسماعيل وودت ان لو كان الفشتالي حيا وشاهد ما بناه السلطان الاعظم مولاي اسماعيل بن الشريف رحمه الله في قلعة مكناسة من الدور والقصور التي تزيد على عشرين اصغرها يشاكل القصر البديع واوسطها اعظم منه واكبرها لا يظهر البديع في زواياه وكلما كان بالقصر البديع من الرخام انقله الى مكناسة وما كفاه في قصرين او ثلاثة من قصوره .

« Je me suis rendu moi-même compte, sous le règne de Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah ben Ismâ'îl, de l'importance de l'édifice (le palais el-Badî'), bien qu'il fût démoli et qu'on en eût enlevé les boiseries et les marbres. J'aurais alors voulu qu'el-Fichtâlî (l'historiographe d'el-Manṣoûr) fût vivant, pour qu'il vît les constructions élevées sur la place de Meknès par le sultan magnifique Moulay Ismâ'îl ben ech-Charîf — Dieu lui fasse miséricorde ! — : ces maisons, ces palais, au nombre de plus de vingt, dont les moindres ressemblent à el-Badî' ; ceux qui sont de dimensions moyennes le dépassent encore en magnificence, et il aurait à peine occupé un angle des plus grands ! *Tous les marbres qui se trouvaient dans le palais el-Badî' furent transportés à Meknès sur l'ordre de Moulay Ismâ'îl ;* à peine en eut-il suffisamment pour faire décorer deux ou trois de ses palais ! » Cette as-

enfin, tenterait d'établir une histoire topographique de la ville de Fès aurait à puiser, à maintes reprises, aussi bien dans le *Torjomân* et le *Bostân* que dans la *Torjomâna*, des détails d'une remarquable précision sur la construction, la démolition ou la réparation des mosquées, des médersas, des ponts et des ouvrages fortifiés (1).

Mais le trait le plus original de l'historien est, à coup sûr, sa connaissance des choses d'Europe. Rien ne le montre, il est vrai, dans le *Torjomân* abrégé de l'édition Houdas (2), où ez-Zayyânî a condensé le plus possible son récit de l'histoire des premiers 'Alawites. Mais il n'en va pas de même dans la version détaillée de l'ouvrage et dans le *Bostân*. C'est évidemment aux relations turco-marocaines qu'il accorde la place prépondérante, mais il rapporte aussi, brièvement il est vrai, chaque fois qu'il est renseigné, tout ce qui a trait aux ambassades étrangères qui sont venues dans l'Empire et à celles que les sultans ont eux-mêmes envoyées en Europe. Ce qui est encore plus inattendu, c'est qu'il n'ignore pas complètement l'histoire de l'Europe des temps modernes, de même qu'il est à peu près fixé sur la position géographique des principaux états européens. Il ne faut pas

sertion de l'historien peut alors expliquer la présence des colonnades de marbre de la porte de Meknès dite Bâb Manṣoûr el-'Eulj et, plus sûrement, celle des chapiteaux qui sont rangés dans l'une des cours d'honneur du palais dit Dâr Baïḍâ'.

(1) Ainsi, pour le seul règne de Moulay er-Rachîd, on trouve, dans l'édition Houdas du *Torjomân* (pp. 9-12 du texte et 17-23 de la trad.), quatre indications de ce genre relatives à la ville de Fès : construction, en 1080 (1669-1670), du pont qui traverse le Wâdî Sboû à l'est de la ville ; restauration du pont d'er-Raṣîf au mois de dhoû'l-qa'da de la même année (23 mars-21 avril 1670) ; construction, à partir de rajab 1081 (14 novembre-13 décembre 1670), de la médersa dite d'ech-Charrâṭîn ; construction, pendant la même année, de la qaṣba d'el-Khamîs (aujourd'hui qaṣba des Chrârda).

(2) Ce qui fait dire à l'éditeur, dans son Introduction, p. II, qu'ez-Zayyânî « ne parle que très rarement des relations, cependant fréquentes, qui ont existé entre le Maroc et les puissances européennes. C'est incidemment, et à propos du siège de Melîlla, qu'il cite le traité conclu par l'Espagne avec Sidi Mohammed, et, quant à l'ambassade si connue d'Ibn Aïssâ à la cour de Louis XIV, il n'en fait même pas mention. »

oublier que, dans sa jeunesse, ez-Zayyànì longea le littoral méditerranéen de France et d'Espagne et que, durant ce long voyage, il eut tout le loisir de s'instruire et d'apprendre, sinon le français et l'espagnol, au moins quelques notions de cette langue franque que l'on parlait couramment dans les ports de son pays (1). En tout cas, on n'est pas peu surpris de trouver, en autres choses, dans la partie saʿdienne du *Torjomân*, un tableau assez long de la situation politique de l'Europe occidentale à la fin des guerres de religion ; ez-Zayyânî l'introduit dans son récit à propos de l'histoire du prétendant Moulay en-Nâṣir et de l'aide promise par el-Manṣoûr à l'Angleterre, quelque temps avant le désastre de l'Invincible Armada. Cela n'est pas sans importance. On ne savait jusqu'ici que par des pièces d'archives de France et d'Angleterre récemment publiées, que le sultan saʿdien Aḥmed edh-Dhahabî avait entretenu des correspondances relativement nombreuses avec la reine anglaise Élisabeth, et que cette dernière avait recherché ou plutôt semblé rechercher l'alliance du chérif marocain pour l'entraîner dans une guerre contre Philippe II, roi d'Espagne. Les commerçants anglais voulaient, d'autre part, s'assurer une place avantageuse sur le marché marocain (2). Ez-Zayyânî est le seul écrivain musulman qui sache tous ces détails, ou qui, du moins, en fasse mention dans ses ouvrages. Ne dit-il pas, en effet, en donnant, à la vérité, le rôle le plus important au souverain de son pays : « L'horizon s'assombrit autour du roi de Castille, lorsque les nations des Roûm et leurs alliés décidèrent de lui faire la guerre et de le prendre à la gorge. Parmi les monarques les plus décidés à le vaincre était Élisabeth (3), reine d'Angleterre : le sultan Aḥmed el-Manṣoûr la poussa à cette attitude en lui promettant de

(1) Cf. *supra*, p. 81, n. 1.

(2) Cf., principalement, de Castries, *Sources inédites*, 1re série, Angleterre, t. I, Introduction.

(3) Le manuscrit porte exactement اريبل . Une traduction plus voisine de cette leçon serait « Isabelle ». Il est probable qu'ez-Zayyànì a confondu ce dernier nom avec celui d'Élisabeth.

rompre toute relation avec le souverain espagnol; il s'engagea en même temps à aider la princesse en lui procurant les produits de son pays dont elle avait besoin : cuivre, poudre, salpêtre, métaux (1). » Il est certain que l'historien, pour pouvoir écrire cette nomenclature d'articles d'exportation d'une rigoureuse exactitude, dut la trouver lui-même dans quelque correspondance officielle. Mais qui, en revanche, le renseigna sur les événements qui se déroulèrent en Europe à la fin du xvi[e] siècle ? Tout le passage, s'il n'était pas trop long, vaudrait d'être transcrit. Philippe II, à la mort du cardinal Henri (Qardîyâl) (2), qui avait succédé à Dom Sébastien sur le trône du Portugal, annexe le royaume à sa couronne. Mais l'Angleterre met un frein à ses projets ambitieux et sa flotte enlève à l'Espagne la maîtrise des mers. La France, au début du règne du souverain espagnol, « a les mains liées par la pauvreté et l'apathie, comme il arrive aux pays qui tombent en décrépitude. C'était aussi le moment où à la religion des Chrétiens (catholique) avait été substituée la nouvelle religion appelée luthérienne (3). » On est frappé par le récit d'ez-Zayyânî, qui se poursuit jusqu'à l'avènement d'Henri IV, roi de Navarre (4) : rôle joué par la Ligue, assassinat du duc de Guise et assassinat d'Henri III par Jacques Clément. On chercherait en vain dans toute la littérature nationale, sauf peut-être dans les relations des ambassadeurs marocains en Espagne, quelque chose d'approchant et de si conforme, dans l'ensemble, à la vérité historique. Ez-Zayyânî a compris que si le Maroc se tenait volontairement enfermé dans des cloisons étanches et ignorait, de propos délibéré, tout ce qui était étranger à

(1) *Torjomân* saʿdien, ms. de Salé, fol. 13 r°. Toute la digression tient des folios 13 r° à 14 v°.

(2) Le copiste a écrit قرديال ; le ن du mot transcrit en arabe a été omis par lui ; ou, peut-être, a-t-il lu ي à la place de ن .

(3) لاتريان.

(4) نبارة .

l'Islâm, il n'en avait pas été toujours de même. Il n'éprouva pas le besoin d'accoler aux noms des nations européennes les classiques épithètes péjoratives qui les accompagnent, d'ordinaire, chez les écrivains de son pays. De ce côté, il échappe encore à la règle établie, se rapproche de nous en s'écartant de ses compatriotes.

Peut-être sa connaissance des choses d'Europe, toute superficielle qu'elle soit, est l'une des raisons pour lesquelles ez-Zayyânî a maintenant si mauvaise réputation au Maroc. Mais, cette mauvaise réputation, il ne l'eut pas de son vivant, du moins publiquement. Les fonctionnaires auprès desquels il vivait, secrètement jaloux de lui, ne pouvaient qu'approuver les écrits comme les actes d'un personnage si bien en cour ; leur fortune dépendait presque autant du vizir que du sultan lui-même. Ainsi, de leur côté, et par conséquent du côté des intellectuels marocains, l'historien n'avait pas à craindre de critique ouverte et efficiente ; la situation privilégiée dont il jouissait lui permettait d'écrire tout ce que bon lui semblait, quitte à ne pas froisser son maître Moulay Solaïmân, par bonheur monarque intelligent.

Les lettres de félicitations (*taqârîẓ*), qui accompagnent les exemplaires manuscrits de la *Torjomâna*, indiquent à quel point l'auteur, sur la fin de sa vie, était encore craint et respecté. Elles émanent toutes de grands personnages lettrés (1) ; celle qui est peut-être la plus flatteuse provient

(1) Ce sont : Solaïmân el-Ḥawwât ; Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj ; Moḥammed ben 'Amir el-Ma'dânî et-Tâdilî ; Moḥammed ben Hannoû el-Iâzîghî ; Aboû Bakr ben Idrîs el-Manjra el-Ḥasanî ; Aḥmed Zarroûq ben Moḥammed ben Ṣâbir el-Ja'farî ; 'Abd el-Wadoûd el-Andalosî ech-Chafchâwanî ; Aḥmed ben Aboû Nâfi' ; el-'Arbî ben Moḥammed ed-Damnâtî ; Aboû'l-Faḍl 'Abd el-Wâḥid ben Aḥmed ben et-Tâwodî Ibn Soûda ; le frère de ce dernier, el-'Abbâs ; Idrîs ben 'Abd Allah el-Wâdghîrî el-Idrîsî ; el-'Arbî ben el-Hâchimî ez-Zarhoûnî ; Moḥammed ben eṣ-Ṣâdiq el-'Alamî Ibn Raïsoûn ; Moḥammed ben Aḥmed Bannânî ; Moḥammed Ibn Manṣoûr ech-Chafchâwanî ; Sa'ïd es-Soûsî ; Moḥammed ben el-'Arbî Qaṣṣâra el-Anṣârî ; Aḥmed ben 'Abd es-Salâm Bannânî ; eṭ-Ṭâlib Ibn Soûda ; Moḥammed ben Aḥmed Akensoûs es-Soûsî.

On donne, en général, à ces lettres d'éloges le nom de تقريظ. Il est

d'un de ses jeunes collègues, Moḥammed Akensoûs. Quand ce dernier fut, à la mort de l'historien, sûr de l'impunité, il ne craignit pas, dans son *Jaïch*, non seulement de le plagier d'une façon éhontée, mais encore de manifester la haine profonde et jalouse qu'il avait pour lui et qu'il avait dû garder secrète durant de longues années. Celui qui était porté aux nues devenait, quelques années plus tard, un homme méprisable, ignare et, par surcroît, impie.

Car — et c'est là le reproche le plus violent qu'encore aujourd'hui on adresse, au Maroc, à ez-Zayyânî — l'historien n'a pas toujours traité les saints de son pays avec tout le pieux respect qui convenait. On lui fait grief de la désinvolte liberté de langage qu'il prit à leur égard. Si Akensoûs, « pilier » de la confrérie tijjânite au Maroc, n'a pu s'empêcher de traîner son ancien collègue dans la boue, c'est surtout, au fond, parce que l'historien n'a jamais voulu s'affilier ni à cette confrérie ni à une autre.

En Europe, heureusement, on a, sitôt que fut publiée une partie pourtant minime de son œuvre, traité ez-Zayyânî à sa juste valeur. Il a été et reste le grand historien de la dynastie ʿalawite. Les chroniqueurs marocains postérieurs, même à la fin du XIXe siècle, ne pourront offrir de documentation aussi abondante et de sécurité d'information aussi grande. Leurs histoires ʿalawites ne présenteront d'intérêt qu'à partir de l'époque à laquelle ez-Zayyâni cessa d'écrire. Pour la période déjà retracée par le ministre, leurs livres ne seront qu'une suite d'emprunts avoués ou de plagiats dissimulés de son œuvre elle-même, qu'ils enjoliveront et encombreront des fleurs d'une obscure rhétorique (1).

d'usage, au Maroc, que les auteurs qui en ont bénéficié en placent le texte en appendice à leurs ouvrages. Cette pratique est encore courante.

(1) Un lettré marocain, peut-être le seul qui juge ez-Zayyânî à sa juste valeur, m'a fait sur l'historien une humoristique déclaration ; je la transcris ici, bien qu'il faille avoir vécu dans les milieux indigènes du Maroc pour en comprendre tout le sel : « Un jurisconsulte célèbre, Moḥammed er-Rahoûnî, rendait des jugements si clairs et si précis que ses compatriotes le surnommèrent *baïṣâra* (brouet de fèves, plat national des Jbâla) et surnommèrent ses collègues *el-ʿawd el-qmârî* (bois de santal). La même

II

MOḤAMMED AKENSOÛS (1)

Pâle figure que celle de l'historien Akensoûs à côté de celle d'ez-Zayyânî ! Alors que ce dernier est un Marocain évolué, l'autre représente le type parfait du savant du pays. Il a beau, comme son aîné, fournir dans le makhzen des sultans une assez brillante carrière, il demeure prudent dans ses paroles et dans ses actes, terne et prétentieux dans ses productions littéraires. Ses gestes et sa pensée ne s'écartent jamais du cadre étroit dans lequel s'enferme au Maroc la science islâmique. Sa vie est celle de tous ses collègues du palais : savant omniscient, il écrit son histoire dans le seul but de flatter. Il est d'ailleurs, parmi ses compatriotes, moins considéré comme un historien que comme un poète habile et un fin lettré : « l'*adîb* du Gharb et du Soûs », diront de lui ses biographes, en reléguant ainsi sa chronique au dernier plan.

Il s'appelait Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Aḥmed Akensoûs. Il appartenait à une vieille famille berbère qui habitait, au Soûs, dans la tribu des Idâ oû Kensoûs. Il naquit dans ce pays en 1211 (7 juillet 1796-25 juin 1797).

C'est de sa tribu d'origine qu'Akensoûs tire son patro-

dénomination aurait pu être appliquée à ez-Zayyânî, qui différait du tout au tout des lettrés et des courtisans de son époque et n'avait pas besoin, pour boire une tasse de thé, de l'appareil des verres de cristal, du lance-parfums et de la cassolette à fumigations. »

(1) Bibliographie. — En-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, pp. 161, 162, 253 ; Aḥmed ben el-Ḥâjj el-'Ayyâchî Skîrej, *Kachf el-ḥijâb 'an man talâqâ m'a'l-Tijjânî min el-aṣḥâb*, pp. 358-373 ; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, II, p. 105 ; Cheikho, *el-Adab el-'arabiyya fi'l-qarn et-tâsi' 'achar*, in *el-Machriq*, Beirout, 1910, II, p. 21 ; Moḥammed es-Sâ'iḥ er-Ribâṭî, *el-Montakhabât el-'abqariyya*, p. 107. Renseignements inédits fournis par Sidi 'Abd el-Ḥaï el-Kattânî et Sîd el-'Abbâs ben Ibrâhîm el-Marrâkochî.

nyme, que l'on trouve d'ailleurs parfois arabisé sous les formes el-Gensoûs et el-Gensoûsî. L'un de ses biographes, Aḥmed Skîrej el-Fâsî, qui lui consacre une notice enthousiaste, fait suivre son nom d'Akensoûs d'ethniques assez inattendus : el-Qorachî el-Hâchimî el-Jaʿfarî. Se rattachait-il vraiment à cette branche de pseudo-chorfa dits Chorfa Jaʿfarîyîn, qui a son berceau à la zâwîyya de Tamgroût (1), ou plus simplement chercha-t-il, lorsqu'il parvint aux honneurs, à se procurer une généalogie chérifienne ? Il est vrai que sa mère était elle-même une charîfa de cette branche.

On est assez peu renseigné sur les premières années de la vie de cet historien. Il dut vraisemblablement grandir dans sa tribu natale : il la quitta en 1229 (1814), pour se rendre à Fès, afin d'y faire ses études musulmanes. Il suivit en effet dans la capitale intellectuelle du Maroc les cours de plusieurs maîtres en renom : Moḥammed Ibn ʿAmir et-Tâdilî, qui avait été le conseiller politique du sultan Moḥammed b. ʿAbd Allah (2) ; Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj (3) ; Moḥammed b. Aboû Bakr el-Iâzighî (4) ; Aḥmed b. et-Tâwodî Ibn Soûda (5) ; ʿAbd es-Salâm el-Azamî (6) ; Moḥammed

(1) Sur cette zâwîyya, cf. *supra*, p. 99, note 1. Il n'y a pas bien longtemps que les descendants de Maḥammed Ibn Nâṣîr se sont attribués une origine chérifienne, en remplaçant leur ethnique el-Moqdâdî par celui d'el-Jaʿfarî. Le Jaʿfar auquel ils prétendent remonter serait Jaʿfar, surnommé eṭ-Ṭayyâr, fils d'Aboû Ṭâlib et cousin du Prophète, mort en l'an 7 (628), sur lequel cf. la notice de K. V. Zetterstéen, in *Encycl Islâm*, I, p. 1021, *sub* Djaʿfar.

(2) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed Ibn ʿAmîr el-Maʿdânî et-Tâdilî, jurisconsulte et grammairien, prédicateur à la médersa Boûʿinânîyya ; il fut l'un des maîtres du sultan Moulay Solaïmân et mourut le vendredi 3 chaʿbân 1234 (28 mai 1819). Cf. el-Kattâni, *Salwat el-anfâs*, III, p. 16.

(3) Sur ce personnage, cf. *infra*, III, notice Maḥammed Ibn el-Ḥâjj.

(4) Sur ce personnage, cf. *infra*, III, notice el-Ḥawwât.

(5) Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed b. Moḥammed et-Tâwodî Ibn Soûda, né à Fès en 1153 (1740-1741), mort en 1235 (1819-1820), fut successivement qâḍî de Fâs el-Bâlî et de Fâs el-Jadîd. Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 115.

(6) Aboû Moḥammed ʿAbd es-Salâm b. Aboû Zaïd b. eṭ-Ṭayyib el-Azamî, chérif idrîsite originaire de la fraction des Awlâd Azam, tribu des Ṣanhâ-

b. ʿAmr ez-Zarwâlî (1) et Moḥammed Ibn Manṣoûr ech-Chafchâwanî (2).

Depuis plusieurs générations déjà, l'Université d'el-Qarawîyîn voyait un grand nombre de ses étudiants délaisser assez vite ses cours pour devenir des fonctionnaires du makhzen. L'administration marocaine, tout entière centralisée aux palais du sultan, formait déjà le rouage qui existait il y a quelques années encore ; le vizirat, depuis longtemps, n'était plus une charge d'épée, mais une charge de plume. Autour du monarque, se pressaient en foule, dans les *bnîqa*, les secrétaires, bien trop nombreux pour le service qu'ils avaient à assurer. Comme ez-Zayyânî, Akensoûs se sentit attiré vers la cour chérifienne. Il obtint assez vite un poste de secrétaire. Il dut même avancer sans tarder, puisqu'en 1236 (1820-21), il était nanti de la charge de vizîr, à laquelle il parvint sans doute moins par son propre mérite qu'à force d'intrigues. C'était le moment où le Maroc, à la suite des expéditions infructueuses de Moulay Solaïmân, se soulevait de toutes parts contre ce souverain ; la vieille ville de Fès, toujours turbulente, avait proclamé un fils de Moulay el-Iazîd, Moulay Saʿïd. Il est probable qu'à cette époque, Akensoûs eut à se dépenser. Il insiste d'ailleurs dans son histoire, avec une certaine complaisance, sur les missions que lui confia le sultan pendant ces temps de troubles. Il fit plusieurs voyages, alla à Tétouan, à el-Qaṣr el-Kabîr et à Salé comme envoyé impérial ; il porta des messages importants à travers le Nord-Marocain, bien reçu partout, dit-il, et trouvant à toutes les étapes une belle mule à selle

jat ez-ẓill, jurisconsulte et mufti, mourut à Fès le 10 chaʿbân 1241 (20 mars 1826). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 15.

(1) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. ʿAmr ez-Zarwâlî, originaire de la tribu des B. Zarwâl, au nord de Fès, sur la rive droite du Wâdî Wargha; savant de Fès, où il mourut le 10 dhoû'l-qaʿda 1229 ou 1230 (24 octobre 1814 ou 4 octobre 1815). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 5.

(2) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. Moḥammed Ibn Manṣoûr ech-Chafchâwanî, jurisconsulte et logicien, né à Fès en dhoû'l-ḥijja 1179 (11 mai-8 juin 1766), mort dans cette ville le 22 chaʿbân 1232 (7 juillet 1817). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 6.

capitonnée et tendue de drap amarante, monture qui convenait sans doute plus qu'un cheval de guerrier à son tempérament de secrétaire pacifique (1).

La mort de son protecteur Moulay Solaïmân (13 rabî' I 1238/28 novembre 1822) fut un rude coup pour lui. Il perdait son rang de vizir, le nouveau sultan Moulay 'Abd er-Raḥmân b. Hichâm ayant immédiatement désigné à cette charge le secrétaire Moḥammed b. Idrîs, dont on a vu les débuts sous le vizirat d'ez-Zayyânî (2). Au moment de l'avènement du nouveau souverain, Akensoûs se trouvait à Marrâkech. Il alla se présenter à lui à el-Qaṣr el-Kabîr. Le sultan lui réserva bon accueil, du moins si l'on en croit le rapport de l'historien (3). 'Abd er-Raḥmân lui demanda des renseignements sur la politique suivie par son prédécesseur. Mais une intrigue de secrétaires, qu'Akensoûs relate par le menu dans sa chronique et dans le détail de laquelle il serait trop long d'entrer, l'écarta du makhzen des sultans : il n'y devait reprendre qu'officieusement du service par la suite.

Et ce ne fut, d'ailleurs, vraisemblablement qu'en qualité de poète attitré de la cour : c'est ainsi qu'il composa en 1265 (1849), à la place de Moḥammed b. Idrîs qui avait été chargé de ce soin, une *qaṣîda* que devaient emporter à leur départ en pèlerinage les deux fils du sultan, Moulay Solaïmân et Moulay er-Rachîd (4). Akensoûs s'était installé à Marrâkech, où il se livrait à l'étude et devenait l'un des adeptes les plus en vue de la confrérie tijjânite. De temps en temps, il se rappelait au souvenir du monarque par quelque pièce de vers. A l'avènement de Sidi Moḥammed b. 'Abd er-Raḥmân (ṣafar 1276/septembre 1859), il composa une élégie sur le prince défunt et un poème de félicitations à l'adresse du nouveau sultan. Son fils 'Abd Allah se rendit à Meknès pour porter l'hommage du poète, à qui furent offertes en

(1) Cf. Akensoûs, *el-Jaïch el-'aramram*, I, p. 218 sqq. et en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 161 sqq.

(2) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 184, note 1.

(3) Cf. Akensoûs, *ibid.*, II, p. 3 sqq. et en-Nâṣirî, *ibid.*, IV, p. 174.

(4) Cf. Akensoûs, *ibid.*, II, pp. 25-28.

récompense des robes d'honneur (1). Sur la fin de sa vie, il devint aveugle. Il vécut encore pendant une partie du règne de Moulay el-Ḥasan et mourut à Marrâkech, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le mardi 29 moḥarram 1294 (14 février 1877). Il fut enterré le lendemain, en dehors de Bâb er-Rabb (2), près du mausolée de l'imâm Aboû'l-Qâsim es-Sohaïlî (3). Une foule nombreuse assista à son convoi funèbre. Son tombeau est encore à l'heure actuelle l'objet des visites pieuses de quelques habitants de la ville.

*
* *

L'histoire d'Akensoûs (4), *el-Jaïch-el-'aramram el-khomâsî fî dawlat awlâd Mawlânâ 'Alî es-Sijilmâsî* était inconnue en dehors du Maroc jusqu'à ces dernières années. Les spécialistes de l'histoire musulmane nord-africaine savaient simplement qu'en-Nâṣirî y avait fait de larges emprunts pour la partie de son histoire concernant les 'Alawites. Elle vient

(1) Cf. Akensoûs, *Ibid.*, II, p. 64 sqq.

(2) Porte qui se trouve au sud-ouest de Marrâkech, près de la porte dite Bâb Agnâoû.

(3) Il s'agit du grand savant et traditionniste andalou Aboû'l-Qâsim ou Aboû Zaïd 'Abd er-Raḥmân b. el-Khaṭîb b. 'Abd Allah es-Sohaïlî el-Khath'amî, qui mourut à Marrâkech le 26 cha'bân 581 (23 novembre 1185) et sur lequel cf. Ibn Khallikân, *Wafayât el-a'iân*, éd. de Boûlâq, I, p. 501; trad. de Slane, II, p. 99; edh-Dhahabî, *Tadhkîrat el-ḥoffâẓ*, éd. Wüstenfeld (*Liber classium virorum...*), III, p. 46; Ibn el-Abbâr, *Takmilat eṣ-ṣila* (éd. Codera), II, n° 1613, p. 570; el-Maqqarî, *Nafḥ eṭ-ṭîb*, Qaire, 1302, II, p. 244; *Analectes*, II, p. 272; Gayangos, *Mohamm. Dyn. in Spain*, I, p. 434; Ḥâjjî Khalîfa, *Kachf eẓ-ẓonoûn*, éd. Fluegel, II, p. 319; III, p. 634; VI, p. 32 et 392; Ibn Farḥoûn, *ed-Dîbâj*, éd. de Fès, p. 158; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 225; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, II, p. 101; de Slane, *les Prolégomènes d'Ibn Khaldoûn*, II, p. 160, note 6; Casiri, *Bibliotheca Arabico-Hispana*, II, pp. 104, 131; Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, n° 272; Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliografico*, n° 201, p. 249; Brockelmann, *Ar. litt*, I, p. 413; Huart, *Litt. ar.*, p. 260.

(4) En plus du *Jaïch*, Akensoûs n'écrivit que deux ouvrages qui sont des réfutations en matière de théologie : 1° *el-Jawâb el-mosakkit* (aurait été imprimé à Tunis); 2° *er-Radd 'alâ risâlat el-Bakkâï*.

d'être lithographiée à Fès, en très petit nombre d'exemplaires (1).

Le titre de l'ouvrage, que l'on peut traduire par l' « Armée innombrable et quintipartite sur la dynastie issue de Moulay 'Alî de Sijilmâsa », est en rapport direct avec la façon dont le livre est lui-même présenté. Akensoûs suppose que l'histoire musulmane est une armée, et que, comme toute armée classique chez les Arabes, elle se compose de cinq groupes distincts : une avant-garde (*moqaddima*), deux flanc-gardes (*janâḥ*), un gros (*qalb*) et une arrière-garde (*sâqa*). C'est cette division qui sert de cadre à toute son histoire. L' « avant-garde » traite, après un bref essai de cosmogonie, de la différence qu'il faut établir entre les titres d'imâm, de sultan et de roi, d'après les autorités de l'Islâm. Ce n'est en somme que le développement des arguments de droit que contiennent d'habitude les lettres de reconnaissance (*baï'a*), adressées aux souverains au moment où ils prennent possession du pouvoir. L' « aile droite » est consacrée au Prophète et aux dynasties d'Orient : Omaïades, 'Abbâsides, 'Obaïdites d'Égypte, Ottomans. L' « aile gauche » est celle des dynasties occidentales : Idrîsites, Omaïades d'Espagne, Almoravides, Almohades, Ḥafṣides, Mérinides et Sa'diens. Naturellement, le « gros de l'armée » n'est autre que la dynastie 'alawite et l' « arrière-garde » se présente sous la forme d'un traité de politique, avec la liste des attributions du monarque et des grands fonctionnaires de la cour.

En somme, par un assez bizarre artifice de composition, Akensoûs cherche à justifier la présence dans son ouvrage de développements sur l'histoire musulmane générale et la politique, qui ne font pas partie de son sujet. Mais alors, il donne du même coup à la dynastie 'alawite une importance qu'elle n'a pas par rapport au reste de l'Islâm. L'historien aurait pu s'arrêter là ; mais il pousse encore plus loin sa comparaison factice. Chacun des règnes de la dynastie maro-

(1) Deux volumes in-4°, en 1336 (1918). Un exemplaire manuscrit de l'ouvrage, établi sur l'original, a été acquis par la Bibliothèque de Rabat, où il figure sous le numéro 381.

caine est, à son sens, une portion du « gros de l'armée », portion reconnaissable à ses étendards différents les uns des autres. La couleur des insignes correspond, pour chacun des sultans 'alawites, à la manière dont le souverain s'est comporté vis-à-vis de ses sujets : le blanc est l'indice de la vertu et de la perfection ; le noir, celui de l'orgueil et du despotisme ; le rouge, celui du courage et, en même temps, de l'autorité sans cesse méconnue. Le jaune marquera le prince qui passe son temps en fêtes ou en orgies ; le vert, celui qui, doué de qualités moyennes, pratiquera la justice. Le bleu sera le contraire du vert. Le sultan dont l'étendard sera teint de couleurs mêlées aura sa conduite définie par la prédominance de telle ou telle couleur. Enfin, un étendard couleur de cendre sera attribué à celui sur lequel on est mal renseigné (1) !

Quelle raison poussa Akensoûs à employer ces images symboliques, artificielles et quelque peu grotesques ? Ez-Zayyânî avait bien, et dans son *Bostân* seulement, accolé à chaque relation de règne un petit développement littéraire et moral sur la qualité ou le défaut les plus saillants des princes auxquels il consacrait tour à tour ses lignes. Rien de pareil dans l'histoire d'Akensoûs : ici, il ne s'agit pas de digressions plus ou moins justifiables, mais d'un cadre rigide qu'il impose à ses lecteurs, peut-être dans un but mnémotechnique, ou plus simplement afin de les forcer à admirer son ingéniosité. C'est ainsi que le chapitre relatif à Moulay Solaïmân s'intitule dans le *Jaïch*, « l'étendard vert, à la hampe élevée, avec des oriflammes blanches (2) », tandis que celui de son prédécessenr Moulay el-Iazîd est « l'étendard funeste et détestable » (3).

Akensoûs, heureusement, ne poursuit pas ses comparaisons trop avant dans le texte de ses chapitres. Rendons-lui grâce de les avoir limitées à ses titres, sans quoi son histoire aurait risqué d'être totalement illisible.

(1) Cf. *el-Jaïch el-'aramram*, I, pp. 19-20.
(2) *Ibid.* I, p. 181.
(3) *Ibid.*, I, p. 177.

Le *Jaïch* (nous entendons la majeure partie de l'ouvrage, celle qui a trait à l'histoire de la maison régnante), va des origines de la dynastie ʿalawite jusqu'à l'année 1282 H. (1865), sous le règne de Sidi Moḥammed b. ʿAbd er-Raḥmân (1). Akensoûs avait, à cette dernière date, plus de soixante-dix ans. Il déplore dans sa préface d'avoir attendu de parvenir à un âge aussi avancé pour entreprendre la composition de son histoire. Ce n'est qu'à ce moment que l'ancien vizir, vivant à Marrâkech, loin de la cour, eut l'idée de se faire, à l'exemple d'ez-Zayyânì, l'historiographe spontané de la dynastie ʿalawite. Il avait, lui aussi, l'avantage sur beaucoup de ses contemporains d'avoir vécu lui-même, pendant assez longtemps, dans le sillage du makhzen chérifien. D'autre part, il eut peut-être l'espérance d'attirer à nouveau sur lui de cette façon quelque parcelle de la faveur impériale.

Au début du livre, pour justifier son entreprise, Akensoûs n'hésite pas à proclamer qu'il est le premier savant qui enfin consacrera aux ʿAlawites l'histoire qu'ils méritent. Il ne craint pas d'avancer, avec une fatuité personnelle qu'on retrouve d'ailleurs dans tout le reste du *Jaïch*, que, s'il se fait historien, c'est parce que, parmi les uléma, certains, en premier lieu, ont avoué leur impuissance à écrire l'histoire; d'autres, pressés de composer des chroniques, ont trouvé des excuses pour n'en rien faire et ajourner indéfiniment leurs projets; d'autres, enfin, ont bien écrit des histoires se rapportant aux ʿAlawites : ainsi, el-Ifrânì leur a consacré la fin de sa *Nozhat el-ḥâdî* et un petit ouvrage relatif à Moulay Ismâʿîl, mais « il n'y a pas là de quoi étancher la soif de l'altéré »! Il traite ez-Zayyânì avec injustice et dédain : lui qui s'était naguère montré obséquieux et plat devant le ministre tout-puissant, il le compare maintenant à « une femme sotte qui a trouvé de la laine (2) », et l'auteur

(1) Le *Jaïch* fut terminé le 15 chaʿbân 1283 (23 décembre 1866).

(2) *Ibid.*, I, p. 5, l. 16 : فهو كخرقاء وجدت صوفا. Réminiscence d'un ancien proverbe arabe signalé par el-Maïdânì, *Majmaʿ el-amthâl*, Qaire, 1310, I, p. 159, et el-ʿAskarî, *Jamharat el-amthâl* (en marge du précédent), I, p. 282.

du *Bostân* n'a été, à son avis, qu'un plagiaire d'Ibn el-Ḥâjj. Quant à l'ouvrage d'el-Qâdirî, intitulé *el-Azhâr en-nadîyya* (1), il lui semble bien trop abrégé pour constituer une histoire suffisante. Akensoûs ajoute qu'ayant fait remarquer à Sidi Moḥammed b. 'Abd er-Raḥmân qu'aucune histoire n'existait sur la dynastie, ce sultan l'aurait invité à s'acquitter lui-même de ce soin ; l'historien aurait, d'autre part, été poussé à réaliser ce projet par le vizir Moḥammed eṭ-Ṭayyib b. el-Iamânî (2).

Il importe de faire deux parts du *Jaïch* pour pouvoir en examiner la valeur : la première, celle qui va du début des 'Alawites jusqu'au règne de Moulay Solaïmân ; l'autre, qui relate les règnes de Moulay 'Abd er-Raḥmân et de son fils Sidi Moḥammed.

Pour la première partie, on peut affirmer qu'Akensoûs n'a fait que plagier tout au long de leurs histoires ses deux prédécesseurs : el-Ifrânî et ez-Zayyânî. Toute la fin de la *Nozhat el-ḥâdî* est incorporée *in extenso* dans le *Jaïch*, l'auteur se contentant de citer à de très rares intervalles l'œuvre qu'il copie. Le plus souvent, il fait sienne la prose de l'historien de Moulay Ismâ'îl et n'hésite pas, pour s'en attribuer la propriété, à changer dans quelques phrases certains mots par leurs synonymes. De même, si le *Bostân* avait disparu, on aurait pu s'en consoler, car, pour la plus grande partie, il est transcrit littéralement par Akensoûs, ce qui n'empêche pas le plagiaire de traiter à tout propos ez-Zayyânî de sot et d'ignorant (3). Quand il ne copie pas le *Bostân*, il copie la

(1) Cf. *infra*, III. Akensoûs semble ignorer l'existence du *Nachr el-mathânî* et de l'*Iltiqâṭ ed-dorar*, qui contiennent des renseignements historiques peut-être plus nombreux que ceux de la recension biographique augmentée intitulée *el-Azhâr el-nadîyya*.

(2) Aboû 'Abd Allah Moḥammed eṭ-Ṭayyîb b. el-Iamânî, surnommé Aboû 'Ichrîn, fut d'abord précepteur des fils de Moulay 'Abd er-Raḥmân, puis, tour à tour, chambellan et vizir de Sidi Moḥammed b. 'Abd er-Raḥmân. Il mourut le 14 cha'bân 1286 (19 novembre 1869) à Marrâkech et fut enterré dans le mausolée de Sidi el-Ghazwânî, dans le quartier d'el-Qṣoûr. Cf. Akensoûs, *el-Jaïch el-'aramram*, II, p. 153 sqq., et en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 232.

(3) Cf. par exemple, I, pp. 171, 185, 198, etc.

première version ʿalawite du *Torjomân*, plus abrégée et inconnue. Avec elle, il est à l'abri de toute suspicion. S'il lui arrive de nommer parfois le premier de ces ouvrages, il se garde bien de faire le moindre rappel du second. Akensoûs, dans toute la première moitié de son *Jaïch*, n'est pas seulement un écrivain indélicat et vantard ; il est, aussi, foncièrement malhonnête.

Il en va différemment de l'autre période qu'il retrace : celle qu'il a vécue lui-même, soit en acteur, soit en spectateur intéressé. Il n'a plus, du moins ne le savons-nous pas, de source écrite à sa disposition et ne peut faire appel qu'à ses souvenirs ou à ses notes, Là seulement, son histoire prend quelque valeur. Elle se présente alors sous la forme d'une chronique annuelle, dans laquelle Akensoûs se révèle, il faut l'avouer, bon élève d'ez-Zayyânî. La manière est la même : la place la plus importante est faite aux événements politiques proprement dits, déplacements de souverains, révoltes, expéditions entreprises pour mettre à la raison des tribus rebelles. Puis, latéralement, des indications intéressantes (1) : renseignements sur des personnages notoires, à l'occasion de leur décès, dates de construction d'édifices publics, le tout témoignant d'une connaissance assez approfondie du Maroc et de ses grandes capitales.

Mais Akensoûs demeure surtout poète et panégyriste. On a l'impression, en lisant la seconde partie du *Jaïch*, que l'auteur a utilisé sa relation historique comme un moyen de rappeler ses productions poétiques. Les nombreuses *qaṣîda* qu'il adressa aux sultans, aux princes du sang, aux grands ministres, sont intégralement reproduites dans l'ouvrage. Ce sont des dithyrambes d'étendue variable : Akensoûs y manie avec aisance la langue poétique et triomphe, mieux que ne le font d'habitude ses compatriotes, des difficultés de la prosodie arabe. Les Marocains l'ont bien jugé : il n'est pas, à

(1) Ainsi, à propos de la maladie grave qui faillit emporter en chawwâl 1282 (février-mars 1866) le sultan Moḥammed b. ʿAbd er-Raḥmân, le *Jaïch* renferme des renseignements inédits sur la famille des Aderrâq — qui fournit depuis Moulay Ismâʿîl des médecins aux sultans —, et sur les missions franciscaines au Maroc. Cf. *el-Jaïch el-ʿaramram*, II, p. 94 sqq.

leur avis, un historien, mais un rhapsode de talent et l'un des plus grands poètes officiels de la cour ʿalawite avec Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj et Ibn el-Wannân (1). On comprend, dès lors, quel fut l'étonnement de ce juge en matière de vers, le jour où lui furent présentés deux poèmes de louanges qui parvinrent à la cour, à l'adresse de Moulay ʿAbd er-Raḥmân et de son vizir Moḥammed b. Idrîs, et qui, chose étonnante, étaient l'œuvre d'un chrétien converti, originaire de Malte, Fâris ech-Chidiâq (2)? Il consacre à ce personnage tout un développement dans son *Jaïch* et considère cet envoi poétique comme un événement digne d'être relaté (3).

La dernière partie de l'ouvrage, l' « arrière-garde », pour employer l'expression d'Akensoûs, peut apparaître à première vue comme tout à fait hors du sujet. Les différentes qualités souhaitables pour un prince y sont définies à grand renfort de citations extraites d'ouvrages antérieurs. On peut néanmoins en tirer une somme assez considérable d'observations du plus haut intérêt sur l'évolution du makhzen marocain au cours de la dynastie ʿalawite, d'autant plus qu'Akensoûs y définit les fonctions de vizir, de chambellan, d'intendant du palais et de secrétaire ; et la plupart des grands ministres de la famille régnante, ainsi Aboû'l-ʿAbbâs el-Iaḥmdî, Efendî el-ʿArbî Qâdoûs, Moḥammed b. Idrîs, eṭ-Ṭayyib b. el-Iamânî, y ont leurs biographies. Cela d'ailleurs à côté d'impardonnables longueurs : par exemple, toute une petite anthologie poétique sur le roseau taillé, l'encre et l'encrier.

Quand Akensoûs livra son histoire au public lettré de son pays, il n'obtint pas tout le succès auquel il s'attendait. L'ouvrage suscita de nombreuses polémiques et fut même envoyé pour examen aux uléma de Fès : car, pour flatter les sultans ʿalawites, il n'avait pas hésité à rabaisser plus

(1) Sa réputation poétique a même dépassé les bornes de l'Occident, puisque le P. L. Cheikho lui a consacré une courte notice dans *el-Machriq* avec la citation de quatre extraits de ses poèmes.

(2) Sur cet écrivain, cf. Brockelmann, *Ar. litt*, II, p. 505, et Huart, *Litt. ar.*, p. 408.

(3) Cf. *el-Jaïch el-ʿaramram*, II, p. 31.

qu'il n'aurait fallu l'histoire des premiers sultans chorfa du pays, les Idrìsites. Au moment où les descendants du fondateur de Fès voyaient leur puissance spirituelle s'accroître sans cesse et n'attendaient qu'une occasion favorable pour restaurer la dynastie de leurs ancêtres depuis si longtemps déchue, le livre d'Akensoùs leur sembla une énormité. D'autant plus que l'historien ne témoignait qu'une sympathie relative à la vieille capitale du Nord, dans laquelle il avait été emprisonné et avait failli trouver la mort sous le règne de Moulay Solaïmân.

Ce qui était aussi grave, c'est qu'en faisant au début de son ouvrage tout un étalage de bibliographie historique, il avait commis des erreurs, impardonnables aux yeux de ses compatriotes savants, qui excellent dans la critique de détail. N'avait-il pas dit que le petit ouvrage d'el-Ifrânì sur Moulay Ismâʿîl, qu'il ne consulta pas d'ailleurs, s'appelait *eẓ-Ẓill eẓ-ẓalîl*, alors qu'en réalité, il s'appelle *eẓ-Ẓill el-warîf*? Il revendiquait comme source historique la *Ṣafwat el-adab* d'un écrivain de Marràkech, Aḥmed el-Jirâwì : ce n'était pas, comme il pensait, une histoire des Almohades, mais une anthologie poétique dans le genre des *Ḥamâsa* d'Aboû Tammâm et d'el-Boḥtorì ! Enfin, parlant du *Rawḍ el-qirṭâs*, il prenait une partie du titre de cet ouvrage pour le nom de l'auteur lui-même et insistait, par surcroît, sur l'erreur de tous ceux qui ne pensaient pas comme lui (1) !

Aussi bien, dès qu'il commença à circuler, le *Jaïch* « fut-il une cible pour la flèche des contradicteurs (2) ». De telle

(1) Akensoûs dit, en effet, expressément (*el-Jaïch el-ʿaramram*, I, p. 39, ligne 6): قال القرطاس في كتابه , « el-Qirṭâs a dit dans son livre ». Et il explique : والقرطاس لقب لمولف الكتاب المعلوم نبهنا عليه لانه يظن انه اسم ووصف للكتاب.
« El-Qirṭâs est un surnom de l'auteur du livre bien connu. Nous insistons sur cette explication, car l'on pense généralement que ce mot fait partie du titre de l'ouvrage et, à lui seul, est le titre sous lequel il est le plus connu. » L'origine de cette erreur doit provenir du fait que les Marocains appellent parfois le *Qirṭâs*: *el-Anîs el-moṭrib* (début du titre).

(2) Cette expression est empruntée à une note extraite d'un ouvrage en

sorte que la publication de son histoire, entreprise par l'atelier lithographique de Fès, n'a fait que réveiller au cours de ces dernières années, dans certains milieux lettrés du Maroc, l'antipathie qu'on lui témoigna dans la capitale à la fin de sa vie : il continue à payer, sous un flot d'injures, le peu de cas qu'il fit de la cité d'Idrìs et sa vantardise de mauvais aloi. Tandis que s'il n'avait pas écrit d'histoire, il aurait pu conserver chez ses compatriotes la notoriété que lui valut son habileté de rimeur.

De notre côté, nous devons nous garder de considérer le *Jaïch* comme un document de haute valeur. Sans l'éliminer des sources arabes de l'histoire du Maroc au XIXe siècle, il ne faudra l'utiliser qu'avec la plus grande prudence. Le seul fait que la majeure partie de l'histoire d'Akensoûs n'est qu'une réédition déloyale d'el-Ifrânì et d'ez-Zayyânì suffit, en effet, à faire de son auteur un personnage antipathique, et à l'égard duquel il faut user de méfiance. Son livre manque de sincérité. Ce n'est qu'un hommage servile aux princes ʿalawites, dans lequel sont des faits trop souvent systématiquement déformés (1). De grands événements historiques,

préparation de Sid el-ʿAbbâs b. Ibrâhîm sur les personnages notoires enterrés à Marrâkech. Si l'on en croit ce lettré, de nombreux volumes furent écrits au Maroc pour réfuter certaines des allégations d'Akensoûs : un Médinois établi à Fès, ʿAlî b. eṭ-Ṭâhir el-Madanî composa un livre intitulé *eṭ-Ṭâliʿ el-manḥoûs fi'r-radd ʿalâ Akensoûs ;* Aḥmed el-Bakkâï, dans le même but, écrivit une épître qu'il appela *Fatḥ el-qoddoûs fi'r-radd ʿalâ'l-Gensoûs ;* enfin, deux volumes de réfutation furent également composés par el-Ḥâjj el-ʿArbî el-Machrafî : *el-Ḥosâm el-machrafî li-qaṭʿ lisân es-sâbb el-jaʿfarî en-nâṭiq bi-kharâfât el-jaʿsoûs sî'i 'z-zann et-Gensoûs.* Ce dernier titre mérite d'être traduit, tant il est acerbe : « Le sabre tranchant pour couper la langue de l'insulteur descendant de Jaʿfar, qui parle en radotant comme un courtaud mal bâti, l'imposteur el-Gensoûs. »

(1) En voici un exemple : el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdi*, p. 113 du texte et 193 de la trad., rapporte que, lorsqu'Aḥmed el-Manṣoûr eut terminé le palais el-Badîʿ, il demanda à un bouffon, en passe de devenir saint, ce qu'il pensait du palais. L'autre répondit : « Quand il sera démoli, il formera un monceau de décombres ! » Akensoûs fait se poursuivre ainsi le dialogue, parce que la prédiction fut accomplie par Moulay Ismâʿîl : « Qui le démolira ? — Un sultan puissant, descendant des Chorfa du Tâfîlelt ! » *(el-Jaïch el-ʿaramram*, I, p. 43).

comme par exemple, la guerre hispano-marocaine de 1860, y sont à peine mentionnés. Ces graves réserves faites, on doit cependant reconnaître à l'histoire d'Akensoûs un mérite : celui de constituer la source écrite la première en date qui relate les règnes des deux sultans Moulay ʿAbd er-Raḥmân et Sidi Moḥammed.

III

MOḤAMMED EḌ-ḌOʿAYYÎF (1)

On a déjà fait allusion plus haut (2) à la chronique de Moḥammed eḍ-Ḍoʿayyîf er-Ribâṭî, que les lettrés marocains considèrent comme le plus violent des pamphlets que l'on osa rédiger à l'encontre de la dynastie ʿalawite. Le personnage qui l'écrivit se nommait exactement Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. el-Morâbiṭ ʿAbd es-Salâm b. Aḥmed b. Maḥammed eḍ-Ḍoʿayyîf er-Ribâṭî. Il naquit à Rabat, dans la dernière décade du mois de dhoû'l-ḥijja 1165 (29 octobre-8 novembre 1752) (3). Il fit ses études dans cette ville, sous la direction du célèbre jurisconsulte Moḥammed es-Sijilmâsî (4) et d'Aḥmed b. ʿAbd Allah el-Gharbî (5) ; il alla en-

(1) Au milieu de 1921, le qâ'ïd d'une ville du Maroc, ayant appris par hasard l'existence à Fès d'une chronique où étaient retracées les origines de sa famille, parvint à se la procurer pour en faire prendre copie. C'est cette dernière que nous avons pu obtenir de voir, ou plus exactement un seul cahier de l'ouvrage, relatif à Moulay el-Iazîd. Ce sultan est, en effet, le seul dont on put toujours trouver publiquement, au Maroc, la conduite indigne. Aussi bien, la communication de la relation du règne de ce prince ne risquait-elle de compromettre personne. Les renseignements fournis sur la biographie d'eḍ-Ḍoʿayyîf proviennent de notes particulières de Si Moḥammed b. ʿAlî ed-Dokkâlî.

(2) Cf. *supra*, p. 39.

(3) Il fournirait lui-même cette date dans son histoire.

(4) Moḥammed b. Aboû'l-Qâsîm b. Moḥammed b. ʿAbd el-Jalîl er-Ribâṭî, auteur d'un commentaire du poème didactique de ʿAbd er-Raḥmân el-Fâsî sur la jurisprudence de Fès (*el-ʿAmal el-fâsî*) et d'un traité de la juris-

suite les compléter à Fès, puis fut nommé dans sa ville natale aux fonctions de ʿadel et de suppléant de qâḍi. Eḍ-Ḍoʿayyîf commença à se faire connaître en composant des poésies populaires en langue vulgaire enrichie d'expressions classiques (*malḥoûn*) : plusieurs sont encore en vogue à Rabat et à Salé : ainsi, ses deux *qaṣîda* sur le printemps et les fleurs printanières et sur le jeu d'échecs.

On ne sait quel motif l'incita à écrire l'histoire de son pays, ou plus exactement, celle de la dynastie ʿalawite depuis ses débuts jusqu'à la fin du règne de Moulay Solaïmân. L'exemplaire autographe de son ouvrage ne porte pas de titre. Il commence par rapporter la chute des Saʿdiens et de la maison d'ed-Dilâ' et l'avènement des ʿAlawites ; le récit se poursuit sous la forme d'une chronique annuelle, avec, à la fin du règne de chaque sultan, des considérations sur sa conduite et les grands événements qui ont marqué son passage au pouvoir. C'est évidemment sa ville natale, avec sa voisine Salé, et Fès, qui retiennent le plus son attention. Et, si l'on pouvait en disposer, son ouvrage servirait à établir peut-être d'une manière suffisamment précise ce qu'était le Rabat des premiers ʿAlawites et quelles transformations y furent apportées quand la ville fut élevée au rang de capitale effective de l'empire des Chorfa. On y trouverait aussi un obituaire des personnages notables de Rabat, morts pendant la période qu'il envisage (1).

L'histoire d'eḍ-Ḍoʿayyîf ne serait, de l'avis de plusieurs lettrés marocains, qu'une réédition accrue d'un ouvrage écrit par un de ses concitoyens, au nom bien andalou, el-Ḥâjj Moḥammed el-Masnâwî Moreno, mowaqqit de la grande mosquée de Rabat, mort dans cette ville en 1207 (1792-93). Eḍ Ḍoʿayyîf ne ferait œuvre originale qu'à partir de cette dernière date, jusqu'à l'année à laquelle il termina son his-

prudence de Rabat intitulé *el-ʿAmal er-ribâṭî*, fut qâḍî d'Aboû'l-jaʿd (Boujad), où il mourut à la fin du XVIIIe siècle.

(5) Ce personnage, réputé pour sa compétence en matière de *ḥadîth* est enterré à Rabat, à proximité du mausolée de Moulay Ibrâhîm.

(1) On apprend ainsi que le père d'eḍ-Ḍoʿayyîf mourut à Rabat, le 22 jomâdâ II 1182 (3 novembre 1768).

toire, c'est-à-dire en 1233 (1817-18). Il avait alors soixante-huit ans. On ne sait s'il vécut longtemps encore après cette époque.

L'ouvrage de ce petit magistrat de Rabat semble offrir un grand intérêt au point de vue purement historique, encore qu'il faille se défier, semble-t-il, de certaines informations nettement tendancieuses, et d'autres qu'il paraît assez difficile de contrôler pour l'instant. Son livre n'est d'ailleurs pas uniquement une histoire. Il y a introduit divers développements de droit, d'astronomie et des poèmes à la louange du Prophète, qu'il aurait, suivant nos informateurs indigènes, empruntés à un autre de ses concitoyens, également andalou d'origine, Moḥammed el-Amîn Palamino er-Ribâṭî el-Andalosî. Et il n'a même pas le mérite d'être écrit en langue arabe. Le court passage que nous avons pu en lire nous a permis de vérifier qu'il est bien, suivant l'expression marocaine employée en semblable circonstance, écrit en « langage des rues » (*kalâm zanqawî*), et qu'il n'enlève rien de son originalité et de sa valeur à l'œuvre importante et presque magistrale qu'ez-Zayyânî composa à peu près à la même époque.

IV

LA CHRONIQUE ANONYME *ed-Dorr el-monaḍḍad.*

Il ne reste, pour clore la brève liste des historiens ʿalawites antérieurs au règne de Moulay el-Ḥasan, qu'à signaler une histoire, malheureusement inachevée, qui porte le titre d'*ed-Dorr el-monaḍḍad el-fâkhir fî-mâ li-abnâʾ Mawlânâ ʿAlî 'ch-Charîf min el-maḥâsin wa'l-mafâkhir* (1). Il s'agit d'une chronique anonyme qui part des débuts de la dynastie

(1) Un exemplaire manuscrit de ce fragment nous a été communiqué par Si Moḥammed b. ʿAlî ed-Dokkâlî, de Salé. Il comprend une soixantaine de pages.

ʿalawite et qui, dans la pensée de son auteur, devait se poursuivre jusqu'à l'époque à laquelle il vivait. Une longue préface, qui ouvre ce travail, pourrait laisser croire qu'il fut complètement terminé : l'auteur prétend qu'il ne lui imposa le titre cité plus haut que lorsqu'il eut écrit l'ouvrage en entier. Mais, de toute vraisemblance, il ne faut rien croire de cette assertion.

Comme Akensoûs, l'historien anonyme éprouve, au début de son livre, le besoin de justifier son entreprise. Les raisons invoquées sont les mêmes de part et d'autre. La préface contient en même temps une promesse engageante : l'auteur dit qu'il se propose de placer dans son histoire des listes de fonctionnaires, de savants et de saints avec leurs biographies.

En effet, autant qu'on peut en juger par le court fragment qui nous en reste, *ed-Dorr el-monaḍḍad* se présente bien comme une œuvre historique et biographique à la fois, exactement comme une chronique annuelle mixte contenant, d'une part, pour chaque année, le récit des événements politiques qui purent se dérouler, d'autre part, un obituaire détaillé. Après un court chapitre sur la généalogie des ʿAlawites, l'auteur s'occupe de leur arrivée au pouvoir, retrace en quelques pages le règne de Moulay Maḥammed b. ech-Charîf et passe immédiatement aux biographies des personnages célèbres décédés sous le règne de ce sultan. Il continue de même jusqu'à la proclamation de Moulay Ismâʿîl.

Malheureusement, on s'en rend compte à première vue, cette suite de biographies n'a aucune valeur. Elle est simplement le résumé du *Nachr el-mathânî* d'el-Qâdirî pour la période retracée, les mêmes personnages étant de part et d'autre étudiés, et l'ordre suivi dans leur succession étant absolument identique. Or, comme on va le voir, notre *ed-Dorr el-monaḍḍad* est bien postérieur au dictionnaire d'el-Qâdirî.

De quelle époque date, en effet, cette chronique inachevée ? On peut, grâce aux sources qu'elle a utilisées et qu'elle mentionne, l'attribuer à un écrivain qui vivait à la fin de la première moitié du XIXᵉ siècle. L'historien le plus ré-

cent de ceux qui y sont cités étant ez-Zayyânî, et Akensoûs n'étant pas une seule fois rappelé dans le cours du récit, il est infiniment probable que l'histoire fut composée entre 1833 et 1866.

Bien qu'on ne possède aucun renseignement précis sur son auteur, on peut, toutefois, par une confrontation de dates, émettre l'hypothèse qu'il fut peut-être le même qu'un savant de Fès du xixe siècle, auteur d'une histoire de la dynastie ʿalawite : Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. ʿAbd el-Qâdir b. Aḥmed el-Golâlî, connu sous le nom d'el-Kardoûdî, d'origine idrîsite, qui mourut à Fès le 11 ramaḍân 1268 (29 juin 1852) (1).

Il importe peu, au surplus, d'être fixé sur la personnalité du véritable auteur d'*ed-Dorr el-monaḍḍad*, jusqu'ici demeuré dans l'ombre. Son ouvrage n'en vaut pas la peine. On ne l'a signalé ici que pour mémoire : inspiré surtout de la *Nozhat el-ḥâdî* d'el-Ifrânî et du *Nachr el-mathânî* d'el-Qâdirî, il ne présente qu'un intérêt bibliographique et ne contient aucune information originale.

(1) Ce personnage composa également une *fahrasa*, un commentaire d'un poème sur l'utilité du *Qâmoûs* et un commentaire de l'introduction de l'*Alfîyya* d'Ibn Mâlik. Il eut comme maîtres Aboû'l-Fatḥ Moḥammed et-Tohâmî b. Ḥammâdî el-Ḥammâdî el-Miknâsî (qâḍî de Marrâkech, mort à Rabat, au cours d'un voyage à Fès, le 11 ṣafar 1249 = 30 juin 1833 ; cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 103), Aboû'l-Maḥâmid el-Ḥâjj el-ʿArbî ed-Damnâtî et ʿAbd er-Raḥmân el-Koûhin. A sa mort, il fut enterré à Fès, en dehors de Bâb el-Fotoûḥ, près du tombeau de Ioûsof el-Fâsî. Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 333.

III

LES BIOGRAPHES

HAGIOGRAPHES, BIOGRAPHES DES FAMILLES CHÉRIFIENNES ET DES SAVANTS

On a essayé de montrer, au début de cette étude, comment, dès le XVIe siècle, la littérature biographique prit, au Maroc, une importance qu'elle n'avait jamais eue jusqu'alors. Son extension, surtout à partir de l'avènement des premiers sultans ʿalawites, alla toujours en croissant, alors que s'accentuait la pénurie des œuvres historiques pures. Il ne fut pas de saint en renom, de confrérie mystique, de famille chérifienne, de docteur réputé qui n'eût sa notice ou sa monographie propre. Et ce nouvel essor fut dû à des causes diverses en apparence, mais étroitement liées entre elles : mouvement de réaction contre les tentatives de « reconquista » chrétienne, apparition des saints champions de la guerre sainte, regain d'activité intellectuelle, influence grandissante des confréries et des groupements de chorfa.

C'est l'ensemble des ouvrages qui constituent cette littérature biographique que nous allons passer en revue ici. Ils ne présentent pas tous le même intérêt; il en est quelques-uns qui n'ont pas même survécu à leurs auteurs et qu'en dépit de nos recherches, nous n'avons pu retrouver. Les autres, pour la plupart, ont servi de base d'information aux collections biographiques établies dans la période contemporaine. La *Salwat el-anfâs*, parmi ces dernières, en fournit un

tableau d'ensemble qui n'est pas loin d'être complet. C'est sur ce tableau, dont on sait le parti qu'a, déjà depuis plusieurs années, tiré M. René Basset, que nous avons nous-même étayé nos investigations sur les biographies marocaines.

En examinant la précieuse liste d'el-Kattânî, il semble, de prime abord, qu'elle soit susceptible de classement. Les travaux qu'elle mentionne ont trait, les uns à des saints isolés, d'autres à un ensemble de saints, d'autres à des familles chérifiennes, d'autres à des savants. Il en est, enfin, qui sont des dictionnaires biographiques mixtes. Il paraîtrait, dès lors, assez rationnel, qu'on adoptât ces divisions pour les analyser et les juger et qu'on les groupât, suivant leur nature et leurs titres, sous des rubriques différentes. Mais, en réalité, ce départ est difficile, sinon impossible à effectuer, si l'on ne veut pas, à tout instant, être exposé à d'inutiles redites. C'est qu'en effet, tel auteur n'est pas exclusivement hagiographe, ou biographe de savants, ou même généalogiste et historien d'une branche chérifienne ; il est, dans la plupart des cas, à la fois l'un et l'autre; et si l'on classait chacun de ses écrits biographiques à des places différentes, on risquerait de ne plus apercevoir l'ensemble de son œuvre, ni le rang qu'elle occupe par rapport aux autres travaux du même genre. Il existe également de grandes familles marocaines, dont tous les membres, depuis des siècles, ont, chacun à son tour, produit des œuvres biographiques : par exemple, les Fâsîyîn et les Qâdirîyîn. Étudier à la fois tous les écrivains appartenant à ces familles présenterait des inconvénients analogues.

Aussi, nous a-t-il paru qu'il valait mieux, dans l'énumération bio-bibliographique qui va suivre, nous en tenir strictement à l'ordre chronologique, en donnant à chaque biographe la place que lui assigne la date de son décès et en consacrant à tous une courte notice, quitte à nous étendre un peu plus longuement sur ceux dont l'œuvre en vaut la peine.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LES BIOGRAPHES MAROCAINS ANTÉRIEURS AU XVIe SIÈCLE

Les plus importants de ces biographes ont vécu au xvie siècle et surtout aux siècles suivants. C'est avec la *Dawḥat en-nâchir* d'Ibn 'Askar, et ensuite avec les dictionnaires d'Ibn el-Qâḍî, d'el-Ifrânî et d'el-Qâdirî, que la biographie marocaine a véritablement pris forme. Mais ces derniers ne furent pas, eux-mêmes, de façon absolue, les innovateurs du genre ; au Moyen Age, il était déjà représenté au Maroc, comme en Orient ; pour ne pas être très florissant, il avait prouvé par quelques productions espacées son existence et sa vitalité. Voyons donc d'abord, rapidement, quels furent les ouvrages que composèrent ces rares précurseurs.

Le plus ancien de ces travaux paraît être le *Kitâb et-tachawwoûf ilâ rijâl et-taṣawwoûf* (1), ou recueil de notices sur les ṣoûfis du monde islâmique et du Maghrib, en particulier ; il est dû à la plume d'un savant de la région du Tâdlâ, Aboû'l-Ḥajjâj Ioûsof ben Iaḥiâ ben 'Isâ ben 'Abd er-Raḥmân et-Tâdilî (2), connu sous le nom d'Ibn ez-Zayyât (3). Cet écrivain, qui fut contemporain du saint de Marrâkech Aboû'l-'Abbâs es-Sabtî, occupa la charge de qâḍî dans le pays des Ragrâga, où il mourut, au témoignage d'el-Ḥaḍramî, rapporté par Aḥmed Bâbâ, en 627 ou 628 (1129-31). Il aurait

(1) On trouve dans el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 357, la variante *ilâ ma'rifat rijâl et-taṣawwoûf*.

(2) L'ethnique du mot Tâdlâ est actuellement *tâdlâwî*, l'ancien *tâdilî* servant de nom aux chorfa de la région.

(3) Bibliographie. — Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 386 ; Ibnel-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadiyya*, I, p. 147 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 4, n° 1 ; Rosen, *Collections scientifiques de l'Institut des Langues orientales de Saint-Pétersbourg*, Saint-Pétersbourg, 1877, I, p. 86, ap. R. Basset, *loc. cit.* Ibn el-Mowaqqit prétend qu'Ibn ez-Zayyât mourut à Marrâkech et fut enterré dans cette ville ; son tombeau se trouverait dans une *qobba*, en dehors de la porte dite Bâb el-Khamîs (nord-ouest de la Madîna).

également composé une monographie des saints du Maroc révérés à son époque.

Le même sujet inspira, sous un titre à peine différent, *et-Tachawwoûf fî ma'rifat ahl et-taṣawwoûf*, un contribule d'Ibn ez-Zayyât, qui vécut à une époque légèrement postérieure, Aboû Zaïd 'Abd er-Raḥmân ben Ismâ'îl et-Tâdilî el-'Omarî ez-Zamrânî eṣ-Ṣawma'î (1).

Un peu plus tard encore, une monographie fut consacrée par Aḥmed b. Ibrâhîm b. Aḥmed b. Aboû Moḥammed Ṣâliḥ à son arrière-grand-père, sous le titre d'*el-Minhâj el-wâḍiḥ fî taḥqîq karâmât Abî Moḥammed Ṣâliḥ* (2). On ne sait rien de l'auteur : quant au bénéficiaire du recueil de *manâqib*, c'est un ancien disciple d'Aboû Madian de Tlemcen, qui serait mort le 25 dhoû'l-ḥijjâ 631 (20 septembre 1234) ; c'est autour de son tombeau que fut construit le *ribâṭ* d'Asfi (aujourd'hui Safi) (3).

Au VIIIe siècle de l'Hégire, un lettré originaire de Bâdis, sur la côte méditerranéenne du Maroc, écrivit une monographie des saints du Rîf, sous le titre d'*el-Maqṣad ech-charîf wa'l-manza' el-laṭîf fî dhikr ṣolaḥâ' er-Rîf* ; lui-même s'appelait Aboû Moḥammed 'Abd el-Ḥaqq ben Ismâ'îl ben Aḥmed ben Moḥammed ben el-Khaḍir Ioûsof el-Bâdisî el-Khazrajî el-Gharnâṭî (4). Un exemplaire de l'ouvrage que nous avons sous les yeux porte en appendice qu'el-Bâdisî en fit lecture dans la mosquée d'el-Qarawîyîn, à 'Abd el-Mohaïmin ben Moḥammed el-Ḥaḍramî (5), pendant le mois

(1) Mention de cet auteur et de son ouvrage est faite par el-Kattânî, *Salwat el-anfâs* (sources), III, p. 357. Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 5, n° 2.

(2) Source d'el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 359, l. 21. Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 20, n° 47.

(3) Aboû Moḥammed Ṣâliḥ b. Inṣâren b. Ghafîyyân ed-Dokkâlî el-Mâjarî serait né en 550 (1155). Il ne faut pas le confondre avec son homonyme Aboû Moḥammed Ṣâliḥ el-Haskoûrî, jurisconsulte et saint de Fès mort quelques années plus tard. Cf. Ibn Farḥoûn, *ed-Dîbâj*, p. 132 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, pp. 43-44.

(4) Cf. *Manuscrits arabes de Rabat*, n° 397. On y trouvera la liste des saints étudiés par el-Bâdisî.

(5) Sur ce personnage qui joua un certain rôle politique sur les Mérinides, qui fut secrétaire du sultan Aboû'l-Ḥasan, et mourut à Tunis en 749,

de rabîʿ I 722 (20 mars/18 avril 1322). Ce détail permet ainsi de dater le *Maqṣad*.

Ce recueil hagiographique comprend une quarantaine de notices relatives à des santons enterrés dans les tribus rifaines qui vont, suivant la propre expression de l'auteur, de Ceuta à Tlemcen. Pour la majeure partie, ces personnages sont demeurés obscurs et on ne les retrouve pas mentionnés dans les dictionnaires postérieurs. Beaucoup ont des noms qui sonnent étrangement en arabe : ces modestes *igourramen*, qui, probablement, ne connaissaient que le parler berbère de leur pays, semblent même, à l'heure actuelle, être à peu près complètement oubliés aux endroits où el-Bâdisî rapporte qu'ils vécurent (1).

On n'a pas beaucoup de renseignements sur le biographe Aboû Abd ʿAllah Moḥammed ben Aboû Bakr el-Ḥaḍramî, qui écrivit, dans la seconde moitié du VIIIe siècle de l'Hégire, deux ouvrages, l'un relatif à des saints du Maroc, *es-Salsal el-ʿadhb wa'l-manhal el-aḥlâ* (2), l'autre, consacré aux célébrités de la ville de Ceuta et intitulé *el-Kawkab el-waqqâd fî man ḥall bi-Sabta min el-ʿolamâ' wa-ṣ-ṣolaḥâ' wa'l-ʿibâd* (3).

= 1349, cf. la notice très complète de G. Marçais, dans son édition de la *Rawḍat en-nisrîn* d'Ibn el-Aḥmar, p. 74, n. 1 et p. 77, n. 4 et la bibliographie citée.

(1) Il n'y a que le dernier saint de la liste d'el-Bâdisî, Aboû Isḥâq Ibrâhîm el-Baṭṭâl, de la tribu des Kibdâna, dont le souvenir se soit conservé dans le Rif, autant qu'on puisse en juger par l'*exploration* de Mouliéras. En effet, le patron de cette tribu est un Sidi Brâhîm, qui semble bien correspondre au personnage ci-dessus mentionné. Cf. Mouliéras, *le Maroc inconnu*, 1re partie, *Exploration du Rif*, p. 170.

(2) Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 358, et R. Basset, *Rech, bibl.*, p. 6, n° 4. Le titre complet de l'ouvrage est :

السلسل العذب والمنهل الاحلى المرفوع للخلافة العزيزية التي
لا تزال مناقبها على مر الدهور تتلى في سلك من تحلى سلكهم في
الاربعين فى الجبل جبل فاس ومكناسة وسلا

J'en possède une copie faite sur un exemplaire qui a appartenu à l'auteur de la *Salwat el-anfâs*.

(3) D'après el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 298, à propos de la biographie de Moḥammed ed-Dorrîj el-Andalosî. Cf. R. Basset, *ibid.*, *loc. cit.*

Le *Salsal* est un opuscule que son auteur dédia, comme l'indique le titre complet, au sultan mérinide 'Abd el-'Azîz fils d'Aboû'l-Ḥasan (1), qui monta sur le trône en 767 (1366) et mourut à Tlemcen en 774 (1372). Ce recueil se trouve ainsi daté à cinq ans près : el-Ḥadramî se proposa, en l'écrivant de rappeler moins la biographie que les *manâqib* des quarante saints les plus en vue, qui, à son époque, étaient révérés dans les villes de Fès, de Meknès et de Salé. Il répartit ces saints en trois catégories (*ṭabaqât*) et les rangea dans l'ordre décroissant de leur importance. La plus longue notice a trait au patron de Salé, Ibn 'Achir, qui devait plus tard bénéficier d'une monographie spéciale ; el-Ḥadramî le rencontra dans sa zâwiyya de Salé, le 1er rajab 763 (16 avril 1362).

C'est du VIIIe siècle de l'Hégire que date également l'*Athmad el-'aïnaïn wa-nozhat en-nâẓirîn fî manâqib el-âkhoûwaïn Abî Zaïd wa-Abî 'Abd Allah el-Hazmîrîyaïn*. L'auteur, Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben Moḥammed ben 'Abd Allah Ibn Tijlât el-Hazmîrî el-Marrâkochî (2), vécut à Marrâkech ; il consacra son ouvrage à la biographie et au relevé des *manâqib* de deux célèbres saints d'Aghmât, fondateurs de la confrérie qui porta leur nom : Aboû Zaïd 'Abd er-Raḥmân et Aboû 'Abd Allah Moḥammed, tous deux fils de 'Abd el-Karîm el-Hazmîrî (3). D'Ibn Tijlât, on ne

(1) Sur ce prince, cf. Ibn Khaldoûn, *'Ibar*, *Histoire des Berbères*, éd. de Slane, p. 477 sqq. ; Ibn el-Aḥmar, *Rawḍat en-nisrîn*, p. 30 du texte et 90-91 de la trad. ; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, pp. 268-269 ; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, II, p. 129.

(2) Cet ouvrage a servi de source à el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, pp. 358-359. Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 13, n° 19.

(3) Sur le premier de ces saints, mort à Fès en 706 ou 707 (1306-1308) et enterré dans cette ville, près de Bâb el-Fotoûḥ, cf., en plus de l'*Athmad el-'aïnaïn*, Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 263 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 137 ; Ibn 'Aïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-'âṭir el-anfâs*, fol. 94 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 52 sqq. (avec citations d'Ibn Qonfoûdh). Sur le second, qui mourut à Aghmât (à Marrâkech, suivant l'auteur de la *Sa'âda*) le dernier jour de chawwâl 678 (3 mars 1280) à l'âge de plus de soixante ans, cf. Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 225 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 56 ; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*,

sait rien que le nom ; son livre, comme celui d'el-Bâdisî, ne présente aucun intérêt au point de vue historique. Il est divisé en vingt chapitres, dont la plupart exposent en détail la doctrine des ṣoûfis apportés d'Orient. Les *manâqib* des saints eux-mêmes tiennent en quelques pages et semblent n'avoir fourni qu'un prétexte à des digressions d'ordre mystique (1).

Il ne reste, pour terminer cette rapide esquisse de l'ensemble des œuvres biographiques marocaines antérieures au XVIe siècle, qu'à signaler une monographie relative à la ville de Fès, intitulée *Janâ zahrat el-'âs fî akhbâr el-Maghrib wa-tâ'rîkh madînat Fâs*. Nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage, qui, postérieur au *Qirṭâs*, renfermerait de précieux renseignements sur l'histoire topographique de la capitale, jusqu'à la fin de la dynastie mérinide et fournirait un répertoire hagiographique étendu. Son auteur s'appelait Aboû'l-Ḥasan 'Alî el-Jaznâ'î (2).

BIOGRAPHIES DU Xe SIÈCLE DE L'HÉGIRE (1495-1592 J.-C.).

Ibn Ghâzî (3)

La ville de Meknès, Miknâsat ez-zaïtoûn (Miknâsa des oliviers), comme on l'appelait alors, eut également, dès le

I, p. 57 sqq. Les Hazmîrîyîn tirent leur ethnique de Hazmîr, l'une des six tribus de la confédération des Dokkâla.

(1) Un exemplaire de cet ouvrage, malheureusement incomplet et ne portant aucune mention de date, vient d'être acquis à Fès pour la bibliothèque du Protectorat.

(2) Cet ouvrage a servi de source à el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 358 (cf. Basset, *Rech. bibl.*, p. 12, n° 16) et à el-Ḥalabî, *ed-Dorr en-nafîs*, p. 9. M. Bel, *Inscriptions arabes de Fès*, p. 128, n. 1, annonce qu'il « prépare une édition de ce texte datant de l'époque mérinide et postérieur au *Qirṭâs* » ; il appelle cet ouvrage *Kitabu-l-As fî binâï madinati Fâs*. El-Jaznâ'î est la transcription marocaine d'un ethnique qui devait vraisemblablement être le même que l'actuel el-Gzennâ'î (de la tribu des Gzennâïya du Rîf).

(3) BIBLIOGRAPHIE. — Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*, pp. 36-37 et *passim* ; el-Manjoûr, *Fahrasa*, fol. 20-21 de mon ms. ; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*,

début du XVIe siècle, sa monographie locale ; et ce fut un grand jurisconsulte, d'une renommée qui dépassa les bornes du Maroc, qui se chargea de l'établir.

Aboû ʿAbd Allah Moḥammed ben Aḥmed ben Moḥammed ben Moḥammed ben ʿAlî Ibn Ghâzî el-ʿOthmânî el-Miknâsî el-Fâsî naquit à Meknès en 841 (1437-38) (1), ou, plus vraisemblablement en 858 (1454) (2). Sa famille, qui était originaire d'une fraction des Kotâma du Ḥabṭ, les Banoû ʿOthmân, était installée dans cette ville depuis plusieurs générations. C'est là qu'il fit ses premières études; il alla bientôt les compléter à Fès. Il a donné, dans sa *fahrasa*, la liste de ses maîtres : les principaux furent Aboû'l-Faraj eṭ-Ṭanjî (3), Moḥammed el-Qawrî (4) et Aboû ʿAbd Allah eṣ-Ṣaghîr (5).

p. 203 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 359 ; Ibn ʿAïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-ʿâṭir el-anfâs*, ms. 389 de Rabat, fol. 106 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, pp. 73-77 ; Moḥammed es-Sâ'ïḥ, *el-Montakhabât el-ʿabqarîyya*, p. 22 ; Casiri, *Bibliotheca arabico-hispana*, I, p. 369 ; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 240 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 17, n° 30 et p. 23, n° 57 ; Ben Cheneb, *De la transmission du Recueil de traditions de Bokhary aux habitants d'Alger*, p. 111, n° 11 ; le même, *Idjâza*, § 52. Cf. également une notice inspirée d'el-Wancharîsî, à la page 29 de l'édition de Fès (1326) d'*er-Rawḍ el-haloûn*.

(1) D'après el-Manjoûr, *op. cit.* (biographie de ʿAlî Ibn Hâroûn). Cette date aurait été fournie à cet auteur par Aboû'l-ʿAbbâs eṣ-Ṣiqâl, *ʿadal* à Meknès. Badr ed-Dîn el-Qarâfî, dans son *Tawchîḥ ed-dîbâj*, donnerait la date approximative de 840.

(2) Cette date est fournie par Ibn Ghâzî lui-même à la fin de son *er-Rawḍ el-hatoûn;* elle a été adoptée par Ibn el-Qâḍî et rejetée par el-Kattânî.

(3) Aboû'l-Faraj Moḥammed ben Moḥammed el-Omawî el-Fâsî, connu sous le nom d'eṭ-Ṭanjî, mort en 889 (1484) ou 893 (1488). Cf. Ibn Ghâzî, *et-Taʿallol*, fol. 5 de mon ms. ; el-Manjoûr, *Fahrasa*, fol. 16 ; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 151 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-iblihâj*, p. 344 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 118.

(4) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed ben Qâsim el-Qawrî el-Lakhmî el-Miknâsî el-Fâsî, mort à Fès en 872 (1467). Cf. Ibn Ghâzî, *et-Taʿallol*, fol. 5 de mon ms. ; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 203 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 337 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 116 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 257.

(5) Abou ʿAbd Allah Moḥammed ben el-Ḥosaïn el-Awrâbî, connu sous le nom d'eṣ-Ṣaghîr, mort à Fès en 887 (1482). Cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-*

15

Le docteur de Tlemcen Ibn Marzoûq el-Kafîf lui délivra une *ijâza* (1).

Ibn Ghâzî ne tarda pas à devenir le plus grand savant marocain de son époque ; ses connaissances embrassaient tous les domaines de la science islâmique. Une fois ses études terminées, il était revenu s'installer dans sa ville natale, où il avait été nanti de la charge de prédicateur. Mais, à la suite de démêlés qu'il eut avec l'émir de Meknès, Aboû 'Abd Allah Moḥammed el-Ḥoloû el-Waṭṭâsî, il dut, en l'année 891 (1486), aller habiter Fès. Il fut successivement, dans la capitale, prédicateur à la mosquée de Fès el-Jadîd, puis à la fois prédicateur et imâm à la cathédrale d'el-Qarawiyîn. Sa science finit par lui valoir le titre envié de *chaïkh el-jamâ'a* (2). A ses cours de l'Université, comme à ceux qu'il professait dans sa maison du quartier d'el-Blîda (3), se pressèrent des disciples de marque : ainsi, 'Abd el-Wâḥid el-Wancharîsî (4), ed-Daqqoûn (5), 'Alî Ibn Hâroûn (6), Choqroûn Ibn Abî Jam'a el-Wihrânî (7), Ibn

iqtibâs, p. 150 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 341 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 65.

(1) Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben Moḥammed ben Aḥmed Ibn Marzoûq el-'Ajîsî, connu sous le nom d'el-Kafîf (pour le différencier de son père el-Ḥafîd), mort à Tlemcen, en 901 (1495-1496). Cf. Ibn Ghâzî, *et-Ta'allol*, fol. 1 sqq. ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 354 ; Ibn Mariam, *el-Bostân*, p. 249 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 54.

(2) Ce titre ne correspond pas à une fonction officielle. Il est accordé, dans toutes les grandes villes du Maroc et principalement à Fès, au professeur le plus âgé et resté le seul de sa génération, ou à peu près.

(3) Important quartier de Fès, situé à l'est de la mosquée d'el-Qarawiyîn.

(4) Cf. *supra*, p. 89, note 2, *b*.

(5) Aboû'l-'Abbâs Aḥmed ben Moḥammed ben Moûsâ eṣ-Ṣanhâjî ed-Daqqoûn, mort à Fès en 921 (1515). Cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 66 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 75 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 248 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 75. El-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 127, signale un homonyme de ce personnage, probablement son descendant, mort en 1024 (1615).

(6) Cf. *supra*, p. 89, note 2, *a*.

(7) Moḥammed Choqroûn ben Aḥmed ben Abî Jam'a el-Maghrâwî el-Wihrânî, mort à Fès en 929 (1522-1523). Cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqti-*

Khajjoû (1) et Aḥmed Bâbâ. Il prit, à diverses reprises, une part active aux expéditions des « combattants pour la foi ». Ibn ʿAskar rapporte qu'à la fin de sa vie, le savant décida de rejoindre l'armée du sultan Aboû ʿAbd Allah Moḥammed el-Waṭṭâsî (2), qui tentait de reprendre aux Chrétiens la ville d'Arzila (Aṣîlâ). Tombé malade, il se fit transporter à Fès. Pendant le voyage de retour, il rencontra à la *ʿAqabat el-masâjin* (3), dans la banlieue de la capitale, l'illustre el-Ghazwânî, qui, arrêté et chargé de chaînes sur l'ordre du sultan, était emmené en captivité. La rencontre de ce saint personnage fit une grande impression sur Ibn Ghâzî : il y vit le présage de sa mort prochaine. Il s'éteignit, en effet, le jour même, à Fès, dans l'après-midi du 9 jomâdâ I 919 (13 juillet 1513). Il fut enterré le lendemain dans le quartier d'el-Kaghghâḍîn (4) ; le sultan, les grands personnages de la ville et une foule nombreuse assistèrent à son convoi funèbre (5).

L'opuscule d'Ibn Ghâzî, *er-Rawḍ el-hatoûn fî akhbâr Mik-*

bâs, p. 204; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 112; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 280.

(1) Aboû'l-Qâsim ben ʿAlî ben Moḥammed Ibn Khajjoû el-Ḥassânî, mort en 956 (1549). Cf. Ibn ʿAskar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 13; Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 319; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 149.

(2) Il s'agit d' Aboû ʿAbd Allah Moḥammed ben Moḥammed ech-Chaïkh el-Waṭṭâsî, dit el-Bortoqâlî, qui régna de 914 à 931 (1508-1525) et sur lequel cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 132; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, II, p. 170 sqq ; A. Cour, *La Dynastie marocaine des Beni Waṭṭâs*, Constantine, 1921, pp. 113-153.

(3) *ʿAqabat el-masâjin*, « la montée des prisonniers », est le nom d'une piste de la banlieue de Fès : partant du Jabal Gabgab, au nord-ouest de la ville, elle va aboutir au Wâdî Sboû, en suivant les derniers contreforts du Jabal Zâlagh.

(4) Le quartier d'el-Kaghghâḍîn, aujourd'hui disparu, a son emplacement marqué par un cimetière. Il se trouvait au sud de Fâs el-Bâlî, à l'intérieur de l'enceinte, près de la porte désaffectée dite el-Bâb el-Ḥamrâ' (à environ 300 mètres à l'ouest de Bâb el-Fotouḥ).

(5) Le tombeau d'Ibn Ghâzî est encore très visité à Fès. Il se trouve au bord du Wâdî'z-zaïtoûn (Oued ez-zitoun), à proximité d'el-Bâb el-Ḥamrâ'. El-Kattânî, dans sa notice sur Ibn Ghâzî, donne le texte des inscriptions qui se trouvent dans le mausolée ; ce dernier fut édifié en ṣafar 1045 (17 juillet-14 août 1635).

nâsat ez-zaïtoûn (1), fut l'un des derniers écrits du jurisconsulte, qui, vraisemblablement pour apporter une diversion à ses incessantes spéculations juridiques, rédigea une assez brève notice sur sa ville natale. Néanmoins, le *Rawḍ*, en dépit de sa courte étendue, est une très intéressante monographie, pleine de détails historiques, géographiques et même ethnographiques. L'auteur relate l'histoire de la ville depuis ses origines, à partir du moment où toute la contrée fut occupée et colonisée par les Romains. Il montre très bien comment la plupart des villages de la plaine qui s'étend au Sud du Jabal Zarhoûn finirent par disparaître au profit de la ville fortifiée fondée par les Almohades. Le *Rawḍ* se divise en trois parties nettement séparées l'une de l'autre : partie descriptive et géographique, partie historique, partie biographique. Dans la première, Ibn Ghâzî fait preuve d'une connaissance approfondie des lieux ; tout au moins en a-t-on l'impression, car, la plupart du temps, il est difficile d'y reconnaître la Meknès moderne, agrandie et complètement transformée lorsqu'elle fut, sous le règne de Moulay Ismâ'îl, élevée au rang de capitale du Maroc (2). La partie historique va jusqu'à la dynastie waṭṭâsite. Dans la dernière partie, Ibn Ghâzî reprend, avec assez de détails, un sujet que l'auteur du *Salsal* n'avait fait qu'effleurer, et sa liste biographique est relativement développée. On y trouve des renseignements sur les grands savants de Meknès au Moyen Age ; ainsi, Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben Aboû'l-Faḍl eṣ-Ṣabbâgh, qui périt au cours d'un naufrage près des côtes tunisiennes ; Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben Aḥmed ben Aboû 'Afîf, qui fut son arrière-grand-père maternel ; le poète Aboû 'Abd Allah Moḥammed Ibn Jâbir el-Ghas-

(1) *Er-Rawḍ el-haloûn* a été lithographié à Fès en 1326. M. Houdas en a donné une traduction partielle dans le *Journal asiatique*, 1885, I, pp. 101-147, sous le titre de *Monographie de Méquinez*. Sur les mss. de cet ouvrage, cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 23, nº 57. Il en existe un autre à Rabat, sous le nº 370.

(2) C'est ainsi que le Bâb Tizîmî actuel doit correspondre à l'ancien Bâb el-machwârîyîn, près duquel se trouvait le lieu dit Hawâ'ïmî ân tijimî (p. 11 de l'éd. de Fès et p. 33 du tirage à part de la tard. Houdas).

sânî (1), dont il utilisa l'*orjoûza* sur la ville de Meknès, intitulée *Nozhat en-nâẓir*. Enfin, Ibn Ghâzî passe en revue quelques grandes familles de la ville, parmi lesquelles, en premier lieu, celle des Zaghâbicha.

Un écrivain appartenant à cette dernière famille, le qâḍî Aboû'l-Khaṭṭâb Sahl ben el-Qâsim ben ʻAbd Allah Ibn Zaghboûch (2), avait rédigé, à une époque antérieure à Ibn Ghâzî, une notice sur l'histoire de Meknès. L'auteur du *Rawḍ* s'en inspira et même en reproduisit des passages, si bien que son ouvrage a paru à des savants européens n'être qu'une réédition augmentée de cette notice : opinion d'autant plus vraisemblable que le style de la monographie de Meknès diffère du tout au tout de celui des autres œuvres d'Ibn Ghâzî. Il est vrai que le sujet lui-même se prêtait à l'emploi d'un style clair, et l'uniformité de ce style dans tout le *Rawḍ* ne permet pas de préciser quelle part dans la composition de ce livre peut être vraiment attribuée à Ibn Ghâzî.

Quoi qu'il en soit, ce petit travail contient, en assez grand nombre, des indications qu'on n'a pas coutume de rencontrer dans les ouvrages marocains du même genre. Les quelques citations poétiques qui l'émaillent sont d'un pittoresque qui ne choque pas le lecteur européen : ainsi, des vers attribués au fameux Lisân ed-Dîn Ibn el-Khaṭîb (3), qui comparent le

(1) Moḥammed ben Iaḥiâ ben Moḥammed Ibn Jâbir el-Ghassânî composa de nombreuses poésies et mourut à Meknès en 827 (1424). Cf. Ibn Ghâzî, *er-Rawḍ el-hatoûn*, p. 22 de l'éd. de Fès et Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, pp. 201-203.

(2) Ce personnage, au dire d'Ibn Ghâzî (*er-Rawḍ*, p. 13 de l'éd. de Fès et 34 de la trad. Houdas), s'appelait exactement Aboû'l-Khaṭṭâb Sahl ben el-Qâsim ben ʻAbd Allah ben Moḥammed ben Ḥammâd ben Moḥammed Ibn Zaghboûch. Il naquit à Guadix, suivit son père au Maroc, puis retourna en Andalousie en 616 (1219-1220) et fut successivement qâḍî de Ronda, d'Ecija, de Tanger et de Murcie, où il mourut.

(3) Sur la vie et les œuvres du fameux vizir Lisân ed-Dîn Ibn el-Khaṭîb es-Salmânî, assassiné en 776 (1374), voir principalement les articles de Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliografico*, n° 294 et de Brockelmann, *Arab. litt.*, p. 262 et références données. Cf. également de Aldecoa, *Ibn el-Khaṭib Lisân ed Din*, in *Archives berbères*, 1917, vol. II, pp. 44-87. Ce per-

Jabal Zarhoûn à « un Berbère qui disparaît au milieu d'une forêt de figuiers et d'oliviers (1) », et qui sont d'un heureux contraste avec les languissantes productions de la poésie marocaine. On y trouve même un timide essai de lexicographie comparée sur les noms des variétés d'arbres fruitiers qui poussaient dans la région. Et, quel que soit le véritable auteur du *Rawḍ*, on peut se demander si M. Houdas, qui a donné de l'ouvrage une traduction partielle, n'a pas porté sur lui un jugement un peu trop sévère.

La *fahrasa* d'Ibn Ghâzî, qui s'intitule *et-Ta'allol bi-rasm el-isnâd ba'd intiqâl ahl el-manzal wa'n-nâd* et qui fut terminée le vendredi 18 rajab 896 (28 mai 1491), contient également des renseignements biographiques et bibliographiques sur les savants de Meknès qui furent les premiers maîtres du jurisconsulte. Comme celle d'el-Manjoûr, elle sera à dépouiller soigneusement, le jour où l'on voudra dresser un dictionnaire des docteurs marocains. Elle renferme le résumé des *ijâza* que l'auteur reçut et se termine par une liste de ses œuvres (2).

sonnage a fait l'objet de notices par les biographes marocains : Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, pp. 194-197 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtiḥâj*, p. 269 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, pp. 187-191. Cf. également Moḥammed es-Sâ'iḥ, *el-Montakhabât el-'abqarîyya*, p. 213 sqq.

(1) Ce vers se trouve aux pp. 2 et 28 de l'éd. de Fès du *Rawḍ*. Cf. Houdas, *Monographie de Méquinez*, p. 7.

(2) Voici la liste des œuvres d'Ibn Ghâzî, dans l'ordre où elles furent composées : 1° *Inchâd ech-charîd fî ḍawâll el-qâṣid* (commentaire de l'*orjoûza* d'ech-Châṭibî sur la récitation du Qor'ân) ; 2° un poème didactique sur l'arithmétique, *Moniat el-ḥossâb* et 3° son commentaire *Boghiat eṭ-ṭollâb ; 4° Imlâ' dhawî'l-istiḥqâq bi-ba'ḍ morâd el-Morâdî wa-zawâ'id Abî Isḥâq* (glose sur l'*Alfîyya* d'Ibn Mâlik) ; 5° *el-Jâmi 'el-mostawfî bi-jadâwil el-Ḥawfî ;* 6° *Taḥrîr el-maqâla fî naẓâ'ir er-Risâla ;* 7° *Tafṣîl 'iqd ed-dorar ;* 8° *Imdâd baḥr el-qaṣîd bi-baḥraï ahl et-tawlîd* (supplément à la *Khazrajîyya*) ; 9° *Inâs el-iqṣâd wa't-taḥrîr ;* 10° *el-Masâ'ïl el-ḥisân el-marfoû'at ilâ ḥibr Fâs wa'l-Jazâ'ir wa-Tilimsân ;* 11° *Naẓm mawâsil el-maqâl ;* 12° commentaire du précédent ; 13° *et-Ta'allol...* ; 14° *er-Rawḍ el-hatoûn ;* 15° *Chifâ' el-ghalîl fî ḥall moqfal Khalîl ;* 16° *Takmîl et-taqyîd wa-taḥlîl et-ta'qîd 'alâ'l-Modawwana.* — Les titres de douze autres œuvres, probablement postérieures à ces dernières, ont été conservés par ses biographes. Ce sont : 17° *Ḥall mochkil Ibn 'Arafa fî mokhtaṣaraïh ;* 18° *Naẓm mochkilât er-Risâla ;* 19° glose

Ibn 'Askar (1).

La série des dictionnaires hagiographiques s'ouvre véritablement avec celui d'Ibn 'Askar. Son livre n'est pas encore un répertoire complet comme le seront les recueils de ses successeurs ; mais c'est le premier qui laisse, à côté des rapports touffus de *manâqib*, une petite place à l'histoire terrestre des personnages qu'il étudie.

L'auteur s'appelait Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben 'Alî ben 'Omar ben el-Ḥosaïn ben Miṣbâḥ et était connu sous le nom d'Ibn 'Askar. Il appartenait, par ses ascendants paternels, à une branche de chorfa idrîsites, dont un arrière-petit-fils du fondateur de Fès, 'Askar ben Khâlid ben 'Omar ben Idrîs, était l'ancêtre éponyme. La mère d'Ibn 'Askar, 'Aïcha bent Aḥmed, était elle-même de souche idrîsite et devait acquérir une grande réputation de sainteté (2).

On est assez peu renseigné sur la vie d'Ibn 'Askar, et c'est dans son livre qu'il faut aller chercher les éléments de sa

sur le *Ṣaḥîḥ* d'el-Bokhârî ; 20° *el-Maṭlab el-kollî fî moḥâdathât el-imâm el-Qollî;* 21° *Naẓm marâḥil el-Ḥijâz;* 22° commentaire du précédent; 23° *Irchâd el-labîb ilâ maqâṣid ḥadîth el-ḥabîb;* 24° *Is'âf es-sâ'il fî taḥarrî'l-maqâtil;* 25° *Dalâ'il;* 26° *Kollîyât* (questions de droit mâlikite); 27° *Orjoûza* sur la récitation du Qor'ân.

(1) Bibliographie. — El-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 76 du texte et 135 de la trad.; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, III, p. 38; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 455, n. 1 ; Basset, *Rech. bibl.*, p. 32, n° 85; Codera, *Libros procedentes de Marruecos*, pp. 372-373 ; T. H. Weir, *The shaikhs of Morocco in the XVIth Century*, *passim* et principalement, pp. xi, xliv, xlv et 295-296 (cf. le compte rendu de ce dernier ouvrage par R. Basset, *les Cheikhs du Maroc au XVIe siècle*, in *Mélanges africains et orientaux*, p. 170 sqq.); Huart, *Litt. ar.*, p. 384.

La *Dawḥat en-nâchir* a été lithographiée à Fès, en 1309, à la suite d'*el-Ichrâf*, d'*ed-Dorr es-sanî* et de la *Natîjat et-taḥqîq*. Une adaptation en anglais a été faite par Weir (cf. *supra*). Enfin, une traduction française assez exacte a été donnée, en 1913, par A. Graulle, sous le titre de *la « Daouhat en-nâchir » de Ibn 'Askar*, dans le vol. XIX des *Archives marocaines*.

(2) Cf. sur elle, Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*, pp. 19-23 et Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momti' el-asmâ'*, pp. 91-92.

biographie. Il naquit en 936 (1529-30), dans cette ville de Chafchâwan, plus connue aujourd'hui sous le nom d'ech-Châwn, qui, encerclée de toutes parts par le massif montagneux nord-marocain, est le seul groupement urbain de l'arrière-pays méditerranéen : elle était déjà la sentinelle avancée du *jihâd* contre l'infidèle établi sur la côte proche, et occupait parmi les grandes villes de l'empire un rang qu'elle devait perdre au cours des siècles suivants.

Il est certain qu'Ibn 'Askar fut élevé dans la haine de l'infidèle; au milieu des bandes toujours renouvelées des « guerriers pour la foi ». Son propre père avait été capturé, au cours d'une incursion de *mojâhidîn* et emmené à Tanger; il avait subi une assez longue captivité, avant d'être tiré du silo qui lui servait de prison et relâché (1).

Après avoir fait quelques études dans sa ville natale, Ibn 'Askar commença bientôt à mener une existence vagabonde. Il parcourut durant toute son adolescence les principales tribus de la région des Jbâla. Il allait régulièrement au sommet de la montagne des Beni Ḥassân, visiter le savant Ibn Khajjoû dans son ermitage d'anachorète (2). On le suit, grâce à son livre, dans ses innombrables déplacements : chez les Khmâs, en 954 (1547) (3); chez les Beni Zarwâl, où il est l'élève du saint 'Abd el-Wârith el-Iaṣloûtî (4); à Tarzoût (5), auprès du chaïkh Aboû'l-Qâsim el-Ḥasanî (6); à Tétouan, où, en 964 (1556-57), il suit les cours du qâḍî de cette ville, Moḥammed el-Karasî el-Andalosî (7). Il se mêle à tous les milieux, couchant dans les mosquées et parcourant, pendant le jour, les pénibles sentiers de la montagne. Il fait, entre temps, en 964, un court séjour à Fès (8).

(1) *Dawḥat en-nâchir*, p. 20.

(2) *Ibid.*, p. 13. Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 227, n. 1.

(3) *Ibid.*, p. 27.

(4) *Ibid.*, p. 5. Ce personnage est encore très révéré dans cette tribu. Il mourut vers 970 (1562). Un de ses descendants, son homonyme, est également révéré à Fès. Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 222.

(5) Tribu du Rîf méridional, au nord des Ṣanhâja de Gheddo.

(6) *Dawḥat en-nâchir*, p. 17.

(7) *Ibid.*, p. 17.

(8) *Ibid.*, p. 47.

Cette vie errante ne prit fin que lorsque, en 967 (1559-60), il fut nommé par le sultan Moulay 'Abd Allah el-Ghâlib billah qâḍî et mufti de la ville de Qaṣr Kotâma (el-Qsar) et de la zone côtière avoisinante (1). Sa mère le rejoignit dans cette ville, à la suite de démêlés qu'Ibn 'Askar eut avec le qâ'ïd de Chafchawan, Moḥammed ben Rachîd; elle y mourut le 12 dhoû'l-qa'da 969 (14 juillet 1562) (2). Notre personnage fit ensuite un long voyage. Il alla dans le Tâmesnâ (3), à el-Brîja (4) et à Marrâkech, où il resta six mois et s'adonna à l'étude du ṣoûfisme (5). Il se rendit ensuite à Fès, où il suivit, à la mosquée d'el-Qarawîyîn, les cours de Moḥammed ben 'Omar el-Mokhtârî (6). En 975 (1567-68), le sultan lui confia la charge de qâḍî de Chafchâwan, de Targha (7) et de la tribu des Ghomâra, avec résidence dans sa ville natale. Il y resta quelque temps, puis fit un assez court séjour à Zaḥjoûka, dans la tribu des Rahoûna, et, enfin, à la suite de mauvais traitements dont il fut victime, alla avec sa famille s'installer à Fès, au quartier d'eṭ-Ṭal'a. A la mort du sultan Moulay 'Abd Allah, son successeur Moḥammed, le futur el-Masloûkh, le nomma inspecteur des qâḍîs (8). Mais, quand le sultan fut battu par le prétendant Moulay 'Abd el-Malik, Ibn 'Askar ne voulut pas l'abandonner. Il le suivit, dans la péninsule ibérique et revint, avec lui, dans les rangs de la modeste armée musulmane qui allait combattre aux côtés des troupes de Dom Sébastien. Comme son maître et le roi

(1) *Dawḥat en-nâchir*, p. 22.

(2) Elle ne figure pas dans la liste des marabouts et des maraboutes d'el-Qaṣr dressée par Michaux-Bellaire et Salmon, *el-Qçar el-Kebir*, in *Archives marocaines*, II, 1-228, Paris, 1904.

(3) *Dawḥat en-nâchir*, p. 63.

(4) *Ibid.*, p. 83. El-Brîja est l'ancien nom de Mazagan; cf. *supra*, p. 131, n. 3. Le texte arabe porte بظهر البريجة, et l'on ne comprend pas comment Graulle a transcrit, p. 191 de sa trad., ce toponyme par « Thahr ».

(5) *Ibid.*, p. 68.

(6) *Ibid.*, p. 63.

(7) Bourgade des Ghomâra, signalée par Mouliéras, *le Maroc inconnu*, II, p. 255.

(8) *Dawḥat en-nâchir*, pp. 30 et 48.

portugais, Ibn ʿAskar perdit la vie à la journée du Wâdî'l-Makhâzin (dernier jour de jomâdâ I 986 — 4 août 1578). On retrouva son cadavre au milieu de ceux des infidèles, couché sur le côté gauche et tournant le dos à la direction de la Mekke. Ses coreligionnaires lui jetèrent l'anathème et l'on rapporte que, plus tard, cherchant à l'excuser de l'erreur où il se laissa entraîner, un savant, Moḥammed ben ʿAbd Allah el-Habṭî, composa les trois vers suivants sur le courtisan tombé sous les coups des *mojâhidîn* :

« Parmi eux (les disciples de mon père), figurait le chaïkh dont la valeur ne saurait être méconnue, Moḥammed ʿAskar, qui eut un sort funeste ;

« S'il avait commis une faute manifeste, son cœur, cependant, était pur de tout scepticisme.

« Je l'ai vu en songe, il avait le visage radieux et le corps éclatant de beauté et de parure (1). »

*
* *

On le voit par le rapide exposé de sa vie mouvementée, Ibn ʿAskar n'avait pas une physionomie commune. Son œuvre présente, elle aussi, une forte empreinte d'originalité, bien qu'elle se réduise à un livre de moyenne étendue : la *Dawḥat en-nâchir li-maḥâsin man kân bi'l-Maghrib min machâ'ikh el-qarn el-ʿâchir*. Comme l'indique le titre, l'auteur se proposait d'y retracer les mérites des chaïkh qui vécurent au Maroc pendant le xe siècle de l'Hégire.

Les personnages qu'Ibn ʿAskar désignait sous cette appellation de chaïkh n'étaient pas tous des savants, mais à tous était échue quelque parcelle de sainteté. Le ṣoûfisme marocain venait, en effet, de prendre une nouvelle forme sous l'impulsion d'el-Jazoûlî, le disciple et le successeur du fameux ech-Châdhilî.

A ce titre, Ibn ʿAskar est le premier historien du mouvement jazoûlite au Maroc. Il ne nous appartient pas ici de

(1) La traduction de ces vers est empruntée à Houdas, p. 135 de sa traduction de la *Nozhat el-ḥâdî*.

faire l'exposé de l'évolution de cette école depuis sa naissance et de dire comment, issue elle-même du châdhilisme avec, au sommet de la chaîne spirituelle, le célèbre 'Abd es-Salâm ben Machîch, elle devait plus tard se scinder en filiales nombreuses. L'obscur problème des confréries religieuses marocaines est loin d'être éclairci et son étude exigerait de longues et patientes confrontations de textes suivis et de documents d'archives. C'est parce que ces confréries ont joué un grand rôle dans la vie intellectuelle et politique du Maroc, parce que jazoûlisme et qâdirisme ont eu tour à tour, pendant les derniers siècles, une sorte d'omnipotence sur le pays, parce que les sultans chorfa se sont appuyés sur le premier pour parer à toute tentative de restauration idrisite ou waṭṭâsite, que les auteurs musulmans qui leur ont consacré des ouvrages sont en même temps des historiens. Nous ne les considérerons que comme tels ici, sans vouloir juger de leur valeur et de l'intérêt que présentent leurs œuvres par rapport à la mystique marocaine, fille du ṣoûfisme oriental.

Or — et c'est là le principal mérite d'Ibn 'Askar — la monographie jazoûlite qu'est avant tout la *Dawḥa* présente un aspect singulièrement vivant. On s'en rend compte à la lecture de l'œuvre, plus encore à celle de l'adaptation de T. H. Weir, qui a éliminé du livre arabe la plupart des développements mystiques et brossé, d'après lui, un tableau anecdotique de la vie religieuse du Maroc au XVIe siècle.

La *Dawḥat en-nâchir* devait primitivement constituer la *fahrasa* des maîtres de l'auteur. Il y ajouta, dit-il, les chaïkh qui vécurent au Maghrib au Xe siècle de l'Hégire, et sur lesquels il possédait des renseignements dignes de foi. Ibn 'Askar donne ainsi à son œuvre un cadre chronologique bien limité; indépendamment de ce cadre du Xe siècle, il semble qu'il ait procédé à une sorte de classement géographique en commençant par la région du Maroc qui est, à ses yeux, la plus riche en saints : le Djebel, où naquirent ech-Châdhilî et 'Abd es-Salâm ben Machîch; cette région, Ibn 'Askar la connaît d'ailleurs mieux qu'aucune autre ; c'est sa véritable patrie, dans le Maroc si morcelé.

L'histoire politique proprement dite ne tient pas une très large place dans la *Dawḥat en-nâchir*. Tout au plus peut-on, çà et là, y relever quelques détails qui semblent avoir échappé à la plume de l'hagiographe (1). On dirait même qu'Ibn 'Askar se fait un malin plaisir de ne parler des premiers sultans sa'diens, dont il est le contemporain, que pour signaler leurs défauts et collectionner les traits impertinents que leur décochent les illuminés. On sent qu'au moment où il écrit, l'autorité de la maison sa'dienne n'est pas encore solidement établie ; parfois, la *Dawḥa* ne la ménage pas et prend une allure de diatribe, surtout à l'encontre d'Aboû 'Abd Allah Maḥammed ech-Chaïkh, qu'Ibn 'Askar montre, à plusieurs reprises, « persécutant les zâwiyya (2) ».

Les indications historiques que pourrait fournir Ibn 'Askar n'auraient d'ailleurs qu'une valeur relative : il n'est pas, en effet, d'écrivain marocain, chroniqueur ou biographe, qui fasse plus que lui preuve d'imprécision. L'exactitude topographique n'est pas sa qualité maîtresse : à Tétouan, où il a pourtant vécu assez longtemps, il rencontre un personnage à la porte d'une mosquée *qui se trouve à l'est*. N'aurait-il pas été plus simple d'en rappeler le nom ? (3) De même, il n'a pas le moindre souci de précision chronologique et date la mort de ses personnages à dix années près, en ne donnant d'autre indication que celle de la décade du siècle. Il le reconnaît lui-même, incidemment, avant d'arriver à la fin de son livre : « Je dis dans chaque notice que le personnage auquel elle a trait est mort en telle décade ; je ne dis ni l'année ni le mois, car il est impossible de fixer de façon certaine le jour, le mois et l'année, et parce que, d'autre part cela n'offre aucun intérêt et que personne n'y en at-

(1) C'est ainsi qu'il nous apprend, p. 69, que le sultan Moulay 'Abd Allah el-Ghâlib billah envoya, en 980 (1572-1573), une ambassade au sultan de Turquie. A propos d'un mufti de Marrâkech, p. 77, il relate brièvement la mort du sultan Maḥammed ech-Chaïkh qui fut assassiné près du Jabal Deren, à Athlâthil, sur la route de Târoûdânt.

(2) *Dawḥat en-nâchir*, p. 64.

(3) *Ibid.*, p. 35.

tache (1). » Tel ne fut pas, pourtant, l'avis de tous ses successeurs.

Ibn 'Askar dit, dans un passage de la *Dawḥa*, qu'il écrivit son livre au milieu de la neuvième décade du xe siècle, soit vers 985, l'année qui précéda sa mort tragique (2). Il était alors à Fès. Nous ne savons pas comment le dictionnaire fut accueilli; malgré l'aventure de son auteur à la bataille des Trois Rois, il semble avoir toujours joui au Maroc d'une certaine estime. Il la mérite, d'ailleurs, dans l'ensemble. Ce petit livre est simple et n'a pas beaucoup de prétentions : c'est une collection de célébrités passagères dont la renommée n'a guère dépassé le xvie siècle. L'auteur l'a écrit dans un but évident de piété, avec une entière sincérité et la bonne foi d'un témoin oculaire. Lui-même s'y donne l'aspect d'un ascète convaincu, et, à force de l'entendre raconter des miracles auxquels il prétend avoir assisté, on se demande pourquoi l'un des personnages surnaturels dont il célèbre le pouvoir ne le préserva pas du démon malfaisant qui allait bientôt l'entraîner vers une mort si peu orthodoxe (3).

(1) *Dawḥat en-nâchir*, p. 91 : وقولى في ترجمة كل واحد انه توفى في العشرة الفلانية فلم اقل في السنة و لا في الشهر لعدم التحقيق بتعيين اليوم والشهر والسنة ولعدم الاعتناء وفقد المعتنين

(2) *Ibid.*, p. 68.

(3) Voici la traduction des principaux passages du jugement de Weir sur Ibn 'Askar :

P. xi : « Ibn 'Askar est un Boswell marocain ou un Jocelin de Brakelond (*sic*), crédule et consciencieux et n'hésitant pas à exalter ses héros à ses propres dépens ».

P. xlv : « Pour ce qui est de la bonne foi des récits d'Ibn 'Askar, on ne peut mettre en doute la conscience dont l'auteur a fait preuve. Il écrit en toute sincérité et, quand il a des doutes sur l'importance de l'un de ses personnages, il suspend son jugement. Quand il est incertain ou ignorant d'un fait ou d'une date, il ne craint pas de le dire. »

BIOGRAPHES DU XI[e] SIÈCLE DE L'HÉGIRE (1592-1689 J.-C.)

ʿAbd el-Wâḥid es-Sijilmâsî (1).

Ce personnage était un chérif ḥasanî du Tâfilelt et appartenait à la famille des futurs sultans ʿalawites. Son nom complet était ʿAbd el-Wâḥid ben Aḥmed ben Moḥammed el-Ḥasanî el-ʿAlawî es-Sijilmâsî. Il fut, à son époque, le plus grand traditionniste du Maroc. D'abord secrétaire du vizir saʿdien Aboû ʿAbd Allah Moḥammed ben ʿAbd el-Qâdir ben Maḥammed ech-Chaïkh, il ne tarda pas à se consacrer à l'enseignement, à Marrâkech, dans la mosquée des Chorfa; il y fut, en même temps, prédicateur et mufti. Il fit une partie de ses études à Fès ; il suivit les cours de Riḍwân el-Janwî (2) et d'el-Manjoûr et reçut d'Orient des *ijâza*, principalement d'el-ʿAlqamî (3) et d'el-Fìchî (4). Il accorda lui-même une licence à l'historien Ibn el-Qâḍî. Il se mêla au cénacle littéraire du sultan el-Manṣoûr et y fit remarquer son habileté de poète.

Il a donné la liste détaillée de tous ses maîtres dans sa *fahrasa* qu'il intitula *el-Ilmâm bi-baʿḍ man laqîtoh min ʿolamâʾ el-islâm*. Il mourut à Marrâkech le jeudi 25 rajab 1003 (5 avril 1595) et fut enterré dans cette ville, auprès du mausolée du qâḍî ʿIyyâḍ (5).

(1) BIBLIOGRAPHIE. — Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 270; Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mirʾât el-maḥâsin*, p. 186 ; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, pp. 41-42; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 14; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 2 v°; Ibn el-Mowaqqit, *es-Saʿâdat el-abadiyya*, I, p. 75; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 313.

(2) Sur ce personnage, cf. *infra*. p. 255, n. 2.

(3) Cf. *supra*, p. 102, n. 5.

(4) Moḥammed ben Moḥammed Moḥibb ed-dîn el-Fìchî, jurisconsulte mâlikite du Qaire, né en 917 (1511). Cf. Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 370; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 78.

(5) Il est également l'auteur d'une glose sur le commentaire d'el-Morâdî sur l'*Alfiyya* d'Ibn Mâlik, d'un commentaire sur la *maqṣoûra* d'el-Makkoûdî et de plusieurs *qaṣîda* en l'honneur d'Aboû'l-ʿAbbâs el-Manṣoûr.

eș-Șawmaʿï et-Tâdilî (1).

L'auteur du *Tachawwoûf* avait consacré une longue notice au saint Aboû Iaʿzâ ou Aboû Iaʿazzâ (2), connu aujourd'hui sous le nom de Moulay Boûʿazza, qui mourut en 572 (1177) et fut enterré à Taghiâ, à mi-chemin entre Rabat et la qașba de Tâdlâ. La renommée miraculeuse de ce personnage alla en grandissant au XVI[e] siècle. Léon l'Africain lui-même en rapporta l'écho dans sa description de l'Afrique et utilisa la notice d'Ibn ez-Zayyât (3). Un autre écrivain de la région du Tâdlâ composa un livre tout entier sur les *manâqib* du saint : le *Kitâb el-moʿzâ fî manâqib Abî Iaʿzâ* (4).

Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed ben Aboû'l-Qâsim ben Moḥammed ben Sâlim ben ʿAbd el-ʿAzîz ech-Choʿabî el-Harawî eș-Șawmaʿï et-Tâdilî naquit vers 920 (1514), fit de fortes études musulmanes et se plongea bientôt dans la doctrine șoûfique. Il fonda dans son village d'eș-Șawmaʿa une zâwîyya ; lui-même finit par acquérir une grande réputation de sainteté.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — El-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât*, p. 104 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 84 sqq. ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 4 v° ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 20, n° 48.

(2) Sur ce saint, dont le vrai nom était Ialannoûr ben Maïmoûn, cf., en plus du *Moʿzâ*, Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 354 ; Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 199 ; el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât*, p. 117 et surtout el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 172 sqq.

(3) Léon dit, en effet (p. 30 du tome II de l'édition Schefer) : « et y a, entre autres choses, le sepulcre d'un sainct qui (vivant du temps d'Habdul Mumen, pontife) a montré de grands miracles envers les lyons, avec ce qu'il avoit le don de deviner; tellement qu'un docteur appellé Ettedle a diligemment reduit sa vie par ecrit, racontant particulierement d'un à autre les miracles qu'on estime que ce sainct avoit fait. » Cf. Massignon, *le Maroc dans les premières années du XVI[e] siècle*, p. 37. Il semble, d'après le texte même, que Léon fasse allusion au *Kitâb el-moʿzâ;* mais comme ce dernier ouvrage a été écrit en 1592, il n'a pu être utilisé par Léon, mort avant 1550, et il faut conclure que le passage cité plus haut rappelle la longue notice du *Tachawwoûf*, écrite, elle aussi, par un « Ettedle ».

(4) Il en existe un exemplaire manuscrit à la bibliothèque de Rabat, sous le n° 387.

Quand le sultan el-Manṣoûr monta sur le trône, il le fit appeler à Marrâkech et le chargea de faire des cours dans la mosquée d'el-Kotobîyìn. Eṣ-Ṣawma'ï, qui avait confié la garde de sa zâwìyya à l'un de ses fils, délivra alors de nombreuses licences, notamment au célèbre el-Maqqarì, et écrivit plus de soixante ouvrages (1). Il rassembla l'une des plus belles bibliothèques existant alors au Maroc. Sur la fin de sa vie, il retourna dans son village, où il mourut dans les premiers jours de rabî' I 1013 (fin juillet 1604).

Le *Mo'zâ* avait été terminé treize ans auparavant, le 9 chawwâl de l'an 1000 (19 juillet 1592). Il se compose de sept chapitres d'étendue inégale consacrés à la généalogie d'Aboû la'zâ, à sa vie, à ses *manâqib* et à ses disciples. Il a servi de source à quelques biographes postérieurs, comme el-Ifrânî et el-Kattânî (2).

Les premiers Fâsîyîn.

Ibn 'Askar semble avoir délibérément écarté de sa liste des personnages marquants de la secte jazoûlite l'un des plus illustres d'entre eux, Aboû'l-Maḥâsin Ioûsof el-Fâsî (3). Il est probable que c'est à une question d'inimitié personnelle qu'est due cette omission volontaire.

Aboû'l-Maḥâsin Ioûsof ben Moḥammed ben Ioûsof el-Fihrì el-Andalosî el-Qaṣrì el-Fâsî (4) fut en effet un grand mys-

(1) On en trouvera une liste partielle dans le *Nachr el-mathânî* d'el-Qâdirî, I, pp. 86-87.

(2) Cf. *Ṣafwat man intachar*, p. 228, et *Salwat el-anfâs*, III, p. 359.

(3) Graulle, dans sa traduction de la *Dawḥat en-nâchir* (*Arch. mar.*, XIX, p. 254 sqq.), en a fait judicieusement la remarque.

(4) Bibliographie. — Moḥammed el-Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin* (toute la première partie); Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momti' el-asmâ'*, pp. 132-141 ; le même, *el-Jawâhir eṣ-ṣâfiyya min el-maḥâsin el-ioûsofiyya*, ms. 407 (5) de la bibliothèque de Rabat; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 27 ; Ibn 'Aïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-'âṭir el-anfâs*, fol. 25 v° sqq.; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 89; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 4 v°; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, IV, p. 507; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 306 sqq.; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahiyya*, II, p. 263; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 19 *bis*.

tique et un savant réputé ; personne, dans le pays, n'a inspiré autant d'études spéciales. C'est l'ancêtre d'une des plus notables et des plus influentes familles de Fès, qui a fourni au Maroc, depuis le XVI[e] siècle, un grand nombre de savants, de magistrats et d'hommes politiques.

Aboû'l-Maḥâsin était d'origine andalouse. Ses ancêtres appartenaient à la famille des Banoû'l-Jadd, descendant elle-même des Banoû Fihr. Vers 880 (1475-76), ils avaient quitté la ville de Malaga qu'ils habitaient et étaient venus s'installer à Fès. Le grand-père d'Aboû'l-Maḥâsin, Aboû'l-Ḥajjâj Ioûsof (1), quitta cette ville sept ans plus tard, car la peste y sévissait, et alla s'installer à el-Qaṣr el-Kabîr pour faire du commerce. C'est à ce moment qu'on lui donna l'ethnique d'el-Fâsî. La ville d'el-Qaṣr était alors un centre d'échange important — l'auteur de la *Mir'ât el-maḥâsin* en fait lui-même la remarque (2) — à cause de sa situation de ville frontière du Maroc musulman et de sa proximité des établissements chrétiens de la côte. C'est là qu'Aboû'l-Maḥâsin naquit en 938 (1530-31). Il alla bientôt s'initier à Fès à la science islâmique et finit par s'y installer définitivement, à partir de 988 (1580). Il fonda à ce moment, dans la capitale, la fameuse zâwîyya dite des Fâsîyîn (3). Il mourut le 18 rabî' I 1013 (14 août 1604) et fut enterré dans le cimetière qui s'étend à l'extérieur de Bâb el-Fotoûḥ. Il avait, en 986 (1578), combattu dans les rangs musulmans, à la bataille du Wâdî'l-Makhâzin (4).

A sa mort, Aboû'l-Maḥâsin laissait trois fils (5). L'un

(1) Aboû'l-Ḥajjâj Ioûsof ben 'Abd er-Raḥmân ben Aboû Bakr el-Fâsî, mort vers 920 (1514). Sur ce personnage et les origines de la famille, cf. principalement Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, pp. 142-147.

(2) P. 142, *in fine*.

(3) Cette zâwîyya, appelée du nom de Sidi 'Abd el-Qâdîr el-Fâsî qui y est enterré, se trouve au quartier d'el-Qalqâlîyîn, près de Râs el-Janân, au sud de la Ville-Vieille. Cf. le plan d'Orthlieb, *x*.

(4) Cf. notamment el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 75 du texte et 133 de la trad.

(5) Un quatrième, l'aîné, Aboû 'Abd Allah Maḥammed, né à el-Qaṣr en 959 (1552), très versé dans l'étude du Qor'ân et du droit, était mort à Fès

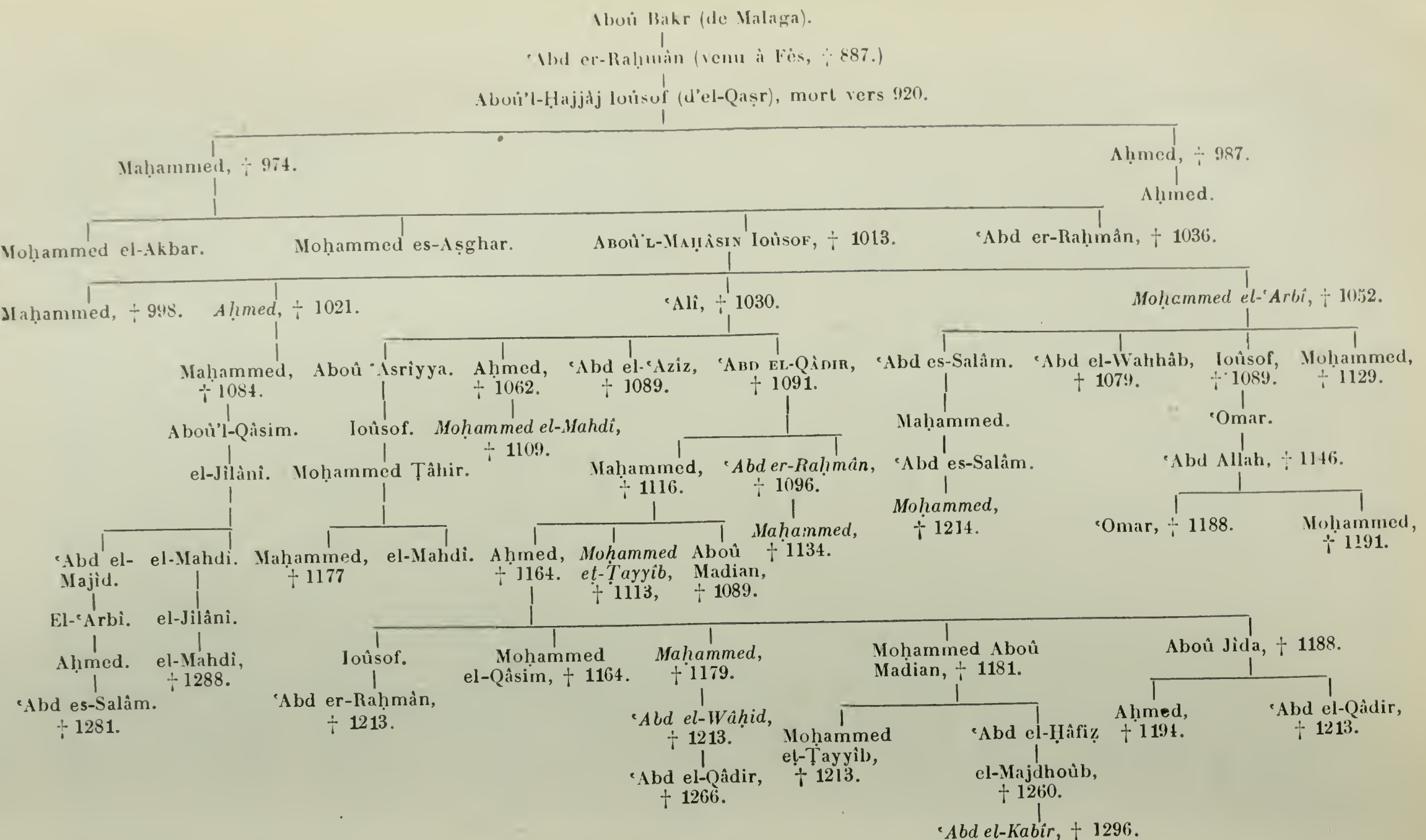


Tableau généalogique de la famille des Fâsîyîn.

(Les noms des biographes sont en italiques.)

d'eux, Aboû'l-Ḥasan 'Alî, n'acquit pas grande réputation et mourut à el-Qaṣr le 6 jomâdâ I 1030 (29 mars 1621) (1). Les deux autres, au contraire, comptent parmi les célébrités marocaines : ils consacrèrent chacun un ouvrage à leur père.

Le premier, Aboû'l-'Abbâs Aḥmed (2), était né à el-Qaṣr le 6 dhoû'l-ḥijja 971 (16 juillet 1564). Il se révéla bientôt comme un traditionniste de grande valeur; servi par une mémoire prodigieuse, il sut très jeune par cœur tout le Qor'ân et bientôt les deux *Ṣaḥîḥ* d'el-Bokhârî et de Moslim, ce qui lui valut le surnom d'el-Ḥâfiẓ. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il alla, avec son oncle paternel, les achever à Fès : il y fut l'élève des grands docteurs de l'époque, Aboû 'Abd Allah Moḥammed ez-Ziyyâtî (3), el-Manjoûr, Iaḥiâ es-Sarrâj, le qâḍî el-Ḥomaïdî (4), Aboû'l-Qâsim Ibn Soûda (5), il reçut vers la fin de sa vie une *ijâza*

en 998 (1590) et avait été enterré au quartier d'el-Kaghghâḍîn. Cf. Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 150, et el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 87.

(1) Né à el-Qaṣr en mi-cha'bân 960 (fin juillet 1553). Cf. Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 151; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 139 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 10 r°.

(2) Bibliographie. — Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 151 sqq. ; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 45; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 111; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 6 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 321; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 276; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 63.

(3) Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben Ioûsof el-'Abd el-Wâdî ez-Ziyyâtî, grammairien de Fès, mort à Kânoû, au Soûdan, en 992 (1584). Cf. Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 165; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 26; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 196.

(4) Aboû Moḥammed 'Abd el-Wâḥid ben Aḥmed el-Ḥomaïdî, jurisconsulte et grand qâḍî de Fès, mort en 1003 (1595). Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî, passim; Ṣafwat man intachar*, p. 96; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 27 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 2 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 60; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 249. La notice consacrée (au dire d'el-Kattânî) à ce personnage par Ibn el-Qâḍî ne se trouve pas dans l'édition de Fès de la *Jadhwat el-iqtibâs*.

(5) Aboû'l-Qâsim ben Qâsim Ibn Soûda el-Morrî, jurisconsulte de Fès, fut successivement qâḍî de Taza, de Marrâkech et de Fès et mourut le 25 chawwâl 1004 (22 juin 1596). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 100 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 34 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 3 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 61.

du chaïkh el-Qaṣṣâr. Enfin, son père Aboû'l-Maḥâsin l'initia au ṣoûfisme. Il fut toute sa vie d'une rigoureuse piété. Il alla visiter à ed-Dilâ' le marabout Maḥammed ben Aboû Bakr, dont le renom allait croissant au Maroc (1). Quand le sultan ech-Chaïkh ben el-Manṣoûr céda, en 1019 (1610), la ville de Larache aux Espagnols, Aḥmed el-Fâsî fut, comme les autres uléma de Fès, invité à participer à la consultation juridique demandée par le prince afin de justifier son geste. Il préféra quitter définitivement la capitale, afin de ne pas se déshonorer (2), et alla, avec sa famille, se réfugier dans la région d'el-Qaṣr, sur la montagne d'Aboû Zîrî (3). Il mourut à cet endroit, le mercredi 21 rabî' II 1021 (21 juin 1612), et y fut enterré.

On a conservé les titres de plusieurs ouvrages d'Aḥmed el-Fâsî (4) ; son frère Moḥammed el-'Arbî en donne la liste dans la longue notice qu'il lui consacre. Mais on n'y voit pas figurer un opuscule que le savant avait composé sur son père et intitulé *el-Minaḥ eṣ-ṣâfîyya fi'l-asânîd el-ioûsofîyya*. L'original de ce travail se trouve dans une bibliothèque particulière de Fès ; c'est une biographie d'Aboû'l-Maḥâsin et une liste des autorités sur lesquelles ce dernier s'appuyait en matière de ṣoûfisme. Il est curieux que ce livre ait semblé inconnu même aux membres de la famille des Fâsîyîn, qui ne le mentionnent jamais ; il a pourtant servi de source à l'auteur de la *Salwat el-anfâs*, qui l'attribue bien à Aḥmed el-Fâsî (5).

Le dernier des fils de Ioûsof el-Fâsî, Aboû 'Abd Allah et

(1) Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 277 du texte et 461 de la traduction.

(2) *Ibid.*, p. 199 du texte et 322 de la traduction.

(3) Dans la tribu des Maṣmoûda, à l'endroit même où avait vécu le fameux 'Abd er-Raḥmân el-Majdhoûb, mort le siècle précédent.

(4) Il composa, entre autres ouvrages, un commentaire de la *Râ'îyat es-soloûk* d'ech-Charîchî ; un commentaire de la *'Omdat el-aḥkâm* de 'Abd el-Ghanî Ibn Soroûr ; une glose sur le commentaire de la *Ṣoghrâ* d'es-Sanoûsî ; une glose sur le *Ṣaḥîḥ* de Moslim et un ouvrage intitulé *ed-Dorar el-ḥisân fi'l-kalâm 'alâ laïlat en-niṣf min cha'bân*.

(5) T. III, p. 360, ligne 11.

Aboû Ḥâmid Moḥammed el-ʿArbî (1), né à Fès le 6 chawwâl 988 (14 novembre 1580), s'adonna également à l'étude pendant toute sa vie. Il eut de nombreux maîtres dont il a laissé la liste : ce furent, entre autres, son père, son frère Aḥmed, son oncle paternel el-ʿArif el-Fâsî (2), el-Qaṣṣâr, Aboû'ṭ-Ṭayyib ez-Ziyyâtî (3), Aḥmed ez-Ziyyâtî (4), le qâḍî el-Ḥomaïdî, Iaḥiâ es-Sarrâj, ʿAlî Ibn ʿImrân (5) et Aboû ʿAbd Allah el-Marîyyî (6). Il fut à la fois jurisconsulte, littérateur et poète; il eut de nombreux élèves, en plus de ses quatre fils et de son neveu ʿAbd el-Qâdir el-Fâsî. Il suivit dans sa fuite son frère aîné, lors de la cession de Larache, puis voyagea dans tout le Maroc et finit par aller s'installer à

(1) Bibliographie. — Sa *Mir'ât el-maḥâsin*, pp. 159 et 205 sqq.; el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât*, p. 59; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 71; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 180; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 16 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 313; ed-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 279; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 460; Basset, *Rech. bibl.*, p. 25, n° 62; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 65.

(2) Aboû Zaïd ʿAbd er-Raḥmân ben Moḥammed ben Ioûsof el-Fihrî el-Fâsî, frère d'Aboû'l-Maḥâsin, mort en 1036 (1626). Cf. Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 147; Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momtiʿ el-asmâʿ*, p. 158; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 34; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 150; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 11 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 302; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 18.

(3) Aboû'ṭ-Ṭayyib el-Ḥasan ben Ioûsof el-ʿAbd el-Wâdî ez-Ziyyâtî, savant marocain, gendre d'Aboû'l-Maḥâsin, mort en 1023 (1614). Cf. Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 164; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 81; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 125; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 7 v°.

(4) Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed, frère du précédent, grammairien, mort en 1003 (1594-1595) à Tétouan. Cf. Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 227; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 25; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 2 v°; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 195.

(5) Aboû'l-Ḥasan ʿAlî ben ʿAbd er-Raḥmân ben Aḥmed ben ʿImrân es-Salâsî el-Fâsî, grand qâḍî de Fès, arrêté sur l'ordre du sultan Moulay Zaïdân, mourut empoisonné le 1er rabîʿ I de 1018 (4 juin 1609). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 137; *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 241 du texte et 400 de la trad.; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 104; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 5 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 312.

(6) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed ben ʿAlî el-Marîyyî (d'Alméria), mort en 1018 (1609). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 105; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 5 v°.

Tétouan, où il mourut bientôt, le 14 rabî' II 1052 (12 juillet 1642). Deux ans plus tard, il fut exhumé, transporté à Fès et enterré auprès du tombeau de son père, dans le cimetière de Bâb el-Fotoûḥ. Il composa plusieurs ouvrages (1); il en laissa d'autres inachevés à sa mort (2). Il avait principalement entrepris d'écrire un important travail sur sa famille, surtout sur son père, ses maîtres et ses disciples : c'est la *Mir'ât el-maḥâsin min akhbâr ech-chaïkh Abî'l-Maḥâsin* (3).

Ce livre, tel qu'il nous est parvenu, comprend trois parties distinctes : la première traite spécialement d'Ioûsof el-Fâsi; la seconde, de ses parents, ascendants et descendants; la troisième, des compagnons du chaïkh.

Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî commence donc à rapporter d'une manière détaillée les événements qui marquèrent la vie de son père, avant de passer aux autres personnages. Mais, dès le début, la *Mir'a* apparaît comme une riche collection biographique. On y voit évoluer, autour du fondateur de la nouvelle zâwiyya jazoûlite, toute une série de savants occupés à leurs travaux de science islâmique et de ṣoûfisme, ou voyageant dans le pays et en Orient à la recherche de connaissances nouvelles. Le Maroc des Sa'diens s'y révèle assez bien. L'auteur, qui a eu, comme toute sa famille, dès la mort d'el-Manṣoûr, à souffrir de l'arbitraire des sultans, ne laisse rien ignorer au lecteur de la prépondérante influence reprise par les confréries religieuses. Il s'ensuit qu'à tout instant, ses développements sont parsemés de renseignements historiques. C'est pourquoi la *Mir'ât el-maḥâsin* a été l'une des sources essentielles de la *Nozhat el-ḥâdî* et des chroniques annuelles d'el-Qâdirî. A côté de la citation tex-

(1) Ce sont : 1° *Marâṣid el-mo'tamad fi maqâṣid el-mo'taqad;* 2° *Talqîḥ el-adhhân bi-tanqîḥ el-borhân;* 3° *eṭ-Ṭâli' el-mochriq min ofoq el-manṭiq;* 4° poème en imitation de l'*Ajorroûmiyya;* 5° *'Iqd ed-dorar fi naẓm nokhbât el-fikar;* 6° commentaire du précédent; 7° poème sur l'égorgement rituel (*dhakât*); 8° commentaire de la *Chaqrâṭisiyya;* 9° *et-Tâ'lif fi aḥkâm el-lafîf;* 10° nombreuses poésies de *madḥ;* 11° *Manẓoûma fi alqâb el-ḥadîth.*

(2) Ainsi, en plus de la *Mir'ât el-maḥâsin*, un commentaire de la *Bânat So'âd*, du *Chifâ'* et des *Dalâ'il el-khaïrât.*

(3) Cet ouvrage a été lithographié à Fès en 1324.

tuelle du grand *ḥizb* d'ech-Châdhilî (1) et de la prière attribuée à ʿAbd es-Salâm ben Machîch (2), ou d'indications sur la position des *miḥrâb* des mosquées de Fès, on y découvre une relation assez étendue de la bataille des Trois Rois (3) et des révoltes qui éclatèrent à Fès au début du xviie siècle, ainsi qu'un essai d'histoire de la ville d'el-Qaṣr el-Kabîr.

Il va de soi que la *Mir'ât el-maḥâsin* renferme aussi la *fahrasa* de Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî. Tout ce qu'elle contient en fait une monographie très longue ; pourtant, si l'on en croit les biographes de l'auteur, le texte actuel ne serait qu'une infime partie de l'ouvrage qu'il avait projeté d'écrire.

Avec l'opuscule introuvable de son frère, la *Mir'ât el-maḥâsin* de Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî ouvre la longue série des monographies que les membres de la famille, et même des lettrés de Fès étrangers à elle, allaient consacrer au fondateur de la zâwiyya châdhilite de la capitale; parmi toutes, elle est, à coup sûr, la plus instructive, au moins à notre point de vue.

Ibn el-Qâḍî biographe (4).

On a déjà vu l'intérêt très limité que présente l'histoire d'el-Manṣoûr, *el-Montaqâ'l-maqṣoûr*, écrite par Ibn el-Qâḍî. Les œuvres maîtresses de cet auteur sont deux recueils de biographies, d'une valeur infiniment supérieure à celle de son panégyrique royal : la *Dorrat el-ḥijâl* et la *Jadhwat el-iqtibâs* (5).

(1) *Mir'ât el-maḥâsin*, p. 58. Sur cette prière d'ech-Châdhilî, cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, I, pp. 449, 29, 6.

(2) *Ibid.*, p. 63. Cf. Brockelmann, *op. cit.*, I, p. 440, n° 21.

(3) *Ibid.*, pp. 82-83. Le récit a été reproduit en partie par el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, pp. 176-177.

(4) Sur Ibn el-Qâḍî et son œuvre historique, cf. *supra*, p. 100, sqq.

(5) Il faut signaler aussi trois opuscules biographiques de moindre importance, qui sont dus à la plume d'Ibn el-Qâḍî. Ce sont : 1° un supplément jusqu'à la fin du xe siècle de l'Hégire du *Charaf eṭ-ṭâlib* (*wafayât*)

La *Dorrat el-ḥijâl fî asmâ' er-rijâl* n'est pas un dictionnaire de célébrités uniquement marocaines, mais une série de biographies d'illustres docteurs de tous les pays d'Islâm. Dans la pensée d'Ibn el-Qâḍî, l'ouvrage devait former la suite du grand répertoire d'Ibn Khallikân intitulé *Wafayât el-a'ïân*. Son voyage en Orient lui permit de mener à bonne fin son projet; il put incorporer dans la *Dorra* tous les renseignements qu'il avait pu se procurer au Qaire et peut-être en Arabie. Il en entreprit la rédaction en rajab 999 (25 avril-24 mai 1591) et y travailla plusieurs années. Encore à l'heure actuelle, c'est un ouvrage d'une incontestable utilité, et il serait à souhaiter qu'au moins une édition lithographiée en fût établie dans les ateliers indigènes de Fès (1). Mais pour l'histoire marocaine, aussi bien politique que littéraire, il n'offre pas l'intérêt de l'autre répertoire d'Ibn el-Qâḍî, qui est strictement maghribin.

En effet, la *Jadhwat el-iqtibâs fî-man ḥall min el-a'lâm madînat Fâs* (2), est, comme l'indique le titre, uniquement consacrée aux notabilités de la ville de Fès. Ibn el-Qâḍî, au moment où il l'écrivit, était toujours à la cour de Marrâkech. En dépit des éloges qu'il décernait à la capitale sa'dienne, il sentait avec quelque fierté que sa ville natale demeurait le grand centre de la science islâmique au Maghrib. La *Jadhwa* est peut-être un hommage qu'il tint à lui rendre, pendant son séjour forcé loin d'elle. Mais Ibn el-Qâḍî était trop courtisan pour ne pas trouver dans cette œuvre un nouveau moyen d'attirer sur lui l'attention du souverain. Les premières lignes de son introduction rappellent toutes les obligations qu'il lui doit, son rachat de captivité, son désir de lui renouveler encore sa gratitude. Mais il a heureuse-

d'Ibn Qonfoûdh el-Qosanṭînî, intitulé *Laqṭ el-farâ'ïd min lofâẓat ḥolwi'l-fawâ'ïd;* 2° un supplément au *Raqm el-ḥolal* de Lisân ed-Dîn Ibn el-Khaṭîb (en vers) ; 3° sa *fahrasa*, qui portait le titre de *Râ'ïd eṣ-ṣalâḥ*.

(1) Cf. sur la *Dorra*, la notice de R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 21, n° 49. Il en existe un exemplaire manuscrit à la bibliothèque de l'Université d'Alger, sous le n° 2022; on en trouvera la description ap. R. Basset, *loc. cit.*

(2) La *Jadhwat el-iqtibâs* a été lithographiée à Fès en 1309.

ment le bon esprit de ne pas insister. Et il présente son projet avec clarté : d'abord, esquisser l'histoire de Fès et rapporter ce que la ville a de remarquable ; ensuite, donner, par ordre alphabétique, la liste de ses rois et celle de ses savants, en indiquant pour ces derniers, quelles furent leurs œuvres, avec les noms de leurs maîtres et de leurs disciples. D'autre part, Ibn el-Qâḍî ne veut pas borner son répertoire aux seuls personnages nés dans la ville, mais parler aussi de ceux qui y séjournèrent.

C'est bien là, en effet, en gros ce que contient la *Jadhwat el-iqtibâs*. Elle se divise nettement en deux parties : l'une est l'histoire topographique de Fès, l'autre, le dictionnaire biographique. La première de ces parties présente un intérêt extrême ; elle renouvelle et met à jour les données contenues dans le *Rawḍ el-qirṭâs* et l'ouvrage d'el-Jaznâ'ï (1). Après avoir rapporté la fondation de Fès par Idrîs, Ibn el-Qâḍî donne l'explication de différents termes de la toponymie locale, la liste des prédicateurs de la mosquée d'el-Qarawîyîn jusqu'en 1003 (1594-95), date à laquelle il écrit son ouvrage ; il fait une description très complète de cette mosquée à son époque, ainsi que de celle d'el-Andalos. Il est même regrettable qu'il n'ait pas donné plus d'ampleur à cette introduction et fourni des détails aussi précis sur les belles médersas mérinides de Fès, qui, à son époque, devaient être encore fort bien conservées.

On peut, du dictionnaire proprement dit, dégager encore deux parties, l'une, historique, fournie par l'ensemble des biographies royales, l'autre ayant spécialement trait à l'histoire littéraire du Maroc. Les biographies royales sont, en général, assez étendues ; mais elles ne constituent, à peu de chose près, qu'une réédition du commentaire de la *Dorrat es-soloûk* : portrait physique, liste des vizirs, rapide esquisse chronologique, d'un côté comme de l'autre. On sent que, seules, les notices consacrées aux savants sont la préoccupa-

(1) Au témoignage de plusieurs savants marocains, le *Janâ zahrat el-'âs* d'el-Jaznâ'ï aurait été incorporé totalement à la préface de la *Jadhwat el-iqtibâs*.

tion d'Ibn el-Qâḍî, et il s'applique à dire, d'une manière concise, l'essentiel sur chacun d'eux. Laissant absolument de côté la manière anecdotique à laquelle s'était complu Ibn 'Askar, il n'apporte que des précisions. Et son livre est vraiment le premier tableau d'ensemble du mouvement littéraire pendant les belles périodes mérinide et sa'dienne ; la lecture en est facile et intéressante, d'autant plus qu'il prend soin de bannir complètement de ses pages toute la terminologie ṣoûfique : il semble, d'ailleurs, qu'il ait fait peu de cas des spéculations mystiques si fort en honneur de son temps au Maroc.

Aḥmed Bâbâ (1).

Avec ses dictionnaires, Aḥmed Bâbâ vise un but analogue, mais non pas identique à celui d'Ibn el-Qâḍî. C'est un jurisconsulte, et c'est des jurisconsultes de l'Islâm qu'il veut se faire l'historien.

Bien que Soudanais et n'ayant jamais renié son origine ni sa patrie, Aḥmed Bâbâ est revendiqué par les Marocains comme un écrivain national. Il a eu avec le pays assez d'attaches pour qu'il puisse être considéré comme tel. Il se nommait exactement Aboû'l-'Abbâs Aḥmed Bâbâ ben Aḥmed ben Aḥmed ben 'Omar ben Moḥammed Aqît et-Takroûrî el-

(1) Bibliographie. — Lui-même, *Naïl el-ibtihâj*, pp. 79-80; *Kifâyat el-moḥtâj, in fine;* el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, pp. 97-98 du texte et 169-172 de la trad.; *Ṣafwat man intachar*, pp. 52-55; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 151; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 11 v°-12 r°; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-athar*, I, p. 170; es-Sa'dî, *Tâ'rîkh es-Soûdân*, éd. Houdas, pp. 35, 218, 244 du texte et 57, 333, 374 de la trad.; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, III, p. 63; Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, pp. 260-261 ; Cherbonneau, *Essai sur la littérature arabe au Soudan*, d'après le *Tekmilet ed-dibadje d'Ahmed Baba le Tombouctien*, in *Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine*, 1854-1855, pp. 31-42; le même, *Notice historique sur Ahmed Baba, écrivain berbère de Tombouctou*, in *Revue orientale*, 1855, pp. 308-314; le même, *Histoire de la littérature arabe au Soudan, ibid.*, 1856, pp. 293-304; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, pp. 466-467; Huart, *Litt. ar.*, p. 389; R. Basset, *Rech. bibl.*, n° 12, p. 11; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 94; le même, in *Enc. de l'Islâm*, I, p. 196.

Masoûfî et était de souche ṣanhâjienne. Il naquit au village d'Arawân, dans la banlieue de Tinboktou, le 21 dhoû'l-ḥijja 963 (26 octobre 1556) (1). Sa famille, les Aqît, qui habitait la capitale du Soudan, y occupait un rang considérable. Tous les ancêtres d'Aḥmed Bâbâ furent, aux xve et xvie siècles, soit imâms, soit qâḍîs (2). Lui-même, dès sa jeunesse, s'adonna à l'étude sous la direction de son père, de son grand-père et du savant Moḥammed Baghio' (3). Il ne tarda pas à devenir un éminent jurisconsulte mâlikite. Il avait, pour son époque, une riche bibliothèque, car elle ne comprenait pas moins de treize cents ouvrages.

Il est probable que, comme ses ancêtres, Aḥmed Bâbâ n'aurait pas eu grands rapports avec le Maroc, s'il n'avait vécu au moment même où le sultan Aḥmed el-Manṣoûr entreprit la conquête du Soudan. On sait que cette grande opération militaire fut couronnée de succès; mais, quand le gouverneur marocain s'installa à Tinboktou, Aḥmed Bâba, ainsi que les autres membres de sa famille, ne voulut pas reconnaître son autorité. Le pâchâ Maḥmoûd Zarqoûn rendit compte de son attitude au souverain, qui, d'abord, ne voulut pas prendre de mesures contre lui. Mais, deux ans après, au début de 1002, le sultan, ayant appris qu'Aḥmed Bâbâ essayait de soulever la population du Soudan, ordonna son arrestation et son exil avec tous les siens, à Marrâkech. Cette nouvelle fit grand bruit au Maroc. Aḥmed Bâbâ, en route, tomba de chameau et se brisa un pied. Les prisonniers, enchaînés, arrivèrent dans la capitale le 1er ramaḍân 1002

(1) Cette date est donnée par el-Ifrânî et el-Moḥibbî, tandis que le *Nachr el-mathânî* place la naissance d'Aḥmed Bâbâ le 21 dhoû'l-ḥijja 960 (28 novembre 1553). Les trois biographes prétendent que ce jour était un dimanche et que le savant naquit pendant la nuit qui précéda. Cela est inexact, car, si l'on en croit les *Vergleichungs-Tabellen* de Wüstenfeld, le 28 novembre 1553 fut un mardi et le 26 octobre 1556, un lundi.

(2) Leurs biographies sont données par Aḥmed Bâbâ dans le *Naîl el-ibtihâj* et la *Kifâyat el-moḥtâj*.

(3) Moḥammed ben Moḥammed et-Tinboktî, connu sous le nom de Baghio', jurisconsulte soudanais mort en 1002 (1593). Cf. Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 371 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 23 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 2 r° ; Huart, *Litt. ar.*, p. 388.

(21 mai 1594) ; là, ils furent traités avec un peu plus d'égards et simplement placés en surveillance dans une maison. Ils furent relâchés le 21 ramaḍân 1004 (19 mai 1596), à la condition de demeurer obligatoirement à Marrâkech. Dès sa libération, le savant soudanais, convoqué par el-Manṣoûr au palais el-Badî', exprima au sultan toute son indignation. On trouvera leur joute dialectique reproduite dans la *Nozhat el-ḥâdî*. El-Manṣoûr, au début de l'audience, était séparé d'Aḥmed Bâbâ par un voile, « à la manière des khalifes 'abbâsides (1) ». Le savant refusa de lui parler tant que ce voile ne fut pas enlevé.

Aḥmed Bâbâ, dans sa résidence forcée, se mit, à la mosquée des Chorfa, à enseigner le droit mâlikite et à expliquer les recueils de traditions islâmiques. Malgré sa prononciation défectueuse qui le rendait difficilement compréhensible, il vit affluer à ses cours des savants réputés comme le qâḍî de Marrâkech, Aboû'l-Qâsim ben Aboû'n-No'aïm el-Ghassânî (2), qui avait alors plus de soixante ans, 'Alî Ibn 'Imrân es-Salâsî (3), Moḥammed er-Ragrâgî (4) et l'historien Ibn el-Qâḍî. Il rendit des *fatwâ*, mais refusa d'être officiellement chargé de la fonction de mufti pour ne pas avoir l'air d'accepter son séjour forcé à Marrâkech. Son nom bientôt se

(1) Cf. en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, III, p. 63. Cette histoire de voile rappelle, de manière curieuse, celle du roi d'el-Ḥîra, 'Amr fils de Hind, qui était caché derrière un rideau lorsqu'il entendit le poète el-Ḥârith fils de Ḥilliza, réciter, en les improvisant, les vers de son plaidoyer en faveur de la tribu de Bakr.

(2) Aboû'l-Qâsim ben Moḥammed ben Aboû'n-No'aïm el-Ghassânî el-Gharnâṭî el-Andalosî el-Fâsî, qâḍî de Fès, assassiné en 1032 (1623). Cf. Moḥammed Mayyâra, *ed-Dorr eth-thamîn*, début ; el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 237 du texte et 394 de la trad. ; *Ṣafwat man intachar*, p. 74 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 147, et II, p. 60 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 10 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 104.

(3) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 245, n. 5.

(4) Aboû 'Abd Allah Moḥammed ben 'Abd Allah er-Ragrâgî, connu sous le nom de Boû 'Abdellî, qâḍî de Marrâkech à partir de 1002 (1593-1594), mort dans cette ville en 1022 (1613-1614). Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, éd. Houdas, p. 171 du texte et 277 de la trad. ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 125 ; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadiyya*, II, p. 131.

répandit dans tous les centres cultivés du Maroc : « Je devins illustre, dit-il, depuis l'Extrême-Soûs jusqu'à Bougie et Alger. » Il demeura dans la capitale sa'dienne jusqu'à la mort d'el-Manṣoûr; le successeur de ce dernier, Moulay Zaïdân, permit à Aḥmed Bâbâ et à tous les autres exilés du Soudan de retourner dans leur pays (1). Quelques années après, le jurisconsulte mourait à Tinboktou, le 6 cha'bân 1036 (22 avril 1627) (2).

Il laissait un nombre d'œuvres considérables, au moins quarante, la plupart ressortissant au droit mâlikite, quelques-unes à la théologie et à la grammaire (3), et deux recueils biographiques : le *Naïl el-ibtihâj* (4) et la *Kifâyat el-moḥtâj*.

Un jurisconsulte oriental, Ibrâhîm ben 'Alî Ibn Farḥoûn (5)

(1) M. Ben Cheneb (*Idjâza*, § 94) dit que « d'après des traditions locales plus ou moins sûres, il paraît qu'Aḥmed Bâba, avant de retourner à sa ville natale, fit le pèlerinage de la Mekke et passa par Alger où il séjourna quelques jours, traité avec beaucoup d'égards par les savants de l'époque. »

(2) Cette date est fournie par es-Sa'dî, *op, cit.*, pp. 244=374. La *Ṣafwat man intachar*, le *Nachr el-mathânî* et l'*Iltiqâṭ ed-dorar* donnent simplement la date de 1036. Quant à el-Moḥibbî, il place par erreur la mort d'Aḥmed Bâbâ le 7 cha'bân 1032.

(3) On trouvera la liste des titres de ceux que l'on connaît dans l'article de Ben Cheneb, *Enc. Isl.*, I, p. 196. Parmi ces ouvrages, il y a lieu de signaler une biographie abrégée d'es-Sanoûsî, intitulée *el-La'âlî es-sondosiyya fi'l-faḍâ'il es-Sanoûsîyya* (n° 407 (2) des mss. arabes de Rabat), qu'il termina le 7 rabî' II 1004 (10 décembre 1595) et qu'il rédigea d'après *el-Mawâhib el-qaddosîyya fi'l-manâqib es-Sanoûsîyya* de Moḥammed el-Mallâlî (n° 399 des mss. arabes de Rabat). Il composa aussi, à Marrâkech, un opuscule sur le statut personnel des nègres et l'esclavage, intitulé *Mir'âj eṣ-ṣo'oûd fî naïl majlab es-soûd*, ou *el-Kachf wa'l-baïân li-aṣnâf majloûb es-soûdân* (n° 508 (3) des mss. arabes de Rabat).

(4) Lithographié à Fès en 1317 et imprimé au Qaire en 1329, en marge d'*ed-Dîbâj* d'Ibn Farḥoûn.

(5) Sur ce personnage, mort en 799 (1397), cf. Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 5 sqq. ; Ibn el-Qâḍî, *Dorrat et-ḥijâl*, fol. 52 du ms. 2022 de la bibliothèque universitaire d'Alger ; Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, p. 448 ; Pons Boigues, *Ensayo*, p. 348, n° 298 ; Brockelmann, *Arab. litt.*, II, pp. 175-176 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, pp. 9-11, n° 11 (avec indication des sources complètes d'*ed-Dîbâj*) ; Huart, *Litt. ar.*, p. 389.

avait rédigé, dans la seconde moitié du xive siècle, un dictionnaire biographique des imâms mâlikites jusqu'à son époque, *ed-Dîbâj el-modhahhab fî ma'rifat a'ïân 'olamâ' el-madhhab*. C'est ce recueil qu'Aḥmed Bâbâ entreprit de mettre au courant en y ajoutant une nouvelle liste et en ayant soin d'y faire spécialement figurer les jurisconsultes maghribins et soudanais (1). Il donna à son livre le titre de *Naïl el-ibtihâj bi-taṭrîz ed-Dîbâj* (2). Plus tard, il en établit une édition moins détaillée, qu'il appela *Kifâyat el-moḥtâj li-ma'rifat man laïsa fî'd-Dîbâj.*

Le *Naïl* fut terminé à Marrâkech le 7 jomâdâ I 1005 (27 décembre 1596) ; il est probable qu'Aḥmed Bâbâ dut consacrer à sa rédaction les loisirs forcés de sa détention, et, si le gouvernement de l'époque ne lui fut pas sympathique, il montre, par contre, qu'il reconnut tout le mérite de ses collègues marocains. Parmi les très nombreux personnages dont il fournit la biographie, il en est beaucoup de maghribins : quelques-uns sont même ses contemporains. Il a d'ailleurs utilisé pour sa documentation des ouvrages essentiellement marocains, comme la *fahrasa* et *er-Rawḍ el-hatoûn* d'Ibn Ghâzî et les *fahrasa* d'el-Manjoûr et de 'Abd el-Wâḥid es-Sijilmâsî. On peut même dire que, sortant du cadre qu'il s'était primitivement tracé et que son titre justifiait, il se fit le biographe de tous les savants du rite mâlikite, qui, bien que non spécialement jurisconsultes, avaient acquis quelque notoriété ; il incorpora même parfois dans son dictionnaire, des notices sur de grands saints maghribins, qu'il put extraire des ouvrages antérieurs, comme celui d'Ibn ez-Zayyât, par exemple.

Aussi bien, le *Naïl* est-il l'une des sources principales de la bio-bibliographie marocaine ; avec ce répertoire, Aḥmed Bâbâ complète heureusement les listes de maîtres des savants officiels de l'époque et les dictionnaires de son con-

(1) A la même époque, l'égyptien Badr ed-Dîn Moḥammed ben Iaḥiâ el-Qarâfî (cf. *supra*, p. 102, n. 8), écrivait une suite au *Dibâj* sous le titre de *Tawchîḥ ed-dibâj wa-ḥiliat el-ibtihâj*. Cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, II, p. 176, et R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 11, nº 14.

(2) Variante au lieu de *bi-taṭrîz : bi'-dh-dhaïl 'alâ*.

temporain Ibn el-Qâḍî. A ce titre au moins, il a sa place marquée parmi les historiens indirects du Maroc à la fin du xvie siècle.

el-Morâbî (1).

Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed ben Moûsâ el-Morâbî el-Andalosî, mort en 1304 (14 octobre 1624 — 2 octobre 1625), est l'auteur d'un ouvrage hagiographique intitulé *Toḥfat el-ikhwân wa-mawâhib el-imtinân fî manâqib Sayyîdî Riḍwân*, sur la vie et les miracles de son maître Aboû'n-Noʿaïm Riḍwân ben ʿAbd Allah el-Janwî el-Fâsî (2). Ce dernier, mort en 991 (1583), avait été l'un des plus grands savants de la fin du xvie siècle et s'était attiré une grande réputation de sainteté. Il était le fils d'un renégat originaire de Gênes et d'une juive marocaine convertie à l'islâmisme. El-Morâbî fut son disciple assidu jusqu'à sa mort, et ensuite celui d'Aboû'l-Maḥâsin Ioûsof el-Fâsî ; il composa, en plus de son ouvrage hagiographique, de nombreux poèmes religieux.

Aḥmed oû ʿAlî es-Soûsî (3).

Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed oû (4) ʿAlî oû Moḥammed es-Soûsî

(1) Bibliographie. — El-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 125 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 149 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 11 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 261. La *Toḥfa* a servi de source à ce dernier ouvrage : cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 23, n° 55.

(2) Sur ce saint, cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 153 ; Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momtiʿ el-asmâʿ*, p. 86 ; Ibn ʿAïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-ʿâṭir el-anfâs*, fol. 74 r° ; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 6 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 65, et II, p. 192 (année 1127) ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 255 ; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, III, p. 96 ; Doutté, *les Marabouts*, p. 71 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 23.

(3) Bibliographie. — Ibn ʿAïchoûn ech-Charrât, *er-Rawḍ el-ʿâṭir el-anfâs*, fol. 105 r° ; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 68 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 171 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 15 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 85.

(4) Terme berbère désignant la filiation, équivalent de l'arabe *ben*.

el-Boûsa'ïdì el-Hachtoûkì eṣ-Ṣanhâjì fut, lui aussi, à la fois un savant et un saint. Il naquit dans le Soûs vers 990 (1582) et, après avoir commencé ses études dans son pays, fut à Marrâkech l'élève d'Aḥmed Babâ qui lui délivra une *ijâza*, et, du qâḍì Aboû'l-Qâsim b. Aboû'n-No'aïm el-Ghassânì (1). Il alla ensuite à Fès, s'installa à la médersa el-Miṣbâḥîyya, où il resta jusqu'à sa mort : il y fut le disciple du savant Ibn 'Achir (2) et de 'Abd er-Raḥmân b. Moḥammed el-Fâsì (3). Durant toute sa vie, Aḥmed es-Soûsì se montra d'une piété et d'un ascétisme scrupuleux, vivant d'une façon misérable de galettes qu'il pétrissait et faisait cuire lui-même, et se couvrant d'habits grossiers. Une telle vie de dévotion ne tarda pas à lui valoir une réputation miraculeuse. A sa mort survenue le 15 dhoû'l-qa'da 1046 (10 avril 1637) (4), il fut enterré à Fès, dans une fosse qu'il avait creusée lui-même, dans le cimetière du quartier d'el-Kaghghâḍîn.

Malgré son détachement de la vie extérieure et son mépris de la notoriété, Aḥmed es-Soûsì ne se dispensa pas d'établir une liste détaillée de ses maîtres : il lui donna le titre de *Badhl el-monâṣaha fì faḍl el-moṣâfaḥa* (5). Cet ouvrage, d'après les passages qu'en reproduisent les biographes, semble avoir été une sorte de « livre de raison », dans

(1) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 252, note 2.

(2) Aboû Moḥammed 'Abd el-Wâḥid b. Aḥmed b. 'Alì Ibn 'Achir el-Anṣârì el-Andalosì el-Fâsî, auteur du fameux *el-Morchid el-mo'ïn*, mort en 1040 (1631). Cf. Maḥammed Mayyâra, *ed-Dorr eth-thamîn*, début; el-Ifrânì, *Ṣafwat man intachar*, p. 59; el-Qâdirì, *Nachr el-mathânì*, I, p. 154; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 12 v°; el-Moḥibbì, *Kholâṣat el-âthar*, III, p. 96; el-Kattânì, *Salwat el-anfâs*, II, p. 271 ; el-Foḍaïlì, *ed-Dorar el-bahiyya*, II, p. 363; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 461; Basset, *Rech. bibl.*, p. 41, n° 107; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 188.

(3) Cf. *supra*, p. 245, note 2.

(4) La *Salwat el-anfâs*, place la date de sa mort à la nuit du jeudi au vendredi 13, 14 ou 16 dhoû'l-ḥijja 1046; mais, aucun de ces trois jours n'est tombé un vendredi ; le vendredi le plus proche des dates indiquées correspond au 15 dhoû'l-ḥijja.

(5) Il composa aussi les ouvrages suivants : 1° *Waṣlat ez-zolfâ fì'l-taqarrob bi-'âl el-moṣṭafâ*; 2° *et-Ta'rîf bi'l-'acharat el-kirâm wa-bi'l-azwâj eṭ-ṭâhirât*; 3° *Ichrâq el-badr fì'l-ta'rîf bi-ahl Badr*; 4° Poèmes à la louange du Prophète.

lequel l'auteur nota, au fur et à mesure qu'elles lui vinrent à l'esprit, différentes réflexions sur la religion ou la science islâmiques. On en trouvera une sur les différentes catégories d'uléma, dans le passage du *Nachr el-mathânî* qui rapporte sa biographie.

Ibrâhîm el-Golâlî (1).

El-Qâdirî cite également un long extrait historique qu'il attribue à la plume d'un jurisconsulte vivant à la même époque et se nommant Ibrâhîm b. ʿAbd er-Raḥmân b. ʿIsâ el-Golâlî ; ce personnage naquit dans la tribu des Banî Oûriâgel, sur la rive droite du Wâdî Wargha, vint à Fès, où il acquit une certaine renommée vers 994 (1586), et mourut en 1047 (1637-38). On n'a pas conservé ses ouvrages. Les titres de deux d'entre eux semblent quelque peu abracadabrants (2) ; il est dommage qu'ils soient perdus, car l'auteur du *Nachr el-mathânî* paraît y avoir puisé des renseignements précis.

et Tinmârtî (3).

El-Ifrânî, dans la *Ṣafwat man intachar*, révèle l'existence d'un savant du Soûs, qui laissa, en même temps qu'un recueil de poésies, une *fahrasa* intitulée *el-Fawâ'ïd el-jamma bi-isnâd ʿoloûm el-omma :* Aboû Zaïd ʿAbd er-Raḥmân b. Moḥammed et-Tinmârtî el-Maghâfirî. Il naquit à Târoûdânt et y mourut vers 1070 (1659-60), après avoir été qâḍî et mufti de cette ville. Ses maîtres furent son père (4) et Iaḥiâ el-Waqqâd.

(1) Bibliographie. — El-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 123 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 173 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 15 v°.

(2) *Tanbîh eṣ-ṣaghîr min el-wildân ʿalâ mâ waqaʿ fî mas'âlat el-hârib maʿa'l-hâriba min el-hadhayân li-zâʿim el-fatwâ A'âjlîyyân* et *el-Mas'âlat el-amlîsîyya fî'l-ankiḥat el-monʿaqidat ʿalâ ʿâdat el-bilâd el-gharîsîyya.*

(3) Bibliographie. — El-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, pp. 155-157.

(4) Mort à Târoûdânt en 1007 (1598-1599). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 133.

Si l'on en juge par les quelques citations disséminées dans la *Nozhat el-ḥâdî* (1), le travail d'et-Tinmârtî devait constituer un document de grand intérêt sur l'histoire de la belle époque sa'dienne et sur celle de la capitale du Soûs. Il demeure malheureusement introuvable, même à Târoûdânt, et son auteur, qui fut pourtant un des maîtres d'el-Marghîthî, n'a même pas retenu l'attention du consciencieux biographe el-Qâdirî.

Maḥammed Mayyâra (2).

Parmi les sources de la *Salwat el-anfâs*, el-Kattânî cite le livre intitulé *ed-Dorr eth-thamîn* de Maḥammed Mayyâra. On est assez surpris de rencontrer ainsi, dans la liste des autorités du biographe, un ouvrage de théologie. Mais, en le lisant, on doit reconnaître qu'il renferme un assez grand nombre d'indications sur le mouvement intellectuel contemporain de l'auteur, et même quelques renseignements d'ordre spécialement historique. Il semble donc qu'il faille accorder ici une place à cet écrivain, à côté des autres biographes marocains.

Aboû 'Abd Allah Maḥammed b. Aḥmed Mayyâra naquit à Fès le 15 ramaḍân 999 (7 juillet 1591). Il y fit ses études sous la direction d'Ibn 'Achir (3), d'el-'Arif el-Fâsî, d'Ibn el-Qâḍî, d'el-Maqqarî, de 'Alî el-Boṭṭoûiyî (4), d'Ibn Aboû'n-

(1) Cf. entre autres passages, p. 80 du texte et 142 de la trad. Dans la liste des ouvrages qu'il a consultés pour la rédaction de la *Ṣafwat man intachar*, el-Ifrânî cite un *Konnâch* manuscrit du même auteur (p. 228, ligne 9).

(2) Bibliographie. — El-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 140 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 235 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 23 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 165 ; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 461 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, pp. 40-41, n° 107.

(3) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 256, note 2.

(4) Aboû'l-Ḥasan 'Alî b. Qâsim el-Boṭṭoûiyî er-Rîfî, fut grand qâḍî de Fès et mourut en 1039 (1629). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 94 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 153 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 12 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 179 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 303.

No'aïm el-Ghassânî (1), de Moḥammed b. 'Abd el-Wahhâb ed-Dokkâlî (2) et de Mohammed el-Boû'inânî (3). Ce fut un des grands savants de son temps ; il n'exerça pas de charges publiques et passa sa vie à enseigner et à écrire. Tous ses ouvrages sont très répandus au Maroc (4). Le plus connu est le grand commentaire qu'il écrivit sur le poème théologique qu'avait composé quelques années auparavant son compatriote Ibn 'Achir ; il le termina en 1044 (1634-35) et l'appela *ed-Dorr eth-thamîn wa'l-mawrid el-mo'ïn fî charḥ el-Morchid el-mo'ïn 'alâ 'ḍ-ḍaroûrî min 'oloûm ed-dîn* (5). Quatre ans plus tard, il en rédigea un abrégé (6). Il mourut à Fès le 3 jomâdâ II 1072 (24 janvier 1662) et fut enterré dans une maison proche d'ed-Darb eṭ-ṭawîl (7).

(1) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 252, note 2.

(2) Moḥammed b. 'Abd el-Wahhâb b. Moḥammed b. Moḥammed b. Moḥammed b. Ibrâhîm ed-Dokkâlî, qâḍî, prédicateur et mufti à Fès, mourut dans cette ville dans la première décade de dhoû'l-qa'da 1036 (14-23 juillet 1627). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 142 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 153 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 12 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 286.

(3) Moḥammed b. Moḥammed b. Solaïmân el-Boû'inânî, chérif idrîsite, mort à Fès le 6 chawwâl 1063 (30 août 1653). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 162 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 205 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 20 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 199.

(4) Ce sont, en plus des deux commentaires du *Morchid* : 1° *Zobdat el-awṭâb fî ikhtiṣâr el-Ḥaṭṭâb ;* 2° commentaire de la *Toḥfa* d'Ibn 'Âṣim ; 3° commentaire de la *Lâmiyya* d'ez-Zaqqâq, intitulé *Toḥfat el-aṣḥâb wa'r-rifqa bi-ba'ḍ masâ'il eṣ-ṣafqa ;* 4° glose sur el-Bokhârî : *Mo'ïn el-qârî li-ṣaḥîḥ el-Bokhârî ;* 5° supplément au *Manhâj* d'ez-Zaqqâq, intitulé *Takmîl el-manhaj ilâ oṣoûl el-madhhab el-mobarraj ;* 6° commentaire du précédent ; 7° *Naṣîḥat el-moghtarrîn fî'r-radd 'alâ dhawî't-tafrîqa baïn el-moslimîn* (variante *Ṣafwa : tanbîh el-m. 'alâ ḥormat et-t.) ;* 8° commentaire du *Mokhtaṣar* de Khalîl, non terminé ; 9° *Ajwiba* et *Nawâzil* de droit ; 10° vers.

(5) Ce commentaire a plusieurs fois été lithographié à Fès et imprimé à Tunis en 1293, et au Qaire en 1305 et 1306.

(6) L'abrégé, qui a été lithographié à Fès en 1292 et imprimé au Qaire en 1301, 1303, 1305, fut terminé le 30 dhoû'l-ḥijja 1048 (3 mai 1639).

(7) Rue principale du quartier d'el-Blîda, à l'est de la mosquée d'el-Qarawîyîn.

el-Marghîthî (1).

C'est à Marrâkech que vécut le savant Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Sa'ïd el-Marghîthî es-Soûsî (2). Il naquit en 1007 (1598-99) (3), probablement dans le Soûs, si l'on en croit son ethnique. Ce fut un savant versé dans toutes les sciences islâmiques, qui, par surcroît, s'occupa avec succès d'arithmétique et d'astronomie. Il fit ses études à Fès et à Marrâkech et fut dans ces deux villes l'élève d'Ibn 'Achir, de Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, de 'Abd Allah es-Sijilmâsî (4), de Moḥammed el-Jannân (5), d'Aboû'l-Qâsim el-Ghoûl (6), de 'Isâ es-Sajtânî (7), de Moḥammed et-Tamlî (8)

(1) Bibliographie. — El-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 177 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 37 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 33 v° ; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, III, p. 472 ; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, I, p. 136 ; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 463.

(2) La vocalisation *el-Marghîthî* est fournie par el-Ifrânî. El-Qâdirî donne une orthographe *el-Mîrghîthî*. Quant à el-Moḥibbî, il écrit *el-Marîghtî*.

(3) Date fournie par lui-même, dans son *ijâza* à el-Ioûsî (*Nachr el-mathânî*, II, p. 41).

(4) Aboû Moḥammed 'Abd Allah b. 'Alî b. Ṭâhir es-Sijilmâsî, chérif 'alawite, mort en 1044 (1634-1635). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 165 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 14 r°.

(5) Moḥammed b. Aḥmed el-Jannân el-Andalosî, savant et imâm de Fès, mort à la fin de 1050 (1641). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 58 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî* I, p. 178 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 16 r° ; el-Fodaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 206.

(6) Aboû'l-Qâsim el-Fichtâlî el-Ghoûl, qâḍî de la tribu des Fichtâla, mort en 1059 (1649). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 138 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 195 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 18 v°. Il est à noter que c'est toujours cette famille des el-Ghoûl qui fournit des qâḍîs à la tribu précitée.

(7) Aboû Mahdî 'Isâ b. 'Abd er-Raḥmân es-Saktânî *ou* es-Sajtânî er-Ragrâgî, qâḍî des qâḍîs à Marrâkech, mort en 1062 (1652). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 111 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 201 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 19 r° ; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, I, p. 150.

(8) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Ioûsof et-Tamlî es-Soûsî, savant de Marrâkech, mort en 1048 (1638-1639). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*,

et d'Aḥmed es-Sâlimî (1). Il se fixa dans la capitale sa'dienne, où il remplit jusqu'à sa mort les fonctions d'imâm. A la fin de sa vie, en 1088 (1672), il fit un séjour assez long à la zâwiyya d'ed-Dilâ'; c'est là qu'il délivra à el-Ioûsî une longue *ijâza*, dont le texte est reproduit par le *Nachr el-mathânî*. Il mourut, à l'âge de quatre-vingts ans grégoriens, à Marrâkech, le 16 rabî' II 1089 (7 juin 1678) (2), et fut enterré près du tombeau de son maître es-Sajtânî.

El-Marghîthî est surtout connu au Maroc par son poème didactique de quatre-vingt-dix-neuf vers sur la détermination de l'heure, intitulé *el-Moqni' fî 'ilm Abî Moqri'*, qui est encore considéré comme indispensable par tous les *mowaqqit* des mosquées des grandes villes marocaines. Son œuvre, pourtant, est très diverse (3), et même sa *fahrasa* n'est pas la simple énumération de savants telle qu'on la trouve d'ordinaire, mais une suite importante de notes (*fawâ'îd*) de contenu varié, que l'auteur transcrivit les unes après les autres, sans aucun souci d'ordre ni de classement. Elle se nomme *Fahrasat el-'awâ'îd el-mizbarîyya bi'l-mawâ'îd* et commence par un éloge en vers d'el-Marghîthî, par son maître et ami Moḥammed et-Tamlî. On trouve dans cet ouvrage, qui est assez étendu, de curieux renseignements sur la société du temps, sur les personnages marquants de la cour sa'dienne, à côté de recettes magiques ou de prescriptions médicales. Dans la *Nozhat el-ḥâdî*, el-Ifrânî en a emprunté quelques passages; et, bien qu'assez peu répandu

p. 136; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 177; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 15 r°; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, II, p. 134.

(1) Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. 'Alî es-Sâlimî, mufti de Marrâkech, mort en 1040 (1630-1631). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 110; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, II, p. 132.

(2) D'après el-Moḥibbî, *op. cit.*, *loc. cit.*, il mourut de la peste en 1090.

(3) Ses ouvrages, en plus de sa *fahrasa* et d'*el-Moqni'* sont : 1° un grand et un petit commentaire de ce dernier poème; 2° *el-Ichârât en-nâṣiḥa liman ṭalab el-wilâyat eṣ-ṣâliḥa*; 3° *el-Mosta'ân fî aḥkâm el-adhân*; 4° *Mokhtaṣar el-Ia'marî fî's-siar*; 5° *Qaṣîda fî âkl ed-dojâj*; 6° *Jawâb 'an taṣrîf asmâ' Allah fî'l-omoûr ed-doniâwîyya*; 7° *Qaṣîda fî 'ilm el-jadwal*.

au Maroc, il y est, encore aujourd'hui, tenu en très haute estime (1).

Le voyageur el-ʿAyyâchî (2).

C'est au XVIIe siècle que fut écrite la volumineuse relation de voyage d'el-ʿAyyâchì, dont une petite partie a été, il y a longtemps déjà, traduite en français (3). Ainsi qu'on l'a dit plus haut, elle n'est, comme toutes les *riḥla* occidentales, qu'une liste nombreuse de personnages célèbres, et la partie géographique, c'est-à-dire l'indication des itinéraires et des étapes, est dans la pensée de l'auteur la moins importante, malgré sa précision et l'intérêt qu'elle offre encore aujourd'hui. Le voyageur cherche, avant tout, à renseigner ses lecteurs sur la façon dont la science islâmique est étudiée dans les pays qu'il a traversés.

On est assez bien renseigné sur la vie d'Aboû Sâlim ʿAbd Allah b. Moḥammed b. Aboû Bakr el-ʿAyyâchì, surtout grâce aux données autobiographiques que contiennent ses œuvres. Il naquit, la veille du dernier jour de chaʿbàn 1037 (4 mai 1628), dans la grande tribu berbère des Aït ʿAyyàch, proche du Tâfìlelt : son père, qui y dirigeait une zâwìyya filiale de celle des Nâṣirìyya, fut son premier maître. El-ʿAyyachì se rendit ensuite au couvent du Wâdì Darʿa, et ce

(1) Un exemplaire manuscrit de cet ouvrage existe à Rabat, sous le nº 357.

(2) Bibliographie. — El-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât*, p. 76 et 150 ; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 191 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathâni*, II, p. 45 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 35 vº ; el-Jabartî, *ʿAjâ'ib el-âthâr*, Boûlâq, 1277, I, p. 65 ; Ibn Zâkoûr, *Nachr azâhir el-bostân*, p. 60 ; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 464 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 31, nº 81 ; Huart, *Litt. ar.*, p. 384 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 4 ; le même, *Encycl. Islâm*, I, p. 223.

(3) Avec une partie de la *Riḥla* d'Aḥmed Ibn Nâṣir, par A. Berbrugger, sous le titre de *Voyages dans le sud de l'Algérie et des États barbaresques de l'Ouest et de l'Est par el-'Aiachi et Moula Ah'med*... (*Exploration scientifique de l'Algérie*, *Sciences historiques et géographiques*, IX, Paris, MDCCCXLVI). Un autre extrait a été traduit par de Motylinski (Alger, 1900), sous le titre *Itinéraires entre Tripoli et l'Égypte*. La *Riḥla* d'el-ʿAyyâchì a été lithographiée à Fès, 2 vol., 1316 H.

fut Maḥammed Ibn Nâṣir qui l'initia à la doctrine ṣoûfique dont il se montra, pendant toute sa vie, un adepte zélé. Puis il gagna Fès et, dans cette ville, eut comme maîtres Ḥamdoûn el-Abbâr (1), Maḥammed Mayyâra, ʿAbd er-Raḥmân Ibn el-Qâḍî (2) et surtout ʿAbd el-Qâdir el-Fâsî, qui lui délivra une *ijâza* au milieu de chaʿbân 1063 (juillet 1653) (3).

El-ʿAyyâchî passa la plus grande partie de sa vie en Orient, menant une vie d'infatigable voyageur, s'arrêtant tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, y suivant des cours ou en faisant lui-même. C'est ainsi qu'il séjourna plus ou moins longtemps à la Mekke, à Médine, à Jérusalem et au Qaire. Ses principaux maîtres furent en Orient : ʿAlî el-Ojhoûrî (4), Aboû Mahdî eth-Thaʿâlibî (5) et Aboû Isḥâq ech-Chahrazoûrî (6). Il composa différents ouvrages (7) et

(1) Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed, surnommé Ḥamdoûn b. Moḥammed b. Moûsâ el-Abbâr el-Fâsî, khaṭîb de la mosquée d'el-Andalos, à Fès, mort en 1071 (1660-1661). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 228; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 22 v°.

(2) Aboû Zaïd ʿAbd er-Raḥmân b. Aboû'l-Qâsim Ibn el-Qâḍî, savant de Fès, de la même famille qu'Aḥmed Ibn el-Qâḍî, mort en 1082 (1672). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 168; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 6; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 30 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 223.

(3) Le texte de cette *ijâza* est reproduit en partie par le *Nachr el-mathânî*, II, pp. 49-53. C'est elle qui a été traduite par M. Ben Cheneb sur une copie complète.

(4) Noûr ed-Dîn Aboû'l-Irchâd et Aboû'l-Ḥasan ʿAlî b. Aḥmed el-Ojhoûrî, jurisconsulte mâlikite du Qaire, mort en 1066 (1656). Cf. el-ʿAyyâchî, *Riḥla*, I, p. 138; el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarat*, p. 61; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 126; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 215; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 21 r°; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, III, p. 157; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 317; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 98.

(5) Aboû Mahdî ʿIsâ b. Moḥammed eth-Thaʿâlibî, originaire d'Algérie, mort en 1080 (1669). Cf. el-ʿAyyâchî, *Riḥla*, II, p. 126 sqq. et *passim;* el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 163; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 235; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, III, p. 240; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 6.

(6) Aboû Isḥâq Mollâ Ibrâhîm b. Ḥasan el-Koûrânî ech-Chahrazoûrî ech-Chahrânî, savant et ṣoûfî célèbre, mort à Médine en 1101 (1690). Cf. el-ʿAyyâchî, *Riḥla*, I, p. 320 sqq.; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 210; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 130; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 43 v°; el-Jabartî, *ʿAjâ'ib el-âthâr*, I, p. 67; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 385; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 7.

(7) 1° *Manẓoûma fi'l-boyoûʿ*, avec un commentaire; 2° *Tanbîh dhawi'l-*

mourut de la peste le 10 dhoû'l-qa'da 1090 (13 décembre 1679) (1).

On n'insistera pas outre mesure sur el-'Ayyâchî, dont la relation du voyage — qu'il intitula *Mâ' el-mawâ'ïd* — intéresse d'autres pays islâmiques que le Maroc. C'est d'ailleurs, en même temps, une véritable encyclopédie de science musulmane et de ṣoûfisme. Il eût été difficile de passer sous silence cet auteur marocain si connu et estimé dans son pays.

'Abd el-Qâdir el-Fâsî et son fils 'Abd er-Raḥmân.

Les premiers Fâsîyîn avaient à peine disparu que d'autres membres de leur famille acquéraient à leur tour à Fès et dans tout le Maroc une réputation égale, sinon supérieure. Le petit-fils d'Aboû'l-Maḥâsin, 'Abd el-Qâdir b. 'Alî b. Ioûsof el-Fâsî (2) n'a pas seulement laissé dans la capitale le souvenir d'un chef actif de la zâwîyya jazoûlite fondée par son grand-père, mais aussi celui d'un savant docteur de l'Islâm. Quant à son fils 'Abd er-Raḥmân, c'est, aux yeux des habitants de Fès, l'un des plus glorieux personnages auxquels leur cité ait donné naissance.

'Abd el-Qâdir ne trouve pas sa place parmi les biographes ; c'est sa personnalité elle-même qui en a inspirés.

himam el-'aliyya 'alâ'z-zohd fi'd-doniâ 'l-fâniyya; 3° Opuscule sur le sens de la particule conditionnelle *law*; 4° *el-Ḥokm bi'l-'adl wa'l-'inṣâf ed-dâfi' li'-l-khilâf fi-mâ baïn foqahâ' Sijilmâsa min el-ikhtilâf*; 5° *Iqtifâ' el-âthâr ba'd dhahab ahl el-âthâr*; 6° *Toḥfat el-akhillâ' bi-asânid el-ajillâ'* (ces deux derniers ouvrages qui forment vraisemblablement la *faḥrasa* d'el-'Ayyâchî, ont servi de source à el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 228, ligne 14).

(1) Le 18 du même mois (21 décembre 1679), d'après el-Qâdirî.

(2) Bibliographie. — El-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 181 ; Ibn 'Aïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-'âṭir el-anfâs*, fol. 126 sqq. ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 58 sqq. ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 36 r° ; Ibn Zâkoûr, *Nachr azâhir el-bostân*, p. 57 ; el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*, II, p. 444 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 309 sqq. ; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 51 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahiyya*, II, p, 267 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 18, n° 34 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 1.

Il n'a pas laissé d'ouvrages, sinon quelques *Ajwiba* (réponses à des questions posées par écrit) et une *fahrasa*, dans laquelle il donna la chaîne de ses *isnâd* en traditions islâmiques et en ṣoûfisme, avec quelques renseignements biographiques sur ses maîtres. Elle est, en somme, un développement de l'*ijâza* qu'il accorda à el-ʿAyyâchî et que M. Ben Cheneb a étudiée et commentée à l'occasion du XIVe Congrès International des Orientalistes.

ʿAbd el-Qâdir el-Fâsî naquit à el-Qaṣr el-Kabîr le 2 ramaḍân 1007 (29 mars 1599). Son père ʿAlî (1) dirigea d'abord son instruction, qu'il alla compléter à Fès dès l'année 1025 (1616). Il s'installa à la médersa el-Miṣbâḥîyya, et étudia sous la direction de son grand-oncle el-ʿArif el-Fâsî (2), de son oncle Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî (3), qui lui délivra une licence, du qâḍî Aboû'l-Qâsim Ibn Aboû'n-Noʿaïm el-Ghassânî (4) et de ʿAbd el-Wâḥid Ibn ʿAchir (5); ses autres maîtres furent encore Aboû'l-Ḥasan ʿAlî b. ez-Zobaïr es-Sijilmâsî, Aḥmed el-Maqqarî (6) et Moḥammed el-Jannân (7). Ses études terminées, il voulut rejoindre sa ville natale, mais, ayant été dévalisé en route par des brigands, il décida de se fixer définitivement à Fès et ne tarda pas, en prenant la direction de la zâwîyya familiale, à devenir le chef de la confrérie châdhilite dans la capitale du Nord. Il se mit également à enseigner les ḥadîth et la doctrine ṣoûfique. Il mourut le mercredi 8 ramaḍân 1091 (2 octobre 1680) (8), et fut enterré dans son oratoire du quartier d'el-Qalqalîyîn (9). Son tombeau est encore à l'heure actuelle l'un des plus visités de Fès.

(1) Cf. *supra*, p. 243 et tableau généalogique, p. 242.
(2) Cf. *supra*, p. 245 et note 2.
(3) Cf. *supra*, p. 245.
(4) Cf. *supra*, p. 252, note 2.
(5) Cf. *supra*, p. 256, note 2.
(6) Cf. *supra*, p. 93, note 3.
(7) Cf. *supra*, p. 260, note 5.
(8) Cette date est fournie par el-Ifrânî, el-Moḥibbî et el-Kattânî. El-Qâdirî, dans ses deux répertoires biographiques, écrit 9 ramaḍân de la même année.
(9) Cf. *supra*, p. 241, note 3.

Son fils Aboû Zaïd 'Abd er-Raḥmân (1) ne lui survécut pas longtemps ; il mourut cinq ans plus tard, le 16 jomâdâ I 1096 (20 avril 1685). Il était né à Fès le 17 jomâdâ II 1040 (21 janvier 1631). Ce fut le plus grand des polygraphes marocains ; il possédait plus qu'aucun autre la *mochâraka* et était servi par une mémoire admirablement exercée, si bien que son père lui-même l'appelait l' « es-Soyoûṭì de son époque ». Effectivement, dans une vie relativement courte, il composa, si l'on en croit ses biographes, plus de cent soixante-dix ouvrages, non seulement sur la théologie et le droit mâlikite, mais aussi sur la jurisprudence marocaine (son *el-'Amal el-Fâsi* est encore aujourd'hui classique au Maroc), sur la médecine, l'astronomie (2), la biographie et l'histoire.

Il eut comme maîtres au Maroc, en plus de son père, les savants de l'époque dont on a déjà cité les noms à propos de ses contemporains : ainsi, Mayyâra, 'Abd er-Raḥmân Ibn el-Qâḍì, Ḥamdoûn el-Abbâr. On ne sait s'il fit le voyage du pèlerinage : toujours est-il qu'il reçut des *ijâza* de savants orientaux ; leurs noms sont donnés par la *Ṣafwat man intachar* et le *Nachr el-mathânî*. On rapporte qu'il s'occupa d'alchimie et d'astrologie. Il eut à souffrir, à la fin de sa vie, d'une paralysie qui dura six années. Il fut enterré à sa mort, aux côtés de son père, à la zâwiyya d'el-Qalqaliyìn.

L'œuvre si diverse de 'Abd er-Raḥmân el-Fâsì fait une assez large place à la biographie. On y trouve d'abord, en

(1) Bibliographie. — el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 201 ; el-'Alamî, *el-Anis el-moṭrib*, p. 13 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathâni*, II, p. 88 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 39 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 314 ; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 51 ; el-Foḍaïlì, *ed-Dorar el-bahiyya*, II, p. 269 ; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 460 et 463 ; R. Basset, *Recherches bibl.*, p. 18, n° 35 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 3.

(2) Les plus importants de ces ouvrages sont, avec *el-'Amal el-Fâsî* et son commentaire, un supplément au *Kitâb ech-Chifâ'* du qâḍì 'Iyyâḍ intitulé *Miftâḥ ech-chifâ'* et le commentaire de l'ouvrage de son oncle Moḥammed el-'Arbì : *Bahj el-qâṣid bi-charḥ el-Marâṣid*. 'Abd er-Raḥmân el-Fâsì semble surtout avoir écrit des opuscules sur des sujets très limités.

effet, indépendamment de l'inévitable *fahrasa*, quatre monographies relatives à des membres de sa famille : la première, *Ibtihâj el-qoloûb bi-khabar ech-chaïkh Abî'l-Maḥâsin wa-chaïkhih el-Majdhoûb* (1), est consacrée à son arrière-grand-père Aboû'l-Maḥâsin Ioûsof el-Fâsî et à Sidi 'Abd er-Raḥmân el-Majdhoûb (2) ; la seconde, *Anîsat el-masâkin fî abnâ' Abî'l-Maḥâsin*, aux fils de Ioûsof el-Fâsî, ses grands-oncles; les deux autres, enfin, à son père lui-même : ce sont la *Toḥfat el-akâbir fî manâqib ech-chaïkh 'Abd el-Qâdir* et le *Bostân el-azâhir fî akhbâr ech-chaïkh 'Abd el-Qâdir* (3). De même, pour honorer le souvenir de son père, il composa un ouvrage sur les disciples qui avaient reçu son enseignement : *Ibtihâj el-baṣâ'ir fî-man qarâ' 'alâ'ch-chaïkh 'Abd el-Qâdir* (4). On lui doit aussi sur le saint el-Majdhoûb un *Azhâr el-bostân fî manâqib ech-chaïkh Abî Moḥammed 'Abd er-Raḥmân* et un opuscule sans titre sur les *manâqib* du saint Maḥammed ben 'Abd Allah Ibn Ma'an el-Andalosî (5).

(1) Il en existe un extrait à la bibliothèque de Rabat, sous le nº 522(6).

(2) Le saint Aboû Zaïd 'Abd er-Raḥmân b. 'Ayyâd eṣ-Ṣanhâjî el-Farajî ed-Dokkâlî, surnommé el-Majdhoûb (*l'illuminé*) est surtout connu par ses sentences mystiques, dont quelques-unes ont été traduites par de Castries, *Gnomes de Sîdy Abder-Rahman el-medjedoub*, Paris, 1896. Originaire de Tîṭ, près d'Azemmoûr, il vécut à Fès et dans le Habṭ (Gharb), où il mourut, dans le 'Awf, en 976 (1569). Il fut transporté et enterré à Meknès, en dehors de Bâb 'Isâ. Cf. Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momti' el-asmâ'*, pp. 112-120; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, III, p. 41 *in fine;* el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 221 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 360 ; W. Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. 142, n. 2 et la bibliographie européenne citée.

(3) Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 313, ligne 12.

(4) A servi de source à el-Ifrânî, ainsi que l'*Anîsat el-masâkin*. Cf. *Ṣafwat man intachar*, p. 228, lignes 15 et 16.

(5) Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 288, ligne 3. — Sidi Maḥammed b. Moḥammed b. 'Abd Allah b. Ma'an el-Andalosî, descendant de Ia'qoûb el-Manṣoûr l'Almohade, né en 978 (1570-1571), disciple de Ioûsof el-Fâsî, ṣoûfî et saint réputé de Fès, mourut dans cette ville le 3 jomâdâ II 1062 (12 mai 1652). Cf. Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momti' el-asmâ'*, p. 161 sqq.; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 115 ; Ibn 'Aïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-'âṭir el-anfâs*, fol. 92 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 197 sqq. ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 19 rº ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 284 sqq. ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 334.

Il faut enfin accorder une mention spéciale à la partie d'un ouvrage de 'Abd er-Raḥmân el-Fâsî qui concerne l'histoire. En effet, cet auteur, le plus fécond des poètes didactiques du Maroc, a voulu définir en vers *rajaz*, dans un vaste ouvrage du nom de *Kitâb el oqnoûm fî mabâdi'l-'oloûm*, toutes les sciences connues. Le livre forme ainsi une sorte d'encyclopédie des connaissances marocaines au XVII[e] siècle qui n'est pas sans intérêt : l'auteur, en deux cent quatre-vingt et un chapitres exactement, y traite de ce qu'il appelle des *'ilm*, mot que le français « science » ne traduit qu'imparfaitement. Indépendamment de bien des renseignements originaux sur les sciences islâmiques, on y trouvera, en dépit de l'abondance des chevilles imposées par le souci de la cadence métrique, des données parfois originales sur les généalogies marocaines et sur l'ensemble des tribus de l'empire. Le chapitre qui concerne l'histoire, le cinquante-neuvième, comprend en tout cent quatre-vingt-dix-sept vers. La définition de la science historique tient en un seul : « L'histoire consiste dans la connaissance des rois musulmans et des dynasties et dans celle des gens qui ont été investis du pouvoir, puis destitués (1). » Ce sont ensuite des chronogrammes encadrés de quelques noms, depuis les premiers khalifes jusqu'aux Sa'diens, et d'où il n'y a pas grand'chose à tirer.

Ce chapitre sur l'histoire avait, d'ailleurs, été composé par 'Abd er-Raḥmân el-Fâsî avant le reste du *Kitâb el-oqnoûm*. Il portait un titre spécial : *Zahr ech-chamârîkh fî 'ilm et-tâ'rîkh* (2). Or, il arrive souvent à el-Ifrânî de citer, dans le texte de sa *Nozhat el-ḥâdî*, le commentaire de cet ouvrage ; et les quelques extraits qu'il en donne sont de nature à faire regretter la perte de ce travail et l'anony-

(1) علم ملوك المسلمين والدول * ومن تولى بالتولي وانعزل

(2) Il est curieux de voir quelle a été l'attirance de ce titre, qui fournit une rime bisyllabique aussi riche que rare au mot *tâ'rîkh*. La paternité en revient vraisemblablement à es-Soyoûṭî (cf. Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 158, n° 304) ; et il a été utilisé par la suite par l'historien algérien Boû Râs (cf. Houdas, *in* traduction de la *Nozhat el-ḥâdî*, p. 20, n. 1).

mat gardé par le commentateur. Il est possible, sinon probable, que vers et commentaire soient également l'œuvre de 'Abd er-Raḥmân el-Fâsî ; mais il serait osé de se prononcer pour l'instant sur ce point avec assurance.

el-Ioûsî (1).

A la même époque, vivait un savant marocain non moins célèbre que 'Abd er-Raḥmân el-Fâsî : Aboû 'Alî el-Ḥasan el-Ioûsî (2), dont la renommée populaire s'est tellement étendue au Maroc qu'il est devenu l'un des saints les plus vénérés du pays. Pourtant, avant d'être un docteur en théologie et un membre agissant de confrérie mystique, il fut un homme de lettres remarquablement versé dans la littérature arabe profane et un poète de quelque valeur. Sa vie se passa en perpétuelles pérégrinations à travers le Maroc. Il naquit en 1040 (1630-31) dans la tribu berbère des Aït Ioûsî, dont le territoire s'étend au sud de Fès, de la banlieue de Ṣfroû aux sources de la Molwîyya. Dès qu'il fut parvenu à l'adolescence, il alla successivement visiter les grands couvents du pays, dans lesquels il fit son instruction : à Sijilmâsa, dans la région du Dar'a, à Marrâkech, où il séjourna assez longtemps, avant de gagner la zâwîyya d'ed-Dilâ', devenue autant un foyer intellectuel qu'un centre religieux important. Il y resta jusqu'au moment où elle fut détruite par le sultan Moulay er-Rachîd, en 1079 (1668).

(1) BIBLIOGRAPHIE. — Ses *Moḥâḍarât*, début; sa *Fahrasa;* el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, pp. 206-210; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, pp. 142-151 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 44 r°; el-Jabartî, *'Ajâ'ib el-âthâr*, I, p. 68; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 81 (à propos de son fils Moḥammed); en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 51; Moḥammed es-Sâ'iḥ er-Ribâṭî, *el-Montakhabât el-'abqarîyya*, p. 52; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, pp. 455-456; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 40, n° 106; Rosen, *Collections scientifiques de l'Institut des Langues orientales de Saint-Pétersbourg*, I, pp. 86-87 (ap. R. Basset, *loc. cit.*); de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 38.

(2) Il a donné sa filiation complète dans ses *Moḥâḍarât*, p. 10; *ibid.*, p. 12, il explique l'origine de son ethnique el-Ioûsî par el-Ioûsofî (?).

El-Ioûsi eut de nombreux maîtres; sa *fahrasa* en donne le détail: parmi eux, on peut citer Aboû Bakr et-Taṭâfi (1), Moḥammed ben 'Abd Allah el-Ḥasanî (2), 'Abd el-'Azîz el-Filâlî (3); Moḥammed et-Tajmoû'tî (4); Aboû Mahdî 'Isâ es-Sajtânî (5); Moḥammed el-Mizwâr (6); Moḥammed el-Hachtoûkî (7); enfin, le saint Maḥammed Ibn Nâsir et le chef de la zâwiyya d'ed-Dilâ', Moḥammed el-Morâbiṭ ben Maḥammed ed-Dilâ'ï. Sur sa demande, il reçut une *ijâza* de 'Abd el-Qâdir el Fâsi; el-Marghîthî lui en accorda également une. Son instruction était fort étendue et l'on raconte qu'il savait par cœur les *dîwân* des poètes Aboû Tammâm, el-Motanabbî et Aboû'l-'Alâ el-Ma'arrî.

Quand il arriva à Fès, à la fin de moḥarram 1079 (juillet 1668), avec les membres de l'ancienne zâwiyya d'ed-Dilâ', il se mit à enseigner à la mosquée d'el-Qarawiyîn. Il est probable que cet étranger, qui avait dédaigné la science de la vieille capitale savante (8), fut en butte à certaines vexations de la part de ses collègues. Il n'y continua ses cours que pendant cinq ans, jusqu'au milieu de 1084 (1673), et exhala son amertume, à propos des médi-

(1) Aboû Bakr b. el-Ḥasan et-Taṭâfî, savant marocain qui vivait au XVII[e] siècle. Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 117; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 125.

(2) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. 'Abd Allah b. 'Alî b. eṭ-Ṭâhir es-Sijilmâsî el-Ḥasanî, qâḍî de Sijilmâsa, mort en 1089 (1678-1679). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 42; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 34 v°.

(3) 'Abd el-'Azîz b. 'Abd er-Raḥmân el-Filâlî, mort en 1096 (1685). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 199.

(4) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Moḥammed et-Tajmoû'tî, assassiné en 1088 (1677-1678). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 23; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 33 r°.

(5) Cf. *supra*, p. 260, n. 7.

(6) Aboû 'Abd Allah Moḥammed el-Mizwâr el-Marrâkochî, qâḍî de Marrâkech, mort vers 1065 (1654-1655). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 111; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadiyya*, I, p. 135.

(7) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Ibrâhîm el-Hachtoûkî, sur lequel cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 202.

(8) On remarquera que, de tous les maîtres cités plus haut, pas un n'habitait Fès.

sances dont il était l'objet, en deux vers demeurés célèbres au Maroc :

« Ni Fès, ni ses savants n'ont équitablement jugé mon savoir et n'ont reconnu la grandeur de mon rang !

« S'ils avaient été justes, ils m'auraient accueilli comme le berger des années stériles accueille le nuage chargé de pluie (1) ! »

Il alla alors à Marràkech faire des cours à la mosquée des Chorfa, puis partit en pèlerinage. Il revint à Fès en chawwal 1095 (11 septembre — 9 octobre 1684), y séjourna quelque temps, continuant à parler haut et avec franchise, et adressa au sultan Moulay Ismâ'ïl, à propos du désarmement des tribus berbères, une longue lettre d'un ton presque agressif (2). Il retourna pour la seconde fois en pèlerinage en 1101, et mourut à son retour, le 15 dhoû'l-ḥijja 1102 (10 septembre 1691). Il fut enterré dans son pays d'origine, à Tamazzazt (3), près de la petite ville de Ṣfroû ; son tombeau s'élève encore aujourd'hui à cet endroit et fait l'objet de fréquentes visites pieuses des habitants de toute la région.

Les œuvres d'el-Ioûsî (4), pour être moins nombreuses

(1) ما أنصفت فاس ولا أعلامها * علمي ولا عرفوا جلالة منصبي
لو أنصفوا لصبوا الي كما صبا * راعي سنين الى الغمام الصيب

(2) Le texte complet en est donné par en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, pp. 39-41.

(3) Orthographié Tamzazizt par el-Qâdirî.

(4) En voici la liste : 1° Recueil de proverbes et de sentences morales, non terminé, intitulé *Zahr el-akam fî'l-amthâl wa'l-ḥikam* (Rabat, 358-359) ; 2° Glose sur le commentaire écrit par es-Sanoûsî sur son résumé de logique, intitulée *Nafâ'is ed-dorar fî ḥawâchî 'l-Mokhtaṣar ;* 3° Ouvrage sur la formule *lâ ilaha illa Allah*, *Manâhij el-khalâṣ min kalimat el-ikhlâṣ* (var. *Machrab el-'âmm wa'l-khâṣṣ min...*) ; 4° *el-Qawl el-faṣl fî tamyîz el-khâṣṣa 'an el-faṣl* (var. *fî'l-farq baïn el-khâṣṣa wa'l-faṣl*) (Rabat, 512) (2) ; 5° *Kitâb el-moḥâḍarât;* 6° *Dîwân;* 7° Glose sur le grand traité de théologie d'es-Sanoûsî et son commentaire par l'auteur ; 8° *el-Qânoûn fî ibtidâ' el-'oloûm;* 9° Poème en rime *dâl* (*Dâlîyya*) à la louange d'Ibn Nâṣir et commentaire ; 10° *el-Kawkab es-sâṭi' fî charḥ jam' el-jawâmi'*, non terminé; 11° Glose sur le *Talkhîṣ el-miftaḥ*, non terminée ; 12° *Fahrasa;* 13° Opuscules divers.

que celles de son contemporain 'Abd er-Raḥmân el-Fâsî, n'offrent pas moins d'intérêt. Ses nombreuses poésies ont été réunies en un *dîwân*, et l'une d'elles, la *Dâlîyya*, qu'il composa à la louange de son maître Maḥammed Ibn Nâṣir et qu'il commenta ensuite, témoigne d'un réel talent poétique. Il composa aussi un livre fort curieux, *el-Qânoûn fî ibtidâ' el-'oloûm* (1), rempli de considérations sur les différentes sciences islâmiques : il était, sans doute, destiné à faire pièce à l'*orjoûza* géante et encyclopédique du grand savant de Fès. Mais l'ouvrage d'el-Ioûsî qui offre le plus d'intérêt est celui qu'il intitula *el-Moḥâḍarât* (2), « les conversations », et qui, différant complètement de la manière des *fahrasa*, se présente néanmoins sous forme de mémoires, de notes, de souvenirs réunis sans grand souci de classement. Cet ouvrage ne constitue pas d'ailleurs une autobiographie d'el-Ioûsî ; sur lui-même, on n'y trouve que quelques renseignements de filiation ; par contre, que de précieuses indications sur la société lettrée marocaine du XVIIe siècle, divisée par d'innombrables querelles de chapelle mais déployant pourtant une activité intellectuelle digne d'attention ! Dans la pensée de l'auteur, ce livre devait être la contrepartie d'une réponse acerbe, par laquelle les savants de Fès avaient riposté aux deux vers cités plus haut. En fait, ce fut au cours d'un voyage au sud du Maroc, en 1095 (1684), qu'il en entreprit la composition, en rapportant de mémoire des anecdotes, des citations poétiques et jusqu'à des proverbes arabes, et en reliant le tout par une chaîne de sa composition. Ainsi, les *Moḥâḍarât* sont loin de ressembler à un dictionnaire biographique ; mais elles offrent la même utilité, parce qu'elles aussi fourmillent d'indications précises sur les lettrés et les saints du Maroc. On peut dire qu'elles sont un des rares livres de mémoires profanes qu'ait osé écrire un savant du pays.

(1) Lithographié à Fès en 1310.
(2) Lithographié à Fès en 1317.

BIOGRAPHES DU XII[e] SIÈCLE DE L'HÉGIRE (1689-1785 J.-C.)

Mohammed el-Mahdî el-Fâsî (1).

Aboû 'Abd Allah Moḥammed el-Mahdî b. Aḥmed b. 'Alî b. Aboû'l-Maḥâsin Ioûsof el-Fihrî el-Fâsî naquit à el-Qaṣr el-Kabîr à la fin de rajab 1033 (17 mai 1624) (2). Son père Aḥmed (3) et son oncle maternel Maḥammed el-Fâsî (4) lui firent entreprendre dans cette ville ses premières études, qu'il alla compléter à Fès : il y suivit l'enseignement de son oncle 'Abd el-Qâdir el-Fâsî et de Ḥamdoûn el-Mizwâr. Il ne tarda pas à acquérir une grande compétence en matière de science musulmane. Très pieux et très dévot, il mena une vie ascétique et refusa les cadeaux que lui envoya le sultan Moulay er-Rachîd. Il s'initia au ṣoûfisme et devint l'une des personnalités les plus considérables de la confrérie jazoûlite : ses maitres spirituels furent Maḥammed b. 'Abd Allah Ma'an (5) et Qâsim el-Khaṣâṣî (6). Il eut comme disciples

(1) Bibliographie. — el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 211 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 160 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 47 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 316 ; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 462 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 26, n° 64-68.

(2) D'après la *Salwat el-anfâs*. El-Ifrânî donne le 19 rajab (7 mai) et el-Qâdirî, le 27 rajab (15 mai) de la même année.

(3) Mort en 1062 (1653). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 200; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 19 v°; el-Kattâni, *Salwat el-anfâs*, II, p. 315.

(4) Aboû 'Abd Allah et Aboû'l-Qâsim Maḥammed b. Aḥmed b. Ioûsof el-Fâsî, fut qâḍî de Meknès, puis mufti et prédicateur à el-Qarawîyîn, à Fès. Il mourut en 1084 (1673). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 170; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 12; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 32 r°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 320.

(5) Cf. *supra*, p. 267, n. 5.

(6) Aboû'l-Faḍl Qâsim b. Qâsim el-Khaṣâṣî el-Andalosî el-Fâsî, mystique marocain, mort le 19 ramaḍân 1083 (8 janvier 1673). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 171; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 9; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 30 v° ; Ibn 'Aïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-'âṭir el-anfâs*, fol. 64 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 282; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 338. El-Qâdirî lui a consacré un ouvrage spécial : *ez-Zahr el-bâsim*; cf. *infra*.

principalement des membres de sa famille, déjà nombreux à Fès. Il consacra tout le temps que lui laissait l'exercice de sa religion à l'enseignement et à la composition d'ouvrages. Il mourut à Fès, dans la nuit du 8 au 9 cha'bân 1109 (20 février 1698) et fut enterré dans le mausolée de son arrière-grand-père Ioûsof el-Fâsî.

L'œuvre laissée par Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî est presque tout entière d'ordre biographique (1) ; son livre le plus connu, le *Momti' el-asmâ' fî akhbar el-Jazoûlî wa't-Tabbâ' wa-mâ lahomâ min el-atbâ'* (2), est une histoire du mouvement jazoûlite au Maroc sous forme de notices, quelques-unes assez longues : successivement el-Jazoûlî, son disciple et-Tabbâ' (3), les disciples de ce dernier et les différents chefs de confrérie jusqu'à la fin du XVIIe siècle y sont passés en revue. L'auteur compléta son livre par un opuscule intitulé *el-Ilmâ' bi-ba'ḍ man lam iodhkar fî Momti' el-asmâ'*. Il consacra également un troisième ouvrage à l'école châdhilite et à la filiale fondée par Aḥmed Zarroûq (4) : la *Toḥfat ahl eṣ-ṣadîqîyya bi-asânîd eṭ-ṭâ'ïfat el-jazoûliyya wa'z-zarroûqîyya*. Se plaçant toujours au point de vue mystique, il composa enfin deux opuscules sur son arrière-grand-père Aboû'l-Maḥâsin : *el-Jawâhir eṣ-ṣafîyya min el-*

(1) Ses autres ouvrages sont : trois commentaires, grand, petit et moyen des *Dalâ'ïl el-khaïrât* d'el-Jazoûlî ; un traité de généalogie : *Dâ'î 'ṭ-ṭarab bi-ikhtiṣâr ansâb el-'Arab ;* une réponse à des ṭolba de Fès au sujet de l'extase mystique d'el-Khaṣâṣî : *er-Raṣâṣat el-maṭfiyya fî jawf man radd 'alâ ahl el-mokhfiyya ;* des ouvrages sur la vie du Prophète : *el-'Iqd el-monaḍḍad min jawâhir mafâkhir sayyîdinâ wa-mawlânâ Moḥammed ; Simṭ el-jawhar el-fâkhir min mafâkhir en-nabî el-awwal wa'l-âkhir ; Kifâyat el-moḥtâj min khabar ṣâḥib et-tâj wa'l-liwâ' wa'l-mi'râj ; Chifâ' el-gholla wa-inqichâ' eṣ-ṣaḥâba 'an ḥokm ech-chokr awwal et-milla wa-tanzîh eṣ-ṣaḥâba ; ed-Dorrat el-gharrâ' fî waqf el-qorrâ' ; Ma'oûnat en-nâsik bi'ḍ-ḍaroûrî min el-manâsik ; el-Lom'at el-khaṭîra fî mas'âlat khalq af'âl el-'ibâd ech-chahîra.*

(2) Lithographié à Fès en 1305 et 1313.

(3) Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz b. 'Abd el-Ḥaqq el-Ḥarrâr, dit et-Tabbâ', successeur d'el-Jazoûlî comme chef de la confrérie châdhilite, mort à Marrâkech en 914 (1508-1509). Cf. Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 99 ; Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momti' el-asmâ'*, p. 32 ; Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadiyya*, II, p. 59 ; A. Cour, *Etablissement des Chérifs*, p. 64.

(4) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 187, n. 3.

maḥâsin el-ioûsofîyya et la *Rawḍat el-maḥâsin ez-zahîyya bi-ma'âthir ech-chaïkh Abî'l-Maḥâsin el-bahîyya* (1), et un autre sur son maître Maḥammed Ibn 'Abd Allah Ma'an : *'Awârif el-minna fî manâqib sayyîdî Maḥammed Ibn 'Abd Allah moḥyî's-sonna* (2).

Par sa vie ascétique, sa science et le rôle important qu'il joua dans le châdhilisme au xviiᵉ siècle, Moḥammed el-Mahdî passe pour l'un des plus illustres membres de la famille des Fâsîyîn. On verra que plus tard, Aḥmed el-Wazîr el-Ghassânî le jugea, lui aussi, digne de l'honneur d'une monographie.

Les Qâdirîyîn.

Une autre grande famille de Fès donnait de son côté naissance, à cette époque, à une série de savants, docteurs et biographes, les Qâdirîyîn, qui ont encore de nombreux descendants dans la capitale marocaine. Ils appartenaient à une sous-branche de chorfa ḥasanîs, descendant d'el-Ḥasan, fils de 'Alî par 'Abd Allah el-Kâmil et Moûsâ el-Jawn, et tiraient leur ethnique du grand saint de l'Islâm 'Abd el-Qâdir el-Jîlânî. L'un de leurs ancêtres, Aboû 'Abd Allah Moḥammed, était venu de Grenade s'installer à Fès deux siècles auparavant (3).

Aboû 'Abd Allah Moḥammed el-'Arbî b. eṭ-Ṭayyib b. Moḥammed el-Ḥasanî el-Qâdirî (4) naquit à Fès le 6 rajab 1056 (18 août 1646) (5). Il y fut l'élève de 'Abd el-Qâdir el-

(1) Le premier de ces opuscules existe dans la collection des manuscrits arabes de Rabat, sous le nº 407 (5).

(2) Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 288, ligne 4.

(3) Cf. 'Abd es-Salâm el-Qâdirî, *ed-Dorr es-sanî*, p. 59 ; ed-Dilâ'î, *Natîjat et-taḥqîq*, p. 12; Cour, *Établissement des Chérifs*, p. 20.

(4) Bibliographie. — 'Abd es-Salâm el-Qâdirî, *ed-Dorr es-sanî*, p. 62, ligne 7 ; ed-Dilâ'î, *Natîjat et-taḥqîq*, p. 20 ; Moḥammed el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 158 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 46 vº ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 345; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 27, nº 69.

(5) D'après 'Abd es-Salâm el-Qâdirî, *el-'Orf el-'âṭir*, trad. Giacobetti, p. 145.

Fâsî, de Moḥammed el-Mahdî, l'auteur du *Momti' el-asmâ* et d'Aboû'Alî el-Ḥasan el-Ioûsî (1). Il ne tarda pas à s'occuper de ṣoûfisme, aux côtés de Qâsim el-Khaṣâṣî (2), d'Aḥmed el-Iamanî (3) et d'Aḥmed Ibn 'Abd Allah Ma'an (4), qu'il accompagna en pèlerinage. Il mourut à la fin de moḥarram 1106 (20 septembre 1694) et fut enterré dans sa ville natale, dans un jardin situé en dehors de Bâb el-Fotoûḥ, à proximité du tombeau d'Aboû'l-Maḥâsin el-Fâsî.

Moḥammed el-'Arbî el-Qâdirî fut le premier historien du groupement marocain des chorfa auxquels il appartenait. Il consacra, en effet, un opuscule sans titre à la descendance de 'Abd el-Qâdir el-Jîlânî à Fès. Il composa aussi un résumé, augmenté de quelques indications nouvelles, de la *Toḥfat ahl eṣ-ṣadîqîyya* de Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî sur la chaîne spirituelle des disciples d'el-Jazoûlî et d'Aḥmed Zarroûq : il l'intitula *eṭ-Ṭorfa fî ikhtiṣâr et-Toḥfa* (5). On verra enfin un peu plus loin que certains savants marocains veulent qu'il soit l'auteur du dictionnaire biographique des célébrités de Fès couramment attribué à Ibn 'Aïchoûn ech-Charrâṭ.

Son frère cadet 'Abd es-Salâm fut avant tout un généalogiste de chorfa. Étant lui-même d'origine chérifienne, il entreprit non seulement de rédiger en quelque sorte l'armorial de sa propre famille, mais en même temps celui de tous les groupements qui, à Fès, revendiquaient le titre de descendants du Prophète. Il laissa, en plus, une œuvre biographique relativement considérable.

Aboû Moḥammed 'Abd es-Salâm b. eṭ-Ṭayyib el-Qâdirî (6)

(1) Cf. *supra*, p. 269, sqq.

(2) Cf. *supra*, p. 273, n. 6.

(3) Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. Moḥammed b. Idrîs el-Ḥasanî el-Qâdirî el-Iamanî, originaire de la Haute-Égypte, mort à Fès en 1113 (1701). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 219; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 165; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 50 r°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 334.

(4) Fils de Moḥammed Ibn 'Abd Allah Ma'an, mort en 1120 (1708). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 221; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 182; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 292; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahiyya*, II, p. 336.

(5) Cet opuscule existe à la bibliothèque de Rabat, sous le n° 407 (3).

(6) Bibliographie. — 'Abd es-Salâm el-Qâdirî, *ed-Dorr es-sani*, p. 62, ligne

naquit, comme son frère aîné, dans la capitale, le 10 ramaḍân 1058 (20 septembre 1648) (1). Il y fit des études très complètes, sous la direction de ʿAbd el-Qâdir el-Fâsî, des deux fils de ce dernier, Maḥammed et ʿAbd er-Raḥmân, d'el-Ioûsî, d'el-ʿArbî el-Fichtâlî (2) et d'Aḥmed Ibn el-Ḥâjj (3). Il se révéla bientôt comme le savant le plus versé dans les recherches généalogiques : sa compétence en cette matière ne fut jamais égalée au Maroc. Il fit de nombreuses visites pieuses dans le pays, notamment au mausolée de Moulay ʿAbd es-Salâm b. Machîch. Il alla, à la fin de sa vie, en pèlerinage aux tombeaux des saints de l'Extrême-Soûs et mourut à son retour, le 13 rabîʿ I 1110 (19 septembre 1698). Il fut enterré auprès de son frère Moḥammed el-ʿArbî, en dehors de Bâb el-Fotoûḥ.

ʿAbd es-Salâm el-Qâdirî laissait à sa mort un assez grand nombre d'œuvres, les plus importantes se rapportant à l'hagiographie et à la généalogie (4). Ses monographies

8; *el-ʿOrf el-ʿâṭir* (trad. Giacobetti, *Kitab en Nasab*), p. 145; el-Dilâ'ï, *Natîjat et-taḥqîq*, p. 20; Moḥammed el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 162 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 48 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 348 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 192; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 27, n° 71.

(1) Le 10 ṣafar 1058 (6 mars 1648), d'après son *el-ʿOrf el-ʿâṭir*, trad. Giacobetti, *loc. cit.*

(2) Aboû Moḥammed Moḥammed el-ʿArbî b. Aḥmed b. ʿAbd el-Karîm el-Fichtâlî, mort à Fès en 1092 (1681). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 190; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 72; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 37 v°; el-Kattânî, *Salwat et-anfâs*, II, p. 228.

(3) Aboû'l-Faḍl et Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed b. el-ʿArbî b. Moḥammed Ibn el-Ḥâjj el-Ḥârithî el-Mirdâsî es-Solamî, de la famille des Ibn el-Ḥâjj de Fès, fut qâḍî de Fâs el-Jadîd et mourut le 1[er] rabîʿ I 1109 (17 septembre 1697). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 223; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 161; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 48 r°; Moḥammed eṭ-Ṭâlib Ibn el-Ḥâjj, *Riâḍ el-ward*, ms. 396 de Rabat, fol. 61 sqq. ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 153; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 327.

(4) Les autres œuvres sont, pour la plupart, de courts poèmes didactiques : 1° *Naẓm mokhtaṣar es-Sanoûsî fî'l-manṭiq* (Rabat, *Mss.*, 522 (9) ; 2° *Iḥkâm el-maʿroûf min aḥkâm eẓ-ẓoroûf* (Rabat, *Mss.*, 522 (1) ; 3° *Naẓm qawâʿid el-iʿrâb* (Rabat, *Mss.*, 497 (8) ; 4° *er-Rajaz el-moḥtawî ʿalâ masâ'ïl mokhtaṣar es-Sanoûsî* (Rabat, *Mss.*, 423 (1); 5° *Dîwân;* 6° *Maṣâbîḥ el-iqtibâs fî madâ'ïḥ Abî'l-ʿAbbâs;* 7° Commentaire de la sourate *el-Ikhlâṣ* (*Qor.*, CXII) ; 8° *Maʿoûnat el-ikhwân bi-maʿrifat arkân el-'îmân wa'l-islâm wa'l-iḥsân;*

de saints sont au nombre de trois. La première est consacrée à Aḥmed Ibn ʿAbd Allah Maʿan el-Andalosî et porte le titre d'*el-Maqṣad el-aḥmad fî't-taʿrîf bi-sayyîdinâ Ibn ʿAbd Allah Aḥmad;* la seconde, à Aḥmed ech-Châwî, le santon si populaire de Fès, qui est enterré dans son oratoire au quartier d'es-Siàj (1) : elle se nomme *Moʿtamad er-râwî fî manâqib walî Allah sayyîdî Aḥmad ech-Châwî*; la troisième, enfin, *Nozhat el-fakr fi manâqib ech-chaïkhaïn sayyîdî Maḥammed wa-wâlidih sayyîdî Abî Bakr*, qui semble avoir été perdue de bonne heure, rappelait probablement la vie et les miracles du fondateur de la zâwîyya d'ed-Dilâ' et de son fils.

Le plus important des traités de ʿAbd es-Salâm el-Qâdirî relatifs aux chorfa de Fès est certainement celui qu'il intitula *ed-Dorr es-sanî fî baʿḍ man bi-Fâs min ahl en-nasab el-ḥasanî* (2). C'est la première étude d'ensemble sur le chérifisme dans la capitale marocaine, qui ne soit pas soumise aux règles de la poésie didactique. Elle s'occupe des branches de chorfa descendant d'el-Ḥasan et de ʿAbd Allah el-Kâmil par les trois fils de ce dernier, Idrîs, Moḥammed en-Nafs ez-zakiyya et Moûsâ el-Jawn. Les premiers sont les Idrîsites, se subdivisant eux-mêmes en Joûṭîyîn (Ṭâhirîyîn,

9° *en-Nasîm el-moʿabbiq fi tawjîh el-khilâf el-wârid fî'l-manṭiq*; 10° *Dhakhîrat el-iktisâb fî man iadkhol el-janna bi-ghaïr ḥisâb* (Rabat, *Mss.*, 497 (8); 11° *Talmîm el-afrâḥ bi-tanʿîm el-arwâḥ* (*orjoûza* de 15 vers, Rabat, *Mss.*, 537 (5); 12° *Tanbîh el-moʿriḍîn ʿan âïât es-samâwât wa'l-ârâḍîn*; 13° *Idâ' el-ḥoqoûq fi ibdâl el-foroûq* (Rabat, *Mss.*, 537 (3); 14° *Wasîlat es-sâlikîn bi'l-ʿârifîn el-kâmilîn*; 15° *Manhaj er-rachâd fi lâmîyyat el-isnâd*; 16° *Rajâ' el-ijâba fî'l-badr bain eṣ-ṣaḥâba*; 17° *Naïl el-qarabât bi-ahl el-ʿaqabât* (*orjoûza* de 66 vers, Rabat, *Mss.*, 537 (6); 18° *Ighâthat el-lahfân bi-âsânîd oûlî'l-ʿirfân.*

(1) Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed b. Moḥammed ech-Châwî, mort à Fès le 26 moḥarram 1014 (13 juin 1605). Cf. Ibn ʿAïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-ʿâṭir el-anfâs*, fol. 108; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 36; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 96; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 4 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 274 Gaillard, *Fès*, p. 128; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 27, n° 71.

(2) Lithographié à Fès en 1303 et 1308. Cet ouvrage a été utilisé par Salmon, pour la rédaction de ses *Chorfa Idrisites de Fès* (*Arch. mar.*, I, 1904, p. 425 sqq.) et de ses *Chorfa Filâla et Djilâla de Fès* (*ibid.*, III, 1905, p. 1 sqq.), et par A. Cour, dans les tableaux de chorfa de son *Établissement des Dynasties des Chérifs au Maroc.*

Chabîhîyîn, 'Imrâniyîn, Ṭâlibîyîn, Ghâlibiyîn), Dabbâghiyîn, Chorfa de la 'Aqabat Ibn Ṣawwâl (ou Kattâniyîn), 'Alamiyîn (Chafchâwaniyîn, Raïsoûnîyîn, Raḥmâniyîn et Liḥiâniyîn); les descendants de Moḥammed en-Nafs ez-zakiyya sont les Chorfa de Sijilmâsa ou Filâla, c'est-à-dire ceux de la dynastie 'alawite; enfin, les descendants de Moûsâ el-Jawn sont les Qâdirîyîn. Malgré le titre restrictif de l'ouvrage, el-Qâdirî termine ce dernier en passant en revue les descendants d'el-Ḥosaïn, frère d'el-Ḥasan, qui sont rares au Maroc et n'y sont représentés que par quelques Chorfa Ṣaqallîyîn (1) et 'Irâqîyîn, venus d'Andalousie. Avec eux il épuisait tous les groupements formant la noblesse religieuse du pays, en donnant à chacun la place qui lui revenait auprès de ceux qui détenaient le pouvoir temporel. Il le fit d'ailleurs avec une extrême prudence, laissant délibérément de côté les Sa'diens et retraçant en termes élogieux, mais d'une façon rapide, l'histoire de l'accession des 'Alawites au trône marocain (2).

El-Qâdirî consacra aussi une monographie spéciale au groupe de chorfa auquel lui-même appartenait : *el-'Orf el-'âṭir fî man bi-Fâs min abnâ' ech-chaïkh 'Abd el-Qâdir* (3) et

(1) Ou Siciliens. La vocalisation classique est *Ṣiqillîyîn*. Nous avons cru devoir conserver la vocalisation adoptée par les lettrés du Maroc.

(2) El-Qâdirî écrivit aussi un traité de généalogie plus général, auquel il donna le titre de *'Iqd el-la'âlî wa-wasîlat es-soû'âl bi-mâ laho (ṣallâ'llah 'alaïh wa-sallam) min el-'âli 'alaïh wa-sallam) min el-'âl.*

A la fin du XIe siècle et au début du XIIe furent écrits au Maroc deux autres traités de généalogie chérifienne : l'un, consacré aux Chorfa 'Alawîyîn de Sijilmâsa, fut composé par Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. 'Abd el-Malik ech-Charîf es-Sijilmâsî, sous le titre d'*el-Anwâr es-sanîyya fî nisbat man bi-Sijilmâsa min el-achrâf el-moḥammadîyya* ; — l'autre, intitulé *Chodhoûr edh-dhahab fî khaïr nasab*, était l'œuvre d'et-Tohâmi b. Moḥammed b. Aḥmed Ibn Raḥmoûn, chérif du Jabal el-'Alam, qui le composa en 1105 (1693-94). Cf. l'analyse que G. Salmon a donnée de ce dernier ouvrage dans les *Arch. Mar.*, III, p. 159-265 (*Ibn Raḥmoûn*).

(3) C'est de cet ouvrage, qu'il confondait d'ailleurs avec *ed-Dorr es-sanî*, que le P. Giacobetti donna une traduction médiocre qui forme la deuxième partie (pp. 89-173) de son *Kitab en-Nasab*. D'après le manuscrit qu'il a eu entre les mains, *el-'Orf el-'âṭir* aurait été terminé par el-Qâdirî dans la dernière décade de ṣafar 1089 (16-25 mars 1678). La traduction fait suite

une autre aux chorfa 'Irâqîyìn : *Maṭla' el-ichrâq fi'l-achrâf el-wâridîn min el-'Irâq;* enfin, un poème didactique de cent quarante et un vers sur les quatre « pôles » 'Abd el-Qâdir el-Jîlânî, 'Abd es-Salâm b. Machìch, ech-Châdhilî et el-Jazoûlî : *el-Ichrâf 'alâ nasab el-aqṭâb el-arba'at el-achrâf* (1), dans lequel il fournit la généalogie de ces saints personnages et une liste sommaire de leurs descendants (2).

Pas un de ces ouvrages n'est d'étendue considérable. Le dernier dont il entreprit la composition et qui fut interrompu par sa mort, devait, dans son esprit, constituer son œuvre maîtresse. Il conçut, en effet, le projet d'établir un dictionnaire biographique du Maroc au XIe siècle de l'Hégire, mais il n'en put écrire que quelques feuilles et le titre : *Nozhat en-nâdî wa-toḥfat el-ḥâdî fî-man bi'l-Maghrib min ahl el-qarn el-ḥâdî* (3). On verra que son petit-fils Moḥammed el-Qâdirî ne fit que reprendre le même projet, en en attribuant d'ailleurs l'origine à son grand-père, quand il écrivit le *Nachr el-mathânî.*

Ibn 'Aïchoûn ech-Charrâṭ (4).

On est peu renseigné sur la vie du biographe Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Moḥammed b. Moḥammed Ibn 'Aïchoûn, surnommé ech-Charrâṭ, né en 1035 (1625-26). Son

dans l'ouvrage de Giacobetti à celle du traité d'el-'Achmâwî, dont il sera question plus loin.

(1) Lithographié à Fès en 1308, en même temps qu'*ed-Dorr es-sanî* du même auteur.

(2) D'après el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 3. 'Abd es-Salâm el-Qâdirî serait également l'auteur d'un opuscule biographique sur l'historien Ibn Abî Zar'.

(3) Ce début de dictionnaire existe à Rabat, *Mss.*, 530 (5). Le titre rappelle assez celui qu'el-Ifrânî donna à son histoire sa'dienne. Il n'est pas impossible que l'historien l'ait emprunté à el-Qâdirî, par réminiscence voulue ou inconsciente.

(4) BIBLIOGRAPHIE. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 161; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 48 r°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 8; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 32, n° 86.

père était mort pour la foi dans une expédition qu'avaient entreprise des *mojâhidîn* de Fès, sous l'impulsion d'el-ʿAyyâchî de Salé, contre les Espagnols d'el-Mahdîyya (1), en ramaḍân 1040 (avril 1631) (2). Lui-même passa sa vie dans la fréquentation des illuminés et des ascètes et mourut à Fès le 7 ṣafar 1109 (25 août 1697).

Les biographes marocains font peser sur ce personnage une grave accusation : il se serait attribué la paternité d'un recueil hagiographique consacré aux saints de Fès, écrit par Moḥammed el-ʿArbî el-Qâdirî, dont a vu plus haut la vie et l'œuvre : *er-Rawḍ el-ʿâṭir el-anfâs bi-akhbâr eṣ-ṣâliḥîn min ahl Fâs;* alors qu'à la vérité, il ne serait que l'auteur d'un complément de ce dernier ouvrage, intitulé *et-Tanbîh ʿalâ man lam iaqaʿ bih min foḍalâʾ Fâs tanwîh.*

L'accusation est déjà ancienne; c'est ainsi qu'on la trouve dans le *Nachr el-mathânî* (3); et le strict et honnête el-Kattânî a donné à l'histoire, à deux reprises différentes dans sa *Salwat el-anfâs*, une ampleur assez grande; il cite, pour expliquer son indignation, un extrait d'el-Qâdirî qui ne manque pas de saveur et qui, s'il est authentique, donne une idée de ce qu'est au Maroc la propriété littéraire. — « Ibn ʿAïchoûn me demanda, dit Moḥammed el-ʿArbî el-Qâdirî, d'établir un ouvrage résumé qui fût consacré aux saints de Fès et à leur histoire. J'acquiesçai à son désir et il me promit de me payer la composition du livre. Je me mis à l'écrire sur des cahiers de format petit in-quarto et les lui remis au fur et à mesure contre paiement. Je lui donnai ainsi en quinze jours environ plus de trente cahiers écrits de ma main, d'un texte ordonné, sans rature ni renvoi (4). J'y avais consigné les biographies de soixante-dix-neuf saints, le premier étant Sidi Darrâs b. Ismâʿîl et le dernier, Sidi Maj-

(1) Alors appelée par les Marocains el-Maʿmoûra ou Ḥalq Sboû, et par les Espagnols la Mamora ou San Miguel de Ultramar. Cette expédition est rapportée par el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 267 du texte et 443 de la trad.

(2) Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, pp. 121-122.

(3) II, p. 159, l. 12 sqq.

(4) Il paraît assez étrange que cet ouvrage, suffisamment étendu, ait pu être composé pendant un laps de temps aussi court.

bar. Je ne gardai aucune trace de l'ouvrage. Très peu de temps après — c'était en 1100 (1689) — je partis en pèlerinage et demeurai absent dix-sept mois et quelques jours. A mon retour, je dus m'aliter et restai malade quatre ans, pendant lesquels je ne m'occupai que de moi. Puis, à ma guérison, certain faqîh me fit savoir qu'Ibn 'Aïchoûn s'était attribué la paternité de l'ouvrage et qu'il avait inscrit son nom dans le préambule. Je fus vivement surpris. Je rencontrai ensuite Ibn 'Aïchoûn : il avait mon livre, mais écrit d'une autre main que la mienne, en un volume de grand format. J'y jetai les yeux ; il portait son nom comme nom d'auteur. Ibn 'Aïchoûn y avait ajouté les biographies de son père, de son chaïkh Sidi Ḥamdoûn el-Malaḥafî, de quelques compagnons de Sidi Mas'oûd ech-Charrâṭ et de quatre ou cinq personnages de Fès contemporains... » Interrogé par el-Qâdirî, Ibn 'Aïchoûn rougit et demeura sans répondre (1).

Il y a de fortes chances pour que le passage cité par el-Kattânî n'ait pas été inventé de toutes pièces, par lui ou avant lui, par quelque autre biographe. La *Salwat el-anfâs* ajoute que Mohammed el-'Arbi el-Qâdirî décida de recomposer son ouvrage, mais que la mort l'empêcha de mettre son dessein à exécution. Nous n'avons, de notre côté, aucun moyen de savoir si l'histoire du vol d'Ibn 'Aïchoûn doit être considérée comme véridique. Il est pourtant curieux qu'un auteur qui fut presque le contemporain des deux personnages en cause, et dont la bonne foi ne semble pas suspecte, ne souffle mot de l'aventure : el-Ifrânî, en effet, a utilisé le *Rawḍ* comme source d'information, et il en fait mention parmi ses autorités sous le nom d'Ibn 'Aïchoûn (2).

Au surplus, que cet ouvrage soit de Moḥammed el-Arbî el-Qâdirî ou d'Ibn 'Aïchoûn ech-Charrâṭ, il ne suffirait à la gloire ni de l'un ni de l'autre. L'exemplaire que nous en avons sous les yeux (3) porte que l'ouvrage fut terminé en ramaḍân

(1) el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 347. Cf. aussi *ibid.*, I, p. 8.

(2) el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 228, ligne 22. Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 39.

(3) Ms. 389 de la bibliothèque de Rabat. La copie est elle-même assez ancienne (1203 = 1788).

1099 (juillet 1688) ; « il fut, dit l'auteur, écrit dans un but de piété ». C'est un recueil exclusivement hagiographique, qui comprend les biographies et le relevé des *manâqib* de quatre-vingt-neuf saints de Fès, dont la plupart, morts aux XVIe et XVIIe siècles, sont enterrés à l'extérieur de Fès, dans le voisinage de Bâb el-Fotoûḥ et de Bâb Gîsa. A part quelques grands personnages célèbres, comme Idrîs, Aboû'l-Maḥâsin el-Fâsî ou Aḥmed ech-Châwî, le plus grand nombre des saints qui y sont mentionnés n'ont plus, à l'heure actuelle, grand renom dans la capitale. La biographie de tous a d'ailleurs été reprise en détail par el-Kattânî, de sorte que l'on n'a pas grand profit à attendre du *Rawḍ* pour l'histoire hagiographique du Maroc.

Moḥammed eṭ-Ṭayyîb el-Fâsî (1).

Aboû 'Abd Allah Moḥammed eṭ-Ṭayyib b. Maḥammed était le petit-fils de 'Abd el-Qâdir el-Fâsî. Il naquit à Fès en 1064 ou 1068 (1653-58) et se montra dès sa jeunesse digne de la famille de savants à laquelle il appartenait. Son père, son grand-père, son grand-oncle Moḥammed el-Mahdî et son oncle 'Abd er-Raḥmân présidèrent à son instruction. Il eut aussi comme maître Aboû Sâlim el-'Ayyâchî, l'auteur de la *riḥla*, et reçut une *ijâza* de Moḥammed el-Khirchî (2). Il enseigna bientôt lui-même et eut un grand nombre de disciples. En 1103 (1692), il fut désigné par le sultan Moulay Ismâ'îl pour faire partie de l'ambassade envoyée à Alger afin de conclure une trêve avec les Turcs, à la suite de la défaite de l'armée marocaine à el-Machâri', sur le Wâdî Molwiyya. Cette ambassade comprenait le propre fils du

(1) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 167 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 50 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 318 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 33, n° 89.

(2) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. 'Abd Allah el-Khirchî, jurisconsulte égyptien, auteur d'un commentaire très connu du *Mokhtaṣar* de Khalîl. Mort en 1101 (1690). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 205 ; el-Jabartî, *'Ajâ'ib el-âthâr*, I, p. 65 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 137 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 44 r° ; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 84, n. et 318.

sultan, Moulay 'Abd el-Malik, le secrétaire Moḥammed el-Wazîr el-Ghassânî et plusieurs hauts fonctionnaires de la cour de Meknès. Pendant l'absence des envoyés, le bruit courut pendant une journée qu'ils avaient été assassinés, mais le lendemain, la nouvelle fut démentie (1). Moḥammed eṭ-Ṭayyib vécut encore dix années et mourut, du vivant de son père, le 19 rabî' II 1113 (23 septembre 1701). Il fut enterré près du tombeau de son grand-père 'Abd el-Qâdir, dans la zâwiyya des Fâsiyîn, au quartier d'el-Qalqaliyîn.

Ce personnage n'a pas laissé un nombre d'œuvres considérable. Il se chargea du soin d'établir la *fahrasa* de son père, à laquelle il donna le titre de *Ashal el-maqâṣid li-ḥiliat el-machâ'ïkh wa-raf' el-asânîd el-wâqi'a fi marwîyyat chaïkhinâ'l-wâlid*. Il avait également entrepris d'écrire un dictionnaire biographique du XIe siècle de l'Hégire ; il le commença, l'intitula *Maṭmaḥ en-naẓar wa-marsal el-'ibar bi'dh-dhikrâ bi-man ghabar min ahl el-qarn el-ḥâdî 'achar*, mais n'en poursuivit la rédaction que jusqu'à l'année 1013 : la dernière biographie complète que l'ouvrage contenait était celle de l'ancêtre de l'auteur, Aboû'l-Maḥâsin, immédiatement suivie du début de celle de Sidi Aḥmed ech-Châwî (2).

Moḥammed el-Wazîr el-Ghassânî (3).

L'un des membres de l'ambassade envoyée par Moulay Ismâ'îl à Alger avec Moḥammed eṭ-Ṭayyib el-Fâsî venait, quelques mois auparavant, de s'acquitter d'une mission politique en Espagne. Ce secrétaire, qui s'appelait Abou 'Abd Allah Moḥammed, dit Ḥammo, b. 'Abd el-Wahhâb el-Wazîr el-Ghassânî, appartenait à une vieille famille andalouse

(1) Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî, loc. cit.*; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 38 ; A. Cour, *Etablissement des Dyn.*, pp. 203-204.

(2) Ce dernier renseignement, d'après el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 279, l. 22-23.

(3) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 180 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 55 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 288 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahiyya*, II, p. 360.

émigrée au Maroc à la fin du Moyen Age. C'était en même temps un lettré et un bibliophile. Après avoir exercé sa charge à la cour de Meknès pendant plusieurs années, il mourut à Fès, en 1119 (1707-08).

C'est à la fin de 1101 (1690) que Moḥammed el-Wazîr avait été chargé par le sultan Moulay Ismâ'îl de se rendre en Espagne afin de négocier le rachat des captifs musulmans détenus dans ce pays, et, en même temps, d'essayer de rapporter les ouvrages arabes qui avaient pu rester dans les anciennes mosquées andalouses. Arrivé à Ceuta, le 15 moḥarram 1102 (19 octobre 1690), l'ambassadeur traversa le détroit et débarqua à Gibraltar, puis se dirigea à petites étapes sur Madrid, où il arriva le 7 rabî' II de la même année (8 janvier 1691). Il eut plusieurs entrevues avec le roi Charles II, puis rentra dans son pays, où il écrivit, pour commémorer son séjour dans la péninsule, une relation de voyage qu'il intitula *Riḥlat el-wazîr fî iftikâk el-asîr* (1).

Ce journal de route est bien connu depuis la publication de la traduction partielle qu'en donna Sauvaire en 1884 (2). Il se lit avec intérêt et l'on se représente, l'esprit amusé, les ébahissements successifs du secrétaire marocain en présence des hauts personnages de la cour espagnole : ceux-ci firent tous leurs efforts pour laisser à leur hôte une forte impression de raffinement et de courtoisie et lui montrèrent par le détail tout ce qui pouvait exciter sa curiosité. El-Wazîr el-Ghassânî excelle, au surplus, dans ses descriptions, et ce ne serait pas hausser par trop la valeur de son livre que de dire qu'il contient certaines données, évidemment vues sous un angle assez étroit, mais par cela même curieuses, sur la so-

(1) J'en possède une copie faite sur un exemplaire provenant de Salé.

(2) *Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain (1690-1691)*, traduit de l'arabe par H. Sauvaire, Paris, 1884, in-12. La traduction de Sauvaire a été faite d'après deux manuscrits provenant du fonds Gayangos. Il est curieux qu'aucune de ces copies ne porte les dates que nous avons fournies plus haut (arrivée à Ceuta, arrivée à Madrid) et qui figurent dans notre copie. Le traducteur a basé sur des événements contemporains du séjour de l'ambassadeur en Espagne et signalés par lui, la date qu'il a indiquée dans son titre, et qui se trouve exactement vérifiée.

ciété aristocratique et la cour espagnoles à la fin du XVII[e] siècle (1).

Il est dommage, par contre, que l'ambassadeur n'insiste pas davantage sur les causes qui motivèrent sa mission. C'est un problème encore assez obscur que celui des rédemptions ou des échanges de captifs entre le Maroc et les nations de l'Europe méditerranéenne jusqu'à la fin des temps modernes; et il eut été souhaitable d'être fixé par el-Wazir el-Ghassânî sur les accords qu'il fut vraisemblablement chargé de faire aboutir.

Aḥmed el-Ḥalabî (2).

Sirâj ed-Dîn Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. 'Abd el-Ḥaï el-Ḥalabî était, comme l'indique son ethnique, originaire d'Alep. Il naquit dans cette ville, mais passa la plus grande partie de sa vie à Fès, où il mourut. En effet, après avoir fait ses études en Orient et suivi principalement les cours d'un grand savant d'el-Baṣra, Moḥammed er-Rifâ'ï, el-Ḥalabî vint au Maroc et arriva dans la capitale en 1080 (1669-70). Là, comme il appartenait au rite châfi'ite, il ne prit guère part aux discussions de droit des docteurs mâlikites : mais il se révéla un lettré de premier ordre. Ses vers, des séances qu'il composa à la manière d'el-Ḥarîrî, lui valurent la notoriété et les félicitations des savants marocains les plus réputés. Il demeura dès lors à Fès, sans songer à retourner dans son pays natal; il y mourut en jomâdâ II 1120 (18 août — 15 septembre 1708) et fut enterré à l'extérieur de Bâb el-Fotoûḥ.

L'œuvre d'el-Ḥalabî est surtout littéraire et comporte une grande majorité de panégyriques du Prophète (3). Mais ce

(1) Cf. *infra*, la relation d'el-Ghazzâl, quelques années plus tard.

(2) Bibliographie. — el-'Alamî, *el-Anîs el-moṭrib*, pp. 6-19 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 185 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 57 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 164; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 28, n° 79, Ben Cheneb, *Revue des Ouvrages arabes* (*1322-1323*), pp. 293-295.

(3) Voici la liste de ses œuvres : 1° *Dîwân ;* 2° Recueil de séances intitulé *el-Ḥolal es-soundosîyya fî madḥ ech-chamâ'ïl el-moḥammadîyya* (Rabat, *Mss.*, 346-347); 3° *Kachf el-lithâm 'an 'arâ'ïs ni'am Allah ta'âlâ wa-ni'am rasoû-*

Syrien émigré au Maroc se classe parmi les hagiographes du pays par un ouvrage qu'il consacra aux *manâqib* d'Idrîs II et qui s'appelle *ed-Dorr en-nafîs wa'n-noûr el-anîs fî manâqib el-imâm Idrîs ben Idrîs* (1). Cette compilation établie d'après des sources arabes anciennes (2) forme la « légende dorée » complète du fondateur de Fès et de son père. Peut-être el-Ḥalabî se livra-t-il à ce travail pour marquer son attachement à sa patrie d'adoption, en l'honorant dans la personne du plus illustre de ses saints ; peut-être aussi faut-il voir dans *ed-Dorr en-nafîs* une preuve de plus de l'extension que prit, par réaction contre le pouvoir central, le culte idrîsite à partir du XVIIe siècle, culte au développement duquel, par une manœuvre habile, les sultans ʿalawites participèrent eux-mêmes bientôt (3). Quoi qu'il en soit, en écrivant cet ouvrage, le savant étranger était sûr de gagner la bienveillance du plus grand nombre des chorfa de la capitale.

Ibn Zâkoûr (4).

Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. Qâsim b. Moḥammed b. ʿAbd el-Wâḥid b. Aḥmed Ibn Zâkoûr el-Fâsî fut avant

lih ʿalaïhi's-salâm ; 4° *es-Saïf eṣ-ṣaqîl fî'l-intiṣâr li-madḥ er-rabb el-jalîl ;* 5° *Fatḥ el-fattâḥ ʿalâ marâtîʿ el-arwâḥ* (commentaire d'un de ses poèmes) ; 6° *Miʿrâj el-wosoûl fî'ṣ-ṣalât ʿalâ akram nabî wa-rasoûl ;* 7° *Manâhil eṣ-ṣafâ' fî jamâl dhât el-moṣṭafâ ;* 8° *Manâhil ech-chifâ fî roû'îyyâ'l-moṣṭafâ ;* 9° *er-Rawḍ el-bassâm fî roû'îyyâ ghaïrih ʿalaïhi's-salâm ;* 10° *es-Saïf el-masloûl fî qaṭʿ awdâj el-falloûs el-makhdhoûl ;* 11° *el-Konoûz el-makhtoûma fî samaḥat el-maqsoûma li-hadhihi'l-ommat el-marḥoûma ;* 12° *Raïḥân el-qoloûb fî-mâ li'ch-chaïkh ʿAbd Allah el-Barnâwî min asrâr el-ghoyoûb ;* 13° *ed-Dorr en-nafîs.*

(1) Lithographié à Fès en 1300 et 1314.

(2) M. R. Basset a donné, *op. cit.*, *loc. cit.*, la liste des sources et un résumé de l'ouvrage.

(3) C'est également à cette époque qu'apparaît, dans la littérature et l'épigraphie marocaines, l'expression الحضرة الادريسية « la capitale idrîsite », par laquelle on désigne toujours, d'une façon courante, la ville de Fès. Cf. A. Bel, *Inscriptions arabes de Fès*, p. 11.

(4) Bibliographie. — el-ʿAlamî, *el-Anîs el-moṭrib*, p. 19 sqq. ; el-Qâdirî,

tout un voyageur et un lettré épris de culture classique. Il naquit à Fès vers le milieu du XVIIe siècle et se livra de bonne heure à l'étude, dans sa ville natale, où il reçut l'enseignement de docteurs célèbres, comme ʿAbd el-Qâdir el-Fâsî, Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, ʿAbd es-Salâm el-Qâdirî, el-Ḥasan el-Ioûsî, le qâdî Bordola (1), Moḥammed el-Qosanṭînî (2) et Aḥmed Ibn el-Ḥâjj (3). Il alla ensuite à Tétouan suivre les cours du professeur el-Ḥâjj ʿAlî Baraka (4), et, à Alger, ceux de Moḥammed Qaddoûra (5), qui lui délivra une *ijâza* dans la première décade de rajab 1094 (26 juin — 5 juillet 1683). Il passa toute sa vie à composer des ouvrages, entre autres un *dîwân* poétique et des commentaires de poèmes classiques. Il mourut à Fès le 20 moḥarram 1120 (11 avril 1708) et fut enterré en dehors de Bâb Gîsa.

Parmi l'œuvre d'Ibn Zâkoûr (6), il y a lieu de mentionner

Nachr el-mathânî, II, p. 186; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 57 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 179, *in fine;* Moḥammed es-Sâ'iḥ, *el-Montakhabât el-ʿabqarîyya*, p. 58; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 13, n° 18.

(1) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed el-ʿArbî b. Aḥmed Bordola (suivant la *Salwat el-anfâs;* Bordala, suivant le *Nachr el-mathânî*) el-Andalosî el-Fâsî, mufti, *qâḍî'l-jamâʿa*, puis *nâẓir* des ḥoboûs à Fès, né le 2 jomâdâ II 1042 (15 décembre 1632), mort le 15 rajab 1133 (12 mai 1721) et enterré en dehors de Bâb Gîsa. Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 200; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 61 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 138; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 43.

(2) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. Aḥmed el-Qosanṭînî el-Ḥasanî, surnommé el-Kammâd, originaire de Constantine et émigré à Fès où il se consacra à l'enseignement. Mort en 1116 (1704-1705). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 174; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 54 v°.

(3) Cf. *supra*, p. 277, n. 3.

(4) Aboû'l-Ḥasan ʿAlî b. Moḥammed Baraka et-Tiṭṭâwanî el-Andalosî, disciple de Maḥammed Ibn Nâṣir, vécut à Tétouan, où il mourut le 29 chawwâl 1120 (10 janvier 1709). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 184; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 57 r°.

(5) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed, fils du célèbre Aboû ʿOthmân Saʿïd Qaddoûra el-Jazâ'irî, mufti d'Alger, mort dans cette ville, d'après el-Qâdirî, le 5 dhoû'l-qaʿda 1098 (12 septembre 1687). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 93; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 40 r°; Joachim de Gonzalez, *Essai chronologique sur les Musulmans célèbres de la ville d'Alger*, p. 20; el-Ḥafnâwî, *Taʿrîf el-khalaf bi-rijâl es-salaf*, II, p. 382.

(6) Ce sont, en plus des trois ouvrages mentionnés plus bas : 1° Glose

ici un travail de généalogie chérifienne consacré aux descendants du maître du Jabal el-ʿAlam, Moulay ʿAbd es-Salâm b. Machîch, intitulé *el-Istisfâʾ min el-ʿâlam bi-dhikrâ âthâr ṣâḥib el-ʿAlam*, dans lequel il donne la liste des parents du saint et celle des villages montagnards actuellement habités par les chorfa, ses descendants ; une sorte de *fahrasa*, où il se fit le biographe des savants de Tétouan et d'Alger qui lui accordèrent des licences, *Nachr azâhir el-bostân fî-man ajâzanî biʾl-Jazâʾir wa-Tiṭṭawân min foḍalâʾ el-akâbir wa-l aʿïân* (1) ; enfin, un opuscule historique qu'il appela *el-Moʿrib el-mobîn ʿammâ taḍammanaho el-Anîs el-moṭrib wa-Rawḍat en-nisrîn* (2), qui, comme on en peut juger par le titre, est une sorte de complément du *Rawḍ el-qirṭâs* d'Ibn Abî Zarʿ (3) et de la *Rawḍat en-nisrîn* d'Ibn el-Aḥmar (4).

Le *Moʿrib*, qui comprend à peine une trentaine de feuillets, fut terminé par Ibn Zâkoûr à la fin du mois de rabîʿ I 1097 (24 février 1686). L'auteur avertit le lecteur dans son préambule, qu'il voulut compléter les deux chroniques des anciennes dynasties marocaines, par l'indication des dates de décès des personnages notables qui vécurent au cours des périodes étudiées par ses prédécesseurs. Mais, suivant

sur la *Khazrajiyya;* 2° Glose sur les *Qalâʾïd el-ʿiqiân* d'el-Fatḥ Ibn Khâqân; 3° Commentaire en trois volumes de la *Ḥamâsa* d'Aboû Tammâm ; 4° Dîwân intitulé *er-Rawḍ el-ârîḍ fî badîʿ el-tawchîḥ wa-montaqâʾl-qarîḍ;* 5° Commentaire de la *Lamîyyat el-ʿArab* d'ech-Chanfarâ ; 6° Commentaire de la *Badîʿîyya* de Ṣafî ed-Dîn el-Ḥillî ; 7° Commentaire d'*el-Maqṣoûr waʾl-mamdoûd* d'Ibn Mâlik ; 8° *Orjoûza* de *tawqît;* 9° *Anfaʿ el-wasâʾïl fî ablagh el-kholab wa-abdaʿ er-rasâʾïl;* 10° *el-Ḥollat es-siarâʾ fî ḥadîth el-barâʾ;* 11° *ed-Dorrat el-maknoûna fî tadhyîl el-orjoûza* (appendice à l'*orjoûza* d'Ibn Sînâ' sur la médecine); 12° Mise en vers d'*el-Waraqât* de l'Imâm el-Ḥaramaïn, etc.

(1) Imprimé à Alger en 1319.

(2) Un exemplaire de cet opuscule est conservé à la bibliothèque de Rabat. Cf. l'incipit dans nos *Manuscrits arabes de Rabat*, n° 498 (2), p. 215.

(3) On sait que le titre exact de cet ouvrage est *el-Anîs el-moṭrib bi-rawḍ el-qirṭâs fî akhbâr moloûk el-Maghrib wa-tâʾrîkh madînat Fâs.*

(4) Ce projet d'écrire un complément au *Rawḍ el-qirṭâs* et à la *Rawḍat en-nisrîn* devait être repris peu de temps après par el-Ifrânî, qui, d'ailleurs, ne le mit pas à exécution. Cf. *supra*, p. 123.

le procédé ordinaire des historiens de son époque, il entremèla ses *wafayât* d'un récit très bref des dynasties idrisite, maghrâwite, almoravide, almohade et mérinide, s'arrêtant exactement à l'année 803 (1400-01), avec le rappel de la mort de Moḥammed b. Moḥammed Ibn ʿArafa de Tunis. Ce petit texte, qui, on le voit, offre surtout un intérêt biographique, mériterait néanmoins d'être publié (1).

el-Wallâlî (2).

Les biographes marocains du XVIIIe siècle empruntent assez souvent des informations à un savant de Meknès, Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed b. Moḥammed b. Moḥammed b. Iaʿqoûb el-Wallâlî (3), professeur à la mosquée du palais de Moulay Ismâʿîl, mort dans cette capitale le 2 rajab 1128 (22 juin 1716). Il fut initié au ṣoûfisme par Aḥmed el-Iamanî (4), Aḥmed Ibn ʿAbd Allah Maʿan (5) et surtout par Moḥammed b. ʿAbd Allah es-Soûsî (6), dont il fut pendant longtemps le disciple. Il composa différents ouvrages (7),

(1) Neigel, dans la *Revue du Monde musulman*, t. XXIV, p. 296, signale dans la bibliothèque d'Aboû'l-Jaʿd (Tâdlâ), un manuscrit : « المطرب في اخبار سلاطين المغرب, par Mohammed ben Qacem ben Zakour Fasi (Histoire des sultans au Maroc, description de Fès). Ouvrage composé vers l'année 1200. » Sans autre indication. Il doit s'agir vraisemblablement d'une copie d'*el-Moʿrib el-mobîn*.

(2) BIBLIOGRAPHIE. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 194; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 59 v°; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 31, n° 80.

(3) Il était originaire des Bani Wallâl, fraction des Aït ʿAṭṭâ (confins de la haute vallée de la Molwîyya).

(4) Cf. *supra*, p. 276, note 3.

(5) Cf. *supra*, p. 276, note 4.

(6) Sur ce personnage, mort en 1079 (1668-1669) à la Mekke, cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 269; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 28 r°.

(7) Ce sont : 1° un commentaire du *Mokhtaṣar* d'es-Sanoûsî sur la logique; 2° un commentaire d'*es-Sollam* d'el-Akhḍarî; 3° un commentaire d'*el-Jomal* d'el-Khawinjî; 4° un commentaire de la *Risâla* d'el-Jorjânî; 5° un commentaire de la *khoṭba* du *Moṭawwal* d'et-Taftâzânî sur la rhéto-

parmi lesquels une liste biographique des grands personnages mystiques qu'il rencontra ; elle s'intitulait *Mabâḥith el-anwâr fî akhbâr baʿḍ el-akhiâr* et semble être aujourd'hui perdue.

Aḥmed Ibn Nâṣir (1).

Aḥmed b. Maḥammed b. Moḥammed Ibn Nâṣir ne doit rien de son immense renommée marocaine à l'œuvre qu'il a laissée et qui le range ici aux côtés des autres biographes. On sait, en effet, qu'il fut le véritable organisateur de la si importante branche châdhilite du Sud-Marocain, dite confrérie *nâṣirîyya* (2), en même temps que l'auteur d'une relation de voyage aux lieux saints de l'Islâm.

Il naquit à Tamgroût, siège d'une zâwîyya depuis longtemps célèbre (3), le 18 ramaḍân 1057 (17 octobre 1647), et y fit ses études sous la direction de son père Maḥammed (4), auquel il succéda comme chef de la zâwîyya, quand ce dernier mourut, en 1085 (1674) ; il eut aussi comme maîtres Aboû Sâlim el-ʿAyyâchî et divers autres savants du sud du Maroc. Il avait fait son premier pèlerinage avec son père,

rique ; 6° un commentaire du *Talkhîṣ el-miftâḥ* d'el-Qazwînî ; 7° un commentaire des *Maqâṣid eṭ-ṭâlibîn fî oṣoûl ed-dîn* d'et-Taftâzânî ; 8° un commentaire de la *Lâmîyyat el-afʿâl* d'Ibn Mâlik ; 9° une glose sur le commentaire d'el-Maḥallî sur le *Jamʿ el-jawâmiʿ ;* 10° un commentaire sur la *Rawḍat el-azhâr* d'el-Jâdirî.

(1) Bibliographie. — el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 221 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 196 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 60 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 264 ; en-Nâṣirî, *Ṭalʿat el-mochtarî fî'n-nasab el-jaʿfarî*, II, p. 17 sqq., et *Istiqṣâ*, IV, p. 53.

(2) Sur la *ṭarîqa* des Nâṣirîyya, cf. la bibliographie européenne citée par W. Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. 133 n. 2, et E. Lévi-Provençal, *Un Chant populaire religieux du Djebal marocain*, in *Revue africaine*, 1918, p. 242, et, en plus, M. Bodin, *la Zaouia de Tamegrout*, in *Archives berbères*, 1918.

(3) Sur cette zâwîyya, cf. *supra*, p. 99, n. 1.

(4) Sur Maḥammed b. Moḥammed Ibn Nâṣir, cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 173 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 16 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 32 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 264 ; en-Nâṣirî, *Ṭalʿat el-mochtarî*, I, p. 162 sqq., et *Istiqṣâ*, IV, 50.

à l'âge de dix-neuf ans ; il accomplit encore trois fois, par la suite, ce devoir religieux ; ses voyages lui permirent d'ailleurs d'organiser des filiales de sa confrérie dans tout le nord de l'Afrique et même en Egypte. Il reçut au Qaire, ainsi qu'à Médine, un grand nombre d'*ijâza*. En relations suivies avec le sultan Moulay Ismâʿîl, dont il ne voulait pas d'abord reconnaître la souveraineté, il forma de nombreux disciples dans sa zâwîyya et mourut à Tamgroût, le 19 rabîʿ I 1129 (3 mars 1717) (1). Il fut enterré dans le sanctuaire, près du tombeau de son père.

L'ouvrage d'Ibn Nâṣir, assez volumineux (2), relate le voyage que ce personnage fit à la Mekke et à Médine en l'année 1121 (1709-10). Il y avait déjà deux ans qu'il se préparait à partir, mais le sultan n'avait accordé à aucun de ses sujets l'autorisation du voyage. Cette *riḥla* comprend, comme celle d'el-ʿAyyâchî, des renseignements d'itinéraires et de fort nombreuses indications sur les savants d'Egypte et d'Arabie qui acquirent de la célébrité au début du XVIIIe siècle. Malgré la personnalité religieuse de l'auteur, elle paraît avoir joui au Maroc de moins de vogue que la première.

Aḥmed Ibn ʿAṭîyya (3).

C'est encore un mystique et un biographe de ṣoûfis qu'Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed b. Maḥammed el-Ḥârithî b. Maḥammed Ibn ʿAṭîyya ez-Zanâtî el-Andalosî es-Salâwî el-Fâsî, qui fut l'élève de son grand-père paternel (4) et de

(1) La *Ṣafwat man intachar* donne la date du 23 rabîʿ I 1128, qui est probablement erronée.

(2) Elle a été lithographiée à Fès en 1320 (2 vol.). Une traduction partielle (de Tamgroût à Tripoli et retour) a été publiée par A. Berbrugger à la suite d'un fragment d'el-ʿAyyâchî (*Explor. scient. de l'Alg.*, *Sciences hist. et géogr.*, IX), p. 165 sqq. Cf. *supra*, p. 262, n. 3.

(3) BIBLIOGRAPHIE. — el-Qâdirî, *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 43 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 371 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 43, n° 119.

(4) Maḥammed b. Moḥammed Ibn ʿAṭîyya, mort en 1052 (1642-1643), sur lequel cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 80 ; el-Qâdirî, *Nachr el-*

ʿAlî b. ʿAbd er-Raḥmân ed-Daraʿî (1). Il composa deux ouvrages médiocrement écrits, l'un, de petite étendue, intitulé *et-Tafakkor wa'l-iʿtibâr fî tâ'rîkh el-Moṣṭafâ wa-baʿḍ aṣḥâbih el-akhiâr wa-man atbaʿahom min el-ʿolamâ' es-sâdât eṣ-ṣoûfîyyat el-abrâr* (2), et un autre, plus important, *el-Anwâr fî dhikr ṭarîqat es-sâdât eṣ-ṣoûfîyyat el-akhiâr.* Il mourut, au dire d'el-Kattânî, le 18 rabîʿ II 1129 (1er avril 1717), la même année qu'Aḥmed Ibn Nâṣir.

el-ʿOmaïrî (3).

En 1131 (1718-19), mourut à Meknès un savant originaire du Tâdlâ, Aboû ʿOthmân Saʿïd b. Aboû'l-Qâsim el-ʿOmaïrî, qui avait été l'élève d'el-Ioûsî ; remarqué par le sultan Moulay Ismâʿïl, il fut attaché à la mosquée du palais impérial en qualité de mufti et de professeur. Il fut également qâḍî de la nouvelle capitale (4). Il n'a laissé qu'une *fahrasa*, qui donne, en plus du texte d'un certain nombre d'*ijâza*, quelques renseignements historiques, utilisés par les annalistes postérieurs, sur le règne du grand sultan ʿalawite (5).

mathânî, I, p. 184; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 17 r°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 369.

(1) Aboû'l-Ḥasan ʿAlî b. ʿAbd er-Raḥmân b. Aḥmed b. Iaʿqoûb b. Ṣâliḥ b. ʿAlî ed-Daraʿî et-Tâdilî, saint réputé au Maroc, mort en rabîʿ I 1091 (avril 1680) et enterré dans sa zâwîyya du Jabal Tamojjot, dans le Tâdlâ. Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 75; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 183. Maḥammed el-Manâlî ez-Zabâdî lui a consacré une monographie. Cf. *infra*, p. 334.

(2) Cet opuscule aurait été terminé le 18 rabîʿ II 1111 (13 octobre 1699). El-Qâdirî, qui mentionne cet auteur parmi les personnages du XIe siècle de l'Hégire dont il ignore la date exacte de décès, donne comme date du même opuscule l'année 1096 (1685).

(3) Bibliographie. — el-ʿAlamî, *el-Anîs el-moṭrib*, p. 19; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 197; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 60 r°; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 19, n° 39.

(4) Son frère, Aboû'l-Ḥasan ʿAlî, fut vizir de Moulay el-Mostaḍî.

(5) Cf. par exemple, en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 34 *in fine*.

Aḥmed el-Qâdirî (1).

Aboû'l-'Abbâs et Aboû'l-Faḍl Aḥmed b. 'Abd el-Qâdir b. 'Ali ('Allâl) b. Aḥmed b. Moḥammed el-Qâdirî, qui appartenait au groupe de chorfa qâdirîyîn installés à Fès, naquit dans cette ville en 1050 (1640-41); dès son adolescence, il se consacra à l'étude, mena une vie ascétique et prit, à plusieurs reprises, les armes pour la guerre sainte. En 1083 (1672-73), il partit en pèlerinage et demeura au Qaire environ sept ans : il y suivit les leçons des fameux commentateurs de Khalîl, 'Abd el-Bâqî ez-Zorqânî (2) et Moḥammed el-Khirchî (3). Les descendants de 'Abd el-Qâdir el-Jîlânî installés en Egypte l'initièrent en même temps à la doctrine qâdirite. Après un séjour à Fès, il repartit pour l'Orient en 1100 (1688-89), en compagnie d'Aḥmed Ibn 'Abd Allah Ma'an (4), dont il fut le disciple assidu, et y séjourna de nouveau quelque temps. Il mourut à Fès le 19 jomâdâ I 1133 (18 mars 1721) et fut enterré en dehors de Bâb el-Fotoûḥ.

Aḥmed el-Qâdirî a laissé une *riḥla*, qui est surtout une biographie et un recueil des *manâqib* de son saint compagnon de route, pendant son second pèlerinage; elle s'intitule : *Nasamat el-'âs fî ḥijjat sayyîdinâ Abî'l-'Abbâs* (5).

(1) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 201; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 61 v°; el-Kattânî, *Safwat el-anfâs*, II, p. 353; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 28, n° 75.

(2) 'Abd el-Bâqî b. Ioûsof ez-Zorqânî, savant jurisconsulte du Qaire, né en 1020 (1611), mort dans cette ville le 24 ramaḍân 1099 (23 juillet 1688). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 204; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 105; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 40 v°; el-Jabartî, *'Ajâ'ib el-âthâr*, I, p. 66; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, pp. 84 et 318.

(3) Cf. *supra*, p. 283, n. 2.

(4) Cf. *supra*, p. 276, n. 4.

(5) Il en rédigea aussi un résumé (*ikhtiṣâr*). Il composa, en plus, divers opuscules en prose et en vers, ainsi qu'un poème sur les compagnons du Prophète, lors de la fuite des Mohâjiroûn en Abyssinie.

Maḥammed b. ʿAbd er-Raḥmân el-Fâsî (1).

Aboû ʿAbd Allah Maḥammed b. ʿAbd er-Raḥmân b. ʿAbd el-Qâdir el-Fâsî fut un digne émule de son père et de son grand-père. Né à Fès le 19 jomâdâ II 1058 (11 juillet 1648), il fit de très complètes études musulmanes, sous la direction de ʿAbd el-Qâdir, de son père et de son oncle Maḥammed. Il reçut une *ijâza* d'el-ʿAyyâchî et, au cours d'un voyage de pèlerinage, obtint d'autres licences d'el-Khirchî, d'ez-Zorqânî et d'ech-Chahrazoûrî. Il fut à son époque l'un des savants les plus distingués de la capitale et eut de nombreux élèves, parmi lesquels l'historien el-Ifrânî. Sur la fin de sa vie, il fut, comme son père, atteint de paralysie et mourut au milieu de l'année 1134 (1722) (2); il fut enseveli dans la zâwiyya de son grand-père, au quartier d'el-Qalqalîyîn, à Fès. On lui doit quelques ouvrages (3), dont le plus intéressant paraît être une *fahrasa* qu'il appela *el-Minaḥ el-bâdîyya fî'l-'âsânîd el-ʿalîyya*, dans laquelle il donna d'abondants renseignements biographiques sur ses maîtres et ses parents; el-Ifrânî la mit à profit à plusieurs reprises, aussi bien dans sa chronique que dans son dictionnaire biographique.

el-ʿAlamî (4).

Un chérif descendant du saint du Jabal el-ʿAlam, Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. eṭ-Ṭayyìb ech-Charîf el-ʿAlamî,

(1) Bibliographie. — el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 226; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 202; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 62 r°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 319; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 18, n° 36.

(2) D'après la *Ṣafwat man intachar*, il mourut au milieu de chaʿbân 1134; el-Qâdirî donne la date du 5 jomâdâ II de la même année; el-Kattânî, celle du 15 jomâdâ II.

(3) 1° *Kachf el-ghoyoûb ʿan roû'iat ḥabîb el-qoloûb;* 2° *el-Kawkab ez-zâhir fî siar el-mosâfir.*

(4) Bibliographie. — *el-Anîs el-moṭrib, passim;* el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*,

fut l'un des plus grands lettrés du Maroc sous le règne de Moulay Ismâ'îl. Il naquit à Fès ; il eut dans cette ville de nombreux maîtres (1), parmi lesquels on peut citer Mas'oûd Jommoû' (2), Moḥammed el-Qosanṭînî (3), 'Abd es-Salâm el-Qâdirî (4), Maḥammed b. 'Abd el-Qâdir el-Fâsî et les autres principaux savants de l'époque. Il perfectionna son instruction à la zâwîyya de Moulay Idrîs, dans le Jabal Zarhoûn, puis à Meknès et à Tétouan. Il semble qu'il vécut ensuite dans sa ville natale et à la cour de Meknès, jusqu'au jour où il entreprit le pèlerinage. Mais, avant d'arriver en Arabie, il mourut au Qaire, en 1134 ou 1135 (1721-23).

Moḥammed el-'Alamî fut avant tout un poète, qui chercha aussi bien son inspiration dans des sujets profanes que dans la mystique religieuse alors si florissante. Il a laissé un ouvrage dans lequel il a incorporé tous ses vers ; comme l'indique son titre — *el-Anîs el-moṭrib fî-man laqîtoho min odabâ' el-Maghrib* (5) — ce livre rapporte des entretiens littéraires que l'auteur eut avec douze de ses contemporains du Maroc : el-Ḥalabî (6) ; Ibn Zâkoûr (7) ; Mas'oûd el-Marînî ; les secrétaires impériaux el-Ḥâjj Maḥammed b. el-'Arbî ech-Charqî et el-Mahdî el-Ghazzâl (8), le vizir Aboû Ḥafṣ 'Omar el-Ḥarrâq el-Ḥasanî, originaire de Chafchâwan, à qui el-'Alamî demanda, pour les insérer dans son livre,

II, p. 204; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 62 v°; Moḥammed es-Sâ'îḥ, *el-Montakhabât el-'abqarîyya*, p. 63; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 39, n° 100; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 458.

(1) Il en a donné une liste complète dans *el-Anîs el-moṭrib*, p. 290 sqq.

(2) Aboû'l-Faḍl Mas'oûd b. Moḥammed Jommoû', savant de Fès, originaire de Sijilmâsa; alla enseigner à Salé, où il mourut, dans la dernière décade de jomâdâ I 1119 (22-31 juillet 1707). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 180; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 55 v°; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 52.

(3) Cf. *supra*, p. 288, n. 2.

(4) Cf. *supra*, p. 276 sqq.

(5) Lithographié à Fès en 1315.

(6) Cf. *supra*, p. 286.

(7) Cf. *supra*, p. 287.

(8) Ce personnage fut le père d'Aḥmed el-Ghazzâl, l'ambassadeur de Sidi Moḥammed b. 'Abd Allah auprès de Charles III d'Espagne et sur lequel, cf. *infra*, p. 327 sqq.

des vers qu'il avait composés sur sa ville natale; le *kâtib* Aḥmed Dâdoûch; Moḥammed el-Boûʿaṣâmî (1), qui lui enseigna la musique; ʿAbd el-Qâdir Ibn Choqroûn (2); le secrétaire Moḥammed b. Solaïmân; el-Ḥâjj ʿAlî Mandoûṣa et Moḥammed b. Iaʿqoûb.

El-ʿAlamî profita du cadre très peu rigoureux qu'il choisit pour faire de son livre non seulement une anthologie poétique, mais aussi un pot-pourri d'anecdotes, de bons mots, de digressions techniques, où l'on trouve une histoire des Barmakides (3), un précis d'astronomie (4), un traité de l'usage du luth (5) et même des recettes thérapeutiques (6). Cet ouvrage rappelle tout à fait les *Qalâ'id el-ʿiqiân* d'Ibn Khâqân, ou mieux encore, *el-Montaqâ'l-maqṣoûr* d'Ibn el-Qâḍî, dont il est, en quelque sorte, le pendant. A ce titre, comme celui de l'ancien protégé d'el-Manṣoûr, il a surtout l'intérêt de fournir une abondante documentation sur les belles-lettres au Maroc, au XVIIIe siècle, et montre qu'elles étaient encore à peu près réservées à un petit cénacle de fonctionnaires impériaux, vivant dans le sillage de la cour de Meknès.

el-Maʿdânî (7).

A la fin du XVIIe siècle, la famille maraboutique des Charqâwa installée dans la région du Tâdlâ, et dont la zâwiyya se trouve encore au village d'Aboû'l-Jaʿd, prit au Maroc une importance à laquelle n'avait atteint jusque-là que la maison d'ed-Dilâ'. Le sultan Moulay Ismâʿîl, quand il

(1) Ethnique de Taboûʿṣamt, dans le Tâfîlelt.

(2) Cet Aboû Moḥammed ʿAbd el-Qâdir Ibn Choqroûn, qui vécut à Meknès et sur lequel, cf., en plus d'el-ʿAlamî, *el-Anîs el-moṭrib*, p. 193, el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 96, est à ne pas confondre avec son homonyme qui vécut à Fès sous le règne de Moulay Solaïmân.

(3) *el-Anîs el-moṭrib*, p. 69.

(4) *Ibid.*, pp. 110 et 185.

(5) *Ibid.*, p. 172.

(6) *Ibid.*, p. 202.

(7) BIBLIOGRAPHIE. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 214; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 65 v°; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 34, n° 91.

eut la certitude que cette famille n'avait aucune ambition de puissance temporelle, la combla d'égards et d'honneurs et le tombeau de l'ancêtre des Charqâwa devint l'un des sanctuaires les plus fréquentés de l'Empire. On a déjà vu que cette zâwiyya ne fut pas seulement un centre religieux, mais qu'elle abrita aussi des écrivains comme el-Ifrânî. Elle eut son premier historiographe dans la personne d'Aboû ʿAlî el-Ḥasan b. Raḥḥâl el-Maʿdânî et-Tâdilî, éminent jurisconsulte mâlikite, élève d'el-Ioûsî et de ʿAbd es-Salâm el-Qâdirî. Après avoir professé à Fès, à la médersa el-Motawakkiliyya (1) et avoir été qâḍi de Fès-la-Vieille, il fut appelé par le sultan Moulay Ismâʿîl au poste de qaḍî de Meknès, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ce fut lui qui prononça la prière à l'enterrement du souverain marocain, en 1139 (1727) (2). Lui-même mourut dans la capitale ismâʿîlienne l'année suivante, le 3 rajab 1140 (14 février 1728).

L'ouvrage biographique d'el-Maʿdânî porte le titre d'*er-Rawḍ el-iânîʿ el-fâ'îḥ fî manâqib ech-chaïkh Abî ʿAbd Allah Moḥammed eṣ-Ṣâliḥ;* il est consacré à l'un des chefs de la zâwiyya d'Aboûl-Jaʿd, Moḥammed eṣ-Ṣâliḥ b. Moḥammed el-Moʿṭà ech-Charqî, celui-là même qui avait été le protecteur d'el-Ifrânî (3). Ses autres œuvres dont on a conservé les titres sont toutes d'ordre juridique (4).

Les Dilâ'ïyîn.

Ce n'est pas ici l'endroit de faire un historique de la maison d'ed-Dilâ'. On sait que la zâwiyya, fondée par l'ancêtre

(1) Il s'agit de la médersa plus connue sous le nom de Boûʿinâniyya sur laquelle cf. surtout A. Bel, *Inscriptions arabes de Fès*, p. 255 sqq. Ces deux appellations gardent le souvenir du fondateur de la médersa, le sultan mérinide Aboû ʿInân Fâris el-Motawakkil ʿalà'llah.

(2) Renseignement fourni par el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 214, l. 5.

(3) Cf. *supra*, p. 119, n. 2.

(4) Ce sont : 1° une grande glose sur le *Mokhtaṣar* de Khalîl; 2° une glose sur le commentaire de Mayyâra sur la *Toḥfat el-ḥokkâm* d'Ibn ʿAṣim ; 3° *el-Irfâq fi masâ'il el-istiḥqâq*.

- 'Omar.
  - Aḥmed.
    - Sa'id.
      - Maḥammed.
        - Ibrâhîm.
        - Aboû Bakr, † 1021.
          - 'Abd er-Raḥmân, † 1020.
            - Moḥammed, † 1022.
              - Moḥammed, † 1088.
                - Moḥammed, † 1141.
                  - Moḥammed, † 1197.
          - Maḥammed, † 1046.
            - Mawlaï Maḥammed el-Ḥâjj, † 1084.
              - Aḥmed, † 1064.
              - Moḥammed, † 1070.
              - 'Abd Allah, † 1087.
                - Moḥammed, † 1089.
                - Aḥmed, † 1091.
            - Moḥammed el-Masnâwî, † 1059.
              - eṭ-Ṭayyib, † 1077.
              - Aḥmed, † 1117.
                - Moḥammed el-Masnâwî † 1136.
            - 'Abd el-Khâliq, † 1059.
            - 'Omar, † 1055.
            - Aboû 'Amr, † 1069.
              - Moḥammed, † 1099.
            - Moḥammed ech-Châdhilî, † 1103.
              - 'Abd es-Salâm, † 1090.
              - Moḥammed, † 1107.
                - Moḥammed el-Bakrî, † 1174.
                  - Aḥmed el-Bakrî, † 1198.
                - El-Ḥârith, † 1171.
              - Aḥmed, † 1106.
                - Moḥammed, † 1149.
                  - Moḥammed, † 1166.
                    - 'Abd es-Salâm, † 1238.
                      - eṭ-Ṭayyib.
                    - Moḥammed,
                      - Moḥammed el-Makkî, † 1247.
                        - Moḥammed, † 1264.
              - Eṭ-Ṭayyib, † 1107.
                - Moḥammed.
                  - Aboû Bakr.
            - Moḥammed el-Morâbiṭ, † 1089.
              - Moḥammed, † 1099.
            - el-Ghazwânî, † 1091.
              - Moḥammed.
                - 'Abd el-Khâliq.
              - Aboû Bakr.
                - Moḥammed.
                  - Moḥammed.
            - Aḥmed, † 1075.
          - Aḥmed el-Ḥârithî, † 1051.
          - ech-Charqî, † 1079.
          - Moḥammed el-Khadîm, † 1059.
            - Moḥammed, † 1072.
              - Aboû Bakr, † 1149.
            - Aḥmed.
          - 'Abd el-Karîm, † 1049.

Tableau généalogique de la famille des Dilâ'îyîn,

D'après el-Ḥawwât, *el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya* et el-Ifâzighî, *Ḥadâ'iq el-azhâr en-nadîyya.*

de la famille, Aboû Bakr b. Maḥammed ed-Dilâ'ï (1), au centre du Maroc, en un point de la vallée de l'Omm er-Rabîʿ dont il n'a pas encore été possible de situer l'emplacement exact, acquit une très grosse importance religieuse, d'abord pendant la vie de son fondateur, mort le 10 chaʿbân 1021 (6 octobre 1612), puis sous l'impulsion de l'un de ses fils, Maḥammed (2). Maḥammed el-Ḥâjj (3), fils de ce dernier, voulut profiter de l'ascendant spirituel que sa famille exerçait au Maroc pour donner au pays une dynastie nouvelle destinée à remplacer les Saʿdiens en pleine décadence; il régna effectivement sur une partie du pays, jusqu'au moment où, battu par Moulay er-Rachîd, en 1079 (1668), il dut abandonner tout rêve de puissance temporelle. Le sultan ʿalawite, s'il accorda son pardon aux Dilâ'ïyîn, n'hésita pas néanmoins à raser l'agglomération importante que formait leur couvent familial; les descendants d'Aboû Bakr, après un court exil à Tlemcen, vinrent s'établir à Fès où ils reçurent du monde savant de la ville l'accueil le plus sympathique. Eux-mêmes avaient, d'ailleurs, pendant que florissait leur zâwîyya, reçu avec la plus grande bienveillance les lettrés qui leur rendaient visite. Peu d'années après leur arrivée dans la capitale, ils formaient déjà un noyau de savants comparables à ceux de la famille des Fâsîyîn; par la suite, ils ne tardèrent pas à se placer au premier rang de l'aristocratie religieuse et intellectuelle de

(1) Sur ce personnage, cf. principalement el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 274 du texte et 456 de la trad., sqq.; *Ṣafwat man intachar*, p. 46; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 112; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 6 v°; el-Ḥawwât, *el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya*, fol. 7-21; el-Iâzighî, *Ḥadâ'iq el-azhâr en-nadîyya*, vers 10-46.

(2) Mort le 11 rajab 1046 (9 décembre 1636). Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 276 du texte et 459 de la trad., sqq.; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 170; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 15 r°; el-Ḥawwât, *el-Bodoûr eḍ-ḍâwiyya*, fol. 24-99; el-Iâzighî, *Ḥadâ'iq el-azhâr en-nadiyya*, vers 51-71.

(3) Mort à Tlemcen le 4 moḥarram 1082 (13 mai 1671) (1081, d'après le *Nachr el-mathânî*). Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 279 du texte et 464 de la trad., sqq.; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 7; el-Ḥawwât, *el-Bodoûr eḍ-ḍâwiyya*, fol. 110-123; el-Iâzighî, *Ḥadâ'iq el-azhâr en-nadiyya*, vers 96-109.

Fès. Quand, au xixe siècle, el-Ḥawwât les jugea dignes d'être groupés en une monographie étendue, ce fut plus à cause de la place qu'ils occupaient dans le monde savant du Maroc que des succès politiques éphémères que leurs ancêtres avaient pu remporter.

Les deux Dilâ'ïyìn qui s'illustrèrent le plus sous la dynastie ʿalawite furent Moḥammed el-Masnâwì et Moḥammed Ibn ʿAbd er-Raḥmân. On donnera sur chacun quelques renseignements : tous deux ont, d'ailleurs, consacré un ouvrage à des chorfa de leur pays.

Aboû ʿAbd Allah Moḥammed el-Masnâwì b. Aḥmed b. Moḥammed el-Masnâwì b. Maḥammed b. Aboû Bakr ed-Dilâ'ï (1) naquit à la zâwìyya d'ed-Dilâ' en 1072 (1661-62), et, lors de la destruction de celle-ci, cinq ans plus tard, fut amené par son père à Fès, où il fut bientôt le disciple de ʿAbd el-Qâdir el-Fâsì, de Maḥammed el-Fâsì, fils de ce dernier, d'el-ʿArbì el-Qâdirì et de son frère ʿAbd es-Salâm, de Moḥammed el-Qosanṭìnì, d'Aḥmed Ibn el-Ḥâjj (2), d'el-Ioûsì et de ʿAbd el-Malik et-Tajmoûʿtì (3). Il devint à Fès le plus grand savant de sa génération, et son autorité et sa science lui attirèrent, quand lui-même se mit à enseigner, un très grand nombre d'auditeurs. On verra que la plupart des biographes du xviiie siècle comptèrent parmi ses élèves. Il fut, pendant quelque temps, prédicateur et imâm à la médersa Boûʿinânìyya, puis au sanctuaire de Moulay Idrìs II, qui venait d'être reconstruit, en 1132 (1720). Il fut également mufti. D'une grande piété, il composa, quand il sentit sa

(1) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 204; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 63 r°; el-Ḥawwât, *el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya*, fol. 183 sqq.; el-Iâzighì, *Ḥadâïq el-azhâr en-nadîyya*, vers 136-148 ; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 44, el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 44; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 342; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 34, n° 92; F. Codera, *Libros procedentes de Marruecos*, p. 372; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 13.

(2) Cf. *supra*, p. 277, n. 3.

(3) Aboû Marwân ʿAbd el-Malik b. Moḥammed et-Tajmoûʿtì, traditionniste et prédicateur, fut qâḍî de Sijilmâsa et de Meknès et mourut dans le Tâfîlelt, en ṣafar 1118 (15 mai-12 juin 1706). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 176; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 55 r°.

mort approcher, une pièce de quarante vers, dans laquelle il implorait la miséricorde et le pardon divins. On chanta ce poème à ses funérailles, quand il mourut, le 16 chawwâl 1136 (8 juillet 1724). Ce fut, dans la capitale, un véritable deuil public. Il fut enterré, dans une fosse qu'il avait creusée lui-même trois ans auparavant, à l'intérieur du mausolée de Moḥammed el-ʿA'ïdî (1), à la *Rawḍat el-ʿolamâ'*, en dehors de Bâb el-Fotoûḥ.

Moḥammed el-Masnâwî composa un certain nombre d'ouvrages (2), parmi lesquels un petit traité généalogique sur les descendants de ʿAbd el-Qâdir el-Jîlânî, intitulé *Natîjat et-taḥqîq fî baʿḍ ahl ech-charaf el-wathîq* (3); après une notice biographique sur l'ancêtre des Qâdirîyîn, l'auteur fournit d'intéressantes précisions sur ceux de ces chorfa qui habitaient l'Égypte et sur ceux qui étaient installés à Fès. La *Natîjat et-taḥqîq*, écrite en jomâdâ I 1127 (mai 1715), fut composée, si l'on en croit Moḥammed el-Masnâwî, sur la demande de Ṭâhir, l'un des fils de ʿAbd es-Salâm el-Qâdirî, qui voulait l'emporter dans son voyage de pèlerinage, pour avoir sur lui un titre indéniable de sa noblesse chérifienne. On doit aussi à Moḥammed el-Masnâwî ed-Dilâ'ï une courte notice sur le saint Aḥmed el-Iamanî (4), intitulée *et-Taʿrîf bi'ch-chaïkh Abî'l-ʿAbbâs Aḥmed el-Iamanî* (5).

Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. Moḥammed b. Moḥam-

(1) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. Aḥmed el-ʿA'ïdî es-Sagîrî, saint de Fès, mort en ramaḍân 984 (22 novembre-21 décembre 1576). Cf. Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momtiʿ el-asmâʿ*, p. 119; Ibn ʿAïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-ʿâṭir el-anfâs*, fol. 80 vº; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 43.

(2) Ce sont : 1º *Jahd el-moqill el-qâṣir fî naṣrat ech-chaïkh ʿAbd el-Qâdir*; 2º *el-Qawl el-kâchif ʿan aḥkâm el-istinâba fî'l-waẓâ'if*; 3º *Naṣrat el-qabḍ fî'r-radd ʿalâ man ankar machroûʿiyyataho fî ṣalâtaï en-nafl wa'l-farḍ*; 4º *Ṣarf el-himma ilâ taḥqîq maʿnâ' dh-dhimma*; 5º Nombreux opuscules.

(3) Elle a été lithographiée à Fès en 1309 et sans date et publiée à Tunis en 1296. Une traduction anglaise de la partie concernant ʿAbd el-Qâdir el-Jîlânî a été publiée à Edinburgh en 1903, par T. H. Weir, sous le titre de *The first part of the Natijatu'l Tahqiq*.

(4) Sur ce saint, cf. *supra*, p. 276, n. 3.

(5) Conservée à Rabat, *Mss.*, 407 (6).

med b. ʿAbd er-Raḥmân b. Aboû Bakr ed-Dilâʾï (1), petit-cousin de Moḥammed el-Masnâwî et son contemporain, avait été à Fès l'élève de ce dernier, d'el-Ḥasan b. Raḥḥâl el-Maʿdânî (2) et de ʿAbd es-Salâm b. eṭ-Ṭayyib el-Qâdirî. Son éloquence et sa voix très forte le désignèrent de bonne heure au poste de prédicateur et d'imâm à la médersa Boûʿinâniyya et à la mosquée des Chorfa (3). Mais, en 1141 (1729), désirant accomplir le pèlerinage et se fixer en Orient pour le restant de ses jours, il vendit tous ses biens et se mit en route avec la caravane marocaine. Il arriva à la Mekke, y accomplit les prescriptions rituelles, mais ensuite, en se dirigeant sur Médine, il périt victime d'un accident de cheval et fut enterré près du Wâdî Fâṭima.

Moḥammed Ibn ʿAbd er-Raḥmân ed-Dilâʾï composa, entre autres ouvrages (4), un poème sur les chorfa du Maghrib, qu'il intitula *Dorrat et-tîjân wa-laqṭat el-loûʾloûʾ waʾl-morjân* (5) ; il s'astreignit, moins par piété que par dilettantisme littéraire, à donner à cette *orjoûza* le même nombre de vers que celui des compagnons du Prophète qui assistèrent au combat de Badr. Elle fut, par la suite, l'objet d'un commentaire de Maḥammed b. Aḥmed b. Maḥammed el-Fâsî (6).

(1) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 217 ; el-Ḥawwât, *el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya*, fol. 253 ; el-Iâzighî, *Ḥadâʾïq el-azhâr en-nadîyya*, in fine ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 8, lignes 19-21.

(2) Cf. *supra*, p. 297-298.

(3) Cette mosquée, fondée par Idrîs II, et reconstruite par les Mérinides, se trouve dans la ville vieille, au quartier d'el-Karrâṭîn. Cf. Gaillard, *Une ville de l'Islâm, Fès*, p. 11, et Bel, *Inscriptions Arabes de Fès*, p. 108, note 5.

(4) Ce sont : 1° *Fakhr eth-tharâ bi-sayyid el-warâ ;* 2° *Sawâkib el-afḍâl fî kawâsib el-afʿâl ;* 3° *ez-Zahr en-nadî fîʾl-khalq el-moḥammadî ;* 4° *Zahr el-ḥadâʾïq wa-kholâṣat el-ḥaqâʾïq min sîrat sayyîd el-khalâʾïq ;* 5° Commentaire *d'ech-Chifâʾ* du qâḍî ʿIyyâḍ ; 6° *Taḥrîq el-ʿazm es-sâkin wa-tahyîj ech-chawq el-kâmin ilâ afḍal el-amâkin ;* 7° *Qaṣîda fî manâsik el-ḥijj.*

(5) Il en existe deux copies à Rabat, *Mss.*, nos 498 (1) et 522 (2).

(6) Au milieu du XIIIe siècle de l'Hégire, un opuscule portant le titre de *Boghiat er-râʾï fîʾt-taʿrîf biʾch-chaïkh Abî ʿAbd Allah Moḥammed el-Makkî ed-Dilâʾï* fut consacrée à Moḥammed el-Makkî b. Moḥammed b. Moḥammed b. Moḥammed b. Aḥmed b. ech-Châdhilî ed-Dilâʾï, mort le 27 ṣafar

Aḥmed el-Wazîr el-Ghassânî (1).

Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. 'Abd el-Wahhâb el-Wazîr el-Ghassânî était le frère cadet de Moḥammed el-Wazîr, l'ambassadeur de Moulay Ismâ'îl en Espagne (2). Il naquit à Fès le 1er ramaḍân 1063 (26 juillet 1653) et fut un disciple assidu d'Aḥmed Ibn 'Abd Allah Ma'an. Il occupa à Fès les fonctions de notaire et celles d'imâm au sanctuaire de Maḥammed Ibn 'Abd Allah Ma'an, auprès duquel il fut enterré, quand il mourut le 2 rabî' I 1146 (13 août 1733). Il composa de nombreux ouvrages, parmi lesquels il y a lieu de signaler : une biographie de Moḥammed el-Mahdî el-Fâsi, *Jalâ' el-qalb el-qâsî bi-maḥâsin sayyîdî' l-Mahdî' l-Fâsî;* un poème à la louange d'Aḥmed Ibn 'Abd Allah, avec commentaire ; un autre, du mètre *sarî'*, sur les chaïkh du même personnage; un autre, qu'il lui consacra également sous le titre d'*el-Miqbâs fî maḥâsin sayyîdînâ Abî'l-'Abbâs ;* une notice sur la vie et les œuvres de 'Abd es-Salâm el-Qâdirî et de Moḥammed el-Masnâwî ed-Dilâ'î.

el-Modarra' (3).

Un résumé en vers du recueil biographique attribué à Ibn 'Aïchoûn ech-Charrâṭ fut composé au début du XVIIIe siècle par Aboû 'Abd Allah Moḥammed el-Modarra' el-Andalosî, qui vécut à Fès et y acquit un grand renom de science et

1247 (6 août 1831), par son fils Moḥammed, mort lui-même en 1264 (1848). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs* III, p. 48.

(1) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 236 ; *Iltiqât ed-dorar*, fol. 71, r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 299 ; el-Fodaïlî, *ed-Dorar el-bahiyya*, II, p. 360.

(2) Cf. *supra*, p. 284 sqq.

(3) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 237 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, 71 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 35 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 33, n° 88.

de sainteté. Il fut, dans cette ville, le disciple du ṣoûfî Moḥammed ed-Dorrîj (1) et suivit les cours de ʿAbd es-Salâm Gessoûs (2), de ʿAbd es-Salâm el-Qâdirî, de Moḥammed el-Qosanṭînî (3), d'Aḥmed el-Jarnidî (4) et de Moḥammed el-Masnâwî ed-Dilâʾî. Il alla en pèlerinage et fit un assez long séjour à Médine. Il mourut dans sa ville natale en 1147 (1734-35).

Le poème mnémotechnique consacré par el-Modarraʿ aux célébrités de Fès comprend à peu près cinq cents vers *rajaz*. C'est l'une des principales sources mises à profit par el-Kattânî, qui en fait, dans la *Salwat el-anfâs*, d'abondantes citations. Trois ou quatre vers suffisent, en général, pour chaque personnage : ils ont surtout pour but d'amener et de justifier le chronogramme du décès.

Aḥmed b. el-Khayyâṭ (5).

Au début du IXe siècle de l'Hégire, était venue s'installer à Fès une famille originaire de la région des Dokkâla ; ses membres portèrent depuis le patronyme d'Ibn Ibrâhîm ed-Dokkâlî. Elle donna bientôt naissance à des savants réputés et à des titulaires de charges élevées. Trois siècles après

(1) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. el-Ḥâjj Maḥammed ed-Dorrîj el-Andalosî et-Tiṭṭâwanî, élève d'Aḥmed Ibn ʿAbd Allah Maʿan et d'Aḥmed el-lamanî, mourut à Fès en 1126 (1714). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 190 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 58 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 298.

(2) Aboû Moḥammed el-Ḥâjj ʿAbd es-Salâm b. Aḥmed (Ḥamdoûn) b. ʿAli b. Aḥmed Gessoûs, ʿâlim de Fès, assassiné dans cette ville en 1121 (1709). Cf. el-Qâdirî, *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 58 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 14 ; en-Nâsirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 44.

(3) Cf. *supra*, p. 288, n. 2.

(4) Aboû'l-ʿAbbâs el-Ḥâjj Aḥmed b. ʿAlî b. ʿAbd er-Raḥmân el-Jarnidî el-Andalosî, imâm et professeur à Fès, mort dans cette ville en 1125 (1713), ou 1124, d'après l'*Iltiqâṭ*. Cf. es-Sijilmâsî, *ed-Dhahab el-ibrîz*, début ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 190 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 58 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 16.

(5) BIBLIOGRAPHIE. — el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II., p. 79 ; R. Basset, *Rech bibl.*, p. 43, n° 122.

son arrivée dans la capitale, elle avait acquis assez de renommée pour mériter une monographie sur ses origines et ses personnages célèbres. Ce fut la *Salsalat edh-dhahab el-manqoûd fî dhikr el-a'lâm min el-aslâf wa'l-jodoûd*, que composa Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. Moḥammed el-Khayyâṭ b. Qâsim b. Moḥammed b. 'Abd el-Wahhâb b. Moḥammed b. Moḥammed b. Moḥammed b. Ibrâhîm ed-Dokkâlî el-Machanzâ'î (1). Ce lettré eut pour maîtres le qâḍî el-'Arbî Bordola (2) et surtout Moḥammed el-Masnâwî ed-Dilâ'î, dont il fut le suppléant à l'imâmat de l'oratoire de Moulay Idrîs. Il fit un voyage en Orient et demeura longtemps au Qaire, dans les environs de 1130 (1718). Il mourut quelques années plus tard, sans avoir achevé son ouvrage biographique : ce dernier fut terminé par son frère cadet, Maḥammed, surnommé Ibn Ghâzî (3).

El-Ifrânî biographe.

On a vu plus haut que la *Nozhat el-ḥâdî* aurait suffi à assurer à el-Ifrânî une place enviable parmi les littérateurs marocains. La *Ṣafwat man intachar* dénote les mêmes qualités de sérieux, d'honnêteté et de sûreté d'information que l'histoire sa'dienne. Elle ne dépare pas l'œuvre de l'historien.

On se rappelle que le répertoire biographique d'el-Ifrânî fut le dernier ouvrage qu'il entreprit avant sa mort, et qu'il le termina, au rapport d'el-Ḥawwât, en 1137 (1724-25) (4). Il lui donna le titre de *Ṣafwat man intachar min akhbâr ṣolaḥâ' el-qarn el-ḥâdî 'achar*, limitant ainsi, dans sa pensée, la collection des personnages qu'il se proposait d'étu-

(1) Dans la liste de ses sources, el-Kattânî, III, p. 362, n° 122, attribue l'ouvrage à Aḥmed Ibn Ibrâhîm ed-Dokkâlî, sans autre précision.

(2) Cf. *supra*, p. 288, n. 1.

(3) Parce qu'il descendait de la fille du grand savant Ibn Ghâzî. Sur ce personnage, mort le 23 jomâdâ I 1184 (14 septembre 1770), cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 78.

(4) Cf., *supra*, p. 115.

dier aux saints marocains du XIe siècle de l'Hégire, et désirant continuer — il le reconnaît dans l'introduction de son ouvrage — l'œuvre qu'avait consacrée Ibn ʿAskar aux saints notoires du Xe siècle.

Mais on a vite fait de s'apercevoir, en feuilletant le dictionnaire d'el-Ifrânî, que l'auteur a dépassé, comme pour la *Nozhat el-ḥâdî*, le cadre assez étroit dans lequel son titre aurait pu l'enfermer. Alors que, sans nul doute, la *Dawḥat en-nâchir* n'est et ne veut être qu'une monographie exclusivement hagiographique, la *Ṣafwat man intachar* comprend, en plus d'une abondante liste de saints marocains, un nombre important de biographies de savants du pays ou même de l'Islâm non maghribin. C'est plus un répertoire de docteurs musulmans qu'une anthologie de *manâqib*.

Ce ne sont d'ailleurs pas là les seuls points sur lesquels l'ouvrage d'el-Ifrânî diffère de celui d'Ibn ʿAskar. La manière est complètement renouvelée par l'historien ; de la forme anecdotique et de l'imprécision voulue de l'hagiographie du siècle précédent, rien n'a subsisté dans ce travail. On a affaire à un biographe nourri de culture littéraire, qui apporte dans son livre, plus encore que son contemporain el-Qâdirî n'allait le faire dans ses deux dictionnaires, des renseignements puisés à bonne source, des dates soigneusement contrôlées, avec un choix judicieux de citations poétiques, qui rappellent que l'auteur fut en même temps un commentateur de poèmes profanes.

Il allait de soi qu'el-Ifrânî fût bien renseigné sur les célébrités de sa ville natale, Marrâkech ; il fournit, à cet égard, des biographies que l'on ne retrouve pas dans d'autres ouvrages. Il connaît aussi les notoriétés de la cité de Moulay Idrîs. Le plus intéressant, et là seulement il est comparable à Ibn ʿAskar, est qu'il ne fait pas fi des saints ou des lettrés « de campagne », qu'ils aient vécu dans le Soûs ou dans le Jabal méditerranéen. Il permet ainsi de préjuger que le mouvement littéraire, comme on l'a remarqué pour le mouvement religieux, ne se restreignit pas dans la période moderne aux seules grandes villes de l'empire. Le savant espagnol Codera en a déjà fait, avec

juste raison, l'observation : sur les biographies de soixante-quinze auteurs du XI[e] siècle de l'Hégire fournies par el-Ifrânî, huit seulement furent reprises par el-Kattânî dans la *Salwat el-anfâs*, parce qu'elles se rapportaient à des personnages morts à Fès (1).

Après s'être étendu, à peu près de même façon pour chacun, sur les personnages dont il a dressé la liste pour le siècle qu'il étudie, el-Ifrânî consacre quelques lignes à un certain nombre de santons, sur la biographie desquels il n'a pu obtenir beaucoup d'indications ; et, avant de clore son livre, il fait une place à quelques notoriétés du XII[e] siècle de l'Hégire. Ce fut exactement le procédé d'el-Qâdirî.

La *Ṣafwat man intachar* est avant tout un ouvrage de travail, à consulter plus qu'à lire d'un trait. Pourtant, quelquefois, l'auteur se laisse aller à y rapporter des histoires édifiantes. A côté de grands savants comme Ibn ʿAchir, Mayyâra ou el-Maqqarî, il est piquant d'y voir apparaître quelques « illuminés », comme ce ʿAntar el-Kholṭî, qui étalait sa nudité sur les marchés (2), ou cette sainte de Marrâkech, élevée dans un mysticisme ardent et tellement belle que le sultan Moulay Zaïdân voulait la séduire (3).

Enfin, au lieu de s'en tenir, comme Ibn ʿAskar, à une information à peu près exclusivement orale, el-Ifrânî a utilisé pour son répertoire la presque totalité des ouvrages biographiques composés avant lui au Maroc. Il en fournit le détail, à la fin de son livre (4) et ajoute qu'il fit en plus appel à des notes manuscrites et à quelques témoignages oraux, jugés par lui dignes de foi. Il pousse la prudence et l'honnêteté, malheureusement bien rares chez les écrivains du Maroc, jusqu'à dire que lorsqu'il utilise une autorité

(1) Codera, *Considerable numero...*, p. 590.

(2) *Ṣafwat man intachar*, p. 189.

(3) *Ibid.*, p. 162.

(4) *Ibid.*, p. 228. Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, pp. 37-39, n° 99, et Codera, *Libros procedentes de Marruecos*, pp. 373-374. Ces sources sont au nombre de quarante-deux ; parmi elles figurent deux ouvrages qui semblent avoir disparu : la *fahrasa* d'Aḥmed el-ʿAjamî et la *riḥla* de Raḥḥo el-Ghannâmî ech-Châwî.

quelconque, il lui arrive de ne pas la citer textuellement : on ne doit donc pas lui faire grief du changement de forme qu'il pu apporter à la citation. Le biographe, on le voit, n'avait rien perdu des qualités de l'historien ; la *Safwat man intachar* est un dictionnaire dans lequel on peut avoir une confiance relativement grande.

Aḥmed es-Sijilmâsî (1).

Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed b. Mobârak b. Moḥammed b. ʿAlî es-Sijilmâsî el-Lamaṭî (2) naquit à Sijilmâsa vers 1090 (1679). C'est dans cette ville qu'il commença ses études ; il y suivit les cours d'un de ses cousins maternels, Aḥmed el-Ḥabîb (3), qui devait, par la suite obtenir un grand renom de sainteté. En 1110 (1698-99), Aḥmed b. Mobârak se rendit à Fès, où il demeura jusqu'à la fin de sa vie. Il y fut d'abord l'élève assidu de Maḥammed b. ʿAbd el-Qâdir el-Fâsî, de Moḥammed el-Qosanṭînî (4), d'Aḥmed el-Jarnidî (5), de Moḥammed el-Masnâwî ed-Dilâ'ï, de ʿAlî el-Ḥoraïchî (6) et du qâḍî Bordola. Puis il versa dans la mystique et devint le disciple et le défenseur du saint ʿAbd el-ʿAzîz ed-Dabbâgh (7) : il réunit les

(1) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 247, *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 79 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 203 ; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 462 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 32, n° 83.

(2) Et non el-Lamṭî (*Nachr el-mathânî*, II, p. 264). Cet ethnique se rapporterait à Lamaṭa, quartier de Sijilmâsa.

(3) Aḥmed el-Ḥabîb b. Moḥammed el-ʿAmmârî es-Sijilmâsî el-Lamaṭî, ṣoûfî de Sijilmâsa, mort dans cette ville le 4 moḥarram 1165 (23 novembre 1751). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 253 ; *Iltiqâṭ ed-dorar* fol. 88 v°.

(4) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 288, n. 2.

(5) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 305, n. 4

(6) Aboû'l-Ḥasan ʿAlî b. Aḥmed el-Ḥoraïchî, ʿâlim de Fès, mort en 1145 (1733), en accomplissant le pèlerinage et enterré à Médine. Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 235 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 70.

(7) Aboû Fâris ʿAbd el-ʿAzîz b. Masʿoûd ed-Dabbâgh, chérif idrîsite et grand saint de Fès, né le 11 ṣafar 1095 (29 janvier 1684), mort le 20 dhoû'l-qaʿda 1131 (4 octobre 1719). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 198 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 60 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 197.

manâqib de ce personnage devenu célèbre par tout le Nord de l'Afrique dans un ouvrage qu'il intitula *edh-Dhahab el-ibrîz fî manâqib ech-chaïkh 'Abd el-'Azîz* (1). En plus de cette monographie, il composa différents ouvrages, traités ou commentaires (2), et fit des cours dans la capitale, où il mourut le 12 jomâdâ I 1156 (4 juillet 1743) (3) ; il fut enterré dans le mausolée de son maître, au cimetière qui fait face à Bâb el-Fotoûḥ.

Le livre hagiographique d'es-Sijilmâsî est fort connu et apprécié au Maroc, peut-être simplement parce qu'il a été imprimé à deux reprises en Orient (4). Il n'offre pourtant pas beaucoup d'originalité ; ce n'est qu'un recueil de *karamât* ou de développements mystiques et il est difficile d'y trouver, à défaut de renseignements historiques, même quelque indication d'histoire littéraire (5).

'Abd el-Wahhâb Aderrâq (6).

Les rares études relatives à la médecine ancienne au Maroc ont déjà révélé l'existence d'une curieuse famille maro-

(1) Brockelmann, *loc. cit.*, appelle l'ouvrage *Al ibrîz min kalâm Sîdî 'Abd al 'azîz.*

(2) En voici les titres : 1° Un ouvrage sur un verset du Qor'ân (soûr. LVII, vers. 4) ; 2° *Kachf el-labs 'an el-masâ'il el-khams;* 3° *Radd et-tachdîd fî mas'alat et-taqlîd* (Rabat, *Mss.*, 96) ; 4° Un ouvrage intitulé *Dalâïl el-'âm ;* 5° une glose sur le commentaire de Sa'îd Qaddoûra sur *es-Sollam* d'el-Akhḍarî ; 6° *el-Qawl el-mo'tabar fî baïân ânn jomlat el-ḥamd inchâ' lâ khabar* (Rabat, *Mss.*, 275 (1) ; 7° *Mablagh el-amâl li-ṭâlibî 't-taṣrîf fi'l-af'âl* (Rabat, *Mss.*, 543 (3) ; 8° *Ajwiba.*

(3) Le 19 jomâdâ I 1155 ou 1156, d'après el-Kattânî.

(4) Au Qaire, en 1278 et 1304.

(5) Il y a lieu de signaler que 'Abd el-'Azîz ed-Dabbâgh a fait, au XIIe siècle de l'H., l'objet d'une autre monographie, intitulée *Taïsîr el-mawâhib fî dhikr ba'ḍ mâ li'ch-chaïkh Abî Fâris min el-manâqib.* Cet ouvrage, signalé par el-Kattânî, dans la liste des sources de la *Salwat el-anfâs* (III, p. 361, l. 3 ; cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 32, n° 84), aurait pour auteur Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Moḥammed b. 'Abd el-'Aziz b. 'Ali el-Morâbiṭî es-Sijilmâsî, sur lequel on manque de renseignements.

(6) BIBLIOGRAPHIE. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 251 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 82 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 34.

caine d'origine berbère, les Aderrâq, qui, sous la dynastie ʿalawite, fournit, de père en fils, des médecins attachés à la famille régnante (1). Parmi les plus connus de ses membres, on peut citer ʿAbd el-Wahhâb b. Aḥmed Aderrâq el-Fâsî, qui mourut à Fès, à l'âge d'environ quatre-vingts ans, le 28 ṣafar 1159 (22 mars 1746). Il composa plusieurs opuscules se rapportant à la science qu'il pratiquait, principalement des formulaires de thérapeutique ; mais — et c'est la raison pour laquelle il trouve sa place ici — il fit en même temps œuvre de biographe, en consacrant aux saints enterrés à Meknès une *qaṣîda* analogue à celle qu'el-Modarraʿ avait composée sur ceux de Fès. On n'en connaît d'autre titre que celui de *Manẓoûma fî madḥ ṣâliḥî Miknâsat ez-zaïtoûn;* elle est, à l'heure actuelle, probablement perdue.

Ibn Ikhlef (2).

Au début du XVIIIe siècle, une nouvelle et importante zâwîyya fut fondée à Fès (3), par un personnage religieux, depuis devenu notoire au Maroc, Maḥammed Ibn el-Faqîh (4); ce saint, originaire des Maṣmoûda, près de Wâzzân, fut dans cette dernière ville le disciple du célèbre Moulay ʿAbd Allah el-Wâzzânî et s'en alla, dans la capitale, représenter en quelque sorte l'école de son maître. Peu de temps avant la

(1) Cf. *supra*, p. 209, n. 1.

(2) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 253 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 85 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 298 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 44, n° 124.

(3) Dans le quartier d'el-ʿOyoûn.

(4) Mḥammed bel Fqîh dans la prononciation courante. Le nom complet du personnage est Aboû ʿAbd Allah Maḥammed b. Moḥammed b. Moḥammed b. ʿIsâ b. ʿAbd Allah ez-Zajânî, surnommé Ibn el-Faqîh ; il était originaire du village d'Asjen, dans la tribu des Maṣmoûda. La montagne d'Asjen est le théâtre de *ziâra* fréquentes à l'adresse du saint musulman ʿOmar ez-Zajanî, ancêtre d'Ibn el-Faqîh, et du saint juif Rabbî ʿAmrân b. Dîwân. C'est à cet endroit que s'installa aussi, à son arrivée dans le pays, le fondateur de la maison chérifienne de Wâzzân. Sur Ibn el-Faqîh, cf. la longue notice d'el-Kattâni, *Salwat el-anfâs*, I, pp. 292 sqq.

mort d'Ibn el-Faqîh, survenue le 7 rabîʿ I 1136 (5 décembre 1723), un de ses disciples, ancien notaire au *simâṭ* d'el-Qarawîyîn, établit un recueil de ses *manâqib*, il s'appelait Aboû Moḥammed ʿAbd Allah b. Moḥammed Ibn Ikhlef (1) el-Anṣârî el-Andalosî et avait obtenu du chaïkh le titre de *moqaddim* des affiliés à son ordre. Il passa toute sa vie dans la zâwîyya de son maître et y fut enterré, quand il mourut le 27 dhoû'l-qaʿda 1162 (8 novembre 1749).

Le livre d'Ibn Ikhlef porte le long titre de *Salwat el-moḥibbîn wa'l-morîdîn wa-nikâyat el-ḥâsidîn wa'l-jâḥidîn fî manâqib sayyîdî Maḥammed Ibn el-Faqîh aḥad el-afrâd el-ʿârifîn.* D'après el-Kattânî (2), il comprendrait une introduction et six chapitres et serait relativement peu étendu.

Maḥammed b. ʿAbd es-Salâm Bennânî (3).

Sous les ʿAlawites, une famille juive de Fès du nom de Bennânî convertie à l'Islâm fournit au Maroc d'éminents jurisconsultes. Parmi eux, le plus célèbre fut Aboû ʿAbd Allah Maḥammed b. ʿAbd es-Salâm b. Ḥamdoûn, qui mourut dans la capitale, à l'âge d'environ quatre-vingts ans, le 16 dhoû'l-qaʿda 1163 (17 octobre 1750). Il fut, à son époque, l'un des plus grands savants qui professaient à l'université d'el-Qarawîyîn; lui-même avait assisté aux leçons de maîtres comme le qâḍî Bordola, Aḥmed Ibn el-Ḥâjj (4), Moḥammed el-Qosanṭînî, Ibn Zâkoûr, Aḥmed el-Wallâlî, el-ʿOmaïrî, ʿAbd es-Salâm Gessoûs (5), ʿAlî Baraka (6), el-Ioûsî, ʿAbd es-Salâm el-Qâdirî, Moḥammed el-Masnâwî ed-Dilâ'ï.

(1) Prononciation dialectale pour Iakhlof.

(2) *Salwat el-anfâs*, I, p. 297, l. 3-6.

(3) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 257; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 87 r°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 146; R. Basset, *Rech. bibl*, p. 19, n° 40.

(4) Cf. *supra*, p. 277, n. 3.

(5) Cf. *supra*, p. 305, n. 2.

(6) Cf. *supra*, p. 288, n. 4.

Entre autres ouvrages (1), Maḥammed Bennânî a laissé une importante *fahrasa* (2), qui contient une biographie étendue de son maître Ibn el-Ḥâjj et des renseignements précis sur les jurisconsultes de Fès au milieu du XVIIIe siècle (3).

Ibn ʿAchir el-Ḥâfî.

En même temps qu'à Fès s'établissaient les recueils de *manâqib* des innombrables saints de la métropole, un Salétin consacrait au patron de sa ville, le fameux el-Ḥâjj Aḥmed Ibn ʿAchir (4), une monographie intitulée *Toḥfat ez-zâʾïr bi-baʿḍ manâqib sayyîdîʾl-Ḥâjj Aḥmed Ibn ʿAchir* (5). Cet hagiographe, qui portait le même nom que le saint, à la seule différence de l'ethnique, Aḥmed Ibn ʿAchir el-Ḥâfî (6), vivait au temps des sultans Moulay Ismâʿîl et Moulay ʿAbd

(1) Voici la liste des principaux : 1° Commentaire de l'*Iktifâʾ* d'el-Kalâʿî ; 2° Résumé du commentaire d'*ech-Chifâʾ* du qâḍî ʿIyyâḍ par Chihâb ed-Dîn Efendi (Aḥmed b. el-Ḥosaïn b. Rislân er-Roûmîlî ; cf. Brockelmann, *Arab. litt.*, I, p. 369, k) ; 3° Commentaire de la *Lâmîyya* d'ez-Zaqqâq ; 4° Commentaire du grand *ḥizb* d'ech-Châdhilî ; 5° Commentaire de la prière dite *el-Machîchîyya ;* 6° Commentaire de la *khoṭba* du *Mokhtaṣar* de Khalîl ; 7° Deux commentaires du poème de ʿAbd er-Raḥmân el-Fâsî sur l'astrolabe ; 8° Complément au commentaire des *Ḥodoûd* d'Ibn ʿArafa.

(2) Existe à Rabat, *Mss.*, n° 414.

(3) Un de ses homonymes, mort quelques années plus tard, en 1194 (1790), est lui aussi l'auteur d'une *fahrasa* estimée. Cf. *supra*, p. 146, n. 7.

(4) Aboûʾl-ʿAbbâs Aḥmed b. Moḥammed b. ʿOmar Ibn ʿAchir el-Anṣârî el-Andalosî ech-Chommonî, grand saint de Salé, mort dans cette ville en rajab 764 ou 765 (avril 1362 ou 1363). Cf. en plus de la *Toḥfat ez-zâʾïr*, Ibn Qonfoudh, *Ins el-faqîr wa-ʿizz el-ḥaqîr*, ms. 385 de Rabat, fol. 16 ; el-Ḥaḍramî, *es-Salsal el-ʿadhb*, fol. 2 de mon *ms. ;* Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 78 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 276 ; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, II, pp. 99, 114 et 143 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, p. 363 ; Brunot, *la Mer... à Rabat et Salé*, p. 57, § 93.

(5) Cet ouvrage est signalé par en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, II, p. 99 et Brunot, *op. cit.*, p. 58.

(6) Ethnique de la fraction d'el-Ḥâfât, dans le pays des Saghârna, au nord de Marrâkech.

Allah. Il fit ses études à Fès et à Salé et mourut dans cette dernière ville en 1163 (1750) : il y fut enterré dans la nécropole qui entoure le mausolée de son illustre homonyme. En plus, il avait, en 1140 (1727-28), écrit une *fahrasa* qui fournit d'intéressantes données sur les uléma de Salé au xviii[e] siècle (1).

ʿAbd el-Majîd el-Manâlî ez-Zabâdî (2).

Le 11 (3) chaʿbân 1163 (16 juillet 1750), mourut de la peste, à Fès, un chérif idrìsite qui portait le nom de ʿAbd el-Majîd b. ʿAlî b. Maḥammed b. ʿAlî el-Manâlî ez-Zabâdî (4) et avait acquis au Maroc une assez grande notoriété comme mystique, poète et médecin. Il a laissé une relation de son pèlerinage à la Mekke, intitulée *Bolough el-marâm bi'r-riḥlat ilâ baïti'llah el-ḥaram* et un opuscule hagiographique : *Ifâdat el-morâd bi't-taʿrîf bi'ch-chaïkh Ibn ʿAbbâd* (5), consacré au saint Ibn ʿAbbâd (6), que la *Salwat el-anfâs* a presque intégralement reproduit dans sa notice sur ce dernier personnage.

(1) Cette *fahrasa*, ainsi que la *Toḥfat ez-zâ'ir* sont conservées à Salé, en assez grand nombre d'exemplaires.

(2) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 257 ; *Iltiqât ed-dorar*, fol. 86 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 184 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 31, n° 82.

(3) Le 12 chaʿbân, d'après le *Nachr el-mathânî*.

(4) El-Manâlî est l'ethnique de Manâla, toponyme du Soûs.

(5) Un exemplaire ms. de cet opuscule existe à Rabat, n° 407 (8).

(6) Aboû ʿAbd Allah Maḥammed b. Ibrâhîm Ibn ʿAbbâd en-Nafzî el-Ḥimiarî er-Rondî, soûfî et jurisconsulte, prédicateur à Fès, où il mourut le 4 rajab 792 (18 juin 1390) et sur lequel cf. Ibn el-Qâḍî, *Jadhwat el-iqtibâs*, p. 200 ; Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj*, p. 287 ; el-Maqqarî, *Nafḥ eṭ-ṭîb*, III, p. 175 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 133 ; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, II, p. 143 ; Ben Cheneb, *Idjâza*, § 343.

Moḥammed el-Makkî ed-Dara'ï (1).

C'est également vers le milieu du XVIII[e] siècle qu'il faut placer la mort d'un écrivain du Sud Marocain, Abou 'Abd Allah Moḥammed, dit el-Makkî, b. Moûsâ b. Moḥammed el-Kabîr b. Maḥammed b. Moḥammed Ibn Nâṣir ed-Dara'ï el-Moqdâdî, qui descendait du fondateur de la confrérie nâṣiriyya et fut, à la mort de son père, Aboû 'Imrân Moûsâ, en 1142 (1729), appelé à diriger la zâwîyya-mère de Tamgroût. Il fit toutes ses études dans son pays, puis alla à plusieurs reprises visiter les chapelles filiales de son ordre, à Marrâkech et à Fès. C'est dans la première de ces villes qu'il rencontra, en 1151 (1738), l'historien el-Ifrânî à la médersa d'Ibn Ioûsof. Sept ans plus tard, au cours d'un séjour à Fès, il composa un poème en l'honneur d'Idrîs II, puis il alla à Meknès et obtint du qâḍî de cette ville, Aboû'l-Qâsim el-'Omaïrî (2), une *ijâza* complète. On ne sait exactement la date de sa mort, qui l'atteignit à l'âge d'environ soixante-dix ans. Il laissa un fils, Aboû 'Imrân Moûsâ, qui mourut lui-même quelques années plus tard, à Fès (3).

Moḥammed el-Makkî composa pendant sa vie un certain nombre d'ouvrages se rapportant à son ancêtre et à sa famille : ainsi, le *Fatḥ el-malik en-nâṣir fî ijâzât marwîyyât banî Nâṣir;* la *Ṭalî'at ed-da'a; el-Barq el-mâṭir fî charḥ en-nasîm el-'âṭir*, commentaire d'un poème de sa composition à la louange d'Ibn Nâṣir; une relation de voyage à l'intérieur du Maroc, intitulée *er-Riḥlat el-marrâkochîyya ;* une biographie d'un saint de Tamgroût, 'Abd Allah b. el-Ḥosaïn el-Qabbâb (4), dont il n'écrivit que la moitié et qu'il intitula

(1) Bibliographie. — en-Nâṣirî, *Ṭal'at el-mochtarî fî'n-nasab el-ja'farî*, II, p. 149 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 40, n° 102. Renseignements fournis par le chérif 'Abd el-Ḥaï el-Kattânî.

(2) Fils de Sa'ïd el-'Omaïrî, sur lequel, cf. *supra*, p. 293.

(3) On trouvera la biographie de ce personnage dans el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 265.

(4) Mort en 1045 (1636-35). Cf. el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 70 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 169 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 14 v°.

er-Rawḍ ez-zâhir fi't-ta'rîf bi'ch-chaïkh Ibn Ḥosaïn wa-atbâ'ih el-akâbir. Mais son œuvre la plus importante fut son dictionnaire biographique des célébrités religieuses et littéraires du pays du Wâdî Dar'a, auquel il donna le titre *d'ed-Dorar el-moraṣṣa'a bi-akhbâr a'ïân Dar'a* (1).

Ce répertoire se présente suivant la forme classique. Dans son introduction, l'auteur confie qu'il s'intéresse à l'histoire biographique et veut consacrer un ouvrage aux personnages notoires de sa région d'origine; puis, après avoir rappelé l'épisode de Râ'ïs er-Roû'asâ' (2), il donne une liste de ses sources (3) et étudie chacun de ses personnages classés dans l'ordre alphabétique de leurs prénoms, à la manière d'Ibn el-Qâḍî et d'Aḥmed Bâbâ. On trouve dans ses notices, à côté de relations miraculeuses, des renseignements littéraires parfois inédits, ainsi que des extraits de poèmes religieux ou profanes. Son livre est, en même temps, l'histoire la plus ancienne du mouvement nâṣirite dans le Sud du Maroc. Il fut terminé à la zâwiyya de Tamgroût, si l'on en croit l'auteur, le 14 moḥarram 1152 (13 avril 1739).

Aḥmed el-Hilâlî (4).

Aḥmed b. 'Abd el-'Azîz el-Hilâlî es-Sijilmâsî descendait d'un savant de Sijilmâsa, Ibrâhîm b. Hilâl. Dans cette ville, il fut l'élève d'Aḥmed el-Ḥabîb (5), et, à Fès, celui d'Aḥmed

(1) Cet ouvrage est aujourd'hui très rare au Maroc. L'exemplaire que j'ai eu en mains provient de la bibliothèque de Sidi 'Abd el-Ḥaï el-Kattânî. C'est une copie du 21 rabî'I 1278 (26 septembre 1861), comprenant 28 cahiers à 20 pages petit in-4°. Le titre, dans l'introduction de l'ouvrage, est annoncé de la façon suivante :

سميته بالدرر المرصّعة باخبار اعيان درعة ومن شاء فليسميه كشف
الروعة في التعريف بصلحاء درعة

(2) Cf. *supra*, p. 25-26.

(3) Cf. *infra*, Appendice I.

(4) Bibliographie. — el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 273 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 93 r°.

(5) Cf. *supra*, p. 309, n. 3.

b. Mobârak es-Sijilmâsî (1), de Moḥammed el-Gendoûz (2) et d'es-Sarghînî (3). Il se fixa ensuite dans le Tâfîlelt, à Madaghra et à Sijilmâsa, où il se livra à l'enseignement ; il fit de nombreux voyages à Fès et accomplit à deux reprises le pèlerinage de la Mekke. Les docteurs d'Arabie et d'Egypte, entre autres Moḥammed el-Ḥafnawî el-Miṣrî (4), lui délivrèrent des licences. Il forma de nombreux élèves, parmi lesquels on peut citer Moḥammed b. eṭ-Ṭayyîb el-Qâdirî, et mourut à Madaghra le 21 rabîʿ I 1175 (20 octobre 1761). Il laissait un certain nombre d'ouvrages, dont une relation de ses voyages en Orient et une *fahrasa* qui a été résumée dans le *Nachr el-mathânî* (5).

Idrîs et ʿAbd er-Raḥmân el-Manjra.

Une famille de souche idrîsite, originaire de Tlemcen et établie à Fès, connue sous le curieux sobriquet d'el-Manjra (6), acquit au XVIII[e] siècle au Maroc une grande réputation religieuse et littéraire, grâce à deux de ses membres,

(1) Cf. *supra*, p. 309.

(2) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. el-Ḥosaïn el-Gendoûz el-Maṣmoûdî el-Fâsî, savant de Fès, mort dans cette ville le 3 moḥarram 1148 (26 mai 1735). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 237 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 72 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 235.

(3) Moḥammed el-Kabîr b. Moḥammed es-Sarghînî el-ʿAnbarî, imâm et prédicateur à Fès, mort dans cette ville le 4 ou le 5 jomâdâ II 1164 (30 avril ou 1[er] mai 1751). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 258 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 87 v° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 340.

(4) Moḥammed b. Sâlim el-Ḥafnawî. professeur et ṣoûfî du Qaire, sur lequel cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 379.

(5) 1° *Noûr el-baṣar fî charḥ el-Mokhtaṣar* (de Khalîl) ; 2° *Fatḥ el-qaddoûs fî charḥ khoṭbat el-Qâmoûs* ; 3° *el-Marâhim fî'd-darâhim* ; 4° Commentaire *d'er-Rajaz el-moḥtawî ʿalâ masâ' il Mokhtaṣar es-Sanoûsî* de ʿAbd es-Salâm el-Qâdirî ; 5° *Orjoûza min soknat bait fî'l-madrasa* ; 6° *Idâ'at el-odmoûs wa-riâḍat ech-chomoûs min iṣṭilâḥ ṣâḥib el-Qâmoûs* ; 7° *Qaṣîda fî madḥ el-Qâmoûs*.

(6) Ce mot désigne dans le langage courant un « atelier de menuiserie » et, dans les ports, un « chantier de constructions navales ».

Idrîs b. Maḥammed b. Aḥmed el-Ḥasanî el-Idrîsî el-Manjra (1), mort le 26 moḥarram 1137 (15 octobre 1724), et l'un de ses fils, 'Abd er-Raḥmân (2), mort le 5 dhoû'l-ḥijja 1179 (15 mai 1766). Ces deux savants, qui furent des jurisconsultes, ont laissé chacun une *fahrasa*, dont on trouve encore d'assez nombreux exemplaires dans les villes du pays (3).

Maḥammed b. Aḥmed el-Fâsî (4).

Maḥammed b. Aḥmed b. Maḥammed, arrière-petit-fils de 'Abd el-Qâdir el-Fâsî, naquit à Fès en 1118 (1706-07) et assista aux leçons des savants de l'époque, Maḥammed b. 'Abd er-Raḥmân el-Fâsî (5), Moḥammed el-Masnâwî ed-Dilâ'ï, el-Wajjârî (6), Aḥmed es-Sijilmâsî, et-Tammâq (7), Moḥammed Ibn 'Abd er-Raḥmân ed-Dilâ'ï (8), Bennânî, Maḥammed Mayyâra (9), Moḥammed el-Gen-

(1) Né en 1076 (1666). Cf. sur lui el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 272; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 19, n° 37.

(2) Né en 1111 (1700). Cf. sur lui el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 270; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 19, n° 38.

(3) En 1179 mourut également, à Tétouan, un savant affilié à la confrérie nâṣirite, Moḥammed b. 'Alî el-Warzâzî et-Tiṭṭâwanî, qui a laissé une *fahrasa*, source de la *Salwat el-anfâs* (III, p. 359, l. 19-20; cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 20, n° 44).

(4) Bibliographie. — el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 321; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 40, n° 103.

(5) Cf. *supra*, p. 295.

(6) Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. 'Alî el-Wajjârî el-Andalosî el-Fâsî, savant de Fès, mort dans cette ville le 11 jomâdâ II 1141 (12 janvier 1729). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 216; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 67 r°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 148.

(7) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Aḥmed b. Moḥammed b. 'Abd er-Raḥmân et-Tammâq el-Andalosî el-Fâsî, savant de Fès, mort dans cette ville le 10 jomâdâ I 1151 (26 août 1738). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 125.

(8) Cf. *supra*, p. 302-303.

(9) Maḥammed b. Moḥammed (ou Aḥmed) b. Maḥammed Mayyâra el-Fâsî (surnommé el-Ḥafîd (le petit-fils) ou el-Aṣghar (le plus récent), pour le différencier de son grand-père, l'auteur du commentaire d'*el-Morchid*

doûz (1). Il fut d'abord notaire aux ḥoboûs d'el-Qarawîyîn, puis prédicateur à la mosquée d'el-Andalos. Il mourut le 20 rabîʿ I 1179 (6 septembre 1765) et fut enterré dans la zâwîyya de son ancêtre, au quartier d'el-Qalqalîyîn (2).

En dehors du commentaire d'un opuscule de son arrière-grand-père, Maḥammed el-Fâsî n'a composé que des travaux de biographie ou de généalogie chérifienne ; un commentaire de la *Dorrat et-tîjân* de son maître Moḥammed Ibn ʿAbd er-Raḥmân ed-Dilâʾî ; une biographie étendue de ʿAbd es-Salâm el-Qâdirî, intitulée *el-Mawrid el-hanî bi-akhbâr el-imâm el-mawlâ ʿAbd es-Salâm ech-charîf el-Qâdirî el-Ḥasanî* ; une sorte de répertoire des auteurs et des savants musulmans de son époque ; enfin, un opuscule sur les chorfa du Maroc.

Moḥammed b. eṭ-Ṭayyîb el-Qâdirî (3).

En même temps que la famille des Fâsîyîn continuait à garder intacte, dans la capitale, son influence religieuse et intellectuelle, la branche des chorfa Qâdirîyîn ne perdait rien de sa puissance : zâwîyya châdhilite et qâdirite ne cessaient pas de se faire concurrence, pacifiquement d'ailleurs. A la fin du XVIIIe siècle, le personnage le plus marquant de cette dernière famille est le petit-fils du généalogiste ʿAbd es-Salâm

el-moʿîn d'Ibn ʿAchir, sur lequel cf. *supra*, p. 258), grand imâm de Fès, mort le 15 moḥarram 1144 (20 juillet 1731). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 235 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 70 r°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 167.

(1) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 317, n. 2.

(2) Maḥammed el-Fâsî eut un frère, Moḥammed, dit Aboû Madian, mort le 11 chaʿbân 1181 (2 janvier 1768), qui composa un ouvrage intitulé *el-Moḥkam fîʾl-ḥikam*, source de la *Salwat el-anfâs* (III, p. 362, l. 1; cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 40, n° 105), et qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme Aboû Madian b. Maḥammed el-Fâsî, mort de la peste en 1089 (1678). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 322.

(3) Bibliographie. — *Nachr el-mathânî* et *Iltiqâṭ ed-dorar*, *in fine;* el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 351 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 34, n° 93. Graulle, dans son introduction à sa traduction du *Nachr el-mathânî*, a traduit, sans en respecter l'ordre, la notice d'el-Kattânî sur el-Qâdirî.

el-Qâdirî, qui, lui aussi, va consacrer la plus grande part de son activité à la composition d'ouvrages de science islâmique et surtout de recueils biographiques sur les chorfa et les notables de son pays.

Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. eṭ-Ṭayyib b. 'Abd es-Salâm el-Ḥasanî el-Qâdirî naquit à Fès le 7 rabî'I 1124 (14 avril 1712) et, dès l'adolescence, commença à fréquenter les cours des savants de la ville : Aḥmed es-Sijilmâsî (1), Maḥammed b. 'Abd es-Salâm Bennânî (2), Moḥammed el-Gendoûz (3), Moḥammed el-Kabîr es-Sarghînî (4), et Maḥammed Gessoûs (5), qui, tous, délivrèrent des licences écrites ou orales.

A l'encontre des autres lettrés de Fès, dont la culture approfondie et les tendances au mysticisme s'alliaient fort bien au souci d'une existence matérielle abondante et facile, Moḥammed el-Qâdirî fit preuve, durant toute sa vie, d'un détachement à peu près complet du monde, vivant seul et consacrant la plus grande partie de son temps à la prière et à l'étude. Il versa assez tôt dans le ṣoûfisme, auquel l'initièrent Aboû Bakr ed-Dilâ'ï (6), el-Modarra' (7) et 'Abd es-Salâm et-Tawâtî (8). Il ne voulut jamais remplir de charges

(1) Cf. *supra*, p. 309.

(2) Cf. *supra*, p. 312.

(3) Cf. *supra*, p. 317, n. 2.

(4) Cf. *supra*, p. 317, n. 3.

(5) Aboû 'Abd Allah Maḥammed b. Qâsim Jassoûs (Gessoûs), *chaïkh el-jamâ'a* à Fès, né en 1089 (1678-1679), mort le 4 rajab 1182 (14 novembre 1768). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 284; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 330; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, pp. 92, 255; Brockelmann, *Ar. litt.*, I, p. 162.

(6) Aboû Bakr b. Moḥammed b. Moḥammed el-Khadîm b. Aboû Bakr ed-Dilâ'ï, ṣoûfî réputé, mort à Fès le 15 jomâdâ I 1149 (21 septembre 1736). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 240; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 74 r°; el-Ḥawwât, *el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya*, fol. 229; el-Iâzighî, *Ḥadâ'iq el-azhâr en-nadîyya*, vers 175-179; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 339.

(7) Cf. *supra*, p. 304.

(8) Aboû Moḥammed 'Abd es-Salâm b. el-Ḥâjj Moḥammed et-Tawâtî el-Ja'farî el-Fâsî, mort à Fès le 1er rajab 1155 (1er septembre 1742). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 246; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 79 v°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 248.

honorifiques et ne resta que peu de temps titulaire de celle d'imâm et de prédicateur à la mosquée d'el-Andalos, qu'il avait dû accepter par ordre impérial. Il se contenta, pour gagner sa vie, d'exercer la fonction de témoin-notaire, dans une boutique du *simâṭ* d'el-Qarawìyìn, qu'il quittait dès qu'il avait gagné une once. En 1176 (1762-63), il sollicita et obtint du savant égyptien el-Ḥafnawì (1) une *ijâza* générale dont il nous a conservé le texte (2). Il mourut à Fès, le 25 cha'-bân 1187 (11 novembre 1773) et fut enterré le lendemain, dans le jardin proche de Bâb el-Fotoûḥ qui servait de cimetière à sa famille.

Moḥammed el-Qâdirì a laissé une œuvre relativement considérable ; l'histoire et la biographie y tiennent la place la plus large. Dans la liste de ses travaux telle qu'il l'a dressée lui-même (3), on peut relever, en effet, en plus de ceux qui se rapportent à la science musulmane (4) : une monographie relative au saint Qâsim el-Khaṣâṣì (5), intitulée *ez-Zahr el-bâsim âw el-'orf en-nâsim fì manâqib ech-chaïkh sayyìdî Qâsim wa-ma'âthir man laho min el-achiâkh wa'l-atbâ' ahl el-makârim* (6) ; un opuscule consacré à la branche des Chorfa descendant d'el-Ḥosaïn et connus au Maroc sous le nom de Chorfa Ṣaqallìyìn (Siciliens) : *Lamḥat el-bahjat el-'âlîyya fì*

(1) Cf. *supra*, p. 317, n. 4.

(2) Cf. *Nachr el-mathânî*, II, pp. 280-283.

(3) Cf. *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 104 v°.

(4) Ce sont : 1° *Farîdat el-ichtîyâq fî tartîb lâmîyyat ez-Zaqqâq;* 2° *el-Fatḥ wa't-taïsîr fî âïat et-tadhîr* (sur le verset 33 de la soûrate XXXIII du *Qor.*); 3° *Achraf el-wasâ'il bi-roûât ech-chamâ'il;* 4° *Lamḥat ed-dorr en-nafîs fî-man oûṣifa bi't-tadlîs;* 5° *el-Mawrid el-mo'in fî charḥ el-Morchid el-mo'ïn;* 6° *et-Ta'bîr 'an chanâ'at monakkir et-takbîr;* 7° *Iqtiṭâf el-ma'ârif min soû'âl ech-chaïkh el-'Arif* (réponses à des questions posées par Aḥmed Ibn 'Abd Allah Ma'an) ; 8° *Mawâhib et-takhṣîṣ fî charḥ chawâhid et-talkhîṣ;* 9° *eṣ-Ṣawârim el-fatakîyya fî noḥoûr ahl el-qaṣîdat el-afakîyya;* 10° *Dorrat el-mafâkhir li-sayyîd el-awwalîn wa'l-awâkhir wa-ghorar âl-baïtih el-machâhir.*

(5) Sur ce saint, cf. *supra*, p. 273, n. 6.

(6) Connu aussi sous le titre abrégé d'*ez-Zahr el-bâsim fî'l-Khâṣâṣî sayyîdî Qâsim.* D'après el-Kattânî, qui indique le plan et l'étendue de l'ouvrage, cette monographie avait été commencée par le grand-père d'el-Qâdirî (*Salwat el-anfâs*, II, p. 284).

ba'd foroû' ech-cho'bat el-ḥosaïnîyyat eṣ-ṣaqallîyya; un obituaire de 313 vers *rajaz* sur la famille des Fâsîyîn, intitulé *Farîdat ed-dorr eṣ-ṣafî fî waṣf el-jamâl el-ioûsofî* (1); un appendice à la *Kifâyat el-moḥtâj* d'Aḥmed Bâbâ : *el-Iklîl wa't-tâj fî tadhyîl Kifâyat el-moḥtâj ;* des notes marginales sur *ed-Dorr es-sanî*, le traité généalogique de son grand-père. Mais l'œuvre la plus importante d'el-Qâdirî est son double dictionnaire des célébrités des xie et xiie siècles de l'Hégire, le *Nachr el-mathânî* et l'*Iltiqâṭ ed-dorar*.

Il y a déjà assez longtemps que, grâce à l'édition lithographiée de Fès (2), le premier de ces dictionnaires est connu des historiens de l'Afrique du Nord et des orientalistes; le second, par contre, n'existe qu'en un très petit nombre d'exemplaires et n'a pu, de ce fait, être encore utilisé (3). Tous deux furent vraisemblablement les derniers ouvrages d'el-Qâdirî et répondaient dans son esprit exactement au même but. Alors qu'en effet, le répertoire hagiographique d'Ibn 'Askar avait été continué, pour le xie siècle de l'Hégire, par l'historien el-Ifrânî, il n'existait pas, pour ce même siècle, dans la littérature marocaine, de dictionnaires des célébrités musulmanes de tout ordre. Ce fut cette lacune que se proposa de combler Moḥammed el-Qâdirî, qui d'ailleurs, ignorait l'existence de la *Ṣafwat man intachar*, écrite pourtant à peu près à la même époque.

Les premiers résultats de l'enquête d'el-Qâdirî furent consignés dans l'*Iltiqâṭ ed-dorar wa-mostafâd el-mawâ'iẓ wa'l-'ibar min akhbâr a'ïân el-mi'at eth-thânîyya wa-l-ḥâdîyya*

(1) Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 311, *in fine*.

(2) Deux volumes lithographiés en 1310. Le copiste a commis une erreur dans la pagination du tome II, entre les pages 161 et 249. Nos références à cette partie de l'ouvrage donnent toujours le numéro de la page tel qu'il devrait figurer sur l'exemplaire. La plus grande partie du *Nachr el-mathânî*, jusqu'au début du xiie siècle H. (1689 J. C.), a été traduite, d'abord par Graulle et Maillard, puis par Michaux-Bellaire, dans les tomes XXI et XXIV des *Archives marocaines*, en 1913 et 1917, sous le titre de *Nachr al-Mathânî de Mouhammad al-Qâdirî*.

(3) Le seul exemplaire que nous en connaissions au Maroc est celui que possède la bibliothèque de Rabat. On en trouvera la description dans nos *Manuscrits arabes de Rabat*, n° 379, p. 130.

'achar (1), dont l'auteur termina la première rédaction en 1170 (1756-57) et qu'il livra au public de son pays à partir du 27 ṣafar 1182 (13 juillet 1768). Ce répertoire était suivi de plusieurs appendices ; dans l'un d'eux, fournissant la liste complète de ses ouvrages, il ne mentionne pas son autre dictionnaire, beaucoup plus étendu que l'*Iltiqâṭ ed-dorar*, et donc vraisemblablement postérieur à ce dernier : le *Nachr el-mathânî li-ahl el-qarn el-ḥâdî 'achar wa'th-thânî*.

Ces deux travaux se ressemblent étrangement ; ils ne peuvent être résumés ou examinés séparément ; ce sont deux éditions d'un même livre, sous une forme à peine différente. Il est probable qu'el-Qâdirì, ayant écrit, sans trop entrer dans le détail, le premier de ses dictionnaires, éprouva par la suite le besoin de le remanier, en l'accroissant de renseignements nouveaux sur chacun des personnages qu'il étudiait. Tous deux ont comme point de départ l'année 1001 H.; tous deux s'arrêtent à l'année 1170 ; l'ordre de succession des biographies est le même, et, dans la plupart des cas, il n'est pas de fait notoire consigné dans l'un, qui ne soit également rapporté par l'autre.

L'*Iltiqâṭ ed-dorar*, si l'on ajoute foi aux quelques lignes de préface qu'el-Qâdirì a placées au début de l'ouvrage, se présente, dans l'esprit du biographe, comme une suite, jusqu'à son époque, du supplément qu'Ibn el-Qâḍì, sous le titre de *Laqṭ el-farâ'ïd*, avait composé pour compléter jusqu'à l'an 1000 H., le répertoire de *wafayât* d'Ibn Qonfoûdh intitulé *Charaf et-ṭâlib fî asnâ'l-maṭâlib* (2). Il justifie encore d'une autre façon les raisons qui l'ont poussé à écrire le *Nachr el-mathânî*. Ce n'est plus seulement le complément d'une œuvre antérieure, mais aussi la reprise d'un projet que son grand-père 'Abd es-Salâm el-Qâdirì avait à peine ébau-

(1) Traduisant la notice de la *Salwat el-anfâs* relative à el-Qâdirî, Graulle (*loc. cit.*, XXI, p. 3) a eu la malheureuse idée de couper en deux le titre complet de l'*Iltiqâṭ ed-dorar*, et, du même coup, fait du dictionnaire biographique deux travaux distincts.

(2) Cf. *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 1 et *supra*, p. 98.

ché dans un opuscule que la mort l'empêcha de terminer, et qui devait porter le titre de *Nozhat en-nâdî* (1).

En tout cas, ce qui fait l'originalité de l'un et de l'autre répertoire, c'est qu'à la suite de l'obituaire de chaque année, prend place presque toujours une sorte de résumé des événements politiques saillants de cette même année. A la matière biographique des deux dictionnaires se joint ainsi une documentation d'annales, qui, malgré sa concision, offre pourtant un indéniable intérêt. C'est surtout dans ces brèves relations historiques annuelles que la comparaison est fructueuse entre l'*Iltiqâṭ ed-dorar* et le *Nachr el-mathânî*. Le premier semble, à cet égard, encore plus précis et plus détaillé que le second (2).

Le premier dictionnaire d'el-Qâdirì se distingue encore de l'œuvre postérieure par les éléments autobiographiques qu'il renferme. Le dernier tiers de l'ouvrage est en effet constitué par une série d'appendices, où l'on trouve la liste détaillée des maîtres du biographe, la liste de ses ouvrages, celle des traités qu'il expliqua au temps où il professait à la mosquée d'el-Andalos, une généalogie complète des Chorfa Qâdiriyìn de Fès, et l'indication des différents quartiers qu'ils habitèrent dans la capitale, depuis le moment de leur venue d'Espagne.

On est frappé, dès que l'on parcourt l'œuvre biographique de Moḥammed el-Qâdirì, par le peu de cas qu'il semble faire de la mystique ṣoûfique et de la terminologie relative aux titres hiérarchiques spirituels qu'elle a instaurés. Il en donne des raisons, un peu obscures d'ailleurs, au début du *Nachr el-mathânî*. D'autre part, il déclare que les notices de son répertoire seront consacrées à des souverains, des savants et

(1) Cf. *Nachr el-mathânî*, I, pp. 3 et 33 *in fine* et *supra*, p. 280.

(2) Ainsi, pour l'année 1141, alors que le *Nachr el-mathânî* (II, p. 218) ne signale dans sa chronique historique que la proclamation de Moulay 'Abd Allah, l'*Iltiqâṭ ed-dorar* (fol. 67-69) insiste longuement, et avec beaucoup de détails précis, sur l'anarchie qui, à cette époque divisait le Maroc. Il y aurait peut-être intérêt à publier et à traduire séparément les « annales » de l'*Iltiqâṭ ed-dorar*, confrontées avec celles du *Nachr el-mathânî*, en laissant de côté la liste des *wafayât*, qui présentent un intérêt différent.

des saints ; mais les seconds y sont, en définitive, les plus nombreux. Cet ascète tire surtout vanité de sa science ; et ses sympathies vont avant tout aux lettrés, marocains comme lui, ou même musulmans étrangers. Il accorde à ces derniers une large place, en puisant surtout aux *riḥla* de ses contemporains et de ses devanciers.

En dehors de la *Ṣafwat man intachar*, dont il n'a pas soupçonné l'existence, el-Qâdirî connaît fort bien tous les ouvrages biographiques écrits avant lui au Maroc : il semble en avoir tiré le plus grand parti. Il est, de même, au courant de toute la littérature historique relative à la dynastie sa'dienne, et l'on a vu, dans les pages qui précèdent, que, tout comme celle d'el-Ifrânî, son œuvre met sur la trace de quelques sources de l'histoire du Maroc aujourd'hui perdues.

El-Qâdirî est un enquêteur qui paraît avoir mené ses recherches avec assez de conscience. Mais il a un défaut qui fatigue le lecteur, et qui consiste dans l'abus qu'il fait de digressions de tous genres ; d'autre part, il arrive souvent que des considérations strictement religieuses, un appel au renoncement et à l'humilité viennent clore très brusquement tout un développement auquel il s'est laissé entraîner. Le principal grief que l'on puisse, dès lors, faire à el-Qâdirî est le manque d'unité de son œuvre. Il n'a pas su rendre attrayant le sujet qu'il s'est proposé de traiter, en dépit de son information solide et en général, complète. Il y a loin de sa manière à celle d'un Ibn el-Qâḍî, ou encore plus à celle du maître de la biographie marocaine, Moḥammed b. Ja'far el-Kattânî.

Il est permis de se demander si el-Qâdirî, non content d'avoir fait d'un même sujet deux ouvrages de titre différent, l'un abrégé, l'autre plus développé, n'a pas encore jugé nécessaire d'établir du *Nachr el-mathânî* une version autre que celle dont l'atelier lithographique de Fès édita plus tard le texte. C'est du moins ce qu'affirme l'auteur de la *Salwat el-anfâs* (1). De fait, il semble que ce dernier

(1) Cf. III, p. 361, l. 15. Il semble que cette rédaction développée ait porté aussi le titre d'*el-Azhâr en-nadîyya*. On en trouve quelquefois des

ait eu entre les mains un *Nachr el-mathânî* plus complet et surtout mis à jour au delà de 1170, jusqu'au moins en 1183 (1769). On ne voit pas, cependant, quels motifs ont pu pousser el-Qâdirî à écrire par trois fois le même ouvrage, sous une forme résumée, moyenne et étendue. Il est vrai qu'ez-Zayyânî n'allait pas agir bien différemment, en rapportant à trois reprises l'histoire des sultans 'alawites.

Les biographes des Chorfa de Wâzzân.

C'est au XVIIIe siècle que la maison des Chorfa de Wâzzân prit au Maroc tout son essor (1). La célèbre zâwiyya, fondée par Moulay 'Abd Allah ech-Charîf, acquit à cette époque une importance sans cesse grandissante, et les confréries établies par les petits-fils de ce personnage, Moulay et-Tohâmî et Moulay eṭ-Ṭayyib, sous les noms de Tohâma et de Ṭayyibiyya, commencèrent à former des adeptes sur tous les points de l'Afrique du Nord. Aussi, est-il naturel que cette famille chérifienne ait trouvé bientôt ses historiographes.

La première monographie qui leur fut consacrée porte le titre de *Toḥfat el-ikhwân bi-ba'ḍ manâqib chorafâ' Wâzzân.* Elle est due à la plume d'un chérif ḥasanî de la branche des Joûṭîyîn, Aboû'l-'Abbâs Aḥmed, surnommé Ḥamdoûn, b. Moḥammed b. Ḥamdoûn b. Mas'oûd eṭ-Ṭâhirî el-Joûṭî (2), qui fut à Fès l'élève d'Aḥmed b. Mobârak es-Sijilmâsî et de Maḥammed Gessoûs, devint un disciple assidu d'eṭ-Ṭayyib

passages chez les biographes postérieurs (ainsi el-Ḥawwât). Ils correspondent d'ailleurs exactement au texte du *Nachr el-mathânî* lithographié. Cf. aussi en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 31.

(1) La bibliographie européenne des Chorfa de Wâzzân est fort nombreuse. Cf. principalement, R. Spence Watson, *A Visit to Wazan*, London, 1880; Depont et Coppolani, *les Confréries religieuses musulmanes*, p. 445 sqq.; E. Michaux-Bellaire, *la Maison d'Ouezzân*, in *Revue du Monde mus.*, mai 1908. Les dates de la mort des premiers chefs de la *zâwiyya* sont fournies par en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 51.

(2) BIBLIOGRAPHIE. — el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 72; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 43, n° 117.

el-Wâzzânî et mourut dans la capitale, le 22 jomâdâ II 1191 (28 juillet 1777), après avoir exercé une suppléance de prédicateur à la mosquée d'el-Qarawîyîn. Son ouvrage, qui a été lithographié à Fès (1), retrace l'histoire de la maison de Wâzzân et rapporte les *manâqib* attribués à son fondateur.

En marge de la *Toḥfat el-ikhwân* est lithographié, dans l'édition de Fès, un opuscule qui a trait à l'un des membres de la même famille chérifienne, 'Alî b. Aḥmed b. eṭ-Ṭayyib b. Moḥammed b. 'Abd Allah ech-Charîf el-Wâzzânî (2), et qui porte le titre d'*el-Kawkab el-as'ad fî manâqib sayyîdinâ wa-mawlânâ 'Alî ben Aḥmed*. L'auteur, qui était originaire du bourg de Miknâsa de Tâzâ et qui vivait au XIXe siècle, s'appelait Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Ḥamza el-Miknâsî.

Enfin, la *Salwat el-anfâs* (3) signale qu'un recueil des *manâqib* de Moulay 'Abd Allah el-Wâzzânî fut dressé par un chérif qâdirite, du nom d'Aboû Moḥammed 'Abd es-Salâm b. el-Khayyâṭ b. Moḥammed b. 'Allâl, vers la fin du XIIe siècle de l'Hégire (4).

el-Ghazzâl (5).

On a vu plus haut que, sous le règne de Moulay Ismâ'îl, un secrétaire de ce sultan, envoyé en ambassade en Espagne, avait écrit, à cette occasion, une relation de voyage. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un autre secrétaire des princes 'alawites fut chargé d'une mission analogue, et, comme son prédécesseur, crut utile de laisser de ses pérégrinations à travers la Péninsule un récit détaillé.

(1) En 1324 H.

(2) Mort à Wâzzân à la fin de rabî' I 1226 (24 avril 1811). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 104.

(3) III, p. 362, l. 13-14. Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 43, n° 118.

(4) Son oncle paternel Hâchim naquit à Fès en 1120 (1708-1709) et y mourut au début de 1187 (1773). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 285.

(5) BIBLIOGRAPHIE. — en-Naṣirî, *Istiqṣâ*, IV, pp. 99, 100, 107, 108 et 114; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 331; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 465.

Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. el-Mahdî el-Ghazzâl el-Andalosî el-Mâlaqî avait d'ailleurs grandi dans le voisinage immédiat de la cour de Meknès. Son père, el-Mahdî, descendant d'anciens émigrés de Malaga, et qui peut-être aussi avait fait un voyage en Espagne, avait été secrétaire de Moulay Ismâ'îl; on a vu qu'il figure dans la liste des *adîb* aveclesquelsel-'Alamî, l'auteur d'*el-Anîs el-moṭrib*, échangea des poèmes. Aḥmed, qui fut en relations avec l'historien ez-Zayyânî, et acquit comme son père la réputation d'un lettré délicat, faisait également partie, en qualité de secrétaire, du makhzen de Sidi Moḥammed b.'Abd Allah. Ce fut à ce titre qu'il fut désigné par ce sultan, à la fin de 1179 (1766), pour accompagner, puis diriger une ambassade qui comprenait deux qâ'ïd du gîch des Oûdâya, Aboû Ia'lâ 'Amâra b. Moûsâ et Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Nâṣir; ils avaient mission de se rendre auprès de Charles III d'Espagne, pour négocier l'échange de captifs appartenant aux deux nations. El-Ghazzâl, comme auparavant el-Wazîr el-Ghassânî, dut passer par le préside de Ceuta, où il arriva le 15 dhoû'l-ḥijja 1179 (15 mai 1766). Six jours après, il débarquait à Algésiras; puis, soit à cheval, soit en carrosse, il traversa successivement Séville et Cordoue avant d'arriver à Madrid, où il fut reçu en grande pompe et eut avec le monarque espagnol plusieurs entrevues. Une fois sa mission remplie, il rentra dans son pays, après plus de huit mois d'absence, accompagné d'une ambassade espagnole avec laquelle Sidi Moḥammed b. 'Abd Allah conclut, peu de temps ensuite, le 26 mai 1767, un traité de paix et un accord réglementant l'échange des captifs. Trois ans plus tard, en 1182 (1768), el-Ghazzâl fut à nouveau chargé, avec les deux qâ'ïd Oûdâya, de se rendre à Alger, pour présider à la restitution de prisonniers algériens et espagnols. Il s'acquitta brillamment de cette seconde mission, et il était l'un des fonctionnaires les plus en vue de la cour du sultan, quand ce dernier, venu assiéger Mélilla au début de 1185 (avril 1771) et rappelé par le roi d'Espagne à l'observation du traité de paix, fut obligé de se retirer et dut même ramener son matériel d'artillerie sur des navires espagnols! Fort mécontent de

cette déconvenue, Sidi Moḥammed b. ʿAbd Allah s'en prit à el-Ghazzâl, qui avait rédigé le texte du traité, et le révoqua de ses fonctions de secrétaire. L'ancien ambassadeur se retira alors à Fès, perdit bientôt la vue et mourut en 1191 (1777) ; il fut enterré dans la zâwîyya de ʿAbd el-Qâdir el-Fâsî, au quartier d'el-Qalqalîyîn.

A son retour d'Espagne, el-Ghazzâl avait été invité par son maître à écrire une relation détaillée de son voyage officiel. Il lui donna le titre de *Natîjat el-ijtihâd fi'l-mohâdana wa'l-jihâd* (1). Elle est écrite exactement à la façon de la *riḥla* d'Aḥmed el-Wazîr, dont elle est certainement inspirée en maints endroits. Comme cette dernière, elle s'arrête à de longues descriptions de toutes les étapes du voyage, mais elle a sur elle l'avantage de s'exprimer de manière plus nette sur le but exact de la mission : libération immédiate des captifs invalides ; relevé complet des noms des captifs musulmans, sujets marocains. Il s'agissait également d'obtenir des autorités espagnoles la promesse de traiter les prisonniers avec plus d'humanité et de leur permettre d'obéir aux prescriptions religieuses de l'Islâm.

D'ailleurs, la description de l'Espagne d'el-Ghazzâl est aussi pittoresque que celle d'el-Wazîr el-Ghassânî. Il s'attache à noter soigneusement tout ce qu'il a vu ou entendu ; par contre, il est par trop infatué de sa personne et de son pays, dont il souligne à chaque page la supériorité en toutes choses. Néanmoins, la *riḥla* d'Aḥmed el-Ghazzâl, tout enjolivée qu'elle soit de réminiscences littéraires, a, en plus de son intérêt historique, une valeur documentaire certaine : elle trace de l'Espagne, à la fin du XVIIIe siècle, un tableau « à l'orientale » assez comparable, par exemple, à celui que l'ambassadeur turc Méhémet Efendî donna de la France au temps de Louis XV. Ez-Zayyânî se souvint peut-être de certains passages de cette *riḥla*, quand il

(1) Il en existe un exemplaire à Paris (Bibl. nat., n° 2297), à Londres (Brit. Mus., n° 387), à Alger (Bibl. nat., n° 1738 (2)) et deux à Rabat (n°s 417 et 418). M. Bodin a donné de la *riḥla* un résumé parfois tendancieux, in *Archives Berbères*, vol. 3, Paris, 1918, p. 145-185, sous le titre d'*Une Rédemption de captifs musulmans en Espagne au* XVIIIe *siècle*.

écrivit lui-même la volumineuse relation de ses voyages à travers l'Orient et l'Occident méditerranéens.

*
* *

Avant de passer en revue les biographes qui vécurent au XIIIe siècle de l'Hégire, on mentionnera trois recueils de *manâqib* datant du siècle précédent et sur les auteurs desquels on n'est qu'imparfaitement renseigné.

Ce sont d'abord deux ouvrages se rapportant à la famille des Charqâwa, à laquelle el-Maʿdânî avait déjà consacré une monographie. Le premier, qui a trait au fondateur de l'ordre, Maḥammed ech-Charqî (1), fut écrit par un lettré nommé Aboû Moḥammed ʿAbd el-Khâliq b. Moḥammed b. Aḥmed el-ʿAroûsî et-Tâdilî ech-Charqâwî, qui comptait vraisemblablement lui-même parmi les descendants du saint dont il se fit le biographe. Son livre porte le titre d'*el-Moraqqî fî dhikr baʿḍ manâqib el-qoṭb sayyîdî Maḥammed ech-Charqî* (2).

L'autre ouvrage, qui doit être assez postérieur au premier, est intitulé *Iatîmat el-ʿoqoûd el-wasṭâ fî manâqib ech-chaïkh el-Moʿṭâ* (3). C'est la biographie d'un descendant de Maḥammed ech-Charqî, Moḥammed el-Moʿṭâ (4), qu'écrivit son se-

(1) Maḥammed b. Aboû'l-Qâsim ech-Charqî es-Somaïrî ez-Zaʿrî el-Jabîrî, disciple d'et-Tabbâʿ, mort le 1er moḥarram 1010 (2 juillet 1601), a sa biographie dans Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momtiʿ el-asmâʿ*, p. 121 ; el-Ifrânî, *Ṣafwat man intachar*, p. 25 ; el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 58 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 4 r° ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 193. Cf. sur la famille des Charqâwa (l'ethnique ech-Charqî est devenu ech-Charqâwî) et la zâwîyya d'Aboû'l-Jaʿd, un rapport de Cimetière, publié dans la *Revue du Monde mus.*, XXIV, p. 277.

(2) Signalé par el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 362, *in fine*. Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 45, n° 128.

(3) Signalé par Neigel, *Revue du Monde Mus.*, XXIV, p. 297, qui le classe parmi les mss. existant à la zâwîyya d'Aboû'l-Jaʿd.

(4) Moḥammed el-Moʿṭâ b. Moḥammed eṣ-Ṣâliḥ b. Moḥammed el-Moʿṭâ b. ʿAbd el-Khâliq b. ʿAbd el-Qâdir b. Maḥammed ech-Charqî, rénovateur de la zâwîyya de son ancêtre et auteur d'un recueil de prières qui ne comprendrait pas moins de 40 volumes, intitulé *Dhakhîrat el-ghani wa'l-*

crétaire Moḥammed b. ʿAbd el-Karîm el-ʿAbdoûnî, mort en 1189 (1775-76).

Le troisième, dont l'auteur, inconnu, vivait au XII[e] siècle de l'Hégire à Fès, est relatif à un saint enterré dans la montagne du Zarhoûn, au nord de Meknès, Sidi ʿAbd Allah el-Khayyâṭ (1), et à ses descendants : d'après el-Kattânî, il porte le titre de *Jawâhir es-simâṭ fî manâqib sayyîdî ʿAbd Allah el-Khayyâṭ* (2).

Enfin, c'est peut-être à cette place qu'il y a lieu de signaler l'ouvrage sur la généalogie des chorfa, par l'énigmatique el-ʿAchmâwî, qu'el-Kattânî, sans autres détails, cite parmi les sources de sa *Salwat el-anfâs* (3). Le traité de cet écrivain, dont on ne sait rien au Maroc, est aujourd'hui considéré comme apocryphe par les généalogistes de Fès; il a été traduit en français, il y a quelques années, par le P. Giacobetti (4), qui n'a tiré du manuscrit qu'il avait entre les mains aucun élément biographique ou chronologique sur le personnage en question. On peut croire qu'el-ʿAchmâwî, dont le nom complet serait Aḥmed b. Moḥammed b. Aboû'l-Qâsim b. Aḥmed b. ʿAbd er-Raḥmân b. Moḥammed el-ʿAchmâwî, était Mekkois d'origine (5), qu'il fut imâm et qu'il passa une partie de sa vie dans l'Afrique du nord. Il appela son ouvrage *Kitâb et-taḥqîq fî'n-nasab el-wathîq* (6). Quant

moḥtâj fî ṣâḥib el-liwâ wa't-tâj (cf. *Manuscrits arabes de Rabat*, p. 36, n° 100), mourut dans la première décade de moḥarram 1180 (9-18 juin 1766). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 277 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 94 v°.

(1) Aboû Moḥammed ʿAbd Allah el-Khayyâṭ el-Ḥosaïnî er-Rifâʿî ez-Zarhoûnî, mort en 939 (1532-33). Cf. Ibn ʿAskar, *Dawḥat en-nâchir*, p. 63; Moḥammed el-Mahdî el-Fâsî, *Momtiʿ el-asmaʿ*, p. 62 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 229, l. 5 et III, p. 191.

(2) Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 39, n° 101.

(3) III. p. 360, l. 6. Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 24, n° 58.

(4) *Kitab en-Nasab, Généalogie des Chorfa*, par le R. P. Giacobetti, extrait de la *Revue africaine*, Alger, 1906.

(5) La traduction, p. 2, l. 3, porte, après le nom el-ʿAchmâwî, le *nasab* el-Makkî, qu'il y a probablement lieu de considérer comme un ethnique effectif.

(6) Il en existe un exemplaire ms. à la bibliothèque de Rabat, sous le

à la date de sa vie, il paraît impossible de la préciser ; tout au plus, pourrait-on inférer du fait qu'il parle de Chorfa Tijjânìyìn et de Chorfa de Wâzzân (1), qu'il composa son ouvrage au cours du XIIe siècle de l'Hégire. Il s'y occupe d'ailleurs uniquement de branches chérifiennes ayant fait souche en Algérie, et son travail est loin d'offrir pour le Maroc l'intérêt de livres comme celui de ʿAbd es-Salâm el-Qâdirì, par exemple.

BIOGRAPHES DU XIIIe SIÈCLE DE L'HÉGIRE (1786-1883 J.-C.).

Ibn Soûda (2).

Au début du XIIIe siècle, le 29 dhoû'l-ḥijja 1209 (17 juillet 1795), mourut à Fès l'un des plus grands savants que le Maroc ait produits, Aboû ʿAbd Allah Moḥammed et-Tâwodì b. eṭ-Ṭâlib Ibn Soûda el-Morrì. Il appartenait à une vieille famille de lettrés originaire d'Espagne, qui, dans des temps reculés, avait habité le bourg des Banoû Tâwoda, au nord de Fès (3). Il fut, dans sa jeunesse, l'élève des plus grands savants de la capitale, tels qu'Aḥmed b. Mobârak es-Sijilmâsî (4), Moḥammed Ibn Jelloûn (5). el-Wajjârì (6), ech-

n° 406 (1), qui ne contient aucune indication précise sur l'auteur. D'après Giacobetti, p. 1 et 173, note 1, il semble que l'exemplaire sur lequel il a travaillé ait porté le titre de *Chajarat el-achrâf wa-maʿdan el-jawd wa'l-inṣâf*.

(1) Cf. pp. 2 et 50 de la trad. Giacobetti.

(2) BIBLIOGRAPHIE. — er-Rahoûnî, *Awḍaḥ el-masâlik*, début ; Mortaḍâ, *Tâj el-ʿaroûs*, éd. de Boûlâq, 1306, II, p. 387 *sub* √سود ; en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 134 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 112 el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahiyya*, II, p. 294 ; R. Basset, *Rech. bibl.* p. 20, n° 42.

(3) Ce bourg est aujourd'hui en ruines et porte le nom de Fâs el-Bâlî. Il se trouve sur la rive gauche du Wâdî Wargha, à environ 80 kilomètres au N.-N.-O. de Fès. Cf. mes *Ruines almoravides du pays de l'Ouargha*, in *Bulletin archéologique*, 1918, p. 194-200.

(4) Cf. *supra*, p. 309.

(5) Moḥammed b. Aḥmed b. Moḥammed b. ʿAlî b. Aḥmed Ibn Jelloûn el-Fâsî, savant de Fès qui vivait au début du XVIIIe siècle.

(6) Cf. *supra*, p. 318, n. 6.

Chaddâdî (1), el-Gendoûz (2), Ia'ïch ech-Châwî (3), et-Tammâq (4), et Maḥammed Gessoûs (5). Ce fut le célèbre Aḥmed eṣ-Ṣaqallî (6) qui l'initia au ṣoûfisme. Il alla en pèlerinage en 1191 (1777-78) et fit un assez long séjour en Orient, où il rencontra, entre autres lettrés, le chaïkh Mortaḍâ (7). Dans son pays, Ibn Soûda finit par acquérir une réputation de science telle qu'on lui décerna le titre de *chaïkh el-jamâ'a* (8); il eut de nombreux disciples, parmi lesquels on peut citer son fils Aḥmed (9), Moḥammed b. 'Alî el-Warzâzî, eṭ-Ṭayyib Ibn Kîrân (10), Idrîs el-'Irâqî (11), Iaḥiâ ech-Chafchâwanî (12), Moḥammed b. 'Amr ez-Zarwâlî (13), er-Rahoûnî (14), Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj et el-Ḥawwât. Il composa

(1) Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. Aḥmed b. Moḥammed ech-Chaddâdî, qâḍî, imâm et prédicateur à Fès, mort à la zâwîyya d'Idrîs I, dans le Jabal Zarhoûn, le 15 jomâdâ II 1146 (23 novembre 1733). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 196 : en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 128.

(2) Cf. *supra*, p. 317, n. 2.

(3) Moḥammed, surnommé Ia'ïch b. er-Raghghâï el-Gorârî ech-Châwî el-Fâsî, professeur de Fès, assassiné dans cette ville le 29 ṣafar 1150 (28 juin 1737). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 244 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 208.

(4) Cf. *supra*, p. 318, n. 7.

(5) Cf. *supra*, p. 320, n. 5

(6) Aḥmed b. Maḥammed eṣ-Ṣaqallî, grand saint de Fès, mort le 7 ramaḍân 1177 (10 mars 1764). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 133.

(7) Mortaḍâ ez-Zabîdî, auteur du *Tâj el-'aroûs*, grand commentaire du *Qamoûs* d'el-Fîroûzâbâdî, mort en 1206 (1791-92). Cf. Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 183, b; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 41, n° 108; Huart, *Litt. ar.*, p. 382.

(8) Sur ce titre, cf. *supra*, p. 226, n. 2.

(9) Cf. *supra*, p. 201, n. 5.

(10) Aboû 'Abd Allah Moḥammed eṭ-Ṭayyib b. 'Abd el-Majîd Ibn Kîrân, savant de Fès, mort dans cette ville le 14 ou le 17 moḥarram 1227 (29 janvier ou 1er février 1812). Cf. en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 149; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 2.

(11) Aboû'l-'Alâ' Idrîs b. Zaïn el-'Abidîn el-Irâqî el-Ḥosaïnî, mort à Fès le 14 ramaḍân 1228 (10 septembre 1813). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 33.

(12) Cf. *supra*, p. 147, n. 4.

(13) Cf. *supra*, p. 202, n. 1.

(14) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Aḥmed b. Moḥammed b. Ioûsof el-Ḥâjj er-Rahoûnî, jurisconsulte marocain mort à Wâzzân, le 13 ramaḍân

différents ouvrages (1), parmi lesquels une *fahrasa* (2), très connue dans les milieux lettrés du Maroc et fort souvent consultée à cause de la précision des *isnâd* qu'elle contient (3).

Maḥammed el-Manâlî ez-Zabâdî (4).

Aboû 'Abd Allah Maḥammed b. 'Alî el-Manâlî ez-Zabâdî était le frère du savant dont on a signalé la mort en 1163 (5) et qui fut, à Fès, son principal maître, avec Maḥammed Gessoûs, Maḥammed es-Sijilmâsî et es-Sarghînî (6). Il compléta ses études en Orient, au cours de son voyage de pèlerinage, qu'il accomplit en 1166 (1753), en compagnie du ṣoûfî 'Abd el-Wahhâb et-Tâzî (7). Il exerça la profession de notaire au *simâṭ* d'el-Qarawîyîn et mourut le 1er rabî' I 1209 (26 septembre 1794). Il laissa différents ouvrages, parmi lesquels une longue monographie consacrée à un saint du Tâdlâ, 'Alî b. 'Abd er-Raḥmân ed-Dara'î (8), *Dawḥat el-bostân wa-nozhat*

1230 (19 août 1815), auteur d'une glose estimée sur le commentaire du *Mokhtaṣar* de Khalîl par 'Abd el-Bâqî ez-Zorqânî, intitulée *Awḍaḥ el-masâlik wa-ashal el-marâqî ilâ sibk ibrîz ech-chaïkh 'Abd el-Bâqî*. Cf. en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 150; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 104; Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 84, m.

(1) Ce sont : 1° *Ṭâli' el-amânî 'alâ charḥ ez-Zorqânî ;* 2° Commentaire de la *Toḥfat el-ḥokkâm* d'Ibn 'Aṣim; 3° Commentaire de la *Lâmîyya* d'ez-Zaqqâq; 4° *Zâd el-mojidd es-sârî fî maṭâli' el-Bokhârî;* 5° Commentaire d'*el-Jâmi'* de Khalîl; 6° *Manâsik el-ḥijj;* 7° *Fahrasa;* 8° Opuscule hagiographique.

(2) Elle fut terminée le 21 jomâdâ I 1182 (4 octobre 1768). Un exemplaire existe à Rabat, *Mss.*, n° 414 *bis*.

(3) Le nombre des personnages cités dans cette *fahrasa*, et dont Ibn Soûda se réclame, a valu à ce dernier le surnom ملحق الاحفاد بالاجداد, « celui grâce auquel grands-parents et petits-fils se rejoignent. »

(4) Bibliographie. — El-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 188 ; R. Basset *Rech. bibl.*, p. 43, n° 116.

(5) Cf. *supra*, p. 314.

(6) Cf. *supra*, p. 317, n. 3.

(7) Aboû Moḥammed 'Abd el-Wahhâb et-Tâzî, mort à Fès le 27 cha'bân 1206 (20 avril 1792). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 42.

(8) Sur ce saint, cf. *supra*, p. 293, n. 1.

el-ikhwân fî manâqib ech-chaïkh Ibn 'Abd er-Raḥmân (1), et un dictionnaire de saints et de savants marocains, *Soloûk eṭ-ṭarîq el-warîyya fi'ch-chaïkh wa'l-morîd wa'z-zâwîyya*, malheureusement devenu introuvable, bien qu'el-Kattânî l'ait utilisé à maintes reprises pour la rédaction de sa *Salwat el-anfâs*.

'Abd el-Wâḥid el-Fâsî (2).

Aboû Mâlik 'Abd el-Wâḥid, fils de Maḥammed b. Aḥmed el-Fâsî (3), naquit à Fès en 1172 (1758-59). Après avoir étudié auprès de son père, de Maḥammed Bennânî (4), d'Ibn Choqroûn (5), de Moḥammed b. 'Abd es-Salâm el-Fâsî (6) et de 'Alî el-'Irâqî (7), il s'adonna lui-même à l'enseignement et fut le premier prédicateur de la mosquée d'er-Raṣîf, bâtie sur l'ordre du sultan Moulay Solaïmân (8). Il mourut de la peste, le 2 dhoû'l-ḥijja 1213 (7 mai 1799) (9), après avoir écrit un opuscule sur les Chorfa Qâdirîyîn, *Ighâthat el-lahfân wa-salwat el-aḥzân bi'l-qâdirîyîn 'iẓâm ech-châ'n* (10), et une monographie des Chorfa Ṣaqallîyîn, *Ghâïat el-am-*

(1) Un exemplaire manuscrit de ce recueil de *manâqib* existe à Rabat, sous le n° 393. El-Kattânî donne pour le premier mot du titre la variante *Rawḍat*.

(2) Bibliographie. — El-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 325; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 44, n° 125.

(3) Cf. *supra*, p. 318.

(4) Cf. *supra*, p. 312.

(5) Aboû Moḥammed 'Abd el-Qâdir b. Aḥmed b. el-'Arbî Ibn Choqroûn, savant de Fès, mort dans cette ville le 11 cha'bân 1219 (15 novembre 1804). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*. I, p. 95.

(6) Auteur d'une *fahrasa*. Cf. *supra*, p. 147, n. 6.

(7) Aboû'l-Ḥasan 'Alî Zaïn el-'Abidîn b. Hâchim el-'Irâqî el-Ḥosaïnî, savant de Fès, mort le 29 jomâdâ I 1194 (3 juin 1780). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 114.

(8) Cf. en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 171, A. Bel, *Inscriptions arabes de Fès*, p. 12.

(9) La même année ou l'année suivante mourut, à Fès, un autre savant, auteur d'une *fahrasa*, Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Aḥmed b. Moḥammed Bennîs. Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 204.

(10) Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 362, l. 4 *ante finem*.

nîyya wa-irtiqâ' er-rotab el-'alîyya fî dhikr el-ansâb eṣ-ṣaqallîyya dhât el-anwâr el-bahîyyat es-sanîyya (1).

Ibn 'Ajîba (2).

Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. Moḥammed Ibn 'Ajîba et-Tiṭṭâwanî était un chérif ḥasanî ; il naquit dans la tribu des Anjra, qui s'étend sur le littoral méditerranéen du Maroc, entre Tanger et Tétouan. Il alla à Fès suivre les cours d'Ibn Soûda, de Bennânî et d'el-Warzâzî et s'affilia à la nouvelle confrérie des Darqâwa, dont il fut le représentant dans la partie septentrionale de la région des Jbâla. Il passa toute sa vie à Tétouan ou dans le pays avoisinant et mourut de la peste en 1224 (1809-10). Il est l'auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages (3), parmi lesquels on peut signaler un répertoire des imâms du rite mâlikite, rangés par classes (*ṭabaqât*) depuis Mâlik jusqu'à er-Rahoûnî, intitulé *Azhâr el-bostân fî ṭabaqât el-a'iân*, et une *fahrasa* qui fournit d'intéressants renseignements sur le centre intellectuel qu'était la ville de Tétouan, au début du XIXe siècle.

el-Ḥawwât (4).

Aboû'r-Rabî' Solaïmân b. Moḥammed b. 'Abd Allah b. Moḥammed b. 'Alî b. Moûsâ ech-Chafchâwanî, connu sous le sobriquet d'el-Ḥawwât, était, comme Ibn 'Ajîba, originaire de la montagne marocaine et comptait parmi les Chorfa 'Alamîyîn, descendants du « pôle » 'Abd es-Salâm

(1) Le titre complet est donné par el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 343.

(2) Bibliographie. — 'Abd el-Qâdir el-Koûhin, *Imdâd dhawî'l-isti'dâd* [Rabat, *Mss.*, 514 (1)], *passim*.

(3) Ainsi un commentaire du Qor'ân en quatre volumes, intitulé *el-Baḥr el-madîd*; un commentaire des *Ḥikam* de Ibn 'Aṭâ Allah, imprimé au Qaire; un commentaire d'un poème d'Ibn el-Bannâ' (*el-Fotoûḥât el-ilahîyya fî charḥ el-Mabâḥith el-aṣlîyya*).

(4) Bibliographie. — El-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 116; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 95; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 41, n° 109.

b. Machîch et installés, pour la plupart, non loin du mausolée de leur ancêtre, à Chafchâwan. C'est dans cette petite ville qu'il naquit, vers 1160 (1747) ; son père, Moḥammed (1), y exerçait les fonctions de qâḍî et mourut peu après la naissance de son fils. Ce dernier, une fois parvenu à l'adolescence, alla s'installer à Fès pour y faire ses études et ne tarda pas à se révéler comme l'un des lettrés les mieux doués de son époque. Il suivit, à l'Université et dans les médersas de la capitale, les leçons de Maḥammed Ibn Ibrâhîm ed-Dokkâlî (2), de Moḥammed b. eṭ-Ṭayyib el-Qâdirî, de ʿAbd el-Qâdir Boûkhrîṣ (3), de ʿAbd el-Karîm el-Iâzighî (4), de Moḥammed b. ʿAbd es-Salâm el-Fâsî (5), de ʿOmar el-Fâsî (6), de Bennânî et d'Ibn Soûda.

El-Ḥawwât consacra toute sa vie à l'étude. Vivant dans une grande aisance des revenus qui lui parvenaient de son pays d'origine, il n'eut pas besoin de solliciter de fonctions judiciaires ou religieuses et se refusa même à accepter la modique pension que l'administration des biens de mainmorte allouait, comme aujourd'hui, aux savants du Maroc (7). Mais, alors qu'il avait atteint un âge avancé, il fut choisi par le sultan Moulay Solaïmân pour la charge honorifique de *naqîb* des chorfa et dut accepter. Il était ainsi placé à la tête des nombreuses familles aristocratiques de la capitale et eut à cœur de mériter son titre, en se spécialisant étroitement dans la généalogie chérifienne. Il eut des disciples de marque, comme ʿAbd el-Qâdir el-Koûhin, un chérif ʿalawite de Sijilmâsa, Moulay ez-Zakî b. Moḥammed el-

(1) Ce personnage, mort en 1160 ou 1161, serait l'auteur d'un ouvrage sur les disciples d'Ibn Nâṣir, intitulé *Toḥfat el-maʿâṣir fî baʿḍ ṣâliḥî talâmidhat Abî ʿAbd Allah Ibn Nâṣir*. Cf. el-Qâdirî, *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 84 r°; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 119.

(2) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 306, n. 3.

(3) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 146, n. 6.

(4) Aboû Moḥammed ʿAbd el-Karîm el-Iâzighî, savant de Fès, auteur d'une *fahrasa*, mort le 27 dhoû'l-qaʿda 1199 (2 octobre 1785). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 115.

(5) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 147, n. 6.

(6) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 147, n. 1.

(7) Cf. *supra*, p. 15.

Hâchimî, et el-ʿAbbâs, le petit-fils d'et-Tâwodî Ibn Soûda (1). Il mourut à Fès le 29 ṣafar 1231 (30 janvier 1816) et fut enterré à l'extérieur de Bâb Gîsa.

L'œuvre d'el-Ḥawwât est à peu près uniquement biographique. Il consacra, en effet, des ouvrages à certaines familles lettrées de Fès et un autre à lui-même. Ce dernier porte le titre de *Thamarat onsî fi't-taʿrîf bi-nafsî ;* il constitue, en somme, sa *fahrasa*, accrue néanmoins de renseignements autobiographiques que l'on n'a pas coutume de trouver si détaillés dans les travaux de ce genre : il y fournit des précisions sur le milieu lettré de la montagne, dans lequel se déroula sa jeunesse, et sur celui qu'il trouva à Fès, lors de son installation dans cette ville.

Sous le nom de *Qorrat el-ʿoyoûn fi'ch-chorafâ' el-qâṭinîn bi'l-ʿOyoûn*, il s'occupe des chorfa qui habitent dans la capitale, au quartier d'el-ʿOyoûn (2), les Dabbâghîyîn (3). Avec son *es-Sirr eẓ-ẓâhir fî-man aḥraz bi-Fâs ech-charaf el-bâhir min aʿqâb ech-chaïkh ʿAbd el-Qâdir*, les chorfa Qâdirîyîn bénéficient d'un nouveau panégyrique de leur famille. De même, son *er-Rawḍat el-maqṣoûda wa'l-ḥolal el-mamdoûda fî ma'âthir banî Soûda* est une histoire biographique de la maison des Ibn Soûda, depuis ses origines jusqu'au fameux et-Tâwodî et au fils et au petit-fils de ce dernier.

L'ouvrage d'el-Ḥawwât le plus important est certainement sa grande monographie de la zâwiyya d'ed-Dilâ', *el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya fi't-taʿrîf bi's-sâdât ahl ez-zâwîyyat ed-dilâ'îyya* (4). Sous ce titre l'auteur groupe toutes les biographies des membres de cette famille, à partir de leur ancêtre Aboû Bakr, avec des détails beaucoup plus nombreux quand il arrive à ceux qui, après la destruction de la zâwiyya par

(1) Aboû'l-Faḍl el-ʿAbbâs b. Aḥmed b. Moḥammed et-Tâwodî Ibn Soûda fut qâḍî de Fès et mourut le 26 jomâdâ I 1241 (6 janvier 1826). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 116.

(2) Cf. *supra*, p. 88, n. 4.

(3) Branche de Chorfa idrîsites. Cf. *supra*, p. 279.

(4) Il en existe un exemplaire manuscrit, daté de 1236 (1821) à la bibliothèque de Rabat (nº 394) et un autre à la bibliothèque de la Section sociologique du Maroc, à Tanger.

Moulay er-Rachîd, vinrent s'établir à Fès et y firent souche. Il donne pour la plupart d'entre eux, non seulement la liste de leurs maîtres, mais encore, en général, le texte complet de leurs *ijâza*, les correspondances littéraires qu'ils échangèrent avec leurs contemporains et, parfois même, des extraits de leurs œuvres poétiques. C'est malheureusement à l'histoire politique de la maison qu'el-Ḥawwât attache le moins d'importance ; il n'apporte guère d'éclaircissements ou de renseignements que nous ne connaissions déjà sur la souveraineté exercée pendant quelques années par Moulay Maḥammed el-Ḥâjj ed-Dilà'ï et se borne, la plupart du temps, dans la biographie de ce dernier personnage, à répéter les indications historiques fournies par la *Nozhat el-ḥâdî* ou le *Nachr el-mathânî*. Et les quelques informations originales qu'on y trouve çà et là ne sauraient permettre de classer l'ouvrage parmi les sources arabes inédites de l'histoire politique du Maroc, alors qu'il constitue un document d'histoire littéraire loin d'être négligeable (1).

Il existe enfin un livre consacré à la famille des Fâsîyîn, intitulé *'Inâyat oûlî'l-majd bi-dhikr 'âl el-Fâsî Ibn el-Jadd*, que certains lettrés du Maroc attribuent à el-Ḥawwât, tandis que d'autres, y compris l'auteur de la *Salwat el-anfâs* (2), prétendent qu'il est l'œuvre du sultan 'alawite Moulay Solaïmân (3). On sait que ce prince était cultivé et qu'il s'intéressa de manière effective au mouvement littéraire de son temps ; aussi n'est-il pas impossible qu'il ait eu l'idée, en composant à son intention une monographie louangeuse, d'honorer toute une famille aristocratique et puissante, sur laquelle il avait beaucoup à compter. Mais, en l'absence de

(1) Vers la même époque, un lettré de Fès du nom de Moḥammed b. Aboû Bakr b. 'Abd el-Karîm el-Iâzighî, composa sur les membres de la famille d'ed-Dilâ' une *orjoûza* mnémotechnique de 273 vers, qu'il intitula *Ḥadâ'ïq el-azhâr en-nadîyya fî't-ta'rîf bi-ahl ez-zâwîyyat ed-dilâ'ïyyat el-bakrîyya*. Elle se trouve en tête du ms. de Rabat d'*el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya*. Cf. l'incipit de ce poème dans nos *Manuscrits arabes de Rabat*, p. 138.

(2) II, p. 312, l. 1-4 et III, p. 362, avant-dernière ligne.

(3) Pourtant el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 231, dans la biographie de ce sultan, ne cite de lui aucune œuvre littéraire.

tout exemplaire de l'ouvrage, il est, pour l'instant, difficile de se prononcer sur la question avec quelques chances de vérité.

ʿAbd el-Qâdir el-Koûhin (1).

Comme l'indique son nom, qui est, à l'origine, celui du titulaire d'une dignité sacerdotale hébraïque, Aboû Moḥammed ʿAbd el-Qâdir b. Aḥmed b. Aboû Jìda el-Koûhin appartenait à une ancienne famille juive du Maroc, qui, sous les Mérinides ou sous les Saʿdiens, avait dû abjurer sa religion et embrasser l'islâmisme, afin de pouvoir conserver les richesses qu'elle avait acquises. Ce personnage, qui fut un savant d'une rigoureuse orthodoxie, naquit à Fès dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et y eut, plus tard, comme maîtres Moḥammed eṭ-Ṭayyìb Ibn Kìrân (2), Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj et Aḥmed b. et-Tâwodì Ibn Soûda (3). Il accomplit le pèlerinage, s'affilia à la confrérie des Darqâwa, puis, alla s'installer pour finir ses jours à Médine, où il mourut en ṣafar 1254 (26 avril-24 mai 1838). Il est l'auteur de quatre ouvrages (4), dont une *riḥla* sur son premier voyage en Orient et une *fahrasa* (5) sur les chaïkh de son temps, qu'il termina le 17 chawwâl 1245 (11 avril 1830) et intitula *Imdâd dhawî'l-istiʿdâd ilâ maʿâlim er-râwîyya wa'l-isnâd* (6).

(1) Bibliographie. — el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 169 (date de la mort du personnage); R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 20, n° 46. Renseignements recueillis à Fès et à Salé.

(2) Cf. *supra*, p. 333, n. 10.

(3) Cf. *supra*, p. 201, n. 5.

(4) Les deux autres consistent en un commentaire de l'*Ajorroûmîyya*, qui aurait été publié à Constantinople, et un commentaire de l'introduction et de la conclusion du *Ṣaḥîḥ* d'el-Bokhârî, intitulé *Minaḥ ilahîyya wa-mawâhib ikhtiṣâṣîyya ʿalâ' l-jâmiʿ eṣ-ṣaḥîḥ*.

(5) Existe à Rabat, *Mss.*, n° 514 (1).

(6) A peu près à la même époque, un grammairien de Fès, du nom d'Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed b. Moḥammed Aboû Nâfiʿ, qui mourut le 23 ou le 24 dhoû'l-qaʿda 1260 (24 ou 25 décembre 1844), composa lui aussi une *fahrasa* qui est assez peu estimée au Maroc. Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p, 236.

el-ʿIrâqî (1).

De même que les Chorfa Ṣaqallîyîn de Fès avaient vu l'histoire de leur famille fixée grâce aux ouvrages de Moḥammed el-Qâdirî et de ʿAbd el-Wâḥid el-Fâsî, de même l'autre branche ḥosaïnite, constituée par les Chorfa ʿIrâqîyîn installés dans la capitale, eut son historien dans la personne de l'un de ses membres, Aboû Moḥammed ʿAbd Allah, dit el-Walîd, b. el-ʿArbî b. el-Walîd el-ʿIrâqî el-Ḥosaïnî. Ce dernier, né en 1208 ou 1209 (1793-95), devint, après avoir suivi les cours des professeurs de son époque, imâm et prédicateur à l'oratoire de Moulay Idrîs ; il enseigna également dans ce sanctuaire, ainsi qu'à la mosquée d'el-Qarawîyîn. Il mourut le 7 ou le 8 rabîʿ II 1263 (2 ou 3 mars 1849), et fut enterré dans le mausolée d'un de ses parents, à l'extérieur de Bâb el-Fotoûḥ.

Le livre d'el-ʿIrâqî porte le titre d'*ed-Dorr en-nafîs fî-man bi-Fâs min banî Moḥammed ben Nafîs* (2). Il y ajouta, après l'avoir terminé, un supplément assez important. Il consacra aussi, d'après el-Kattânî, un opuscule à l'un de ses parents, le traditionniste Idrîs el-ʿIrâqî (3).

Moḥammed el-Mahdî Ibn el-Qâḍî (4).

C'est au début du XIXe siècle que naquit et se propagea, au Maroc et dans le reste de l'Afrique Mineure, l'ordre mystique des Darqâwa. Le fondateur de la confrérie, el-

(1) Bibliographie. — El-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 36 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 46, n° 133.

(2) Publié à Fès, s. d.

(3) Aboû'l-ʿAlâ' Idrîs b. Maḥammed b. Idrîs b. Ḥamdoûn b. ʿAbd er-Raḥmân el-ʿIrâqî el-Ḥosaïni, traditionniste de Fès, mort en chaʿbân 1183 (décembre 1769). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 141.

(4) Bibliographie. — El-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 361 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 46, n° 134.

'Arbi ed-Darqâwî (1), enterré à Boû Briḥ (2), au nord de Fès, avait fait un assez long séjour dans cette ville et s'y était entouré de disciples, dont le plus agissant fut un ṣoûfî du nom de 'Abd el-Wâḥid ed-Dabbâgh (3). C'est à ces deux personnages qu'un lettré de Fès, leur élève, consacra une petite monographie intitulée *en-Noûr el-qawî bi-dhikr ech-chaïkh Mawlâï 'Abd el-Wâḥid ed-Dabbâgh wa-chaïkhih Mawlâï el-'Arbî ed-Darqâwî*. Cet auteur, qui s'appelait Moḥammed el-Mahdî b. Moḥammed Ibn el-Qâḍî, mourut à Fès, le 10 chawwâl 1271 (26 juin 1855).

Maḥammed eṭ-Ṭâlib Ibn el-Ḥâjj (4).

Aboû 'Abd Allah Maḥammed eṭ-Ṭâlib b. Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj es-Solamî el-Mirdâsî était le fils de l'un des lettrés les plus marquants du règne de Moulay Solaïmân, qui a laissé d'importantes œuvres poétiques (5). Lui-même, né à Fès, se

(1) Aboû 'Abd Allah Moḥammed el-'Arbî b. Aḥmed b. el-Ḥosaïn b. 'Alî ed-Darqâwî el-Idrîsî, né vers 1150 (1737), mort le 23 ṣafar 1239 (29 octobre 1823), fut lui-même le disciple de 'Alî el-Jamâl el-'Imrânî el-Idrîsî. Cf. en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, pp. 140 et 175; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 176; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 163; la bibliographie donnée par R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 54, note 2. Sur la confrérie, cf. l'article documenté de A. Cour, s. v. *Derḳâwâ*, in *Encyc. de l'Isl.*, I, pp. 971-75 et la bibliographie citée.

(2) Sur la rive gauche du Wâdî Awodoûr, dans la tribu des Banî Zarwâl. La zâwiyya des Darqâwa a été transportée ensuite à quelque distance de Boû Brîḥ, au lieu dit Amejjoûṭ, où fut enterré le fils d'el-'Arbî, Moḥammed eṭ-Ṭayyib, mort le 8 jomâdâ II 1287 (6 août 1870). Cf. en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 232.

(3) Aboû Mâlik et Aboû'l-Mawâhib 'Abd el-Wâḥid b. 'Allâl b. Idrîs el-Ḥasanî el-Idrîsî ed-Dabbâgh, né vers 1190 (1776), mort le 17 ou le 18 rabî' I 1271 (8 ou 9 décembre 1854). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, pp. 258 et 360.

(4) Bibliographie. — El-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 157; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 330; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 47, n° 138.

(5) Aboû'l-Faïḍ Ḥamdoûn b. 'Abd er-Raḥmân b. Ḥamdoûn b. 'Abd er-Raḥmân Ibn el-Ḥâjj es-Solamî el-Mirdâsî el-Fâsî, naquit à Fès en 1174 (1760-61) et mourut le 7 rabî' II 1232 (24 février 1817). Ses poèmes, dont

voua de bonne heure à l'étude et eut pour principaux maîtres son frère aîné Moḥammed (1), Moḥammed el-Iâzighî (2), le qâḍî el-Ḥammâdî (3), 'Abd el-Qâdir el-Koûhin, Idrîs el-Wâdghîrî (4), 'Alî el-Mthîwî (5), le qâḍî 'Abd el-Hâdî (6) et 'Abd es-Salâm Aboû Ghâlib (7). Il fut initié à la doctrine mystique des Darqâwa par Moḥammed el-Ḥarrâq (8), et reçut, en dhoû'l-qa'da 1260 (novembre-décembre 1844), une licence d'un ṣoûfî oriental, Moḥammed Ṣâliḥ b. Khaïr Allah el-Ḥosaïnî er-Riḍawî el-Bokhârî es-Samarqandî, qui était venu visiter Fès (9). Entré dans la magistrature, Moḥammed eṭ-

la plupart sont des panégyriques du sultan Moulay Solaïmân, ont été réunis en un *dîwân*, lithographié à Fès, sans date. Cf. sur lui, en plus du *Riâḍ el-ward*, en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, VI, p. 151 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 4 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 327 ; Moḥammed es-Sâ'iḥ er-Ribâṭî, *el-Montakhabât el-'abqarîyya*, p. 83.

(1) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj, mort à Fès, le 17 chawwâl 1274 (31 mai 1858). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 156.

(2) Cf. supra, p. 339, n. 1.

(3) Aboû' l-Fatḥ Moḥammed et-Tohâmî b. Ḥammâdî b. 'Abd el-Wâḥid el-Ḥammâdî el-Miknâsî, qâḍî de Marrâkech, sur lequel cf. *supra*, p. 217, n. 1.

(4) Aboû'l-'Alâ' Idrîs b. 'Abd Allah el-Ḥasanî el-Idrîsî el-Wadghîrî el-Bagrâwî, prédicateur de Fès, mort dans cette ville le 16 moḥarram 1257 (ou 1238) (10 mars 1841). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 343.

(5) Aboû'l-Ḥasan 'Alî b. 'Abd Allah el-Mthîwî, savant de Fès, mort dans cette ville le 4 ramaḍân 1247 (6 février 1832). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 132.

(6) Aboû'l-Majd 'Abd el-Hâdî b. 'Abd Allah el-Ḥasanî el-'Alawî, savant et qâḍî de Fès, mort le 9 ramaḍân 1272 (14 mai 1856). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 117 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, I, p. 259.

(7) Aboû Moḥammed 'Abd es-Salâm b. eṭ-Ṭâ'i' Aboû Ghâlib, chérif idrîsite de la branche des Joûṭîyîn, mort à Fès le 18 dhoû'l-qa'da 1290 (7 janvier 1874). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 96.

(8) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Moḥammed el-Ḥarrâq b. 'Abd el-Wâḥid, chérif ḥasanî et savant de Tétouan, où il mourut le 21 cha'bân 1261 (25 août 1845). Il fut l'un des principaux disciples d'el-'Arbî ed-Darqâwî ; ses pièces mystiques en l'honneur de la confrérie ont été réunies en un *dîwân* publié à Tunis en 1331 et à Fès, sans date. Cf. sur lui, el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*. I, p. 342 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 96.

(9) Savant de famille royale, originaire de Samarqand, né en 1201 (1786-87), mort en 1266 (1849-50). Il resta une année à Fès en 1260, par-

Ṭâlib, d'abord qâḍî de Marrâkech, fut appelé, en dhoû'l qa'da 1272 (juillet 1856), par le sultan Moulay 'Abd er-Raḥmân, au poste de qâḍî de Fès, en remplacement de son ancien maître 'Abd el-Hâdî, qui venait de mourir. Il ne conserva cette dernière charge qu'un an, car la mort l'atteignit le 9 dhoû'l-ḥijja 1273 (31 juillet 1857). Il fut enseveli dans le mausolée d'un de ses ancêtres, qui se trouve dans un quartier de Fès appelé ed-Darb eṭ-ṭawîl (1).

L'œuvre laissée par Moḥammed eṭ-Ṭâlib Ibn el-Ḥâjj est en grande partie biographique (2). En effet, dans un opuscule intitulé *el-Ichrâf 'alâ ba'ḍ man ḥall bi-Fâs min machâhir el-achrâf*, il réunit des renseignements sur les notabilités intellectuelles et religieuses issues des branches chérifiennes de la capitale; dans un autre, en vers, il établit l'une des premières histoires de la branche idrîsite des Kattânîyîn, sous le nom de *Naẓm ed-dorr wa'l-la'âl fî chorafâ' 'aqabat Ibn Ṣawwâl* (3) ; il écrivit la biographie de ses maîtres dans une *fahrasa* qu'il appela *Rawḍ el-bahâr fî dhikr jomlat min machâ'ikhinâ 'lladhîna faḍlohom ajlâ min chams en-nahâr ;* enfin, il consacra à son père et à sa propre famille une monographie d'assez grande étendue, le *Riâḍ el-ward ilâ mâ intamâ ilaïh hadhâ'l-jawhar el-fard* (4).

courut tout le Maroc et acquit une grande réputation dans les milieux lettrés du pays. Sidi 'Abd el-Ḥaï el-Kattânî lui a consacré une notice intitulée *Kawkab el-majd es-sârî fî tarjamat chaïkh choïoûkhinâ Moḥammed Ṣâliḥ er-Riḍawî el-Bokhârî.*

(1) Cf. A. Bel, *Inscriptions arabes de Fès*, p. 108, note 6. « C'est la rue tortueuse parcourant, à l'est de la Mosquée d'El-Qarwîyyîn, le quartier d'El-Blîda. » Cf. *supra*, p. 226, n. 3.

(2) Ses autres œuvres consistent en un ouvrage didactique intitulé *el-Azhâr eṭ-ṭayyîbat en-nachr fî'l-mabâdî'l-'achr* (lithographié à Fès en 1317), et en deux gloses, l'une sur le commentaire d'*el-Morchid el-mo'în* par Mayyâra, l'autre sur le petit commentaire de la *Lâmîyyat el-'afâl* d'Ibn Mâlik par Aboû Aḥraq el-Ḥaḍrâmî.

(3) On donne parfois en effet aux Chorfa Kattânîyîn le surnom de Chorfa de la 'Aqabat Ibn Ṣawwâl, c'est-à-dire d'une rue (à forte pente) de Fès-la-Vieille, où ils habitèrent à leur arrivée dans la ville et qui porte le nom d'un personnage sur lequel cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 301.

(4) Un exemplaire manuscrit de cet ouvrage est conservé à Rabat, sous le n° 396. Cf. l'incipit dans nos *Manuscrits arabes de Rabat*, p. 139.

Ce dernier ouvrage offre beaucoup plus d'intérêt, malgré l'étroitesse du sujet qu'il traite, que la plupart des autres histoires des grandes familles marocaines ; il peut être, dans ce sens, comparé à la *Mir'ât el-maḥâsin.* Il comprend cinq chapitres d'étendue différente : le premier s'occupe de la généalogie de la branche des Ibn el-Ḥâjj et contient une foule d'indications sur ses premiers représentants et sur la grande tribu des Banoû Solaïm, contemporaine du Prophète et de laquelle elle prétend descendre ; le second raconte l'émigration de la famille du Ḥijâz en Espagne ; le troisième donne la liste des hautes fonctions qu'occupèrent les Ibn el-Ḥâjj dans ce dernier pays ; le quatrième, à propos de l'installation de la famille au Maroc, à son départ d'Espagne, est une véritable histoire de l'expulsion des Maures de la péninsule ibérique et contient le texte de nombreux poèmes de regrets datant de cette époque. Mais toute cette partie du livre n'est, pour ainsi dire, qu'une introduction au chapitre suivant, dans lequel l'auteur, arrivant à son véritable sujet, établit le répertoire des membres de la famille qui se sont illustrés au Maroc, s'attarde à la biographie d'Aḥmed b. el-'Arbî (1) et à celle de son fils Maḥammed (2), et termine son ouvrage par un récit détaillé à l'extrême de la vie de son père Ḥamdoûn. Somme toute, le *Riâḍ el-ward* n'est pas autre chose qu'une compilation ; mais son intérêt réside justement dans le fait qu'elle a été écrite surtout à l'aide d'archives familiales. Les renseignements littéraires qu'elle contient et les nombreuses citations poétiques dont elle est parsemée lui assignent un rang honorable parmi les meilleures productions de la littérature marocaine. Quelques lettres de Moulay Ismâ'îl et de Moulay Solaïmân, qui y ont été incorporées, lui donnent enfin, au point de vue de l'histoire moderne du Maroc, un petit intérêt documentaire.

(1) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 277, n. 3.

(2) Aboû 'Abd Allah Maḥammed b. Aḥmed b. el-'Arbî Ibn el-Ḥâjj, savant de Fès, mort dans cette ville à la fin de 1128 (1716). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 155.

ʿAbd el-Kabîr el-Fâsî.

Presque à la fin de la liste des sources de la *Salwat el-anfâs* se trouve mentionné un ouvrage qui, s'il faut en croire son titre, *Tadhkirat el-moḥsinîn bi-wafayât el-aʿïân wa-ḥawâdith es-sinîn*, serait un répertoire chronologique se rapportant à la fois à des personnages célèbres et à des événements historiques. Ce livre est malheureusement introuvable à l'heure actuelle, et il est même peu probable qu'el-Kattânî l'ait utilisé ; on fournira néanmoins quelques renseignements sur son auteur (1). Il appartenait à la famille des Fâsîyîn et s'appelait ʿAbd el-Kabîr b. el-Majdhoûb b. ʿAbd el-Ḥafîẓ : il descendait en droite ligne de ʿAbd el-Qâdir el-Fâsî. Il accomplit à deux reprises le pèlerinage de la Mekke et occupa à Fès la charge de prédicateur à la mosquée d'el-Qarawîyîn, après avoir été l'élève de Moḥammed el-Ḥarrâq (2), et de ʿAbd es-Salâm el-Azamî (3). Il mourut en 1296 (1879), au cours d'un voyage, dans la qaṣba de Faḍâla, entre Casablanca et Rabat, et fut enterré à l'intérieur de l'enceinte de Challa, dans le mausolée de Sidi Iaḥiâ b. Ioûnos.

Moḥammed el-Amîn eṣ-Ṣaḥrâwî (4).

La même année mourut à Marrâkech un savant qui s'appelait Aboû ʿAbd Allah Moḥammed el-Amîn b. ʿAbd Allah el-Ḥajjâjî el-Jaʿfarî eṣ-Ṣaḥrâwî. En plus de différents opuscules, il composa deux travaux hagiographiques, l'un, sur les Sabʿatou Rijâl de Marrâkech (5), *el-Irtijâl fî manâqib machâ-*

(1) Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 47 nº 139. Renseignements fournis par le chérif ʿAbd el-Ḥaï el-Kattânî.

(2) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 343, n. 8.

(3) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 201, n. 6.

(4) Bibliographie. — Ibn el-Mowaqqit, *es-Saʿâdat el-abadîyya*, I, p. 100.

(5) Sur les « sept saints » de Marrâkech, cf. el-ʿAbbâs b. Ibrâhîm el-

hid sab'at rijâl, l'autre, sur les *manâqib* d'el-Mokhṭâr el-Kontî (1), *el-Minhâj el-mokhtâr fî manâqib ech-chaïkh el-Mokhtâr*.

Aboû Amlâq.

Il n'est peut-être pas de personnage de l'histoire du Maroc, sauf les deux Idrîs, qui, à l'heure actuelle, soit plus populaire dans le pays que le *mojâhid* Moḥammed el-'Ayyâchî de Salé. Si sa physionomie se dégage de mieux en mieux, au fur et à mesure que se révèle le contenu des archives européennes contemporaines de la chute des Sa'diens, l'histoire de sa vie s'est déjà, sur la côte atlantique et dans le pays des Jbâla, passablement mêlée de légendes et de *manâqib*, qui viennent donner à sa personne un semblant de sainteté. A la fin du XIII[e] siècle de l'Hégire, il bénéficia d'une monographie que l'on signalera pour terminer la liste des ouvrages de ce genre. En effet, un lettré qui vivait dans la petite tribu des Mthîwa de la plaine, au nord-est de Fès, 'Abd el-Qâhir b. Moḥammed b. Aḥmed b. 'Alî b. el-Ḥasan Aboû Amlâq écrivit sa biographie, sous le titre d'*el-Khabar 'an ẓohoûr el-faqîh el-'Ayyâchî bi-hadhihi'l-bilâd wa-dhikr sabab qiyâmih bi-waẓîfat el-jihâd* (2).

Cette petite histoire de l'intrépide champion de Salé n'offre malheureusement pas un intérêt puissant. L'auteur s'est souvent borné à reproduire tout ce que les historiens antérieurs avaient écrit sur le *mojâhid*, principalement el-Ifrânî, dans la *Nozhat el-ḥâdî*, et el-Qâdirî, dans le *Nachr el-mathânî*. Néanmoins, cette compilation, réunissant en une biographie étendue des renseignements éparpillés dans la littérature historique du XVII[e] siècle, mérite de retenir un peu l'attention. Une grande partie de l'opuscule est consa-

Marrâkochî, *Iḍhâr el-kamâl;* Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, I, p. 24 sqq.

(1) Sur ce saint de l'Extrême-Sud marocain, cf. Aḥmed b. el-Amîn ech-Chingîṭî, *el-Wasîṭ fî tarâjim odabâ' Achingîṭ*, Qaire, 1329, p. 356.

(2) Un exemplaire de cet opuscule existe à la bibliothèque de Rabat, sous le n° 380.

crée à la reproduction de la correspondance échangée entre el-ʿAyyâchî et les villes de la côte et des lettres qu'il reçut des marabouts de la zâwîyya d'ed-Dilâ' ou qu'il leur adressa lui-même. Ces dernières, il est vrai, avaient déjà été insérées presque toutes par el-Ḥawwât dans *el-Bodoûr eḍ-ḍâwîyya*. Mais, des unes et des autres, on pourra peut-être dégager une conception nouvelle de ce qu'était la croisade marocaine à l'époque d'el-ʿAyyâchî, qui, comme on le sait, fut assassiné au cours d'un voyage, chez les Khloṭ, le 19 moḥarram 1051 (30 avril 1641) : sa tête, portée à Salé, fut ensuite enterrée, comme il l'avait prescrit de son vivant, à proximité du mausolée du saint Aboû'ch-chitâ' el-Khammâr, à la limite du pays des Jbâla (1).

(1) Cf. el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*, p. 271 du texte et 450 de la traduction et el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, I, p. 179. Ce fait, d'allure légendaire, paraît pourtant exact, car il se serait trouvé vérifié il y a quelques années. Il existe, en effet, en face de la zâwîyya de Moulay Aboû'ch-chitâ', dans la tribu des Fichtâla, une *rawḍa* de Sidi 'l-ʿAyyâchî, dont tous les gens du pays font le *mojâhid* de Salé. Voici ce que j'ai recueilli sur place : « Lors du bombardement de la zâwîyya, en 1910, par les colonnes du général Gouraud et du colonel Pein, un obus éventra le catafalque d'el-ʿAyyâchî et on s'aperçut qu'il contenait un coffret. Les gens, intrigués, ouvrirent le coffret et y trouvèrent une tête, au lieu d'un trésor, comme ils l'escomptaient. »

IV

HISTORIENS ET BIOGRAPHES CONTEMPORAINS

Le nombre très limité des écrivains qui, sous les règnes de Moulay 'Abd er-Raḥmân b. Hichâm et de son fils Sidi Moḥammed, composèrent des ouvrages biographiques, semble montrer qu'à cette époque dut correspondre un sérieux ralentissement de l'activité littéraire au Maroc. La petite élite citadine lettrée se retrouve bien à chaque génération, toujours aussi peu variée et aussi disciplinee, mais ne produit pas d'œuvres dignes d'être signalées. Au contraire, le règne de Moulay el-Ḥasan marque une sorte de renaissance des lettres musulmanes. On pouvait alors croire que les beaux jours de paix et de prospérité de jadis allaient revenir et laisser libre cours aux spéculations intellectuelles, au milieu du bien-être matériel et de l'apaisement des esprits. L'importance assez grande prise à ce moment par les ateliers lithographiques de Fès ne fut pas, de son côté, étrangère à ce renouveau ; même, quelques années plus tard, une équipe de typographes improvisés allait, sous la direction d'un musulman égyptien, entreprendre l'impression de quelques ouvrages à l'arsenal hétéroclite de la capitale, que l'on connaît encore sous le nom de Makîna. Les libraires installés autour de l'Université d'el-Qarawîyîn commençaient à faire venir, à grands frais, des éditions arabes de Boûlâq et de Constantinople, voire quelques tomes épars de la *Bibliotheca arabico-hispana*, qui contenaient les œuvres de biographes andalous célèbres.

Les barrières rigides du Maroc des Chorfa n'étaient plus d'autre part, par la force des choses, aussi rigoureusement fermées. Les villes de l'intérieur et les ports de l'Atlantique se mettaient, en s'en défendant très fort, à prendre un contact assez étroit avec l'Europe ; les missions étrangères, diplomatiques et commerciales, qui se rendaient auprès du sultan, excitaient malgré tout la curiosité générale. On ne leur témoignait, il est vrai, qu'une sympathie très limitée ; on portait encore dans les cœurs le désenchantement et la honte des désastres d'Isly et de Tétouan. Mais l'élite sentait confusément que l'état de choses arriéré qui faisait du Maroc un anachronisme figé ne pouvait plus durer. Peu à peu, une insensible tendance à la modernisation se faisait jour. Les uléma ne furent pas les derniers à dénoncer le péril, surtout à la mort du sultan pacificateur et énergique que fut Moulay el-Ḥasan. Les ouvrages didactiques d'Orient, conçus à l'européenne, les journaux de Syrie et d'Égypte les remplissaient pourtant d'un profond étonnement. « Que sera demain ? » s'écriait l'un d'eux, dans un vers qui fermait son livre (1). Car cette inquiétude se manifestait parfois dans leurs écrits ; elle provoqua vraisemblablement une réaction passagère, qui fut peut-être, elle aussi, en assez intime corrélation avec l'activité littéraire des dernières générations. Il semble bien que ce fut avec un peu d'amertume au fond d'eux-mêmes qu'en-Nâṣirî et el-Kattânî composèrent à cette époque le *Kitâb el-istiqṣâ* et la *Salwat el-anfâs*.

*
* *

On a vu, en retraçant la vie d'ez-Zayyânî, combien les fonctionnaires de l'administration chérifienne étaient facilement déplacés d'un point à un autre du Maroc, pour remplir des missions de durée variable. Sans avoir jamais exercé de hautes charges au Makhzen, le salétin Aḥmed b. Khâlid en-Nâṣirî passa lui aussi la plus grande partie de sa vie dans des résidences assez nombreuses, où l'avaient

(1) en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 279.

envoyé l'une ou l'autre des *bnîqa* de la cour impériale. Il est probable que si sa carrière administrative s'était tout entière déroulée au même endroit, il n'aurait eu ni l'occasion ni la possibilité d'écrire une histoire générale de son pays. Pour qui veut trouver des documents, et des documents destinés surtout à une compilation historique, une existence mouvementée à l'intérieur des frontières nationales est presque toujours, au Maroc, une condition nécessaire. L'auteur de l'*Istiqṣâ*, à cet égard, fut bien servi par les circonstances (1).

Il s'appelait Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed b. Khâlid b. Ḥammâd b. Moḥammed el-Kabîr b. Aḥmed b. Maḥammed eṣ-Ṣaghîr b. Maḥammed Ibn Nâṣir; sa généalogie remontait ainsi, en ligne droite, au fondateur de la confrérie des Nâṣirîyya, par l'intermédiaire de l'un des frères d'Aḥmed Ibn Nâṣir. Des descendants du saint de Tamgroût, une branche vint s'installer à Salé à la fin du XVIIIe siècle et prit les deux ethniques d'en-Nâṣirî et d'es-Salâwî (2). L'historien lui-même naquit dans cette ville le 22 dhoû'l-ḥijja 1250 (20 avril 1835) (3). On lui donna plus tard le surnom honorifique de Chihâb ed-Dîn.

A l'époque où grandit Aḥmed en-Nâṣirî, l'ancien camp des *mojâhidîn* n'était plus qu'une petite cité somnolente,

(1) Les renseignements qui suivent proviennent en partie du *Kitâb el-istiqṣâ* lui-même. On a utilisé également deux biographies d'en-Nâṣirî, l'une, sans titre, écrite par ses fils Jaʿfar et Maḥammed, l'autre par son ancien élève, Moḥammed Ibn ʿAlî ed-Dokkâlî, intitulée : *Takhlîd el-ma'âthir wa tachyîd el-mafâkhir bi-tarjamat ech-chaïkh Chihâb ed-Dîn Aḥmed Ibn Nâṣir.* Nous remercions les trois fils de l'auteur, qui occupent au Makhzen chérifien d'aujourd'hui une place marquante, d'avoir bien voulu nous communiquer l'exemplaire manuscrit de l'*Istiqṣâ* annoté de la main même de leur père.

(2) L'auteur de l'*Istiqṣâ* est surtout connu des orientalistes européens sous le nom d'es-Slâwî, qui n'est que l'indication du lieu de sa naissance, alors que c'est sous son véritable patronyme d'en-Nâṣirî qu'il est constamment désigné au Maroc.

(3) *Istiqṣâ*, IV, p. 193. Passage indiqué en marge. Son père mourut le 27 dhoû'l-qaʿda 1277 (22 mai 1861) dans la tribu des Sofiân et fut enterré dans le mausolée de Moulay Aboû Salhâm, dans le Gharb. Cf. *ibid.*, IV, p. 225.

déchue de son importance passée au profit de Rabat, sa voisine ; celle-ci avait pu attirer à elle tout le trafic du port formé par l'embouchure du Boû Regreg et être élevée au rang de capitale administrative de l'empire, presque au même titre que les anciennes métropoles du pays. Une antipathie parfois haineuse séparait nettement les « Deux-Rives », qui s'observaient ou se raillaient l'une ou l'autre. Salé, pourtant, renfermée en quelque sorte sur elle-même, acquit bientôt quelque renommée de ville studieuse et devint comme une petite succursale de la capitale savante. Ses mosquées réunirent, en assez grand nombre, des maîtres éprouvés, tous, d'ailleurs, ayant reçu à el-Qarawîyîn la consécration de leur savoir. C'est alors que dans la vieille cité florissait l'enseignement islâmique de Moḥammed Maḥboûba (1) et du qâḍî Aboû Bakr 'Awwâd (2). Ces deux personnages furent les principaux maîtres d'en-Nâṣirî, quand il parvint à l'adolescence. Témoignant d'un goût fort vif pour la science, il ne négligea pas son instruction littéraire profane et étudia de manière approfondie les *dîwân* antéislâmiques et les poèmes d'el-Boḥtorî, d'Aboû Tammâm et d'el-Motanabbî.

Ce n'est qu'à l'âge d'environ quarante ans qu'en-Nâṣirî entra dans l'administration judiciaire chérifienne, en qualité de notaire ou d'intendant des domaines de l'État. Il y occupa, par intervalles, des postes plus ou moins importants. C'est ainsi qu'il alla d'abord à Casablanca, où il séjourna de 1292 à 1293 (1875-76). L'année suivante, il se rendit à Marrâkech, revint ensuite à Salé, et repartit pour le capitale du Sud en 1297 (1880); il y fut employé au service des dépenses de la maison impériale. Puis il habita quelque temps Mazagan, en qualité d'attaché à la douane. Il quitta cette ville en 1299 (1882), alla à Tanger, puis demeura assez

(1) Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. 'Abd el-'Azîz Maḥboûba es-Salâwî mourut à la Mekke au cours d'un voyage de pèlerinage, en 1279 (1862). Cf. *ibid.*, IV, p. 227.

(2) Aboû Bakr b. Moḥammed 'Awwâd, qâḍî et prédicateur de Salé, mourut dans cette ville le 10 ṣafar 1296 (3 février 1879). Cf. *ibid.*, IV, p. 255, *in fine*.

longtemps à Casablanca, où il fut chargé, à la mort de Moulay el-Ḥasan, de faire le dénombrement des biens appartenant au domaine du makhzen. Il fut, entre temps, ʿadel à Fès, au service des biens de mainmorte. Revenu dans sa ville natale, à la fin de sa vie, il y fit des cours et mourut le 16 jomâdâ I 1315 (13 octobre 1897); il fut enterré dans le cimetière qui surplombe la mer, en dehors de la porte dite Bâb Maʿallqa, derrière le tombeau de Sidi Hichâm.

Telle est, en substance, la biographie d'Aḥmed en-Nâṣirî : ce fut un petit fonctionnaire chérifien doublé d'un lettré et aussi d'un historien. Sa vie n'offre pas l'originalité de celle d'ez-Zayyânî, ou même, à un degré moindre, de celle d'Akensoûs. Pourtant, en dehors de son œuvre historique, il a laissé plusieurs travaux qui peut-être auraient suffi à le mettre en vue et à lui assurer un rang assez honorable parmi les littérateurs marocains de la période contemporaine.

Avant d'examiner le *Kitâb el-istiqṣâ*, on passera rapidement en revue ces autres ouvrages. Ils comprennent, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir, divers petits écrits (1), en plus de trois livres importants : un commentaire de la *Chamaqmaqîyya*, le poème d'Ibn el-Wannân, qu'il intitula *Zahr el-afnân min ḥadîqat Ibn el-Wannân* (2); un

(1) Ce sont : 1° un commentaire d'un poème de Maḥammed Ibn Nâṣir intitulé *Mosâʿadat el-ikhwân ;* 2° un traité sur la différence entre les lettres *tâ'* et *ṭâ'*, *el-Fawâ'id el-moḥaqqaqa fî ibṭâl daʿwâ man qâl ânn et-tâ' hiya'ṭ-ṭâ' moraqqaqa ;* 3° un commentaire inachevé de la *Tabṣirat el-ḥokkâm* d'Ibn Farḥoûn: *el-Falak el-machḥoûn bi-nafâ'is Tabṣirat Ibn Farḥoûn;* 4° *Risâla fi'r-radd ʿalâ'ṭ-ṭabîʿîyîn ;* 5° *Risâla fî taḥqîq âmr sabʿat rijâl ;* 6° poésies réunies en *dîwân* après sa mort.

(2) Lithographié à Fès en 1314, 2 vol. Un peu auparavant, le poème d'Ibn el-Wannân avait fait l'objet de deux autres commentaires : l'un par Aboû ʿAbd Allah Moḥammed el-Jarîrî, savant de Salé ; l'autre, par le qâḍî de Rabat Aboû Ḥâmid el-Ḥâjj Moḥammed el-Makkî b. Moḥammed el-Biṭâwrî ech-Charchâlî el-Ḥasanî (*Iqtiṭâf zahrat el-afnân min dawḥat qâfîyyat Ibn el-Wannân* ; cf. mes *Manuscrits arabes de Rabat*, p. 28, n° 80 et p. 115, n° 340). Dans l'*Istiqṣâ*, IV, p. 122, en-Nâṣirî annonçait qu'il avait déjà écrit de ce commentaire quatre cahiers. Il ajouta, en marge, après

aperçu des schismes et des hérésies de l'Islâm, *Ta'ẓîm el-minna bi-noṣrat es-sonna* (1) ; enfin, une monographie de la maison des Nâṣirîyîn, à laquelle lui-même appartenait : *Ṭal'at el-mochtarî fi'n-nasab el-ja'farî* (2). En écrivant ce dernier ouvrage qu'il termina le 17 rabî' II 1309 (20 novembre 1881), en-Nâṣirî avait l'intention de démontrer l'origine chérifienne des Ibn Nâṣir et par là-même, sa propre noblesse religieuse. Comme toutes les familles maraboutiques berbères, la maison de Tamgroût avait, de bonne heure, afin d'accroître son influence, émis la prétention de posséder une généalogie remontant au Prophète ; elle y était arrivée, en reliant par une chaîne d'ascendance Maḥammed Ibn Nâṣir et Ja'far fils d'Aboû Ṭâlib. On a vu plus haut qu'Akensoûs s'était réclamé de l'ethnique el-Ja'farî, en tant que descendant des Ibn Nâṣir par sa famille maternelle (3). Néanmoins cette origine chérifienne des marabouts du Wâdî Dar'a avait paru suspecte aux généalogistes de Fès, qui les avaient accusés de remplacer par l'ethnique tiré de Ja'far leur ancien patronyme d'el-Moqdâdî (4). Aḥmed b. Khâlid eut le courage de se poser la question (5) et de discuter l'authenticité de la généalogie familiale, avec évidemment l'arrière-pensée qu'il la démontrerait à l'aide d'arguments probants. Nous y gagnons, en tout cas, une bonne histoire de la zâwiyya de Tamgroût ; bien qu'elle reproduise souvent

coup, qu'il louait Dieu de lui avoir permis de terminer ce livre, « parfait en son genre ».

(1) Un exemplaire manuscrit de cet ouvrage est conservé à Rabat, sous le n° 66.

(2) Lithographié à Fès, 2 vol., sans date (du vivant de l'auteur). Il a été résumé en français par M. Bodin, *la Zaouïa de Tamegrout*, in *Arch. berb.* 1918.

(3) Cf. *supra*, p. 201 et note 1.

(4) Il est de fait qu'aucun des premiers biographes de Maḥammed Ibn Nâṣir et de son fils ne fait suivre leurs ethniques de celui d'el-Ja'farî : ainsi, el-Ifrânî et el-Qâdirî.

(5) Cf. *Istiqṣâ*, IV, p. 50 (à la fin du passage consacré à Maḥammed Ibn Nâṣir). Il reproduit ce passage au début de la *Ṭal'at el-mochtarî*, en ajoutant qu'un séjour à Fès lui permit de se procurer différents ouvrages de généalogie chérifienne qu'il mit à profit.

le travail de Mohammed el-Makkî ed-Dara'ï, intitulé *ed-Dorar el-moraṣṣa'a* (1), elle a pourtant utilisé d'autres ouvrages conservés à la zâwìyya mère de la confrérie, et qu'en-Nâṣirî arriva à se procurer (2).

*
* *

Ce fut un événement sans précédent dans l'historiographie maghribine que la publication de la grande œuvre d'en-Nâṣirî, le *Kitâb el-istiqṣâ li-akhbâr dowal el-Maghrib el-aqṣâ* (3). Pour la première fois, un historien marocain, de son vivant, allait pouvoir être à la fois jugé par ses compatriotes et par le public étranger, musulman ou non. Il présentait non pas une chronique limitée, mais une histoire générale de son pays, par surcroît imprimée en Orient. Paraissant en dehors des limites du Maroc, elle était assurée

(1) Cf. *supra*, p. 316.

(2) Principalement la *fahrasa* de Ḥosaïn Ibn Nâṣîr et l'*Inârat el-baṣâ'ïr fî manâqib el-qoṭb Ibn Nâṣir* d'Aḥmed b. Moḥammed el-Hachtoûkî es-Soûsî.

(3) Le livre a fait l'objet de diverses appréciations plus ou moins étendues. Cf. principalement, Codera, *Un Historiador Marroqui contemporaneo*, in *Boletin de la Real Academia de la Historia*, Madrid, t. XXX, pp. 251-274 ; le même, *Considerable numero...*, pp. 584-585 ; Doutté, *Bulletin bibliographique de l'Islam Maghribin*, extrait du *Bull. de la Soc. arch. Oran*, Oran, 1898, pp. 56-57 ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 4, note 1 et p. 47, n° 140 ; Mouliéras, *le Maroc inconnu*, 2e partie, *Exploration des Djebala*, pp. 24-26 ; Budgett Meakin, *The Moorish Empire*, pp. 497-498 ; Gaillard, *Arch. mar.*, t. IX, 1906, pp. XIV-XV. Cf. également Brockelmann, *Ar. litt.*, II, p. 510 et références citées, et Huart, *Litt. Ar.*, p. 423.

L'*Istiqṣâ* fut publié au Qaire en 1312 H. (1894), en 4 vol. in-4. Le tome IV de l'édition arabe fut traduit par E. Fumey, sous le titre de *Chronique de la dynastie 'alaouie au Maroc ;* cette traduction a été publiée dans les tomes IX et X des *Archives marocaines*, Paris, 1906-1907. La Section sociologique du Service des renseignements du Maroc (ancienne Mission scientifique du Maroc) entreprendrait à l'heure actuelle la traduction des trois premiers volumes de l'*Istiqṣâ*, de façon à compléter la traduction Fumey. D'autre part, les fils d'Aḥmed en-Nâṣirî nous ont fait part de leur projet, peut-être légèrement prématuré, de publier d'ici quelques années une nouvelle édition de l'ouvrage paternel, accrue de renseignements puisés aux sources européennes de la collection de Castries.

du succès ; l'auteur, avec assez de désinvolture, montrait qu'il se souciait à peine des jalousies que son livre avait déjà suscitées dans l'empire et qu'il ne méprisait pas la notoriété qu'il pourrait tirer de son œuvre dans le reste du monde musulman. On verra que si l'*Istiqṣâ* est aujourd'hui considéré par les lettrés marocains comme la meilleure des relations de leur histoire nationale, il n'en fut pas de même au début. En revanche, signalé dès son apparition par les orientalistes d'Europe, il attira sans tarder l'attention des historiens de l'Afrique du Nord, pour les travaux desquels il devint un document d'autant plus consulté qu'une traduction en rendit bientôt le dernier quart — l'histoire des 'Alawites — accessible même aux non-arabisants.

Ces spécialistes, d'ailleurs, jugèrent tout de suite l'*Istiqṣâ* à sa juste valeur. L'ouvrage d'en-Nâṣirî fut une déception : alors qu'on pouvait avoir l'espoir d'y trouver une histoire du Maroc pleine de faits inédits et écrite suivant des procédés renouvelés, on s'aperçut vite qu'elle était semblable aux autres productions de l'historiographie arabe occidentale ; ce n'était qu'une compilation, dont le mérite le plus appréciable était peut-être d'avoir rassemblé, en un texte suivi, des indications d'histoire politique parsemées dans les chroniques ou les biographies précédemment composées.

Telle est, en effet, l'impression dominante qui se dégage à l'analyse du *Kitâb el-istiqṣâ*. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car il eût été anormal qu'en-Nâṣirî usât de nouveaux procédés et eût du métier d'historien une conception différente de celle de ses prédécesseurs ; s'il a offert au public une œuvre imprimée et dès lors largement répandue et relativement facile à trouver, il a été, pour la composer, en butte aux mêmes obstacles matériels que les autres historiens arabes du Maroc. On s'en rend compte encore mieux pour lui, car la date récente de son œuvre permet de suivre assez bien les étapes de la composition.

Il faut reconnaître en tout cas qu'en-Nâṣirî fut le premier à ne pas craindre d'épuiser en quelque sorte le sujet que d'autres avant lui n'avaient traité qu'en partie. Car il est

وهذا آخر ما قصدنا جمعه من هذا الكتاب والله الملهم للصواب ربنا ظلمنا
أنفسنا وإن لم تغفر لنا وترحمنا لنكونن من الخاسرين وكان الفراغ منه عشية يوم الأربعاء منتصف جمادى الثانية
سنة ثمان وتسعين ومائتين وألف وصلى الله وسلم وبارك على سيدنا ومولانا محمد وآله وصحبه
وآخر دعوانا أن الحمد لله رب العالمين

الحمد لله يقول مؤلف هذا الكتاب أحمد بن خالد الناصري عفا الله عنه قد راجعت
هذا الجزء وصححته حسب الإمكان وذلك في ربيع الثاني من سنة
سبع وثلاثمائة والف والله الموفق للصواب بمنه

Fig. 4.

Fac-similé de la dernière page de la copie du *Kitâb el-istiqṣâ*, revue par l'auteur.

difficile de considérer comme des histoires générales du Maroc musulman le *Torjomân* d'ez-Zayyânî, qui embrasse, sous une forme résumée, toute l'histoire islâmique, et non pas seulement l'histoire marocaine, ou le *Bostân*, où les dynasties précédentes sont pour ainsi dire sacrifiées à la dynastie ʿalawite, encore moins le *Jaïch* d'Akensoûs, qui a usé d'un factice procédé de contraste pour faire mieux ressortir les louanges qu'il prodiguait aux Chorfa de Sijilmâsa. On peut admettre qu'en ne voulant pas se cantonner en une période quelconque de l'histoire marocaine, en-Nâṣirî fit preuve d'une assez grande confiance en lui-même, peut-être aussi d'une certaine largeur de vues.

Encore ne fut-ce pas là son premier but. S'il mit plus tard à exécution son vaste projet, c'est que les circonstances jusqu'à un certain point le lui permirent. Ses prétentions, en effet, n'allèrent d'abord pas au delà de celles de ses devanciers. Ce fut une idée chère à el-Ifrânî que l'histoire de la dynastie mérinide pouvait donner lieu à une chronique nouvelle, qui formerait le complément du *Rawd el-qirṭâs* et de la *Rawḍat en-nisrîn*. On a vu qu'en écrivant son petit *el-Moʿrib el-mobîn*, Ibn Zâkoûr, avant l'auteur de la *Nozhat el-ḥâdî*, avait obéi à une suggestion analogue. De même, en-Nâṣirî, avant de quitter sa ville natale, conçut le projet de se faire l'historien de la grande dynastie du Moyen Age. Peut-être les monuments de Salé, de Rabat et le cimetière royal de Challa l'incitèrent-ils à écrire l'histoire des sultans de Fès, qui avaient laissé sur les « Deux-Rives » d'incomparables vestiges de leur splendeur. Toujours est-il qu'en-Nâṣirî débuta dans les lettres et dans l'histoire par un assez long ouvrage sur la dynastie mérinide; il l'écrivit tout entier avant son départ de Salé et l'intitula *Kachf el-ʿarîn fî loyoûth Banî Marîn* (1) ; il l'avait composé surtout à l'aide des œuvres d'Ibn Abî Zarʿ et d'Ibn Khaldoûn.

Peu après, commencèrent ses déplacements à travers le

(1) L'exemplaire autographe est aujourd'hui conservé dans la bibliothèque des fils de l'historien ; ces derniers ont bien voulu nous permettre de l'examiner en détail.

Maroc. Son manuscrit en mains, il se mit alors à la recherche des sources de l'histoire mérinide qu'il n'avait pu découvrir à Salé. A Marrâkech, où il séjourna longtemps, il n'en trouva pas, ou guère. Par contre, successivement, la *Nozhat el-ḥâdî* d'el-Ifrânî, le *Montaqâ* d'Ibn el-Qâḍî, le *Jaïch* d'Akensoûs et certains dictionnaires biographiques contemporains des Sa'diens et du début des 'Alawites y tombèrent sous ses yeux, à la bibliothèque impériale. Dès lors, il commença à tirer de ces ouvrages toute la documentation qu'ils contenaient et entreprit de consacrer aux dynasties antérieures aux Mérinides, comme à celles qui les suivirent, une histoire générale. Il se mit au travail et, en deux ans environ, établit une première ébauche de son *Kitâb el-istiqṣâ*, allant jusqu'à la fin des Sa'diens ; pour la période mérinide, il se borna à reproduire, en y faisant des additions au fur et à mesure de ses trouvailles bibliographiques, le texte primitif du *Kachf el-'arîn*. La découverte du *Bostân* d'ez-Zayyânî, surtout celle du *Torjomân* développé, du même auteur, lui permirent de mener rapidement son ouvrage à sa fin. Il fut encouragé dans sa tâche, lorsqu'il alla à Mazagan, par le gouverneur de cette ville, Maḥammed el-Jirârî. Peu de temps après, il mettait la dernière main au *Kitâb el-istiqṣâ* ; l'ouvrage fut terminé le 15 jomâdâ II 1298 (15 mai 1881), avant la fin du règne de Moulay el-Ḥasan.

En-Nâṣirî se hâta d'offrir son histoire au sultan, car il espérait en retirer un avantage pour les siens et pour lui-même (1) ; il chargea l'un de ses frères d'aller la présenter en son nom. Mais l'*Istiqṣâ* ne fut pas accueilli comme l'auteur l'espérait ; on reprocha au livre de n'avoir pas quelquefois caché suffisamment la vérité et d'avoir fait aux vizirs des derniers sultans 'alawites la part trop belle au détriment de leurs maîtres. En-Nâṣirî dut même perdre l'espoir de recouvrer le manuscrit autographe imprudemment offert ; mais il avait pris la précaution d'en faire auparavant exé-

(1) On comprendra qu'ici et dans les passages qui suivent, on ait dû faire preuve de quelque discrétion, ces événements touchant de très près quelques personnes actuellement vivantes.

FIG. 5.

Fac-similé d'une page de la copie du *Kitâb el-istiqṣâ*, avec annotation marginale de la main d'en-Nâṣirî.

cuter une copie par un calligraphe, Moḥammed el-Makkî b. el-Bachîr, qui avait pour fonction officielle et peu rétribuée d'orner les chandelles allumées dans les mosquées salétines la nuit du Moûloûd.

L'historien prit le parti d'attendre des jours meilleurs. Il poursuivit sa carrière administrative, et, à la mort de Moulay el-Ḥasan, se hâta de faire imprimer l'*Istiqṣâ* au Qaire, par l'intermédiaire d'un ancien ʿâlim de Fès établi en Égypte, Moulay el-Ḥabîb el-Belghîthî. L'ouvrage qui, primitivement, ne relatait pas d'événements postérieurs à l'année 1297 (1), fut augmenté par en-Nâṣirî du récit des dernières expéditions que le vieux sultan entreprit encore dans son empire; il nota simplement pour finir, l'avènement du jeune Moulay ʿAbd el-ʿAzîz. Il avait eu quelques années plus tôt, en 1307 (1889) (2), l'occasion de faire à la dernière partie quelques additions importantes sur la copie qui le suivait partout (*fig.* 4). Il était, en effet, resté jusqu'alors sans pouvoir utiliser le *Nachr el-mathânî* d'el-Qâdirî ; lors de son séjour à Fès, à l'intendance des biens *ḥoboûs*, il arriva à se procurer le dictionnaire biographique et en extraire divers passages, parfois assez étendus. Il les inscrivit en marge de son ouvrage, et, lors de l'impression, ils furent insérés dans le texte. La photographie ci-contre (*fig.* 5) permettra de se rendre compte du procédé qu'on a déjà vu employer

(1) La reproduction de la dernière page de la copie de l'*Istiqṣâ*, revue par l'auteur, porte la date à laquelle la première version fut terminée. C'est cette date que l'on a fournie plus haut. On voit d'ailleurs très bien, encore maintenant, sur le texte imprimé, l'endroit où l'ouvrage s'arrêtait primitivement. L'arrêt brusque du développement et la courte conclusion sur les qualités de Moulay el-Ḥasan que l'on trouve t. IV, p. 261 (après les vers) permettent en effet de fixer la fin de la version de 1298 à cet endroit.

(2) Cf. dans la reproduction de la dernière page, les quelques lignes de la propre main d'en-Nâṣirî, dans lesquelles il déclare avoir revu son texte et y avoir fait des additions et des corrections, pendant le mois de rabîʿ II 1307 (23 novembre-23 décembre 1889). C'est cette copie — que nous avons eu la bonne fortune d'avoir entre les mains — qui a servi à l'impression au Qaire. On y remarque encore des indications correspondant aux feuilles de composition.

par ez-Zayyânî, sur son exemplaire de travail de la *Torjomâna* (1).

* * *

Dans l'édition du Qaire, le *Kitâb el-istiqṣâ* se compose de quatre parties d'étendue sensiblement égale et dont voici le bref résumé. Après une courte introduction, dans laquelle il expose l'utilité de l'histoire, et qui n'est pas différente de celles que ses prédécesseurs marocains placèrent en tête de leurs chroniques ou de leurs biographies, en-Nâṣirî passe rapidement sur le Prophète et les quatre premiers khalifes et arrive aux Berbères, dont il fournit, d'après Ibn Khaldoûn, la généalogie légendaire. Il ne commence à développer son récit qu'avec les deux Idrîs et la fondation de Fès; il termine la première partie de son ouvrage après avoir exposé d'une façon résumée l'histoire des dynasties almoravide et almohade. Au contraire, les trois autres sections de sa chronique traitent ensuite dans le détail, l'une des Mérinides et des Banoû Waṭṭâs, l'autre, des Sa'diens, la troisième, enfin, des 'Alawites.

On trouvera en appendice la liste aussi complète que possible des autorités musulmanes, marocaines ou non, qui sont mentionnées, au fur et à mesure de leur citation, par l'auteur de l'*Istiqṣâ*. Bien qu'elles forment un total relativement considérable, il ne faudrait pas croire que toutes furent utilisées de première main par en-Nâṣirî. Il en est un grand nombre qu'il se contenta de rappeler à la suite des auteurs qui les avaient consultées pour écrire leurs chroniques; et il ne prit pas toujours la peine de les séparer les unes des autres de façon précise, ou d'indiquer nettement la provenance de chacune (2).

(1) Le passage reproduit (texte et marge) figure dans l'édition du Qaire, t. IV, p. 68.

(2) M. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 4 et note 1, a déjà fait remarquer que, comme l'auteur de la *Salwat el-anfâs*, en-Nâṣirî n'a pas utilisé de première main les histoires d'el-Bornoûṣî, d'Ibn Ghâlib, d'Ibn Maṭroûḥ, d'Ibn Khachchâb, d'Ibn el-Bâz, d'Ibn Jannoûn ou d'el-Warrâq : « Les passages d'El-Bornous'i et des autres écrivains....., cités par Es-Selaoui dans le *Kitâb*

Pour la période de l'histoire marocaine antérieure à l'avènement des Chorfa Sa'diens, c'est-à-dire pour les débuts et le Moyen Age, les sources les plus souvent utilisées par en-Nâṣirî semblent avoir été le *Rawḍ el-qirṭâs* et l'histoire des Berbères du *Kitâb el-'ibar*. Il ne put même jamais se procurer la chronique d'Ibn el-Aḥmar, *Rawḍat en-nisrîn*, encore moins une autre chronique antérieure à cette dernière et connue sous le nom d'*edh-Dhakhîrat es-sanîyya* (1). Par contre, il semble avoir pu mettre à profit un livre auquel il accorde une importance capitale, le *Rawḍ el-mi'ṭâr* d'Ibn 'Abd el-Mon'im el-Ḥimiarî (2); de même, la *Jamharat el-ansâb* d'Ibn Ḥazm, la *Jadhwat el-iqtibâs* d'Ibn el-Qâḍî et le résumé historique d'Ibn Zâkoûr, *el-Mo'rib el-mobîn*.

On sent, au contraire, quand il arrive à la fin des Mérinides et approche de la période troublée qui précéda l'arrivée des Sa'diens au pouvoir, que l'historien commence à utiliser les biographies marocaines écrites pendant les quatre derniers siècles : si le *Nachr el-mathânî*, auquel il a fait de larges emprunts, ne lui a servi qu'après coup, on s'aperçoit que des ouvrages comme la *Dawḥat en-nâchir*, la *Mir'ât el-maḥâsin* ou le *Momti' el-asmâ'* lui fournirent d'abord une aide précieuse. L'histoire des Sa'diens, néanmoins, s'inspire de très près de la *Nozhat el-ḥâdî* d'el-Ifrânî.

el-Istiqs'a sont, non pas empruntés aux ouvrages originaux, mais copiés (sans avertissement) dans le *Qirṭâs* ».

(1) Le texte de cet ouvrage, établi d'après un seul manuscrit, vient d'être publié par Mohammed Ben Cheneb, dans les *Publications de la Faculté des lettres d'Alger* (t. LVII, Alger, 1921), sous le titre de *adh-Dhakhîrat as-saniyya* (*Le Trésor magnifique*). *Chronique anonyme des Mérinides.*

(2) Cet ouvrage, qui, d'après Brockelmann (*Arab. litt.*, II, p. 41, l. 2) aurait été résumé par el-Maqrîzî, est signalé par Ḥâjjî Khalîfa, *Kachf eẓ-ẓonoûn*, éd. de Constantinople, 1310-11, I, p. 580, sous le titre de *Rawḍ el-mi'ṭâr fî khabar el-aqṭâr*, et comme étant l'œuvre d'Aboû 'Abd Allah Moḥammed Ibn 'Abd el-Mon'im el-Ḥimiarî. Le bibliographe signale en même temps un ouvrage de titre presque identique, *Rawḍ el mi'ṭâr fî akhbâr el-aqṭâr*, qui serait très postérieur, puisque, d'après lui, l'auteur, Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. Moḥammed b. Moḥammed el-Ḥimiarî, serait mort en 900 H. (1494-95). Le *Rawḍ el-mi'ṭâr* utilisé par en-Nâṣirî se trouverait d'après nos informateurs, à la Bibliothèque d'el-Qarawîyîn. Pourtant il ne figure pas sur le catalogue édité à Fès.

On ne peut affirmer qu'en-Nâṣirî n'utilisa pas directement les histoires d'Ibn el-Qâḍî, *el-Montaqâ'l-maqṣoûr* et *Dorrat es-soloûk;* mais, à coup sûr, il fut obligé de citer en seconde main les *Manâhil eṣ-ṣafâ'* d'el-Fichtâlî. De toute façon, la partie sa'dienne de l'*Istiqṣâ* doit être considérée comme une refonte de l'œuvre d'el-Ifrânî, avec quelques indications nouvelles, extraites des biographes postérieurs.

Pour la période 'alawite, les sources, moins nombreuses peut-être, lui furent en tout cas plus accessibles. A l'époque à laquelle il écrivit son histoire, les principales étaient au nombre de trois : dernière partie de la *Nozhat el-ḥâdî*, chroniques d'ez-Zayyânî, *Jaïch* d'Akensoûs. Ces ouvrages furent copieusement mis à contribution par l'historien de Salé; il refit le même travail qu'Akensoûs jusqu'au règne des sultans du milieu du XIX[e] siècle. Ensuite, pour la période postérieure, le *Jaïch* demeurant sa seule source écrite, il se servit aussi des informations qu'il recueillit auprès de ses compatriotes.

Dans quelle mesure peut-on dire qu'en-Nâṣirî n'a pas plagié les ouvrages qu'il a utilisés ? Il faudrait, pour pouvoir répondre de manière sûre, soumettre l'*Istiqṣâ* à un travail de confrontation aussi long que fastidieux. En général, pourtant, l'écrivain rappelle le début et la fin de ses citations. Il a même parfois le mérite de soumettre à quelque critique le texte qu'il répète, en indiquant à la suite la façon dont il y a lieu de l'interpréter. On s'aperçoit, à la lecture de la partie 'alawite, qu'il ne cache pas combien il doit à ses devanciers immédiats, ez-Zayyânî et Akensoûs. Malheureusement, il est une coïncidence troublante : on trouve en effet, mot pour mot, en différents endroits de son livre, des passages plus ou moins longs de la première version du *Torjomân* 'alawite d'ez-Zayyânî, sans qu'il soit fait mention de l'auteur. On se rappelle que le secrétaire d'Etat, ayant d'abord donné à la dernière partie de son histoire islâmique une ampleur disproportionnée, la modifia ensuite profondément : d'une part, il l'abrégea, et ce fut le texte du *Torjomân*, tel que l'a connu M. Houdas ; d'autre part, il la reprit pour elle-même et en fit, en la développant encore, le *Bos-*

tân toujours inédit. Pendant le court moment qui précéda ce remaniement, la version primitive put être copiée par quelques lettrés. C'est ainsi que nous avons eu la chance de relever l'une de ces reproductions et que nous avons pu la signaler plus haut. Conservée à l'heure actuelle à Salé, tout permet de croire qu'elle s'y trouvait déjà à la fin du XIXe siècle. Aussi n'est-il pas impossible qu'en-Nâṣirî l'ait eue entre les mains et en ait transcrit des pages entières : ainsi, pour donner un exemple probant, tout le début du chapitre qui s'intitule « Nombre des soldats en garnison dans les places fortes maritimes sous le règne du sultan Sidi Moḥammed b. ʿAbd Allah... (1) », est le même dans le manuscrit salétin d'ez-Zayyânî et dans l'*Istiqṣâ*.

S'il en était ainsi, il faudrait admettre qu'en-Nâṣirî lui aussi, croyant que la supercherie ne serait jamais découverte, se laissa entraîner au plagiat pur et simple d'une œuvre considérée comme perdue; et il serait alors difficile de l'absoudre complètement; du moins, n'aurait-il pas poussé à l'extrême la déloyauté d'un Akensoûs, puisqu'il n'a pas cru utile d'accabler d'injures celui qu'il utilisa peut-être à son tour plus qu'il ne veut bien le dire.

Qu'il ait d'ailleurs cité textuellement, interprété après les avoir répétés ou simplement plagié par endroits les ouvrages dont il s'est servi, en-Nâṣirî, étant donnée l'époque à laquelle il vécut, ne pouvait guère apporter d'informations originales. Peut-être son désir n'a-t-il été que d'assembler des textes à peu près inaccessibles au moment de la composition de l'*Istiqṣâ*. Mais, depuis l'apparition de son livre, le plus grand nombre des travaux qu'il mit à profit sont publiés ou, au moins, signalés. Il est certain que même la mauvaise édition lithographiée du *Jaïch* d'Akensoûs a porté un rude coup à l'histoire du savant salétin; et l'on peut dire sans risque d'erreur que le jour où la grande monographie consacrée par ez-Zayyânî aux ʿAlawites sera tirée de l'oubli et traduite, il ne restera pas beaucoup à l'*Istiqṣâ* de sa valeur documentaire.

(1) *Istiqṣâ*, IV, p. 117.

Mais il marquera encore dans l'histoire de la littérature marocaine une époque nouvelle. Car en-Nâṣirî a fait ce que personne avant lui n'avait osé; écrivant uniquement pour des musulmans comme lui, il n'a pas craint d'avouer qu'il avait, pour établir son livre, consulté des sources européennes.

Dès l'apparition de l'ouvrage, au Maroc comme à l'étranger, cette particularité fut signalée. C'était, de la part de l'historien, faire preuve d'une assez belle audace; il avait beau témoigner, en maints endroits de l'*Istiqṣâ*, de ses sentiments xénophobes, il n'en pensait pas moins que des écrivains chrétiens pouvaient avoir écrit sur l'empire des Chorfa des ouvrages de quelque valeur. Ses compatriotes virent d'un mauvais œil et non sans méfiance ce souci d'étendre sa documentation à d'autres œuvres que les musulmanes.

D'ailleurs, ces ouvrages européens n'étaient pas nombreux; l'histoire de la place de Mazagan sous la domination portugaise de Luis Maria da Cunha et la « description historique du Maroc » de Manuel P. Castellanos (1). Ce fut

(1) En-Nâṣirî ne désigne jamais ces deux auteurs que par leurs prénoms, le premier, لويز مارية ; le second, منويل. Il se réfère aussi trois fois dans l'*Istiqṣâ* (I, p. 32; II, p. 170; III, p. 32), à des « histoires des chrétiens » : تواريخ الافرنج. L'histoire de Mazagan s'intitule *Memorias para historia da praça de Mazagao*, para Luis Maria do Couto de Albuquerque da Cunha, Lisboa, 1864 (cf. Budgett Meakin, *The Moorish Empire*, p. 465). En-Nâṣirî la mentionne pour la première fois dans son histoire à la page 168 du tome II : « J'ai eu connaissance de l'ouvrage d'un Portugais nommé Loûîz Mâria sur l'histoire d'el-Jadîda (Mazagan) depuis sa fondation par les Portugais jusqu'à sa reprise par les Musulmans. J'y ai choisi pour ce récit des renseignements qui m'ont parus exacts. » L'ouvrage de Castellanos a d'abord été publié sous une forme abrégée avec le titre de *Descripción histórica de Marruecos y breve reseña de sus dinastias*, por Fr. Manuel Pablo Castellanos, à Santiago, 1878; une seconde édition a paru en 1884 à Orihuela; une troisième, très augmentée et sous le simple titre de *Historia de Marruecos*, a été publiée à Tanger en 1898.

Dans le *Maroc Inconnu*, II, p. 238, n. 3, Mouliéras a identifié le Manuel d'en-Nâṣirî. Budgett Meakin, *op. cit.*, p. 498, avait soupçonné lui aussi quelle était la source exacte utilisée par l'*Istiqṣâ* («... un Manuel, que je

le hasard qui les lui fit connaître. Comme il se trouvait à Mazagan, il put, grâce à l'intermédiaire du qâ'ïd el-Jirârî qu'il avait intéressé à son œuvre, se mettre en relations avec un juif portugais, interprète au consulat d'Espagne. Ce personnage, nommé Ioûsof, avait une grande admiration pour l'œuvre de son coreligionnaire, le poète espagnol Ibrâhîm Ibn Sahl, qui était, comme l'on sait, d'origine juive ; il proposa à en-Nâṣirî de lui traduire de vive voix des passages des histoires de da Cunha et de Castellanos ; en échange, il demandait au lettré marocain de lui commenter les poèmes qu'il affectionnait.

De ces deux ouvrages, comme il est naturel, c'est l'histoire de Castellanos qui a le plus servi à en-Nâṣirî ; il ne la cite pas moins de vingt fois à propos des Mérinides, des Sa'diens et des 'Alawites (1), non pas textuellement d'ailleurs, mais en interprétant de manière très large les passages qui lui furent traduits. Bien qu'il se défende, à propos de la première citation (2), d'avoir grande confiance en l'œuvre de l'historien espagnol, il lui doit beaucoup d'informations nouvelles, qu'il n'aurait pu se procurer autrement: ainsi, de nombreux détails sur la bataille des Trois-Rois ou sur la guerre hispano-marocaine de 1860. Par contre, il lui reproche d'avoir inventé de toutes pièces un sultan mérinide, qui aurait régné entre Aboû Sa'ïd 'Othmân

n'ai pu identifier, — apparemment un écrivain portugais — à moins qu'il ne s'agisse de Castellanos »).

(1) On a cru utile de donner, à la suite des sources arabes de l'*Istiqṣâ*, la concordance des passages inspirés de Castellanos, avec références à l'édition de Tanger, 1898.

(2) Voici la traduction de ce passage (*Istiqṣâ*, IV, p. 142, ligne 10 *ante finem*) : « J'ai eu connaissance du livre d'un Espagnol nommé Manoûîl Bâoûloû el-Qachtîlî (*sic :* Castellanos a été ainsi pris pour un ethnique au lieu d'un patronyme), écrit sur l'histoire du Maghrib-Extrême. J'ai emprunté à cet auteur quelques informations que je n'ai trouvées que dans son ouvrage. S'il rapporte du maigre et du gras (réminiscence d'un passage des *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoûn, chère à tous les historiens marocains), du cher et du bon marché, celui qui sait trier avec clairvoyance n'en pourra pas moins distinguer ses petits cailloux de ses perles, et séparer ses dattes desséchées de ses dattes mûres. »

et son fils ʿAbd el-Ḥaqq, Sidi ʿAbbo, de son vrai nom ʿAbd Allah b. Aḥmed (1).

Le *Kitâb el-istiqṣâ* n'est pas seulement une chronique annuelle ; c'est aussi, dans une certaine mesure, un répertoire de *wafayât*. Il n'a pas, bien entendu, l'ampleur d'un livre d'annales semi-biographiques, semi-historiques, comme celui d'el-Qâdirî, par exemple. Mais on trouve quelquefois dans l'ouvrage — procédé d'ailleurs déjà noté chez el-Ifrânî, — des obituaires à la fin d'un règne ou d'une période. D'ailleurs, ces *wafayât* sont la plupart du temps salétines ; il n'est guère de grand personnage de la ville maritime qui ne soit mentionné par en-Nâṣirî, à la page que la date de sa mort lui assigne (2).

L'histoire de Salé tient, au reste, une large place dans l'*Istiqṣâ*. Il semble bien que l'écrivain ait voulu enfermer dans sa chronique marocaine une monographie de sa ville natale ; c'est ainsi qu'il insiste longuement sur la fondation de sa médersa par le sultan mérinide Aboû'l-Ḥasan en 742 (1341-42) (3) ou, dans un autre ordre d'idées, sur le bombardement de la place le 1er ṣafar 1268 (26 novembre 1851), par une escadre française (4). Pour l'histoire des Deux-Rives le livre d'en-Nâṣirî contient même parfois des données inédites (5).

(1) Cf. *Istiqṣâ*, II, p. 148 et Castellanos, *Historia de Marruecos*, éd. de Tanger, p. 345, n. 1. Castellanos s'était d'ailleurs aperçu que son travail avait été utilisé par en-Nâṣirî : « ... el ilustrado é inteligente moro de Salé ex-Xiéj Ahmed ben-Jâled..., que sin duda ha leido detenidamente la 1a é 2a edicion de nuestros Apuntes, pues nos cita en su historia muchisimas veces ».

(2) Ainsi pour la période moderne, *Istiqṣâ*, IV, pp. 49, 51, 52, 54, 128, 140, 194, etc.

(3) *Ibid.*, II, p. 86.

(4) *Ibid.*, IV, p. 202. On connaît aussi le récit anonyme de ce bombardement traduit de l'arabe par L. Coufourier, *Un récit marocain du bombardement de Salé par le contre-amiral Dubourdieu en 1852* (sic), in *Arch. mar.*, VIII, 1906, pp. 396-403.

(5) L'histoire des Deux-Rives a fait en 1330 (1912) l'objet d'une *orjoûza* historique d'Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. Moḥammed Ibn ʿAlî ed-Dokkâlî es-Salâwî, élève d'en-Nâṣirî et de Moḥammed b. Jaʿfar el-Kattânî, actuellement historiographe de Sa Majesté chérifienne Moulay Ioû-

Ce fut d'ailleurs à la mémoire de ses concitoyens qu'il s'adressa surtout pour obtenir cette documentation locale, au moins pour la période moderne (1). De même, il lui arriva d'obtenir des informations verbales sur certains événements politiques (2) ; il utilisa à maintes reprises, également, des notes de son grand-père maternel Moḥammed b. Zarroûq (3).

Dans la présentation de sa chronique, en-Nâṣirî ne procède pas autrement que les historiens de son pays. Il s'en tient, en général, au récit annuel, toute l'histoire du Maroc gravitant autour de celle du sultan régnant. Quelquefois, néanmoins, dans ce qu'il appelle des « retours en arrière », il fait preuve d'un peu plus de largeur de vues (4). Et les considérations générales que lui suggèrent les événements sont, dans certains cas, assez étendues et non dépourvues de quelque sens critique. Mais, comme el-Ifrânî et comme Akensoûs, il est historien par occasion, et lettré par vocation. L'adîb reparaît chez lui à chaque page, et de façon parfois assez originale. On le sent tout imprégné de littérature arabe profane. Il a de temps à autre sur la culture de ses compatriotes des réflexions hardies, qui dénotent une indépendance relativement grande. On s'étonne moins, du même coup, de le voir consulter des ouvrages non musulmans. N'est-ce pas un signe des temps nouveaux que de l'entendre dire que l'étude des abrégés mnémotechniques est funeste (5) ; insister, à propos de l'apparition de la secte des Wahhâbites, sur l'importance prise au Maroc par

sof. Une copie de ce poème, qui porte le titre d'*Itḥâf achraf el-malâ biba'ḍ akhbâr er-Ribâṭ wa-Salâ*, est conservée à la Bibliothèque de Rabat, sous le n° 383.

(1) Cf. *Istiqṣâ*, IV, p. 131.

(2) Ainsi, au sujet de l'affaire des Zayyân en 1234 (*ibid.*, IV, p. 152 sqq.). De même, il a recueilli directement deux récits pittoresques, l'un de l'ambassade marocaine envoyée à Paris en 1282 (1865-66) (IV, p. 229) ; l'autre, de l'Exposition universelle de Paris en 1867 (IV, p. 231).

(3) Ainsi, *ibid.*, IV, p. 59 et 65. Il y a lieu de corriger dans la traduction Fumey (*Arch. Mar.*, IX, p. 170 et 189) *paternel* par *maternel*.

(4) Ainsi, *ibid.*, IV, p. 89.

(5) *Ibid.*, IV, p. 120.

le culte des saints et se déclarer ennemi des *moûsam* (1)?

Si ces remarques sont le fait d'un esprit curieux, par contre en-Nâṣirî joue de malheur dans certains essais d'étymologie (2). Néanmoins, il est peut-être l'historien marocain qui a manié la langue arabe avec le plus de facilité et d'élégance. Il faut au moins lui reconnaître ce mérite ; son style, clair et châtié, n'a que rarement recours à l'appareil factice des métaphores et de la prose rimée. S'il n'a fait, la plupart du temps, dans l'*Istiqṣâ*, que répéter les ouvrages de ses devanciers, il a, dans les quelques passages qui sont vraiment de sa composition, donné la mesure de ses qualités d'écrivain : sans les louer à l'extrême, il sera juste de dire que sa langue, en général, forme un heureux contraste avec l'arabe pompeux et lourd de la plupart de ceux qu'il mit à profit d'un bout à l'autre de son histoire.

* * *

Si, dans l'*Istiqṣâ*, en-Nâṣirî ne donna pas au règne de Moulay el-Ḥasan toute l'ampleur à laquelle on aurait pu s'attendre, ce fut peut-être pour ne pas s'appesantir sur un sujet que quelques-uns de ses contemporains étaient eux-mêmes en train de traiter. Le sultan, en effet, voulut comme Moulay Aḥmed el-Manṣoûr et peut-être Moulay Ismâ'îl, avoir à son service un historiographe en titre. Les histoires particulières de la dynastie s'arrêtaient au plus tard, avec la chronique d'Akensoûs, au règne de Sidi Moḥammed b. 'Abd er-Raḥmân. Son choix, pour l'établissement de cette nouvelle monographie des 'Alawites, se porta sur son ancien précepteur, un petit-fils de Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj.

Ce personnage, qui se nommait Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b.

(1) *Istiqṣâ.*, IV, p. 145 sqq. On remarquera aussi le pamphlet presque virulent que forme en réalité son long développement sur l'armée marocaine, à propos de la guerre de 1860, IV, p. 219.

(2) Ainsi les explications fantaisistes qu'il donne de Chrâga (IV, p. 20) ou de Ḥarṭânî (IV, p. 27).

Moḥammed b. Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj es-Solamî el-Mirdâsî el-Fâsî (1), naquit à Fès dans la première moitié du XIXe siècle. Son père, témoin-notaire dans cette ville, fut un écrivain remarqué et mourut en 1274 (1858) (2). Aḥmed Ibn el-Ḥâjj se destinait à la même profession, après avoir été, à el-Qarawîyîn, l'élève de 'Abd es-Salâm Aboû Ghâlib (3) et de 'Alî Qaṣṣâra (4), quand il fut invité par le sultan Sidi Moḥammed b. 'Abd er-Raḥmân, à se rendre, en qualité de précepteur, dans la tribu d'Aḥmar, près de Marrâkech : c'est là qu'étaient élevés les princes impériaux. Il fut ainsi l'un des maîtres du futur sultan Moulay el-Ḥasan ; quand ce dernier eut terminé ses études, Aḥmed Ibn el-Ḥâjj s'en retourna à Fès, où il vécut surtout des libéralités de son ancien élève.

Peu après son avènement, Moulay el-Ḥasan le nomma son historiographe et lui donna l'ordre d'écrire une histoire complète de la dynastie 'alawite. Ibn el-Ḥâjj, alors, entreprit la composition d'un ouvrage de grande étendue, auquel il donna le titre d'*ed-Dorr el-montakhab el-mostaḥsan fî ba'ḍ ma'âthir amîr el-moû'minîn Mawlânâ'l-Ḥasan*. Quelques années plus tard, il en avait terminé le onzième volume, qui s'arrêtait à peine au règne de Moulay Solaïmân ; l'histoire complète devait compter vingt-cinq volumes. Mais le sultan ne voulant pas attendre la fin de la relation de la dynastie pour voir consigner son propre règne, donna l'ordre à l'historiographe d'interrompre son travail et de rédiger les annales du Maroc à partir du jour où il était monté sur le trône. Ibn el-Ḥâjj s'acquitta bientôt de cette nouvelle tâ-

(1) Cf. el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 329. Renseignements fournis par le petit-fils de ce personnage, Moḥammed el-Mahdî b. Aboû Bakr b. Aḥmed Ibn el-Ḥâjj, savant de 3e classe, professeur à l'Université d'el-Qarawîyîn et au Collège musulman de Fès.

(2) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 343, n. 1.

(3) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 343, n. 7.

(4) Aboû'l-Ḥasan 'Alî b. Idrîs b. 'Alî Qaṣṣâra el-Ḥimiarî el-Fâsî, savant de Fès surtout connu par sa glose sur le commentaire d'*es-Sollam* d'el-Akhḍari par el-Bannânî, mourut le 13 rajab 1259 (9 août 1843). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfas*, II, p. 265.

che : il donna au nouveau livre, qui contenait également plusieurs volumes, le même titre que celui de l'histoire tout entière et satisfit son maître qui le combla de présents. Jusqu'à la mort de Moulay el-Ḥasan et même ensuite, il continua à tenir son ouvrage au courant de tous les événements notables. Il fut en même temps professeur à l'oratoire de Moulay Idrìs et à la mosquée d'el-Qarawìyìn, composa d'autres ouvrages (1) et mourut le 27 dhoû'l-ḥijja 1316 (8 mai 1899). Il fut enterré dans la zâwìyya des Chorfa de Wâzzân qui se trouve, à Fès, au quartier de Tchertchoûr, près de la Saqâyat ed-Damnâtì.

La première, comme la seconde version d'*ed-Dorr el-montakhab el-mostaḥsan* ne circulent guère aujourd'hui au Maroc. De la dernière, il n'existe vraisemblablement que deux exemplaires, l'un conservé à la bibliothèque impériale de Fès ou à celle de Rabat, l'autre resté entre les mains des descendants de l'auteur. C'est le premier volume de ce second exemplaire que nous avons pu voir (2).

En l'examinant, on a pu préjuger sans peine du contenu du reste de l'ouvrage. Il renferme en effet l'introduction et le sommaire de l'histoire de Moulay el-Ḥasan : la relation chronologique du règne du sultan semble avoir été la moindre préoccupation de l'historiographe. Des douze chapitres que comprend son œuvre, seul le neuvième, d'après son titre, semble répondre au véritable sujet. Les premiers sont pleins de toutes sortes de considérations générales sur les qualités souhaitables pour un prince musulman : justice, respect de la loi divine, clémence, générosité, culture littéraire ; d'autres chapitres suivent sur l'opportunité qu'il y a, dans certains cas, à consulter les uléma de l'empire, sur la façon

(1) Ce sont : 1° un ouvrage de médecine en 3 volumes, intitulé *ed-Dorar eṭ-ṭibbîyya el-mohdât li'l-ḥaḍrat el-ḥasanîyya* ; 2° un ouvrage sur la généalogie des 'Alawites ; 3° une glose sur le commentaire d'el-Makkoûdì sur l'*Alfiyya* ; 4° une glose sur le commentaire d'el-Azharî sur l'*Ajorroûmiyya*.

(2) Manuscrit relié s'arrêtant à la fin du 3e chapitre de l'ouvrage (240 feuillets à 16 lignes, 230 millimètres de hauteur sur 180 millimètres de largeur).

de conduire la guerre, sur les résultats qu'il faut savoir tirer des expéditions heureuses. En un mot, c'est plutôt un traité de politique conçu par un esprit marocain, ou même une longue compilation d'ouvrages antérieurs, qu'une histoire proprement dite. L'auteur termine son travail, à la façon des historiographes sa'diens, par une liste des maîtres du sultan, par un panégyrique de ses vizirs, secrétaires ou chambellans, et par la citation intégrale des poèmes de félicitations et de louange parvenus à la cour à l'occasion des fêtes religieuses, des naissances ou des mariages de princes dans la famille impériale. On voit, par ce résumé, qu'il n'y aura pas grand intérêt à tirer de l'oubli cette histoire par trop prolixe, d'autant plus que les quelques événements qu'elle doit relater ne sont pas tellement anciens qu'ils ne puissent être reconstitués sur place, à l'aide de renseignements oraux.

Dans le premier volume des *Archives marocaines*, la Mission scientifique du Maroc signalait l'existence d'un autre ouvrage écrit sous le règne de Moulay el-Ḥasan, et qui, vraisemblablement, était dû à la plume d'un haut fonctionnaire marocain, alors encore vivant, pour lequel on désirait garder l'anonymat (1). Quelques années plus tard, des extraits de cette chronique, signalée sous le titre d'*el-Ḥolal el-bahîyya*, étaient traduits dans le même recueil (2). Il est difficile, à travers cette traduction fragmentaire, dont la lecture est parfois rendue pénible par des commentaires hors de propos, de se rendre compte de ce que fut exactement cet ouvrage. Le traducteur y voit un panégyrique de Moulay el-Ḥasan, surtout destiné à montrer par contraste

(1) *Arch. mar.*, I, p. 129 : « Ce manuscrit anonyme et acéphale se compose d'environ 300 feuillets non numérotés. Il a été rédigé il y a peu de temps, dit-on, par un personnage de la région de Fas dont il n'y a pas lieu de faire connaître le nom. C'est en réalité une histoire du Maroc, depuis les origines, analogue au Kitâb el-Istiqṣâ. L'auteur a mis à contribution les mêmes sources que celles de ce dernier ouvrage, aussi ne présente-t-il qu'un intérêt secondaire. »

(2) *Chronique de la vie de Moulay El-Ḥasan*, par L. Coufourier, in *Arch. mar.*, VIII, Paris, 1906, pp. 330-395.

l'antipathie que l'auteur porta au successeur du grand sultan. Dans l'extrait publié, on trouve, en tout cas, maintes indications dignes d'intérêt sur les expéditions de Moulay el-Ḥasan dans le Soûs, chez les Benî Mgîld et chez les Jbâla, ainsi que sur les constructions publiques qui furent entreprises sous son règne.

Enfin, un troisième ouvrage fut consacré au même sultan par un lettré de Marràkech, Aboû 'Allah Moḥammed b. Ibrâhîm es-Sabâ'ï (1), qui fut mufti et professeur dans cette ville, après avoir été à Fès l'élève d'el-Ḥâjj Moḥammed Gennoûn (2) et du qâḍî 'Abd el-Malik el-'Alawî eḍ-Ḍarîr. Il mourut il y a quelques années (6 rajab 1332 — 31 mai 1914). Son histoire du sultan (3) porterait le titre d'*el-Bostân el-jâmi' li-koll noû' ḥasan wa-fann mostaḥsan fî 'idd ba'ḍ ma'âthir es-solṭân Mawlânâ'l-Ḥasan*.

*
* *

C'est surtout sous forme d'ouvrages d'ensemble que la période contemporaine marque au Maroc un renouveau du genre biographique. Les petites monographies consacrées à un seul personnage, saint ou savant, restent en effet très rares. On ne trouve ainsi que deux livres de *manâqib* (4) : l'un, relatif à un saint de Rabat qui vivait à la fin du XVIIIe siècle, 'Alî el-'Aqqârî (5), écrit en 1304 (1886-87) par son petit-fils 'Alî b. Moḥammed b. 'Alî (6); l'autre, dû à la plume d'un qâḍî de Fès mort en 1328 (1910), 'Abd es-Salâm

(1) Cf. Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadiyya*, II, p. 84.

(2) Sur ce personnage, cf. *infra*, p. 373.

(3) Il composa également : 1° un commentaire du *Kitâb el-arba'în ḥadîthan* d'en-Nawawî ; 2° un résumé du *Zahr el-akam* d'el-Ioûsî.

(4) On a vu également plus haut (p. 49, n. 1) que de cette époque date le recueil des *manâqib* de Moulay Aboû'ch-Chitâ'el-Khammâr, écrit sur commande par un savant de Fès de la famille des Ibn Soûda.

(5) Chérif ḥasanî enterré à Rabat, dans une ruelle proche de la Sowaïqa, entre la mosquée de Moulay Solaïmân et la rue d'el-Gazzârîn. Mourut le 11 chawwâl 1118 (16 janvier 1707).

(6) Une copie de cet ouvrage est conservée à Rabat, *Mss.*, n° 398.

el-Howwârî, sur le santon campagnard el-Ḥasan Genboûr (1).

En présence du nombre toujours grandissant des gens qui se réclament d'une origine chérifienne, deux savants de Fès mettent à jour les travaux antérieurs qui sont relatifs à la noblesse religieuse marocaine, *ed-Dorr es-sanî* d'el-Qâdirî et *Natîjat et-taḥqîq* d'el-Masnâwî ed-Dilâ'î.

Le premier de ces savants, Aboû 'Abd Allah Moḥammed b. el-Ḥâjj el-Madanî b. 'Alî Gennoûn (2), qui appartenait vraisemblablement à une ancienne famille juive islâmisée, mourut à Fès le 1er dhoû'l-ḥijja 1302 (11 septembre 1885), en laissant, entre autres ouvrages (3), une liste de chorfa marocains intitulée *ed-Dorar el-maknoûna fî'n-nisbat ech-charîfat el-maṣoûna*. Il avait, dans la capitale, été l'élève d'el-Walîd el-'Irâqî (4), d'Aḥmed el-Marnîsî (5), d'Aboû Bakr Ibn Kîrân (6), de Badr ed-Dîn el-Ḥammoûmî (7) et de 'Abd es-Salâm Aboû Ghâlib (8). Ce fut un jurisconsulte

(1) Sur ce saint enterré dans la tribu d'el-Jâïa (rive droite du Wâdî Wargha), cf. Mouliéras, *Le Maroc Inconnu*, II, p. 37 ; Montet, *Le Culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord*, p. 27 et E. Lévi-Provençal, *Notes d'hagiographie marocaine* (extrait des *Archives Berbères*, 1919-20), p. 14-15.

(2) Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 364 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 366.

(3) Ce sont : 1° un résumé de la glose d'er-Rahoûnî sur le commentaire du *Mokhtaṣar* de Khalîl par 'Abd el-Bâqî ez-Zorqânî ; 2° une glose sur le commentaire de Bennîs sur la partie du *Moktaṣar* de Khalîl relative aux successions ; 3° *er-Rajz wa'l-iqmâ' fî taḥrîm 'âlât el-lahw wa's-simâ'* ; 4° *Naṣîḥat dhawî'l-himam el-akiâs fî-mâ iata'allaq bi-kholṭat en-nâs* ; 5° *Naṣîḥat en-nadhîr el-'oriân fî't-taḥdhîr min el-ghaïba wa'n-namîma wa'l-bohtân* ; 6° *et-Taslîa wa's-solwân li-man ibtalâ bi'l-idhâya wa'l-bohtân* ; 7° *et-Ta'lîq el-fâtiḥ min Mowaṭṭâ Mâlik*.

(4) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 341.

(5) Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. Maḥammed b. 'Alî el-Marnîsî el-Fâsî, grammairien et imâm de Fès, mort dans cette ville le 13 ṣafar 1277 (31 août 1860). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 259.

(6) Aboû Bakr b. eṭ-Ṭayyib Ibn Kîrân, imâm de Fès, mort le 4 jomâdâ II 1267 (16 avril 1851). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 8.

(7) Aboû 'Abd Allah Moḥammed, dit Badr ed-Dîn, b. ech-Châdhilî b. Aḥmed el-Ḥammoûmî, chérif ḥasanî, savant de Fès, né en 1177 ou 1178 (1763-65), mort le 8 moḥarram 1266 (14 novembre 1849). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p, 178.

(8) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 343, n. 7.

éminent, et de nombreux disciples assistèrent aux cours qu'il professait à el-Qarawîyîn et dans le mausolée de Sidi Qâsim Ibn Raḥmoûn (1). Il fut quelque temps qâḍî de Marrâkech (2).

Le second était un chérif 'alawite du nom d'Aboû 'l-'Alâ' Idrîs ben Aḥmed ben Aboû Bakr ben Aboû Zakrî el-Foḍaïlî el-'Alawî es-Sijilmâsî el-Fâsî (3). Il naquit vers 1260 (1844) à Fès, où son père, originaire de Madghara, s'était installé après un séjour à Meknès. Lui-même fit dans sa ville natale de fortes études, et eut comme principaux maîtres (4) Moḥammed Gennoûn, Ja'far el-Kattânî (5), Aḥmed el-Ḥojratî (6), el-Mahdî Ibn el-Ḥâjj (7), et Moḥammed Maswâk et-Tâzî (8); il mourut en 1316 (1898-1899). Il avait composé quelques opuscules, surtout des panégyriques du Prophète, et un grand ouvrage d'ensemble sur les généalogies des chorfa de la capitale, *ed-Dorar el-bahîyya wa 'l-jawâhir en-nabawîyya fi'l-foroû' el-ḥasanîyya wa'l-ḥosaïnîyya* (9).

(1) Ce tombeau se trouve dans le quartier d'en-Najjârîn. Le personnage qui y est enseveli est un saint du nom d'Aboû Moḥammed Qâsim b. Moḥammed, dit Ḥammo, b. 'Amr Ibn Raḥmoûn ez-Zarhoûnî el-Fâsî, qui mourut le 7 dhoû'l-ḥijja 1149 (8 avril 1737). Cf. el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî*, II, p. 239 ; *Iltiqâṭ ed-dorar*, fol. 74 r° ; eṭ-Ṭâhirî, *Toḥfat el-ikhwân*, p. 208 ; el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 100.

(2) Un opuscule biographique lithographié à Fès sans date, lui a été consacré par Moḥammed b. el-Mosṭafâ el-Machrafî, ancien qâḍî de la tribu des Ḥiaïna.

(3) Lui-même, *ed-Dorar el-bahîyya*, I, 235. Renseignement fourni par 'Abd el-Ḥaï el-Kattânî.

(4) Il en a fourni une liste complète dans *ed-Dorar el-bahîyya*, *loc. cit.*

(5) Sur ce personnage, cf. *infra*, p. 379.

(6) Aboû'l-'Abbâs Aḥmed ben Moḥammed ben 'Abd er-Raḥmân el-Fîlâlî el-Ḥojratî, qâḍî et professeur de Fès, mort dans cette ville le 11 jomâdâ II 1303 (17 mars 1886). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, 9.

(7) Aboû 'Abd Allah Moḥammed el-Mahdî ben Moḥammed ben Ḥamdoûn Ibn el-Ḥâjj, frère de l'historiographe de Moulay el-Ḥasan, mort à Fès en cha'bân 1290 (24 septembre-22 octobre 1873). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 238 ; el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 329.

(8) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 166, n. 1.

(9) Cet ouvrage a été lithographié à Fès, 2 vol., en 1314.

Ce livre est un excellent répertoire de l'aristocratie intellectuelle et religieuse de Fès. Après une introduction dans laquelle l'auteur déclare que bien des gens qui se proclament chorfa n'ont aucunement le droit de revendiquer ce titre, il se fait successivement l'historiographe des descendants d'el-Ḥasan et de ceux d'el-Ḥosaïn. Ce travail ne serait en somme qu'une réédition des œuvres de ses prédécesseurs du XIIIe siècle, mais mise à jour jusqu'à son époque, s'il n'avait donné à la partie qui traite de la branche ʿalawite descendant d'el-Ḥasan, à laquelle il appartenait lui-même, une extension fort grande. Aussi bien, indépendamment des brèves notices qu'il a consacrées à chacun des chorfa marquants de Fès, fournit-il des détails abondants sur tous les groupements ʿalawites du Tâfìlelt, sur lesquels, sans lui, on ne serait guère renseigné. Son livre est d'ailleurs une liste de noms plutôt qu'un dictionnaire biographique : mais c'est en même temps, jusqu'à un certain point, un « armorial » des grandes maisons marocaines. En effet, après avoir épuisé la liste des chorfa du Maghrib, il termine son ouvrage par une longue conclusion qui présente le plus haut intérêt, car elle renferme d'assez abondants renseignements sur vingt familles non chérifiennes de Fès : ainsi, les Fâsìyìn, les Ibn el- Ḥâjj, les Dilâ'ïyìn, les Ibn el-Qâḍî, les Ibn el-Wazîr el-Ghassânì, les Gennoûn. Et, comme il est probable qu'el-Foḍaïlî alla puiser l'essentiel de sa documentation dans des archives de familles, *ed-Dorar el-bahîyya* offrent, sur un sujet un peu limité, il est vrai, des indications inédites et assez clairement présentées.

A côté de ces ouvrages de généalogie chérifienne, apparaissent, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, des travaux assez nombreux sur les confréries du Maroc. A ce moment, les plus prospères sont au nombre de cinq, procédant elles-mêmes, pour la plupart, des deux grandes écoles qâdirite et châdhilite. Dans le nord du pays, les plus importantes sont celles de Wâzzân (Tohâma) et des Darqâwa ; dans le sud, celle des Nâṣirìyya l'emporte de beaucoup ; enfin, dans les villes, où d'ailleurs ces dernières ont aussi des adeptes nombreux, deux autres ont grand succès parmi

les milieux aristocratiques : les confréries de Tijjânîyya et des Kattânîyya (1).

On a déjà vu plus haut que des monographies furent respectivement consacrées aux Chorfa Wâzzânîyîn et au fondateur de la zâwiyya de Boû Brîḥ, el-'Arbî ed-Darqâwî. De même, les Nâṣirîyîn eurent encore un historien dans la personne de l'auteur du *Kitâb el-istiqṣâ*. On trouve encore, dans la période contemporaine, une étude relative à l'un des successeurs les plus agissants d'el-'Arbî ed-Darqâwî, el-Mahdî b. Moḥammed b. 'Abd er-Raḥmân ed-Darqâwî (2), par l'un de ses élèves, Moḥammed b. el-Mobârak el-Hachtoûkî (3), mort le 7 jomâdâ I 1313 (27 octobre 1895) à Marrâkech, sous le titre d'*el-Mafâkhir el-'alîyya fî'ch-chamâ'îl el-mahdîyya* (4).

On sait que le fondateur de la confrérie des Tijjânîyya, Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. Moḥammed b. el-Mokhtâr et-Tijjânî (5), avait eu, à Fès, comme principal disciple Aboû'l-Ḥasan 'Alî b. el-'Arbî Barrâda, surnommé Ḥarâzim (6) : ce

(1) Les autres confréries marocaines, qui sont des confréries « sanglantes » ('Isâwa, Ḥamâdcha) ont surtout leurs adeptes dans le monde des artisans des villes et sont méprisées par l'élément lettré. Il s'ensuit normalement qu'elles n'inspirent aucun auteur marocain.

(2) Sur ce personnage, mort dans la première décade du XIVe siècle H. (1883-93), cf. Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, I, p. 98.

(3) Cf. Ibn el-Mowaqqit, *es-Sa'âdat el-abadîyya*, I, p. 50.

(4) Il a également écrit d'autres œuvres dont voici la liste : 1° *Ghoniat el-miskîn fî charḥ el-morchid el-mo'în* ; 2° *el-Masâlik es-sanîyya fî charḥ el-Ajorroûmiyya* ; 3° *Miftâḥ el-kholâṣa fî charḥ el-Alfiyya* ; 4° *el-Mawârid ech-chahiyya fî charḥ el-Bordat el-Boûṣîrîyya* ; 5° *el-Amânî el-moblahija fî charḥ el-Monfarija* ; 6° *el-Kawkab ez-zâhir fî charḥ el-wird el-bâhir* (sur le *wird* de son maître) ; 7° *Alhmad el-moqal fî charḥ mohimmal el-Jomal* ; 8° *el-Mawâhib el-qaddosîyya fî charḥ el-'aqîdat es-sanoûsîyya* ; 9° commentaire d'*eṣ-Ṣalât el-bakrîyya* (d'Aboû Bakr ed-Dilâ'î) ; 10° *Ḥolal el-'aroûs fî tazkîyyat en-nofoûs*.

(5) Mort à Fès le 17 chawwâl 1230 (22 septembre 1815). Cf. sur lui la bibliographie européenne citée par R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 124. Cf. en plus de ses biographes, au Maroc, en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 150 et el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 180.

(6) Cf. Aḥmed Skîrej, *Kachf el-ḥijâb*, I, p. 72 sqq. ; Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 421 sqq. ; R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 45, n° 130.

dernier composa sur son maître, en 1214 (1799), une longue biographie qu'il intitula *Jawâhir el-ma'ânî wa-boloûgh el-amânî fî faïḍ ech-chaïkh Abî'l-'Abbâs Aḥmed et-Tijjânî* (1). Inquiet de l'influence grandissante acquise par Barrâda, le fondateur de la confrérie l'engagea à partir pour accomplir le pèlerinage; le biographe mourut au cours de son voyage.

Plus tard, un qâḍî de Chingîṭ, dans l'extrême sud marocain, Aḥmed b. Bâbâ ech-Chingîṭî (2), mort à Médine vers 1260 (1844), lui consacra une *orjoûza* qu'il intitula *Moniat el-morîd* (3). Ce poème fit lui-même récemment l'objet d'un long commentaire, *Boghiat el-mostafîd li-charḥ Moniat el-morîd* (4), œuvre d'un savant ṣoûfî de Rabat, aujourd'hui sanctifié par les habitants de la ville, Aboû Ḥâmid Moḥammed el-'Arbî b. es-Sâ'ïḥ ech-Charqî el- 'Omarî (5), qui mourut le dernier jour de rajab 1309 (28 février 1892).

Un recueil biographique des membres les plus notables de la confrérie des Tijjânîyya a, enfin, été composé il y a quelques années à peine par un savant marocain, aujourd'hui qâḍî d'Oujda, Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. Aḥmed el-'Ayyâchî Sokaïraj (Skîrej), sous le titre de *Kachf el-ḥijâb 'an man talâqâ ma'a't-Tijjânî min el-aṣḥâb* (6).

*
* *

La confrérie la moins ancienne du Maroc a pris le nom de son fondateur, qui appartenait à la branche idrîsite des Kattânîyîn (7), appelés parfois aussi Chorfa de la 'Aqabat

(1) Publié au Qaire en 2 vol.

(2) Il ne faut pas confondre ce personnage avec Aboû'l-'Abbâs Aḥmed b. Moḥammed el-Amîn ech-Chingîṭî, qui est l'auteur d'un ouvrage consacré aux lettrés de son pays de Chingîṭ, sous le titre d'*el-Wasîṭ fî tarâjim odabâ' Chingîṭ* (imprimé au Qaire en 1329).

(3) Cf. R. Basset, *Rech. bibl.*, p. 45, nº 131.

(4) Publié au Qaire en 1304.

(5) Sur ce personnage, cf. Aḥmed Skîrej, *Kachf el-ḥijâb*, I, p. 343. Le tombeau de Sid el-'Arbî b. es-Sa'ïḥ se trouve à Rabat, au quartier d'el-'Oloû, près du tombeau de Sidi Fâtiḥ.

(6) Lithographié à Fès en 1325 et 1332.

(7) Et non Kittânîyîn, comme on le voit quelquefois transcrit.

Ibn Ṣawwâl (1). Cette famille chérifienne avait déjà, on l'a vu, fait, au milieu du XIX[e] siècle, l'objet d'un opuscule d'eṭ-Ṭâlib Ibn el-Ḥâjj (2) : au début du XX[e], elle acquit à Fès une importance considérable et ses membres éclipsèrent tous les savants des grandes familles, Fâsîyîn, Qâdirîyîn, Ibn Soûda. Celui de ces chorfa qui a le plus de notoriété dans les milieux marocains est encore vivant : c'est l'auteur de la *Salwat el-anfâs*. Avant de donner sur lui quelques indications et d'examiner son œuvre, on passera rapidement en revue les autres écrivains de sa famille, pour la plupart morts depuis quelques années (3).

Parmi eux, il y a d'abord lieu de citer el-Mâ'moûn b. ʿOmar b. eṭ-Ṭâhir b. Idrîs el-Kattânî (4), qui fut l'élève d'Aḥmed b. Moḥammed el-Ḥojratî (5) et d'Aḥmed el-ʿIrâqî (6). Il composa entre autres ouvrages un traité sur les familles islâmisées de Fès et une monographie sur le saint Moulay eṭ-Ṭayyib el-Kattânî (7), *el-Ghamâm eṣ-ṣayyib*

(1) Cf. *supra*, p. 344, n. 3.

(2) Cf. *supra*, *loc. cit.* Au début du XVIII[e] siècle, un savant de la tribu des ʿAbda, Mobârak b. ʿOmar el-ʿAbdî el-Asafî, qui fut pendant quelque temps mufti à Fès, composa sur la branche un ouvrage généalogique intitulé *er-Rawḍ es-sanî fî'n-nasab el-kattânî*.

(3) Nous devons la plupart des renseignements qui suivent au chef actuel de la confrérie, Aboû'l-Asʿâd Moḥammed ʿAbd el-Ḥaï b. ʿAbd el-Kabîr b. Moḥammed b. ʿAbd el-Wâḥid el-Ḥasanî el-Kattânî. Ce savant, né en 1303 (1885-86), est actuellement professeur de ḥadîth à el-Qarawîyîn et bibliothécaire de cette Université. Il fit, à partir de 1323, un long séjour en Orient, où il suivit des cours ou professa, à Médine, à Damas, au Qaire et à Jérusalem, et reçut une *ijâza* du grand mufti d'Egypte, le chaïkh ʿAbdo. Il a déjà composé un grand nombre d'ouvrages (relations de voyages, histoire de la zâwîyya des Qanâdsa, *Mâḍî'l-Qarawîyîn wa-mostaqbaloha*) et une histoire de sa famille, intitulée *el-Maẓâhir es-samiyya fî'n-nisbat ech-charîfat el-kattânîyya*. Cf. *Manuscrits arabes de Rabat*, n° 405, p. 143-145.

(4) Cf. el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahiyya*, II, p. 122.

(5) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 374, n. 6.

(6) Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed b. Moḥammed b. el-Mahdî el-ʿIrâqî el-Ḥosaïnî, mort à Fès le dernier jour de jomâdâ II 1286 (6 octobre 1869). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 37.

(7) Aboû'l-Mawâhib Moulay eṭ-Ṭayyib b. Maḥammed el-Kattânî, mort

fî manâqib Mawlâï eṭ-Ṭayyib; il mourut en 1309 (1891-92) et fut enterré à l'extérieur de Bâb el-Fotoûḥ.

Aboû ʿAbd Allah Jaʿfar b. Idrîs b. eṭ-Ṭâhir b. Idrîs el-Kattânî (1) naquit à Fès en 1240 (1824-25). Après avoir été le disciple de nombreux maîtres comme el-Walîd el-ʿIrâqî (2), Ibn Saʿd et-Tilimsânî (3), el-Ḥâjj ed-Dâwoûdî et-Tilimsânî (4) et le qâḍî Maḥammed el-ʿAlawî (5), il se révéla bientôt l'un des savants les plus remarquables de la capitale ; il n'exerça jamais aucune charge publique, mérita le titre de *chaïkh el-jamâʿa* et mourut en 1323 (1905). Il fut enterré à l'extérieur de Bâb el-Fotoûḥ, près du tombeau de Sidi Darrâs b. Ismâʿîl (6). On affirme qu'il composa plus de cent ouvrages, dont une *fahrasa*, qui a été lithographiée à Fès; un ouvrage sur sa famille : *er-Riâḍ er-rayyânîyya fî'ch-chaʿbat el-kattânîyya*; et un opuscule sur les personnages de Fès morts au XIIIe siècle de l'Hégire : *ech-Charb el-moḥtaḍar wa's-sirr el-montaẓar fî moʿîn ahl el-qarn eth-thâlith ʿachar* (7).

Son fils (8) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. Jaʿfar (9)

le 3 jomâdâ II 1253 (4 septembre 1837). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, pp. 241-251.

(1) Cf. el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 120.

(2) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 341.

(3) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed Ibn Saʿd b. el-Ḥâjj el-Ḥasanî el-Baïdarî et-Tilimsânî fut qâḍî de Tlemcen et mourut à Fès le 27 moḥarram 1264 (4 janvier 1848). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, III, p. 78.

(4) Aboû Moḥammed el-Ḥâjj ed-Dâwoûdî et-Tilimsânî, savant et qâḍî de Tlemcen, qui se réfugia à Fès, lors de l'occupation de sa ville par les troupes françaises, et y mourut le 14 moḥarram 1271 (7 octobre 1854). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 262.

(5) Aboû ʿAbd Allah Maḥammed b. ʿAbd er-Raḥmân el-Fîlâlî el-Madaghrî el-Ḥasanî el-ʿAlawî, qâḍî de Fès à partir du 7 ṣafar 1274 (27 septembre 1857) jusqu'à sa mort, le 27 ramaḍân 1299 (12 août 1882). Cf. el-Kattânî. *Salwat el-anfâs*, I, p. 205.

(6) Sur ce saint, cf. principalement el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 175 sqq.

(7) Lithographié à Fès en 1309.

(8) Il eut un autre fils, ʿAbd er-Raḥmân, né en 1296, qui fut mufti et prédicateur à Fès et mourut en 1334 (1916). Il composa entre autres ouvrages une *orjoûza* sur la généalogie de sa famille.

(9) Cf. el-Foḍaïlî, *ed-Dorar el-bahîyya*, II, p. 121.

naquit à Fès en 1275 (1858-59) et fut son principal élève. Il suivit aussi les cours du qâḍi Maḥammed el-ʿAlawî, d'el-Mahdî Ibn el-Ḥâjj (1), d'el-Madanî Ibn Jelloûn (2), de Moḥammed b. ʿAbd el-Wâḥid Ibn Soûda (3), d'el-Hâdî eṣ-Ṣaqallî (4). Il fit à deux reprises le pèlerinage de la Mekke, en 1323 et 1325 (1905-07) ; puis, trois ans plus tard, renonçant à habiter le Maroc, il alla s'établir à Médine. Expulsé de cette ville par les Turcs, il se serait réfugié à Damas où il enseignerait à l'heure actuelle (5).

Parmi les travaux de Moḥammed b. Jaʿfar el-Kattânî, il y a lieu de citer un traité résumé de la généalogie de sa famille, intitulé *en-Nabdhat el-iasîrat en-nâfiʿat ellatî hiya li-akhbâr es-salâlat el-kattânîyya jâmiʿa* et un recueil des *manâqib* d'Idrîs II, *el-Azhâr el-ʿâṭirat el-anfâs bi-dhikr baʿḍ maḥâsin qoṭb el-Maghrib wa-tâj madînat Fâs* (6), qui est une refonte très augmentée des travaux antérieurs d'el-Ḥalabî et d'eṭ-Ṭâlib Ibn el-Ḥâjj; mais son ouvrage le plus important est son répertoire biographique des célébrités de Fès.

La *Salwat el-anfâs wa-moḥâdathat el-akiâs bi-man oqbira min el-ʿolamâʾ wa'ṣ-ṣolaḥâʾ bi-Fâs* (7) est le modèle des œuvres de ce genre au Maroc. Moḥammed el-Kattânî la

(1) Sur ce personnage, cf. *supra*, p. 374, n. 7.

(2) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed el-Madanî b. ʿAlî Ibn Jelloûn el-Goûmî el-Fâsî, savant de Fès, né en rabîʿ I 1264 (6 février-6 mars 1848), auteur de nombreux ouvrages, mourut le 14 rabîʿ I 1298 (14 février 1881). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, II, p. 363.

(3) Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. ʿAbd el-Wâḥid b. Aḥmed b. et-Tâwodî Ibn Soûda, qâḍî d'el-Qaṣr et prédicateur à Fès, où il mourut dans la dernière décade de dhoû'l-qaʿda 1299 (4-13 octobre 1882). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 121.

(4) El-Hâdî b. Aḥmed eṣ-Ṣaqallî, qâḍî de Fès, mort à Médine en moharrem 1311 (15 juillet-13 août 1893). Cf. el-Kattânî, *Salwat el-anfâs*, I, p. 139.

(5) A en croire des renseignements de source indigène, Moḥammed b. Jaʿfar el-Kattânî recevrait à l'heure actuelle une pension du Haut-Commissariat Français en Syrie.

(6) Lithographié à Fès en 1314.

(7) Lithographié à Fès, 3 vol., 1316.

termina en 1313; il demeura quinze années à l'écrire. Il se proposait de consacrer à chacun des personnages marquants — savants ou saints — enterrés à Fès une notice de plus ou moins longue étendue; de refaire, en somme, sur une plus large échelle et jusqu'à son époque, le travail accompli par Ibn el-Qâḍî dans la *Jadhwat el-iqtibâs* et, plus tard, par l'auteur d'*er-Rawḍ el-ʿâṭir el-anfâs*. Il y réussit pleinement, et de telle sorte que son dictionnaire constitue, à l'heure actuelle, l'instrument indispensable de quiconque s'occupe de bio-bibliographie marocaine.

L'ouvrage se divise en trois grandes parties : la première est une ample introduction relative à la visite des saints; la seconde, de beaucoup la plus longue, est le répertoire des célébrités de la capitale, classées dans un cadre topographique, suivant le quartier dans lequel elles furent ensevelies; la troisième est une liste alphabétique de personnages morts à Fès, mais dont l'auteur ne put retrouver les tombeaux.

L'introduction de la *Salwat el-anfâs* forme à elle seule toute une œuvre du plus haut intérêt. C'est, en effet, suivant la définition de M. W. Marçais « un véritable petit traité du culte des saints au point de vue de la doctrine maghribine et un rituel de ce culte (1) ». Le début est une longue justification de l'hagiolâtrie, dans laquelle el-Kattânî s'efforce de démontrer, en citant de hautes autorités de l'orthodoxie musulmane (2), que la dévotion pour les saints s'accorde parfaitement avec la lettre de la religion. Saints et savants, d'ailleurs, méritent d'être révérés au même titre; et même ceux de la vie ou de la carrière mira-

(1) W. Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. 163, note 2. Cf. également *ibid.*, p. 164, n. 1 et 4; 165, n. 2; 166, n. 1 et Codera, *Considerable numero*, p. 587.

(2) Ce sont les anciens hagiographes marocains ou de grands théologiens musulmans comme Moḥammed b. Moḥammed Ibn el-Ḥâjj el-ʿAbdarî el-Fâsî, dans son *Madkhal ech-charʿ ech-charîf ʿalâ'l-madhâhib el-arbaʿa;* 'Abd er-Ra'oûf el-Monâwî dans son commentaire des quarante ḥadîth recueillis par en-Nawawî, et Ibn Ḥajar el-Haïthamî, dans son *el-Jawhar el-monaẓẓam fî ziârat el-qabr el-mokarram.*

culeuse de qui on ne sait rien, ne doivent cependant pas être délaissés ou moins vénérés, car si les visiter peut ne procurer aucun profit, il va de soi qu'on n'en tirera du moins aucun dommage (1). La suite constitue une sorte de vade-mecum du pèlerin, qu'el-Kattânî nomme lui-même *âdab ez-ziâra* (2); on y trouve toutes les prescriptions auxquelles doit obéir le visiteur : descendre de sa monture, s'il est à cheval, dans un cimetière en plein air ; ôter ses sandales en pénétrant dans un mausolée, se courber et baiser le sol devant le tombeau. Puis el-Kattânî dit quelles sont les prières qu'il faut réciter ; quel genre de victimes on peut immoler ; quand il y a lieu d'allumer des chandelles dans le sanctuaire. Tout l'exposé de ce rituel aboutit à cette conclusion que le saint de Fès à qui doivent s'adresser les dévotions les plus nombreuses est le patron et le fondateur de la ville, Moulay Idrîs el-Anwar, fils d'Idrîs el-Akbar.

C'est par lui que la *Salwat el-anfâs* commence sa série de notices. Comme le sanctuaire se trouve au cœur de la ville, el-Kattânî, continuant sa revue des saints et des savants d'après l'endroit où ils ont été enterrés, suit à travers la ville une marche assez curieuse. Il tourne en effet en spirale autour du mausolée d'Idrîs, dans le sens des aiguilles d'une montre, et après avoir traversé ainsi les quartiers du centre de Fès, il finit par arriver à ceux qui sont limités par les remparts extérieurs. Voici l'ordre des principaux quartiers, grâce auquel on pourra facilement suivre, sur un plan de la capitale, le biographe dans ses tours concentriques : en-Najjârîn et Gernîz, el-Qaṭṭânîn, eṣ-Ṣâgha, ed-Darb eṭ-ṭawîl et el-Blîda, Fondaq el-Iahoûdî, intérieur de Bâb Gîsâ et Zoqâq er-rommân, ech-Charablîyîn, eṭ-Ṭal'a, es-Siâj, ed-Doûḥ, el-Jorf et el-'Oyoûn, Râs el-janân, el-Kaddân. L'auteur passe ensuite aux grands cimetières qui s'étendent de chaque côté de la porte dite Bâb el-Fotoûḥ et dont l'un s'appelle Rawḍat el-'olamâ' (ou el-Gbeb, dans le langage courant), puis à ceux que l'on trouve en dehors

(1) I, p. 8.
(2) I, p. 35 sqq.

des portes dites Bâb Sidi Boû Jîda, Bâb Gîsa et Bâb el-Maḥroûq. Il n'arrive qu'en dernier lieu à Fâs el-Jadîd, où sont enterrés des sultans 'alawites (1).

On sait que Fès a depuis longtemps mérité le titre de « maison de science », qu'elle devrait à une invocation spéciale d'Idrîs (2). Tombeaux de saints et de savants y foisonnent, et l'on comprend que leur étude ait, à travers les siècles, tenté des biographes. D'autant plus que, pour la plupart, les saints de la capitale ont été des docteurs d'Islâm renommés, et quelques-uns même, des écrivains. Les notices d'el-Kattânî sont consacrées à tous, chorfa notables, maîtres de science musulmane, juristes, théologiens ou professeurs sanctifiés après leur mort. On conçoit dès lors que le nombre des personnages qu'il passe en revue soit immense; parmi eux, on peut compter plus de cent quarante auteurs d'ouvrages islâmiques, comme le savant Codera en a déjà fait judicieusement la remarque (3).

D'ailleurs, on trouve dans la *Salwat el-anfâs*, à côté des saints lettrés, quelques saints nettement populaires. Les noms de ces derniers font tache dans cette œuvre. Cependant, ces petits marabouts, qui s'appellent Sidi'l-Mokhfî (Monseigneur le Caché) (4), Sidi Amsâ'l-khaïr (Monseigneur Bonsoir) (5), ou encore Sidi Qâḍî'l-ḥâja (Monseigneur qui exauce les vœux) (6), sont uniquement signalés pour mémoire; comme ses devanciers, l'auteur laisse délibéré-

(1) Le procédé de description d'une ville, en s'éloignant graduellement d'un point central, n'est pas nouveau. C'est par exemple celui qu'emploie Léon l'Africain dans sa description de Fès (cf. Massignon, *le Maroc dans les premières années du XVIe siècle*, p. 227, § 242).

(2) Cf. déjà Ibn Abî Zar', *Rawḍ el-qirṭâs*, éd. Tornberg, p. 15.

(3) On n'est pas complètement de l'avis de cet orientaliste, quand il déclare au sujet de ces auteurs : « il est certain que des cent quatre auteurs correspondant aux xie, xiie, xiiie et xive siècles de l'hégire, le plus grand nombre est inconnu en Europe ; ils mériteraient que leurs œuvres fussent l'objet d'études spéciales ». Cf. F. Codera, *Considerable numero*, pp. 588-589.

(4) *Salwat el-anfâs*, I, p. 342.

(5) *Ibid.*, I, p. 129.

(6) *Ibid.*, III, p. 234.

ment de côté toute leur légende vulgaire, qui pourtant a bien dû parvenir à ses oreilles et a peut-être enchanté, dans son enfance, son esprit de jeune citadin.

Pour établir son dictionnaire, el-Kattânî, qui connaît merveilleusement sa ville, a dû la parcourir dans ses moindres recoins. On sent dans son livre qu'il a fouillé partout, qu'il a consulté, chaque fois qu'il l'a pu faire, les archives familiales, qu'il a pénétré dans les moindres sanctuaires, noté la place exacte de chaque tombeau, relevé avec soin toutes les inscriptions funéraires. A ce titre, la *Salwat el-anfâs* témoigne d'un souci d'enquête que l'on n'a pas coutume de trouver au Maroc poussé à un pareil degré.

Mais surtout el-Kattânî a utilisé tous les ouvrages de ses compatriotes, et d'une manière aussi scrupuleuse qu'honnête. La liste de ses autorités, établie, il est vrai, de façon sommaire et sans la moindre préoccupation d'ordre chronologique, est fournie par lui à la fin de son œuvre (1); elle montre qu'à les rechercher, à les lire et à noter tout ce qu'il avait à y prendre, les quinze années de travail que lui coûta la *Salwat el-anfâs* durent à peine suffire.

On a déjà vu l'intérêt que présente cette liste de sources, qui d'ailleurs a fait déjà, il y a quelques années, l'objet d'une étude spéciale (2). Cette liste n'est pas loin d'être complète en ce qui concerne le genre biographique, et si, pour ce qui a trait aux ouvrages historiques, les lacunes sont nombreuses, elle comprend néanmoins l'essentiel de la bibliographie des œuvres marocaines autres que celles qui se rapportent à la science purement islâmique.

Non pas d'ailleurs qu'el-Kattânî, en utilisant ces sources, ne se soit pas montré surtout, comme ses prédécesseurs, biographes ou historiens, un compilateur. Mais il a sur eux l'avantage de ne pas être un compilateur médiocre; et c'est un compilateur honnête. Dans son dictionnaire, chaque biographie est bien en effet le résumé ou la reproduction bout

(1) *Salwat el-anfâs.*, III, pp. 357-363.

(2) R. Basset, *Recherches bibliographiques sur les sources de la Salouat el-anfâs*, Alger, 1905.

à bout de toutes les biographies consacrées avant lui au même personnage; mais il laisse à chacune de ses autorités la responsabilité de ce qu'elle avance. Et surtout — et en ceci il est certainement un novateur — il donne pour chacune de ses notices une bibliographie marocaine complète. Si à ces indications se joignaient des références de tomaison et de pagination, la *Salwat el-anfâs* ne serait pas indigne des ouvrages arabes écrits en Orient ces dernières années et conçus selon des méthodes plus modernes. Telle qu'elle est cependant, elle constitue le meilleur des dictionnaires biographiques marocains, et sera un document de premier ordre pour qui entreprendra d'écrire les fastes de la ville de Fès. Il serait même à souhaiter qu'on en publiât bientôt une traduction, à tout prendre beaucoup plus utile que celles qu'on a données de recueils biographiques plus anciens.

* * *

D'ailleurs, la *Salwat el-anfâs* fut accueillie au Maroc avec la plus grande faveur. L'ouvrage valut à son auteur une notoriété qui dépassa celle de ses parents, et inspira bientôt des imitateurs. Il y a quelques années à peine, un lettré de Marrâkech, Moḥammed b. Moḥammed b. 'Abd Allah Ibn el-Mowaqqit el-Masfìwì el-Marrâkochî, déjà connu comme biographe pour avoir écrit deux opuscules, l'un sur Aboû'l-'Abbâs es-Sabtì (1), l'autre sur sa propre famille (2), composa un répertoire topographique des célébrités de Marrâkech : il l'intitula *es-Sa'âdat el-abadîyya fi't-ta'rîf bi-machâhir el-ḥadrat el-marrâkochîyya* (3); ce n'est, somme toute, qu'un pastiche fort pâle de la *Salwat el-anfâs*. On y trouve néanmoins quelques renseignements intéressants (4); et la *Sa'âda*

(1) *Ta'ṭîr el-anfâs fi't-ta'rîf bi'ch-chaïkh Abi'l-'Abbâs*, lithographié à Fès en 1336.

(2) *Idhâr el-maḥâmid fi't-ta'rîf bi-mawlânâ'l-wâlid*, lithographié à Fès en marge du précédent.

(3) Lithographié à Fès, 2 vol., 1336.

(4) C'est ainsi que parmi les quelques ouvrages qu'Ibn el-Mowaqqit

restera utile jusqu'au moment où un savant de Marrâkech, actuellement qâḍî de Seṭṭâṭ, el-ʿAbbâs b. Ibrâhîm el-Marrâkochî, qui s'est déjà signalé par une bonne monographie des Sabʿatou Rijâl de la capitale du sud : *Idhâr el-kamâl fî tatmîm manâqib sabʿ ati rijâl* (1), livrera au public de son pays un dictionnaire biographique des savants du Maroc méridional, auquel il travaille depuis plusieurs années.

cite comme ayant servi à l'établissement de la *Saʿâda* (II, pp. 177-179), il indique le nom de l'auteur, jusqu'ici inconnu, du travail historique intitulé : *el-Ḥolal el-mawchîyya fî dhikr el-akhbâr el-marrâkochîyya*. La mauvaise édition de Tunis (1329 hég.) l'attribue en effet, à tort, à Lisân ed-dîn Ibn el-Khaṭîb (mort en 776 hég. ; l'ouvrage fut terminé le 12 rabîʿ I 783 ; cf. p. 136, l. 2). Or, d'après Ibn el-Mowaqqit, qui a dû trouver cette indication sur un manuscrit de Marrâkech, la chronique serait l'œuvre d'un écrivain qu'il appelle Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. Aboû'l-Maʿâlî Ibn Sammâk el-Mâlaqî.

(1) Lithographié à Fès, 2 vol., 1334.

CONCLUSION

On est arrivé au terme de cette étude. On y a examiné tour à tour les littérateurs du Maroc qui, au cours de la période moderne, consacrèrent quelques-unes de leurs œuvres à des sujets spécialement maghribins. Leur nombre a pu sembler relativement considérable : il est vrai qu'ils s'échelonnent sur quatre siècles entiers, et qu'ils ont vécu dans un pays qui a toujours revendiqué, en matière de culture intellectuelle, la supériorité sur ses voisins de l'est. On y trouve quelques historiens, surtout une foule de biographes. Chacun de ces écrivains apporte assurément sa contribution, importante ou modeste, à l'histoire de son pays. Quelques-uns même ne seraient pas trop déplacés à côté des grands historiens musulmans, leurs modèles. Mais combien ? Avant tous, ez-Zayyânî, qui fut une exception et souffrit assez, pendant et après sa vie, de son originalité, et, à tout prendre aussi, le prudent el-Ifrânî et en-Nâṣirî ; de tous les biographes émergent, avec le même el-Ifrânî, l'austère Moḥammed el-Qâdirî et surtout l'auteur encore vivant de la *Salwat el-anfâs*. Au total, cinq noms. Et encore n'est-il pas sans intérêt de remarquer que, de ces cinq écrivains, deux sont des contemporains. Leurs œuvres, venues à une époque tardive, — un essai d'histoire générale de l'Empire et une chronologie de la métropole marocaine d'après ses célébrités, — témoignent encore d'une stricte observation des lois ar-

chaïques de composition. Elles donnent la mesure de ce que les genres traditionnels pouvaient inspirer de plus ample.

Mais, si faible soit la proportion des littérateurs de quelque envergure que l'on a rencontrés au cours de cette étude, elle n'est peut-être pas inférieure à celle que l'on pourrait trouver depuis le Moyen Age dans les autres pays de langue arabe. Là aussi, sans pourtant que l'histoire ait eu à souffrir de la même mésestime qu'au Maroc, elle a toujours été considérée comme secondaire au regard des sciences proprement islâmiques, enfermées dans les règles d'une scolastique étroite. D'ailleurs, même dans le Maghrib de l'époque médiévale, on s'aperçoit que le nombre des historiens n'est pas sensiblement plus grand que celui des annalistes de l'époque moderne. Et cependant, leurs sujets n'étaient pas restreints à un cadre limité géographiquement; leurs chroniques relataient à la fois des événements qui s'étaient déroulés en des points fort distants de l'Occident musulman, voire de l'Orient. Les circonstances historiques ont, depuis le XVIe siècle, enfermé le Maroc dans des frontières bien closes, auxquelles, du même coup, les historiens ont borné leurs regards; mais leur manière est restée la même. Le *Kitâb el-istiqṣâ* et la *Salwat el-anfâs* sont bien dans la tradition du *Rawḍ el-qirṭâs* ou des collections biographiques andalouses; leurs auteurs n'ont pas eu d'autre idéal; ces livres sont l'aboutissant d'une forme de littérature ancestrale.

Ils en sont aussi la fin. C'est en effet d'un autre côté que s'orientent les jeunes générations du Maroc contemporain. Les quelques uléma qui sont nés dans la seconde moitié du siècle dernier ont encore pour le passé un respect traditionnel; peut-être même, par esprit de réaction, s'enfermeront-ils davantage dans leurs formules surannées. Mais c'est en vain qu'ils reprocheront à leurs fils de chercher, à notre contact, à élargir leur horizon. Que nous le voulions ou non, l'évolution est fatale : elle a déjà commencé. Pour la plupart, les jeunes lettrés marocains ne ressentent aujourd'hui pour l'histoire et les célébrités de leur pays qu'une curiosité

modérée. De jour en jour, ils se rendent compte que le Maroc n'est point tout dans le monde, que d'autres nations ont fait, plus que lui, progresser la civilisation et la science. C'est vers cet étranger, musulman ou non, que se dirige leur attention. Ils cherchent à pénétrer des méthodes dont ils commencent à soupçonner la valeur; même l'arabe, l'idiome savant et immuable que l'Orient s'est efforcé d'adapter aux exigences de la pensée moderne, n'apparaît plus à leurs yeux comme le seul qui soit digne d'être écrit; beaucoup ne sont pas loin de reconnaître que d'autres langues se prêteraient mieux, en maintes disciplines, à la clarté de l'exposition.

Quelles répercussions dans l'avenir ces idées nouvelles auront-elles sur la littérature marocaine? Quelles seront, dans quelques dizaines d'années, les œuvres des historiens, s'il en existe encore? Il serait assurément difficile de le prévoir. Dans tous les cas, elles seront fort différentes de celles qu'historiens et biographes des siècles précédents composèrent, dans l'empire des Chorfa, suivant les règles d'une tradition millénaire.

APPENDICE I

A

Sources de la *Nozhat el-ḥâdî* d'el-Ifrânî.

ʿAbd er-Raḥmân el-Fâsî, *Ibtihâj el-qoloûb.*
Aboû Maḥallî, *Kitâb iṣlît el-khirrît fî qaṭʿ bolʿoûm el-ʿifrît en-nifrît.*
Afoqâï (Aboû'l-ʿAbbâs) el-Andalosî, *Riḥlat ech-chihâb ilâ liqâ' el-aḥbâb.*
Aḥmed b. ʿAbd el-Malik ech-Charîf es-Sijilmâsî, *el-Anwâr es-sanîyya fî nisbat man bi-Sijilmâsa min el-achrâf el-moḥammadiyya.*
Aḥmed Bâbâ, *Kifâyat el-moḥtâj.*
Aḥmed oû ʿAlî es-Soûsî, *Badhl el-monâṣaḥa fî faḍl el-moṣâfaḥa.*
Aḥmed el-Wazîr el-Ghassânî.
Anonyme de Fès, *Chronique de la dynastie saʿdienne.*
Ibn ʿArḍoûn.
Ibn ʿAskar, *Dawḥat en-nâchir.*
el-ʿAyyâchî, *Riḥla.*
— *Toḥfat el-akhillâ' fî asânîd el-ajillâ'.*
el-Azwarqânî, *ed-Dawḥa.*
Ibn Baṭoûṭa, *Riḥla.*
ed-Dilâ'ï Moḥammed el-Masnâwî.
el-Fichtâlî Aboû Fâris ʿAbd el-ʿAzîz, *Manâhil eṣ-ṣafâ' fî akhbâr el-moloûk ech-chorafâ'.*
el-Ghannâmî ech-Châwî ʿAbd er-Raḥmân, dit Raḥḥo, *Riḥla.*
Ibrâhîm b. Hilâl, *el-Monsik.*
el-Ioûsî el-Ḥasan, *et-Moḥâḍarât.*
el-Ioûsî Moḥammed b. Iaʿqoûb, *Fahrasa.*
el-Manjoûr, *Fahrasa.*
el-Maqqarî, *Azhâr er-rîâḍ fî akhbâr manâqib el-qâḍî ʿIyyâḍ.*
— *Nafḥ eṭ-ṭîb.*
el-Marghîthî, *Fahrasa.*

Mayyâra. *ed-Dorr eth-thamîn fî charḥ el-Morchid el-moʿîn.*
Moḥammed b. ʿIsâ, *el-Mamdoûd wa'l-maqṣoûr min sanâ' es-solṭân Abî'l-ʿAbbâs el-Manṣoûr*
Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin.*
— el-Mahdî el-Fâsi, *Momtiʿ el-asmâʿ.*
— eṭ-Ṭayyib el-Fâsî, *el-Iʿlâm bi-man maḍâ wa-ghabar min ahl el-qarn el-ḥâdî ʿachar* (1).
Ibn el-Qâḍî, *ed-Dorr el-ḥaloûk.*
— *Dorrat el-ḥijâl.*
— *Dorrat es-soloûk.*
— *Jadhwat el-iqtibâs.*
— *Laqṭ el-farâ'id.*
— *el-Montaqâ'l-maqṣoûr.*
el-Qâdirî ʿAbd es-Salâm, *ed-Dorr es-sanî.*
es-Sajlânî Aboû Mahdî ʿIsâ, *Nawâzil.*
es-Samlâlî ʿAbd er-Raḥmân b. Iaʿqoûb, *Fahrasa.*
et-Takroûrî, *Naṣîḥat ahl es-Soûdân.*
et-Tamgroûtî, *en-Nafaḥat el-miskîyya fî's-sifârat et-torkîyya.*
et-Tawâtî Aḥmed, *Maqâmat et-taḥallî wa't-takhallî min ṣoḥbat ech-chaikh Abî Maḥaltî.*
et-Tinmârtî ʿAbd er-Raḥmân, *el-Fawa'id el-jamma bi-isnâd ʿoloûm el-omma.*
Zahrat ech chamârîkh (commentaire).

B

Sources du *Nachr el-mathânî* de Moḥammed el-Qâdirî.

[Ib]n el-Abbâr, *Takmilat eṣ-ṣila.*
[ʿ]Abd el-Qâdir el-Fâsî, *Risâla.*
ʿAbd er-Raḥmân el-Fâsî, *Azhâr el-bostân.*
— — *Ibtihâj el-qoloûb.*
— — *Kitâb el-aqnoûm.*
Ibn Abî Zarʿ, *Rawḍ el-qirṭâs.*
Aḥmed Bâbâ, *Kifâyat el-moḥtâj.*
Aḥmed oû ʿAlî es-Soûsî, *Badhl el-monâṣaḥa fî faḍl el-moṣâfaḥa.*
Ibn ʿAïchoûn ech-Charrâṭ, *er-Rawḍ el-ʿâṭir el-anfâs.*
Ibn ʿAskar, *Dawḥat en-nâchir.*
el-ʿAyyâchî, *Fahrasa.*
— *Riḥla.*

(1) Il s'agit sûrement de l'ouvrage intitulé *Maṭmaḥ en-naẓar* sur lequel cf. *supra*, p. 284.

Ibn Baṭoûṭa, *Riḥla.*
ech-Cha'rânî, *Dhaïl eṭ-ṭabaqât.*
edh-Dhahabî, *Kitâb et-tahdhîb fî mokhtaṣar tahdhîb el-kamâl.*
ed-Dilâ'ï Moḥammed el-Masnâwî, *Jah't el-moqill el-qâṣir fî naṣrat ech-chaïkh 'Abd el-Qâdir.*
el-Fichtâlî Moḥammed, *Wafayât.*
el-Golâlî Ibrâhîm, *Tanbîh eṣ-ṣaghîr min el-wildân.*
Ibn Ḥajar, *Bahjat en-nâẓir.*
el-Ḥalabî Aḥmed b. 'Abd el-Ḥaï, *Raiḥân el-qoloûb fî-mâ li'ch-chaïkh 'Abd Allah el-Barnâwî min asrâr el-ghoyoûb.*
Ibn Ḥazm, *Jamharat el-ansâb.*
el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî.*
el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât.*
el-Isḥâqî Moḥammed b. 'Abd el-Mo'ṭî, *Laṭâ'if akhbâr el-owal fî man taṣarraf fî Miṣr min arbâb ed-dowal.*
Ibn Jarîr ech-Chaṭṭanawfî, *Bahjat el-asrâr wa-ma'dan el-anwâr.*
el-Jawzî, *Mir'ât ez-zamân fî tâ'rîkh el-a'ïân.*
el-Khafâjî, *Raiḥânat el-alibbâ'.*
Ibn el-Khaṭîb, *el-Iḥâṭa bi-tâ'rîkh Ghranâṭa.*
— *Mothlâ 'ṭ-ṭarîqa fî dhamm el-wathîqa.*
el-Maklâtî, *Wafayât.*
el-Maqqarî, *Nafḥ eṭ-ṭîb.*
Maḥammed b. 'Abd er-Raḥmân el-Fâsî, *el-Minaḥ el-bâdiyya.*
Moḥammed el-'Arbî — *Mir'ât el-maḥâsin.*
— el-Mahdî — *el-Ilmâ'.*
— — — *Momti' el-asmâ'.*
— — — *Rawḍat el-maḥâsin.*
— — — *Toḥfat ahl eṣ-ṣadîqîyya.*
— eṭ-Ṭayyib — *Fahrasa.*
— — — *Maṭmaḥ en-naẓar.*
el-Morâbî, *Toḥfat el-ikhwân wa-mawâhib el-imtinân fî manâqib sayyîdî Riḍwân.*
Ibn Nâṣir el-Ḥosaïn, *Fahrasa.*
Ibn el-Qâḍî Aḥmed, *Dorrat el-ḥijâl.*
— — *Jadhwat el-iqtibâs.*
— Qâsim b. Moḥammed, *Tanwîr ez-zamân bi-qodoûm mawlânâ Zaïdân.*
el-Qâdirî 'Abd es-Salâm, *ed-Dorr es-sanî.*
— — *el-Maqṣad el-aḥmad.*
— — *Maṭla' el-ichrâq.*
— — *Mo'tamad er-râwî.*
— — *Nozhat el-fakr.*
— — *Nozhat en-nâdî wa-toḥfat el-ḥâdî.*
— Moḥammed el-'Arbî, *Konnâch.*
el-Qarâfî Badr ed-Dîn, *Tawchîḥ ed-dîbâj wa-ḥiliat el-ibtihâj.*

el-Qaṣṣâr, *Fahrasa.*
er Rachchâṭî, *Iqtibâs el-anwâr* (avec un résumé par ʿAbd el-Ḥaqq el-Azdî el-Ichbîlî).
es-Sobkî Tâj ed-Dîn, *Moʿîd en-niʿam wa-mobîd en-niqam.*
Taqyîd el-ḥaqîqat el-ʿâlîyya wa-tachyîd eṭ-ṭarîqat ech-châdhilîyya.
el-Wallâlî Aḥmed b. Iaʿqoûb, *Mabâḥith el-anwâr fî akhbâr baʿḍ el-akhiâr.*
el-Wancharîsî, *Wafayât.*

C

Sources d'*et-Torjomân el-moʿrib* et d'*el-Bostân eẓ-ẓarîf* d'ez-Zayyânî (1).

1° *Ouvrages consultés au Maroc.*

Ibn Abî Zarʿ, *Rawḍ el-qirṭâs.*
Ibn ʿAskar, *Dawḥat en-nâchir.*
el-ʿAyyâchî, *Riḥla.*
Ibn el-Azraq, *Kitâb es-sîyâsa.*
el-Balâdhorî.
el-Fichtâlî, *Manâhil eṣ-ṣafâ'.*
Ibn Ḥazm, *Jamharat el-ansâb.*
el-Ḥolal el-mawchîyya.
el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî.*
el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât.*
Ibn Khâqân, *Qalâ'ïd el-ʿiqiân.*
Ibn Khaldoûn, *Kitâb el-ʿibar.*
Ibn el-Khaṭîb, *Ouvrages historiques.*
el-Maqqarî, *Nafḥ eṭ-ṭîb.*
el-Marwazî.
Ibn el-Qâḍî, *Dorrat el-ḥijâl.*
— *Jadhwat el-iqtibâs.*
Ouvrages des Qâdirîyîn, des Fâsîyîn et des Bakrîyîn (Dilâ'ïyîn).

2° *Ouvrages consultés à Tlemcen, Alger et Tunis.*

Ibn ʿAbd el-Barr, *Bahjat el-majâlis.*
ech-Châṭibî, *Kitâb el-jommân fî ʿajâ'ïb ez-zamân.*

(1) La répartition des sources suivant les trois divisions qui suivent est fournie par l'auteur lui-même, en tête de ses deux ouvrages.

Généalogistes berbères { Hânî b. Maṣdoûr el-Koûmî.
Kahlân b. Aboû Lowâ el-Awrâbî.
Sâbiq b. Solaïmân el-Maṭmâṭî.

el-Karmânî.
Ibn Kathîr, *el-Bidâya wa'n-nihâya.*
el-Maqrîzî, *el-Khiṭaṭ.*
Mortaḍâ ez-Zabîdî, *Baḥr el-ansâb fî oṣoûl el-achrâf el-ḥasanîyîn wa'l-ḥosainîyîn bi'l-Machriq wa'l-Maghrib.*
en-Nawawî.
Ibn Qotaïba, *'Oyoûn el-akhbâr.*
er-Râghib el-Isbahânî, *Kitâb el-Moḥâḍarât.*
es-Samarqandî Moḥammed b. 'Abd Allah, *Toḥfat eṭ-ṭâlib.*
et-Tanasî, *Naẓm ed-dorr wa'l-iqiân.*
el-Wâqidî, *Fotoûḥ Ifrîqîyya.*

3° *Ouvrages consultés à Constantinople.*

Histoires des dynasties islâmiques, par Ibn 'Asâkir, edh-Dhahabî et Ibn el-Khaṭîb.
Histoires d'Alexandre, des Grecs, des Persans et des Turcs, traduites du turc en arabe.

D

Sources d'*el-Jaïch el-'aramram* d'Akensoûs.

'Abd es-Salâm b. Moḥammed b. 'Abd Allah, *Dorrat es-soloûk.*
Ibn Abî Zar', *Rawḍ el-qirṭâs* (1).
Aḥmed b. 'Abd el-Malik es-Sijilmâsî, *el-Anwâr es-sanîyya.*
Aḥmed Bâbâ, *Naïl el-ibtihâj.*
el-'Ayyâchî, *Riḥla.*
el-Baṭalioûsî, *el-Iqtiḍâb.*
ech-Châṭibî, *Kitâb el-jommân fî 'ajâ'ib ez-zamân.*
ed-Dilâ'î Moḥammed el-Masnâwî, *Natîjat et-taḥqîq.*
el-Fichtâlî 'Abd el-'Azîz, *Manâhil eṣ-ṣafâ'.*
Ibn el-'Idhârî, *el-Bayân el-moghrib.*
el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî.*
— *Ṣafwat man intachar.*
— *eẓ-Ẓill eẓ-ẓalîl (el-warîf).*
el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât.*

(1) Cf. *supra*, p. 211 et note 1.

Ibn Jobaïr, *Riḥla.*
el-Jorjânî Aḥmed, *Kitâb kinâyât el-odabâ'.*
Ibn Khallikân, *Wafayât el-a'ïân.*
el-Maqarrî, *Nafḥ eṭ-ṭîb.*
el-Miṣbâḥî 'Alî, *Sonan el-mohtadî ilâ maḥâsin el-Iaḥamdî.*
el-'Omaïri, *Fahrasa.*
el-Qâdirî, *el-Azhâr en-nadiyya.*
ez-Zayyânî, *el-Bostân eẓ-ẓarîf.*

E

Sources du *Kitâb el-istiqṣâ* d'en-Nâṣirî.

I. — Autorités musulmanes invoquées (1).

a) Jusqu'à la fin des Almohades.

Ibn 'Abd el-Barr, *Kitâb et-tamhîd.*
Ibn 'Abd el-Malik el-Marrâkochî, *Kitâb edh-dhaïl wa'l-takmila.*
Ibn 'Abd el-Mon'im el-Ḥimiarî, *er-Rawḍ el-mi'ṭâr.*
Ibn Abî Zaïd el-Qaïrawânî.
Ibn Abî Zar', *Rawḍ el-qirṭâs.*
Ibn 'Asâkir.
Ibn el-Athîr, *el-Kâmil.*
Ibn Bachkowâl, *Kitâb eṣ-ṣila.*
el-Bakrî.
el-Bornoûṣî.
ech-Châṭibî, *Kitâb el-jommân fî 'ajâ'ïb ez-zamân.*
Dâwoûd b. el-Qâsim el-Awrâbî.
ed-Dilâ'ï Moḥammed el-Masnâwî.
Ibn Ghâlib.
Ibn Ḥajar.
Hânî' b. Bokoûr eḍ-Ḍoraïsî.
Ibn Ḥayyân.
Ibn Ḥazm.
el-Ḥomaïdî, *Jadhwat el-moqtabis.*
Ibn el-Iasa'.
el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî.*
Ioûsof b. 'Omar (Aboû'l-Ḥajjâj), *Histoire des Almohades.*
'Iyyâḍ, *Kitâb ech-Chifâ'.*
— *el-Madârik.*

(1) Rappelons qu'en-Nâṣirî n'a eu en mains que quelques-uns de ces ouvrages. Beaucoup d'entre eux, aujourd'hui perdus, ne sont cités que d'après les extraits qu'en donnent les historiens anciens, tels qu'Ibn Abî Zar' ou Ibn Khaldoûn.

Ibn Jannoûn.
el-Jorjânî ʿAlî.
Ibn el-Kalbî.
Ibn Khaldoûn, *Kitâb el-ʿibar.*
Ibn Khallikân, *Wafayât el-aʿiân.*
Ibn el-Khaṭîb, *Raqm el-ḥolal.*
el-Kholâṣat en-naqîyya fî omarâʾ Ifrîqîyya.
el-Maqqarî, *Nafḥ eṭ-ṭîb.*
Ibn Marzoûq, *Kitâb el-mosnad eṣ-ṣaḥîḥ el-ḥasan.*
el-Masʿoudî, *Moroûj edh-dhahab.*
Ibn Maṭroûḥ el-Qaïsi.
Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mirʾât el-maḥâsin.*
Moḥammed b. Ibrâhîm el-Anṣârî.
en-Nawawî.
er-Râzî.
Rifâʿa Bek eṭ-Ṭaḥṭâwî, *Bidâyat el-qodamâʾ.*
eṣ-Ṣadafî Aboû Chobaïb.
Ibn Saʿîd.
eṭ-Ṭabarî.
Ibn Wahboûn ʿAbd el-Jalîl.
el-Wâqidî, *Fotoûḥ Ifrîqîyya.*
el-Warrâq Aboû Marwân ʿAbd el-Malik.
Ibn Zakoûr, *el-Moʿrib el-mobîn.*
Zammoûr b. Ṣâliḥ.
ez-Zayyânî, *el-Bostân eẓ-ẓarîf.*
Ibn ez-Zayyât, *Kitâb et-tachawwoûf ilâ rijâl et-taṣawwoûf.*

b) *Période mérinide.*

Ibn Abî Zarʿ, *Rawḍ el-qirṭâs.*
Ibn el-Aḥmar, *Rawḍat en-nisrîn.*
Ibn ʿAskar, *Dawḥat en-nachir.*
Badâʾiʿ es-silk.
el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî.*
Ibn el-Khaṭîb, *el-Iḥâṭa.*
— *el-Iklîl.*
Ibn Khaldoûn, *Kitâb el-ʿibar.*
el-Maqqarî, *Nafḥ eṭ-ṭîb.*
el-Maqrîzî, *es-Soloûk li-maʿrifat dowal el-moloûk.*
Ibn Marzoûq, *Kitâb el-mosnad eṣ-ṣaḥîḥ el-ḥasan.*
Moḥammed el-ʿArbî el-Fâsî, *Mirʾât el-maḥâsin.*
el-Obbî, Commentaire d'*el-Jâmiʿ* de Moslim.
el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî.*
el-Wancharîsî, *el-Miʿyâr el-moghrib.*
Zahrat ech-chamârîkh (commentaire).
Zarroûq (le chaïkh Aḥmed).

c) *Période sa'dienne.*

'Abd er-Raḥmân el-Fâsî, Commentaire des *Dalâ'il el-khaïrât*.
— — *Ibtihâj el-qoloûb*.
Aboû Maḥallî, *el-Islît el-khirrît*.
Aḥmed Bâbâ, *Mi'râj eṣ-ṣo'oûd*.
Aḥmed oû 'Alî es-Soûsî, *Badhl el-monâṣaḥa*.
Ibn 'Askar, *Dawḥat en-nâchir*.
el-'Ayyâchî, *Riḥla*.
el-Borzolî, *Nawâzil*.
el-Fichtâlî, *Manâhil eṣ-ṣafâ'*.
el-Ghazâlî, *Iḥiâ 'oloûm ed-dîn*.
el-Idrîsî, *Nozhat el-mochtâq*.
el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*.
— *Ṣafwat man intachar*.
el-Ioûsî, *el-Moḥâḍarât*.
Ibn Khaldoûn, *Kitâb el-'ibar*,
Ibn Khallikân, *Wafayât el-a'iân*.
el-Kholâṣat en-naqîyya fî omarâ' Ifrîqîyya.
el-Manjoûr, *Fahrasa*.
Mayyâra, *ed-Dorr eth-thamîn*.
Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin*.
— el-Mahdî —, *Momli' el-asmâ'*.
el-Moḥibbî, *Kholâṣat el-âthar*.
Ibn el-Qâḍî, *Dorrat el-ḥijâl*.
— *Dorrat es-soloûk* et commentaire.
— *el-Montaqâ'l-maqṣoûr*.
el-Qâdirî 'Abd es-Salâm, *Mo'tamad er-râwî*.
— Moḥammed, *Nachr el-mathânî*.
es-Samlâlî 'Abd er-Raḥmân b. Ia'qoûb, *Fahrasa*.
et-Takroûrî, *Kitâb naṣîḥat ahl es-Soûdân*.
et-Tamgroûtî, *en-Nafaḥat el-miskîyya fî's-sifârat el-torkîyya*.
et-Timmârtî, *el-Fawâ'id el-jamma bi-isnâd 'oloûm el-omma*.
Zahrat ech-chamârîkh et commentaire.
ez-Zayyânî, *el-Bostân eẓ-ẓarîf*.

d) *Période 'alawite.*

'Abd es-Salâm b. Moḥammed b. 'Abd 'Allah el-'Alawî, *Dorrat es-soloûk*.
Aḥmed b. 'Abd el-Malik ech-Charîf es-Sijilmâsî, *el-Anwâr es-sanîyya*.
Akensoûs, *el-Jaïch el-'aramram*.
el-'Ayyâchî, *Riḥla*.
ed-Dilâ'ï Moḥammed el-Masnâwî, *Natîjat et-taḥqîq*.
el-Ghazzâl, *Natîjat el-ijtihâd fî'l-mohâdana wa'l-jihâd*.
Ibrâhîm b. Hilâl.
el-Ifrânî, *Nozhat el-ḥâdî*.

Ibn Khaldoûn, *Kitâb el-'ibar.*
Ibn Khallikân, *Wafayât el-a'ïân.*
el-Kholâṣat en-naqîyya fî omarâ' Ifrîqîyya.
el-Ghazâlî, *el-Mostaṣfâ min 'ilm el-osoûl.*
el-Ioûsî, *Fahrasa.*
— *el-Moḥâḍarât.*
Miṣbâḥ es-sârî.
Moḥammed el-'Arbî el-Fâsî, *Mir'ât el-maḥâsin.*
el-'Omaïrî, *Fahrasa.*
el-Qâdirî Moḥammed, *el-Azhâr en-nadîyya.*
— — *Nachr el-maṯhânî.*
Qaṭf ez-zohoûr.
es-Sadrâtî es-Salâwî Aḥmed b. el-Makkî.
et-Tastâwatî 'Abd el-Qâdir, *Fahrasa.*
ez-Zayyânî, *el-Bostan eẓ-ẓarîf.*

II. — Emprunts d'en-Nâṣirî a l'*Historia de Marruecos* de Manuel P. Castellanos (1).

Istiqṣâ, tome II, p.	147	: *Hist. de Marr.*, p.	346-47.
	148.	. . . .	343.
	149.	. . . .	346-47.
	160.	. . . .	347-48.
	162.	. . . .	34-35.
	170.	. . . .	204.
	171.	. . . .	164 sqq.
	171.	. . . .	73.
	171.	. . . .	129.
— tome III, p.	5.	. . . .	356.
	9.	. . . .	132.
	39.	. . . .	377 sqq.
	106.	. . . .	419.
	128.	. . . .	402.
	133.	. . . .	408.
	134.	. . . .	411.
	146.	. . . .	420-21.
— tome IV, p.	14.	. . . .	52.
	34.	. . . .	81-82.
	197.	. . . .	513.
	202.	. . . .	102.
	230.	. . . .	529.

(1) La concordance a été établie sur la troisième édition de l'histoire de Castellanos (Tanger, 1898).

APPENDICE II

A

Liste des fonctionnaires impériaux et des grands qâḍîs de Fès et de Marrâkech.

Dynastie Saʿdienne.

Aboû'l-ʿAbbâs Aḥmed el-Aʿraj (923-946/1517-1539).

Secrétaire : Saʿîd b. ʿAlî el-Ḥomaïdî.
Chambellans : Moḥammed b. ʿAlî el-Angarṭî el-Iamlâlî.
Moḥammed b. Aboû Zaïd el-Maṭrâzî el-Ḥâḥî.

Aboû ʿAbd Allah Maḥammed ech-Chaïkh el-Mahdî (951-964/1544-1557).

Vizir : son fils Aboû Moḥammed ʿAbd el-Qâdir.
Secrétaire : AboûʿImrân el-Wajjânî.
Chambellans : Qâsim ez-Zarhoûnî.
ʿAlî b. Aboû Bakr Azîk el-Ḥâḥî.
Moûsâ b. Aboû Jmâda el-ʿAmrî.
Qâḍîs de Fès : Aboû Moḥammed ʿAbd el-Wâḥid b. Aḥmed el-Wancharîsî, † 955 (1548).
Aboû Moḥammed ʿAbd el-Wahhâb ez-Zaqqâq, † 961 (1554).

Moulay ʿAbd Allah el-Ghâlib billah (964-981/1557-1574).

Vizirs : Aboû ʿAbd Allah Moḥammed b. ʿAbd el-Qâdir b. Maḥammed ech-Chaïkh, † 976 (1568-69).
Aboû'l-Ḥasan ʿAlî b. Masʿoud Ibn Chaqrâ.

Secrétaires : ʿAbd el-Wâḥid b. Aḥmed ech-Charîf es-Sijilmâsî.
Moḥammed b. ʿAbd er-Raḥmân es-Sijilmâsî.
Moḥammed b. Aḥmed b. ʿIsâ.
Chambellans : Qâsim ez-Zarhoûnî.
ʿAbd el-Karîm b. Moûʾmin b. Iaḥiâ el-Jondî el-ʿEulj.
Ibn Tâwoda.
Aḥmed el-Habṭî.
Qâḍîs de Fès : Aboû ʿAbd Allah Moḥammed el-ʿAwfî.
Aboû Mâlik ʿAbd el-Wâḥid el-Ḥomaïdî.
Qâḍî de Marrâkech : Aboû'l-Qâsim ʿAlî b. Masʿoûd ech-Châṭibî.

ABOÛ ʿABD ALLAH MOULAY MOḤAMMED EL-MASLOÛKH (981-983/1574-1576).

Vizir : ʿAlî Ibn Chaqrâ.
Secrétaires : Moḥammed b. Aḥmed b. ʿIsâ.
Ioûnos b. Solaïmân et-Tamlî.
ʿAlî b. Aboû Bakr.
Qâḍî de Fès : Aboû Mâlik ʿAbd el-Wâḥîd el-Ḥomaïdî.
Qâḍî de Marrâkech : Aboû'l-Qâsim ʿAlî b. Masʿoûd ech-Châṭibî.

ABOÛ MARWÂN ʿABD EL-MALIK (983-986/1576-1578).

Vizirs : ʿAbd el-ʿAziz b. Saʿîd b. Manṣoûr el-Mizwâr.
Oûld Mawlât en-nâs el-Oûzgîṭî.
Secrétaires : Moḥammed b. Aḥmed b. ʿIsâ.
Moḥammed b. ʿOmar ech-Châwî.
Chambellan : Riḍwân el-ʿEulj.

ABOÛ'L-ʿABBÂS AḤMED EL-MANSOÛR EDH-DHAHABÎ (986-1012/1578-1602).

Vizirs : Oûld Mawlât en-nâs el-Oûzgîṭî.
Aboû'l-Ḥasan ʿAlî b. Manṣoûr ech-Chîyâẓmî el-Morâbitî.
Aboû Fâris ʿAbd el-ʿAzîz b. Moḥammed b. Ibrâhîm el-Fichtâlî eṣ-Ṣanhâjî, *wazîr el-qalam*.
Moûloûd.
en-Nâṣir b. ʿAlî Ibn Chaqrâ.
Ibrâhîm es-Sofiânî.
Secrétaires : Moḥammed b. Aḥmed b. ʿIsâ.
Moḥammed b. Alî el-Fichtâlî.
ʿAbd er-Raḥmân b. Moḥammed b. ʿAbd Allah el-ʿAnnâbî.
Moḥammed b. ʿOmar ech-Châwî el-Jazâʾirî.
Moḥammed b. ʿAlî el-Hawzâlî, *châʿir ed-dawla*, dit en-Nâbigha.
Moḥammed b. ʿAlî el-Wadjî, † 1033.
ʿAlî b. Aḥmed ech-Châmî.
Moḥammed b. Iaʿqoûb el-Ioûsî.
Qâsim ʿAlîlich.
Chambellan : ʿAbd el-Karîm b. Moûsâ b. Iaḥiâ el-Oûzgîṭî.

Qâḍîs de Fès : Abou Mâlik 'Abd el-Wâḥid el-Ḥomaïdî, † 1003.
'Abd el-Wahhâb b. 'Abd el-Wâḥid el-Ḥomaïdî.
'Alî b. 'Imrân es-Salâsî, † 1018.
Aboû'l-Qâsim b. Moḥammed Ibn Abî'n-No'aïm el-Ghassânî, † 1032.
Qâḍîs de Marrâkech : Aboû'l-Qâsim 'Alî ech-Châṭibî, † 1002.
Aboû'l-Qâsim Ibn Soûda, † 1004.
Moḥammed b. 'Abd Allah er-Ragrâgî, † 1022.

MOULAY EL-MÂ'MOÛN ECH-CHAÏKH (1012-1022/1602-1613).

Secrétaire : Aḥmed b. Moḥammed el-Ghardîs et-Taghallobî, † 1020.

'ABD ALLAH B. ECH-CHAÏKH B. EL-MANṢOÛR (1022-1033/1613-1624).

Vizir : Ḥammo b. 'Omar (Aḥmed b. 'Omaïra).

ABOÛ'L-MA'ÂLÎ ZAÏDÂN B. EL-MANṢOÛR (1012-1037/1603-1628).

Vizirs : Maḥmoûd Pâchâ el-'Eulj.
Iaḥiâ Ajânâ el-Oûrîkî.
Secrétaires : 'Abd el-'Azîz el-Fichtâlî.
'Abd el-'Azîz b. Moḥammed eth-Tha'alibî.

ABOÛ MARWÂN 'ABD EL-MALIK B. ZAÏDÂN (1037-1040/1628-1631)
et EL-WALÎD B. ZAÏDAN (1040-1045/1631-1636).

Vizirs : Maḥmoûd Pâchâ el-'Eulj.
Joûdar.
Iaḥiâ Ajânâ el-Oûrîkî.
Qâḍî de Fès : Moûsâ el-Baṭṭîwî, † 1045.
Qâḍî de Marrâkech : 'Isâ b. 'Abd er-Raḥmân es-Sajtânî.

MOḤAMMED ECH-CHAÏKH B. ZAÏDÂN EL-AṢGHAR (1045-1064/1636-1654)
et AḤMED EL-'ABBÂS B. MOḤAMMED ECH-CHAÏKH (1064-1069/1654-1659).

Vizirs : Iaḥiâ Ajânâ el-Oûrîkî.
Moḥammed b. Iaḥiâ Ajânâ el-Oûrîkî.
Qâḍî de Fès : Moḥammed b. Moḥammed Ibn Soûda, † 1076.
Qâḍîs de Marrâkech : 'Isâ b. 'Abd er-Raḥmân es-Sajtânî, † 1062.
Moḥammed el-Mizwâr el-Marrâkochî.

Dynastie 'Alawite.

MOULAY ER-RACHÎD (1075-1084/1664-1672).

Secrétaires : Ibrâhîm b. 'Abd el-Qâdir ez-Zarhoûnî, † 1080.
Solaïmân b. 'Abd el-Qâdir ez-Zarhoûnî.

Qâḍîs de Fès : Ḥamdoûn el-Mizwâr el-Mozjînî, † 1084.
Maḥammed b. Ioûsof b. Aḥmed el-Fâsi, † 1084.
Moḥammed b. el-Ḥasan el-Majjâṣî.

ABOÛ'N-NAṢR MOULAY ISMÂ'ÎL (1082-1139/1672-1727).

Vizirs : 'Abd er-Raḥmân el-Maṭrârî.
Aboû'l-'Abbâs Aḥmed el-Iaḥamdî.
'Omar el-Ḥarrâq el-Ḥasanî.
Secrétaires : Solaïmân b. 'Abd el-Qâdir ez-Zarhoûnî, † 1098.
el-Khayyâṭ b. Manṣoûr, † 1125 (1).
'Omar b. Qâsim 'Alîlich.
Moḥammed eṭ-Ṭayyîb b. Mas'oûd el-Marînî, † 1145.
Moḥammed el-'Ayyâchî el-Miknâsî.
'Omar el-Waqqâch.
Moḥammed b. Solaïmân.
el-Ḥâjj Maḥammed b. el-'Arbî ech-Charqî.
el-Mahdî el-Ghazzâl.
Aḥmed Dâdoûch.
Moḥammed b. 'Abd el-Wahhâb el-Wazîr el-Ghassânî, dit Ḥammo.
Chambellan : Ibn Mâmî.
Qâḍîs de Fès : Moḥammed b. el-Ḥasan el-Majjâṣî.
el-'Arbî Bordola.
Qâḍî de Meknès : Aḥmed b. 'Abd el-Wahhâb el-Wazîr el-Ghassânî.
Qâḍî de Marrâkech : Aboû 'Abd Allah Moḥammed el-Hachtoûkî.

AḤMED EDH-DHAHABÎ B. ISMÂ'ÎL (1139-1141/1727-1728).

Qâḍî de Fès : Idrîs b. el-'Arbî el-Machchâṭ el-Manâfî.

MOULAY 'ABD ALLAH B. ISMÂ'ÎL (1141-1171/1728-1757).

Vizir : 'Alî el-'Omaïrî.
Chambellan : 'Abd el-Wahhâb el-Iammoûrî.
Qâḍîs de Fès : Ioûsof Aboû 'Inân.
Aboû'l-Qâsim el-'Omaïrî.

SIDI MOḤAMMED B. 'ABD ALLAH (1171-1204/1757-1789).

Vizirs : Idrîs b. el-Mocha''ar.
Moḥammed b. Ḥaddo ed-Dokkâlî.
Moḥammed b. Aḥmed el-'Alawî.
Efendî el-'Arbî Qâdoûs.

(1) D'après Akensoûs, *el-Jaïch el-'aramram*, I, p. 75 et en-Nâṣirî, *Istiqṣâ*, IV, p. 33. Ce personnage, qui aurait été ministre de la guerre, serait mort à Târoûdânt en 1138.

Secrétaires : Aboû'l-Qâsim ez-Zammoûrî.
Moḥammed b. ʿOthmân.
ʿOmar Loûzîreq.
ʿAbd el-Karîm Ibn Zâkoûr.
Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî.
Aḥmed b. el-Mahdî el-Ghazzâl.
Moḥammed el-Ḥâfî.
Saʿïd ech-Chlîḥ el-Jazoûlî.
el-Mahdî el-Ḥakkâk el-Marrâkochî.
ʿAbd er-Raḥmân b. el-Kâmil el-Marrâkochî
Aḥmed b. ʿOthmân el-Miknâsî.
Moḥammed Skîrej el-Fâsî.
eṭ-Ṭâhir el-Bannânî er-Ribâṭî.
eṭ-Ṭâhir b. ʿAbd es-Salâm es-Salâwî.
Ibrâhîm Agbîl es-Soûsî.
Ibn el-Mobârak.
Aḥmed b. Nâṣir el-Ghîyyâthî.
Aḥmed Ibn el-Wannân.
Moḥammed b. ech-Châhid.
Chambellans : ʿAbd el-Wahhâb el-Iammoûrî.
el-Mokhtâr.
Qâḍî de Fès : ʿAbd el-Qâdir Boukhriṣ.
Qâḍî de Marrâkech : ʿAbd el-ʿAzîz Aboû ʿAbdellî.

Moulay el-Iazîd (1204-1206/1789-1792).

Secrétaires : Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî.
Saʿïd ech-Chlîḥ el-Jazoûlî.

Moulay Solaïmân (1206-1238/1792-1823).

Vizirs : Aboû'l-Qâsim ez-Zayyânî.
Moḥammed b. Aḥmed Akensoûs.
Moḥammed b. Idrîs ez-Zammoûrî.
Aḥmed b. Mobârak el-Waṣîf, garde des sceaux, † 1235.
Secrétaires : Moḥammed el-Ḥakmâwî.
Moḥammed el-Bokhârî es-Salâwî.
Moḥammed b. ʿOthmân el-Miknâsî, † 1212
Moḥammed er-Rahoûnî.
Moulay Aḥmed el-Fichtâlî.
Aḥmed er-Rifâʿî er-Ribâṭî el-Qasṭâlî.
Aḥmed Achaqrâch.
Qâḍîs de Fès : el-ʿAbbâs Ibn Kîrân.
Aḥmed b. et-Tâwedî Ibn Soûda.
el-ʿAbbâs b. Aḥmed b. et-Tâwodî Ibn Soûda.
Moḥammed Ibn Ibrâhîm ed-Dokkâlî.

Moḥammed Ibn ʿAbd er-Raḥmân el-Dilâ'ï.
el-ʿArbî er-Rahoûnî.
Qâḍî de Marrâkech : el-Mizwârî.

Moulay ʿAbd er-Raḥmân (1238-1276/1823-1859).

Vizirs : el-Mokhtâr b. ʿAbd el-Malik el-Jâmaʿï, † 1251.
Moḥammed b. Idrîs, † 1264.
el-ʿArbî b. el-Mokhtâr el-Jâmaʿï.
Moḥammed Gharrîṭ.
Moḥammed b. ʿAbd Allah eṣ-Ṣaffâr et-Tiṭṭâwanî.
Qâḍîs de Fès : Aḥmed b. ʿAbd el-Malik el-ʿAlawî.
ʿAbd el-Hâdî b. ʿAbd Allah el-ʿAlawî.

Sidi Moḥammed b. ʿAbd er-Raḥmân (1276-1290/1859-1873).

Vizirs : el-ʿArbî b. el-Mokhtâr el-Jâmaʿï.
Moḥammed eṭ-Ṭayyib Ibn el-Iamânî, surnommé Aboû ʿIchrîn, † 1286.
Secrétaires : el-Ḥâjj Idrîs b. Moḥammed b. Idrîs.
ʿAbd er-Raḥmân b. Moḥammed ech-Charîf el-Fâsî.
Moûsâ b. Aḥmed.
Moḥammed b. el-ʿArbî b. el-Mokhtâr el-Jâmaʿï.
Chambellan : ʿAbd Allah b. Aḥmed.

B

Liste des commandements territoriaux au Maroc sous le règne de Sidi Moḥammed b. ʿAbd Allah (1).

Titre.	*Résidence.*	*Territoire.*
ʿAmil.	Oujda.	Tribus d'origine arabe jusqu'au Wâdî Zâ.
ʿAmil.	Tafarsîkt.	Tribus des Galʿîyya (Rîf), jusqu'aux limites des Ghomâra.
ʿAmil.	Taza.	De Taza à Oûṭâṭ el-Ḥâjj (Wâdî Molwîyya).
Qâ'ïd.	en tribu.	Tribu des Ḥiâïna.
Qâ'ïd.	Fès.	Fès et banlieue Sud.
Amil.	Ṣfroû.	Aït Ioûsî et tribus Marmoûcha et Zanâta jusqu'à la Haute Molwîyya.
Khalîfa.	Fès.	Fâs el-Jadîd et tribus de la vallée moyenne du Wâdî Wargha.

(1) D'après ez-Zayyânî, *et-Torjomân el-moʿrib*, ms. de Salé.

Titre.	*Résidence.*	*Territoire.*
Qâ'ïd.	Oûdâya.	Tribus du Habṭ jusqu'aux Banoû Gorfath.
—	Meknès.	Aït Idràsen.
—	—	Garwân.
—	—	Zammoûr et Banoû Ḥakam.
—	Fès	Awlâd Jâma'.
—	—	Chrâga.
—	en tribu.	Awlâd 'Isâ et Banoû Mâlik.
—	—	Sofiân.
—	Wâzzân.	Wâzzân.
—	el-Qaṣr.	el-Qaṣr.
—	—	Tribus des Khloṭ et des Tlîq.
—	Larache	Larache et région.
—	Aṣîla.	Aṣîla et région.
—	Tanger.	Tanger et Faḥṣ.
—	Tétouan.	Tétouan et Ḥawz jusqu'à Ceuta.
—	Chafchâwan.	Chafchâwan et tribus environnantes.
'Amil .	En tribu.	Tribus des Ghomâra.
Qâ'ïd.	el-Mahdîyya.	Awlâd Sbîṭa.
—	Salé.	Salé.
—	Rabat.	Rabat.
'Amil.	Salé.	Banoû Aḥsan.
—	Qaṣbat Tâdlâ.	Tâdlâ et Aït Amâloû.
—	en tribu.	Aït Ghannâb.
Qâ'ïd.	el-Qal'a.	Sagharna et Banoû 'Amir.
'Amil.	Damnât.	Dîr de Damnât.
Qâ'ïd (deux).	en tribu.	Tâmasnâ.
—	Azemmoûr.	Azemmoûr et banlieue.
—	en tribu.	Dokkâla.
'Amil.	Safi.	Aḥmar et 'Abda.
Qâ'ïd.	Marrâkech.	Soûs (gens du Soûs habitant la ville).
—	—	Raḥâmna.
—	—	Zrâra et Chabânât.
'Amil.	—	Dîr de Marrâkech.
—	—	Oûzgiṭa.
Qâ'ïd.	—	Masfîwâ.
—	—	Takna.
—	—	Imejjâṭ.
—	—	Idâ où Blâl.
—	Mogador.	Chîyyâẓma.
—	—	Mogador.
—	Agâdîr.	Agâdîr.
'Amil.	Târoudânt.	Soûs, jusqu'à la mer et au désert.

OUVRAGES EUROPÉENS ET ORIENTAUX CONSULTÉS

E. Amar, *Prolégomènes à l'étude des historiens arabes*, par Khalîl ibn Aibak eṣ-Ṣafadî, extrait du *Journal Asiatique*, 1 vol. in-8°, Paris, 1912.

Archives berbères, vol. II, 1917, pp. 44-87, de Aldecoa, *Ibn el-Khaṭib Lisân ed Din*.

— Vol. III, 1918 pp. 145-185, M. Bodin, *Une rédemption de captifs musulmans en Espa· ı e au XVIIIe siècle*.

Ibid., M. Bodin, *La zaouia de Tamegrout*.

— Vol. IV, 1919-1920, E. Lévi-Provençal, *Notes d'Hagiographie marocaine*.

Archives marocaines, t. I, 1904, pp. 1-228, Michaux-Bellaire et Salmon, *el-Qçar el-Kebir*.

Ibid., pp. 424-459, G. Salmon, *les Chorfa Idrisites de Fès*.

— t. II, 1905, pp. 330-340, G. Salmon, *Un voyageur marocain à la fin du XVIIIe siècle, la Riḥla d'az-Zyâny*.

Ibid., pp. 353-357, G. Salmon, *Note sur quelques manuscrits rencontrés à el Qçar*.

— t. III, 1905, pp. 97-118, G. Salmon, *les Chorfa Filâla et Djilâla de Fès*.

Ibid., pp. 159-265, G. Salmon, *Ibn Raḥmoûn*.

— t. VI, 1906, pp. 436-456,, L. Coufourier, *Une description géographique du Maroc d'Az-Zyâny*.

Ibid., pp. 457-460. G. Salmon, *Une liste de villes marocaines*,

— t. VIII, 1906, pp. 330-395, L. Coufourier, *Chronique de la vie de Moulay el-Ḥasan*.

— t. XI, 1907, pp. 252-330, E. Michaux-Bellaire, *Description de la ville de Fás*.

E. Aubin (Descos), *Le Maroc d'aujourd'hui*, 1 vol. in-12, Paris, 1907.

J.-J.-L. Bargès, *Histoire des Beni Zeiyan, rois de Tlemcen*, par l'imam Cidi Abou-Abd 'Allah-Mohammed ibn Abd'el-Djelyl et-Tenessy, 1 vol. in-16, Paris, 1853.

HENRI BASSET, *Essai sur la littérature des berbères*, 1 vol. in-8°, Alger, 1920.

RENÉ BASSET, *Les généalogistes Berbères*, extrait des *Archives berbères*, 1915.

— trad., *la Khazradjyah, Traité de métrique arabe*, 1 vol. in-8°, Alger, 1902.

— *Les manuscrits arabes de deux bibliothèques de Fâs*, in *Bull. de Corr. afr.*, 1882 p. 366, sqq.

— *Mélanges africains et orientaux*, 1 vol. in-8°, Paris, 1915.

— *Nédromah et les Traras*, 1 vol. in-8°, Paris, 1901.

— *Notice sommaire des manuscrits orientaux de deux bibliothèques de Lisbonne*, in-8°, Lisbonne, 1894.

— *Recherches bibliographiques sur les sources de la Salouat el-anfas*, in *Recueil de Mémoires et de textes publié en l'honneur du XIV*e *Congrès des orientalistes*, Alger, 1905, in-8°, pp. 1-47.

A. BEL, *Les Benou Ghânya, derniers représentants de l'empire almoravide et leur lutte contre l'empire almohade*, 1 vol. in-8°, Paris, 1903.

— édit., *Catalogue des livres arabes de la Bibliothèque de la Mosquée d'el Qarouiyîne à Fès*, 1 vol. in-4°, Fès, 1918.

— *Inscriptions arabes de Fès* (extrait du *Journal asiatique*, 1917-1919), 1 vol. in-8°, Paris, 1919.

M. BEN CHENEB, *Étude sur les personnages mentionnés dans l'idjâza du cheikh 'Abd el-Qâdir el-Fâsy*, extrait du tome IV des *Actes du XVI*e *Congrès international des orientalistes*, 1 vol. in-8°, Paris, 1907.

— *De la transmission du recueil de traditions de Bokhary aux habitants d'Alger*, in *Recueil de mémoires et de textes publié en l'honneur du XIV*e *Congrès des orientalistes*, Alger, 1905, in-8°, pp. 99-115.

A. BERBRUGGER, *Voyages dans le Sud de l'Algérie et des États barbaresques de l'Ouest et de l'Est*, par el-'Aïachi et Moulay-Ah'med, in *Exploration scientifique de l'Algérie* (Sciences historiques et géographiques), IX, 1 vol. in-8°, Paris, 1856.

GH. BOUALI et G. MARÇAIS, édit. et trad., Ibn el-Aḥmar, *Rawḍat en-nisrîn (le Jardin des Églantines). Histoire des Beni Merîn, rois de Fâs*, 1 vol. in-8°, Paris, 1917.

C. BROCKELMANN, *Geschichte der Arabischen Litteratur*, 2 vol. in-8°, Weimar, 1898, Berlin, 1902.

L. BRUNOT, *la Mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et Salé*, 1 vol. in-8°, Paris, 1921.

BUDGETT MEAKIN, *The Moorish Empire, a historical epitome*, 1 vol. in-8, Londres, 1899.

CARRA DE VAUX, *les Penseurs de l'Islam* (I. Les souverains, l'histoire et la philosophie politique), 1 vol. in-12, Paris, 1921.

CASIRI, *Bibliotheca arabico-hispana Escurialensis*, 2 vol. in-fol., Madrid, 1760-70.

M. P. CASTELLANOS, *Historia de Marruecos*, 3e éd., 1 vol. in-8°, Tanger, 1898.

H. de Castries, *Les sources inédites de l'Histoire du Maroc*, 1re série, en cours de publication, in-4°, Paris, 1905 et suiv.

L. Cheikho, *el-Adab el-'arabîyya fî'l-qarn et-tâsi' 'achar*, extrait d'*el-Machriq*, 1 vol. in-8°, Beiroût, 1910.

Cherbonneau, *Essai sur la littérature arabe au Soudan d'après le* Tekmilet ed-dibadje *d'Ahmed-Baba le Tombouctien*, in *Annuaire de la Société Archéol. de la prov. de Constantine*, année 1854-55, pp. 31-42.

— trad. *la Farésiade*, (Ibn Qonfoûdh, *el-Fârisîyya*), in *Journal asiatique*, t. XII et XIII, 1852-53.

— *Histoire de la littérature arabe au Soudan*, in *Revue orientale*, 1856, pp. 293-304.

— *Notice historique sur Ahmed Baba, écrivain berbère de Tombouctou*, in *Revue orientale*, 1855, pp. 308-314.

F. Codera, *Autografo del historiador Aben Alcadi en la Academia de la Historia*, in *Boletin de la Real Academia de la Historia*, XXIX, 1896, p. 182 sqq.

— édit., Aben el-Abbar, *Complementum libri Assilah*, 2 vol. in-8°, Madrid, 1889.

— *Considerable numero de libros antiguos y modernos existentes en Marruecos*, in *Actes du XIVe Congrès international des orientalistes*, 1905, t. IV, pp. 579-591.

— *Un escritor marroqui del siglo XVII importante para nuestra historia*, in *Bol. de la Real. Acad. de la Hist.*, XXII, 1893, p. 294 sqq.

— *Un Historiador marroqui contemporaneo*, in *Bol. de la Real Acad. de la Hist.*, XXX, 1897, pp. 251-274.

— *Libros procedentes de Marruecos*, in *Bol. de la Real Acad. de la Hist.*, XXIV, 1894.

M. Cohen, *le Parler arabe des juifs d'Alger*, 1 vol. in-8°, Paris, 1912.

A. Cour, *l'Etablissement des dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la Régence d'Alger* (1509-1830), 1 vol. in-8°, Paris, 1904.

da Cunha (Luis Maria do Couto de Albuquerque), *Memorias para historia de praça de Mazagao*, 1 vol. in-4, Lisbonne, 1864.

G. Delphin, *Fas, son Université et l'enseignement supérieur musulman*, extrait du *Bull. trim. de Géogr. et d'Arch. d'Oran*, VIII, 1 vol. in-8°, Paris-Oran, 1889.

O. Depont et X. Coppolani, *les Confréries religieuses musulmanes*, 1 vol. in-4°, Alger, 1897.

E. Doutté, *Bulletin bibliographique de l'Islâm maghribin*, extr. du *Bull. trim. de Géog. et d'Arch. d'Oran*, in-8°, Oran, 1898.

— *Notes sur l'Islâm maghribin. Les marabouts*, extrait de la *Revue de l'Hist. des relig.*, t. XL et XLI, 1 vol. in-8° Paris, 1900.

R. Dozy, édit., *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée al-Bayano'l-Mogrib*, par Ibn Adhari (de Maroc), in-8°, Leyde, 1848-51.

R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright, *Analectes sur l'histoire et la*

littérature des Arabes d'Espagne, par al-Makkari. 2 vol. in-4°, Leyde, 1856-59.

Encyclopédie de l'Islām, Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans, Leyde et Paris, t. I, 1913, t. II en, cours de publication.

G. Fluegel, édit., Haji Khalfa, *Lexicon bibliographicum et encyclopaedicum*, 7 vol. in-4°, Leipzig-London, 1835-1858.

Ch. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, 1 vol. in-4°, Paris, 1888.

E. Fumey, trad., *Chronique de la dynastie 'alaouie au Maroc* (en-Nâṣirî, *Kitâb el-Istiqṣâ*, t. IV), in *Archives Maroc.*, IX, 1906 et X, 1907, 2 vol. in-8°.

Gaillard, *Une ville de l'Islâm: Fès*, 1 vol. in-12, Paris, 1905.

P. de Gayangos, trad., *The history of the Mohammedan dynasties in Spain* (el-Maqqarî, *Nafḥ eṭ-ṭîb*), 2 vol. in-4°, Londres, 1840-43.

R.-P. Giacobetti, *Kitab en-Nasab, Généalogie des Chorfa*, extr. de la *Revue africaine*, 1 vol. in-8°, Alger, 1906.

Godard, *Description et histoire du Maroc*, 2 vol. in-8°, Paris, 1860.

J. de Gonzalez, *Essai chronologique sur les Musulmans célèbres de la ville d'Alger*, 1 vol. in-8°, Alger, 1887.

J. Graberg di Hemsö, *Specchio geographico, e statistico dell' impero di Marocco*, 1 vol. in-8°, Genova, 1834.

H. D. de Grammont, *Histoire d'Alger sous la domination turque* (1515-1830, 1 vol. in-8°, Paris, 1887.

A. Graulle, trad., *La « Daouhat an-nâchir » de Ibn 'Askar*, in *Archives marocaines*, XIX, Paris, 1913.

Graulle et Maillard, Michaux-Bellaire, trad., *Nachr al-Mathânî de Mouhammad al-Qâdirî*, in *Archives marocaines*, XXI, 1913 et XXIV, 1917.

El-Ḥafnâwî, *Ta'rîf el-khalaf bi-rijâl es-salaf*, 2 vol. in-8, Alger, 1328/1909.

Ḥâjjî Khalîfa, *Kachf eẓ-ẓonoûn*, 2 vol. in-4°, Constantinople, 1310-11.

O. Houdas, édit. et trad., *Le Maroc de 1631 à 1812*, extrait de l'ouvrage intitulé *Ettordjemân elmo'arib 'an douel el-Machriq ou'lMaghrib*, de Aboulqâsem ben Ahmed Ezziâni, 1 vol. in-8°, Paris, 1886.

— trad., *Monographie de Méquinez* (Ibn Ghâzî, *er-Rawḍ el-hâtoûn*), in *Journal asiatique*, 1885, II, pp. 101-147.

— édit. et trad., *Nozhet-Elhâdi, Histoire de la dynastie saadienne au Maroc* (*1511-1670*), par Mohammed Esseghir ben Elhadj ben Abdallah el-Oufrâni, 2 vol. in-8°, Paris, 1888-89.

O. Houdas et E. Benoist, édit. et trad., *Tarikh es-Soudan*, par es-Sa'di, 2 vol. in-8°, Paris, 1898-1900.

O. Houdas et W. Marçais, trad., el-Bokhârî, *Les traditions islamiques*, 4 vol. in-8°, Paris, 1903-1914.

C. Huart, *Littérature arabe*, 1 vol. in-8°, Paris, 1902.

el-Khafâjî, *Raiḥânat el-alibbâ' wa-zahrat el-ḥaïât ed-donia*, 1 vol. in-4°, le Qaire, 1294.

IBN ABÎ CHANAB, *Tohfat el-adab fî mîzân ach'âr el-'Arab*, 1 vol. in-8°, Alger, 1906.

IBN KHALLIKÂN, *Wafayât el-a'ïân*, 2 vol in-4°, le Qaire, 1299 et édition Wüstenfeld, Göttingen, 1835-43.

EL-JABARTÎ, *'Ajâ'ïb el-âthâr*, Boûlâq, 1277.

LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique, tierce partie du monde*, édit. Ch. Schefer, 3 vol. in-8°, Paris, 1897-98.

E. LÉVI-PROVENÇAL, *Les manuscrits arabes de Rabat* (Bibliothèque générale du Protectorat français au Maroc, première série), 1 vol. in-8°, Paris, 1921.

G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie du XIe au XIVe siècle*, 1 vol. in-8, Constantine-Paris, 1914.

W. MARÇAIS, *Le Taqrîb de en-Nawawi*, extrait du *Journal asiatique*, 1 vol. in-8°, Paris, 1902.

— *Textes arabes de Tanger*, 1 vol. in-8°, Paris, 1911.

L. MASSIGNON, *Le Maroc dans les premières années du XVIe siècle*. Tableau géographique d'après Léon l'Africain, 1 vol. in-4°, Alger, 1906.

E. MICHAUX-BELLAIRE, *Maroc*, in *Nouveau Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, publié sous la direction de F. Buisson, 1 vol. in-4°, Paris, 1911, pp. 1230-1240.

EL-MOHIBBÎ, *Kholâṣat el-âthar fî a'ïân el-qarn el-ḥâdi 'achar*, 4 vol. in-4°, le Qaire, 1284.

E. MONTET, *Le culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord et plus spécialement au Maroc*, 1 vol. in-8°, Genève, 1909.

MORTAḌÂ, *Tâj el-'aroûs min jawâhir el-Qâmoûs*, 10 vol. in-4°, le Qaire, 1306.

A. DE C. DE MOTYLINSKI, *Itinéraires entre Tripoli et l'Égypte*, 1 vol. in-8, Alger, 1900.

A. MOULIÉRAS, *Le Maroc inconnu ;* première partie, *Exploration du Rif ;* deuxième partie : *Exploration des Djebala*, 2 vol. in-8°, Oran-Paris, 1895-99.

Lt ORTHLIEB, *Plan de Fès*, 2 cartes (Fès el-Bali et Fès Djedid), Casablanca, 1913.

R.-L. PLAYFAIR et R. BROWN, *A Bibliography of Morocco, from the earliest times to the end of 1891*, in *Royal Geographical Society, Supplementary Papers*, 1 vol. in-8°, Londres, 1893.

F. PONS BOIGUES, *Ensayo bio-bibliografico sobre los historiadores y geografos arabigo-españoles*, 1 vol. in-4°, Madrid, 1898.

QUATREMÈRE, édit., *Prolégomènes d'Ebn Khaldoun*, 3 vol. in-4°, Paris, 1858.

H.-J.-P. RENAUD, *Recherches historiques sur les épidémies du Maroc : la peste de 1799 d'après des documents inédits*, in *Hespéris*, I, 1921, pp. 160-182.

Revue africaine, 1906, pp. 261-296, M. BEN CHENEB, *Revue des ouvrages arabes édités ou publiés par les Musulmans en 1322 et 1323 de l'Hégire (1904-1905)*.

— 1918, p. 215-248, E. LÉVI-PROVENÇAL, *Un chant populaire religieux du Djebal marocain.*

Revue du Monde musulman, t. V, 1908, pp. 23-89, E. MICHAUX-BELLAIRE, *La Maison d'Ouezzân.*

— T. XXIV, 1913, pp. 314-317, A. GRAULLE, *Le Boustân adh-dharîf d'az-Ziyânî.*

L. RINN, *Marabouts et Khouan*, 1 vol. in-8°, Alger, 1884.

H. SAUVAIRE, *Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain (1690-1691)*, traduit de l'arabe, 1 vol. in-12, Paris, 1884.

DE SEGONZAC, *Au cœur de l'Atlas. Mission au Maroc, 1904-1905*, 1 vol. in-8°, Paris, 1910.

DE SLANE, édit., *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, par Ibn Khaldoûn, 2 vol. in-4°, Alger, 1847.

— trad., *les Prolégomènes d'Ibn Khaldoûn*, 3 vol., in-4°, Paris, 1863.

C.-J. TORNBERG, édit. et trad., *Annales regum Mauritaniæ* (Ibn Abî Zar', *Rawḍ el-qirṭâs*), 2 vol. in-4°, Upsala, 1843-46.

VENTURE DE PARADIS, *Alger au XVIIIe siècle*, édit. G. Fagnan, 1 vol. in-8°, Alger, 1898.

T.-H. WEIR, trad., *The first part of the Natijatu'l Tahqiq*, in-8°, Edinburg, 1905.

— *The shaikhs of Morocco in the XVIth Century*, 1 vol. in-8°, Edinburg, 1904.

F. WUSTENFELD, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke*, 1 vol. in-8°, Göttingen, 1882.

— édit., *Iacuts geographisches Wörterbuch*, 6 vol. in-4°, Leipzig, 1866-1873.

— édit., *Liber classium virorum qui Korani et traditionum cognitione excellaerunt* (edh-Dhahabî, *Tadhkirat el-hoffâẓ*, 3 vol. petit in-4°, Göttingen, 1833-34.

G. YVER, *Fâs*, in *Encycl. Isl.*, Leyde-Paris, 1914, II, pp. 76-85.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS ET DE PERSONNAGES CITÉS

Les patronymes des auteurs d'ouvrages historiques ou biographiques ayant vécu au Maroc pendant la période étudiée ont été imprimés en italique.

Il n'a pas été tenu compte, dans le classement par ordre alphabétique, de l'article, de b. (ben), d'Ibn, d'Aboû : chercher Aboû Bakr s. Bakr, Ibn el-Qâḍî s. Qâḍî, etc.

INDEX DES TITRES D'OUVRAGES

Les titres des ouvrages historiques et biographiques écrits au Maroc pendant la période étudiée sont imprimés en italique.



INDEX ETHNIQUE ET TOPOGRAPHIQUE

TABLE DES PLANCHES

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE : **LA CONCEPTION DE L'HISTOIRE**

I. — Les Marocains et l'histoire.

II. — Les genres historiques

III. — Les procédés.

DEUXIÈME PARTIE : **LES HOMMES ET LES ŒUVRES**

I. — Les historiens de la dynastie sa'dienne.

II. — Les historiens de la dynastie 'alawite, jusqu'au règne de Moulay el-Ḥasan.

III. — Les biographes.

5122. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.